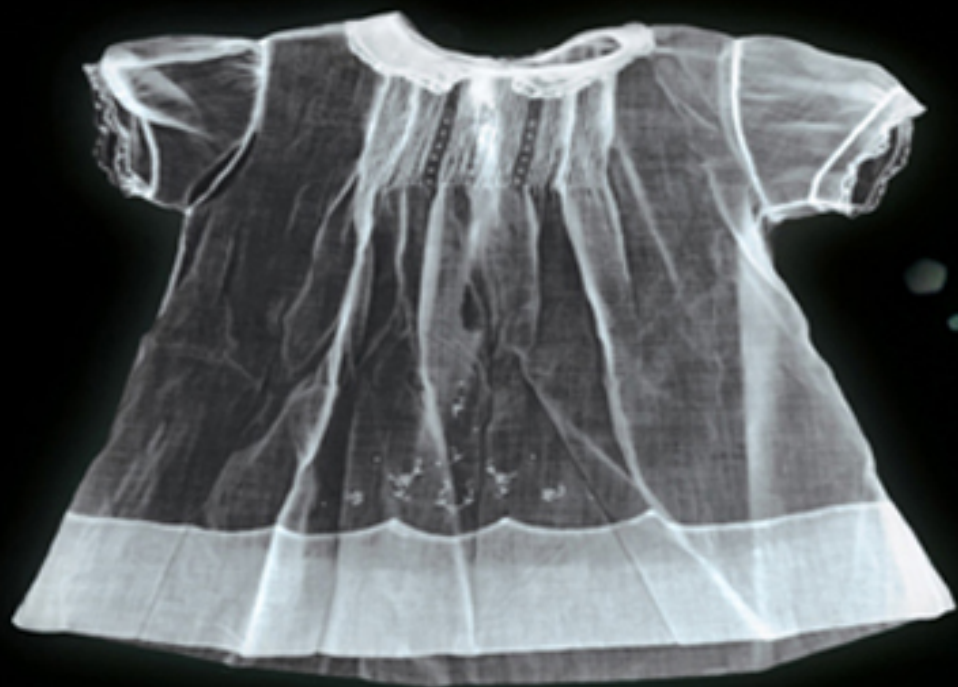


"Absolutely mesmerizing." –SUE MONK KIDD
author of *The Secret Life of Bees* and *The Mermaid Chair*



The
MEMORY KEEPER'S
DAUGHTER

a novel



KIM EDWARDS

Table of Contents

droits d'auteur

Contenu

Remerciements

1964

Mars 1964

II

III

IV

1965

Février 1965

Mars 1965

mai 1965

1970

mai 1970

II

juin 1970

1977

juillet 1977

Août 1977

II

Septembre 1977

1982

avril 1982

II

III

IV

1988

juillet 1988

II

novembre 1988

1989

1 juillet 1989

2-4 juillet 1989

1er septembre 1989

Table des matières

[Couverture](#)

[droits d'auteur](#)

[Contenu](#)

[Remerciements](#)

[1964](#)

[Mars 1964](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[1965](#)

[Février 1965](#)

[Mars 1965](#)

[mai 1965](#)

[1970](#)

[mai 1970](#)

[II](#)

[juin 1970](#)

[1977](#)

[juillet 1977](#)

[Août 1977](#)

[II](#)

[Septembre 1977](#)

[1982](#)

[avril 1982](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[1988](#)

[juillet 1988](#)

[II](#)

[novembre 1988](#)

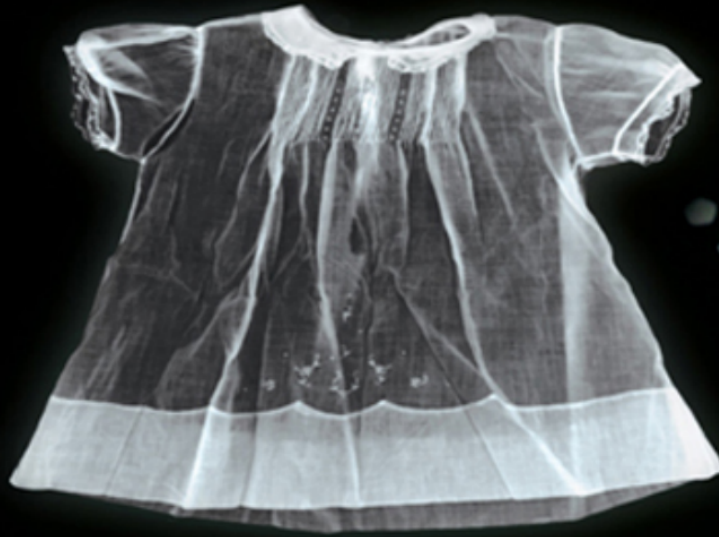
[1989](#)

[1 juillet 1989](#)

[2-4 juillet 1989](#)

[1er septembre 1989](#)

• "Absolutely mesmerizing." –SUE MONK KIDD
author of *The Secret Life of Bees* and *The Mermaid Chair*



The
MEMORY KEEPER'S
DAUGHTER

a novel



KIM EDWARDS

**Éloge extraordinaire pour
la fille du gardien de la mémoire**

"[Un] début extraordinaire."

— *Chicago Tribune*

"Kim Edwards a écrit un roman si fascinant que je l'ai dévoré d'une seule bouchée, le lisant jusqu'au petit matin. Ses personnages vous tiendront en haleine alors que vous assistez à un mariage fondé sur la plus douce des intimités détruites par des concepts non examinés de sagesse conventionnelle, par des mensonges et par le secret. Des cendres poussent de nouvelles vies assez fortes pour défier les conventions et définir la famille simplement comme un amour solidaire. Terreur, pitié, rédemption, que demander de plus ? Ce roman magnifiquement écrit a tout pour plaire.

— Sena Jeter Naslund

"Dans *The Memory Keeper's Daughter*, Kim Edwards a créé une histoire de regret et de rédemption, d'émotion honnête, de personnages hantés par leur passé. Conçu avec un langage si charmant que vous devez relire les passages juste pour être captivé à nouveau... c'est tout simplement un beau livre - j'ai hâte de voir ce qu'elle va écrire ensuite.

— Jodi Picoult

« Le premier romancier Edwards... a écrit un livre déchirant, tour à tour clair et sombre, littéraire et plein de suspense. Un naturel pour les groupes de discussions de livres ; recommandé."

— *Journal de la bibliothèque*

« *The Memory Keeper's Daughter* se déroule à partir d'une prémisse absolument fascinante, vous entraînant profondément et irrévocablement dans les vies enchevêtrées de deux familles et le secret dévastateur qui les façonne toutes les deux. J'ai adoré cette histoire fascinante avec ses personnages complexes et sa belle langue.

— Sue Monk Kidd

« Un premier roman de bon augure.... *The Memory Keeper's Daughter* est un page-turner, un conte merveilleusement ficelé.... Hautement recommandé."

— Bookreporter.com

« *La fille du gardien de la mémoire* est un cadeau empli d'un rayonnant mystère. Kim Edwards écrit avec beaucoup de sagesse et de compassion sur la famille, les choix, les secrets et la rédemption. C'est un roman merveilleux, déchirant, qui guérit le cœur.

—Luanne Rice

"[Une] histoire étroitement tissée d'amour, de perte et de rédemption."

— *Sentinelle d'Orlando*

« Un roman captivant, magnifiquement écrit. Avec une compassion incroyable, Kim Edwards explore l'impact d'un secret de famille qui défie les limites de l'amour et de la rédemption.

— Ursule Hegi

« Ce roman insolite est passionnant, approfondi, fringant et rempli de surprises. L'écriture est mémorable et intelligente. Un gardien!"

—Bobbie Ann Mason

"N'importe qui serait frappé par l'extraordinaire pouvoir et la sympathie de *la fille du gardien de la mémoire*."

— *Le Washington Post*

PINGOUIN LIVRE

LA FILLE DU GARDIEN DE LA MÉMOIRE

Kim Edwards est l'auteur du recueil de nouvelles *The Secrets of the Fire King* , qui était une alternative au PEN/Hemingway Award 1998, et elle a remporté le Whiting Award et le Nelson Algren Award. Diplômée de l'Iowa Writer's Workshop, elle est professeure adjointe d'anglais à l'Université du Kentucky.

La fille du gardien de la mémoire

Kim Edwards



LIVRES PINGOUIN

PENGUIN BOOKS

Publié par le Penguin Group

Penguin Group (USA) Inc., 375 Hudson Street, New York, New York 10014, USA

Penguin Group (Canada), 90 Eglinton Avenue East, Suite 700, Toronto,
Ontario, Canada M4P 2Y3 (a division de Pearson Penguin Canada Inc.)

Penguin Books Ltd, 80 Strand, Londres WC2R 0RL, Angleterre

Penguin Ireland, 25 St Stephen's Green, Dublin 2, Irlande (une division de Penguin Books Ltd)

Penguin Group (Australie), 250 Camberwell Road, Camberwell,

Victoria 3124, Australie (une division de Pearson Australia Group Pty Ltd)

Penguin Books India Pvt Ltd, 11 Community Centre, Panchsheel Park, New Delhi-110 017, India

Penguin Group (NZ), cnr Airborne and Rosedale Roads, Albany,

Auckland 1310, Nouvelle-Zélande (une division de Pearson New Zealand Ltd)

Penguin Books (South Africa) (Pty) Ltd, 24 Sturdee Avenue,

Rosebank, Johannesburg 2196, Afrique du Sud

Penguin Books Ltd, siège social :

80 Strand, Londres WC2R 0RL, Angleterre

Copyright © Kim Edwards, 2005

Tous droits réservés

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux, des événements ou des lieux est entièrement fortuite.

ISBN : 978-1-1010-1094-5

Données CIP disponibles

Sauf aux États-Unis d'Amérique, ce livre est vendu sous réserve qu'il ne soit pas, par voie commerciale ou autre, prêté, revendu, loué ou autrement diffusé sans le consentement préalable de l'éditeur sous quelque forme de reliure ou couverture autre que celle dans laquelle il est publié et sans qu'une condition similaire soit imposée notamment à l'acquéreur ultérieur.

La numérisation, le téléchargement et la distribution de ce livre via Internet ou par tout autre moyen sans l'autorisation de l'éditeur sont illégaux et punissables par la loi. Veuillez n'acheter que des éditions électroniques autorisées et ne pas participer ou encourager le piratage électronique de documents protégés par le droit d'auteur. Votre soutien aux droits d'auteur est apprécié.

Pour Abigail et Naomi

Remerciements

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude aux pasteurs de l'église presbytérienne Hunter pour des années de sagesse sur des sujets visibles et invisibles ; merci tout particulièrement à Claire Vonk Brooks, qui a porté en germe cette histoire et me l'a confiée.

Jean et Richard Covert ont généreusement partagé leurs idées et ont également lu une première ébauche de ce manuscrit. Je leur suis reconnaissant, ainsi qu'à Meg Steinman, Caroline Baesler, Kallie Baesler, Nancy Covert, Becky Lesch et Malkanthi McCormick, pour leur franchise et leurs conseils. Bruce Burris m'a invité à enseigner un atelier à Minds Wide Open ; mes remerciements à lui, ainsi qu'aux participants ce jour-là, qui ont écrit tout droit de leur cœur.

Je suis très reconnaissant à la Fondation Mme Giles Whiting pour son soutien et ses encouragements exceptionnels. Le Kentucky Council on the Arts et la Kentucky Foundation for Women ont également fourni des subventions de soutien à l'appui de ce livre, et je les en remercie.

Comme toujours, une énorme gratitude à mon agent, Geri Thoma, pour avoir été si sage, chaleureux, généreux et inébranlable. Je suis également très reconnaissant à toutes les personnes de Viking, en particulier à mon éditrice, Pamela Dorman, qui a apporté tant d'intelligence et d'engagement à l'édition de ce livre, et dont les questions perspicaces m'ont aidé à approfondir le récit. La touche éditoriale habile et perspicace de Beena Kamalani était également inestimable, et Lucia Watson, avec bonne humeur et précision, a maintenu mille choses en mouvement.

Aux écrivains Jane McCafferty, Mary Ann Taylor-Hall et Leatha Kendrik, qui ont lu ce manuscrit avec des yeux durs et aimants, merci du fond du cœur. Un merci spécial également à mes parents, John et Shirley Edwards. À James Alan McPherson, dont l'enseignement inspire toujours la mienne, une profonde gratitude. À Katherine Souldard Turner et à son père, feu William G. Turner, pour leur riche amitié, leurs discussions littéraires et leur expertise de Pittsburgh, merci également.

Amour et merci à toute ma famille, proche et lointaine, en particulier à Tom.

La fille du gardien de la mémoire

Contenu

Remerciements

1964

Mars 1964

II

III

IV

1965

Février 1965

Mars 1965

Mai 1965

1970

Mai 1970

II

Juin 1970

1977

juillet 1977

Août 1977

II

Septembre 1977

1982

avril 1982

II

III

IV

1988

juillet 1988

II

novembre 1988

1989

1 juillet 1989

2-4 juillet 1989

1er septembre 1989

1964

Mars 1964

je

LA NEIGE A COMMENCÉ À TOMBER PLUSIEURS HEURES AVANT QUE SON accouchement ne commence. Quelques flocons d'abord, dans le ciel gris terne de la fin d'après-midi, puis des tourbillons et des tourbillons poussés par le vent autour des bords de leur large porche. Il se tenait à côté d'elle à la fenêtre, regardant de fortes rafales de neige gonfler, puis tourbillonner et dériver jusqu'au sol. Tout autour du quartier, des lumières se sont allumées et les branches nues des arbres sont devenues blanches.

Après le dîner, il alluma un feu, s'aventurant dans les intempéries pour chercher du bois qu'il avait empilé contre le garage l'automne précédent. L'air était brillant et froid contre son visage, et la neige dans l'allée était déjà à mi-chemin de ses genoux. Il ramassa des bûches, secoua leurs doux bonnets blancs et les transporta à l'intérieur. Le bois d'allumage dans la grille de fer s'enflamma immédiatement, et il resta un moment assis sur le foyer, les jambes croisées, ajoutant des bûches et regardant les flammes bondir, bleues et hypnotiques. Dehors, la neige continuait de tomber silencieusement dans l'obscurité, aussi brillante et épaisse que statique dans les cônes de lumière projetés par les lampadaires. Au moment où il se leva et regarda par la fenêtre, leur voiture était devenue une douce colline blanche au bord de la rue. Déjà ses empreintes dans l'allée s'étaient remplies et avaient disparu.

Il essuya les cendres de ses mains et s'assit sur le canapé à côté de sa femme, ses pieds appuyés sur des oreillers, ses chevilles enflées croisées, une copie du Dr Spock en équilibre sur son ventre. Absorbée, elle se léchait distraitement l'index chaque fois qu'elle tournait une page. Ses mains étaient fines, ses doigts courts et robustes, et elle se mordait la lèvre inférieure légèrement, intensément, pendant qu'elle lisait. En la regardant, il ressentit une bouffée d'amour et d'émerveillement : qu'elle soit sa femme, que leur bébé, attendu dans seulement trois semaines, allait bientôt naître. Ce serait leur premier enfant. Ils étaient mariés depuis un an à peine.

Elle leva les yeux en souriant lorsqu'il plaça la couverture autour de ses jambes.

« Vous savez, je me demandais comment c'était, dit-elle. « Avant que nous soyons nés, je veux dire. C'est dommage qu'on ne s'en souvienne pas. Elle ouvrit son peignoir et remonta le pull qu'elle portait en dessous, révélant un ventre aussi rond et dur qu'un melon. Elle passa sa main sur sa surface lisse, la lumière du feu jouant sur sa peau,

jetant de l'or rougeâtre sur ses cheveux. « Pensez-vous que c'est comme être à l'intérieur d'une grande lanterne ? Le livre dit que la lumière imprègne ma peau, que le bébé peut déjà voir.

"Je ne sais pas," dit-il.

Elle a ri. "Pourquoi pas?" elle a demandé. "Vous êtes le médecin."

« Je ne suis qu'un chirurgien orthopédiste », lui rappela-t-il. "Je pourrais vous dire le schéma d'ossification des os du fœtus, mais c'est à peu près tout." Il souleva son pied, à la fois délicat et gonflé à l'intérieur de la chaussette bleu clair, et commença à le masser doucement : le puissant tarse de son talon, les métatarses et les phalanges, cachés sous la peau et les muscles densément stratifiés comme un éventail sur le point de s'ouvrir. Sa respiration emplissait la pièce silencieuse, son pied réchauffait ses mains et il imaginait la symétrie parfaite et secrète des os. Enceinte, elle lui paraissait belle mais fragile, de fines veines bleues à peine visibles à travers sa peau blanche pâle.

Ça avait été une excellente grossesse, sans restriction médicale. Pourtant, il n'avait pas pu lui faire l'amour depuis plusieurs mois. Il s'est retrouvé à vouloir la protéger à la place, à la porter dans des escaliers, à l'envelopper dans des couvertures, à lui apporter des tasses de crème anglaise. « Je ne suis pas invalide », protestait-elle à chaque fois en riant. "Je ne suis pas un débutant que vous avez découvert sur la pelouse." Pourtant, elle était ravie de ses attentions. Parfois, il s'éveillait et la regardait dormir : le battement de ses paupières, le mouvement lent et régulier de sa poitrine, sa main déployée, assez petite pour qu'il puisse l'enfermer complètement dans la sienne.

Elle avait onze ans de moins que lui. Il l'avait vue pour la première fois il y a à peine plus d'un an, alors qu'elle montait un escalator dans un grand magasin du centre-ville, un samedi gris de novembre, alors qu'il achetait des cravates. Il avait trente-trois ans et était nouveau à Lexington, Kentucky, et elle était sortie de la foule comme une sorte de vision, ses cheveux blonds ramenés en arrière en un chignon élégant, des perles scintillantes sur sa gorge et sur ses oreilles. Elle portait un manteau de laine vert foncé et sa peau était claire et pâle. Il monta sur l'escalator, se frayant un chemin vers le haut à travers la foule, luttant pour la garder en vue. Elle est allée au quatrième étage, lingerie et bonneterie. Alors qu'il essayait de la suivre à travers des allées denses d'étagères de slips, de soutiens-gorge et de culottes, tout scintillant doucement, une vendeuse en robe bleu marine à col blanc l'arrêta en souriant pour lui demander si elle pouvait l'aider. *Une robe*, dit-il, scrutant les allées jusqu'à ce qu'il aperçoive ses cheveux, une épaule vert foncé, sa tête courbée révélant l'élégante courbe pâle de son cou. *Un peignoir pour ma sœur qui vit à la Nouvelle-Orléans*. Il n'avait pas de sœur, bien sûr, ni de famille vivante qu'il reconnaissait.

L'employé disparut et revint un instant plus tard avec trois peignoirs en éponge solide. Il choisit à l'aveuglette, jetant à peine un coup d'œil vers le bas, prenant celui du dessus. *Trois tailles*, disait le commis, et *une meilleure sélection de couleurs le mois prochain*, mais il était déjà dans l'allée, une robe de chambre couleur corail drapée sur

son bras, ses chaussures grinçant sur le carrelage alors qu'il se déplaçait avec impatience entre les autres acheteurs pour où elle se tenait.

Elle traînait parmi les piles de bas coûteux, des couleurs transparentes brillant à travers les vitres en cellophane : taupe, bleu marine, un marron aussi foncé que le sang de porc. La manche de son manteau vert effleura la sienne et il sentit son parfum, quelque chose de délicat et pourtant omniprésent, quelque chose comme les denses pétales pâles de lilas à l'extérieur de la fenêtre des chambres d'étudiants qu'il avait autrefois occupées à Pittsburgh. Les fenêtres trapues de son appartement au sous-sol étaient toujours crasseuses, opaques par la suie et la cendre de l'aciérie, mais au printemps il y avait des lilas en fleurs, des gerbes de blanc et de lavande se pressant contre la vitre, leur parfum se répandant comme la lumière.

Il s'éclaircit la gorge – il pouvait à peine respirer – et leva le peignoir en éponge, mais la vendeuse derrière le comptoir riait, racontait une blague, et elle ne le remarqua pas. Lorsqu'il s'éclaircit à nouveau la gorge, elle lui jeta un coup d'œil, agacée, puis fit un signe de tête à son client, tenant maintenant trois minces paquets de bas comme des cartes à jouer géantes dans sa main.

« Je crains que Miss Asher n'ait été la première ici », dit l'employé, froid et hautain.

Leurs yeux se rencontrèrent alors, et il fut surpris de voir qu'ils étaient du même vert foncé que son manteau. Elle l'accueillait – le solide pardessus de tweed, son visage rasé de près et rougi par le froid, ses ongles soignés. Elle sourit, amusée et légèrement dédaigneuse, désignant la robe sur son bras.

« Pour votre femme ? elle a demandé. Elle parlait avec ce qu'il reconnaissait comme un accent distingué du Kentucky, dans cette ville de vieil argent où de telles distinctions importaient. Après seulement six mois en ville, il le savait déjà. « C'est bon, Jean », reprit-elle en se retournant vers l'employé. « Allez-y et prenez-le en premier. Ce pauvre homme doit se sentir perdu et mal à l'aise, ici avec toute cette dentelle.

« C'est pour ma sœur », lui dit-il, désespéré d'inverser la mauvaise impression qu'il faisait. Cela lui était souvent arrivé ici ; il était trop direct ou direct et offensait. La robe glissa sur le sol et il se pencha pour la ramasser, son visage rougissant alors qu'il se levait. Ses gants étaient posés sur la vitre, ses mains nues légèrement jointes à côté d'eux. Son inconfort sembla l'adoucir, car lorsqu'il rencontra à nouveau ses yeux, ils étaient gentils.

Il a essayé à nouveau. "Je suis désolé. Je ne semble pas savoir ce que je fais. Et je suis pressé. Je suis un médecin. Je suis en retard à l'hôpital.

Son sourire changea alors, devint sérieux.

« Je vois », dit-elle en se retournant vers l'employé. "Vraiment, Jean, prends-le d'abord."

Elle accepta de le revoir, écrivant son nom et son numéro de téléphone dans l'écriture parfaite qu'on lui avait enseignée en troisième année, son professeur une ex-religieuse qui avait gravé les règles de la calligraphie dans ses petites charges. Chaque lettre a une forme, leur dit-elle, une forme dans le monde et aucune autre, et il est de votre responsabilité de la rendre parfaite. Âgée de huit ans, pâle et maigre, la femme au manteau vert qui allait devenir sa femme avait serré ses petits doigts autour du stylo et pratiqué l'écriture cursive seule dans sa chambre, heure après heure, jusqu'à ce qu'elle écrive avec l'exquise fluidité de l'eau courante. . Plus tard, en écoutant cette histoire, il imaginait sa tête penchée sous la lampe, ses doigts en grappe douloureuse autour du stylo, et il s'émerveillait de sa ténacité, de sa croyance en la beauté et en la voix autoritaire de l'ex-religieuse. Mais ce jour-là, il ne savait rien de tout cela. Ce jour-là, il transporta le bout de papier dans la poche de sa blouse blanche à travers une chambre de malade après l'autre, se souvenant de ses lettres coulant les unes dans les autres pour former la forme parfaite de son nom. Il lui a téléphoné le soir même et l'a emmenée dîner le lendemain soir, et trois mois plus tard, ils se sont mariés.

Maintenant, dans ces derniers mois de sa grossesse, la robe de chambre en corail doux lui allait parfaitement. Elle l'avait trouvé emballé et l'avait brandi pour le lui montrer. *Mais ta sœur est morte il y a si longtemps*, s'exclama-t-elle, soudain intriguée, et un instant il avait figé, souriant, le mensonge d'un an avant de s'élancer comme un oiseau noir dans la pièce. Puis il haussa les épaules, penaud. *Je devais dire quelque chose*, lui dit-il. *Je devais trouver un moyen d'obtenir votre nom*. Elle sourit alors, traversa la pièce et l'embrassa.

La neige est tombée. Pendant les heures suivantes, ils ont lu et parlé. Parfois, elle attrapait sa main et la posait sur son ventre pour sentir le bébé bouger. De temps en temps, il se levait pour alimenter le feu, jetant un coup d'œil par la fenêtre pour voir trois pouces sur le sol, puis cinq ou six. Les rues étaient adoucies et calmes, et il y avait peu de voitures.

A onze heures, elle se leva et alla se coucher. Il resta en bas, lisant le dernier numéro du *Journal of Bone and Joint Surgery*. Il était connu pour être un très bon médecin, avec un talent pour le diagnostic et une réputation de travail habile. Il était premier de sa classe. Pourtant, il était assez jeune et – même s'il le cachait très soigneusement – suffisamment incertain de ses compétences pour étudier à chaque instant libre, considérant chaque succès qu'il obtenait comme une preuve de plus en sa faveur. Il se sentait une aberration, né avec un amour pour l'apprentissage dans une famille absorbée par la simple bousculade pour s'en sortir, au jour le jour. Ils avaient vu l'éducation comme un luxe inutile, un moyen sans fin certaine. Pauvre, quand ils allaient chez le médecin, c'était à la clinique de Morgantown, à cinquante miles de là. Ses souvenirs de ces rares voyages étaient vifs, rebondissant à l'arrière de la camionnette empruntée, la poussière volant dans leur sillage. La route de la danse, sa sœur l'avait appelée, depuis sa place dans le taxi avec leurs parents. À Morgantown, les pièces étaient sombres, le vert trouble ou le turquoise de l'eau d'un étang, et les médecins avaient été pressés, vifs avec eux, distraits.

Toutes ces années plus tard, il avait encore des moments où il sentait le regard de ces médecins et se sentait un imposteur, sur le point d'être démasqué par une seule erreur. Il savait que son choix de spécialités reflétait cela. Pas pour lui l'excitation aléatoire de la médecine générale ou la délicate plomberie risquée du cœur. Il s'occupait principalement de membres cassés, sculptant des plâtres et visionnant des radiographies, regardant des pauses lentement mais miraculeusement se reconstituer. Il aimait que les os soient des choses solides, survivant même à la chaleur blanche de la crémation. Les os dureraient; il lui était facile de mettre sa foi en quelque chose d'aussi solide et prévisible.

Il lut bien après minuit, jusqu'à ce que les mots scintillent de manière insensée sur les pages d'un blanc éclatant, puis il jeta le journal sur la table basse et se leva pour s'occuper du feu. Il a tassé les bûches carbonisées enflammées pour en faire des braises, a ouvert complètement le registre et a fermé l'écran en laiton de la cheminée. Lorsqu'il éteignit les lumières, des éclats de feu brillèrent doucement à travers des couches de cendres aussi délicates et blanches que la neige qui s'empilait maintenant si haut sur les balustrades du porche et les buissons de rhododendrons.

Les escaliers grinçaient sous son poids. Il s'arrêta devant la porte de la chambre d'enfant, étudiant les formes sombres du berceau et de la table à langer, les peluches disposées sur des étagères. Les murs étaient peints en vert d'eau pâle. Sa femme avait confectionné la courtepointhe Mother Goose accrochée au mur du fond, cousant à petits points, déchirant des pans entiers si elle remarquait la moindre imperfection. Une bordure d'ours était dessinée au pochoir juste en dessous du plafond; elle l'avait fait aussi.

Sur un coup de tête, il entra dans la chambre et se tint devant la fenêtre, écartant le voilage pour regarder la neige, maintenant haute de près de huit pouces sur les lampadaires, les clôtures et les toits. C'était le genre de tempête qui se produisait rarement à Lexington, et les flocons blancs constants, le silence, le remplissaient d'un sentiment d'excitation et de paix. Ce fut un moment où tous les fragments disparates de sa vie semblaient se lier, chaque tristesse et déception passées, chaque secret anxieux et chaque incertitude cachés maintenant sous les douces couches blanches. Demain serait calme, le monde soumis et fragile, jusqu'à ce que les enfants du quartier sortent pour briser le silence avec leurs traces, leurs cris et leur joie. Il se souvenait de ces jours de sa propre enfance dans les montagnes, rares moments d'évasion où il allait dans les bois, sa respiration amplifiée et sa voix en quelque sorte étouffée par la neige lourde qui courbait les branches, dérivait sur les sentiers. Le monde, pendant quelques heures, s'est transformé.

Il resta là pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il l'entende bouger doucement. Il la trouva assise au bord de leur lit, la tête penchée, les mains agrippées au matelas.

"Je pense que c'est du travail", a-t-elle dit en levant les yeux. Ses cheveux étaient lâches, une mèche accrochée à sa lèvre. Il le repoussa derrière son oreille. Elle secoua la

tête alors qu'il s'asseyait à côté d'elle. "Je ne sais pas. Je me sens étrange. Cette sensation de crampe, ça va et vient.

Il l'aida à s'allonger sur le côté puis il s'allongea aussi, lui massant le dos. "C'est probablement juste un faux travail", lui assura-t-il. "C'est trois semaines plus tôt, après tout, et les premiers bébés sont généralement en retard."

C'était vrai, il le savait, il le croyait en parlant, et il en était, en fait, si sûr qu'au bout d'un moment il sombra dans le sommeil. Il se réveilla pour la trouver debout au-dessus du lit, secouant son épaule. Sa robe, ses cheveux paraissaient presque blancs dans l'étrange lumière neigeuse qui remplissait leur chambre.

« Je les ai chronométrés. A cinq minutes d'intervalle. Ils sont forts et j'ai peur.

Il ressentit alors une poussée intérieure ; l'excitation et la peur le traversaient comme de l'écume poussée par une vague. Mais il avait été entraîné à être calme en cas d'urgence, à contrôler ses émotions, il était donc capable de se tenir debout sans aucune urgence, de prendre la montre et de marcher avec elle, lentement et calmement, dans le couloir. Lorsque les contractions sont arrivées, elle a serré sa main si fort qu'il a eu l'impression que les os de ses doigts allaient fusionner. Les contractions étaient comme elle l'avait dit, à cinq minutes d'intervalle, puis à quatre. Il sortit la valise du placard, se sentant soudainement engourdi par l'ampleur de ces événements, attendus depuis longtemps mais une surprise tout de même. Il bougea comme elle, mais le monde s'immobilisa autour d'eux. Il était parfaitement conscient de chaque action, la façon dont son souffle se précipitait contre sa langue, la façon dont ses pieds glissaient inconfortablement dans les seules chaussures qu'elle pouvait encore porter, sa chair enflée faisant une crête contre le cuir gris foncé. Lorsqu'il lui prit le bras, il se sentit étrangement comme s'il était lui-même suspendu dans la pièce, quelque part près du luminaire, les regardant tous les deux d'en haut, notant chaque nuance et chaque détail : comment elle tremblait avec une contraction, comment ses doigts se fermaient si fermement et protectrice autour de son coude. Comme dehors, immobile, la neige tombait.

Il l'aida à enfiler son manteau de laine verte, qui pendait déboutonné, béant autour de son ventre. Il trouva aussi les gants de cuir qu'elle portait quand il l'avait vue pour la première fois. Il semblait important que ces détails soient exacts. Ils restèrent un moment ensemble sur le porche, stupéfaits par le monde blanc et doux.

"Attendez ici," dit-il, et il descendit les marches, se frayant un chemin à travers les congères. Les portières de la vieille voiture étaient gelées et il lui fallut plusieurs minutes pour en ouvrir une. Un nuage blanc s'éleva, scintillant, quand la porte s'ouvrit enfin, et il se précipita sur le plancher de la banquette arrière pour le grattoir et la brosse à glace. Quand il sortit, sa femme était appuyée contre un pilier du porche, le front sur les bras. Il comprit à ce moment-là à quel point elle souffrait et que le bébé arrivait vraiment, le soir même. Il résista à une puissante envie d'aller vers elle et, à la place, mit toute son énergie à libérer la voiture, se réchauffant d'abord une main nue puis l'autre sous ses

aisselles lorsque la douleur du froid devenait trop forte, les réchauffant mais ne s'arrêtant jamais, balayant la neige du pare-brise, des vitres et du capot, la regardant se disperser et disparaître dans la douce mer de blanc autour de ses mollets.

"Tu n'as pas mentionné que ça ferait si mal," dit-elle, quand il atteignit le porche. Il passa son bras autour de ses épaules et l'aida à descendre les marches. « Je peux marcher », a-t-elle insisté. "C'est juste quand la douleur vient."

« Je sais », dit-il, mais il ne la laissa pas partir.

Quand ils arrivèrent à la voiture, elle lui toucha le bras et lui fit un geste vers la maison, voilée de neige et rougeoyante comme une lanterne dans l'obscurité de la rue.

"Quand nous reviendrons, nous aurons notre bébé avec nous," dit-elle. "Notre monde ne sera plus jamais le même."

Les essuie-glaces étaient gelés et de la neige s'est déversée sur la vitre arrière lorsqu'il s'est engagé dans la rue. Il conduisit lentement, pensant à la beauté de Lexington, aux arbres et aux buissons chargés de neige. Lorsqu'il tourna dans la rue principale, les roues heurtèrent la glace et la voiture glissa, brièvement, avec fluidité, à travers l'intersection, s'immobilisant près d'un banc de neige.

"Nous allons bien," annonça-t-il, sa tête se précipitant. Heureusement, il n'y avait pas d'autre voiture en vue. Le volant était aussi dur et froid que de la pierre sous ses mains nues. De temps en temps, il essuyait le pare-brise du revers de la main, se penchant pour regarder par le trou qu'il avait fait. "J'ai appelé Bentley avant de partir", a-t-il dit, nommant son collègue, un obstétricien. « J'ai dit de nous rencontrer au bureau. Nous allons y aller. C'est plus proche.

Elle resta silencieuse pendant un moment, sa main agrippant le tableau de bord alors qu'elle respirait à travers une contraction. « Tant que je n'aurai pas mon bébé dans cette vieille voiture », réussit-elle enfin à plaisanter. "Tu sais à quel point j'ai toujours détesté ça."

Il sourit, mais il savait que sa peur était réelle et il la partageait.

Méthodique, déterminé : même en cas d'urgence, il ne pouvait pas changer de nature. Il s'arrêtait à chaque feu, signalait des virages vers les rues désertes. Toutes les quelques minutes, elle appuyait à nouveau une main contre le tableau de bord et concentrait sa respiration, ce qui le faisait déglutir et lui jeter un coup d'œil de côté, plus nerveux cette nuit-là qu'il ne se souvenait jamais l'avoir été. Plus nerveux que le sien en première classe d'anatomie, le corps d'un jeune garçon s'est ouvert pour révéler ses secrets. Plus nerveuse que le jour de son mariage, sa famille remplissant un côté de l'église, et de l'autre juste une poignée de ses collègues. Ses parents étaient morts, sa sœur aussi.

Il n'y avait qu'une seule voiture sur le parking de la clinique, la Fairlane bleu poudré de l'infirmière, conservatrice et pragmatique et plus récente que la sienne. Il l'avait appelée aussi. Il s'arrêta devant l'entrée et aida sa femme à sortir. Maintenant qu'ils avaient atteint le bureau en toute sécurité, ils étaient tous les deux exaltés, riant alors qu'ils poussaient dans les lumières vives de la salle d'attente.

L'infirmière les a rencontrés. Au moment où il la vit, il sut que quelque chose n'allait pas. Elle avait de grands yeux bleus dans un visage pâle qui pouvait avoir quarante ou vingt-cinq ans, et chaque fois que quelque chose ne lui plaisait pas, une fine ligne verticale se formait sur son front, juste entre ses yeux. C'était là maintenant qu'elle leur avait donné des nouvelles : la voiture de Bentley avait fait une queue de poisson sur la route de campagne non déneigée où il habitait, avait fait deux tours sur la glace sous la neige et flottait dans un fossé.

« Vous dites que le Dr Bentley ne viendra pas ? demanda sa femme.

L'infirmière hocha la tête. Elle était grande, si mince et anguleuse qu'il semblait que les os pouvaient sortir de sous sa peau à tout moment. Ses grands yeux bleus étaient solennels et intelligents. Pendant des mois, il y avait eu des rumeurs, des blagues, qu'elle était un peu amoureuse de lui. Il les avait rejetés comme des commérages de bureau inutiles, ennuyeux mais naturels quand un homme et une femme célibataire travaillaient si près l'un de l'autre, jour après jour. Et puis un soir, il s'était endormi à son bureau. Il avait rêvé, de retour dans la maison de son enfance, sa mère installant des bocaux de fruits qui brillaient comme des bijoux sur la table recouverte de toile cirée sous la fenêtre. Sa sœur, âgée de cinq ans, était assise, tenant une poupée dans une main apathique. Une image passagère, peut-être un souvenir, mais qui le remplissait à la fois de tristesse et de nostalgie. La maison était la sienne mais vide à présent, déserte quand sa sœur est morte et que ses parents ont déménagé, les pièces que sa mère avait nettoyées jusqu'à une lueur terne abandonnées, remplies seulement de bruissements d'écureuils et de souris.

Il avait les larmes aux yeux lorsqu'il les ouvrit, levant la tête du bureau. L'infirmière se tenait dans l'embrasure de la porte, le visage adouci par l'émotion. Elle était belle à ce moment-là, à moitié souriante, pas du tout la femme efficace qui travaillait à ses côtés si tranquillement et avec compétence chaque jour. Leurs regards se rencontrèrent, et il sembla au docteur qu'il la connaissait — qu'ils se connaissaient — d'une manière profonde et certaine. Pendant un instant, rien ne se dressa entre eux ; c'était une intimité d'une telle ampleur qu'il était immobile, transpercé. Puis elle rougit sévèrement et regarda de côté. Elle s'éclaircit la gorge et se redressa en disant qu'elle avait fait deux heures supplémentaires et qu'elle s'en irait. Pendant plusieurs jours, ses yeux ne rencontrèrent pas les siens.

Après cela, quand les gens l'ont taquiné à son sujet, il les a fait arrêter. *C'est une très bonne infirmière*, disait-il, levant une main contre les plaisanteries, honorant ce moment

de communion qu'ils avaient partagé. *Elle est la meilleure avec qui j'ai jamais travaillé.* C'était vrai, et maintenant il était très content de l'avoir avec lui.

« Et la salle d'urgence ? » elle a demandé. "Pourriez-vous le faire?"

Le médecin secoua la tête. Les contractions n'étaient qu'à une minute d'intervalle.

« Ce bébé n'attendra pas », dit-il en regardant sa femme. La neige avait fondu dans ses cheveux et brillait comme un diadème de diamants. "Ce bébé est en route."

« Tout va bien », dit sa femme, stoïque. Sa voix était plus dure maintenant, déterminée. "Ce sera une meilleure histoire à lui raconter, en grandissant: lui ou elle."

L'infirmière sourit, la ligne toujours visible quoique plus faible, entre ses yeux. "Allons vous faire entrer à l'intérieur alors," dit-elle. "Allons vous aider avec la douleur."

Il entra dans son propre bureau pour trouver un manteau, et lorsqu'il entra dans la salle d'examen de Bentley, sa femme était allongée sur le lit, les pieds dans les étriers. La pièce était bleu pâle, remplie de chrome et d'émail blanc et de beaux instruments d'acier étincelant. Le médecin est allé au lavabo et s'est lavé les mains. Il se sentait extrêmement alerte, conscient des moindres détails, et alors qu'il accomplissait ce rituel ordinaire, il sentit sa panique face à l'absence de Bentley commencer à s'atténuer. Il ferma les yeux, se forçant à se concentrer sur sa tâche.

« Tout progresse », dit l'infirmier en se retournant. "Tout semble bien. je la mettrai à dix centimètres; voyez ce que vous en pensez."

Il s'assit sur le tabouret bas et tendit la main vers la grotte douce et chaude du corps de sa femme. Le sac amniotique était toujours intact, et à travers il pouvait sentir la tête du bébé, lisse et dure comme une balle de baseball. Son enfant. Il devrait arpenter une salle d'attente quelque part. De l'autre côté de la pièce, les stores étaient fermés sur la seule fenêtre, et alors qu'il retirait sa main de la chaleur du corps de sa femme, il se surprit à se demander si la neige tombait encore, faisant taire la ville et la terre au-delà.

"Oui," dit-il, "dix centimètres."

« Phoebe », dit sa femme. Il ne pouvait pas voir son visage, mais sa voix était claire. Ils avaient discuté des noms pendant des mois et n'avaient pris aucune décision. « Pour une fille, Phoebe. Et pour un garçon, Paul, après mon grand-oncle. Je t'ai dit ça ? elle a demandé. "Je voulais te dire que j'avais décidé."

"Ce sont de bons noms", a déclaré l'infirmière, apaisante.

« Phoebe et Paul », répéta le médecin, mais il se concentrait sur la contraction qui montait maintenant dans la chair de sa femme. Il fit signe à l'infirmière, qui prépara le gaz. Pendant ses années de résidence, la pratique avait consisté à mettre la femme en travail complètement jusqu'à la fin de l'accouchement, mais les temps avaient changé -

c'était en 1964 - et Bentley, il le savait, utilisait le gaz de manière plus sélective. Mieux vaut qu'elle soit éveillée pour pousser ; il la mettrait dehors pour la pire des contractions, pour le couronnement et la naissance. Sa femme s'est tendue et a crié, et le bébé s'est déplacé dans le canal de naissance, faisant éclater le sac amniotique.

"Maintenant", a dit le médecin, et l'infirmière a mis le masque en place. Les mains de sa femme se détendirent, ses poings se desserrant lorsque le gaz fit effet, et elle resta immobile, tranquille et inconsciente, alors qu'une autre contraction et une autre la traversaient.

"Ça va vite pour un premier bébé", a observé l'infirmière.

"Oui," dit le médecin. "Jusqu'ici, tout va bien."

Une demi-heure se passa ainsi. Sa femme se réveilla, gémit et poussa, et quand il sentit qu'elle en avait assez - ou quand elle cria que la douleur était accablante - il fit un signe de tête à l'infirmière, qui lui donna le gaz. À l'exception de l'échange silencieux d'instructions, ils ne parlaient pas. Dehors, la neige continuait de tomber, dérivant le long des maisons, remplissant les routes. Le médecin s'assit sur une chaise en acier inoxydable, concentrant sa concentration sur les faits essentiels. Il avait accouché de cinq bébés pendant ses études de médecine, tous nés vivants et tous réussis, et il se concentrait maintenant sur ceux-là, cherchant dans sa mémoire les détails des soins. Ce faisant, sa femme, couchée les pieds dans les étriers et le ventre si haut qu'il ne pouvait voir son visage, se confondit lentement avec ces autres femmes. Ses genoux ronds, ses mollets lisses et étroits, ses chevilles, tout cela était devant lui, familier et aimé. Pourtant, il ne songea pas à lui caresser la peau ni à poser une main rassurante sur son genou. C'était l'infirmière qui lui tenait la main pendant qu'elle poussait. Pour le médecin, concentré sur ce qui était immédiatement devant lui, elle n'était pas seulement elle-même mais plus qu'elle-même ; un corps comme les autres corps, un patient dont il doit répondre aux besoins avec toutes les compétences techniques dont il dispose. Il était nécessaire, plus nécessaire que d'habitude, de contrôler ses émotions. Au fil du temps, le moment étrange qu'il avait vécu dans leur chambre lui revint à l'esprit. Il a commencé à se sentir comme s'il était en quelque sorte éloigné de la scène de cette naissance, à la fois là et aussi flottant ailleurs, observant à une certaine distance de sécurité. Il se regarda faire l'incision soigneuse et précise pour l'épisiotomie. Un bon, pensa-t-il, alors que le sang jaillissait d'une ligne nette, ne s'autorisant pas à se souvenir des fois où il avait touché cette même chair avec passion.

La tête couronnée. En trois autres poussées, il émergea, puis le corps glissa entre ses mains qui attendaient et le bébé cria, sa peau bleue rosissant.

C'était un garçon, au visage rouge et aux cheveux noirs, les yeux alertes, méfiant à l'égard des lumières et du souffle froid et brillant de l'air. Le médecin a attaché le cordon ombilical et l'a coupé. *Mon fils*, se laissa-t-il penser. *Mon fils*.

« Il est beau, dit l'infirmière. Elle attendit pendant qu'il examinait l'enfant, remarquant son cœur stable, rapide et sûr, ses mains aux longs doigts et sa chevelure noire. Puis elle emmena l'enfant dans l'autre pièce pour le baigner et lui verser le nitrate d'argent dans les yeux. Les petits cris revenaient vers eux, et sa femme remua. Le médecin est resté où il était avec sa main sur son genou, prenant plusieurs respirations profondes, attendant le placenta. *Mon fils*, pensa-t-il encore.

"Où est le bébé?" demanda sa femme en ouvrant les yeux et en repoussant les cheveux de son visage empourpré. "Est-ce que tout va bien?"

« C'est un garçon », dit le médecin en lui souriant. "Nous avons un fils. Vous le verrez dès qu'il sera propre. Il est absolument parfait.

Le visage de sa femme, doux de soulagement et d'épuisement, se crispa soudain d'une nouvelle contraction, et le médecin, attendant l'accouchement, retourna au tabouret entre ses jambes et appuya légèrement contre son ventre. Elle cria, et au même instant il comprit ce qui se passait, aussi effrayé que si une fenêtre était apparue soudain dans un mur de béton.

« Tout va bien », dit-il. "Tout va bien. Infirmière », a-t-il appelé, alors que la prochaine contraction se resserrait.

Elle vint aussitôt, portant le bébé emmailloté dans des couvertures blanches.

« C'est un neuf sur l'Apgar », annonça-t-elle. "C'est très bien."

Sa femme a levé les bras pour le bébé et a commencé à parler, mais la douleur l'a rattrapée et elle s'est recouchée.

"Infirmière?" le médecin a dit: «J'ai besoin de vous ici. Tout de suite."

Après un moment de confusion, l'infirmière posa deux oreillers par terre, posa le bébé dessus et rejoignit le médecin près de la table.

"Plus de gaz", a-t-il dit. Il vit sa surprise puis son rapide hochement de tête compréhensif alors qu'elle s'exécutait. Sa main était sur le genou de sa femme ; il sentit la tension se relâcher de ses muscles tandis que le gaz fonctionnait.

"Jumeaux?" demanda l'infirmière.

Le médecin, qui s'était permis de se détendre après la naissance du garçon, se sentait tremblant maintenant, et il ne se faisait pas confiance pour faire plus qu'acquiescer. *Stable*, se dit-il, alors que la prochaine tête serait couronnée. *Tu es n'importe où*, pensa-t-il, regardant depuis un point précis du plafond tandis que ses mains travaillaient avec méthode et précision. *C'est n'importe quelle naissance*.

Ce bébé était plus petit et venait facilement, glissant si rapidement dans ses mains gantées qu'il se penchait en avant, utilisant sa poitrine pour s'assurer qu'il ne tombait pas. "C'est une fille", a-t-il dit, et il l'a bercée comme un ballon de football, face contre terre, lui tapant le dos jusqu'à ce qu'elle crie. Puis il la retourna pour voir son visage.

Du vernix blanc crémeux tourbillonnait dans sa peau délicate, et elle était glissante de liquide amniotique et de traces de sang. Les yeux bleus étaient embués, les cheveux noirs de jais, mais il remarqua à peine tout cela. Ce qu'il regardait, c'étaient les traits reconnaissables entre eux, les yeux levés comme pour rire, le pli épicanthique sur leurs paupières, le nez aplati. *Un cas classique*, se souvenait-il de son professeur disant alors qu'ils examinaient un enfant similaire, il y a des années. *Un mongoloïde. Tu sais ce que ça veut dire?* Et le médecin, consciencieux, avait récité les symptômes qu'il avait mémorisés dans le texte : tonus musculaire flasque, retard de croissance et de développement mental, complications cardiaques possibles, mort précoce. Le professeur avait hoché la tête, plaçant son stéthoscope sur la poitrine nue et lisse du bébé. *Pauvre gosse. Ils ne peuvent rien faire à part essayer de le garder propre. Ils devraient s'épargner et l'envoyer dans un foyer.*

Le médecin s'était senti transporté dans le temps. Sa sœur était née avec une malformation cardiaque et avait grandi très lentement, sa respiration s'arrêtait et venait par petits halètements chaque fois qu'elle essayait de courir. Pendant de nombreuses années, jusqu'au premier voyage à la clinique de Morgantown, ils n'avaient pas su ce qui se passait. Alors ils savaient, et il n'y avait rien qu'ils pouvaient faire. Toute l'attention de sa mère était allée vers elle, et pourtant elle était morte quand elle avait douze ans. Le médecin avait seize ans, vivait déjà en ville pour aller au lycée, déjà en route pour Pittsburgh et l'école de médecine et la vie qu'il menait maintenant. Pourtant, il se souvenait de la profondeur et de l'endurance du chagrin de sa mère, de la façon dont elle montait la colline jusqu'à la tombe chaque matin, les bras croisés contre le temps qu'elle rencontrait.

L'infirmière se tenait à côté de lui et étudia le bébé.

« Je suis désolée, docteur, dit-elle.

Il tenait l'enfant, oubliant ce qu'il devait faire ensuite. Ses petites mains étaient parfaites. Mais l'écart entre ses gros orteils et les autres, c'était là, comme une dent manquante, et quand il regarda profondément ses yeux, il vit les taches de Brushfield, aussi minuscules et distinctes que des taches de neige dans les iris. Il imagina son cœur, de la taille d'une prune et très probablement défectueux, et il pensa à la pépinière, si soigneusement peinte, avec ses animaux tout doux et son berceau unique. Il pensa à sa femme debout sur le trottoir devant leur maison voilée de couleurs vives, disant : *Notre monde ne sera plus jamais le même.*

La main du bébé effleura la sienne et il sursauta. Sans volonté, il a commencé à se déplacer à travers les schémas familiaux. Il coupa le cordon et vérifia son cœur, ses poumons. Il pensait tout le temps à la neige, à la voiture argentée flottant dans un fossé,

au calme profond de cette clinique vide. Plus tard, lorsqu'il repensa à cette nuit - et il y pensera souvent, dans les mois et les années à venir : le tournant de sa vie, les moments autour desquels tout le reste se rassemblerait toujours - ce dont il se souvenait était le silence de la pièce. et la neige tombant régulièrement à l'extérieur. Le silence était si profond et enveloppant qu'il se sentait flotter vers une nouvelle hauteur, à un certain point au-dessus de cette pièce, puis au-delà, où il ne faisait qu'un avec la neige et où cette scène dans la pièce était quelque chose qui se déroulait dans une vie différente, une vie à laquelle il était un spectateur au hasard, comme une scène aperçue à travers une fenêtre chaudement éclairée alors qu'il marchait dans une rue sombre. C'était ce dont il se souviendrait, cette sensation d'espace sans fin. Le docteur dans le fossé, et les lumières de sa propre maison qui brûlaient au loin.

"D'accord. Nettoyez-la, s'il vous plaît, dit-il en relâchant le léger poids de l'enfant dans les bras de l'infirmière. « Mais gardez-la dans l'autre pièce. Je ne veux pas que ma femme le sache. Pas tout de suite."

L'infirmière hocha la tête. Elle a disparu puis est revenue pour soulever son fils dans le porte-bébé qu'ils avaient apporté. Le médecin avait alors l'intention de délivrer les placentas, qui sont sortis magnifiquement, sombres et épais, chacun de la taille d'une petite assiette. Des jumeaux fraternels, mâle et femelle, l'un visiblement parfait et l'autre marqué par un chromosome supplémentaire dans chaque cellule de son corps. Quelles étaient les chances que cela se produise ? Son fils était allongé dans le porte-bébé, ses mains s'agitant de temps en temps, fluides et aléatoires avec les mouvements rapides de l'eau de l'utérus. Il a injecté à sa femme un sédatif, puis s'est penché pour réparer l'épisiotomie. C'était presque l'aube, la lumière se rassemblant faiblement aux fenêtres. Il regarda ses mains bouger, pensant à quel point les points de suture s'enfonçaient, aussi petits que les siens, aussi nets et réguliers. Elle avait arraché tout un pan de l'édredon à cause d'une erreur, invisible pour lui.

Lorsque le médecin eut terminé, il trouva l'infirmière assise dans un fauteuil à bascule dans la salle d'attente, berçant la petite fille dans ses bras. Elle rencontra son regard sans parler, et il se souvint de la nuit où elle l'avait regardé pendant qu'il dormait.

« Il y a un endroit », dit-il en écrivant le nom et l'adresse au dos d'une enveloppe. « J'aimerais que vous l'y emmeniez. Quand il fait clair, je veux dire. Je délivrerai le certificat de naissance et j'appellerai pour dire que vous venez.

"Mais votre femme", a dit l'infirmière, et il a entendu, de sa place éloignée, la surprise et la désapprobation dans sa voix.

Il pensa à sa sœur, pâle et maigre, essayant de reprendre son souffle, et à sa mère se tournant vers la fenêtre pour cacher ses larmes.

"Tu ne vois pas ?" demanda-t-il, sa voix douce. « Ce pauvre enfant aura très probablement une grave malformation cardiaque. Un mortel. J'essaie de nous épargner à tous un chagrin terrible.

Il a parlé avec conviction. Il croyait ses propres paroles. L'infirmière était assise à le regarder, son expression surprise mais autrement illisible, alors qu'il attendait qu'elle dise oui. Dans l'état d'esprit où il était, il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle pût dire autre chose. Il n'imaginait pas, comme il le ferait plus tard dans la nuit, et dans de nombreuses nuits à venir, la manière dont il mettait tout en péril. Au lieu de cela, il se sentit impatient de sa lenteur et très fatigué tout d'un coup, et la clinique, si familière, lui parut étrange autour de lui, comme s'il marchait dans un rêve. L'infirmière l'étudia de ses yeux bleus indéchiffrables. Il lui rendit son regard, sans broncher, et enfin elle hocha la tête, un mouvement si léger qu'il était presque imperceptible.

« La neige », murmura-t-elle en baissant les yeux.

Mais au milieu de la matinée, la tempête avait commencé à s'apaiser, et les bruits lointains des charrues râpaient l'air immobile. De la fenêtre de l'étage, il regarda l'infirmière faire tomber la neige de sa voiture bleu poudré et partir dans le monde blanc et doux. Le bébé était caché, endormi dans une boîte tapissée de couvertures, sur le siège à côté d'elle. Le docteur la regarda tourner à gauche dans la rue et disparaître. Puis il est retourné et s'est assis avec sa famille.

Sa femme dormait, ses cheveux dorés éparpillés sur l'oreiller. De temps à autre, le médecin s'assoupissait. Éveillé, il regarda dans le parking vide, regardant la fumée s'élever des cheminées de l'autre côté de la rue, préparant les mots qu'il allait dire. Que ce n'était la faute de personne, que leur fille serait entre de bonnes mains, avec d'autres comme elle, avec des soins incessants. Que ce serait mieux ainsi pour eux tous.

En fin de matinée, lorsque la neige s'est arrêtée pour de bon, son fils a crié de faim et sa femme s'est réveillée.

"Où est le bébé ?" dit-elle en se redressant sur ses coudes, repoussant ses cheveux de son visage. Il tenait leur fils, chaud et léger, et il s'assit à côté d'elle, installant le bébé dans ses bras.

"Bonjour, ma douce," dit-il. "Regardez notre beau fils. Tu as été très courageux.

Elle embrassa le front du bébé, puis défit sa robe et le mit sur son sein. Son fils a pris le sein immédiatement et sa femme a levé les yeux et a souri. Il lui prit la main libre, se souvenant de la force avec laquelle elle l'avait retenu, imprimant les os de ses doigts sur sa chair. Il se souvenait à quel point il avait voulu la protéger.

"Est-ce que tout va bien?" elle a demandé. "Chéri? Qu'est-ce que c'est?"

"Nous avons eu des jumeaux," lui dit-il lentement, pensant aux cheveux noirs, aux corps glissants qui bougeaient dans ses mains. Des larmes montèrent à ses yeux. "Un de chaque."

"Oh," dit-elle. « Une petite fille aussi ? Phoebe *et* Paul. Mais où est-elle ?

Ses doigts étaient si fins, pensa-t-il, comme les os d'un petit oiseau.

« Ma chérie », commença-t-il. Sa voix se brisa et les mots qu'il avait si soigneusement répétés disparurent. Il ferma les yeux, et quand il put à nouveau parler, d'autres mots vinrent, imprévus.

"Oh, mon amour," dit-il. "Je suis désolé. Notre petite fille est morte comme elle est née.

II

CAROLINE GILL A PASSÉ PRUDENTEMENT, GALALEMENT, À TRAVERS LE PARKING. La neige a atteint ses mollets; par endroits, ses genoux. Elle a transporté le bébé, enveloppé dans des couvertures, dans une boîte en carton autrefois utilisée pour livrer des échantillons de préparations pour nourrissons au bureau. Il était estampillé de lettres rouges et de visages d'enfants chérubins, et les volets se soulevaient et s'abaissaient à chaque pas. Il y avait un calme anormal dans le terrain presque vide, un silence qui semblait provenir du froid lui-même, se dilater dans l'air et s'écouler comme les ondulations d'une pierre jetée dans l'eau. La neige a gonflé, lui piquant le visage, quand elle a ouvert la portière de la voiture. Instinctivement, de manière protectrice, elle se courba autour de la boîte et la cala sur la banquette arrière, où les couvertures roses tombèrent doucement contre le revêtement en vinyle blanc. Le bébé dormait, d'un sommeil féroce, intense, nouveau-né, le visage crispé, les yeux seulement fendus, le nez et le menton de simples bosses. Tu ne le saurais pas, pensa Caroline. Si vous ne le saviez pas, vous ne le sauriez pas. Caroline lui avait donné un huit sur l'Apgar.

Les rues de la ville étaient mal déneigées et difficiles à parcourir. Deux fois la voiture a glissé, et deux fois Caroline a failli faire demi-tour. L'autoroute était plus dégagée, cependant, et une fois que Caroline s'y engagea, elle passa à une vitesse constante, traversant la périphérie industrielle de Lexington et la campagne vallonnée des fermes équestres. Ici, des kilomètres de clôtures blanches faisaient des ombres vives sur la neige et des chevaux se tenaient sombrement dans les champs. Le ciel bas était animé de gros nuages gris. Caroline alluma la radio, chercha une station dans le statique, l'éteignit. Le monde s'est précipité, ordinaire et complètement changé.

Depuis le moment où elle avait baissé la tête en signe d'accord à la demande étonnante du Dr Henry, Caroline avait eu l'impression de tomber dans les airs au ralenti, attendant de toucher terre et de découvrir où elle se trouvait. Ce qu'il lui avait demandé – qu'elle emmène sa petite fille sans prévenir sa femme de sa naissance – paraissait indescriptible. Mais Caroline avait été émue par la douleur et la confusion sur son visage alors qu'il examinait sa fille, par la lenteur engourdie dont il semblait bouger par la suite. Bientôt il reprendrait ses esprits, se dit-elle. Il était sous le choc, et qui pouvait lui en vouloir ? Il avait accouché de ses propres jumeaux dans un blizzard, après tout, et maintenant ça.

Elle roulait plus vite, les images du petit matin la parcourant comme un courant. Le Dr Henry, travaillant avec une habileté si calme, ses mouvements concentrés et précis. L'éclair de cheveux noirs entre les cuisses blanches de Norah Henry et son ventre immense, ondulant de contractions comme un lac dans le vent. Le sifflement silencieux du gaz, et le moment où le Dr Henry l'appela, sa voix légère mais tendue, son visage si

frappé qu'elle était sûre que le deuxième bébé était mort-né. Elle avait attendu qu'il bouge, pour tenter de la ranimer. Et quand il ne l'a pas fait, elle a pensé tout à coup qu'elle devait aller vers lui, être témoin, pour qu'elle puisse dire, plus tard, *Oui, le bébé était bleu, le Dr Henry a essayé, nous avons essayé tous les deux, mais il n'y avait rien à faire. fait.*

Mais alors le bébé a pleuré, et le cri l'a portée à ses côtés, où elle a regardé et a compris.

Elle roulait, repoussant ses souvenirs. La route coupait à travers le calcaire et le ciel s'enfonçait. Elle franchit la légère colline et commença la longue descente vers la rivière loin en contrebas. Derrière elle, dans le carton, le bébé continuait à dormir. Caroline jeta un coup d'œil par-dessus son épaule de temps en temps, à la fois rassurée et affligée de voir qu'elle n'avait pas bougé. Un tel sommeil, se rappela-t-elle, était normal après le travail d'entrée dans le monde. Elle s'interrogea sur sa propre naissance, si elle avait dormi si profondément dans les heures qui suivirent, mais ses deux parents étaient morts depuis longtemps ; personne ne se souvenait de ces moments. Sa mère avait plus de quarante ans quand Caroline est née, son père en avait déjà cinquante-deux. Ils avaient depuis longtemps renoncé à attendre un enfant, avaient libéré tout espoir, toute attente ou même tout regret. Leur vie était ordonnée, calme, contente.

Jusqu'à ce que Caroline, étonnamment, soit arrivée, une fleur s'épanouissant à travers la neige.

Ils l'avaient aimée, certes, mais cela avait été un amour inquiet, sincère et intentionnel, agrémenté de cataplasmes, de chaussettes chaudes et d'huile de ricin. Pendant les étés chauds et calmes, quand la poliomyélite était redoutée, Caroline avait été obligée de rester à l'intérieur, la sueur perlant sur ses tempes alors qu'elle s'allongeait sur le lit de repos près de la fenêtre du couloir à l'étage, en lisant. Les mouches bourdonnaient contre la vitre et gisaient mortes sur les rebords. Dehors, le paysage scintillait de lumière et de chaleur, et les enfants du quartier, des enfants dont les parents étaient plus jeunes et donc moins au courant de la possibilité d'un désastre, se criaient au loin. Caroline appuya son visage, le bout de ses doigts, contre l'écran, écoutant. Aspiration. L'air était calme et la sueur mouillait les épaules de son chemisier de coton, la ceinture repassée de sa jupe. Tout en bas dans le jardin, sa mère, portant des gants, un long tablier et un chapeau, arrachait les mauvaises herbes. Plus tard, dans les soirées sombres, son père rentrait chez lui depuis son bureau d'assurance, enlevant son chapeau en entrant dans la maison aux volets immobiles. Sous la veste, sa chemise était tachée et humide.

Elle traversait maintenant le pont, ses pneus chantaient, la rivière Kentucky serpentait loin en dessous et l'énergie chargée de la nuit précédente fondait. Elle regarda à nouveau le bébé. Norah Henry voudrait sûrement tenir cet enfant dans ses bras, même si elle ne pouvait pas le garder.

Ce n'était certainement pas l'affaire de Caroline.

Pourtant, elle ne se retourna pas. Elle ralluma la radio – cette fois, elle trouva une station de musique classique – et poursuivit sa route.

Vingt milles à l'extérieur de Louisville, Caroline consulta les instructions du Dr Henry, écrites de sa main pointue, et quitta l'autoroute. Ici, si près de la rivière Ohio, les branches supérieures des aubépines et des micocouliers scintillaient de glace, bien que les routes soient claires et sèches. Des clôtures blanches entouraient les champs recouverts de neige et des chevaux se déplaçaient sombrement derrière eux, leur souffle faisant des nuages dans l'air. Caroline s'engagea sur une route encore plus petite, où le terrain était vallonné, non confiné. Bientôt, à travers un mile de collines pâles, elle aperçut le bâtiment, construit en briques rouges au tournant du siècle, avec deux ailes modernes surbaissées incongrues. Il disparaissait, de temps à autre, alors qu'elle suivait les virages et les creux de la route de campagne, puis était soudain devant elle.

Elle s'engagea dans l'allée circulaire. De près, la vieille maison était dans un état de délabrement léger. La peinture s'écaillait sur les boiseries et au troisième étage, une fenêtre avait été condamnée, des vitres cassées recouvertes de contreplaqué. Caroline est sortie de la voiture. Elle portait une vieille paire de chaussures plates, à semelles fines et éraflées, gardée dans le placard et jetée à la hâte au milieu de la nuit dernière quand elle n'a pas trouvé ses bottes. Le gravier a poussé à travers la neige et ses pieds étaient immédiatement froids. Elle jeta le sac qu'elle avait préparé – contenant des couches, une bouteille thermos de lait maternisé réchauffé – sur son épaule, ramassa la boîte avec le bébé et entra dans le bâtiment. Des lumières de verre au plomb, longtemps non polies, flanquaient la porte de chaque côté. Il y avait une porte intérieure en verre dépoli puis un vestibule en chêne foncé. L'air chaud, embaumant les parfums de la cuisine - carottes, oignons et pommes de terre - se précipita et tourbillonna autour d'elle. Caroline marchait timidement, le plancher craquant à chaque pas, mais personne n'apparut. Une bande de moquette élimée menait à travers un sol en planches larges et à l'arrière de la maison jusqu'à une salle d'attente avec de hautes fenêtres et de lourdes tentures. Elle s'assit au bord d'un canapé de velours usé, la boîte près d'elle, et attendit.

La pièce était surchauffée. Elle déboutonna son manteau. Elle portait toujours son uniforme blanc d'infirmière, et lorsqu'elle toucha ses cheveux, elle réalisa qu'elle portait toujours aussi sa casquette blanche pointue. Elle s'était levée aussitôt quand le Dr Henry avait appelé, s'habillant rapidement et voyageant dans la nuit enneigée, et elle ne s'était pas arrêtée depuis. Elle détacha la casquette, la plia soigneusement et ferma les yeux. Au loin, l'argenterie tinta et des voix bourdonnèrent. Au-dessus d'elle, des pas bougeaient et résonnaient. Elle rêvait à moitié de sa mère, préparant un repas de fête pendant que son père travaillait à la menuiserie. Son enfance avait été solitaire, parfois très solitaire, mais elle avait toujours ces souvenirs : une couette spéciale serrée contre elle, un tapis avec des roses sous ses pieds, le tissage de voix qui n'appartenait qu'à elle.

Au loin, une cloche sonna, deux fois. *J'ai besoin de vous ici tout de suite*, avait appelé le Dr Henry, la tension et l'urgence dans la voix. Et Caroline s'était dépêchée, façonnant ce lit inconfortable avec des oreillers, tenant le masque sur le visage de Mme Henry

alors que la deuxième jumelle, cette petite fille, glissait dans le monde, mettant quelque chose en mouvement.

En mouvement. Oui, il ne pouvait pas être contenu. Même assise ici sur ce canapé dans le silence de cet endroit, même en attendant, Caroline était troublée par le sentiment que le monde scintillait, que les choses ne seraient pas immobiles. *Ce?* était le refrain dans son esprit. *C'est maintenant, après toutes ces années ?*

Car Caroline Gill avait trente et un ans, et elle attendait depuis longtemps que sa vraie vie commence. Non pas qu'elle l'ait jamais dit ainsi pour elle-même. Mais elle avait senti depuis l'enfance que sa vie ne serait pas ordinaire. Un moment viendrait – elle le saurait quand elle le verrait – et tout changerait. Elle avait rêvé d'être une grande pianiste, mais les lumières de la scène du lycée étaient trop différentes de celles de la maison, et elle se figea dans leur éclat. Puis, dans la vingtaine, alors que ses amis de l'école d'infirmières commençaient à se marier et à fonder leur famille, Caroline aussi avait trouvé des jeunes hommes à admirer, un en particulier, aux cheveux noirs, à la peau pâle et au rire profond. Pendant un temps de rêve, elle imagina que lui – et, lorsqu'il n'appelait pas, que quelqu'un d'autre – allait transformer sa vie. Au fil des années, elle se tourne peu à peu vers son travail, toujours sans désespoir. Elle avait confiance en elle et en ses propres capacités. Elle n'était pas du genre à arriver à mi-chemin d'une destination et à s'arrêter, se demandant si elle avait laissé un fer à repasser et si la maison était en train de brûler. Elle a continué à travailler. Elle a attendu.

Elle a également lu les romans de Pearl Buck d'abord, puis tout ce qu'elle a pu trouver sur la vie en Chine, en Birmanie et au Laos. Parfois, elle laissait les livres lui échapper des mains et regardait rêveusement par la fenêtre de son petit appartement ordinaire à la périphérie de la ville. Elle se voyait traverser une autre vie, une vie exotique, difficile, satisfaisante. Sa clinique serait simple, située dans une jungle luxuriante, peut-être près de la mer. Il aurait des murs blancs ; il brillerait comme une perle. Les gens faisaient la queue dehors, accroupis sous les cocotiers en attendant. Elle, Caroline, s'occuperait d'eux tous ; elle les guérirait. Elle allait transformer leur vie et la sienne.

Consumée par cette vision, elle avait postulé, dans un grand élan de ferveur et d'excitation, pour devenir médecin missionnaire. Un brillant week-end de fin d'été, elle avait pris le bus pour Saint-Louis pour être interviewée. Son nom a été mis sur une liste d'attente pour la Corée. Mais le temps a passé; la mission a été reportée, puis annulée complètement. Caroline a été mise sur une autre liste, cette fois pour la Birmanie.

Et puis, alors qu'elle vérifiait encore le courrier et rêvait des tropiques, le Dr Henry était arrivé.

Une journée ordinaire, rien n'indique le contraire. C'était alors la fin de l'automne, une saison de rhumes, et la pièce était bondée, pleine d'éternuements, de toux étouffées. Caroline elle-même pouvait sentir un grattement sourd au fond de sa gorge alors qu'elle appelait le patient suivant, un homme âgé dont le rhume s'aggraverait dans les semaines

suivantes, se transformant en pneumonie qui finirait par le tuer. Rupert Dean. Il était assis dans le fauteuil de cuir, luttant contre un saignement de nez, et il se leva lentement, fourrant dans sa poche son mouchoir de toile aux taches de sang vives. Lorsqu'il atteignit le bureau, il tendit à Caroline une photographie dans un cadre en carton bleu foncé. C'était un portrait, noir et blanc, légèrement teinté. La femme qui regardait portait un chandail pêche pâle. Ses cheveux étaient légèrement ondulés, ses yeux d'un bleu profond. La femme de Rupert Dean, Emelda, morte depuis vingt ans. "Elle était l'amour de ma vie", a-t-il annoncé à Caroline, sa voix si forte que les gens levaient les yeux.

La porte extérieure du bureau s'ouvrit, faisant claquer la porte intérieure vitrée.

« Elle est adorable, dit Caroline. Ses mains tremblaient. Parce qu'elle était émue par son amour et son chagrin, et parce que personne ne l'avait jamais aimée avec cette même passion. Parce qu'elle avait presque trente ans, et pourtant si elle mourait le lendemain il n'y aurait personne pour la pleurer comme Rupert Dean pleurerait encore sa femme après plus de vingt ans. Elle, Caroline Lorraine Gill, devait sûrement être aussi unique et digne d'amour que la femme sur la photo du vieil homme, et pourtant elle n'avait trouvé aucun moyen de le révéler, ni par l'art, ni par l'amour, ni même par sa noble vocation. travail.

Elle essayait encore de se calmer quand la porte du vestibule de la salle d'attente s'ouvrit. Un homme en pardessus de tweed marron hésita un instant dans l'embrasement de la porte, son chapeau à la main, admirant le papier peint texturé jaune, la fougère dans le coin, le porte-revues en métal rempli de magazines usés. Il avait les cheveux bruns avec une teinte rougeâtre et son visage était maigre, son expression attentive, évaluatrice. Il n'était pas distingué, mais il y avait quelque chose dans son attitude, ses manières - une certaine vigilance tranquille, une certaine qualité d'écoute - qui le distinguaient. Le cœur de Caroline s'accéléra et elle sentit un picotement sur sa peau, à la fois agréable et irritant, comme le frôlement inattendu d'une aile de papillon. Ses yeux rencontrèrent les siens – et elle le sut. Avant qu'il ne traverse la pièce pour lui serrer la main, avant qu'il n'ouvre la bouche pour prononcer son nom, *David Henry*, avec un accent neutre qui le plaçait en outsider. Avant tout cela, Caroline était sûre d'un simple fait : la personne qu'elle attendait était venue.

Il n'était pas marié alors. Pas mariée, pas fiancée et sans attaches qu'elle pourrait vérifier. Caroline avait écouté attentivement, à la fois ce jour-là pendant qu'il visitait la clinique et plus tard lors des fêtes de bienvenue et des réunions. Elle a entendu ce que d'autres, absorbés par le flot de conversations polies, distraits par son accent inconnu et ses éclats de rire soudains et inattendus, n'ont pas entendus : qu'en plus de mentionner son séjour à Pittsburgh de temps en temps, un fait déjà connu d'après son curriculum vitae et son diplôme, il n'a jamais fait référence au passé. Pour Caroline, cette réticence lui donnait un air de mystère, et le mystère augmentait son sentiment qu'elle le connaissait d'une manière que les autres ne connaissaient pas. Pour elle, chaque rencontre était chargée, comme si elle lui disait à travers le bureau, la table d'examen, les beaux corps imparfaits de tel ou tel patient, je te *connais* ; Je *comprends* ; Je *vois ce que*

les autres ont raté. Lorsqu'elle a entendu des gens plaisanter sur son béguin pour le nouveau médecin, elle a rougi de surprise et d'embarras. Mais elle était aussi secrètement ravie, car les rumeurs pouvaient l'atteindre d'une manière qu'elle ne pouvait pas, avec sa timidité.

Un soir tard, après deux mois de travail silencieux, elle l'avait trouvé endormi à son bureau. Son visage reposait sur ses mains et il respirait avec la cadence légère et régulière d'un sommeil profond. Caroline s'appuya contre l'embrasement de la porte, la tête penchée, et à cet instant les rêves qu'elle nourrissait depuis des années s'étaient tous concrétisés. Ils iraient ensemble, elle et le Dr Henry, dans un endroit reculé du monde, où ils travailleraient toute la journée, la sueur montant sur leurs fronts et les instruments devenant glissants dans leurs paumes, et où, un soir, elle lui jouerait sur le piano qui serait envoyé à travers la mer et sur une rivière difficile et à travers la terre luxuriante où ils vivaient. Caroline était tellement plongée dans ce rêve que lorsque le Dr Henry ouvrit les yeux, elle lui sourit, ouvertement et librement, comme elle ne l'avait jamais fait avec personne.

Sa nette surprise la ramena à elle. Elle se redressa et toucha ses cheveux, murmura quelques excuses, rougit d'un rouge profond. Elle disparut, mortifiée mais aussi légèrement ravie. Car maintenant il devait savoir, maintenant il la verrait enfin comme elle le voyait. Pendant quelques jours, son anticipation de ce qui pourrait arriver était si grande qu'elle avait du mal à être dans la même pièce que lui. Et pourtant, quand les jours passaient et que rien ne se passait, elle n'était pas déçue. Elle se détendit, s'excusa pour le retard et continua d'attendre, imperturbable.

Trois semaines plus tard, Caroline avait ouvert le journal pour trouver la photo de mariage sur la page mondaine : Norah Asher, devenue Mme David Henry, surprise la tête tournée, le cou élégant, les paupières légèrement incurvées, comme des coquillages....

Caroline sursauta, transpirant dans son manteau. La pièce était surchauffée; elle s'était presque endormie. À côté d'elle, le bébé dormait encore. Elle se leva et se dirigea vers les fenêtres, le parquet bougeant et grinçant sous la moquette usée. Des rideaux de velours effleuraient le sol, vestiges de l'époque lointaine où cet endroit avait été un domaine élégant. Elle toucha le bord des voilages en dessous ; jaunes, cassants, ils gonflaient la poussière. Dehors, une demi-douzaine de vaches se tenaient dans le champ enneigé, cherchant de l'herbe. Un homme portant une veste à carreaux rouge et des gants noirs s'est frayé un chemin vers la grange, des seaux se balançant de ses mains.

Cette poussière, cette neige. Ce n'était pas juste, pas juste du tout, que Norah Henry ait tant, ait sa vie heureuse sans faille. Choquée à cette pensée, au plus profond de son amertume, Caroline laissa tomber les rideaux et sortit de la pièce, se dirigeant vers le son des voix humaines.

Elle entra dans un couloir, des lumières fluorescentes bourdonnant contre le haut plafond. L'air était chargé de liquide nettoyant, de légumes cuits à la vapeur, d'une légère

odeur jaune d'urine. Les chariots se sont secoués ; des voix criaient et murmuraient. Elle tourna un coin, puis un autre, descendant une seule marche pour entrer dans une aile plus moderne aux murs turquoise pâle. Ici, le sol en linoléum cédait lâchement contre le contreplaqué en dessous. Elle passa devant plusieurs portes, entrevoyant des moments de la vie des gens, les images suspendues comme des photographies : un homme regardant par la fenêtre, le visage plongé dans l'ombre, l'âge indéterminé. Deux infirmières faisant un lit, les bras levés et le drap pâle flottant un instant près du plafond. Deux pièces vides, des bâches étalées, des pots de peinture empilés dans un coin. Une porte fermée, puis la dernière, ouverte, où une jeune femme vêtue d'un slip de coton blanc était assise au bord d'un lit, les mains légèrement croisées sur ses genoux, la tête penchée. Une autre femme, une infirmière, se tenait derrière elle, des ciseaux argentés clignotant. Les cheveux cascadaient sombrement sur les draps blancs, révélant le cou nu de la femme : étroit, gracieux, pâle. Caroline s'arrêta sur le pas de la porte.

« Elle a froid », s'entendit-elle dire, faisant lever les yeux aux deux femmes. La femme sur le lit avait de grands yeux, sombrement lumineux sur son visage. Ses cheveux, naguère assez longs, se dressaient maintenant en lambeaux au niveau de son menton.

"Oui," dit l'infirmière, et elle tendit la main pour écarter quelques cheveux de l'épaule de la femme ; il a dérivé à travers la lumière terne et s'est posé sur les draps, le linoléum gris moucheté. "Mais il fallait le faire." Ses yeux se plissèrent alors qu'elle étudiait l'uniforme froissé de Caroline, sa tête sans bonnet. "Tu es nouveau ici ou quoi ?" elle a demandé.

Caroline hocha la tête. "Nouveau", dit-elle. "C'est exact."

Plus tard, quand elle se souvenait de ce moment, une femme avec une paire de ciseaux et l'autre assise dans un slip de coton au milieu des ruines de ses cheveux, elle y pensait en noir et blanc et l'image la remplissait d'un vide sauvage et aspiration. Pour quoi, elle n'en était pas certaine. Les cheveux étaient épars, irrécupérables, et la lumière froide tombait par la fenêtre. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Des voix résonnèrent dans une autre salle, et Caroline se souvint du bébé, laissé dormir dans une boîte sur le canapé de velours rembourré de la salle d'attente. Elle se retourna et se dépêcha de revenir.

Tout était comme elle l'avait laissé. La boîte avec ses joyeux angelots rouges était toujours sur le canapé ; le bébé, ses mains serrées en petits poings près de son menton, dormait toujours. *Phoebe*, avait dit Norah Henry, juste avant qu'elle ne succombe au gaz. *Pour une fille, Phoebe.*

Phoebé. Caroline déplia doucement les couvertures et la souleva. Elle était si petite, cinq livres et demi, plus petite que son frère mais avec les mêmes cheveux noirs et riches. Caroline vérifia sa couche - du méconium goudronneux tacha le tissu humide - la changea et l'enveloppa de nouveau. Elle ne s'était pas réveillée, et Caroline la serra un instant dans ses bras, sentant combien elle était légère, petite, chaude. Son visage était si

petit, si volatile. Même dans son sommeil, les expressions se déplaçaient comme des nuages sur ses traits. Caroline aperçut le froncement de sourcils de Norah Henry dans l'un, l'écoute concentrée de David Henry dans l'autre.

Elle remit Phoebe dans la boîte et enroula légèrement les couvertures autour d'elle, pensant à David Henry, bordé de lassitude, mangeant un sandwich au fromage à son bureau, finissant une tasse de café à moitié froid, puis se levant pour rouvrir les portes du bureau sur Les mardis soirs, une clinique gratuite pour les patients qui n'avaient pas les moyens de le payer. La salle d'attente était toujours pleine ces nuits-là, et il était souvent encore là quand Caroline rentrait finalement chez elle à minuit, si fatiguée qu'elle pouvait à peine réfléchir. C'était pourquoi elle en était venue à l'aimer, pour sa bonté. Pourtant, il l'avait envoyée à cet endroit avec sa petite fille, cet endroit où une femme s'était assise sur le bord d'un lit, ses cheveux flottant en douces piles sur la lumière froide et dure du sol.

Cela la détruirait, avait-il dit de Norah. Je ne la ferai pas détruire.

Il y eut des pas qui se rapprochaient, puis une femme aux cheveux gris et en uniforme blanc très semblable à celui de Caroline se tenait dans l'embrasement de la porte. Elle était solidement bâtie, agile pour sa taille, sans fioritures. Dans une autre situation, Caroline aurait été favorablement impressionnée.

"Puis-je vous aider?" elle a demandé. "Cela fait longtemps que tu attends?"

"Oui," dit Caroline lentement. "J'attends depuis longtemps, oui."

La femme, exaspérée, secoua la tête. « Oui, écoutez, je suis désolé. C'est la neige. Nous manquons de personnel aujourd'hui à cause de cela. Vous obtenez jusqu'à un pouce ici dans le Kentucky, et tout l'État ferme. J'ai grandi dans l'Iowa, moi-même, et je ne vois pas de quoi il s'agit, mais c'est juste moi. Maintenant. Que puis-je faire pour vous?"

« Êtes-vous Sylvie ? demanda Caroline, luttant pour se souvenir du nom sur le papier sous les instructions. Elle l'avait laissé dans la voiture. « Sylvia Patterson ? »

L'expression de la femme devint agacée. "Non. Je ne le suis certainement pas. Je suis Janet Masters. Sylvia ne travaille plus ici.

"Oh," dit Caroline, puis elle s'arrêta. Cette femme ne savait pas qui elle était ; clairement, elle n'avait pas parlé avec le Dr Henry. Caroline, tenant toujours la couche sale, laissa tomber ses mains sur ses côtés pour la garder hors de vue.

Janet Masters posa fermement ses mains sur ses hanches et plissa les yeux. "Êtes-vous ici de cette entreprise de formule?" demanda-t-elle, faisant un signe de tête à travers la pièce à la boîte sur le canapé, les chérubins rouges souriant avec bienveillance. "Sylvia avait quelque chose à faire avec ce représentant, nous le savions

tous, et si vous êtes de la même entreprise, vous pouvez simplement emballer vos affaires et partir." Elle secoua vivement la tête.

"Je ne sais pas ce que tu veux dire," dit Caroline. "Je vais y aller", a-t-elle ajouté. "Vraiment. Je pars. Je ne te dérangerai plus.

Mais Janet Masters n'avait pas fini. « Insidieux, c'est ce que vous êtes. Déposer des échantillons gratuits puis leur envoyer une facture une semaine plus tard. C'est peut-être une maison pour les faibles d'esprit, mais ce n'est pas eux qui la dirigent, tu sais.

"Je sais," murmura Caroline. "Je suis sincèrement désolé."

Une cloche sonna, au loin, et la femme laissa tomber ses mains de ses hanches.

« Fais en sorte que tu sois sorti d'ici dans cinq minutes », dit-elle. "Sortez d'ici et ne revenez pas." Puis elle était partie.

Caroline regarda la porte vide. Un courant d'air glissa autour de ses jambes. Au bout d'un moment, elle posa la couche sale au milieu de la table branlante en croûte de tarte près du canapé. Elle chercha dans sa poche ses clés, puis ramassa la boîte avec Phoebe dedans. Rapidement, avant qu'elle ne puisse penser à ce qu'elle faisait, elle entra dans le couloir spartiate et passa les doubles portes, le souffle d'air froid du monde extérieur aussi étonnant que d'être né.

Elle réinstalla Phoebe dans la voiture et s'éloigna. Personne n'a essayé de l'arrêter; personne n'y a prêté attention. Pourtant, Caroline conduisait vite une fois qu'elle avait atteint l'autoroute, la fatigue coulant dans son corps comme de l'eau coulant dans la roche. Pendant les trente premiers milles, elle se disputait, parfois à haute voix. *Qu'avez-vous fait?* demanda-t-elle sévèrement. Elle se disputa également avec le Dr Henry, imaginant les rides se creusant sur son front, le muscle égaré de sa joue qui bondissait chaque fois qu'il était contrarié. *À quoi penses-tu?* demanda-t-il à savoir, et Caroline dut avouer qu'elle n'en avait aucune idée.

Mais l'énergie s'est rapidement épuisée de ces conversations, et au moment où elle a atteint l'autoroute, elle conduisait machinalement, secouant la tête de temps en temps juste pour rester éveillée. C'était en fin d'après-midi ; Phoebe avait dormi pendant près de douze heures. Bientôt, elle aurait besoin d'être nourrie. Caroline espérait contre tout espoir qu'ils seraient à Lexington avant que cela n'arrive.

Elle venait de franchir la dernière sortie de Francfort, à trente-deux milles de chez elle, lorsque les feux stop de la voiture qui la précédait s'allumèrent. Elle ralentit, puis ralentit encore, puis dut appuyer fort. Le crépuscule commençait déjà à se lever, le soleil une lueur terne dans le ciel couvert. Alors qu'elle atteignait le sommet de la colline, la circulation s'arrêta complètement, un long ruban de feux arrière se terminait par un faisceau clignotant en rouge et blanc. Un accident : un carambolage. Caroline pensait qu'elle pourrait pleurer. La jauge à essence oscillait en dessous d'un quart de réservoir,

assez pour retourner à Lexington mais rien de plus, et cette file de voitures – eh bien, elles pouvaient rester ici pendant des heures. Elle ne pouvait pas risquer d'éteindre le moteur et de perdre la chaleur, pas avec un nouveau-né dans la voiture.

Elle resta immobile pendant plusieurs minutes, paralysée. La dernière bretelle de sortie se trouvait à un quart de mille en arrière, séparée d'elle par une chaîne de voitures étincelantes. La chaleur s'élevait du capot bleu poudré du Fairlane, scintillant légèrement dans le crépuscule, faisant fondre les quelques flocons de neige qui avaient commencé à tomber. Phoebe soupira, et son visage se raidit légèrement puis se détendit. Caroline, suivant une impulsion qui l'étonnerait plus tard, donna un coup de volant et fit glisser la Fairlane de l'asphalte vers l'accotement de gravier mou. Elle a mis la voiture en marche arrière puis a reculé, passant lentement devant la file de voitures bloquées. C'était étrange, comme si elle passait devant un train. Il y avait une femme avec un manteau de fourrure; trois enfants faisant des grimaces, un homme en veste de toile, fumant. Elle reculait lentement dans l'obscurité qui s'adoucissait, la circulation immobile comme une rivière gelée.

Elle atteignit la sortie sans incident. Cela l'a amenée à la route 60, où les arbres étaient à nouveau chargés de neige. Les champs étaient entrecoupés de maisons, d'abord quelques-unes, puis de nombreuses, leurs fenêtres luisant déjà dans le crépuscule. Bientôt, Caroline descendit la rue principale de Versailles, charmée par les devantures de briques, à la recherche de panneaux indiquant son chemin vers la maison.

Un panneau Kroger bleu foncé s'élevait à un pâté de maisons. Cette vue familière, des prospectus de vente décorant ses vitrines lumineuses, réconforta Caroline et lui fit soudain réaliser à quel point elle avait faim. Et c'était quoi, maintenant... samedi, pas tout à fait le soir ? Les magasins seraient fermés toute la journée de demain et elle avait très peu de nourriture dans son appartement. Malgré son épuisement, elle se gara sur le parking et éteignit la voiture.

Phoebe, chaude et légère, âgée de douze heures, était enveloppée de sommeil. Caroline prit le sac à langer sur son épaule et plaça le bébé sous son manteau, si petit, roulé en boule et bien au chaud. Le vent se déplaçait sur l'asphalte, balayant les restes de neige et quelques nouveaux flocons, les faisant tourbillonner dans les coins. Elle se fraya un chemin dans la boue, craignant de tomber et de blesser le bébé, pensant en même temps, fugitivement, à quel point il serait facile de la laisser simplement, dans une benne à ordures ou sur les marches d'une église ou n'importe où. Son pouvoir sur cette petite vie était total. Un profond sentiment de responsabilité l'envahit, la rendant étourdie.

La porte vitrée s'ouvrit, libérant une bouffée de lumière et de chaleur. Le magasin était bondé. Les acheteurs se sont déversés, leurs chariots empilés. Un garçon de sac se tenait à la porte.

« Nous ne sommes encore ouverts qu'en raison du temps qu'il fait », l'avertit-il alors qu'elle entra. « Nous fermons dans une demi-heure.

"Mais la tempête est passée," dit Caroline, et le garçon rit, excité et incrédule. Son visage était rouge à cause de la chaleur qui tombait par les portes automatiques et se répandait dans la soirée.

« Vous n'avez pas entendu ? Nous sommes censés être à nouveau touchés ce soir, mais bon.

Caroline a installé Phoebe dans un chariot en métal et a traversé les allées inconnues. Elle réfléchissait aux formules, au chauffe-biberon, aux rangées de biberons avec leurs sélections de tétines, aux bavoirs. Elle a commencé à la caisse, puis s'est rendu compte qu'elle ferait mieux de se procurer du lait pour elle-même, et quelques couches supplémentaires, et une sorte de nourriture. Les gens l'ont dépassée et quand ils ont vu Phoebe, ils ont tous souri, et certains se sont même arrêtés et ont déplacé la couverture pour voir son visage. Ils ont dit: "Oh, comme c'est doux!" et "Quel âge?" Caroline mentit sans scrupule. Deux semaines, leur dit-elle. "Oh, tu ne devrais pas la laisser là-dedans", l'a réprimandée une femme aux cheveux gris. "Mon! Tu devrais ramener ce bébé à la maison.

Dans l'allée 6, pendant que Caroline ramassait des boîtes de soupe à la tomate, Phoebe remua, ses petites mains s'agitant sauvagement, et se mit à pleurer. Caroline hésita un instant, puis ramassa le bébé et le gros sac et alla aux toilettes à l'arrière du magasin. Elle s'assit sur une chaise en plastique orange dans un coin, écoutant l'eau s'égoutter du robinet, tandis qu'elle tenait en équilibre le bébé sur ses genoux et versait le lait maternisé du thermos dans un biberon. Le bébé a mis plusieurs minutes à se calmer, car il était très agité et son réflexe de succion était faible. Finalement, cependant, elle a compris, puis Phoebe a bu pendant qu'elle dormait : férocement, intensément, les poings serrés près du menton. Au moment où elle se détendit, rassasiée, ils annonçaient que le magasin était sur le point de fermer. Caroline se précipita vers la caisse, où une seule caissière attendait, ennuyée et impatiente. Elle paya rapidement, tenant le sac en papier dans un bras, Phoebe dans l'autre. Quand elle est partie, ils ont verrouillé les portes derrière elle.

Le parking était presque vide, les dernières voitures tournaient au ralenti ou sortaient lentement dans la rue. Caroline posa son sac de provisions en papier sur le capot et installa Phoebe dans sa boîte sur la banquette arrière. Les faibles voix des employés résonnaient à travers le terrain. Des flocons épars tourbillonnaient dans les cônes des lampadaires, ni plus ni moins qu'avant. Les prévisionnistes se sont si souvent trompés. La neige qui avait commencé avant la naissance de Phoebe – juste la nuit dernière, se rappela-t-elle, même si elle semblait révolue – n'avait même pas été prédite. Elle fouilla dans le sac en papier et déchira une miche de pain, en sortant une tranche, car elle n'avait pas mangé de la journée et était affamée. Elle mâchait en fermant la porte, pensant avec une nostalgie lasse à son appartement, si propre et si rangé, à son lit

jumeau avec sa couverture en chenille blanche, tout en ordre et en place. Elle était à mi-chemin à l'arrière de la voiture avant de se rendre compte que ses feux arrière brillaient faiblement en rouge.

Elle s'arrêta là où elle était, fixant. Pendant tout ce temps, alors qu'elle tergiversait dans les allées des épiceries, alors qu'elle était assise dans les toilettes inconnues à nourrir tranquillement Phoebe, cette lumière s'était répandue sur la neige.

Lorsqu'elle essaya de mettre le contact, il se contenta d'un déclic, la batterie était si déchargée que le moteur ne gémissait même pas.

Elle est sortie de la voiture et s'est tenue près de la portière ouverte. Le parking était vide maintenant ; la dernière voiture était partie. Elle s'est mise à rire. Ce n'était pas un rire normal ; même Caroline pouvait l'entendre : sa voix trop forte, à mi-chemin d'un sanglot. « J'ai un bébé », dit-elle à haute voix, étonnée. "J'ai un bébé dans cette voiture." Mais le parking s'étendait tranquillement devant elle, les lumières des vitrines de l'épicerie dessinant de grands rectangles dans la gadoue. "J'ai un bébé ici," répéta Caroline, sa voix s'affaiblissant rapidement dans l'air. "Un bébé!" cria-t-elle alors, dans le silence.

III

NORAH A OUVERT LES YEUX. DEHORS, LE CIEL FAIT TOMBER à l'aube, mais la lune était toujours prise dans les arbres, répandant une lumière pâle dans la pièce. Elle avait rêvé, cherchant sur le sol gelé quelque chose qu'elle avait perdu. Des brins d'herbe, tranchants et cassants, se brisaient à son contact, laissant de minuscules coupures sur sa chair. Au réveil, elle leva les mains, momentanément confuse, mais ses mains n'étaient pas marquées, ses ongles soigneusement limés et polis.

A côté d'elle, dans son berceau, son fils pleurait. D'un mouvement fluide, plus instinctif qu'intentionnel, Norah le souleva dans le lit. Les draps à côté d'elle étaient d'un blanc froid et arctique. David était parti alors, appelé à la clinique pendant qu'elle dormait. Norah attira son fils dans la courbe chaude de son corps, ouvrit sa chemise de nuit. Ses petites mains voletaient contre ses seins gonflés comme des ailes de papillon de nuit ; il s'est accroché. Une douleur aiguë, qui s'estompa en une vague au fur et à mesure que le lait arrivait. Elle caressa ses cheveux fins, son cuir chevelu fragile. Oui, étonnant, les pouvoirs du corps. Ses mains s'immobilisèrent, posées comme de petites étoiles contre ses auréoles.

Elle ferma les yeux, dérivant lentement entre le sommeil et l'éveil. Un puits au plus profond d'elle fut puisé, libéré. Son lait coula et, mystérieusement, Norah se sentit devenir une rivière ou un vent, englobant tout : les jonquilles sur la commode et l'herbe qui poussait doucement et silencieusement dehors, les nouvelles feuilles pressées contre les bourgeons des arbres. De minuscules larves, blanches comme des perles de graines et cachées dans le sol, se transformant en chenilles, chenilles, abeilles. Oiseaux en vol ailé, appelant. Tout cela était à elle. Paul serra ses petits poings sous son menton. Ses joues bougeaient en rythme pendant qu'il buvait. Autour d'eux, l'univers bourdonnait, exquis et exigeant.

Le cœur de Norah a bondi d'amour, d'un bonheur et d'un chagrin incommensurables.

Elle n'avait pas pleuré pour leur fille tout de suite, contrairement à David. *Un bébé bleu*, lui avait-il dit, les larmes coulant dans la barbe de sa barbe d'un jour. Une petite fille qui n'a jamais respiré. Paul était sur ses genoux et Norah l'avait observé : le petit visage, si serein et ridé, le petit bonnet rayé, les doigts de bébé, si roses, si délicats et recourbés. Des ongles minuscules, minuscules, encore doux, translucides comme la lune au clair de lune. Ce que disait David... Norah n'arrivait pas à comprendre, pas vraiment. Ses souvenirs de la nuit précédente étaient distincts, puis flous : il y avait la neige, et le long trajet jusqu'à la clinique à travers les rues vides, et David s'arrêtant à chaque lumière pendant qu'elle luttait contre l'envie ondulante, sismique et intense, de pousser. Après cela, elle ne se souvenait plus que de choses éparses, de choses étranges : le

calme inconnu de la clinique, la douce sensation usée d'un tissu bleu sur ses genoux. La froideur de la table d'examen giflant son dos nu. La montre en or de Caroline Gill scintillait à chaque fois qu'elle tendait la main pour donner le gaz à Norah. Puis elle se réveillait et Paul était dans ses bras et David était à côté d'elle, pleurant. Elle leva les yeux, le regardant avec inquiétude et un détachement intéressé. C'était la drogue, les séquelles de l'accouchement, un high hormonal. Un autre bébé, un bleu, comment cela se pourrait-il ? Elle se souvenait de la deuxième envie de pousser, et de la tension sous la voix de David comme des rochers dans l'eau vive. Mais l'enfant dans ses bras était parfait, beau, plus que suffisant. *Tout va bien*, avait-elle dit à David en lui caressant le bras, *tout va bien*.

Ce n'est que lorsqu'ils quittèrent le bureau, s'avançant timidement dans l'air frais et humide de l'après-midi suivant, que la perte se fit enfin sentir. C'était presque le crépuscule, l'air était plein de neige fondante et de terre crue. Le ciel était couvert, blanc et granuleux derrière les branches nues des sycomores. Elle a porté Paul - il était aussi léger qu'un chat - en pensant à quel point c'était étrange d'emmener une personne entièrement nouvelle chez elle. Elle avait décoré la chambre avec tant de soin, choisissant le joli berceau et la commode en érable, pressant le papier parsemé d'ours contre le mur, confectionnant les rideaux, cousant la courtepoinette à la main. Tout était en ordre, tout était préparé, son fils était dans ses bras. Pourtant, à l'entrée du bâtiment, elle s'arrêta entre les deux piliers de béton effilés, incapable de faire un pas de plus.

"David," dit-elle. Il se tourna, pâle et brun, comme un arbre contre le ciel.

"Quoi?" Il a demandé. "Qu'est-ce que c'est?"

"Je veux la voir," dit-elle, sa voix était un murmure, mais d'une manière ou d'une autre puissante dans le calme du parking. "Juste une fois. Avant de partir. Je dois la voir.

David fourra ses mains dans ses poches et étudia le trottoir. Toute la journée, des glaçons s'étaient écrasés du toit en zigzag ; ici, ils gisaient brisés près des marches.

"Oh, Norah," dit-il doucement. « S'il vous plaît, rentrez à la maison. Nous avons un beau fils.

"Je sais", a-t-elle dit, parce que c'était en 1964 et qu'il était son mari et qu'elle s'était toujours complètement remise à lui. Pourtant, elle ne semblait pas pouvoir bouger, ne sentant pas comme elle le faisait, qu'elle laissait derrière elle une part essentielle d'elle-même. "Oh! Juste un instant, David. Pourquoi pas?"

Leurs regards se rencontrèrent, et l'angoisse dans les siens la fit se remplir de larmes.

"Elle n'est pas là." La voix de David était crue. "C'est pourquoi. Il y a un cimetière sur la ferme familiale de Bentley. Dans le comté de Woodford. Je lui ai demandé de la

prendre. On peut y aller, plus tard au printemps. Oh, Norah, s'il te plait. Vous me brisez le cœur.

Norah ferma alors les yeux, sentant quelque chose s'écouler d'elle à la pensée d'un bébé, sa fille, descendu dans la terre froide de mars. Ses bras, tenant Paul, étaient raides et stables, mais le reste était liquide, comme si elle aussi pouvait s'écouler dans les fossés et disparaître avec la neige. David avait raison, pensa-t-elle, elle ne voulait pas le savoir. Quand il monta les marches et passa son bras autour de ses épaules, elle hocha la tête, et ils traversèrent ensemble le parking vide, dans la lumière déclinante. Il a fixé le siège d'auto; il les conduisit soigneusement, méthodiquement, chez eux ; ils ont porté Paul à travers le porche et à travers la porte; et ils le mirent, endormi, dans sa chambre. Cela lui avait apporté un certain réconfort, la façon dont David s'était occupé de tout, la façon dont il avait pris soin d'elle, et elle ne s'était plus disputée avec lui à propos de son souhait de voir leur fille.

Mais maintenant, elle rêvait chaque nuit de choses perdues.

Paul s'était endormi. Au-delà de la fenêtre, des branches de cornouiller, encombrées de nouveaux bourgeons, se déplaçaient sur le ciel indigo pâissant. Norah se tourna, déplaça Paul sur son autre sein et ferma à nouveau les yeux, dérivant. Elle s'est soudainement réveillée dans l'humidité, pleurant, la lumière du soleil en plein dans la pièce. Ses seins se remplissaient déjà à nouveau ; cela faisait trois heures. Elle s'assit, se sentant lourde, alourdie, la chair de son ventre si lâche qu'elle s'accumulait chaque fois qu'elle s'allongeait, ses seins raides et gonflés de lait, ses articulations encore douloureuses depuis l'accouchement. Dans le vestibule, le parquet grinça sous elle.

Sur la table à langer, Paul pleura plus fort, virant au rouge marbré de colère. Elle lui enleva ses vêtements humides, sa couche de coton trempée. Sa peau était si délicate, ses jambes maigres et rougies comme des ailes de poulet plumées. Au bord de son esprit, sa fille perdue planait, attentive, silencieuse. Elle tamponna le cordon ombilical de Paul avec de l'alcool, jeta la couche dans le seau pour la faire tremper, puis le rhabilla.

« Doux bébé », murmura-t-elle en le soulevant. "Petit amour," dit-elle, et le porta en bas.

Dans le salon, les stores étaient encore fermés, les rideaux tirés. Norah se dirigea vers le confortable fauteuil en cuir dans le coin, ouvrant son peignoir. Son lait remonta avec ses propres rythmes de marée irrésistibles, une force si puissante qu'elle semblait emporter tout ce qu'elle avait été auparavant. *Je me réveille pour m'endormir*, pensa-t-elle en se réinstallant, troublée parce qu'elle ne se rappelait plus qui avait écrit cela.

La maison était calme. La fournaise s'est éteinte ; les feuilles bruissaient sur les arbres à l'extérieur. Au loin, la porte de la salle de bain s'ouvrit et se referma, et l'eau coula faiblement. Bree, sa sœur, descendit l'escalier avec légèreté, vêtue d'une vieille chemise dont les manches lui pendaient jusqu'au bout des doigts. Ses jambes étaient blanches, ses pieds étroits nus contre le parquet.

« N'allumez pas la lumière », dit Norah.

"D'accord." Bree s'approcha et posa légèrement ses doigts sur le cuir chevelu de Paul.

« Comment va mon petit neveu ? dit-elle. « Comment va mon cher Paul ? »

Norah regarda le petit visage de son fils, surprise, comme toujours, par son nom. Il n'avait pas encore grandi dedans, il le portait toujours comme un bracelet, quelque chose qui pouvait facilement glisser et disparaître. Elle avait lu des articles sur les gens – où ? elle ne s'en souvenait pas non plus, qui refusèrent de nommer leurs enfants pendant plusieurs semaines, les sentant ne pas encore de la terre, suspendus encore entre deux mondes.

"Paul." Elle l'a dit à voix haute, solide et précise, chaude comme une pierre au soleil. Une ancre.

Silencieusement, pour elle-même, elle ajouta, *Phoebe*.

« Il a faim », a ajouté Norah. « Il a toujours tellement faim.

"Ah. Il tient de sa tante, alors. Je vais chercher des toasts et du café. Tu veux tout?"

« Peut-être un peu d'eau », dit-elle en regardant Bree, longiligne et gracieuse, quitter la pièce. Comme c'était étrange que sa sœur, qui avait toujours été son opposé, son ennemi juré, soit celle qu'elle voulait ici, mais c'était ainsi.

Bree n'avait que vingt ans, mais entêtée et si sûre d'elle qu'elle semblait à Norah, souvent, l'aînée. Il y a trois ans, alors qu'elle était collégienne au lycée, Bree s'était enfuie avec le pharmacien qui habitait de l'autre côté de la rue, un célibataire deux fois plus âgé qu'elle. Les gens ont blâmé le pharmacien, assez vieux pour savoir mieux. Ils ont accusé la sauvagerie de Bree d'avoir perdu son père si soudainement alors qu'elle était au début de son adolescence, un âge vulnérable, tout le monde était d'accord. Ils ont prédit que le mariage se terminerait bientôt et mal, et il l'a fait.

Mais si les gens imaginaient que le mariage raté de Bree la subjuguait, ils se trompaient. Quelque chose avait commencé à changer dans le monde depuis que Norah était une fille, et Bree n'était pas rentrée à la maison comme prévu, châtiée et embarrassée. Au lieu de cela, elle s'était inscrite à l'université, changeant son nom de Brigitte en Bree parce qu'elle aimait la façon dont ça sonnait : désinvolte, dit-elle, et libre.

Leur mère, mortifiée par le mariage scandaleux et le divorce plus scandaleux, avait épousé un pilote pour TWA et avait déménagé à Saint-Louis, laissant ses filles à elles-mêmes. *Eh bien, au moins une de mes filles sait comment se comporter*, avait-elle dit en levant les yeux de la boîte de porcelaine qu'elle emballait. C'était l'automne, l'air frais, plein de feuilles dorées qui pleuvaient. Ses cheveux blonds blancs étaient tissés en un

nuage aérien et ses traits délicats étaient adoucis par une émotion soudaine. *Oh, Norah, je suis tellement reconnaissante d'avoir une vraie fille, tu ne peux pas imaginer. Même si tu ne te maries jamais, ma chérie, tu seras toujours une femme.* Norah, glissant un portrait encadré de son père dans un carton, avait rougi d'agacement et de frustration. Elle aussi avait été choquée par le culot de Bree, son audace, et elle était fâchée que les règles semblaient avoir changé, que Bree s'en soit plus ou moins tirée d'affaire – le mariage, le divorce, le scandale.

Elle détestait ce que Bree leur avait fait à tous.

Elle souhaitait désespérément l'avoir fait en premier.

Mais cela ne lui serait jamais venu à l'esprit. Elle avait toujours été bonne ; c'était son travail. Elle avait été proche de leur père, un homme affable et désorganisé, expert en moutons, qui avait passé ses journées dans la chambre fermée en haut des escaliers, à lire des journaux, ou dehors à la station de recherche, debout au milieu des des moutons aux yeux jaunes étranges et bridés. Elle l'avait aimé, et toute sa vie elle avait ressenti le besoin de se réconcilier, d'une manière ou d'une autre : pour son inattention envers sa famille ; et pour la déception de sa mère d'avoir épousé un homme si étranger, finalement, à elle-même. À sa mort, cette compulsion à remettre les choses en ordre, à réparer le monde, n'avait fait que s'intensifier. Alors elle continua, étudiant tranquillement et faisant ce qu'on attendait d'elle. Après avoir obtenu son diplôme, elle avait travaillé pendant six mois à la compagnie de téléphone, un travail qu'elle n'avait pas apprécié et qu'elle avait abandonné avec joie lorsqu'elle avait épousé David. Leur rencontre au rayon lingerie du grand magasin de Wolf Wile, leur mariage privé éclair, avait été ce qu'elle avait de plus proche d'être sauvage, elle-même.

La vie de Norah, aimait à dire Bree, ressemblait à une sitcom télévisée. *C'est bon pour toi*, disait-elle en rejetant ses longs cheveux en arrière, ses larges bracelets en argent à mi-hauteur de son coude. *Pour ma part, je n'en pouvais plus. Je deviendrais fou dans environ une semaine. Un jour!*

Norah fumait, dédaignait et enviait Bree, se mordait la langue ; Bree a suivi des cours sur Virginia Woolf, a emménagé avec le gérant d'un restaurant diététique à Louisville et a cessé de venir. Pourtant, étrangement, lorsque Norah est tombée enceinte, tout a changé. Bree a recommencé à apparaître, apportant des chaussons en dentelle et de minuscules bracelets de cheville en argent importés d'Inde; ceux-ci, elle les avait trouvés dans un magasin de San Francisco. Elle a également apporté des feuilles ronéotypées avec des conseils sur l'allaitement, une fois qu'elle a appris que Norah prévoyait de renoncer aux biberons. Norah, à ce moment-là, était contente de la voir. Heureux pour les cadeaux doux et peu pratiques, heureux pour son soutien ; en 1964, l'allaitement était radical et elle avait eu du mal à s'informer. Leur mère a refusé de discuter de l'idée; les femmes de son cercle de couture lui avaient dit qu'elles mettraient des chaises dans leurs salles de bain pour assurer son intimité. À cela, à son grand

soulagement, Bree s'était moquée à haute voix. *Quelle bande de prudes !* elle a insisté. *Ne prêter aucune attention.*

Pourtant, alors que Norah était reconnaissante du soutien de Bree, elle était parfois aussi secrètement mal à l'aise. Dans le monde de Bree, qui semblait surtout exister ailleurs, en Californie, à Paris ou à New York, les jeunes femmes se promenaient torse nu dans leurs maisons, se prenaient en photo avec des bébés à leurs énormes seins, écrivaient des chroniques prônant les bienfaits nutritionnels du lait maternel . *C'est complètement naturel; c'est dans notre nature de mammifère*, expliqua Bree, mais la simple pensée d'elle-même en tant que mammifère, guidée par des instincts, décrite par des mots comme *téter* (si proche du *rut*, pensa-t-elle, réduisant quelque chose de beau au niveau d'une grange), avait fait rougir Norah et lui donne envie de quitter la pièce.

Maintenant, Bree est revenue en portant un plateau avec du café, du pain frais, du beurre. Ses longs cheveux tombaient sur son épaule alors qu'elle se penchait pour poser un grand verre d'eau glacée sur la table à côté de Norah. Elle fit glisser le plateau sur la table basse et s'installa sur le canapé, repliant ses longues jambes blanches sous elle.

« David est parti ? »

Norah hocha la tête. « Je ne l'ai même pas entendu se lever.

"Tu penses que c'est bien pour lui de travailler autant ?"

"Oui," dit fermement Norah. "Je fais." Le Dr Bentley avait parlé aux autres médecins du cabinet et ils avaient proposé à David de s'absenter, mais David avait refusé. "Je pense que c'est bien pour lui d'être occupé en ce moment."

"Vraiment? Et vous ? demanda Bree en mordant dans son pain.

"Moi? Honnêtement, je vais bien.

Bree agita sa main libre. « Ne pensez-vous pas... » commença-t-elle, mais avant qu'elle ne puisse critiquer à nouveau David, Norah l'interrompit.

« C'est tellement bien que tu sois là, dit-elle. "Personne d'autre ne me parlera."

"C'est fou. La maison était pleine de gens qui voulaient te parler.

— J'avais des jumeaux, Bree, dit doucement Norah, consciente de son rêve, du paysage vide et gelé, de sa recherche effrénée. "Personne d'autre ne dira un mot sur elle. Ils agissent comme si depuis que j'ai Paul, je devrais être satisfait. Comme si les vies étaient interchangeables. Mais j'avais *des jumeaux*. J'avais aussi une fille...

Elle s'arrêta, interrompue par la soudaine oppression dans sa gorge.

« Tout le monde est triste », dit doucement Bree. « Si heureux et si triste, tout à la fois. Ils ne savent pas quoi dire, c'est tout.

Norah souleva Paul, maintenant endormi, sur son épaule. Son souffle était chaud sur son cou ; elle frotta son dos, pas beaucoup plus gros que sa paume.

"Je sais," dit-elle. "Je sais. Mais reste."

"David n'aurait pas dû retourner au travail si tôt", a déclaré Bree. "Cela ne fait que trois jours."

"Il trouve que le travail est un réconfort", a déclaré Norah. « Si j'avais un travail, j'irais.

— Non, dit Bree en secouant la tête. « Non, tu ne le ferais pas, Norah. Tu sais, je déteste dire ça, mais David s'enferme, enferme chaque sentiment. Et vous essayez toujours de combler le vide. Pour arranger les choses. Et vous ne pouvez pas.

Norah, étudiant sa sœur, se demanda quels sentiments le pharmacien avait tenus à distance ; Malgré toute son ouverture d'esprit, Bree n'avait jamais parlé de son propre bref mariage. Et même si Norah était désormais encline à être d'accord avec elle, elle se sentait obligée de défendre David qui, à travers sa propre tristesse, s'était occupé de tout : l'enterrement tranquille sans surveillance, les explications aux amis, le rangement rapide des bouts en lambeaux du chagrin. .

"Il doit le faire à sa manière", a-t-elle dit en tendant la main pour ouvrir les stores. Le ciel était devenu bleu vif et il semblait que les bourgeons avaient gonflé sur les branches même en ces quelques heures. « J'aurais aimé la voir, Bree. Les gens pensent que c'est macabre, mais je le souhaite. J'aurais aimé la toucher, juste une fois.

— Ce n'est pas macabre, dit doucement Bree. "Cela me semble tout à fait raisonnable."

Un silence suivit, puis Bree le rompit maladroitement, timidement, en offrant à Norah le dernier morceau de pain beurré.

« Je n'ai pas faim », mentit Norah.

"Vous devez manger", a déclaré Bree. « Le poids disparaîtra de toute façon. C'est l'un des grands avantages méconnus de l'allaitement maternel.

"Pas méconnu", a déclaré Norah. "Tu chantes toujours."

Bree éclata de rire. "Je crois que je suis."

« Honnêtement », dit Norah en attrapant le verre d'eau. "Je suis content que tu sois là."

— Salut, dit Bree, un peu gênée. "Où serais-je d'autre ?"

La tête de Paul était un poids chaud, ses cheveux fins et épais doux contre son cou. Son jumeau lui manquait-il, se demanda Norah, cette présence disparue, la compagne proche de sa courte vie ? Aurait-il toujours un sentiment de perte ? Elle lui caressa la tête en regardant par la fenêtre. Au-delà des arbres, faiblement contre le ciel, elle entrevoyait la sphère lointaine et déclinante de la lune.

Plus tard, pendant que Paul dormait, Norah a pris une douche. Elle a essayé et jeté trois tenues différentes, des jupes qui resserraient sa taille, des pantalons qui s'enfonçaient sur les hanches. Elle avait toujours été petite, svelte et bien proportionnée, et la disgrâce de son corps l'étonnait et la déprimait. Finalement, en désespoir de cause, elle s'est retrouvée dans son vieux pull de maternité en jean, agréablement ample, qu'elle s'était juré de ne plus jamais remettre. Habillée mais pieds nus, elle errait dans la maison, pièce par pièce. Comme son corps, les pièces débordaient, sauvages, chaotiques, incontrôlables. De la poussière molle s'était accumulée partout, des vêtements étaient éparpillés sur toutes les surfaces et des couvertures renversées des lits défaits. Il y avait une traînée propre dans la poussière sur la commode, où David avait placé un vase de jonquilles, déjà brunes sur les bords ; les fenêtres étaient également embués. Un autre jour, Bree partirait et leur mère arriverait. À cette pensée, Norah s'assit impuissante sur le bord du lit, une cravate de David pendant mollement dans ses mains. Le désordre de la maison pesait sur elle comme un poids, comme si le soleil lui-même avait pris de la substance, de la pesanteur. Elle n'avait pas l'énergie pour le combattre. Ce qui était plus, et plus affligeant, elle ne semblait pas s'en soucier.

La sonnette sonna. Les pas acérés de Bree se déplaçaient dans les pièces, faisant écho.

Norah a tout de suite reconnu les voix. Pendant un moment encore, elle resta là où elle était, se sentant vidée de son énergie, se demandant comment elle pourrait convaincre Bree de les renvoyer. Mais les voix se rapprochaient, près de la cage d'escalier, s'éteignaient à nouveau en entrant dans le salon ; c'était le cercle nocturne de son église, portant des cadeaux, avide d'apercevoir le nouveau bébé. Deux paires d'amis étaient déjà venus, l'un de son cercle de couture et l'autre de son club de peinture sur porcelaine, remplissant le réfrigérateur de nourriture, se passant Paul de main en main comme un trophée. Norah avait fait ces mêmes choses pour les nouvelles mères maintes et maintes fois, et maintenant elle était choquée de constater qu'elle ressentait du ressentiment plutôt que de l'appréciation : les interruptions, le fardeau des notes de remerciement, et elle ne se souciait pas de la nourriture ; elle ne le voulait même pas.

Bree appelait. Norah descendit sans prendre la peine de mettre du rouge à lèvres ou même de se brosser les cheveux. Ses pieds étaient encore nus.

« J'ai l'air horrible », annonça-t-elle, provocante, en entrant dans la pièce.

"Oh, non," dit Ruth Starling, tapotant le canapé à côté d'elle, bien que Norah remarqua, avec une étrange satisfaction, les regards échangés entre les autres. Elle s'assit docilement, croisant ses jambes au niveau des chevilles et croisant ses mains sur ses genoux comme elle l'avait fait à l'école quand elle était petite fille.

« Paul vient de s'endormir, dit-elle. "Je ne le réveillerais pas." Il y avait de la colère dans sa voix, une véritable agressivité.

« Tout va bien, ma chère, dit Ruth. Elle avait près de soixante-dix ans, de beaux cheveux blancs, soigneusement coiffés. Son mari de cinquante ans était décédé l'année précédente. Qu'est-ce que cela lui avait coûté, se demandait Norah, qu'est-ce que cela lui coûtait maintenant, pour maintenir son apparence, son attitude enjouée ? « Vous avez traversé tellement de choses », a déclaré Ruth.

Norah sentit à nouveau sa fille, une présence juste au-delà de la vue, et réprima une envie soudaine de courir à l'étage et de vérifier Paul. Je deviens folle, pensa-t-elle, et fixa le sol.

« Que diriez-vous d'un peu de thé ? demanda Bree, joyeusement mal à l'aise. Avant que quiconque ne puisse répondre, elle disparut dans la cuisine.

Norah faisait de son mieux pour se concentrer sur la conversation : coton ou batiste pour les oreillers de l'hôpital, ce que les gens pensaient du nouveau pasteur, s'ils devaient ou non donner des couvertures à l'Armée du Salut. Puis Sally a annoncé que le bébé de Kay Marshall, une fille, avait été accouché la nuit précédente.

"Sept livres exactement", a déclaré Sally. « Kay a l'air magnifique. Le bébé est magnifique. Ils l'ont nommée Elizabeth, du nom de sa grand-mère. Ils disent que c'était un travail facile.

Il y eut un silence, alors que tout le monde réalisait ce qui s'était passé. Norah avait l'impression que le calme s'étendait depuis un endroit au centre d'elle, se répandant dans la pièce. Sally leva les yeux, rouge de regret.

"Oh," dit-elle. "Ah, Nora. Je suis vraiment désolé."

Norah voulait parler et remettre les choses en marche. Les bons mots planaient dans son esprit, mais elle ne semblait pas trouver sa voix. Elle s'est assise en silence, et le silence est devenu un lac, un océan, où ils pourraient tous se noyer.

"Eh bien," dit Ruth vivement, enfin. « Bénisse ton cœur, Norah. Tu dois être épuisé." Elle en sortit un paquet volumineux, brillamment emballé, avec un groupe de rubans étroits en boucles serrées. "Nous avons fait une collection, pensant que vous aviez probablement toutes les épingles à couches qu'une mère pourrait souhaiter."

Les femmes rirent, soulagées. Norah sourit aussi et ouvrit la boîte, déchirant le papier : une chaise pull, avec une structure en métal et une assise en tissu, semblable à celle qu'elle avait jadis admirée chez une amie.

« Bien sûr, il ne pourra pas l'utiliser avant quelques mois », disait Sally. "Pourtant, nous ne pouvions rien penser de mieux, une fois qu'il est en mouvement !"

"Et ici", a déclaré Flora Marshall, debout, deux paquets souples dans les mains.

Flora était plus âgée que les autres membres du groupe, plus âgée même que Ruth, mais nerveuse et active. Elle a tricoté des couvertures pour chaque nouveau bébé dans l'église. Soupçonnant à sa taille que Norah pourrait avoir des jumeaux, elle avait tricoté deux couvertures de réception, travaillant dessus pendant leurs séances du soir et l'heure du café à l'église, des pelotes de fil doux et brillant se déversant de son sac. Des jaunes et des verts pastel, des bleus et des roses doux entremêlés - elle n'était pas sur le point de parier sur le fait qu'ils seraient des garçons ou des filles, a-t-elle plaisanté. Mais des jumeaux, elle en était sûre. Personne ne l'avait prise au sérieux à l'époque.

Norah prit les deux paquets, refoulant ses larmes. La douce laine familière tomba en cascade sur ses genoux lorsqu'elle ouvrit le premier, et sa fille perdue semblait très proche. Norah ressentit un élan de gratitude envers Flora qui, avec la sagesse des grands-mères, avait su exactement quoi faire. Elle déchira le deuxième paquet, avide de l'autre couverture, aussi colorée et douce que la première.

"C'est un peu grand", s'est excusée Flora, lorsque la combinaison est tombée sur ses genoux. "Mais alors, ils grandissent si vite à cet âge."

"Où est l'autre couverture ?" demanda Nora. Elle entendit sa voix, rauque, comme le cri d'un oiseau, et elle s'en étonna ; toute sa vie, elle avait été connue pour son calme, s'était enorgueillie de son tempérament égal, de ses choix prudents. "Où est la couverture que tu as faite pour ma petite fille?"

Flora rougit et jeta un coup d'œil autour de la pièce pour demander de l'aide. Ruth prit la main de Norah et la serra fort. Norah sentit la peau douce, la pression surprenante de ses doigts. David lui avait dit une fois le nom de ces os, mais elle ne pouvait pas s'en souvenir. Pire, elle pleurait.

"Maintenant maintenant. Vous avez un beau petit garçon », a déclaré Ruth.

« Il avait une sœur », murmura Norah, déterminée, regardant autour d'elle tous les visages. Ils étaient venus ici par gentillesse. Ils étaient tristes, oui, et elle les rendait de plus en plus tristes à chaque seconde. Que lui arrivait-il ? Toute sa vie, elle avait essayé si fort de faire ce qu'il fallait. « Elle s'appelait Phoebe. Je veux que quelqu'un dise son nom. Vous m'entendez?" Elle se leva. "Je veux que quelqu'un se souvienne de son nom."

Il y avait alors un chiffon frais sur son front, et des mains l'aidaient à s'allonger sur le canapé. Ils lui ont dit de fermer les yeux, et elle l'a fait. Des larmes coulaient toujours sous ses paupières, une source jaillissant, elle ne semblait pas pouvoir s'arrêter. Les gens parlaient à nouveau, les voix tourbillonnaient comme neige au vent, parlant de ce qu'il fallait faire. Ce n'était pas rare, a dit quelqu'un. Même dans le meilleur des cas, il n'était pas du tout étrange d'avoir ce creux soudain quelques jours après la naissance. Ils devraient appeler David, suggéra une autre voix, mais Bree était là, calme et gracieuse, les guidant tous vers la porte. Quand ils furent partis, Norah ouvrit les yeux pour trouver Bree portant l'un de ses tabliers, la ceinture avec sa bordure rickrack attachée lâchement autour de sa taille élancée.

La couverture de Flora Marshall était sur le sol au milieu du papier d'emballage, et elle la ramassa, tissant ses doigts dans le fil doux. Norah s'essuya les yeux et parla.

« David a dit que ses cheveux étaient noirs. Comme le sien.

Bree la regarda attentivement. « Tu as dit que tu allais avoir un service commémoratif, Norah. Pourquoi attendre? Pourquoi ne pas le faire maintenant? Peut-être que cela vous apporterait un peu de paix.

Norah secoua la tête. "Ce que dit David, ce que tout le monde dit, ça a du sens. Je devrais me concentrer sur le bébé que j'ai.

Bree haussa les épaules. « Sauf que vous ne faites pas ça. Plus vous essayez de ne pas penser à elle, plus vous le faites. David n'est qu'un médecin », a-t-elle ajouté. « Il ne sait pas tout. Il n'est pas Dieu.

"Bien sûr qu'il ne l'est pas", a déclaré Norah. "Je sais que."

"Parfois, je ne suis pas sûr que tu le fasses."

Norah ne répondit pas. Des motifs jouaient sur les parquets cirés, les ombres des feuilles creusant des trous dans la lumière. L'horloge sur la cheminée tic tactait doucement. Elle sentait qu'elle aurait dû être en colère, mais elle ne l'était pas. L'idée d'un service commémoratif semblait avoir arrêté l'épuisement de l'énergie et de la volonté qui avait commencé sur les marches de la clinique et n'avait pas cessé jusqu'à ce moment.

« Peut-être avez-vous raison, dit-elle. "Je ne sais pas. Peut être. Quelque chose de très petit. Quelque chose de calme.

Bree lui tendit le téléphone. "Ici. Commencez simplement à poser des questions.

Norah prit une profonde inspiration et commença. Elle a d'abord appelé le nouveau pasteur et s'est retrouvée à lui expliquer qu'elle voulait avoir un service, oui, et à l'extérieur, dans la cour. Oui, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. *Pour Phoebe, ma fille,*

décédée à la naissance. Au cours des deux heures qui ont suivi, elle a répété les mots encore et encore : au fleuriste, à la femme des petites annonces de *The Leader*, à ses amies couseuses, qui ont accepté de faire les fleurs. À chaque fois, Norah sentit le calme en elle grandir et grandir, quelque chose qui ressemblait à la libération de Paul qui s'accrochait et buvait, la reconnectant au monde.

Bree est partie en cours et Norah a traversé la maison silencieuse, s'imprégnant du chaos. Dans la chambre, la lumière de l'après-midi passait à travers la vitre, montrant chaque inattention. Elle avait vu ce trouble tous les jours sans s'en soucier, mais maintenant, pour la première fois depuis la naissance, elle ressentait de l'énergie plutôt que de l'inertie. Elle tendit les draps des lits, ouvrit les fenêtres, épousseta. Off vint le pull de maternité en jean. Elle a fouillé son placard jusqu'à ce qu'elle trouve une jupe à sa taille et un chemisier qui ne serre pas contre ses seins. Elle fronça les sourcils à son image dans le miroir, toujours aussi dodue, aussi volumineuse, mais elle se sentit mieux. Elle a pris le temps de se coiffer aussi, cent coups. Son pinceau était plein quand elle eut fini, un épais nid de duvet doré, toute la luxuriance de la grossesse s'effaçant à mesure que ses niveaux d'hormones se réajustaient. Elle savait que cela arriverait. Pourtant, la perte lui a donné envie de pleurer.

Ça suffit, se dit-elle sévèrement, appliquant du rouge à lèvres, essuyant les larmes.
Ça suffit, Norah Asher Henry.

Elle enfila un pull avant de descendre et trouva ses chaussures plates beiges. Ses pieds, au moins, étaient à nouveau fins.

Elle regarda Paul – toujours endormi, son haleine douce mais réelle contre le bout de ses doigts – mit une des casseroles congelées dans le four, dressa la table et ouvrit une bouteille de vin. Elle jetait les fleurs fanées, leurs tiges fraîches et pulpeuses dans ses mains, quand la porte d'entrée s'ouvrit. Son cœur s'accéléra aux pas de David, puis il se tint dans l'embrasure de la porte, son costume sombre lâche sur sa silhouette mince, le visage rougi par sa démarche. Il était fatigué, et elle le vit enregistrer avec soulagement la propreté de la maison, ses vêtements familiers, l'odeur de la cuisine. Il tenait un autre bouquet de jonquilles, cueillies dans le jardin. Quand elle l'embrassa, ses lèvres étaient froides contre les siennes.

"Salut," dit-il. "On dirait que vous avez passé une bonne journée ici."

"Oui. C'était bon." Elle faillit lui dire ce qu'elle avait fait, mais à la place, elle lui fit boire un verre : du whisky, pur, comme il l'aimait. Il s'appuya contre le comptoir pendant qu'elle lavait la laitue. "Et toi?" demanda-t-elle en fermant l'eau.

"Pas si mal", a-t-il dit. "Occupé. Désolé pour la nuit dernière. Un patient victime d'une crise cardiaque. Pas fatal, heureusement."

"Est-ce que des os étaient impliqués?" elle a demandé.

"Oh. Oui, il est tombé dans les escaliers. Il s'est cassé le tibia. Le bébé dort ?

Norah jeta un coup d'œil à l'horloge et soupira. « Je devrais probablement le lever », dit-elle. "Si jamais je dois lui faire respecter un horaire."

« Je vais le faire », dit David en portant les fleurs à l'étage. Elle l'entendit bouger au-dessus, et elle l'imagina se penchant pour effleurer le front de Paul, pour tenir sa petite main. Mais au bout de quelques minutes, David redescendit seul, vêtu d'un jean et d'un pull. "Il avait l'air si paisible", a déclaré David. "Laissons-le dormir."

Ils allèrent dans le salon et s'assirent ensemble sur le canapé. Pendant un instant, ce fut comme avant, juste eux deux, et le monde autour d'eux était un endroit compréhensible, plein de promesses. Norah avait prévu de parler à David de ses plans pendant le dîner, mais maintenant, soudain, elle se retrouva à expliquer le simple service qu'elle avait organisé, l'annonce qu'elle avait placée. Tandis qu'elle parlait, elle était consciente du regard de David de plus en plus attentif, d'une certaine manière profondément vulnérable. Son expression la fit hésiter ; c'était comme s'il avait été démasqué, et elle parlait maintenant à un inconnu dont elle ne pouvait anticiper les réactions. Ses yeux étaient plus sombres qu'elle ne les avait jamais vus, et elle ne pouvait pas dire ce qui se passait dans son esprit.

« Tu n'aimes pas l'idée, dit-elle.

"Ce n'est pas ça."

De nouveau, elle vit le chagrin dans ses yeux ; elle l'entendit dans sa voix. Par désir d'assouvissement, elle faillit tout reprendre, mais elle sentit son inertie d'autrefois, repoussée avec tant d'efforts, tapie dans la pièce.

"Cela m'a aidé à faire cela", a-t-elle déclaré. "Ce n'est pas faux."

"Non," dit-il. "Ce n'est pas faux."

Il sembla sur le point d'en dire plus, mais il s'arrêta et se leva à la place, marchant vers la fenêtre et regardant dans l'obscurité le petit parc de l'autre côté de la rue. "Mais bon sang, Norah," dit-il, sa voix basse et dure, un ton qu'il n'avait jamais utilisé auparavant. Cela l'effrayait, la colère sous-jacente à ses mots. « Pourquoi dois-tu être si têtu ? Pourquoi, au moins, ne me l'as-tu pas dit avant d'appeler les journaux ?

"Elle est morte", a déclaré Norah, en colère maintenant elle-même. « Il n'y a pas de honte à cela. Aucune raison de garder le secret. »

David, les épaules raides, ne se retourna pas. Étranger, tenant une robe de chambre couleur corail sur son bras dans le grand magasin de Wolf Wile, il lui avait semblé étrangement familier, comme quelqu'un qu'elle avait bien connu autrefois et qu'elle

n'avait pas vu depuis des années. Pourtant maintenant, après un an de mariage, elle le connaissait à peine.

"David," dit-elle, "qu'est-ce qui nous arrive?"

Il ne s'est pas retourné. Des parfums de viande et de pommes de terre remplissaient la pièce ; elle se souvint du dîner, réchauffé dans le four, et son estomac se noua d'une faim qu'elle avait renié toute la journée. A l'étage, Paul se mit à pleurer, mais elle resta où elle était, attendant sa réponse.

« Il ne nous arrive rien », dit-il enfin. Quand il se retourna, le chagrin était encore vif dans ses yeux et quelque chose d'autre – une sorte de résolution – qu'elle ne comprit pas. « Tu fais une montagne d'une taupinière, Norah, dit-il. "Ce qui, je suppose, est compréhensible."

Froid. Dédaigneux. Condescendant. Paul pleurait plus fort. La force de la colère de Norah l'a tourmentée et elle est montée en trombe à l'étage, où elle a soulevé le bébé et l'a changé, doucement, doucement, tout en tremblant de rage. Puis la chaise berçante, les boutons, la libération bienheureuse. Elle ferma les yeux. Au rez-de-chaussée, David parcourut les pièces. Lui, au moins, avait touché leur fille, vu son visage.

Elle aurait le service, quoi qu'il arrive. Elle le ferait pour elle-même.

Lentement, lentement, à mesure que Paul allaitait, à mesure que la lumière s'éteignait, elle se calmait, redevenait ce large fleuve tranquille, acceptant le monde et le portant facilement sur ses courants. Dehors, l'herbe poussait lentement et silencieusement ; les sacs d'oeufs des araignées éclataient; les ailes des oiseaux battaient en vol. *C'est sacré*, se surprit-elle à penser, reliée par l'enfant dans ses bras et l'enfant sur la terre à tout ce qui a vécu et jamais eu. Il lui fallut un long moment avant d'ouvrir les yeux, puis elle fut surprise à la fois par l'obscurité et la beauté qui l'entourait : un petit rectangle de lumière, réfléchi par la poignée de porte en verre, tremblotant sur le mur. La nouvelle couverture de Paul, tricotée avec amour, cascade comme des vagues depuis le berceau. Et sur la commode les jonquilles de David, délicates comme la peau et presque lumineuses, captant la lumière du hall.

IV

UNE FOIS QUE SA VOIX N'ÉTAIT RIEN DANS LE PARKING VIDE, Caroline claqua la portière de la voiture et commença à se frayer un chemin dans la neige fondante. Après quelques pas, elle s'arrêta et retourna chercher le bébé. Les minces gémissements de Phoebe s'élevaient dans l'obscurité, propulsant Caroline sur l'asphalte et au-delà des larges carrés de lumière vides, jusqu'aux portes automatiques de l'épicerie. Fermé à clé. Caroline cria et frappa, sa voix se mêlant aux cris de Phoebe. A l'intérieur, les allées lumineuses étaient vides. Un seau de vadrouille jeté se tenait à proximité; les canettes brillaient dans le silence. Pendant plusieurs minutes, Caroline resta elle-même silencieuse, écoutant les cris de Phoebe et le souffle lointain du vent à travers les arbres. Puis elle se ressaisit et se dirigea vers l'arrière du magasin. La porte métallique roulante de la plate-forme de chargement était fermée, mais elle s'y approcha quand même, consciente de l'odeur de produits pourris sur le béton froid et gras où la neige avait fondu. Elle donna un coup de pied violent à la porte, si satisfaite de son écho retentissant qu'elle donna plusieurs autres coups de pied, jusqu'à ce qu'elle soit à bout de souffle.

"S'ils sont toujours là, chérie, ce dont je doute un peu, ils ne vont pas rouvrir de si tôt."

Une voix d'homme. Caroline se retourna et le vit debout en dessous d'elle, sur la pente en forme de rampe qui permettait aux semi-remorques de reculer dans la zone de chargement. Même à cette distance, elle pouvait dire que c'était une grande personne. Il portait un gros manteau et un bonnet en laine. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches.

"Mon bébé pleure," dit-elle, inutilement. "La batterie de ma voiture est morte. Il y a un téléphone juste à l'intérieur de la porte d'entrée, mais je ne peux pas y accéder."

« Quel âge a votre bébé ? » demanda l'homme.

"Un nouveau-né," lui dit Caroline, pensant à peine, la pointe des larmes et de la panique dans la voix. Ridicule, une idée qu'elle avait toujours détestée, et pourtant elle était là, une demoiselle en détresse.

"C'est samedi soir," observa l'homme, sa voix parcourant l'espace enneigé qui les séparait. Au-delà du parking, la rue était immobile. "Tout garage en ville est susceptible d'être fermé."

Caroline ne répondit pas.

"Regardez ici, madame," commença-t-il lentement, la stabilité de sa voix une sorte d'ancre. Caroline réalisa qu'il était délibérément calme, délibérément apaisant ; il pourrait même penser qu'elle était folle. « J'ai laissé mes câbles de démarrage à un autre camionneur la semaine dernière par erreur, donc je ne peux pas vous aider de cette façon. Mais il fait froid ici, comme tu dis. Je pense, pourquoi ne viens-tu pas t'asseoir avec moi dans la plate-forme ? Il fait chaud. J'ai livré une charge de lait ici il y a quelques heures, et j'attendais de voir la météo. Je dis que vous êtes la bienvenue, madame. Pour s'asseoir dans le camion avec moi. Cela pourrait vous donner un peu de temps pour y réfléchir. Quand Caroline n'a pas immédiatement répondu, il a ajouté: "Je considère ce bébé."

Elle regarda alors de l'autre côté du parking, jusqu'au bord même, où un semi-remorque avec une cabine sombre et luisante était assis au ralenti. Elle l'avait vu plus tôt, mais elle ne l'avait pas compris, sa longue boîte d'argent terne, sa présence comme un bâtiment au bout du monde. Dans ses bras, Phoebe haleta, reprit son souffle et se remit à pleurer.

"Très bien," décida Caroline. "Pour le moment, en tout cas." Elle contourna prudemment des oignons cassés. Quand elle atteignit le bord de la rampe, il était là, levant une main pour l'aider à descendre. Elle le prit, agacée mais aussi reconnaissante, car elle sentit la couche de glace sous les légumes pourris et la neige. Elle leva les yeux pour voir son visage, à la barbe épaisse, une casquette enfoncée jusqu'aux sourcils et, en dessous, des yeux noirs : des yeux gentils. Ridicule, se dit-elle alors qu'ils traversaient ensemble le parking. Fou. Stupide aussi. Il pourrait être un meurtrier à la hache. Mais la vérité était qu'elle était presque trop fatiguée pour s'en soucier.

Il l'aida à récupérer quelques affaires dans la voiture et à s'installer dans le taxi, tenant Phoebe pendant que Caroline montait sur le siège haut, puis la tendant dans les airs. Caroline a versé plus de formule du thermos dans la bouteille. Phoebe était tellement excitée qu'il lui a fallu quelques instants pour se rendre compte que la nourriture était arrivée, et même alors, elle a eu du mal à téter. Caroline caressa doucement sa joue, et enfin elle serra le mamelon et commença à boire.

"Un peu étrange, n'est-ce pas," dit l'homme, une fois qu'elle se fut calmée. Il était monté sur le siège du conducteur. Le moteur bourdonnait dans l'obscurité, réconfortant, comme un grand félin, et le monde s'étendait jusqu'à l'horizon obscur. "Ce genre de neige dans le Kentucky, je veux dire."

"Toutes les quelques années, cela arrive", a-t-elle déclaré. "Vous n'êtes pas d'ici?"

« Akron, Ohio », dit-il. « À l'origine, c'est ça. Mais je suis sur la route depuis cinq ans maintenant. J'aime me considérer comme étant du monde, ces jours-ci.

"Tu ne te sens pas seul ?" demanda Caroline, pensant à elle-même lors d'une nuit habituelle, assise seule dans son appartement le soir. Elle ne pouvait pas croire qu'elle

était là, parlant si intimement avec un étranger. C'était étrange mais passionnant aussi, comme se confier à une personne rencontrée dans un train ou un bus.

"Oh, certains", a-t-il admis. « C'est un travail solitaire, bien sûr. Mais tout aussi souvent, je rencontre quelqu'un d'inattendu. Comme ce soir.

Il faisait chaud dans la cabine, et Caroline se sentit céder, s'installant sur le siège haut et confortable. La neige crachotait toujours dans les lampadaires. Sa voiture se tenait au milieu du parking, une forme sombre solitaire, brossée par la neige.

« Où alliez-vous ? » il lui a demandé.

« Juste à Lexington. Il y avait une épave sur l'autoroute quelques kilomètres plus loin. J'ai pensé que j'allais m'épargner du temps et des ennuis.

Son visage était doucement éclairé par le lampadaire et il sourit. À sa grande surprise, Caroline fit de même, puis ils riaient tous les deux.

"Les plans les mieux conçus", a-t-il déclaré.

Caroline hocha la tête.

« Écoutez, dit-il après un silence. « Si nous ne parlons que de Lexington, je pourrais vous raccompagner. Je pourrais aussi bien garer la plate-forme là-bas qu'ici. Demain, eh bien, demain dimanche, n'est-ce pas ? Mais le lundi, première chose, vous pouvez appeler un service de remorquage au sujet de votre voiture. Ce sera en sécurité ici, c'est certain.

La lumière du réverbère tombait sur le petit visage de Phoebe. Il tendit la main et doucement, doucement, lui caressa le front avec sa grande main. Caroline aimait sa maladresse, son calme.

"Très bien," décida-t-elle. "Si ça ne te dérange pas."

"Oh, non," dit-il. "Sûrement pas. Excusez mon français. Lexington est sur mon chemin.

Il récupéra le reste des affaires dans sa voiture, les sacs d'épicerie et les couvertures. Il s'appelait Al, Albert Simpson. Il tâtonna sur le sol et trouva une tasse supplémentaire sous le siège. Il l'essuya soigneusement avec un mouchoir avant de lui verser du café de son thermos. Elle but, contente qu'il fasse noir, contente de la chaleur et de la compagnie de quelqu'un qui ne savait rien d'elle. Elle se sentait en sécurité et étrangement heureuse, même si l'air était vicié et sentait les chaussettes sales, et un bébé qui ne lui appartenait pas dormait sur ses genoux. Pendant qu'il conduisait, Al parlait, lui racontant des histoires de sa vie sur la route, des arrêts de camion avec des douches et des kilomètres glissant sous les roues alors qu'il traversait une nuit après l'autre.

Bercée par le bourdonnement des pneus, par la chaleur et la neige qui se précipite dans les phares, Caroline s'endort à moitié. Lorsqu'ils se sont garés sur le parking de son complexe d'appartements, la caravane a pris cinq places. Al est sorti pour l'aider à descendre et a laissé le camion tourner au ralenti pendant qu'il montait ses affaires dans les escaliers extérieurs. Caroline suivit, Phoebe dans ses bras. Un rideau clignota dans une fenêtre inférieure – Lucy Martin, espionnant comme d'habitude – et Caroline s'arrêta, prise un instant par quelque chose qui ressemblait à un vertige. Car tout était pareil, mais ce n'était sûrement pas la même femme qui était partie d'ici au milieu de la nuit précédente, pataugeant dans la neige jusqu'à sa voiture. Elle avait sûrement été si complètement transformée qu'elle devait entrer dans des pièces différentes, avec une lumière différente. Pourtant, sa clé familière glissa dans la serrure, s'accrochant à l'endroit habituel. Lorsque la porte s'ouvrit, elle emporta Phoebe dans une pièce qu'elle connaissait par cœur : la moquette marron foncé résistante, le canapé et la chaise à carreaux qu'elle avait achetés en solde, la table basse en verre, le roman qu'elle avait lu auparavant. lit— *Crime et châtiment* — bien marqué. Elle avait laissé Raskolnikov se confesser à Sonya, avait rêvé d'eux dans leur grenier froid et s'était réveillée avec la sonnerie du téléphone et la neige qui emplissait les rues.

Al planait maladroitement, remplissant la porte. Il pourrait être un tueur en série, ou un violeur, ou un escroc. Il pourrait être n'importe quoi.

« J'ai un canapé-lit », dit-elle. "Vous êtes les bienvenus pour l'utiliser ce soir."

Après un moment d'hésitation, il entra.

"Qu'en est-il votre mari?" demanda-t-il en regardant autour de lui.

« Je n'ai pas de mari », dit-elle, puis réalisa son erreur. "Pas plus."

Il l'étudia, debout avec son bonnet de laine à la main, de surprenantes boucles sombres sortant de sa tête. Elle se sentait lente, mais hyper-alerte à cause du café et de sa fatigue, et elle se demanda soudain à quoi elle devait ressembler pour lui - toujours dans son uniforme d'infirmière, ses cheveux défaits pendant des heures, son manteau béant, ce bébé dans ses bras, sa bras fatigués.

« Je ne veux pas te causer d'ennuis, dit-il.

"Inquiéter?" dit-elle. "Je serais toujours bloqué dans un parking sans toi."

Il sourit alors, se dirigea vers son camion et revint quelques minutes plus tard avec un petit sac de sport en toile vert foncé.

"Quelqu'un regardait depuis une fenêtre en bas. Tu es sûr que je ne vais pas te causer de chagrin, ici ?

"C'était Lucy Martin", a déclaré Caroline. Phoebe était en train de remuer, et elle sortit le biberon de son chauffe-biberon, testa la formule sur son bras et s'assit. « C'est une affreuse commère. Fais-moi confiance. Vous venez de faire sa journée.

Phoebe ne voulait pas boire, cependant, mais se mit à gémir, et Caroline se leva, faisant les cent pas dans la pièce en murmurant. Al, pendant ce temps, s'est mis directement au travail. En un rien de temps, il avait sorti le canapé-lit et l'avait confectionné, des plis militaires pointus à chaque coin. Quand Phoebe s'est finalement calmée, Caroline lui a fait un signe de tête et lui a murmuré bonne nuit. Elle ferma fermement la porte de la chambre. Il lui était venu à l'esprit qu'Al serait du genre à remarquer l'absence d'un berceau.

Pendant le trajet, Caroline avait fait des plans, et maintenant elle tira un tiroir de sa commode et en jeta le contenu en tas sur le sol. Puis elle plia deux serviettes dans le bas et enroula un drap plié autour d'elles, blottissant Phoebe au milieu des couvertures. Quand elle monta dans son propre lit, la fatigue roulait sur elle comme des vagues, et elle s'endormit aussitôt, d'un sommeil dur et sans rêves. Elle n'a pas entendu Al ronfler bruyamment dans le salon, ni le bruit des chasse-neige se déplaçant dans le stationnement, ni le fracas des camions à ordures dans la rue. Quand Phoebe a bougé, cependant, quelque part au milieu de la nuit, Caroline était sur ses pieds en un instant. Elle se déplaçait dans l'obscurité comme dans l'eau, épuisée et pourtant déterminée, changeant la couche de Phoebe, réchauffant son biberon, se concentrant sur le bébé dans ses bras et sur les tâches qui l'attendaient - si urgentes, si consommatrices et impératives - des tâches que maintenant elle seule pouvait faire, des tâches qui ne pouvaient pas attendre.

Caroline s'est réveillée avec un flot de lumière et l'odeur des œufs et du bacon. Elle se leva, enroula sa robe autour d'elle et se pencha pour toucher la joue tranquille du bébé. Puis elle est allée à la cuisine, où Al était en train de beurrer des toasts.

"Hé, là," dit-il en levant les yeux. Ses cheveux étaient coiffés mais encore un peu sauvages. Il avait une calvitie à l'arrière du crâne et portait un médaillon en or sur une chaîne autour du cou. « J'espère que cela ne vous dérange pas que je fasse comme chez moi. J'ai raté le dîner d'hier soir.

"Ça sent bon", a déclaré Caroline. "J'ai faim aussi."

"Eh bien, alors," dit-il en lui tendant une tasse de café. "C'est une bonne chose que j'en ai fait beaucoup. C'est un joli petit endroit que vous avez ici. Belle et bien rangé."

"Aimez-vous?" elle a demandé. Le café était plus riche et plus foncé qu'elle ne le faisait habituellement. "Je pense déménager"

Ses propres mots la surprenaient, mais une fois qu'ils étaient sortis, dans les airs, ils semblaient vrais. Une lumière ordinaire tombait sur le tapis brun foncé et sur l'accoudoir de son canapé. De l'eau coulait de l'avant-toit à l'extérieur. Elle avait

économisé de l'argent pendant des années, s'imaginant dans une maison ou dans une aventure, et maintenant elle était là : un bébé dans sa chambre et un étranger à sa table et sa voiture bloquée à Versailles.

"Je pense aller à Pittsburgh," dit-elle, se surprenant à nouveau.

Al a remué les œufs avec une spatule, puis les a soulevés sur des assiettes. « Pittsburgh ? Grande ville. Qu'est-ce qui vous y emmènerait ?

"Oh, ma mère avait de la famille là-bas", a déclaré Caroline, alors qu'il posait les assiettes sur la table et s'asseyait en face d'elle. Il semblait qu'il n'y avait pas de fin du tout aux mensonges qu'une personne pouvait dire, une fois qu'elle avait commencé.

"Tu sais, je voulais dire que je suis désolé," dit Al. Ses yeux noirs étaient gentils. "Pour ce qui est arrivé au père de votre bébé."

Caroline avait à moitié oublié qu'elle s'était fait un mari, alors elle fut surprise d'entendre dans sa voix qu'Al ne croyait pas qu'elle en avait jamais eu. Il pensait qu'elle était une mère célibataire, s'émerveilla-t-elle. Ils mangèrent sans trop parler, faisant de temps à autre des remarques sur le temps, la circulation et la prochaine destination d'Al, qui était Nashville, Tennessee.

"Je n'ai jamais été à Nashville", a déclaré Caroline.

"Non? Eh bien, montez à bord, vous et votre fille aussi », a déclaré Al. C'était une blague, mais dans la blague il y avait une offre. Une offre pas à elle, pas vraiment, mais plutôt à une mère célibataire en mal de chance. Pourtant, pendant un instant, Caroline s'imagina sortir par la porte avec ses cartons et ses couvertures et ne jamais se retourner.

"Peut-être la prochaine fois," dit-elle en attrapant le café. "J'ai des choses à régler ici."

Al hocha la tête. "J'ai compris", a-t-il dit. "Je sais comment ça se passe."

"Mais merci," dit-elle. "J'apprécie la pensée."

"Mon plaisir infini," dit-il sérieusement, puis il se leva pour partir.

Caroline le regarda par la fenêtre alors qu'il se dirigeait vers son camion, montant les marches dans la cabine et se retournant une fois pour lui faire signe depuis la porte ouverte. Elle lui fit un signe de la main, heureuse de voir son sourire, si prêt et si facile, surprise par le pincement dans son cœur. Elle eut envie de courir après lui, se souvenant du lit étroit à l'arrière du taxi où il dormait parfois et de la façon dont il avait touché si doucement le front de Phoebe. Un homme qui vivait une vie aussi solitaire pouvait sûrement garder ses secrets, contenir ses rêves et ses peurs. Mais son moteur s'est

enrayé et de la fumée s'est élevée du tuyau argenté de son taxi, puis il s'est retiré prudemment du parking et s'est engagé dans la rue calme et s'est éloigné.

Pendant les vingt-quatre heures suivantes, Caroline dormit et se réveilla selon l'horaire de Phoebe, restant juste assez longtemps pour manger. C'était étrange; elle avait toujours été particulièrement attentive aux repas, craignant les grignotages indisciplinés comme signe d'excentricité et de solitude égocentrique, mais maintenant elle mangeait à des heures indues : céréales froides directement sorties de la boîte, crème glacée à la cuillère dans le carton, debout devant le comptoir de sa cuisine. C'était comme si elle était entrée dans sa propre zone crépusculaire, dans un état à mi-chemin entre le sommeil et l'éveil, où elle n'aurait pas à trop réfléchir aux conséquences de ses décisions, ou au sort du bébé qui dort dans le tiroir de sa commode, ou sa propre.

Le lundi matin, elle s'est levée à temps pour s'absenter du travail. Ruby Centers, la réceptionniste, a répondu au téléphone.

« Ça va, chérie ? » elle a demandé. "Tu as l'air horrible."

"C'est la grippe, je pense," dit Caroline. « Je serai probablement absent quelques jours. Il se passe quelque chose là-bas ? demanda-t-elle, essayant de rendre sa voix désinvolte. "Dr. La femme d'Henry a le bébé ?

"Eh bien, je ne sais vraiment pas," dit Ruby. Caroline imagina son froncement de sourcils pensif, son bureau nettoyé et prêt pour la journée, un petit vase de fleurs en plastique sur le coin. « Personne d'autre n'est encore là, à l'exception d'une centaine de patients. Il semble que tout le monde a attrapé votre grippe, Mlle Caroline.

A la minute où Caroline raccrocha, on frappa à la porte d'entrée. Lucy Martin, sans aucun doute. Caroline était surprise que cela lui ait pris autant de temps.

Lucy portait une robe ornée de grosses fleurs rose vif, un tablier à volants bordés de rose et des pantoufles pelucheuses. Lorsque Caroline ouvrit la porte, elle entra directement, portant un demi-pain aux bananes emballé dans du plastique.

Lucy avait un cœur d'or, tout le monde le disait, mais sa seule présence faisait grincer les dents de Caroline. Les gâteaux, les tartes et les plats chauds de Lucy étaient ses billets pour le centre de chaque drame : décès et accidents, naissances, mariages et réveils. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans son empressement, une étrange sorte de voyeurisme dans son besoin de mauvaises nouvelles, et Caroline essayait généralement de garder ses distances.

« J'ai vu votre visiteur », dit maintenant Lucy en tapotant le bras de Caroline. "Mon Dieu! Plutôt beau garçon, n'est-ce pas ? J'avais juste hâte d'avoir le scoop.

Lucy s'assit sur le canapé-lit, maintenant replié. Caroline prit le fauteuil. La porte de la chambre, où dormait Phoebe, était restée ouverte.

"Tu n'es pas malade, ma chérie ?" disait Lucy. "Parce que, en y repensant, tu es généralement parti depuis longtemps à cette heure du matin."

Caroline étudia le visage impatient de Lucy, consciente que tout ce qu'elle dirait se propagerait rapidement à travers la ville - que dans deux ou trois jours, quelqu'un viendrait la voir à l'épicerie ou à l'église et s'enquerrait de l'étranger qui avait passé la nuit chez elle. appartement.

« C'était ma cousine que tu as vue hier soir », dit facilement Caroline, encore une fois étonnée de cette facilité soudaine qu'elle avait développée, de la fluidité et de la facilité de ses mensonges. Ils sont venus à elle tout entière; ils ne l'ont même pas fait cligner des yeux.

"Oh, je me *demandais*, " dit Lucy, l'air un peu déçu.

"Je sais," répondit Caroline. Et puis, dans une frappe préventive qui l'étonna quand elle y repensa plus tard, elle continua. « Pauvre Al. Sa femme est à l'hôpital. Elle se pencha un peu plus près, baissa la voix. « C'est tellement triste, Lucy. Elle n'a que vingt-cinq ans, mais ils pensent qu'elle pourrait avoir un cancer du cerveau. Elle tombe beaucoup, alors Al l'a fait venir du Somerset pour voir le spécialiste. Et ils ont ce petit bébé. Je lui ai dit, écoute, va être avec elle, reste à l'hôpital jour et nuit s'il le faut. Laissez le bébé avec moi. Et je pense que parce que je suis infirmière, ils se sentaient à l'aise avec ça. J'espère que vous n'avez pas été dérangé par ses pleurs.

Pendant quelques instants, Lucy fut assommée jusqu'au silence, et Caroline comprit le plaisir – le pouvoir – qui vient de lancer un coup de tonnerre.

« Pauvres, pauvres, ton cousin et sa femme ! Quel âge a le bébé?"

"Juste trois semaines", a déclaré Caroline, puis, inspirée, elle s'est levée. "Attends ici."

Elle alla dans la chambre et souleva Phoebe du tiroir de la commode, gardant les couvertures enroulées autour d'elle.

"N'est-elle pas belle ?" demanda-t-elle en s'asseyant à côté de Lucy.

"Oh, elle l'est. Elle est charmante!" dit Lucy en touchant l'une des petites mains de Phoebe.

Caroline sourit, sentant une poussée inattendue de fierté et de plaisir. Les traits qu'elle avait notés dans la salle d'accouchement – les yeux bridés, le visage légèrement aplati – étaient devenus si familiers qu'elle les remarquait à peine. Lucy, avec son œil inexpérimenté, ne les a pas vus du tout. Phoebe était comme n'importe quel bébé, délicate, adorable, féroce dans ses exigences.

"J'adore la regarder", a avoué Caroline.

"Oh, cette pauvre petite mère," murmura Lucy. « Est-ce qu'ils s'attendent à ce qu'elle survive ? »

"Personne ne le sait", a déclaré Caroline. "Le temps nous le dira."

"Ils doivent être dévastés", a déclaré Lucy.

"Oui. Oui, ils sont. Ils ont complètement perdu l'appétit », confie Caroline, prévenant ainsi l'arrivée d'un des fameux plats chauds de Lucy.

Pendant les deux jours suivants, Caroline ne sortit pas. Le monde lui est venu sous la forme de journaux, de livraisons d'épicerie, de laitiers, de bruits de la circulation. Le temps a changé et la neige a disparu aussi soudainement qu'elle était venue, tombant en cascade sur les côtés des bâtiments et disparaissant dans les égouts. Pour Caroline, les jours brisés se sont estompés en un flot d'images et d'impressions aléatoires : la vue de sa Ford Fairlane, sa batterie rechargée, en train d'être conduite dans le parking ; la lumière du soleil qui coule à travers les fenêtres nuageuses ; l'odeur sombre de la terre mouillée ; un rouge-gorge à la mangeoire. Elle avait ses périodes d'inquiétude, mais souvent, assise avec Phoebe, elle était surprise de se retrouver complètement en paix. Ce qu'elle avait dit à Lucy Martin était vrai : elle adorait regarder ce bébé. Elle adorait s'asseoir au soleil et la tenir dans ses bras. Elle s'est avvertie de ne pas tomber amoureuse de Phoebe; elle n'était qu'un arrêt temporaire. Caroline avait assez observé David Henry à la clinique pour croire en sa compassion. Lorsqu'il avait levé la tête du bureau ce soir-là et rencontré ses yeux, elle avait vu en eux une infinie capacité de gentillesse. Elle ne doutait pas qu'il ferait ce qu'il fallait, une fois le choc passé.

A chaque fois que le téléphone sonnait, elle sursautait. Mais trois jours passèrent sans aucune nouvelle de sa part.

Le jeudi matin, on a frappé à la porte. Caroline se dépêcha d'y répondre, ajustant la ceinture de sa robe, touchant ses cheveux. Mais ce n'était qu'un livreur, tenant un vase plein de fleurs : rouge foncé et rose pâle dans un nuage de gypsophile. Ceux-ci provenaient d'Al. *Mes remerciements pour l'hospitalité*, avait-il écrit sur la carte. *Peut-être que je te verrai lors de ma prochaine course.*

Caroline les emmena à l'intérieur et les disposa sur la table basse. Agitée, elle prit *The Leader*, qu'elle n'avait pas lu depuis des jours, enleva l'élastique et parcourut les articles, sans vraiment en retenir aucun. Escalade des tensions au Vietnam, annonces sociales sur qui avait diverti qui la semaine précédente, une page de femmes locales modelant les nouveaux chapeaux de printemps. Caroline était sur le point de jeter le papier quand un carré bordé de noir attira son attention.

*Service commémoratif
pour notre fille bien-aimée
Phoebe Grace Henry
Née et décédée le 7 mars 1964*

Église presbytérienne de Lexington
Vendredi 13 mars 1964 à 9 heures

Caroline s'assit lentement. Elle a lu les mots une fois et puis à nouveau. Elle les a même touchés, comme si cela les rendait plus clairs d'une manière ou d'une autre, explicables. Avec le papier toujours dans ses mains, elle se leva et alla dans la chambre. Phoebe dormait dans son tiroir, un bras pâle tendu contre les couvertures. Né et mort. Caroline retourna dans le salon et appela son bureau. Ruby décrocha à la première sonnerie.

« Je suppose que vous n'entrez pas ? » dit-elle. « C'est une maison de fous ici. Tout le monde en ville semble avoir la grippe. Elle baissa alors la voix. « Avez-vous entendu, Caroline ? A propos du Dr Henry et de ses bébés ? Ils avaient des jumeaux après tout. Le petit garçon va bien; il est précieux. Mais la fille, elle est morte à la naissance. Si triste."

"Je l'ai vu dans le journal." La mâchoire de Caroline, sa langue, étaient raides. « Je me demande si vous pourriez demander au Dr Henry de m'appeler. Dites-lui que c'est important. J'ai vu le journal », a-t-elle répété. — Dis-lui ça, tu veux, Ruby ? Puis elle raccrocha et s'assit en regardant le sycomore et le parking au-delà.

Une heure plus tard, il frappa à sa porte.

"Eh bien," dit-elle en le faisant entrer.

David Henry entra et s'assit sur son canapé, le dos voûté, tournant son chapeau dans sa main. Elle s'assit sur la chaise en face de lui, le regardant comme si elle ne l'avait jamais vu auparavant.

"Norah a fait l'annonce", a-t-il déclaré. Quand il leva les yeux, elle ressentit malgré elle un élan de sympathie, car son front était ridé, ses yeux injectés de sang, comme s'il n'avait pas dormi depuis des jours. "Elle l'a fait sans me le dire."

"Mais elle pense que sa fille est morte", a déclaré Caroline. « C'est ce que tu lui as dit ?

Il hocha la tête, lentement. « Je voulais lui dire la vérité. Mais quand j'ai ouvert la bouche, je n'ai pas pu le dire. À ce moment-là, j'ai pensé que je lui épargnais la douleur.

Caroline pensa à ses propres mensonges, coulant les uns après les autres.

"Je ne l'ai pas laissée à Louisville," dit-elle doucement. Elle hocha la tête à la porte de la chambre. « Elle est là-dedans. Dormant."

David Henry leva les yeux. Caroline était énervée, car son visage était blanc ; elle ne l'avait jamais vu ébranlé.

"Pourquoi pas?" demanda-t-il, au bord de la colère. « Pourquoi diable pas ? »

« Tu y es allé ? » demanda-t-elle, se souvenant de la femme pâle, ses cheveux noirs tombant dans le linoléum froid. « Avez-vous vu cet endroit ?

"Non." Il fronça les sourcils. "C'était fortement recommandé, c'est tout. J'ai envoyé d'autres personnes là-bas, dans le passé. Je n'ai rien entendu de négatif.

"C'était horrible", a-t-elle dit, soulagée. Il ne savait donc pas ce qu'il faisait. Elle voulait toujours le haïr, mais elle se souvenait du nombre de nuits où il était resté à la clinique, traitant des patients qui ne pouvaient pas payer les soins dont ils avaient besoin. Des patients de la campagne, des montagnes, qui ont fait le pénible voyage jusqu'à Lexington, à court d'argent, long d'espoir. Les autres partenaires de la clinique n'avaient pas aimé, mais le Dr Henry n'avait pas arrêté. Ce n'était pas un homme mauvais, elle le savait. Ce n'était pas un monstre. Mais ceci – un service commémoratif pour un enfant vivant – c'était monstrueux.

"Tu dois lui dire," dit-elle.

Son visage était pâle, immobile, mais déterminé. "Non," dit-il. "C'est trop tard maintenant. Fais ce que tu as à faire, Caroline, mais je ne peux pas lui dire. Je ne le ferai pas.

C'était étrange; elle l'a tellement détesté pour ces mots, mais elle a ressenti avec lui aussi à ce moment-là la plus grande intimité qu'elle ait jamais ressentie avec qui que ce soit. Ils étaient réunis maintenant dans quelque chose d'énorme, et quoi qu'il arrive, ils le seraient toujours. Il lui prit la main, et cela lui semblait naturel, n'est-ce pas. Il le porta à ses lèvres et l'embrassa. Elle sentit la pression de ses lèvres sur ses jointures et son souffle, chaud sur sa peau.

S'il y avait eu le moindre calcul dans son expression lorsqu'il avait levé les yeux, rien de moins qu'une confusion douloureuse lorsqu'il avait relâché sa main, elle aurait fait ce qu'il fallait. Elle aurait pris le téléphone et appelé le Dr Bentley ou la police, et elle aurait tout avoué. Mais il avait les larmes aux yeux.

« C'est entre tes mains », dit-il en la relâchant. "Je te le laisse. Je crois que la maison de Louisville est le bon endroit pour cet enfant. Je ne prends pas la décision à la légère. Elle aura besoin de soins médicaux qu'elle ne peut obtenir ailleurs. Mais quoi que vous fassiez, je respecterai cela. Et si vous choisissez d'appeler les autorités, je prendrai le blâme. Il n'y aura aucune conséquence pour vous, je vous le promets.

Son expression était pondérée. Pour la première fois, Caroline pensait au-delà de l'immédiat, au-delà du bébé dans la pièce voisine. Il ne lui était pas vraiment venu à l'esprit auparavant que leur carrière était en danger.

"Je ne sais pas," dit-elle lentement. "Je dois penser. Je ne sais pas quoi faire.

Il sortit son portefeuille, le vidant. Trois cents dollars - elle était choquée qu'il ait emporté autant avec lui.

« Je ne veux pas de votre argent », dit-elle.

"Ce n'est pas pour toi," lui dit-il. "C'est pour l'enfant."

"Phoebé. Elle s'appelle Phoebe, dit Caroline en repoussant les factures. Elle pensa à l'acte de naissance, laissé en blanc à l'exception de sa signature dans la hâte de David Henry ce matin neigeux. Comme il serait facile de taper le nom de Phoebe, et le sien.

"Phoebe," dit-il. Il se leva pour partir, laissant l'argent sur la table. « S'il vous plaît, Caroline, ne faites rien sans me le dire d'abord. C'est la seule chose que je demande. Que tu me préviennes, quoi que tu décides.

Il partit donc, et tout était comme avant : l'horloge sur la cheminée, le carré de lumière sur le sol, les ombres aiguës des branches nues. Dans quelques semaines, les nouvelles feuilles arriveraient, plumeraient sur les arbres et changeraient les formes des sols. Elle avait vu tout cela tant de fois, et pourtant la pièce semblait étrangement impersonnelle maintenant, comme si elle n'avait jamais vécu ici du tout. Au fil des ans, elle avait acheté très peu de choses pour elle-même, étant naturellement frugale et imaginant, toujours, que sa vraie vie se passerait ailleurs. Le canapé à carreaux, la chaise assortie, elle aimait assez ce meuble, elle l'avait choisi elle-même, mais elle voyait maintenant qu'elle pouvait facilement le quitter. Laisse tout ça, supposa-t-elle, en regardant autour d'elle les gravures encadrées de paysages, le porte-revues en osier près du canapé, la table basse. Son propre appartement ne semblait soudain pas plus personnel qu'une salle d'attente dans n'importe quelle clinique de la ville. Et après tout, qu'avait-elle fait d'autre ici toutes ces années qu'attendre ?

Elle essaya de faire taire ses pensées. Il y avait sûrement une autre manière, moins dramatique. C'est ce que sa mère aurait dit en secouant la tête, en lui disant de ne pas jouer Sarah Bernhardt. Caroline ne savait pas depuis des années qui était Sarah Bernhardt, mais elle connaissait assez bien le sens de sa mère : tout excès d'émotion était une mauvaise chose, perturbant le calme de leurs journées. Alors Caroline avait contrôlé toutes ses émotions, comme on contrôle un manteau. Elle les avait mis de côté et avait imaginé qu'elle les récupérerait plus tard, mais bien sûr elle ne l'avait jamais fait, pas avant d'avoir enlevé le bébé des bras du Dr Henry. Donc quelque chose avait commencé, et maintenant elle ne pouvait plus l'arrêter. Deux fils la parcouraient : la peur et l'excitation. Elle pourrait quitter cet endroit aujourd'hui. Elle pourrait commencer une nouvelle vie ailleurs. Elle devrait le faire, de toute façon, peu importe ce qu'elle déciderait de faire pour le bébé. C'était une petite ville; elle ne pouvait pas aller à l'épicerie sans tomber sur une connaissance. Elle imaginait les yeux de Lucy Martin s'écarter, le plaisir secret qu'elle transmettait aux mensonges de Caroline, son affection pour ce bébé abandonné. *Pauvre vieille fille, disait-on d'elle, rêvant désespérément d'avoir un bébé à elle.*

Je vous laisse ça entre les mains, Caroline. Son visage vieilli, crispé comme une noix.

Le lendemain matin, Caroline se réveilla tôt. C'était une belle journée et elle ouvrit les fenêtres, laissant entrer l'air frais et le parfum du printemps. Phoebe s'était réveillée deux fois dans la nuit, et pendant qu'elle dormait, Caroline avait fait ses valises et transporté ses affaires jusqu'à la voiture dans l'obscurité. Elle avait très peu, en fin de compte, juste quelques valises qui se rangeraient facilement dans le coffre et la banquette arrière du Fairlane. Vraiment, elle aurait pu partir pour la Chine, la Birmanie ou la Corée à tout moment. Cela lui plaisait. Elle était également satisfaite de sa propre efficacité. Hier à midi, elle avait fait tous les arrangements : Goodwill prendrait les meubles ; un service de nettoyage s'occuperait de l'appartement. Elle avait arrêté les services publics et le journal, et elle avait écrit des lettres pour fermer ses comptes bancaires.

Caroline attendit, buvant du café, jusqu'à ce qu'elle entende la porte claquer en bas et la voiture de Lucy rugir dans la rue. Rapidement, alors, elle prit Phoebe dans ses bras et resta un moment sur le seuil de l'appartement où elle avait passé tant d'années pleines d'espoir, des années qui semblaient aussi éphémères maintenant que si elles ne s'étaient jamais produites. Puis elle referma fermement la porte et descendit les escaliers.

Elle mit Phoebe dans sa boîte sur la banquette arrière et se rendit en ville, passant devant la clinique avec ses murs turquoises et son toit orange, passant devant la banque et les nettoyeurs à sec et sa station-service préférée. Quand elle atteignit l'église, elle se gara dans la rue et laissa Phoebe endormie dans la voiture. Le groupe rassemblé dans la cour était plus grand qu'elle ne s'y attendait, et elle s'arrêta à son bord extérieur, assez près pour voir la nuque de David Henry, rougie par le froid, et les cheveux blonds de Norah Henry relevés en une torsion formelle. . Personne n'a remarqué Caroline. Ses talons s'enfoncèrent dans la boue au bord du trottoir. Elle s'appuya sur ses orteils, se souvenant des odeurs de renfermé de l'institution où le Dr Henry l'avait envoyée la semaine dernière. Se souvenant de la femme en slip, ses cheveux noirs tombant sur le sol.

Les mots flottaient dans l'air calme du matin.

La nuit est aussi claire que le jour ; les ténèbres et la lumière sont pour toi pareilles.

Caroline s'était réveillée à toute heure. Elle était restée debout en train de manger des crackers à la fenêtre de la cuisine au milieu de la nuit. Ses jours et ses nuits étaient devenus indiscernables, les schémas réconfortants de sa vie brisés une fois pour toutes.

Norah Henry s'essuya les yeux avec un mouchoir de dentelle. Caroline se souvenait de sa poigne alors qu'elle poussait un bébé, puis l'autre, et les larmes dans ses yeux, puis aussi. Cela la détruirait, avait déclaré David Henry. Et qu'est-ce que ça ferait si Caroline s'avancait maintenant avec le bébé perdu dans ses bras ? Si elle interrompait ce chagrin, pour en introduire tant d'autres ?

Tu as mis nos méfaits devant toi, et nos péchés secrets à la lumière de ton visage.

David Henry a déplacé son poids pendant que le ministre parlait. Pour la première fois, Caroline comprit dans son corps ce qu'elle s'apprêtait à faire. Sa gorge se serra et son souffle devint court. Le gravier semblait presser à travers ses chaussures, et le groupe dans la cour tremblait à sa vue, et elle pensa qu'elle pourrait tomber. Grave, pensa Caroline en regardant les longues jambes de Norah se plier, si gracieuses, s'agenouillant soudain dans la boue. Le vent s'est emparé du voile court de Norah, a tiré sur son chapeau de casemate.

Car les choses visibles sont passagères, mais les choses invisibles sont éternelles.

Caroline regarda la main du ministre et, quand il reprit la parole, les mots, bien que faibles, semblaient adressés non pas à Phoebe mais à elle-même, une sorte de finalité qui ne pouvait pas être inversée.

Nous avons confié son corps aux éléments, terre à terre, cendres à cendres, poussière à poussière. Que le Seigneur la bénisse et la garde, que le Seigneur fasse luire son visage sur elle et lui donne la paix.

La voix s'arrêta, le vent bougea dans les arbres, et Caroline se ressaisit, s'essuya les yeux avec son mouchoir et secoua rapidement la tête. Elle se tourna et se dirigea vers sa voiture, où Phoebe dormait toujours, une baguette de lumière du soleil tombant sur son visage.

Dans chaque fin, donc, un commencement. Bientôt, elle tourna au coin de la fabrique de monuments avec ses rangées de pierres tombales, en direction de l'autoroute. Comme c'est étrange. N'était-ce pas de mauvais augure d'avoir une fabrique de pierres tombales marquant l'entrée d'une ville ? Mais ensuite, elle était au-delà de tout cela, et lorsqu'elle atteignit la séparation de l'autoroute, elle choisit d'aller vers le nord, vers Cincinnati puis vers Pittsburgh, en suivant la rivière Ohio jusqu'à l'endroit où le Dr Henry avait vécu une partie de son passé mystérieux. L'autre route, vers Louisville et la Maison des débiles, disparut dans son rétroviseur.

Caroline conduisait vite, se sentant imprudente, son cœur se remplissant d'une excitation aussi brillante que le jour. Parce que, vraiment, qu'importe maintenant les mauvais présages ? Après tout, l'enfant qui chevauchait à côté d'elle était, aux yeux du monde, déjà mort. Et elle, Caroline Gill, disparaissait de la surface de la terre, un processus qui la laissait se sentir légère, puis plus légère, comme si la voiture elle-même avait commencé à flotter haut au-dessus des paisibles champs du sud de l'Ohio. Tout cet après-midi ensoleillé, voyageant vers le nord et l'est, Caroline croyait absolument en l'avenir. Et pourquoi pas ? Car si le pire leur était déjà arrivé aux yeux du monde, alors sûrement, sûrement, c'était le pire qu'ils laissaient derrière eux maintenant.

1965

Février 1965

NORAH DEBOUT, PIEDS NU ET EN EQUILIBRE PRÉCAIRE, sur un tabouret dans la salle à manger, fixant des banderoles roses au lustre en laiton. Des chaînes de cœurs en papier, rose et magenta, flottaient sur la table, traînant sur sa porcelaine de mariage, les roses rouge foncé et les bords dorés, la nappe de dentelle, les serviettes en lin. Pendant qu'elle travaillait, le four bourdonnait et des brins de papier crépon s'élevaient, frôlant sa jupe, puis retombant doucement sur le sol en bruissant.

Paul, âgé de onze mois, était assis dans un coin à côté d'un vieux panier de raisin plein de cales de bois. Il venait d'apprendre à marcher, et tout l'après-midi il s'était amusé à arpenter leur nouvelle maison, dans sa première paire de chaussures. Chaque chambre était une aventure. Il avait laissé tomber des clous dans les registres, se délectant des échos qu'ils produisaient. Il avait traîné un sac de pâte à joint dans la cuisine, laissant une étroite traînée blanche dans son sillage. Maintenant, les yeux écarquillés, il regardait les serpentins, aussi beaux et insaisissables que des papillons, puis se hissa sur une chaise et tituba à sa poursuite. Il attrapa une mèche rose et tira d'un coup sec, balançant le lustre. Puis il perdit l'équilibre et s'assit durement. Étonné, il se mit à pleurer.

"Oh, ma chérie," dit Norah en descendant pour le prendre. "Là, là," murmura-t-elle, passant sa main sur ses doux cheveux noirs.

Dehors, des phares ont clignoté et disparu et une portière de voiture a claqué. Au même moment, le téléphone se mit à sonner. Norah emmena Paul dans la cuisine et décrocha le combiné au moment où quelqu'un frappait à la porte.

"Bonjour?" Elle pressa ses lèvres sur le front de Paul, humide et doux, s'efforçant de voir quelle voiture était dans l'allée. Bree n'était pas attendue avant une heure. "Chéri bébé," murmura-t-elle. Et puis dans le téléphone, elle a dit à nouveau: "Bonjour?"

"Mme. Henri?"

C'était l'infirmière du nouveau bureau de David – il avait rejoint le personnel de l'hôpital il y a un mois – une femme que Norah n'avait jamais rencontrée. Sa voix était

chaude et pleine : Norah imaginait une femme d'âge moyen, costaud et solide, ses cheveux dans une ruche soignée. Caroline Gill, qui avait tenu sa main à travers les contractions ondulantes, dont les yeux bleus et le regard fixe étaient inextricablement liés pour Norah à cette nuit sauvage et enneigée, avait tout simplement disparu - un mystère, cela, et un scandale.

"Mme. Henry, c'est Sharon Smith. Le Dr Henry a été appelé en chirurgie d'urgence juste, je le jure, alors qu'il était sur le point de sortir et de rentrer chez lui. Il y a eu un horrible accident près de Leestown Road. Les adolescents, vous savez; ils sont assez grièvement blessés. Le Dr Henry m'a demandé d'appeler. Il sera à la maison dès qu'il le pourra.

« A-t-il dit combien de temps ? » demande Nora. L'air embaumait le rôti de porc, la choucroute et les pommes de terre au four : le plat préféré de David.

« Il ne l'a pas fait. Mais ils disent que c'était une affreuse épave. Entre toi et moi, chérie, ça peut finir par durer des heures.

Norah hocha la tête. Au loin, la porte d'entrée s'ouvrit, se referma. Il y avait des pas, légers et familiers, dans le hall, le salon, la salle à manger : Bree, en avance, venant chercher Paul, pour offrir à Norah et David ce soir avant la Saint-Valentin, leur anniversaire, à eux-mêmes.

Le plan de Norah, sa surprise, son cadeau pour lui.

"Merci", a-t-elle dit à l'infirmière avant de raccrocher. "Merci d'avoir appelé."

Bree entra dans la cuisine, apportant avec elle l'odeur de la pluie. Sous son long imperméable, elle portait des bottes noires jusqu'aux genoux, et ses cuisses, longues et blanches, disparaissaient dans la jupe la plus courte que Norah ait jamais vue. Ses boucles d'oreilles en argent, constellées de turquoise, dansaient avec la lumière. Elle venait tout droit du travail – elle gérait le bureau d'une station de radio locale – et son sac était plein de livres et de papiers des cours qu'elle suivait.

"Wow," dit Bree, glissant ses sacs sur le comptoir et tendant la main vers Paul. "Tout a l'air bien, Norah. Je n'arrive pas à croire ce que tu as fait de la maison en si peu de temps.

"Cela m'a occupé", a reconnu Norah, en pensant aux semaines qu'elle avait passées à vaporiser du papier peint et à appliquer de nouvelles couches de peinture. Ils avaient décidé de déménager, elle et David, pensant que, comme son nouveau travail, cela les aiderait à laisser le passé derrière eux. Norah, ne voulant rien d'autre, s'était investie dans ce projet. Pourtant, cela n'avait pas aidé autant qu'elle l'avait espéré ; souvent, encore, son sentiment de perte attisé, comme des flammes sortant des braises. Deux fois au cours de ce dernier mois seulement, elle avait engagé une baby-sitter pour Paul et laissé derrière elle la maison, avec ses boiseries à moitié peintes et ses rouleaux de

papier peint. Elle avait roulé trop vite sur les étroites routes de campagne jusqu'au cimetière privé, marqué d'une grille en fer forgé, où sa fille était enterrée. Les pierres étaient basses, certaines très vieilles et usées presque lisses. Celui de Phoebe était simple, fait de granit rose, avec les dates de sa courte vie profondément gravées sous son nom. Dans le morne paysage hivernal, le vent cinglant dans ses cheveux, Norah s'était agenouillée dans l'herbe cassante et gelée de son rêve. Elle avait été presque paralysée par le chagrin, trop pleine de chagrin même pour pleurer. Mais elle était restée plusieurs heures avant de se lever, d'épousseter ses vêtements et de rentrer chez elle.

Maintenant, Paul jouait à un jeu avec Bree, essayant d'attraper ses cheveux.

« Ta mère est incroyable », lui a dit Bree. « Elle est juste une Suzy Homemaker régulière ces jours-ci, n'est-ce pas ? Non, pas les boucles d'oreilles, chérie, ajouta-t-elle en attrapant la petite main de Paul dans la sienne.

« Suzy, femme au foyer ? » répéta Norah, la colère la traversant comme une vague. "Que veux-tu dire par là?"

"Je ne voulais rien dire", a déclaré Bree. Elle avait fait des grimaces idiotes à Paul, et maintenant elle leva les yeux, surprise. "Oh, honnêtement, Norah. Éclaircir."

« Suzy, femme au foyer ? » dit-elle encore. « Je voulais juste que les choses soient jolies pour mon anniversaire. Qu'est-ce qui ne va pas avec ça?"

"Rien." Bree soupira. "Tout a l'air super. Ne viens-je pas de le dire ? Et je suis ici pour faire du babysitting, tu te souviens ? Pourquoi es-tu si en colère ?

Norah agita la main. "Pas grave. Oh, bon sang, tant pis. David est en chirurgie.

Bree a attendu un battement de cœur avant de dire: "C'est clair."

Norah commença à le défendre, puis s'arrêta. Elle pressa ses mains contre ses joues. « Oh, Bree. Pourquoi ce soir ?

"C'est affreux", a convenu Bree. Le visage de Norah se crispa, elle sentit ses lèvres se pincer et Bree éclata de rire. "Oh, allez. Être honnête. Ce n'est peut-être pas la faute de David. Mais c'est exactement ce que tu ressens, n'est-ce pas ?

"Ce *n'est pas* sa faute", a déclaré Norah. "Il y avait un accident. Mais ok. Tu as raison. C'est vrai, ça pue. Ça pue absolument, d'accord ? »

"Je sais," dit Bree, sa voix étonnamment douce. « C'est vraiment pourri. Je suis désolé, soeurette. Puis elle a souri. « Écoute, je t'ai apporté un cadeau à toi et David. Peut-être que cela vous remontera le moral.

Bree a déplacé Paul sur un bras et a fouillé dans son sac matelassé surdimensionné, en sortant des livres, une barre chocolatée, une pile de tracts sur une manifestation à venir, des lunettes de soleil dans un étui en cuir usé et, enfin, une bouteille de vin scintillant comme des grenats. alors qu'elle leur versait un verre à chacun.

« D'aimer », dit-elle en tendant un verre à Norah et en levant l'autre. "Au bonheur et au bonheur éternels."

Ils riaient ensemble et buvaient. Le vin était sombre avec des baies, un peu de chêne. La pluie dégoulinait des gouttières. Dans des années, Norah se souviendrait de cette soirée, de la sombre déception et de Bree portant des signes scintillants d'un autre monde ; ses bottes brillantes, ses boucles d'oreilles, son énergie comme une sorte de lumière. Comme ces choses étaient belles pour Norah, et comme elles étaient éloignées, inaccessibles. La dépression - des années plus tard, elle comprendrait la lumière trouble dans laquelle elle vivait - mais personne n'en a parlé en 1965. Personne n'y a même pensé. Certainement pas pour Norah, qui avait sa maison, son bébé, son mari médecin. Elle était censée être contente.

« Hé, votre ancienne maison s'est-elle vendue ? » demanda Bree en posant son verre sur le comptoir. "Avez-vous décidé d'accepter l'offre?"

"Je ne sais pas," dit Norah. « C'est moins que ce que nous espérions. David veut l'accepter, juste pour régler le problème, mais je ne sais pas. C'était notre maison. Je déteste toujours laisser tomber.

Elle pensa à leur première maison, sombre et vide avec une pancarte À VENDRE plantée dans la cour, et se sentit comme si le monde était devenu très fragile. Elle s'accrocha au comptoir pour se stabiliser et prit une autre gorgée de vin.

« Alors, comment va ta vie amoureuse ces jours-ci ? » demanda Norah en changeant de sujet. "Comment vont les choses avec ce type que tu voyais - comment s'appelait-il - Jeff?"

"Ah, lui." Une expression sombre traversa le visage de Bree, et elle secoua la tête, comme pour s'éclaircir. « Je ne te l'ai pas dit ? Je suis rentré à la maison il y a deux semaines et je l'ai trouvé au lit - dans *mon* lit - avec ce gentil jeune qui a travaillé avec nous sur la campagne du maire.

"Oh! Je suis désolé."

Bree secoua la tête. « Ne sois pas. Ce n'est pas comme si je l'aimais ou quoi que ce soit. Nous étions juste bons, vous savez, ensemble. Du moins, je le pensais.

« Vous ne l'aimiez pas ? répéta Norah, entendant et détestant la voix désapprobatrice de sa mère sortant de sa propre bouche. Elle ne voulait pas être cette personne, buvant des tasses de thé dans la maison silencieuse et ordonnée de leur

enfance. Mais elle ne voulait pas non plus être la personne qu'elle semblait devenir, lâchée par le chagrin dans un monde qui n'avait aucun sens.

« Non, disait Bree. « Non, je ne l'aimais pas, même si pendant un moment j'ai pensé que je pourrais le faire. Mais ce n'est même plus le sujet. Le fait est qu'il a transformé tout notre truc en cliché. Je déteste ça plus que tout – faire partie d'un cliché.

Bree posa son verre vide sur le comptoir et plaça Paul dans son autre bras. Son visage, sans fioritures, était délicat, finement désossé; ses joues, ses lèvres étaient roses pâles.

« Je ne pourrais pas vivre comme toi », dit Norah. Depuis la naissance de Paul, depuis la mort de Phoebe, elle avait ressenti le besoin de veiller constamment, comme si une seconde d'inattention ouvrait la porte au désastre. « Je ne pouvais tout simplement pas le faire – enfreindre toutes les règles. Faites tout exploser. »

"Le monde n'a pas de fin", a dit doucement Bree. "Incroyable, mais ce n'est vraiment pas le cas."

Norah secoua la tête. "Ça pourrait. À tout moment, tout peut arriver. »

« Je sais », lui dit Bree. "Chérie, je sais." L'irritation précédente de Norah fut emportée par une soudaine bouffée de gratitude. Bree écouterait et répondrait toujours, n'exigerait rien de moins que la vérité de son expérience. « Tu as raison, Norah, tout peut arriver, à tout moment. Mais ce qui ne va pas n'est pas de votre faute. Vous ne pouvez pas passer le reste de votre vie à marcher sur la pointe des pieds pour essayer d'éviter un désastre. Cela ne fonctionnera pas. Vous finirez par rater la vie que vous avez.

Norah ne savait pas comment répondre à cela, alors elle tendit la main vers Paul, qui se tortillait dans les bras de Bree, affamé, ses longs cheveux - trop longs, mais Norah ne pouvait pas supporter de les couper - dérivant légèrement, comme sous l'eau, chaque fois qu'il déplacé.

Bree leur versa du vin à tous les deux et prit une pomme dans le bol de fruits sur le comptoir. Norah coupa des morceaux de fromage, de pain et de banane, les éparpillant sur le plateau de la chaise haute de Paul. Elle sirotait son vin tout en travaillant. Peu à peu, le monde qui l'entourait devint en quelque sorte plus clair, plus vivant. Elle remarqua les mains de Paul, comme de petites étoiles de mer, répandant des carottes dans ses cheveux. La lumière de la cuisine projetait des ombres à travers la balustrade du porche arrière sur l'herbe, des motifs d'obscurité et de lumière.

"J'ai acheté un appareil photo à David pour notre anniversaire", a déclaré Norah, souhaitant pouvoir capturer ces instants fugaces, les conserver pour toujours. « Il a travaillé si dur depuis qu'il a pris ce nouvel emploi. Il a besoin d'une distraction. Je n'arrive pas à croire qu'il doive travailler ce soir.

"Vous savez quoi?" dit Bree. « Pourquoi est-ce que je ne prends pas Paul de toute façon ? Je veux dire, qui sait, David pourrait rentrer assez tôt pour le dîner. Et s'il est minuit ? Pourquoi pas ? Vous pourriez alors simplement sauter le dîner, balayer les assiettes et faire l'amour sur la table de la salle à manger.

« Brée ! »

Bree éclata de rire. « S'il vous plaît, Norah ? J'adorerais l'emmenner.

"Il a besoin d'un bain", a déclaré Norah.

"C'est bon," dit Bree. "Je promets de ne pas le laisser se noyer dans la baignoire."

"Pas drôle", a déclaré Norah. "Pas drôle du tout."

Mais elle accepta finalement et emballa les affaires de Paul. Ses cheveux doux contre sa joue, ses grands yeux sombres la regardaient sérieusement alors que Bree franchissait la porte avec lui, puis il était parti. Elle a regardé par la fenêtre les feux arrière de Bree disparaître dans la rue, emmenant son fils. C'était tout ce qu'elle pouvait faire pour ne pas courir après eux. Comment était-il possible de laisser un enfant grandir et sortir dans ce monde dangereux et imprévisible ? Elle resta debout pendant plusieurs minutes, regardant dans l'obscurité. Puis elle est allée dans la cuisine, où elle a mis du papier d'aluminium sur le rôti et éteint le four. Il était sept heures. La bouteille de vin de Bree était presque vide. Dans la cuisine, si silencieuse qu'elle entendait le tic-tac de l'horloge, Norah ouvrit une autre bouteille, chère et française, qu'elle avait achetée pour le dîner.

La maison était si calme. Avait-elle été seule, même une fois, depuis la naissance de Paul ? Elle ne le pensait pas. Elle avait évité de tels moments de solitude, des moments d'immobilité où les pensées de sa fille perdue pouvaient surgir spontanément. Le service commémoratif, tenu dans la cour de l'église sous la lumière crue du nouveau soleil de mars, avait aidé, mais Norah avait parfois encore le sentiment, inexplicable, de la présence de sa fille, comme si elle pouvait se retourner et la voir dans les escaliers ou debout. dehors sur la pelouse.

Elle appuya sa main à plat contre le mur et secoua la tête pour se dégager. Puis, un verre à la main, elle traversa la maison, ses pas creusés sur les sols nouvellement polis, examinant le travail qu'elle avait fait. Dehors, la pluie tombait régulièrement, brouillant les lumières de l'autre côté de la rue. Norah se souvint d'une autre nuit, la neige tourbillonnante. David l'avait prise par le coude, l'aidant à enfiler son vieux manteau vert, un truc en lambeaux maintenant mais qu'elle ne pouvait se résoudre à jeter. Le manteau s'était ouvert sur la plénitude de son ventre, et leurs regards s'étaient croisés. Il était si soucieux, si sérieux, si chargé d'excitation nerveuse ; à ce moment-là, Norah sentit qu'elle le connaissait comme elle-même.

Pourtant tout avait changé. David avait changé. Le soir, quand il s'asseyait à côté d'elle sur le canapé, feuilletant ses journaux, il n'était plus vraiment là. Dans son ancienne vie, en tant qu'opératrice longue distance, Norah avait touché les interrupteurs cool et les boutons métalliques, écoutant la sonnerie lointaine, le déclic de la connexion. *Attendez, s'il vous plaît*, avait-elle dit, et les mots résonnaient, étaient retardés ; les gens parlaient aussitôt puis s'arrêtaient, révélant la nuit sauvage et statique qui les séparait. Parfois, elle avait écouté, les voix de personnes qu'elle ne rencontrerait jamais déversant leurs nouvelles formelles et sincères : de naissances ou de mariages, de maladies ou de décès. Elle avait ressenti la nuit noire de ces distances et le pouvoir de sa capacité à les faire disparaître.

Mais c'était un pouvoir qu'elle avait perdu – du moins maintenant, et là où ça comptait le plus. Parfois, même après avoir fait l'amour au milieu de la nuit et toujours allongés ensemble, cœur battant contre cœur, elle regardait David et sentait ses oreilles se remplir du sombre rugissement lointain de l'univers.

Il était plus de huit heures. Le monde s'était adouci sur les bords. Elle est retournée à la cuisine et s'est tenue près du poêle, picorant le porc séché. Elle a mangé une des pommes de terre directement dans la poêle, l'écrasant dans le jus avec sa fourchette. Le plat brocoli-fromage avait caillé et commençait à sécher ; Norah a goûté ça aussi. Cela lui brûla la bouche et elle attrapa son verre. Vide. Elle a bu un verre d'eau, debout devant l'évier, puis un autre, se tenant au bord du comptoir parce que le monde était si instable. *Je suis ivre*, pensa-t-elle, surprise et légèrement contente d'elle-même. Elle n'avait jamais été ivre auparavant, même si Bree était une fois rentrée d'un bal et avait vomi partout sur le linoléum. Son punch avait été dopé, dit-elle à leur mère, mais à Norah, elle avait tout avoué : la bouteille dans un sac en papier brun et ses amis réunis dans les buissons, leur haleine faisant de petits nuages pointus dans la nuit.

Le téléphone semblait loin. En marchant, elle se sentait étrange, comme si elle flottait en quelque sorte, juste à l'extérieur d'elle-même. Elle s'agrippa au montant de la porte d'une main et composa le numéro de l'autre, le combiné pressé entre son épaule et son oreille. Bree a répondu à la première sonnerie.

"Je sais que c'est toi," dit-elle. « Paul va bien. Nous avons lu un livre et pris un bain et maintenant il dort profondément.

"Oh super. Oui, merveilleux », a déclaré Norah. Elle avait eu l'intention de parler à Bree de ce monde scintillant, mais maintenant cela lui semblait trop privé, un secret.

"Et toi?" disait Bree. "Êtes-vous d'accord?"

"Je vais bien," dit Norah. "David n'est pas encore là, mais je vais bien."

Elle raccrocha rapidement, se servit un autre verre de vin et monta sur le porche, où elle leva la tête vers le ciel. Une légère brume flottait dans l'air. Maintenant, le vin semblait se déplacer à travers elle comme de la chaleur ou de la lumière, se propageant

à travers ses membres jusqu'au bout de ses doigts et de ses orteils. Lorsqu'elle se retourna, son corps sembla à nouveau flotter un instant, comme si elle glissait hors d'elle-même. Elle se souvenait de leur voiture, roulant sur les routes verglacées comme si elle était en vol, faisant légèrement une embardée avant que David ne la maîtrise. Les gens avaient raison; elle ne se souvenait pas de la douleur de l'accouchement, mais elle n'avait jamais oublié cette sensation dans la voiture du monde de glisser, de tourner, et ses mains accrochées au tableau de bord froid tandis que David, méthodique, s'arrêtait à chaque lumière.

Où était-il, se demanda-t-elle, les larmes aux yeux soudaines, et pourquoi l'avait-elle épousé de toute façon ? Pourquoi l'avait-il tant désirée ? Ces semaines tourbillonnantes après leur rencontre, il avait été à son appartement tous les jours, offrant des roses et des dîners et des promenades dans le pays. La veille de Noël, la sonnette retentit et elle alla répondre dans sa vieille robe, attendant Bree. Au lieu de cela, elle ouvrit la porte pour trouver David, le visage rouge de boîtes froides et emballées de couleurs vives dans ses bras. Il était tard, dit-il, il le savait, mais viendrait-elle avec lui faire un tour en voiture ?

Non, dit-elle, et tu es fou ! mais tout le temps elle riait de la sauvagerie de tout cela, riant et reculant et le laissant entrer, cet homme sur ses pas tenant ses fleurs et ses cadeaux. Elle était étonnée et ravie et un peu étonnée. Il y avait eu des moments où Norah, si calme et réservée, croyait qu'elle serait célibataire toute sa vie. Pourtant, voici David, beau, médecin, debout sur le seuil de son appartement disant : *Allez, s'il vous plaît, il y a quelque chose de spécial que je veux que vous voyiez.*

La nuit avait été claire, les étoiles éclatantes dans le ciel. Norah était assise sur le large siège avant en vinyle de la vieille voiture de David. Elle portait une robe de laine rouge et elle se sentait belle, l'air si frais et les mains de David sur le volant et la voiture voyageant dans l'obscurité, à travers le froid, voyageant sur des routes de plus en plus petites, dans un paysage qu'elle ne reconnaissait pas. Il s'arrêta à côté d'un ancien moulin à farine. Ils sortirent de la voiture dans le bruit de l'eau qui se précipitait. L'eau noire captait le clair de lune et se déversait sur les rochers, faisant tourner la grande roue du moulin. Le bâtiment se dressait sombrement contre le ciel plus sombre, obscurcissant les étoiles, et l'air était rempli des bruits de l'eau se précipitant et se déversant.

"As-tu froid?" David a demandé, criant par-dessus le ruisseau, et Norah a ri, frissonnant, et a dit : Non ; non, elle ne l'était pas, elle allait bien.

"Et tes mains ?" cria-t-il, sa voix retentissante, cascadant comme l'eau. "Vous n'avez pas apporté de gants."

« Je vais bien », cria-t-elle en retour, mais il lui prenait déjà les mains, les pressant contre sa poitrine, les réchauffant entre ses gants et la laine tachetée de son manteau.

"C'est magnifique ici!" elle l'appela, et il rit. Puis il se pencha et l'embrassa, relâchant ses mains et laissant les siennes glisser à l'intérieur de son manteau et dans son dos. L'eau se précipita, faisant écho sur les rochers.

« Norah », cria-t-il, sa voix faisant partie de la nuit, roulant comme le ruisseau, les mots clairs et pourtant petits parmi les autres sons. « Nora ! Veux-tu m'épouser?"

Elle rit, laissant tomber sa tête en arrière, l'air de la nuit se déversant sur elle.

"Oui!" cria-t-elle, pressant à nouveau ses paumes contre son manteau. "Oui!"

Il glissa une bague à son doigt, puis : une fine bague en or blanc, exactement à sa taille, son diamant marquise flanqué de deux minuscules émeraudes. Pour correspondre à ses yeux, a-t-il dit plus tard, et au manteau qu'elle avait porté lors de leur rencontre.

Elle était à l'intérieur maintenant, debout sur le seuil de la salle à manger, tournant cette bague à son doigt. Les banderoles ont dérivé. L'un d'eux effleura son visage ; une autre avait plongé dans son verre à vin. Norah regarda, fascinée, alors que la tache s'étendait lentement vers le haut. C'était, remarqua-t-elle, presque exactement de la même couleur que les serviettes. Suzy Homemaker, en effet : elle n'aurait pas pu trouver de partenaire plus proche exprès. Du vin avait éclaboussé de son verre et éclaboussé sur la nappe également, tachant l'emballage à rayures dorées de son cadeau à David. Elle le ramassa et, sur un coup de tête, arracha le papier. *Je suis vraiment très ivre*, pensait-elle.

L'appareil photo était compact, d'un poids agréable. Norah avait débattu pendant des semaines d'un cadeau convenable, jusqu'à ce qu'elle le voie dans la vitrine de Sears. Chrome noir et clignotant, avec des cadrans complexes et des leviers et des chiffres gravés autour des anneaux, l'appareil photo avait ressemblé à l'équipement médical de David. Le vendeur, jeune et passionné, lui avait fourni des informations techniques sur les ouvertures et les f-stops et les objectifs grand angle. Les termes la submergeaient comme de l'eau, mais elle aimait le poids de l'appareil photo dans ses mains, ses textures fraîches et la façon dont le monde était si précisément cadré lorsqu'elle le tenait devant ses yeux.

Provisoirement, maintenant, elle poussa le levier d'argent. Cliquez puis claquez, fort dans la pièce, lorsque l'obturateur s'est déclenché. Elle tourna le petit cadran, faisant avancer le film – elle se souvint du vendeur prononçant cette phrase, *faisant avancer le film*, sa voix s'élevant un instant hors du flot de bruit dans le magasin. Elle regarda dans le viseur, recadrant la table en ruine, puis tourna deux cadrans différents pour trouver la mise au point. Cette fois, lorsqu'elle fit claquer l'obturateur, la lumière explosa à travers le mur. Clignant des yeux, elle retourna l'appareil photo et étudia l'ampoule, maintenant noircie et bouillonnante. Elle l'a remplacé, se brûlant les doigts, mais d'une certaine manière éloignée de cette douleur.

Elle se leva et regarda l'horloge : 9:45 P. M. _

La pluie était douce, régulière. David s'était rendu au travail à pied, et elle l'imaginait rentrant péniblement chez lui dans les rues sombres. Sur un coup de tête, elle prit son manteau et les clés de la voiture – elle irait à l'hôpital et le surprendrait.

La voiture était froide. Elle recula hors de l'allée, tâtonnant pour la chaleur, et par vieille habitude tourna dans la mauvaise direction. Même après avoir réalisé son erreur, elle a continué à conduire dans les mêmes rues étroites et pluvieuses, jusqu'à leur ancienne maison, où elle avait décoré la crèche avec un espoir si innocent, où elle s'était assise pour soigner Paul dans le noir. Elle et David s'étaient mis d'accord sur la sagesse de déménager, mais la vérité était qu'elle ne pouvait pas supporter l'idée de vendre cet endroit. Elle y allait encore presque tous les jours. Quelle que soit la vie que sa fille avait connue, quoi que Norah ait vécu de sa fille, cela s'était passé dans cette maison.

Sauf qu'elle était sombre, la maison avait à peu près le même aspect : le large porche avec ses quatre colonnes blanches, le calcaire grossièrement taillé et l'unique lumière allumée. Il y avait Mme Michaels à côté, à quelques mètres à peine, se déplaçant dans sa cuisine, lavant la vaisselle et fixant la nuit ; il y avait M. Bennett dans son fauteuil, les rideaux ouverts, la télévision allumée. Norah pouvait presque croire, en montant les marches, qu'elle habitait encore ici. Mais la porte s'ouvrait sur des pièces nues, vides, choquantes par leur petitesse.

En traversant la maison froide, Norah a eu du mal à se vider la tête. Les effets du vin semblaient beaucoup plus forts maintenant, et elle avait du mal à relier un moment à un autre. Elle tenait le nouvel appareil photo de David dans une main. Un fait, pas une décision. Il restait quinze photos et des flashes de rechange dans sa poche. Elle a pris une photo du lustre, satisfaite, quand l'ampoule a clignoté, parce que maintenant elle aurait toujours cette image avec elle ; elle ne se réveillerait jamais au milieu de la nuit en vingt ans sans se souvenir de ce détail, ces gracieuses faucilles d'or.

Elle marchait de pièce en pièce, toujours ivre mais chargée d'un but, encadrant les fenêtres, les luminaires, le grain tourbillonnant du sol. Il semblait extrêmement important qu'elle enregistre chaque détail. À un moment donné, dans le salon, une ampoule usée et cloquée a glissé de sa main et s'est brisée ; quand elle a reculé, du verre a transpercé son talon. Elle étudia un instant ses bas de pieds, amusée et impressionnée par son degré d'ivresse – elle avait dû laisser ses chaussures mouillées près de la porte d'entrée, par vieille habitude. Elle a parcouru la maison deux fois de plus, documentant les interrupteurs d'éclairage, les fenêtres, le tuyau où le gaz arrivait autrefois au deuxième étage. Ce n'est qu'en descendant les escaliers qu'elle s'est rendu compte que son pied saignait, laissant une traînée tachetée : des cœurs sinistres, des petits valentines ensanglantés. Norah était choquée et aussi étrangement ravie des dégâts qu'elle avait réussi à infliger.

Elle trouva ses chaussures, sortit. Son talon la lançait alors qu'elle se glissait dans la voiture, l'appareil photo toujours suspendu à son poignet.

Plus tard, elle ne se souviendrait pas de grand-chose de la route, seulement des rues étroites et sombres, du vent dans les feuilles, de la lumière clignotante sur les flaques d'eau et de l'eau qui giclait sur ses pneus. Elle ne se souviendrait pas du fracas du métal contre le métal, mais seulement de la soudaine vue saisissante d'une poubelle, scintillante, volant devant la voiture. Mouillé de pluie, il sembla suspendu un long moment avant de se mettre à tomber. Elle s'est souvenue qu'il avait heurté le capot et s'était enroulé pour briser le pare-brise; elle se souvenait de la voiture, rebondissant sur le trottoir et s'arrêtant doucement sur le terre-plein, sous un chêne. Elle ne se souvenait pas d'avoir heurté le pare-brise, mais cela ressemblait à une toile d'araignée, les lignes complexes se déployant, délicates, belles et précises. Quand elle a pressé sa main sur son front, elle est ressortie légèrement maculée de sang.

Elle n'est pas sortie de la voiture. La poubelle roulait dans la rue. Des formes sombres – des chats – se cachaient sur les bords de la poubelle, éparpillées en arc de cercle. Des lumières se sont allumées dans la maison à sa droite, et un homme est sorti en peignoir et en pantoufles, se précipitant sur le trottoir jusqu'à sa voiture.

"Est-ce que vous allez bien?" demanda-t-il en se penchant pour regarder par la fenêtre alors qu'elle l'ouvrait lentement. L'air frais de la nuit léchait son visage. « Que s'est-il passé ici ? Est-ce que vous allez bien? Votre front saigne, ajouta-t-il en sortant un mouchoir de sa poche.

« Ce n'est rien », dit Norah en écartant son mouchoir, froissé de façon suspecte. Elle pressa doucement sa paume contre son front, essuyant une autre tache de sang. La caméra, toujours suspendue à son poignet, tapa contre le volant. Elle l'enleva et le posa soigneusement à côté d'elle sur le siège. "C'est mon anniversaire," informa-t-elle l'inconnu. "Mon talon saigne aussi."

"Avez-vous besoin d'un médecin?" demanda l'homme.

« Mon mari est médecin », dit Norah, notant l'expression incertaine de l'homme, conscient qu'elle n'avait peut-être pas eu beaucoup de sens un instant plus tôt. N'avait peut-être plus beaucoup de sens maintenant. « C'est un médecin », répéta-t-elle fermement. "Je vais aller le chercher."

"Je ne suis pas sûr que vous devriez conduire," dit l'homme. « Pourquoi ne pas laisser la voiture ici et me laisser appeler une ambulance ? »

À sa gentillesse, ses yeux se sont remplis de larmes, mais ensuite elle l'a imaginé, les lumières et les sirènes et les mains douces, comment David se précipiterait et la trouverait aux urgences, échevelée et ensanglantée et un peu ivre : un scandale et une honte.

"Non," dit-elle, faisant très attention à ses mots. « Je vais bien, vraiment. Un chat est sorti en courant et m'a fait sursauter. Mais vraiment, je vais bien. Je vais rentrer à la maison maintenant, et mon mari s'occupera de cette coupure. Ce n'est vraiment rien.

L'homme hésita un long moment, le lampadaire brillant d'argent dans ses cheveux, avant de hausser les épaules, d'acquiescer une fois de la tête et de reculer sur le trottoir. Norah conduisait prudemment, lentement, en utilisant correctement ses clignotants dans la rue déserte. Dans le rétroviseur, elle le vit, les bras croisés, la regardant jusqu'à ce qu'elle tourne au coin de la rue et disparaisse.

Le monde était calme alors qu'elle revenait dans les rues familières, les effets du vin commençant à refluer. Sa nouvelle maison était illuminée par des lumières à chaque fenêtre, en haut et en bas, la lumière se déversant comme quelque chose de liquide, quelque chose qui avait débordé et ne pouvait plus être contenu. Elle se gara dans l'allée et descendit, debout un instant sur l'herbe humide, la pluie tombant doucement et perlant sur ses cheveux, son manteau. A l'intérieur, elle aperçut David assis sur le canapé. Paul était dans ses bras, dormant, la tête légèrement appuyée sur l'épaule de David. Elle pensa à la façon dont elle avait laissé les choses, le vin renversé et les banderoles qui traînaient, le rôti gâché. Elle enroula son manteau autour d'elle et se dépêcha de monter les marches.

« Norah ! David l'a rencontrée à la porte, portant toujours Paul. « Norah, que t'est-il arrivé ? Vous saignez.

"C'est bon. Je vais bien », a-t-elle dit, refusant la main de David lorsqu'il a essayé de l'aider. Son pied lui faisait mal, mais elle était contente de la douleur aiguë ; un contrepoint au battement dans sa tête, il semblait la traverser en ligne droite et la maintenir stable. Paul dormait profondément, sa respiration était lente et régulière. Elle posa légèrement la paume de sa main sur son petit dos.

« Où est Bree ? » elle a demandé.

« Elle te cherche, dit David. Il jeta un coup d'œil dans la salle à manger et elle suivit son regard, vit le dîner gâché, les banderoles toutes regroupées sur le sol. « Quand tu n'étais pas à la maison, j'ai paniqué et je l'ai appelée. Elle a amené Paul, puis elle est partie te chercher.

"J'étais dans la vieille maison", a déclaré Norah. "J'ai heurté une poubelle." Elle porta sa main à son front et ferma les yeux.

"Tu buvais." Il a fait la déclaration calmement.

« Vin au dîner. Vous étiez en retard.

"Il y a deux bouteilles vides, Norah."

« Bree était là. L'attente a été longue. »

Il acquiesça. « Ces enfants ce soir, ceux dans l'accident ? Il y avait de la bière partout. J'étais terrifiée, Norah.

"Je n'étais pas ivre."

Le téléphone sonna et elle le décrocha, lourd dans sa main. C'était Bree, sa voix rapide comme l'eau, voulant savoir ce qui s'était passé. "Je vais bien," dit Norah, essayant de parler calmement et clairement. "Je vais bien." David la regardait, étudiant les lignes sombres sur sa paume là où le sang s'était déposé et séché. Elle pressa ses doigts dessus et se détourna.

"Ici," dit-il doucement, une fois qu'elle raccrocha, touchant son bras. "Venez ici."

Ils montèrent à l'étage. Tandis que David installait Paul dans son berceau, Norah enleva ses bas abîmés et s'assit sur le bord de la baignoire. Le monde devenait plus clair et plus stable, et elle cligna des yeux dans les lumières vives, essayant de mettre les événements de la soirée dans leur ordre. Quand David revint, il repoussa les cheveux de son front, ses gestes doux et précis, et commença à nettoyer la coupe.

"J'espère que vous avez laissé l'autre gars dans un état pire", a-t-il dit, et elle a imaginé qu'il pourrait dire la même chose aux patients qui passaient par son bureau : de petites conversations, des plaisanteries, des mots vides comme une distraction du travail qu'il faisait. .

"Il n'y avait personne d'autre," dit-elle, pensant à l'homme aux cheveux argentés penché à sa fenêtre. « Un chat m'a surpris et j'ai fait une embardée. Mais le pare-brise... oh ! dit-elle alors qu'il mettait un antiseptique sur sa coupure. "Oh, David, ça fait mal."

« Ça ne durera pas longtemps », dit-il en posant sa main sur son épaule pendant un moment. Puis il s'agenouilla près de la baignoire et prit son pied dans sa main.

Elle le regarda choisir le verre. Il était prudent et calme, absorbé dans ses pensées. Elle savait qu'il s'occuperait de n'importe quel patient avec ces mêmes mouvements pratiqués.

"Tu es si bon pour moi," murmura-t-elle, désireuse de combler la distance entre eux, la distance qu'elle avait parcourue.

Il secoua la tête et fit une pause dans son travail et leva les yeux.

« Bien à vous », répéta-t-il lentement. « Pourquoi es-tu allée là-bas, Norah, dans notre ancienne maison ? Pourquoi ne veux-tu pas laisser tomber ?

« Parce que c'est la dernière chose », dit-elle aussitôt, surprise par la sûreté et la tristesse de sa voix. "La dernière façon dont nous la laissons derrière."

Dans le bref instant avant qu'il ne détourne les yeux, il y eut sur le visage de David un éclair de tension, de colère rapidement réprimée.

« Que voudriez-vous que je fasse que je ne fasse pas ? Je pensais que cette nouvelle maison nous rendrait heureux. Cela rendrait la plupart des gens heureux, Norah.

À son ton, la peur la traversa ; elle pourrait le perdre aussi. Son pied palpitait, et sa tête, et elle ferma brièvement les yeux à la pensée de la scène qu'elle avait provoquée. Elle ne voulait pas être coincée pour toujours dans cette nuit sombre et statique, David à une distance inaccessible.

"D'accord," dit-elle. « J'appellerai l'agent immobilier demain. Nous devrions accepter cette offre.

Un film refermé sur le passé pendant qu'elle parlait, une barrière aussi cassante et fragile que la glace qui se forme. Il grandirait et se renforcerait. Elle deviendrait impénétrable, opaque. Norah sentit ce qui se passait et elle le craignait, mais maintenant elle craignait davantage ce qui se passerait s'il se brisait. Oui, ils passeraient à autre chose. Ce serait son cadeau, à David et à Paul.

Phoebe qu'elle garderait en vie dans son cœur.

David enveloppa son pied dans une serviette et s'assit sur ses talons.

« Écoutez, je ne nous vois pas retourner là-bas », dit-il, plus doux maintenant qu'elle avait concédé. « Mais nous pourrions. Si vous le vouliez vraiment, nous pourrions vendre cet endroit et y retourner.

"Non," dit-elle. "Nous vivons ici maintenant."

"Mais tu es si triste," dit-il. « S'il vous plaît, ne soyez pas triste. Je n'ai pas oublié, Norah. Pas notre anniversaire. Pas notre fille. Pas n'importe quoi.

« Oh, David, dit-elle. "J'ai laissé ton cadeau dans la voiture." Elle pensa à l'appareil photo, à ses cadrans et leviers précis. *Le gardien de la mémoire*, c'était écrit sur la boîte, en lettres italiques blanches ; c'était, réalisa-t-elle, la raison pour laquelle elle l'avait acheté – pour qu'il capture chaque instant, pour qu'il n'oublie jamais.

« C'est bon, dit-il en se levant. "Attendez. Attendez ici.

Il descendit les escaliers en courant. Elle s'assit encore un moment sur le rebord de la baignoire, puis se leva et boita à travers le couloir jusqu'à la chambre de Paul. Le tapis était bleu foncé et épais sous ses pieds. Elle avait peint des nuages sur les murs bleu pâle et accroché un mobile d'étoiles au-dessus du berceau. Paul dormait sous les étoiles filantes, la couverture rejetée, ses petites mains écartées. Elle l'embrassa doucement et le borda, passant sa main sur ses cheveux doux, touchant son index contre sa paume. Il était si grand maintenant, marchant et commençant à parler. Ces nuits d'il y a presque

un an, quand Paul avait tété si intensément et David avait rempli la maison de jonquilles : où étaient-elles passées ? Elle se souvenait de la caméra et de la façon dont elle avait traversé leur maison vide, déterminée à enregistrer chaque détail, une haie contre le temps.

« Norah ? » David entra dans la pièce et se plaça derrière elle. "Ferme tes yeux."

Une ligne froide scintillait sur sa peau. Elle baissa les yeux pour voir des émeraudes, une longue séquence de pierres sombres, prises dans le flux d'or de la chaîne contre sa peau. Pour aller avec sa bague, disait-il. Pour correspondre à ses yeux.

"C'est tellement beau," murmura-t-elle en touchant l'or chaud. "Ah, David."

Ses mains étaient alors sur ses épaules, et pendant un instant elle se tint de nouveau debout au milieu du bruit de l'eau qui se précipitait du moulin, le bonheur aussi plein autour d'elle que la nuit. *Ne respire pas*, pensa-t-elle. *Ne bougez pas*. Mais rien n'arrêtait rien. Dehors, la pluie tombait doucement et les graines remuaient dans la terre sombre et humide. Paul soupira et remua dans son sommeil. Il se réveillerait demain, grandirait et changerait. Ils vivraient leur vie au jour le jour, chacun les éloignant un peu plus de leur fille perdue.

Mars 1965

LA DOUCHE SE PRÉCÉDAIT ET LA VAPEUR TOURBILLONNAIT, BUMULANT LE miroir et la fenêtre, obscurcissant la pâle lune. Caroline faisait les cent pas dans la petite salle de bain violette, tenant Phoebe contre elle. Sa respiration était légère et rapide, son petit cœur battait si vite. *Porte-toi bien, mon bébé,* murmura Caroline en caressant ses doux cheveux noirs. *Va mieux, ma douce fille, va bien.* Elle s'arrêta, fatiguée, pour regarder la lune, une traînée de lumière prise dans les branches de sycomore, et la toux de Phoebe recommença, profondément dans sa poitrine. Son corps se raidit sous les mains de Caroline alors qu'elle expulsait l'air de sa gorge resserrée, les sons aigus, sifflants. C'était le croup, un cas d'école. Caroline caressa le dos de Phoebe, à peine plus gros que sa main. Lorsque la quinte de toux s'est terminée, elle a recommencé à marcher pour ne pas se balancer pour dormir sur ses pieds. Plus d'une fois cette année, elle avait commencé à se réveiller pour se retrouver debout et Phoebe, miraculeusement, toujours en sécurité dans ses bras.

L'escalier grinça, puis le plancher se rapprocha, puis la porte violette s'ouvrit dans une bouffée d'air frais. Doro, vêtue d'une robe de soie noire par-dessus sa chemise de nuit, ses cheveux gris tombant librement autour de ses épaules, entra.

"Est-il mauvais?" elle a demandé. "Cela semble tout simplement horrible. Dois-je prendre la voiture ?

"Je ne pense pas. Mais pourriez-vous fermer la porte ? La vapeur aide.

Doro referma la porte et s'assit sur le rebord de la baignoire.

"On t'a réveillé," dit Caroline, le souffle doux de Phoebe contre son cou. "Désolé."

Doro haussa les épaules. « Tu me connais et dors. J'étais debout de toute façon, en train de lire.

"Quelque chose d'intéressant?" demanda Caroline. Elle s'essuya à la fenêtre avec le revers de sa robe ; le clair de lune tombait dans le jardin trois étages plus bas et brillait comme de l'eau sur l'herbe.

"Revue scientifique. Ennuyeux comme de la poussière, même pour moi. Le sommeil étant le but.

Caroline sourit. Doro avait un doctorat en physique; elle a travaillé dans le département universitaire que son père avait autrefois présidé. Leo March, brillant et bien connu, était maintenant octogénaire, fort physiquement mais sujet à des pertes de mémoire et de sens. Il y a onze mois, Doro avait engagé Caroline comme compagne.

Un cadeau, ce travail : elle le savait. Elle avait émergé du tunnel de Fort Pitt sur le haut pont sur la rivière Monongahela, des collines d'émeraude s'élevant des plaines de la rivière, la ville de Pittsburgh brillant soudainement devant elle, immédiate, vivante, si surprenante dans son immensité et sa beauté qu'elle avait haletait et ralentissait, craignant de perdre le contrôle de la voiture.

Pendant un long mois, elle avait vécu dans un motel bon marché à la périphérie de la ville, tournant autour des petites annonces et voyant ses économies s'amenuiser. Au moment où elle était venue à cet entretien, son euphorie s'était transformée en une panique sourde. Elle sonna et se tint sur le porche, attendant. Des jonquilles jaunes vifs se balançaient contre l'herbe printanière envahie par la végétation; à côté, une femme en robe de chambre matelassée balayait la saie de ses pas. Les gens de cette maison ne s'en étaient pas souciés ; Le siège d'auto de Phoebe reposait sur l'accumulation graveleuse de plusieurs jours. Poussière comme neige noircie; Les empreintes de pas de Caroline étaient nettes et pâles derrière elle.

Lorsque Dorothy March, grande et élancée dans un élégant costume gris, ouvrit enfin la porte, Caroline ignora son regard méfiant à Phoebe, souleva le siège de la voiture et entra. Elle s'assit sur le bord d'une chaise instable, dont les coussins en velours bordeaux viraient au rose, à l'exception de quelques endroits sombres près des clous du rembourrage. Dorothy March s'assit en face d'elle, sur un divan de cuir craquelé soutenu à un bout par une brique. Elle a allumé une cigarette. Pendant plusieurs instants, elle étudia Caroline, ses yeux bleus vifs et vifs. Elle n'a rien dit tout de suite. Puis elle s'éclaircit la gorge en exhalant de la fumée.

"Très franchement, je ne comptais pas sur un bébé", a-t-elle déclaré.

Caroline a sorti son CV. « Je suis infirmière depuis quinze ans. J'apporterais beaucoup d'expérience et de compassion à ce poste.

Dorothy March prit les papiers de sa main libre et les étudia.

« Oui, vous semblez avoir beaucoup d'expérience. Mais il n'est pas précisé ici où vous avez travaillé. Vous n'êtes pas du tout précis.

Caroline hésita. Elle avait essayé une douzaine de réponses différentes à cette question lors d'une douzaine d'entretiens différents au cours des dernières semaines, et elles n'avaient toutes abouti à rien.

« C'est parce que je me suis enfuie », dit-elle, presque étourdie. « J'ai fui le père de Phoebe. Et donc je ne peux pas vous dire d'où je viens, et je ne peux pas vous donner de références. C'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas encore de travail. Je suis une excellente infirmière et vous auriez de la chance de m'avoir, franchement, compte tenu de ce que vous proposez de payer.

A ce moment, Dorothy March eut un rire aigu et surpris. « Quelle déclaration audacieuse ! Ma chérie, c'est un poste d'habitant. Pourquoi diable aurais-je pris une telle chance avec un parfait inconnu ? »

« Je vais commencer maintenant pour le gîte et le couvert », insista Caroline, pensant à la chambre de motel avec son papier peint écaillé et son plafond taché, la chambre qu'elle ne pouvait pas se permettre de garder une nuit de plus. "Pendant deux semaines. Je vais le faire, et vous pourrez décider.

La cigarette avait brûlé dans la main de Dorothy March. Elle l'examina, puis l'écrasa dans le cendrier débordant.

« Mais comment feriez-vous ? songea-t-elle. « Et avec un bébé aussi ? Mon père n'est pas un homme patient. Il ne sera pas un patient patient, je vous assure.

« Une semaine », avait répondu Caroline. "Si tu ne m'aimes pas dans une semaine, j'irai."

Maintenant, près d'un an s'était écoulé. Doro se leva dans la salle de bain adoucie par la vapeur. Les manches de sa robe de chambre en soie noire, imprimée d'oiseaux tropicaux aux couleurs vives, glissèrent jusqu'à ses coudes. « Laisse-moi la prendre. Tu as l'air épuisée, Caroline.

La respiration sifflante de Phoebe avait diminué et sa couleur s'était améliorée ; ses joues étaient légèrement roses, Caroline la lui remit, sentant la fraîcheur soudaine de son absence.

« Comment était Léo aujourd'hui ? » a demandé Doro. « Vous a-t-il causé du chagrin ?

Pendant un moment, Caroline ne répondit pas. Elle était si fatiguée, et elle avait voyagé si loin au cours de l'année écoulée, d'un moment à l'autre, et sa vie solitaire prudente avait été complètement transformée. D'une manière ou d'une autre, elle était arrivée ici dans cette minuscule salle de bain violette, une mère pour Phoebe, une compagne pour un homme brillant à l'esprit défaillant, une amie improbable mais certaine pour cette femme Doro March : toutes deux inconnues il y a un an, des femmes qui auraient pu se croiser dans la rue sans un second regard ou une lueur de connexion, leurs vies maintenant tissées ensemble par les exigences de leurs journées et un respect prudent et sûr.

« Il ne voulait pas manger. Il m'a accusé d'avoir mis de la poudre à récurer dans la purée de pommes de terre. Donc, une journée assez typique, je dirais.

« Ce n'est pas personnel, tu sais, dit doucement Doro. "Il n'a pas toujours été comme ça."

Caroline ferma la douche et s'assit sur le rebord de la baignoire violette.

Doro hocha la tête vers la fenêtre embuée. Les mains de Phoebe étaient pâles, comme des étoiles, contre sa robe. « C'était notre terrain de jeu, là-bas sur la colline. Avant qu'ils ne construisent l'autoroute. Les hérons nichaient dans les arbres, tu le savais ? Ma mère a planté des jonquilles un printemps, des centaines de bulbes. Mon père rentrait du travail dans le train tous les jours à six heures, et il allait directement là-bas et lui cueillait un bouquet de fleurs. Vous ne l'auriez pas connu, dit-elle. "Tu ne le fais pas."

"Je sais," dit doucement Caroline. "Je le réalise."

Ils restèrent silencieux un moment. Le robinet coulait et la vapeur tourbillonnait.

« Je pense qu'elle dort, dit Doro. "Est-ce qu'elle ira bien?"

"Oui. Je pense que oui."

"Qu'est-ce qui ne va pas avec elle, Caroline?" La voix de Doro était maintenant intense, ses paroles un coup de gueule déterminé. « Ma chérie, je ne connais rien aux bébés, mais même moi je peux sentir que quelque chose ne va pas. Phoebe est si belle, si douce, mais il y a quelque chose qui ne va pas, n'est-ce pas ? Elle a presque un an et apprend seulement maintenant à s'asseoir.

Caroline regarda la lune par la fenêtre striée de buée et ferma les yeux. En tant que bébé, l'immobilité de Phoebe avait semblé, plus que tout, un don de calme, d'attention, et Caroline pouvait se permettre de croire que tout allait bien. Mais après six mois, quand Phoebe grandissait mais était encore petite pour son âge, toujours lâche dans ses bras, quand Phoebe suivait un jeu de clés avec ses yeux et agitait parfois ses bras mais ne parvenait jamais à les attraper, quand elle ne montrait aucun signe de s'asseoir toute seule, Caroline avait commencé à emmener Phoebe à la bibliothèque pendant son jour de congé. Aux larges tables en chêne du Carnegie, dans les pièces aérées, spacieuses et hautes de plafond, elle empila les livres et les articles et se mit à lire, sombres voyages dans des institutions sombres, des vies raccourcies, sans espoir. C'était une sensation étrange, un trou qui s'ouvrait dans son estomac à chaque mot. Et pourtant Phoebe s'agitait dans son siège auto, souriant, agitant les mains et roucoulant : un bébé, pas une histoire de cas.

"Phoebe a le syndrome de Down," se força-t-elle à dire. "C'est le terme."

"Oh, Caroline," dit Doro. "Je suis vraiment désolé. C'est pourquoi vous avez quitté votre mari, n'est-ce pas ? Tu as dit qu'il ne voulait pas d'elle. Oh, ma chérie, je suis tellement, vraiment désolé.

"Ne le sois pas," dit Caroline, tendant la main pour reprendre Phoebe. "Elle est belle."

"Oh oui. Oui, elle est. Mais Caroline. Que va-t-elle devenir ?

Phoebe était chaude et lourde dans ses bras, ses doux cheveux noirs tombant sur sa peau pâle. Caroline, féroce, protectrice, toucha sa joue si doucement.

« Qu'advient-il de chacun de nous ? Je veux dire, dis-moi honnêtement, Doro. Avez-vous déjà imaginé que ce serait votre vie ?

Doro détourna les yeux, une expression de douleur sur le visage. Il y a des années, son fiancé avait été tué en sautant d'un pont dans la rivière sur un défi. Doro l'avait pleuré et ne s'était jamais mariée, n'avait jamais eu les enfants qu'elle désirait.

« Non, dit-elle enfin. "Mais c'est différent."

"Pourquoi? Pourquoi est-ce différent ?

— Caroline, dit Doro en lui touchant le bras. "Il ne faut pas. Vous êtes fatigué. Donc je suis."

Caroline installa Phoebe dans son berceau alors que les pas de Doro résonnaient faiblement dans les escaliers. Endormie dans la lueur terne du réverbère, elle ressemblait à n'importe quel enfant, son avenir aussi inexploré que le fond de l'océan, aussi riche en possibilités. Les voitures se précipitaient sur les champs de l'enfance de Doro, leurs phares jouant sur le mur, et Caroline imaginait des hérons s'élevant du champ marécageux, leurs ailes se soulevant dans la pâle lumière dorée de l'aube. *Que va-t-elle devenir ?* En vérité, Caroline restait parfois éveillée la nuit, aux prises avec cette même question.

Dans sa propre chambre, les rideaux, crochetés et accrochés aux fenêtres il y a des décennies par la mère de Doro, projetaient des ombres délicates ; le clair de lune était assez fort pour lire. Sur le bureau, il y avait une enveloppe avec trois photographies de Phoebe, à côté d'un papier plié en deux. Caroline l'ouvrit et lut ce qu'elle avait écrit.

Cher Dr Henry,

Je vous écris pour dire que nous allons bien, Phoebe et moi. Nous sommes en sécurité et heureux. J'ai un bon travail. Phoebe est généralement un bébé en bonne santé, malgré de fréquents problèmes respiratoires. J'envoie des photos. Jusqu'à présent, touchez du bois, elle n'a aucun problème cardiaque.

Elle devrait envoyer ceci – elle l'avait écrit il y a des semaines – mais chaque fois qu'elle allait le poster, elle pensait à Phoebe, au doux toucher de ses mains ou aux roucoulements qu'elle faisait quand elle était heureuse, et elle ne pouvait pas le faire. Maintenant, elle rangea de nouveau la lettre et s'allongea, dérivant rapidement au bord du sommeil. Une fois, elle rêva à moitié de la salle d'attente de la clinique avec ses plantes tombantes, la chaleur remuant les feuilles, et commença à s'éveiller, mal à l'aise, incertaine de l'endroit où elle se trouvait.

Ici, se dit-elle en touchant les draps frais. Je suis ici.

Quand Caroline s'est réveillée le matin, la pièce était pleine de soleil et de musique de trompette. Phoebe, dans son berceau, tendait la main, comme si les notes étaient de petites choses ailées, des papillons ou des éclairs, qu'elle pourrait attraper. Caroline les a habillés tous les deux et l'a emmenée en bas, s'arrêtant au deuxième étage, où Leo March était installé dans son bureau jaune ensoleillé, des livres tombés tout autour du lit de repos, où il était allongé, les mains jointes derrière la tête, fixant le plafond. Caroline le regarda depuis le pas de la porte – elle n'avait pas le droit d'entrer dans cette pièce sauf sur invitation – mais il ne la reconnut pas. Un vieil homme, chauve avec une frange de cheveux gris, portant encore ses vêtements de la veille, écoutant attentivement la musique qui retentissait de ses haut-parleurs, secouant la maison.

« Voulez-vous un petit-déjeuner ? elle a crié.

Il agita la main, indiquant qu'il l'obtiendrait lui-même. Bien.

Caroline descendit un autre vol vers la cuisine et mit le café. Même ici, les trompettes sonnaient faiblement. Elle a mis Phoebe dans sa chaise haute, lui donnant de la compote de pommes, des œufs et du fromage cottage. Trois fois elle lui tendit la cuillère ; trois fois il a claqué sur le plateau en métal.

"Peu importe," dit Caroline à haute voix, mais son cœur s'engourdit. La voix de Doro résonna : *Que va-t-elle devenir ?* Et qu'est-ce qui le ferait ? À onze mois, Phoebe devrait être capable de saisir de petits objets.

Elle nettoya la cuisine et alla dans la salle à manger pour plier le linge sur la corde à linge ; ça sentait le vent. Phoebe était allongée sur le dos dans le parc, roucoulant, battant les anneaux et les jouets que Caroline avait accrochés au-dessus d'elle. De temps en temps, Caroline s'arrêtait dans son travail et allait ajuster les objets lumineux, espérant que Phoebe, attirée par leur éclat, se retournerait.

Au bout d'environ une demi-heure, la musique s'arrêta brusquement et les pieds de Léo apparurent dans l'escalier dans des chaussures en cuir soigneusement nouées et cirées, un échantillon de chevilles nues pâles clignotant sous les jambes de son pantalon, qui étaient trop courtes de plusieurs centimètres. Petit à petit, il apparut entièrement – un homme de grande taille, jadis trapu et musclé, la chair pendait maintenant librement de sa carcasse osseuse.

"Oh, bien," dit-il en désignant la blanchisserie. "Nous avons besoin d'une femme de ménage."

"Petit-déjeuner?" elle a demandé.

"Je vais le chercher moi-même."

"Allez-y, alors."

« Je vous ferai virer à l'heure du déjeuner », cria-t-il depuis la cuisine.

"Allez-y", a-t-elle répété.

Il y eut une cascade de pots qui tombaient, le vieil homme jurant. Caroline l'imagina se penchant pour repousser l'enchevêtrement d'ustensiles de cuisine dans le placard. Elle devrait aller l'aider, mais non, le laisser se débrouiller tout seul. Au cours de ses premières semaines, elle avait eu peur de répliquer, peur de ne pas sursauter à chaque appel de Leonard March, jusqu'à ce que Doro la prenne à part. *Écoute, tu n'es pas un serviteur. Vous me répondez; vous n'avez pas à être à sa disposition. Tu vas bien, et tu habites ici aussi*, avait-elle dit, et Caroline avait compris que sa période de probation était terminée.

Léo entra, portant une assiette d'œufs et un verre de jus d'orange.

— Ne t'inquiète pas, dit-il avant qu'elle ne puisse parler. « J'ai éteint ce satané poêle. Et maintenant je monte mon petit-déjeuner à l'étage pour le manger en paix.

"Surveillez votre langage", a déclaré Caroline.

Il grogna sa réponse et monta les escaliers. Elle s'arrêta dans son travail, soudain au bord des larmes, regardant un cardinal atterrir dans le buisson de lilas devant la fenêtre, puis s'envoler. Que faisait-elle ici ? Quelle aspiration l'avait poussée à cette décision radicale, ce lieu de non-retour ? Et que deviendrait-elle enfin ?

Au bout de quelques minutes, les trompettes ont recommencé à l'étage et la sonnette a sonné deux fois. Caroline a soulevé Phoebe du parc.

« Les voici », dit-elle en s'essuyant les yeux avec son poignet. "Il est temps de s'entraîner."

Sandra se tenait sur le porche, et quand Caroline ouvrit la porte, elle fit irruption, tenant Tim d'une main et tirant un gros sac en tissu de l'autre. Elle était grande, aux gros os, blonde et énergique ; elle s'assit sans cérémonie au milieu du tapis, jetant les jouets empilables en tas.

"Désolé, je suis si tard," dit-elle. « Le trafic est horrible là-bas. Ça ne te rend pas fou de vivre si près de Crosstown, ça ne te rend pas fou ? Ça me rendrait dingue. Quoi qu'il

en soit, regarde ce que j'ai trouvé. Regardez ces superbes jouets à empiler - en plastique, de différentes couleurs. Tim les aime.

Caroline s'assit également par terre. Comme Doro, Sandra était une amie improbable, quelqu'un que Caroline n'aurait jamais connu dans son ancienne vie. Ils s'étaient rencontrés à la bibliothèque un sombre jour de janvier lorsque Caroline, submergée par les experts et les sombres statistiques, avait claqué un livre de désespoir. Sandra, deux tables plus loin au milieu de sa propre pile de livres, les dos et les couvertures terriblement familiers à Caroline, leva les yeux. *Oh, je sais exactement ce que tu ressens. Je suis tellement en colère que je pourrais casser une vitre.*

Ils s'étaient alors mis à parler : avec précaution d'abord, puis en hâte. Le fils de Sandra, Tim, avait presque quatre ans. Il avait aussi la trisomie, mais Sandra ne le savait pas. Qu'il était plus lent à se développer que ses trois autres enfants, elle l'avait remarqué, mais pour Sandra, lent n'était que lent, et aucune excuse pour quoi que ce soit. Une mère occupée, elle s'était simplement attendue à ce que Tim fasse ce que ses autres enfants avaient fait, et si cela lui prenait plus de temps, ce n'était pas grave. Il marchait à l'âge de deux ans, était propre à l'âge de trois ans. Le diagnostic avait choqué sa famille; la suggestion du médecin - que Tim devrait être placé dans une institution - l'avait mise en colère pour qu'elle agisse.

Caroline avait écouté attentivement, son cœur s'améliorant à chaque mot.

Ils quittèrent la bibliothèque et allèrent prendre un café. Caroline n'oublierait jamais ces heures, l'excitation qu'elle avait ressentie, comme si elle se réveillait d'un rêve long et lent. Que se passerait-il, ont-ils conjecturé, s'ils continuaient simplement à supposer que leurs enfants feraient *tout*. Peut-être pas rapidement. Peut-être pas par le livre. Mais que se passerait-il s'ils effaçaient simplement ces diagrammes de croissance et de développement, avec leurs points et courbes précis et contraignants ? Et s'ils gardaient leurs attentes mais effaçaient la chronologie ? Quel mal pourrait-il faire ? Pourquoi ne pas essayer?

Oui pourquoi pas? Ils avaient commencé à se rencontrer, ici ou chez Sandra, avec ses garçons plus âgés et exubérants. Ils ont apporté des livres et des jouets, des recherches et des histoires, ainsi que leurs propres expériences – celle de Caroline en tant qu'infirmière, celle de Sandra en tant qu'institutrice et mère de quatre enfants. C'était en grande partie du simple bon sens. Si Phoebe avait besoin d'apprendre à se retourner, mettez une balle brillante juste hors de sa portée ; si Tim avait besoin de travailler sa coordination, donnez-lui des ciseaux émoussés et du papier brillant et laissez-le couper. Les progrès étaient lents, parfois invisibles, mais pour Caroline, ces heures étaient devenues une bouée de sauvetage.

"Tu as l'air fatigué aujourd'hui," dit Sandra.

Caroline hocha la tête. "Phoebe a eu le croup hier soir. Je ne sais pas combien de temps elle tiendra, en fait. Des nouvelles des oreilles de Tim ?

"J'ai aimé le nouveau médecin", a déclaré Sandra en s'asseyant. Ses doigts étaient longs et émoussés ; elle sourit à Tim et lui tendit une tasse jaune. "Il avait l'air compatissant. Il ne s'est pas contenté de nous renvoyer. Mais les nouvelles ne sont pas bonnes. Tim a une perte auditive, c'est probablement pourquoi son discours est si lent. Tiens, ma chérie, ajouta-t-elle en tapotant la tasse qu'il avait laissée tomber. "Montrez à Miss Caroline et Phoebe ce que vous savez faire."

Tim n'était pas intéressé; le duvet du tapis attira son attention, et il y passa encore et encore ses mains, fasciné et ravi. Mais Sandra était ferme, calme et déterminée. Finalement, il prit la tasse jaune, appuya un instant son bord contre sa joue, puis la posa par terre et commença à en empiler d'autres dans une tour.

Pendant les deux heures suivantes, ils ont joué avec leurs enfants et ont parlé. Sandra avait des opinions bien arrêtées sur tout et n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait. Caroline aimait s'asseoir dans le salon et parler avec cette femme intelligente et audacieuse, de mère à mère. Ces jours-ci, Caroline regrettait souvent sa propre mère, morte depuis près de dix ans maintenant, souhaitant pouvoir l'appeler et lui demander des conseils ou simplement passer la voir tenir Phoebe dans ses bras. Sa mère avait-elle ressenti tout cela – l'amour et la frustration – pendant que Caroline grandissait ? Elle devait l'avoir, et soudain Caroline a compris son enfance différemment. L'inquiétude constante à propos de la poliomyélite – qui, à sa manière étrange, était de l'amour. Et le travail acharné de son père, sa concentration minutieuse sur leurs finances la nuit – c'était aussi de l'amour.

Elle n'avait pas sa mère mais elle avait Sandra, et leurs matinées ensemble étaient un moment fort de sa semaine. Ils racontaient des histoires de leur vie, partageaient des idées et des suggestions sur la parentalité, riaient ensemble alors que Tim essayait d'empiler les tasses sur leur tête, alors que Phoebe tendait la main et attrapait une balle scintillante et finalement, malgré elle, se retournait. Plusieurs fois ce matin-là, Caroline, toujours inquiète, a fait miroiter ses clés de voiture devant Phoebe. Ils ont clignoté, attrapant la lumière du matin, et les petites mains de Phoebe se sont ouvertes, ses doigts ondulants, écartés comme des étoiles de mer. Musique, grains de lumière : elle attrapa aussi les clés. Mais peu importe comment elle a essayé, elle n'a pas pu les attraper.

"La prochaine fois," dit Sandra. "Attends et regarde. Cela va arriver."

A midi, Caroline les aida à porter les choses jusqu'à la voiture, puis se tint sur le porche avec Phoebe dans ses bras, déjà fatiguée mais heureuse aussi, faisant signe à Sandra de sortir son break dans la rue. Quand elle est entrée, le disque de Leo sautait, jouant encore et encore les trois mêmes mesures.

Vieil homme désagréable, pensa-t-elle en commençant à monter les escaliers.
Terrible vieille foulque.

"Tu ne pourrais pas refuser ça ?" commença-t-elle, exaspérée, en poussant la porte. Mais le disque sautait dans une salle vide. Léo était parti.

Phoebe se mit à pleurer, comme si elle avait une sorte de baromètre interne des conflits et des tensions. Il a dû s'éclipser quand elle aidait Sandra. Oh, il était intelligent, même si ces jours-ci, il laissait parfois ses chaussures au réfrigérateur. Il prenait beaucoup de plaisir à la tromper ainsi. Trois fois auparavant, Léo s'était éclipsé, une fois tout nu.

Caroline se précipita en bas et enfila ses pieds dans une paire de mocassins de Doro, une pointure trop petite, froide. Un manteau pour Phoebe, niché dans la poussette – pour elle-même, elle s'en passerait.

La journée était devenue couverte de nuages gris bas. Phoebe gémit, ses petites mains s'agitant, alors qu'elles passaient devant le garage jusqu'à l'allée. *Je sais*, murmura Caroline en se touchant la tête. *Je sais, ma chérie, je sais*. Elle repéra l'une des empreintes de pas de Léo dans une croûte de neige fondante, la large semelle gaufrée de ses bottes, et ressentit une bouffée de soulagement. Il était donc venu par ici, et il était habillé.

Eh bien, au moins, il avait ses bottes.

À la fin du bloc suivant, elle arriva aux 105 marches qui menaient à Koenig Field. C'est Léo qui lui avait dit combien ils étaient, un soir au cours d'un souper alors qu'il était d'humeur civile. Il était maintenant au bas de la longue cascade de ciment, les mains pendantes, les cheveux blancs saillants, l'air si perplexe, si perdu et si bouleversé, que sa colère se dissipa. Caroline n'aimait pas Leo March - il n'était pas sympathique - mais quelle que soit l'animosité qu'elle lui portait, elle était compliquée par la compassion. Car dans des moments comme ceux-ci, elle voyait comment le monde le regardait et voyait un vieil homme, sénile et oublieux, plutôt que l'univers qui avait été, qui était encore, Leo March.

Il se tourna et la vit, et après un moment la confusion s'éclaircit de son visage.

"Regarde ça!" il cria. « Regarde ça, femme, et pleure !

Rapidement, inconscient de la glace, un ruisseau calme au milieu des marches, Leo courut vers elle, les jambes battantes, alimenté par une ancienne adrénaline et un besoin.

« Je parie que vous n'avez jamais rien vu de tel », dit-il en atteignant le sommet, essoufflé.

« Vous avez raison, dit Caroline, je ne l'ai jamais fait. J'espère que je ne le ferai plus jamais.

Léo rit, ses lèvres d'un rose vif contre sa peau pâle et décolorée.

« Je me suis éloigné de toi », dit-il.

"Tu n'es pas allé loin."

« Je pourrais, cependant. Si j'avais un esprit. La prochaine fois."

"La prochaine fois, prends un manteau", conseilla Caroline.

"La prochaine fois," dit-il, alors qu'ils commençaient à marcher, "je disparaîtrai à Tombouctou."

« Tu fais ça », dit Caroline, une marée de lassitude se précipitant. Les crocus criaient violet et blanc contre l'herbe brillante ; Phoebe pleurait sérieusement maintenant. Elle était soulagée d'avoir Leo à ses côtés, de l'avoir retrouvé sain et sauf, reconnaissante que la catastrophe ait été évitée. Sa faute, s'il avait été perdu ou blessé, parce qu'elle avait été si concentrée sur Phoebe, qui l'atteignait depuis des semaines maintenant et n'avait toujours pas appris à saisir.

Ils firent encore quelques pas en silence.

"Tu es une femme intelligente", a déclaré Leo.

Elle s'arrêta sur les briques, étonnée.

"Quoi? Qu'est-ce que vous avez dit?"

Il la regarda, lucide, ses yeux du même bleu brillant que ceux de Doro.

« J'ai dit que tu étais intelligent. Ma fille a embauché huit infirmières différentes avant vous. Aucun d'entre eux n'a duré plus d'une semaine. Je parie que vous ne le saviez pas.

« Non, dit Caroline. "Non, je ne l'ai pas fait."

Plus tard, alors que Caroline nettoyait la cuisine et sortait les ordures, elle repensa aux paroles de Leo. *Je suis intelligente*, se dit-elle, debout dans l'allée près de la poubelle. L'air était humide et frais. Son souffle sortait en petits nuages. *Smart ne te trouvera pas de mari*, lui dit sa mère en réponse sèche, mais même cela n'entama pas le plaisir de Caroline dans les premiers mots gentils que Leo lui avait dit.

Caroline resta un moment de plus dans l'air froid, reconnaissante du silence. Les garages s'échelonnaient, les uns après les autres, en bas de la colline. Peu à peu, elle prit conscience d'une silhouette debout au pied de l'allée. Un homme grand, vêtu d'un jean foncé et d'une veste marron, aux couleurs si douces qu'il est presque devenu une autre partie du paysage de la fin de l'hiver. Quelque chose en lui – quelque chose dans la façon dont il se tenait et regardait si intensément dans sa direction – rendit Caroline mal à l'aise. Elle remit le couvercle en métal sur la poubelle et croisa les bras sur sa poitrine. Il marchait vers elle maintenant, un grand homme, large d'épaules et marchant vite. Sa veste n'était pas marron du tout, mais un plaid en sourdine avec des rayures rouges. Il sortit un chapeau rouge vif de sa poche et l'enfila. Caroline se sentit étrangement réconfortée par ce geste, même si elle ne savait pas pourquoi.

"Hé, là", a-t-il appelé. "Ce Fairlane fonctionne bien pour vous ces jours-ci?"

Son appréhension s'approfondit et elle se tourna pour regarder la maison, sa brique sombre s'élevant dans le ciel blanc. Oui, il y avait sa salle de bain, où elle s'était tenue la nuit dernière à regarder le clair de lune sur la pelouse. Il y avait sa fenêtre, laissée entrouverte à l'air froid du printemps, le vent agitant les rideaux de dentelle. Quand elle se retourna, l'homme s'était arrêté à quelques mètres de là. Elle le connaissait, et elle le comprenait dans son corps, dans son soulagement, avant de pouvoir le formuler en pensée. Alors c'était tellement bizarre qu'elle ne pouvait pas y croire.

"Comment diable..." commença-t-elle.

"Ce n'était pas facile !" dit Al en riant. Il avait laissé pousser une barbe douce et ses dents brillaient de blanc. Ses yeux sombres étaient chaleureux, satisfaits et amusés. Elle se souvint de lui glissant du bacon dans son assiette, faisant signe depuis la cabine argentée de son camion alors qu'il s'éloignait. « Vous êtes une femme difficile à traquer. Mais vous avez dit Pittsburgh. Et il se trouve que j'ai une escale ici toutes les deux semaines. Ça doit être un passe-temps, te chercher. Il a souri. "Je ne sais pas ce que je vais faire de moi maintenant."

Caroline ne pouvait pas répondre. Il y avait du plaisir à le voir mais une grande confusion aussi. Pendant près d'un an, elle ne s'était pas permis de penser trop longtemps ou trop sérieusement à la vie qui lui restait, mais maintenant elle montait avec beaucoup de force et d'intensité : l'odeur du liquide de nettoyage et du soleil dans la salle d'attente et la sensation de rentrer chez elle dans son appartement tranquille et ordonné après une longue journée, se préparer un modeste repas et s'asseoir pour la soirée avec un livre. Elle avait volontairement renoncé à ces plaisirs ; elle avait embrassé ce changement à cause d'un profond désir inavoué. À présent, son cœur battait la chamade et elle regardait fixement l'allée, comme si elle risquait soudain de voir aussi David Henry. C'était, comprit-elle soudain, pourquoi elle n'avait jamais envoyé cette lettre. Et s'il voulait récupérer Phoebe – ou Norah ? Cette possibilité la remplissait d'une atroce poussée de peur.

"Comment avez-vous fait?" demanda Caroline. "Comment m'as tu trouvé? Pourquoi?"

Al, interloqué, haussa les épaules. «Je me suis arrêté à Lexington pour rester bonjour. Votre logement était vide. Être peint. Votre voisin m'a dit que vous étiez parti depuis trois semaines. Je suppose que je n'aime pas les mystères, parce que je n'arrêtais pas de penser à toi. Il s'arrêta, comme s'il se demandait s'il devait ou non continuer. « De plus, bon sang, je t'aimais bien, Caroline, et j'ai pensé que tu avais des problèmes, pour couper comme tu l'as fait. Vous avez certainement eu des problèmes écrits sur vous, debout dans le parking ce jour-là. Je me suis dit que je pourrais peut-être te donner un coup de main. Je me suis dit que tu en aurais peut-être besoin.

"Je vais très bien," dit-elle. "Donc. Que pensez-vous maintenant ? »

Elle n'avait pas voulu que les mots sortent comme ils l'ont fait, si durs et durs. Il y eut un long silence avant qu'Al ne reprenne la parole.

"Je suppose que je me suis trompé sur certaines choses", a déclaré Al. Il secoua la tête. "Je pensais que nous nous entendions bien, toi et moi."

"Nous l'avons fait", a déclaré Caroline. « Je suis juste choqué, c'est tout. Je pensais que j'allais couper mes cravates.

Il la regarda alors ; ses yeux bruns rencontrèrent les siens.

"Cela m'a pris une année complète", a-t-il déclaré. « Si vous craignez que quelqu'un d'autre ne vous traque, souvenez-vous de cela. Et je savais par où commencer, et j'ai eu de la chance. J'ai commencé à vérifier les motels que je connais, posant des questions sur une femme avec un bébé. Chaque fois que je suis allé à un endroit différent, et la semaine dernière, j'ai touché la terre. Le greffier de l'endroit où vous avez séjourné s'est souvenu de vous. Elle prend sa retraite la semaine prochaine, au fait. Il leva son pouce et son index, rapprochés. "J'ai failli te manquer pour toujours."

Caroline hocha la tête, se souvenant de la femme derrière le bureau avec ses cheveux blancs dans une ruche soignée, des boucles d'oreilles en perles scintillantes. Le motel appartenait à sa famille depuis cinquante ans. La chaleur a secoué toute la nuit et les murs étaient constamment humides, écaillant le papier. On ne savait plus, dit la femme en poussant une clé sur le comptoir, qui allait franchir la porte.

Al hocha la tête vers le capot bleu poudré du Fairlane.

"J'ai su que je t'avais trouvé à la minute où j'ai vu ça," dit-il. "Comment va ton bébé ?"

Elle se souvenait du parking vide, de toute la lumière qui s'était répandue dans la neige et s'était estompée, de la façon dont sa main s'était posée, si doucement, sur le petit front de Phoebe.

« Voulez-vous entrer ? s'entendit-elle demander. « J'étais sur le point de la réveiller. Je vais te faire du thé.

Caroline le fit descendre l'étroit trottoir et monter les marches jusqu'au porche arrière. Elle le laissa dans le salon et monta les escaliers, se sentant étourdie, instable, comme si elle avait soudainement pris conscience que la planète sous elle tournait dans l'espace, changeant son monde, peu importe à quel point elle essayait de le maintenir immobile. Elle a changé Phoebe et s'est aspergé le visage d'eau, essayant de se calmer.

Al était assis à la table de la salle à manger, regardant par la fenêtre. Quand elle descendit les escaliers, il se retourna, son visage se fendait d'un large sourire. Il tendit

immédiatement la main vers Phoebe, s'exclamant à quel point elle avait grandi, à quel point elle était belle. Caroline ressentit une bouffée de plaisir et Phoebe, ravie, rit, ses boucles sombres tombant autour de ses joues. Al fouilla dans sa chemise et en sortit un médaillon, en plastique transparent sur des lettres turquoise dorées qui disait GRAND OLE OPRY. Il l'avait eu à Nashville. *Viens avec moi*, lui avait-il dit, tous ces longs mois auparavant, en plaisantant et pourtant sans plaisanter.

Et il était là, après avoir fait tout ce chemin pour la retrouver.

Phoebe faisait des bruits doux, tendant la main. Ses mains frôlaient le cou d'Al, sa clavicule, sa chemise à carreaux sombre. Au début, ça ne s'enregistrait pas auprès de Caroline, ce qui se passait ; puis, tout à coup, ça l'a fait. Tout ce qu'Al disait s'éloigna, fusionnant avec les pas de Leo à l'étage et le bruit de la circulation à l'extérieur, des sons dont Caroline se souviendrait à jamais comme étant de la chance.

Phoebe cherchait le médaillon. Pas en l'air, comme elle l'avait fait ce matin, mais en utilisant la poitrine d'Al comme résistance, ses petits doigts grattant et grattant le médaillon dans sa paume jusqu'à ce qu'elle puisse refermer son poing autour. Ravie de succès, elle tira durement le médaillon sur sa ficelle, obligeant Al à lever la main vers le frottement.

Caroline toucha aussi son propre cou, sentant une rapide brûlure de joie.

Oh, oui, pensa-t-elle. Prends-le, ma chérie. Saisissez le monde.

Mai 1965

NORAH DEVAIT LUI, SE DÉPLAÇANT COMME LA LUMIÈRE, DES ÉCLAIRS de blanc et de jean au milieu des arbres : là, puis repartis. David suivait, se penchant de temps en temps pour ramasser des pierres. Géodes à peau rugueuse, fossiles gravés dans le schiste. Une fois, une pointe de flèche. Il tint chacun d'eux un instant, ravi par leur poids et leur forme, par la fraîcheur des pierres contre sa paume, avant de les glisser dans ses poches. Enfant, les étagères de sa chambre avaient toujours été jonchées de pierres, et à ce jour, il ne pouvait pas les laisser passer, leurs mystères et leurs possibilités, même si se pencher était gênant avec Paul dans un porte-bébé contre sa poitrine et la caméra grattant contre sa hanche.

Loin devant, Norah s'arrêta pour saluer, puis sembla disparaître directement dans un mur de pierre lisse et grise. Plusieurs autres personnes, portant des casquettes de baseball bleues assorties, se sont soudainement déversées, une par une, de ce même mur gris. Alors que David s'approchait, il réalisa que l'escalier menant au pont en pierre naturelle s'élevait là-haut, juste hors de vue. *Mieux vaut surveiller ses pas*, une femme, descendant, l'avertit. *C'est raide comme vous ne le croiriez pas. Glissant aussi*. À bout de souffle, elle s'arrêta et posa sa main sur son cœur.

David, remarquant sa pâleur, son essoufflement, s'arrêta. « Madame ? Je suis un médecin. Est-ce que vous allez bien ? »

« Des palpitations », dit-elle en agitant sa main libre. "Je les ai eus toute ma vie."

Il prit son poignet dodu et sentit son pouls, rapide mais régulier, ralentissant pendant qu'il comptait. Palpitations : les gens utilisaient le terme librement, pour parler de toute accélération du cœur, mais il pouvait dire tout de suite que la femme n'était pas vraiment en détresse. Pas comme sa sœur, qui était devenue essoufflée et étourdie et était forcée de s'asseoir à chaque fois qu'elle courait à travers la pièce. *Trouble cardiaque*, avait dit le médecin de Morgantown en secouant la tête. Il n'avait pas été plus précis, et cela n'avait pas d'importance ; il n'y avait rien qu'il puisse faire. Des années plus tard, à l'école de médecine, David s'était souvenu de ses symptômes et avait lu jusque tard dans la nuit pour poser son propre diagnostic : un rétrécissement de l'aorte, ou peut-être une anomalie de la valve cardiaque. Quoi qu'il en soit, June s'était déplacée lentement et avait lutté pour respirer, son état s'aggravant au fil des années, sa peau

pâle et légèrement bleue dans les mois précédant sa mort. Elle avait adoré les papillons, et se tenait debout, le visage tourné vers le soleil, les yeux fermés, et mangeait de la gelée maison sur les minces biscuits salés que sa mère avait achetés en ville. Elle chantait toujours, des airs inventés qu'elle fredonnait doucement pour elle-même, et ses cheveux étaient pâles, presque blancs, de la couleur du babeurre. Pendant des mois après sa mort, il s'était réveillé la nuit, pensant avoir entendu sa petite voix, chantant comme le vent dans les pins.

« Tu dis que tu as eu ça toute ta vie ? demanda-t-il gravement à la femme en lui relâchant la main.

"Oh, toujours," dit-elle. « Les médecins me disent que ce n'est pas grave. Juste ennuyeux.

"Eh bien, je pense que tout ira bien," dit-il. "Mais ne te pousse pas trop fort."

Elle l'a remercié, a touché la tête de Paul et lui a dit : *Fais attention à ce petit maintenant.* David hocha la tête et s'éloigna, protégeant la tête de Paul de sa main libre alors qu'il grimpait entre les murs de pierre humides. Il était content - c'était bien de pouvoir aider les gens dans le besoin, d'offrir la guérison - quelque chose qu'il ne semblait pas pouvoir faire pour ceux qu'il aimait le plus. Paul tapota doucement sa poitrine, saisissant l'enveloppe qu'il avait fourrée dans sa poche : une lettre de Caroline Gill, livrée le matin même à son bureau. Il ne l'avait lu qu'une seule fois, rapidement, le rangeant au fur et à mesure que Norah entraînait, essayant de dissimuler son agitation. *Nous allons bien, Phoebe et moi,* avait-il dit. *Jusqu'à présent, elle n'a aucun problème avec son cœur.*

Maintenant, il attrapa doucement les petits doigts de Paul dans les siens. Son fils leva les yeux, les yeux écarquillés, curieux, et il ressentit une profonde et rapide poussée d'amour.

« Salut, dit David en souriant. « Je t'aime, petit gars. Mais ne mange pas ça, d'accord ?

Paul l'étudia avec de grands yeux sombres, puis tourna la tête et posa sa joue contre la poitrine de David, rayonnant de chaleur. Il portait un chapeau blanc avec des canards jaunes que Norah avait brodés dans les jours calmes et vigilants après son accident. Avec l'émergence de chaque canard, David avait respiré un peu mieux. Il avait vu son chagrin, l'espace qu'il avait laissé dans son cœur, lorsqu'il avait développé la pellicule usagée dans son nouvel appareil photo : pièce après pièce vide dans leur ancienne maison, gros plans sur les cadres de fenêtres, les ombres dures de la rampe d'escalier, les carreaux de sol, de travers et de travers. Et les empreintes de pas de Norah, ces traînées erratiques et sanglantes. Il avait jeté les photos, négatifs et tout, mais elles le hantaient toujours. Il avait peur qu'ils le fassent toujours. Il avait menti, après tout ; il avait donné leur fille. Que de terribles conséquences s'ensuivent semblait à la fois inévitable et juste. Mais les jours avaient passé, presque trois mois maintenant, et

Norah semblait redevenue elle-même. Elle travaillait dans le jardin, ou riait au téléphone avec des amis, ou soulevait Paul de son parc avec ses bras fins et gracieux.

David, regardant, se dit qu'elle était heureuse.

Maintenant, les canards rebondissaient joyeusement à chaque pas, attrapant la lumière alors que David émergeait des escaliers étroits sur le pont en pierre naturelle enjambant la gorge. Norah, vêtue d'un short en jean et d'un chemisier blanc sans manches, se tenait au centre du pont, les orteils de ses baskets blanches au ras du bord rocheux. Lentement, avec une grâce de danseuse, Norah ouvrit les bras et se cambra, les yeux fermés, comme si elle s'offrait au ciel.

« Norah ! cria-t-il, consterné. "C'est dangereux!"

Paul appuya ses petites mains contre la poitrine de David. *Doo*, fit-il en écho, quand il entendit David dire *dangereux*, un mot de bébé appliqué aux prises électriques, aux escaliers, aux cheminées, aux chaises, et maintenant à cette chute abrupte sur la terre si loin sous sa mère.

"C'est spectaculaire !" cria Norah, laissant retomber ses bras. Elle se retourna, faisant glisser des cailloux sous ses pieds et glisser sur le bord. "Viens voir!"

Prudemment, il sortit sur le pont et alla se tenir à côté d'elle au bord. De minuscules silhouettes se déplaçaient lentement sur le chemin loin en contrebas, là où une ancienne rivière s'était autrefois précipitée. Maintenant, les collines roulaient en un printemps luxuriant, une centaine de nuances de vert différentes contre le ciel bleu clair. Il prit une profonde inspiration, luttant contre une vague de vertige, craignant même de jeter un coup d'œil à Norah. Il avait voulu l'épargner, la protéger de la perte et de la douleur ; il n'avait pas compris que la perte la suivrait malgré tout, aussi persistante et vivifiante qu'un courant d'eau. Il n'avait pas non plus anticipé son propre chagrin, tissé des fils sombres de son passé. Lorsqu'il imaginait la fille qu'il avait offerte, c'était le visage de sa sœur qu'il voyait, ses cheveux pâles, son sourire sérieux.

« Laisse-moi prendre une photo », dit-il en reculant lentement d'un pas, puis d'un autre. « Viens au milieu du pont. La lumière est meilleure.

« Dans une minute », dit-elle, les mains sur les hanches. "C'est tellement beau."

« Nora, dit-il. "Tu me rends vraiment nerveux."

« Oh, David », dit-elle en secouant la tête sans le regarder. « Pourquoi es-tu si inquiet tout le temps ? Je vais bien."

Il ne répondit pas, conscient du mouvement de ses poumons, de la profonde instabilité de sa respiration. Il avait eu la même sensation en ouvrant la lettre de Caroline, adressée à son ancien bureau de sa main hirsute, à moitié recouverte d'un

timbre d'expédition. C'était le cachet de la poste de Toledo, Ohio. Elle avait inclus trois photos de Phoebe, un bébé vêtu d'une robe rose. L'adresse de retour était une boîte postale, pas à Toledo mais à Cleveland. Cleveland, un endroit où il n'était jamais allé, un endroit où Caroline Gill vivait apparemment avec sa fille.

« Éloignons-nous d'ici, reprit-il enfin. "Laisse-moi prendre ta photo." »

Elle hocha la tête, mais lorsqu'il atteignit le centre sûr du pont et se retourna, Norah était toujours près du bord, lui faisant face, les bras croisés, souriant.

« Prends-le ici, dit-elle. "Faites comme si je marchais dans les airs." »

David s'accroupit, jouant avec les cadrans de l'appareil photo, la chaleur irradiant des rochers dorés nus. Paul se tortilla contre lui et commença à s'agiter. David se souvenait de tout cela – qui était resté invisible et non enregistré – lorsque l'image s'élevait plus tard dans le fluide en développement, prenant lentement forme. Il a encadré Norah dans le viseur, le vent bougeant dans ses cheveux, sa peau bronzée et en bonne santé, se demandant tout ce qu'elle lui cachait.

L'air du printemps était chaud, légèrement parfumé. Ils redescendirent à pied, passant devant des entrées de grottes et des bouquets de rhododendrons violets et de lauriers des montagnes. Norah les conduisit hors du chemin principal et à travers les arbres, le long d'un ruisseau, jusqu'à ce qu'ils débouchent dans un endroit ensoleillé dont elle se souvenait pour ses fraises des bois. Le vent se déplaçait légèrement dans les hautes herbes et les feuilles vert foncé des fraisiers scintillaient bas contre le sol. L'air était plein de douceur, de bourdonnement d'insectes, de chaleur.

Ils ont étalé leur pique-nique : fromage et craquelins et grappes de raisin. David s'assit sur la couverture, berçant la tête de Paul contre sa poitrine alors qu'il détachait le porte-bébé, pensant paresseusement à son propre père, trapu et fort, avec des doigts habiles et émoussés qui couvraient les mains de David alors qu'il lui apprenait à soulever une hache ou à traire le lait. vache ou enfoncer un clou dans les bardeaux de cèdre. Son père, qui sentait la sueur et la résine et la terre sombre et cachée des mines où il travaillait l'hiver. Même quand David était adolescent, pensionnaire en ville toute la semaine pour pouvoir aller au lycée, il adorait rentrer à pied le week-end et retrouver son père là-bas, fumant sa pipe sous le porche.

Doo, dit Paul. Libre, il a immédiatement retiré une chaussure. Il l'étudia attentivement, puis le laissa tomber presque aussitôt et rampa vers le monde herbeux au-delà de la couverture. David le regarda arracher une poignée de mauvaises herbes et les mettre dans sa bouche, un regard de surprise passant sur ses petits traits à la texture. Il souhaita, soudain, féroce, que ses parents soient vivants pour rencontrer son fils.

« Des trucs affreux, n'est-ce pas ? dit-il doucement, essuyant la bave d'herbe du menton de Paul. Norah s'est déplacée à côté de lui, silencieusement, efficacement,

sortant l'argenterie et les serviettes. Il a gardé son visage tourné; il ne voulait pas qu'elle le voie si remué par l'émotion. Il sortit une géode de sa poche et Paul la saisit à deux mains, la retournant.

« Est-ce qu'il devrait avoir ça dans la bouche ? » demanda Norah en s'asseyant à côté de lui, si près qu'il pouvait sentir sa chaleur, son odeur de sueur et de savon emplissant l'air.

"Probablement pas," dit-il, récupérant la pierre et donnant à Paul un cracker à la place. La géode était chaude et humide. Il lui a donné une fissure pointue sur la roche, l'ouvrant pour révéler son cœur violet cristallin.

"Tellement beau," murmura Norah en le tournant dans sa main.

"Mers anciennes", a déclaré David. "L'eau s'est emprisonnée à l'intérieur et s'est cristallisée au fil des siècles."

Ils mangèrent paresseusement, puis cueillirent des fraises mûres, réchauffées par le soleil et tendres. Paul les mangea à pleines mains, le jus coulant sur ses poignets. Deux faucons tournaient paresseusement dans le ciel d'un bleu profond. *Didi*, dit Paul en levant un bras potelé pour pointer du doigt. Plus tard, lorsqu'il s'endormit, Norah l'installa sur une couverture à l'ombre de l'herbe.

« C'est bien », observa Norah en s'adossant à un rocher. "Juste nous trois, assis au soleil."

Ses pieds étaient nus et il les prit dans ses mains, les massant, os délicats cachés sous la chair.

"Oh," dit-elle en fermant les yeux, "c'est *vraiment* sympa. Tu vas m'endormir.

« Reste éveillé », dit-il. "Dis-moi ce que tu penses."

"Je ne sais pas. Je me souvenais justement de ce petit champ près de la ferme de moutons. Quand Bree et moi étions petits, nous y attendions notre père. Nous avons rassemblé d'énormes grappes de Susans aux yeux noirs et de la dentelle de la reine Anne. Le soleil était exactement comme ça, comme une étreinte. Notre mère a mis les fleurs dans des vases partout dans la maison.

"C'est bien aussi," dit David, relâchant un de ses pieds et s'occupant de l'autre. Il passa légèrement son pouce sur la fine cicatrice blanche laissée par l'ampoule cassée. "J'aime penser à toi là-bas." La peau de Norah était douce. Il se souvenait des jours ensoleillés de sa propre enfance, avant que June ne tombe si malade, lorsque la famille était partie à la chasse au ginseng, une plante fragile cachée dans la lumière sombre au milieu des arbres. Ses parents s'étaient rencontrés lors d'une telle recherche. Il avait leur photo de mariage, et le jour de leur propre mariage, Norah la lui avait présentée

dans un beau cadre en chêne. Sa mère, à la peau claire et aux cheveux ondulés, une taille fine, un léger sourire complice. Son père, barbu, debout derrière elle, sa casquette à la main. Ils avaient quitté le palais de justice après le mariage et emménagé dans la cabane que son père avait construite à flanc de montagne surplombant leurs champs. "Mes parents adoraient être dehors", a-t-il ajouté. « Ma mère a planté des fleurs partout. Il y avait un groupe de jack-in-the-pupitre près du ruisseau en amont de notre maison.

« Je suis désolé de ne jamais les avoir rencontrés. Ils ont dû être si fiers de toi.

"Je ne sais pas. Peut être. Ils étaient contents que ma vie soit plus facile.

"Content," acquiesça-t-elle lentement, ouvrant les yeux et jetant un coup d'œil à Paul, qui dormait paisiblement, une lumière tachetée tombant sur son visage. « Mais peut-être un peu désolé aussi ? Je le serais si Paul grandissait et déménageait.

« Oui », dit-il en hochant la tête. "C'est vrai. Ils étaient fiers et désolés tous les deux. Ils n'aimaient pas la ville. Ils ne m'ont rendu visite qu'une seule fois à Pittsburgh. Il se souvenait d'eux assis maladroitement dans sa chambre d'étudiant, sa mère commençant à chaque fois qu'un sifflet de train retentissait. June était morte à ce moment-là, et alors qu'ils étaient assis en sirotant un café faible à sa table d'étudiant branlante, il se souvenait avoir pensé amèrement qu'ils ne savaient pas quoi faire d'eux-mêmes sans que June s'occupe de lui. Elle avait été le centre de toutes leurs vies pendant si longtemps. « Ils ne sont restés avec moi qu'une nuit. Après la mort de mon père, ma mère est allée vivre avec sa sœur dans le Michigan. Elle ne voulait pas voler et elle n'a jamais appris à conduire. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, après ça.

« C'est trop triste », dit Norah en frottant une tache de terre sur son mollet.

"Oui," dit David. "C'est vraiment trop triste." Il pensa à June, à la façon dont ses cheveux devenaient si blonds au soleil chaque été, à l'odeur de sa peau - du savon et de la chaleur et quelque chose de métallique, comme une pièce de monnaie - qui emplissait l'air quand ils s'accroupissaient côte à côte, creusant le sol avec des bâtons. Il l'avait tellement aimée, son doux rire. Et il avait détesté rentrer à la maison pour la trouver allongée sur une paille sous le porche les jours ensoleillés, le visage de sa mère dessiné avec inquiétude alors qu'elle était assise à côté de la forme molle de sa fille, chantant doucement, décortiquant du maïs ou écosant des pois.

David regarda Paul, qui dormait si profondément sur la couverture, la tête tournée sur le côté, ses longs cheveux bouclés contre son cou humide. Son fils, du moins, il l'avait mis à l'abri du chagrin. Paul ne grandirait pas, comme David l'avait fait, subissant la perte de sa sœur. Il ne serait pas obligé de se débrouiller seul parce que sa sœur ne le pourrait pas.

Cette pensée et la force de son amertume choquèrent David. Il voulait croire qu'il avait fait ce qu'il fallait en remettant sa fille à Caroline Gill. Ou du moins qu'il avait les

bonnes raisons. Mais peut-être qu'il ne l'avait pas fait. Peut-être n'était-ce pas tant Paul qu'il avait protégé cette nuit enneigée qu'une version perdue de lui-même.

« Tu regardes si loin », observa Norah.

Il bougea, se rapprochant d'elle, s'appuyant également contre le rocher.

"Mes parents avaient de grands rêves pour moi", a-t-il déclaré. "Mais ils ne correspondaient pas à mes propres rêves."

"On dirait ma mère et moi", a déclaré Norah en serrant ses genoux. « Elle dit qu'elle vient nous rendre visite le mois prochain. Est-ce que je t'ai dit? Elle a un vol gratuit.

« C'est bien, n'est-ce pas ? Paul va l'occuper.

Norah éclata de rire. « Il le fera, n'est-ce pas ? C'est toute sa raison de venir.

« Norah, de quoi rêves-tu ? » Il a demandé. "Que rêvez-vous pour Paul?"

Norah ne répondit pas tout de suite. "Je suppose que je veux qu'il soit heureux," dit-elle enfin. "Tout ce qui le rend heureux dans la vie, je veux qu'il l'ait. Je me fiche de ce que c'est, tant qu'il grandit pour être bon et fidèle à lui-même. Et généreux et fort, comme son père.

"Non," dit David, mal à l'aise. "Tu ne veux pas qu'il me suive."

Elle lui lança un regard attentif, surprise. "Pourquoi pas?"

Il n'a pas répondu. Après un long moment d'hésitation, Norah reprit la parole.

"Qu'est-ce qui ne va pas?" demanda-t-elle, pas agressivement mais pensivement, comme si elle essayait de deviner la réponse pendant qu'elle parlait. "Entre nous, je veux dire, David."

Il ne répondit pas, luttant contre une soudaine montée de colère. Pourquoi devait-elle encore remuer les choses ? Pourquoi ne pouvait-elle pas laisser le passé se reposer et passer à autre chose ? Mais elle reprit la parole.

« Ce n'est plus pareil depuis la naissance de Paul et la mort de Phoebe. Et pourtant, tu ne veux toujours pas parler d'elle. C'est comme si tu voulais effacer le fait qu'elle existait.

« Norah, que veux-tu que je te dise ? Bien sûr, la vie n'a pas été la même.

« Ne te fâche pas, David. C'est juste une sorte de stratégie, n'est-ce pas ? Alors je ne parlerai plus d'elle. Mais je ne reculerai pas. Ce que je dis est vrai.

Il soupira.

« Ne gâche pas cette belle journée, Norah, dit-il enfin.

"Je ne le suis pas," dit-elle en s'éloignant. Elle s'allongea sur la couverture et ferma les yeux. "Je suis parfaitement satisfait de cette journée."

Il la regarda un instant, la lumière du soleil se refléter dans ses cheveux blonds, sa poitrine se soulevant et s'abaissant doucement à chaque respiration. Il voulait tendre la main et tracer les délicats os incurvés de ses côtes ; il voulait l'embrasser à l'endroit où les os se rencontraient, s'étirant comme des ailes.

« Nora, dit-il. « Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas ce que tu veux.

"Non," dit-elle. "Tu ne le fais pas."

"Tu pourrais me le dire."

« Je suppose que je pourrais. Peut être que je le ferais. Étaient-ils très amoureux ? demanda-t-elle soudain, sans ouvrir les yeux. Sa voix était toujours douce et calme, mais il était conscient d'une nouvelle tension dans l'air. « Ton père et ta mère ?

"Je ne sais pas," dit-il lentement, prudemment, essayant de déterminer la source de sa question. "Ils s'aimaient. Mais il était souvent absent. Comme je l'ai dit, ils ont eu des vies difficiles.

"Mon père aimait ma mère plus qu'elle ne l'aimait", a déclaré Norah, et David a senti un malaise monter dans son cœur. "Il l'aimait, mais il ne semblait pas pouvoir montrer son amour d'une manière significative pour elle. Elle pensait juste qu'il était décalé, un peu idiot. Il y avait beaucoup de silence dans ma maison, en grandissant.... Nous sommes assez silencieux chez nous aussi », ajouta-t-elle, et il repensa à leurs soirées calmes, la tête penchée sur le petit chapeau blanc à canards.

« Un bon silence », dit-il.

"Parfois."

« Et d'autres fois ?

"Je pense encore à elle, David," dit-elle, se tournant sur le côté et rencontrant son regard. "Notre fille. Comment elle serait.

Il ne répondit pas, et tandis qu'il la regardait, elle pleura silencieusement, couvrant son visage de ses mains. Après un moment, il tendit la main et toucha son bras ; elle essuya les larmes de ses yeux.

"Et toi?" demanda-t-elle, féroce maintenant. "Est-ce qu'elle ne te manque jamais toi aussi ?"

"Oui," dit-il sincèrement. "Je pense à elle tout le temps."

Norah posa sa main sur sa poitrine, puis ses lèvres, tachées de baies, furent sur les siennes, une douceur aussi perçante que le désir contre sa langue. Il se sentit tomber, le soleil sur sa peau et ses seins se soulever doucement, comme des oiseaux, contre ses mains. Elle chercha les boutons de sa chemise, et sa main effleura la lettre qu'il avait cachée dans sa poche.

Il ôta sa chemise, mais même ainsi, quand il glissa ses bras autour d'elle à nouveau, il se dit, *je t'aime. Je t'aime tellement et je t'ai menti*. Et la distance qui les séparait, quelques millimètres seulement, l'espace d'un souffle, ouvert et approfondi, devenait une caverne au bord de laquelle il se tenait. Il s'éloigna, retournant dans la lumière et l'ombre, les nuages au-dessus de lui et puis plus, et la roche réchauffée par le soleil brûlant contre son dos.

"Qu'est-ce que c'est?" demanda-t-elle en caressant sa poitrine. « Oh, David, qu'est-ce qui ne va pas ? »

"Rien."

"David," dit-elle. "Ah David. S'il te plaît."

Il a hésité, sur le point de tout avouer, puis il n'a pas pu.

« Un problème de travail. Un patient. Je n'arrive pas à me sortir l'affaire de la tête.

« Laisse tomber », dit-elle. "J'en ai marre de ton travail."

Des faucons, s'élevant haut sur les courants ascendants, et le soleil si chaud. Tout tournait en rond, revenant à chaque fois exactement au même point. Il doit lui dire; les mots remplissaient sa bouche. *Je t'aime, je t'aime tellement, et je t'ai menti*.

« Je veux avoir un autre bébé, David », dit Norah en s'asseyant. "Paul est assez vieux maintenant, et je suis prêt."

David a été si surpris qu'il n'a pas parlé pendant un moment.

« Paul n'a qu'un an, dit-il enfin.

"Donc? Les gens disent qu'il est plus facile d'en finir avec toutes les couches et tout en même temps.

« Quelles personnes ? »

Elle soupira. "Je savais que tu dirais non."

"Je ne dis pas non," répondit prudemment David.

Elle n'a pas répondu.

"Le moment semble mal choisi", a-t-il déclaré. "C'est tout."

« Vous *dites* non. Tu dis non, mais tu ne veux pas l'admettre.

Il garda le silence, se souvenant de la façon dont Norah s'était tenue si près du bord du pont. Se souvenant de ses photographies de rien, et de la lettre dans sa poche. Il ne voulait rien de plus que la sécurité des structures délicates de leur vie, que les choses continuent comme elles étaient. Pour que le monde ne change pas, pour que ce fragile équilibre entre eux perdure.

"Tout va bien en ce moment," dit-il doucement. « Pourquoi secouer le bateau ? »

« Et pour Paul ? » Elle lui fit un signe de tête, dormant, immobile et paisible, sur sa couverture. "Elle lui manque."

"Il ne peut pas s'en souvenir," répondit sèchement David.

"Neuf mois", a déclaré Norah. « Grandir cœur à cœur. Comment pourrait-il pas, à un certain niveau?

"Nous ne sommes pas prêts", a déclaré David. "Je ne suis pas."

"Il ne s'agit pas seulement de vous", a déclaré Norah. « Tu es à peine chez toi de toute façon. C'est peut-être à moi qu'elle manque, David. Parfois, honnêtement, j'ai l'impression qu'elle est si proche, juste dans l'autre pièce, et je l'ai oubliée. Je sais que cela doit sembler fou, mais c'est vrai.

Il ne répondit pas, même s'il savait exactement ce qu'elle voulait dire. L'air était chargé d'un parfum de fraises. Sa mère avait fait des conserves sur le réchaud extérieur, remuant le mélange moussant pendant qu'il cuisait en sirop, faisant bouillir les bocaux et les remplissant pour qu'ils se tiennent, comme des bijoux, sur une étagère. Lui et June avaient mangé cette confiture en plein hiver, volant des cuillerées quand leur mère ne regardait pas et se cachant sous la nappe cirée de la table pour les lécher. La mort de June avait brisé l'esprit de leur mère, et David ne pouvait plus se croire à l'abri du malheur. Il était statistiquement peu probable qu'ils aient un autre enfant trisomique, mais c'était possible, tout était possible ; et il ne pouvait pas prendre le risque.

« Mais ça n'arrangerait pas les choses, Norah, d'avoir un autre bébé. Ce n'est pas la bonne raison.

Après un moment de silence, elle se leva, frottant ses mains sur son short, et pataugea furieusement dans le champ.

Sa chemise était froissée à côté de lui, un coin de l'enveloppe blanche visible. David ne l'a pas atteint; il n'en avait pas besoin. La note était brève, et bien qu'il n'ait regardé les photos qu'une seule fois, elles étaient aussi claires pour lui que s'il les avait prises lui-même. Les cheveux de Phoebe étaient noirs et fins, comme ceux de Paul. Ses yeux étaient bruns et elle agitait des poings potelés en l'air, comme si elle cherchait quelque chose au-delà du champ de vision de la caméra. Caroline, peut-être, brandissant la caméra. Il l'avait aperçue au service commémoratif, grande et solitaire dans son manteau rouge, et il était allé directement à son appartement après, incertain de ses intentions, sachant seulement qu'il devait la voir. Mais à ce moment-là, Caroline était partie. Son appartement avait exactement le même aspect, avec ses meubles trapus et ses murs simples ; un robinet a coulé dans la salle de bain. Pourtant, l'air était trop calme, les étagères nues. Les tiroirs du bureau et les placards étaient vides. Dans la cuisine, une lumière terne se déversant sur le linoléum noir et blanc, David s'était tenu debout, écoutant les battements de son propre cœur inquiet.

Maintenant, il était allongé, les nuages se déplaçant au-dessus de lui, ombre et lumière. Il n'avait pas essayé de trouver Caroline, et puisque sa lettre n'avait aucune adresse de retour utile, il ne pouvait pas imaginer par où commencer. *C'est entre tes mains maintenant*, lui avait-il dit. Mais il se trouva frappé à des moments étranges : seul dans son nouveau bureau ; ou développer des photos, regarder des images émerger, mystérieusement, sur les feuilles de papier blanc vierge ; ou allongé ici sur ce rocher chaud pendant que Norah, blessée et en colère, s'éloignait.

Il était fatigué et il se sentait sombrer dans le sommeil. Les insectes bourdonnaient dans la lumière du soleil et il se sentait légèrement anxieux à propos des abeilles. Les cailloux dans ses poches se pressaient contre sa jambe. Les nuits de son enfance, il retrouvait parfois son père dans la bascule du porche, les peupliers scintillants, animés de lucioles. Une de ces nuits, son père lui tendit une pierre lisse, une tête de hache qu'il avait trouvée en creusant une tranchée. *Plus de deux mille ans*, dit-il. *Imaginez ça, David. Il était autrefois entre d'autres mains, il y a éternellement longtemps, mais sous cette même lune.*

C'était une fois. Il y avait d'autres jours où ils sortaient pour attraper des serpents à sonnette. Du crépuscule à l'aube, ils avaient marché à travers les bois, portant des bâtons fourchus, des sacs en tissu sur leurs épaules et une boîte en métal se balançant de la main de David.

Il a toujours semblé à David que le temps s'arrêtait ces jours-là, le soleil pour toujours dans le ciel et les feuilles sèches bougeant sous ses pieds. Le monde a été réduit à lui-même, à son père et aux serpents, mais il s'est également agrandi, le ciel s'ouvrant largement autour de lui, plus haut et plus bleu à chaque pas, et tout ralentissant jusqu'au moment où il a repéré un mouvement parmi les couleurs. de terre

et de feuilles sèches, le motif en forme de diamant n'est visible que lorsque le serpent a commencé à bouger. Son père lui avait appris à rester immobile, à observer les yeux jaunes, la langue tremblotante. Chaque fois qu'un serpent perdait sa peau, le hochet s'allongeait, de sorte que vous pouviez dire par le volume du hochet dans le silence de la forêt quel âge avait le serpent, quelle taille et combien d'argent il rapporterait. Pour les plus grands, convoités par les zoos et les scientifiques et parfois par les dresseurs de serpents, ils pourraient recevoir cinq dollars chacun.

La lumière tombait à travers les arbres et dessinait des motifs sur le sol de la forêt, et il y avait le bruit du vent. Puis il y eut le cliquetis, et la tête dressée du serpent, et le bras de son père, fort et solide, plongeant un bâton fourchu pour immobiliser le serpent par le cou. Les crocs se sont étendus, frappant durement la terre humide, le cliquetis sauvage et furieux. Avec deux doigts puissants, son père agrippa fermement le serpent derrière sa mâchoire ouverte et le ramassa : frais, sec, se tordant comme un fouet. Il jeta le serpent dans un sac en tissu et le referma brusquement, puis le sac était une chose vivante, tremblant sur le sol. Son père l'a renversé dans une boîte en métal et a fermé le couvercle. Sans parler, ils marchaient, comptant l'argent du serpent dans leur esprit. Il y avait des semaines, en été et à la fin de l'automne, où ils pouvaient gagner 25 \$ de cette façon. L'argent payé pour la nourriture; quand ils allaient chez le médecin à Morgantown, ça payait aussi.

David!

La voix de Norah lui parvint faiblement, avec urgence, à travers le passé lointain et la forêt jusqu'au jour. Il se redressa sur ses coudes et la vit debout à l'extrémité du champ de fraises mûrissantes, transpercée par quelque chose sur le sol. Il ressentit une poussée d'adrénaline et de peur. Les serpents à sonnette aimaient les bûches ensoleillées comme celle devant laquelle elle s'était arrêtée ; ils ont pondu leurs œufs dans le bois fertile pourri. Il jeta un coup d'œil à Paul, qui dormait toujours tranquillement à l'ombre, puis il se leva et courut, des chardons lui grattant les chevilles et des fraises éclatant doucement sous ses pieds, atteignant déjà la poche de son jean et fermant son poing autour de la plus grosse pierre. Lorsqu'il s'est approché suffisamment pour apercevoir la ligne sombre du serpent, il l'a lancé aussi fort qu'il le pouvait. La pierre terne s'arqua lentement dans l'air, tournant. Il tomba à six pouces du serpent et éclata, son cœur violet vivant et scintillant.

"Qu'est-ce que tu fais dans le monde ?" demande Nora.

Il l'avait alors rejointe. Haletant, il baissa les yeux. Ce n'était pas du tout un serpent, mais un bâton noir appuyé contre la peau sèche de la bûche.

"Je pensais que tu m'avais appelé," dit-il, confus.

"Je l'ai fait." Elle désigna une grappe de fleurs pâles juste au-delà de la ligne d'ombre. « Jack-in-the-pupitres. Comme ta mère avait l'habitude d'en avoir. David, tu me fais peur.

"Je pensais que c'était un serpent", a-t-il dit en désignant le bâton, en secouant la tête une fois de plus pour essayer d'effacer le passé. « Un serpent à sonnette. Je rêvais, je suppose. Je pensais que tu avais besoin d'aide.

Elle parut perplexe et il secoua la tête pour dissiper le rêve. Il se sentit terriblement stupide, tout à coup. Le bâton était un bâton, rien de plus. La journée semblait absurdemement normale. Les oiseaux ont crié et les feuilles ont recommencé à bouger dans les arbres.

« Pourquoi rêviez-vous de serpents ? » elle a demandé.

"J'avais l'habitude de les attraper", a-t-il dit. "Pour de l'argent."

"Pour de l'argent?" répéta-t-elle, intriguée. "Argent pour quoi?"

La distance était de retour entre eux, un gouffre du passé qu'il ne pouvait pas franchir. De l'argent pour la nourriture et pour ces voyages en ville. Elle venait d'un monde différent; elle ne comprendrait jamais cela.

"Ils m'ont aidé à payer mes études, ces serpents", a-t-il déclaré.

Elle hocha la tête et sembla sur le point d'en demander plus, mais elle ne le fit pas.

« Allons-y », dit-elle en se frottant l'épaule. "Allons chercher Paul et rentrons à la maison."

Ils retraversèrent le champ et remballèrent leurs affaires. Norah a porté Paul; lui, le panier pique-nique.

Alors qu'ils marchaient, il se souvint de son père debout dans le cabinet du médecin, des billets verts tombant comme des feuilles sur le comptoir. Avec chacun, David se souvenait des serpents, du battement de leurs râles et de leur gueule ouverte en un V futile, de la fraîcheur de leur peau sous ses doigts et de leur poids. L'argent du serpent. C'était un garçon, huit ou neuf ans, et c'était une chose qu'il pouvait faire.

Cela et protéger June. *Surveillez votre sœur*, avertissait sa mère en levant les yeux du poêle. *Nourrissez les poules, nettoyez le poulailler et désherbez le jardin. Et regardez juin.*

David l'a fait, mais pas bien. Il garda June en vue mais ne l'empêcha pas de creuser dans la terre et de la frotter dans ses cheveux. Il ne l'a pas réconfortée quand elle a trébuché sur un rocher et est tombée, se grattant le coude. Son amour pour elle était si profondément tissé de ressentiment qu'il ne pouvait pas démêler les deux. Elle était tout le temps malade, à cause de sa faiblesse cardiaque et des rhumes qu'elle attrapait à chaque saison, ce qui la faisait siffler et haleter. Pourtant, lorsqu'il remontait le chemin de l'école avec ses livres en bandoulière, c'était June qui attendait toujours, June qui l'a regardé en face et a compris à quoi ressemblait sa journée, qui voulait tout savoir. Ses

doigts étaient petits et elle aimait le caresser, la brise faisant bouger ses longs cheveux plats.

Et puis un week-end, il est rentré de l'école pour trouver la cabine vide, immobile, un gant de toilette suspendu au bord de la baignoire et un frisson dans l'air. Il s'assit sur le porche, affamé et froid, attendant. Bien plus tard, vers le crépuscule, il aperçut sa mère descendant la colline, les bras croisés. Elle ne parla pas jusqu'à ce qu'elle atteigne les marches, puis elle leva les yeux vers lui et dit : *David, ta sœur est morte. Juin est mort.* Les cheveux de sa mère étaient tirés en arrière et une veine pulsait dans sa tempe et ses yeux étaient rouges à cause des pleurs. Elle portait un pull gris fin, serré, et il a dit, *David, elle est partie.* Et quand il s'est levé et l'a serrée dans ses bras, elle s'est effondrée en pleurant, et il a dit : *Quand,* et elle a dit : *Il y a trois jours, mardi, il était tôt le matin et je suis sortie chercher de l'eau, et quand je suis revenue la maison était calme et je l'ai su tout de suite. Elle était partie. A cessé de respirer.* Il tenait sa mère, et il ne trouvait plus rien à dire. La douleur qu'il ressentait était au plus profond de lui, et au-dessus c'était un engourdissement et il ne pouvait pas pleurer. Il a mis une couverture autour des épaules de sa mère. Il lui fit une tasse de thé et sortit vers les poules et trouva les œufs qu'elle n'avait pas ramassés, et il les ramassa. Il a nourri les poules et trait la vache. Il faisait ces choses ordinaires, mais quand il entra dans la maison, il faisait encore sombre, l'air était toujours silencieux, et June était toujours partie.

Davey, sa mère a dit, longtemps après, de l'ombre où elle était assise, Tu vas à l'école. Apprenez quelque chose qui pourrait aider dans le monde. Il ressentit un ressentiment à cela ; il voulait que sa vie soit la sienne, libérée de cette ombre, de cette perte. Il se sentait coupable parce que June était allongée dans la terre avec un monticule de terre au-dessus d'elle et qu'il se tenait toujours là ; il était vivant, et le souffle entre et sort de ses poumons ; il pouvait le sentir, et son cœur battait. *Je serai médecin,* dit-il, et sa mère ne répondit pas mais après un moment, elle hocha la tête et se leva, resserrant son chandail. *Davy, j'ai besoin que tu prennes la Bible et que tu montes avec moi et que tu prononces les mots. Je veux que les mots soient prononcés formellement et correctement.* Et ainsi ils montèrent ensemble la colline. Il faisait nuit quand ils arrivèrent là-bas, et il se tenait sous les pins avec le vent violent qui chuchotait, et à la lumière vacillante de la lampe à pétrole, il lut : *Le Seigneur est mon berger. je ne voudrai pas. Mais je veux,* pensa-t-il, tandis qu'il prononçait ces mots. *Je veux.* Et sa mère pleura et ils descendirent silencieusement la colline jusqu'à la maison, où il écrivit une lettre à son père, annonçant la nouvelle. Il a posté ceci lundi lorsqu'il est retourné en ville, avec son agitation et ses lumières vives. Il se tenait derrière le comptoir, le chêne usé par une génération de commerçants, et laissa tomber la lettre blanche dans le courrier.

Quand ils atteignirent enfin la voiture, Norah s'arrêta pour examiner son épaule, rose foncé du soleil. Elle portait des lunettes de soleil, et quand elle le regarda, il ne put lire son expression.

"Vous n'avez pas besoin d'être un tel héros", a-t-elle déclaré. Ses mots étaient plats et répétés, et il pouvait dire qu'elle y avait pensé, qu'elle les avait répétés, peut-être,

pendant le trajet du retour.

"Je n'essaie pas d'être un héros."

"Non?" Elle détourna le regard. "Je pense que vous l'êtes," dit-elle. « C'est aussi de ma faute. Pendant longtemps j'ai voulu être secouru, je m'en rends compte. Mais plus maintenant. Tu n'as pas à me protéger tout le temps maintenant. Je déteste ça."

Et puis elle a pris le siège auto et s'est encore détournée. Dans la lumière du soleil tachetée, la main de Paul se posa sur ses cheveux, et David ressentit un sentiment de panique, presque de vertige, à tout ce qu'il ne savait pas ; du tout, il savait et ne pouvait pas réparer. Et la colère : il l'a ressentie aussi, d'un coup, dans un grand rush. À lui-même, mais aussi à Caroline, qui n'avait pas fait ce qu'il avait demandé, qui avait aggravé une situation impossible. Norah se glissa sur le siège avant et claqua la portière de la voiture. Il fouilla dans sa poche ses clés et sortit à la place la dernière géode, grise et lisse, en forme de terre. Il la tenait, la réchauffant dans sa paume, pensant à tous les mystères que le monde contenait : des couches de pierre, cachées sous la chair de la terre et de l'herbe ; ces rochers ternes, avec leurs cœurs cachés miroitants.

1970

mai 1970

je

IL EST ALLERGIQUE AUX ABEILLES », DIT NORAH AU PROFESSEUR en regardant Paul courir sur la nouvelle pelouse de la cour de récréation. Il grimpa en haut du toboggan, s'assit un instant avec ses courtes manches blanches flottant au vent, puis redescendit, bondissant de joie en touchant le sol. Les azalées étaient en pleine floraison, et l'air, chaud comme la peau, bourdonnait d'insectes, d'oiseaux. « Son père est allergique aussi. C'est très sérieux.

"Ne vous inquiétez pas," répondit Miss Throckmorton. "Nous prendrons bien soin de lui."

Mlle Throckmorton était jeune, tout juste sortie de l'école, brune, nerveuse et enthousiaste. Elle portait une jupe ample et de solides sandales plates, et ses yeux ne quittaient jamais les groupes d'enfants qui jouaient sur le terrain. Elle semblait stable, compétente, concentrée et gentille. Pourtant, Norah ne lui faisait pas entièrement confiance pour savoir ce qu'elle faisait.

« Il a ramassé une abeille, insista-t-elle, une abeille *morte* ; Je veux dire, un qui était juste allongé sur le rebord de la fenêtre. Quelques secondes plus tard, il gonflait comme un ballon.

« Ne vous inquiétez pas, Mme Henry », répéta Miss Throckmorton, un peu moins patiemment. Elle s'éloignait déjà, sa voix claire apaisante, comme une cloche, pour aider une petite fille avec du sable dans les yeux.

Norah s'attarda sous le nouveau soleil printanier, observant Paul. Il jouait à chat, les joues empourprées, courant les bras tendus le long du corps – il avait aussi dormi de cette façon quand il était bébé. Ses cheveux étaient noirs, mais à part cela, il ressemblait à Norah, disaient les gens, avec la même structure osseuse et une couleur claire. Elle se voyait en lui, c'était vrai, et David était là aussi, sous la forme de la mâchoire de Paul, la courbure de ses oreilles, la façon dont il aimait se tenir les bras croisés, écoutant le professeur. Mais surtout, Paul était simplement lui-même. Il aimait la musique et fredonnait des chansons inventées toute la journée. Bien qu'il n'ait que six ans, il avait déjà chanté des solos à l'école, s'avançant avec une innocence et une confiance qui étonnaient Norah, sa douce voix s'élevant dans l'auditorium aussi claire et mélodieuse que l'eau d'un ruisseau.

Maintenant, il s'arrêta pour s'accroupir à côté d'un autre petit garçon qui écumait les feuilles de l'eau sombre d'une flaque d'eau avec un bâton. Son genou droit était écorché, le pansement s'arrachant. La lumière du soleil brillait dans ses courts cheveux noirs. Norah le regardait, sérieuse et complètement absorbée par sa tâche, vaincue par le simple fait de son existence. Paul, son fils. Ici dans le monde.

« Norah Henri ! Juste la personne que je voulais voir.

Elle se tourna pour voir Kay Marshall, vêtue d'un pantalon rose slim et d'un pull crème et rose, de chaussures plates en cuir doré et de boucles d'oreilles dorées scintillantes. Elle poussait son nouveau-né dans une ancienne calèche en osier tandis qu'Elizabeth, son aînée, marchait à ses côtés. Elizabeth, née une semaine après Paul, dans le printemps soudain qui avait suivi cette neige étrange et soudaine. Elle était vêtue ce matin de suisses à pois roses et de souliers vernis blancs. Impatiente, elle s'éloigna de Kay et courut à travers la cour de récréation jusqu'aux balançoires.

« C'est une si belle journée », dit Kay en la regardant partir. « Comment vas-tu, Nora ?

"Je vais bien," dit Norah, résistant à l'impulsion de toucher ses cheveux, consciente de son chemisier blanc uni et de sa jupe bleue, son manque de bijoux. Peu importe quand et où Norah la voyait, Kay Marshall était toujours comme ça : calme et cool, coordonnée dans les moindres détails, ses enfants parfaitement habillés et sages. Kay était le genre de mère que Norah avait toujours imaginé qu'elle serait elle-même, gérant chaque situation avec un calme détendu et instinctif. Norah l'admirait, et elle l'enviait aussi. Parfois, elle se surprenait même à penser que si elle pouvait être plus comme Kay, plus sereine et plus sûre, son mariage pourrait s'améliorer ; elle et David pourraient être plus heureux.

« Je vais bien », répéta-t-elle en regardant le bébé qui la regardait avec de grands yeux inquisiteurs. « Regarde comme Angela grandit ! »

Impulsivement, Norah se pencha et ramassa le bébé, la deuxième fille de Kay, vêtue de rose mousseux assorti à sa sœur. Elle était légère et chaude dans les bras de Norah, tapotant les joues de Norah avec ses petites mains, en riant. Norah ressentit une bouffée de plaisir, se souvenant de la façon dont Paul s'était senti à cet âge, son parfum de savon et de lait, sa peau douce. Elle jeta un coup d'œil à la cour de récréation ; il courait à nouveau, jouant au chat. Maintenant qu'il était à l'école, il avait sa propre vie. Il n'aimait plus s'asseoir et se blottir contre elle, sauf s'il était malade ou voulait qu'elle lui lise une histoire avant de se coucher. Il semblait impossible qu'il ait jamais été aussi petit, impossible qu'il soit devenu un garçon avec un tricycle rouge qui enfonçait des bâtons dans les flaques d'eau et chantait si bien.

"Elle a dix mois aujourd'hui", a déclaré Kay. "Peux-tu le croire?"

« Non, dit Norah. "Le temps passe si vite."

"Êtes-vous passé par le campus ?" Kay a demandé. "Avez-vous entendu ce qui se passe?"

Norah hocha la tête. "Bree a appelé hier soir." Elle était restée debout, le téléphone dans une main et l'autre sur le cœur, regardant des informations granuleuses à la télévision : quatre étudiants abattus à Kent State. Même à Lexington, la tension montait depuis des semaines, les journaux pleins de guerre, de protestations et de troubles, le monde instable et changeant.

"C'est effrayant", a déclaré Kay, mais son ton était calme, plus désapprobateur que consterné, la même voix qu'elle aurait pu utiliser pour parler du divorce de quelqu'un. Elle prit Angela, lui baisa le front et la remit doucement dans la voiture.

"Je sais," acquiesça Norah. Elle a utilisé le même ton, mais pour elle, l'agitation semblait profondément personnelle, un reflet de ce qui se passait dans son cœur depuis des années. Pendant un instant, elle ressentit une autre pointe de jalousie aiguë et profonde. Kay a vécu dans l'innocence, épargnée par la perte, croyant qu'elle serait toujours en sécurité; Le monde de Norah avait changé à la mort de Phoebe. Toutes ses joies étaient mises en relief - par cette perte et par la possibilité d'une perte supplémentaire qu'elle entrevoyait maintenant à chaque instant. David lui disait toujours de se détendre, d'embaucher de l'aide, de ne pas trop se pousser. Il s'irritait de ses projets, de ses comités, de ses plans. Mais Norah ne pouvait pas rester assise ; cela la mettait trop mal à l'aise. Alors elle organisait des réunions et remplissait ses journées, toujours avec le sentiment désespéré que si elle baissait sa garde, ne serait-ce qu'un instant, le désastre s'ensuivrait. Le sentiment était pire en fin de matinée; elle buvait alors presque toujours un petit verre – du gin, parfois de la vodka – pour se détendre dans l'après-midi. Elle aimait le calme qui se répandait en elle comme la lumière. Elle a soigneusement caché les bouteilles à David.

"Quoi qu'il en soit," disait Kay. "Je voulais RSVP à propos de votre fête. Nous serions ravis de venir, mais nous serons un peu en retard. Y a-t-il quelque chose que je puisse apporter ?

« Juste vous-mêmes », a déclaré Norah. « Tout est presque prêt. Sauf que je dois rentrer chez moi et abattre un nid de guêpes.

Les yeux de Kay s'agrandirent légèrement. Elle était issue d'une vieille famille de Lexington et avait des « gens », comme elle les appelait. Les gens de la piscine et les gens du nettoyage et les gens de la pelouse et les gens de la cuisine. David a toujours dit que Lexington était comme le calcaire sur lequel il a été construit : des couches de stratification, des nuances d'être et d'appartenance, votre place dans la hiérarchie fixée dans la pierre il y a longtemps. Il ne fait aucun doute que Kay avait aussi des insectes.

« Un nid de guêpes ? Pauvre toi!"

"Oui," dit Norah. « Les guêpes à papier. Le nid est suspendu au garage.

Cela lui plaisait de choquer Kay, même si légèrement ; elle aimait le son concret de la tâche devant elle. Guêpes. Outils. Le démantèlement d'un nid. Norah espérait que cela prendrait toute la matinée. Sinon, elle pourrait se retrouver à conduire, comme elle l'avait fait si souvent ces dernières semaines, à vive allure, une flasque d'argent dans son sac à main. Elle pourrait atteindre la rivière Ohio en moins de deux heures. Louisville ou Maysville ou une fois, même, Cincinnati. Elle se garerait sur une falaise de la rivière et sortirait de la voiture, regardant l'eau lointaine toujours changeante loin en dessous.

La cloche de l'école a sonné et les enfants ont commencé à entrer. Norah chercha la tête noire de Paul, le regarda disparaître. "J'ai adoré que nos deux chantent ensemble", a déclaré Kay en envoyant des baisers à Elizabeth. « Paul a une si belle voix. Un cadeau, vraiment.

"Il aime la musique", a répondu Norah. "Il l'a toujours fait."

C'était vrai. Une fois, à trois mois, alors qu'elle parlait avec des amis, il s'était soudain mis à babiller, une cascade de sons se déversant dans la pièce comme des fleurs jaillissant soudainement d'un rayon de lumière, interrompant complètement la conversation.

« En fait, c'est l'autre chose que je voulais te demander, Norah. Cette collecte de fonds que je fais le mois prochain. C'est un thème de Cendrillon, et j'ai été envoyé pour rassembler autant de petits valets que possible. J'ai pensé à Paul.

Malgré elle, Norah ressentit une bouffée de plaisir. Elle avait abandonné l'espoir d'une telle invitation il y a des années, après le mariage et le divorce scandaleux de Bree.

« Un valet de pied ? répéta-t-elle, prenant les nouvelles.

"Eh bien, c'est la meilleure partie", a confié Kay. « Pas seulement un valet de pied. Paul chanterait. Un duo. Avec Elisabeth.

"Je vois", a dit Norah, et elle l'a fait. La voix d'Elizabeth était douce mais ténue. Elle chantait avec des acclamations forcées, comme des bulbes de printemps en janvier, ses yeux anxieux parcourant le public. Sa voix ne serait pas assez forte sans celle de Paul.

"Cela signifierait tellement pour tout le monde s'il le faisait."

Norah hocha lentement la tête, déçue, ennuyée d'avoir pris soin d'elle. Mais la voix de Paul était pure, ailée ; il aimerait être valet de pied. Et au moins cette fête, comme les guêpes, fournirait une autre ancre à ses jours.

"Merveilleux!" dit Kay. "Oh, merveilleux. J'espère que cela ne vous dérangera pas, ajouta-t-elle, j'ai pris la liberté de lui réserver un petit smoking. Je savais juste que tu dirais oui ! Elle jeta un coup d'œil à sa montre, efficace maintenant, prête à partir. "C'est

bon de vous voir", a-t-elle ajouté en faisant un signe de la main en s'éloignant, en poussant la voiture.

La cour de récréation était vide. Un emballage de bonbon a clignoté, tournoyant, à travers l'herbe printanière envahie et pris dans les azalées roses flamboyantes. Norah passa devant les balançoires lumineuses et toboggans jusqu'à sa voiture. La rivière, son tourbillon apaisant, l'appelait. Deux heures, et elle pourrait être là. L'attrait de la conduite rapide, du vent impétueux, de l'eau, était presque irrésistible, si grand que lors des dernières vacances scolaires, elle avait été choquée de se retrouver à Louisville, Paul effrayé et silencieux sur la banquette arrière, ses cheveux balayés par le vent et le gin déjà mince. *Voilà la rivière*, avait-elle dit, debout avec la petite main de Paul dans la sienne, regardant l'eau boueuse et tourbillonnante. *Maintenant, nous allons au zoo*, avait-elle annoncé, comme si cela avait toujours été son intention.

Elle quitta l'école et se rendit en ville à travers les rues bordées d'arbres, passant devant la banque et la bijouterie, son désir aussi vaste que le ciel. Elle a ralenti en passant devant World Travel. Hier, elle avait passé un entretien pour un emploi là-bas. Elle avait vu l'annonce dans le journal, et elle avait été attirée dans le bâtiment bas en briques par les signes glamour sur les fenêtres : plages et bâtiments scintillants, ciel et couleurs vives. Elle n'avait pas vraiment voulu le travail jusqu'à ce qu'elle y soit arrivée, et puis tout à coup elle l'a fait. Assise dans son fourreau de lin imprimé, tenant son sac à main blanc sur ses genoux, elle avait voulu ce travail plus que tout. L'agence appartenait à un homme du nom de Pete Warren, cinquante ans et chauve sur toute la ligne, qui avait tapoté un crayon sur son bloc-notes et plaisanté sur les Wildcats. Il l'avait aimée, elle pouvait le dire, même si son diplôme était en anglais et qu'elle n'avait aucune expérience. Il était censé lui faire savoir aujourd'hui.

Derrière elle, quelqu'un a klaxonné. Norah accéléra. Cette route traversait la ville et croisait l'autoroute. Mais à mesure qu'elle s'approchait de l'université, la circulation se densifia. Les rues étaient si pleines de monde qu'elle ralentit à quatre pattes puis dut s'arrêter complètement. Elle est sortie de la voiture et l'a laissée. Au loin, du plus profond du campus, arrivait un gonflement sombre de voix, rythmées et montantes, un chant plein d'énergie qui ressemblait en quelque sorte à l'éclatement des bourgeons des arbres. Son agitation et son désir semblaient répondus par ce moment, et elle tomba dans le courant des gens en mouvement.

Des parfums de sueur et d'huile de patchouli remplissaient l'air, et la lumière du soleil était chaude sur ses bras. Elle pensa à l'école primaire, à seulement un kilomètre, à l'ordre et à la banalité, et elle pensa au ton désapprouvateur de Kay Marshall, et pourtant elle continua. Les épaules, les bras et les cheveux l'effleuraient. Le courant a commencé à ralentir et à s'accumuler; il y avait une foule rassemblée près du bâtiment ROTC, où deux jeunes hommes se tenaient sur les marches, l'un avec un mégaphone. Norah s'arrêta également, se penchant pour voir ce qui se passait. L'un des jeunes hommes, vêtu d'une veste de costume et d'une cravate, brandissait un drapeau américain dont les rayures flottaient. Pendant qu'elle regardait, l'autre jeune homme, également joliment

habillé, tenait son poing près du bord. Les flammes étaient d'abord invisibles, une intensité de chaleur chatoyante, puis elles se sont prises dans le tissu, se dressant contre les feuilles, le bleu et le vert du jour.

Norah regarda ce qui se passait comme au ralenti. À travers l'air vacillant, elle vit Bree se déplacer le long du périmètre de la foule près du bâtiment, distribuant des tracts. Ses longs cheveux étaient attachés en une queue de cheval qui se balançait contre son haut blanc de paysanne. Elle était si belle, pensa Norah, entrevoyant la détermination et l'excitation sur le visage de sa sœur juste avant qu'elle ne disparaisse. L'envie montait à nouveau en elle, comme une flamme : l'envie de Bree, pour sa sûreté et sa liberté. Norah s'est frayé un chemin à travers la foule.

Elle aperçut sa sœur encore deux fois – l'éclair de ses cheveux blonds, son visage de profil – avant de finalement l'atteindre. À ce moment-là, Bree se tenait sur le trottoir, parlant à un jeune homme aux cheveux roux, leur conversation était si intense que lorsque Norah lui toucha enfin le bras, Bree se retourna, perplexe et aveugle, son expression complètement vide pendant un long instant avant de reconnaître sa sœur.

« Norah ? » dit-elle. Elle posa sa main sur la poitrine de l'homme aux cheveux roux, un geste si sûr et si intime que le cœur de Norah se serra. « C'est ma sœur, expliqua Bree. « Norah, c'est Marc.

Il hocha la tête sans sourire et serra la main de Norah, l'évaluant.

"Ils ont mis le feu au drapeau", a déclaré Norah, consciente une fois de plus de ses vêtements, aussi déplacés ici que sur la cour de récréation, pour des raisons tout à fait différentes.

Les yeux bruns de Mark se rétrécirent légèrement et il haussa les épaules.

"Ils ont combattu au Vietnam", a-t-il dit. "Donc je suppose qu'ils avaient leurs raisons."

"Mark a perdu la moitié de son pied au Vietnam."

Norah se retrouva à jeter un coup d'œil aux bottes de Mark, lacées jusqu'aux chevilles.

"La moitié avant", a-t-il dit en tapant du pied droit. "Les orteils et puis certains."

"Je vois," dit Norah, profondément embarrassée.

"Écoutez, Mark, pouvez-vous nous donner une minute ?" a demandé Bree.

Il jeta un coup d'œil à la foule agitée. "Pas vraiment. Je suis le prochain orateur.

"C'est bon. Je reviens tout de suite », a-t-elle dit, puis elle a pris la main de Norah et l'a tirée à quelques mètres, se cachant sous un groupe de catalpa.

"Que faites-vous ici?" elle a demandé.

"Je ne suis pas sûr", a déclaré Norah. "J'ai dû m'arrêter, c'est tout, quand j'ai vu la foule."

Bree hocha la tête, ses boucles d'oreilles en argent scintillantes. « C'est incroyable, n'est-ce pas ? Il doit y avoir cinq mille personnes ici. Nous en espérons quelques centaines. C'est à cause de l'État de Kent. C'est la fin."

La fin de quoi ? se demanda Norah, les feuilles flottant autour d'elle. Quelque part, Mlle Throckmorton appelait les étudiants et Pete Warren était assis sous les affiches de voyage sur papier glacé, écrivant des billets. Des guêpes nageaient paresseusement dans l'air ensoleillé près de son garage. Le monde pourrait-il finir un tel jour ?

"C'est ton petit copain?" elle a demandé. « Celui dont tu me parlais ?

Bree hocha la tête, souriant d'un sourire privé.

« Ah, regarde-toi ! Tu es amoureux."

— Je suppose que oui, dit doucement Bree en jetant un coup d'œil à Mark. "Je suppose que je le suis."

"Eh bien, j'espère qu'il te traite bien," dit Norah, consternée d'entendre la voix de sa mère, jusque dans l'intonation. Mais Bree était trop heureuse pour faire autre chose que rire.

"Il me traite bien", a-t-elle déclaré. "Hé, puis-je l'amener ce week-end ? A ta fête ?

« Bien sûr », dit Norah, même si elle n'en était pas sûre du tout.

"Super. Oh, Norah, as-tu trouvé le travail que tu voulais ?

Les feuilles de catalpa bougeaient comme de souples cœurs verts dans le vent, et au-delà la foule ondulait et se balançait.

"Je ne sais pas encore," répondit Norah, en pensant au bureau coloré et de bon goût. Soudain, ses aspirations semblaient si insignifiantes.

"Mais comment s'est passé l'entretien ?" Bree a insisté.

"Bien. Ça s'est bien passé. Je ne suis simplement plus sûr de vouloir le poste, c'est tout.

Bree repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille et fronça les sourcils.

"Pourquoi pas? Norah, pas plus tard qu'hier, tu cherchais désespérément ce travail. Tu étais tellement excité. C'est David, n'est-ce pas ? Dire que vous ne pouvez pas.

Norah, agacée, secoua la tête. « David ne sait même pas. Bree, ce n'était qu'un petit bureau. Ennuyeux. Bourgeois. Vous ne seriez pas pris mort là-dedans.

« Je ne suis pas toi », fit remarquer Bree, impatiente. « Tu n'es pas moi. Tu voulais ce travail, Norah. Pour le glamour. Pour l'amour du ciel, pour l'indépendance.

C'était vrai qu'elle avait voulu le travail, mais c'était aussi vrai qu'elle sentait la colère monter à nouveau : c'était bien pour Bree, qui était là à commencer des révolutions, de la reléguer à une vie de neuf à cinq.

« Je dactylographierais, je ne voyagerais pas. Il faudrait des années et des années avant que je gagne des voyages. Ce n'est pas exactement ce que j'imaginais pour ma vie, Bree.

"Et pousser un aspirateur, c'est?"

Norah pensa à la ruée sauvage du vent, à l'Ohio, tourbillonnant, à seulement quatre-vingts milles. Elle serra les lèvres et ne répondit pas.

« Tu me rends tellement folle, Norah. Pourquoi avez-vous peur du changement ? Pourquoi ne pouvez-vous pas simplement *être* et laisser le monde se dérouler ? »

"Je le suis", dit-elle. *je suis*. Tu n'as aucune idée!"

« Vous vous enfoncez la tête dans le sable. C'est ce que je vois."

"Vous ne voyez rien d'autre que le prochain homme disponible."

"D'accord. Avaient fini." Bree a fait un seul pas et a été immédiatement avalée par la foule : un éclair de couleur, puis disparu.

Norah resta un moment sous les catalpas, tremblant d'une colère qu'elle savait inexplicable. Qu'est-ce qui n'allait pas avec elle ? Comment pouvait-elle envier Kay Marshall un moment et Bree le suivant, pour des raisons aussi complètement différentes ?

Elle a traversé la foule jusqu'à sa voiture. Après la turbulence et le drame de la manifestation, les rues de la ville semblaient plates, décolorées, sinistrement ordinaires. Trop de temps s'était écoulé ; elle n'avait que deux heures avant d'avoir besoin d'aller chercher Paul. Pas assez de temps pour la rivière maintenant. Chez elle, dans sa cuisine ensoleillée, Norah s'est fait un gin tonic. Le verre était solide et frais dans sa main, et la glace tintait d'une clarté rassurante. Dans le salon, elle s'arrêta devant la photo d'elle

debout sur le pont de pierre naturelle. Lorsqu'elle s'est souvenue de ce jour - leur randonnée et leur pique-nique - elle n'a jamais pensé à ce moment. Au lieu de cela, elle se souvint du monde qui s'étendait sous elle, du soleil et de l'air sur sa peau. *Laisse-moi te prendre en photo*, avait appelé David avec insistance, et elle s'était retournée pour le trouver, agenouillé, concentré, soucieux de préserver un moment qui n'avait jamais vraiment existé. Elle avait eu raison à propos de cet appareil photo, à son grand regret. David, fasciné jusqu'à l'obsession, avait fait construire une chambre noire au-dessus du garage.

David. Comment se faisait-il qu'il devenait plus mystérieux pour elle au fil des années, ainsi que plus familier ? Il avait laissé une paire de boutons de manchette en ambre sur la console sous les photos. Norah les ramassa et les tint dans sa paume, écoutant le tic-tac de l'horloge doucement dans le salon. Les pierres se réchauffaient dans sa main ; elle était réconfortée par leur douceur. Elle a trouvé des cailloux partout, agglutinés dans les poches de David, éparpillés sur la commode, glissés dans des enveloppes sur le bureau. Parfois, elle apercevait David et Paul dans l'arrière-cour, leurs têtes penchées ensemble sur une pierre qui semblait vraisemblablement. En les regardant, son cœur s'ouvrait toujours avec une sorte de joie méfiante. De tels moments étaient rares ; David était tellement occupé ces jours-ci. Arrêtez, voulait dire Norah. *Prend une minute. Passer du temps. Votre fils grandit si vite.*

Norah glissa les boutons de manchette dans sa poche et sortit son verre. Elle se tenait sous le nid de papier, regardant les guêpes en faire le tour et disparaître à l'intérieur. De temps en temps, l'un d'eux volait près d'elle, attiré par la douce odeur du gin. Elle a bu et regardé. Ses muscles, ses cellules mêmes, se détendaient dans une réaction fluide en chaîne, comme si elle avait avalé la chaleur du jour. Elle termina le verre, posa le verre sur l'allée et alla chercher ses gants et son chapeau de jardin, contournant le tricycle de Paul. Il était déjà trop gros pour ça ; elle devrait le ranger avec les autres choses : ses vêtements de bébé, ses jouets trop grands. David ne voulait plus d'enfants, et maintenant que Paul était à l'école, elle avait renoncé à se disputer avec lui à ce sujet. Il était difficile d'imaginer revenir aux couches et 2 A. M. _ tétées, même si elle avait souvent envie de tenir un autre bébé dans ses bras : comme Angela ce matin, sa douce chaleur et son poids. Quelle chance Kay avait et ne le savait même pas.

Norah enfila ses gants et recula vers le soleil. Elle n'avait aucune expérience avec les guêpes ou les abeilles, à l'exception d'une piqûre sur son orteil quand elle avait huit ans, qui lui avait fait mal pendant une heure et avait guéri. Quand Paul avait ramassé l'abeille morte sur le sol et avait crié de douleur, elle n'avait ressenti aucune panique. De la glace pour le gonflement, un long câlin dans la balançoire du porche ; tout irait bien. Mais le gonflement et la rougeur avaient commencé dans sa main et se sont rapidement propagés. Son visage était bouffi et elle avait appelé David avec de la peur dans la voix. Il avait tout de suite su ce qui se passait, quel coup donner. En quelques instants, Paul a commencé à respirer plus facilement. *Pas de mal*, dit David. C'était vrai, mais cela la rendait encore malade de peur. Et si David n'avait pas été à la maison ?

Elle regarda les guêpes pendant quelques minutes, pensant aux manifestants sur la colline, au monde scintillant et instable. Elle avait fait ce qu'on attendait d'elle, toujours. Elle était allée à l'université et avait pris un petit travail ; elle s'était bien mariée. Pourtant, depuis la naissance de ses enfants - Paul, dévalant le toboggan les bras écartés, et Phoebe, présente d'une manière ou d'une autre à travers son absence, arrivant dans les rêves, se tenant à la lisière invisible de chaque instant - Norah ne pouvait plus comprendre le monde dans l'immédiat. de la même façon. Sa perte l'avait laissée impuissante, et elle a combattu cette impuissance en remplissant ses journées.

Maintenant, elle étudiait les outils avec détermination. Elle s'occuperait elle-même de ces insectes.

La houe à long manche était lourde dans ses mains. Elle le souleva lentement et donna un coup audacieux au nid, la lame tranchant facilement à travers la peau de papier. Cela la ravissait, la puissance de ce coup initial. Mais alors qu'elle reculait la houe, des guêpes, furieuses et déterminées, sortirent du nid déchiré et volèrent droit sur elle. L'un lui a piqué le poignet, l'autre la joue. Elle laissa tomber la houe et courut à l'intérieur, claquant la porte et se tenant debout, le dos appuyé contre elle, à bout de souffle.

Dehors, l'essaim tournait en rond, bourdonnant avec colère autour du nid en ruine. Des guêpes se posèrent sur le rebord de la fenêtre, leurs ailes délicates bougeant légèrement. Grouillantes, colériques, elles lui faisaient penser aux élèves qu'elle avait vus ce matin-là ; ils la faisaient penser à elle-même. Elle est allée dans la cuisine et a fait un autre verre, tamponnant du gin sur sa joue et son poignet, là où les piqûres commençaient à gonfler. Le gin était vif, délicieux, la remplissant d'une sensation chaleureuse et fluide de bien-être et de puissance. Elle avait encore une heure avant de partir chercher Paul.

"D'accord, maudites guêpes", dit-elle à haute voix. "Vous l'avez eu maintenant."

Il y avait de l'insectifuge dans le placard, au-dessus des manteaux, des chaussures et de l'aspirateur – un Electrolux bleu acier, tout neuf. Norah se souvenait de Bree, écartant les cheveux blonds de sa joue. *Pousser le vide, est-ce ce que vous voulez pour votre vie ?*

Norah était à mi-chemin de la porte quand elle a eu l'idée.

Les guêpes étaient occupées, rassemblant déjà le nid, et elles semblaient ne pas remarquer Norah lorsqu'elle sortit à nouveau, portant l'Electrolux. La machine trônait dans l'allée, aussi incongrue et bizarre qu'un cochon bleu acier. Norah a remis ses gants, son chapeau et une veste. Elle enroula un foulard autour de son visage. Elle brancha l'aspirateur et l'alluma, le laissant bourdonner un instant, sonnait étrangement petit à l'air libre, avant de prendre le suceur. Audacieusement, elle l'enfonça dans ce qui restait du nid. Les guêpes bourdonnaient et se précipitaient avec colère - sa joue et son bras piquaient juste à leur vue - mais elles étaient rapidement aspirées avec un bruit de cliquetis, comme des glands rebondissant sur le toit. Elle agita la buse dans les airs, une

baguette magique, rassemblant tous les insectes en colère, déchiquetant le nid délicat. Bientôt, elle les eut tous. Elle a maintenu l'aspirateur en marche pendant qu'elle cherchait un moyen de couvrir la buse; elle ne voulait pas que ces guêpes, si laborieuses et obstinées, s'échappent. C'était une journée si chaude et ensoleillée, et les boissons l'avaient laissée si détendue. Elle a planté la buse dans la saleté, mais la machine a commencé à faire un bruit de tension. Puis elle remarqua le tuyau d'échappement de la voiture : oui, la buse s'y adaptait parfaitement. Profondément satisfaite, submergée par l'accomplissement, Norah a éteint la machine et est entrée à l'intérieur.

Devant le lavabo de la salle de bain, le soleil pénétrant à travers les vitres givrées, elle défit l'écharpe et enleva son chapeau, étudiant son image dans le miroir. Des yeux vert foncé et des cheveux blonds et un visage aminci par l'inquiétude. Ses cheveux étaient aplatis et sa peau était couverte de sueur. Une zébrure rouge furieuse se leva sur sa joue. Elle mordit légèrement l'intérieur de sa lèvre, se demandant ce que David voyait quand il la regardait. Se demandant qui était-elle, vraiment, essayant de s'intégrer à Kay Marshall une minute et les amis de Bree la suivante, conduisant sauvagement à la rivière, jamais dans un endroit où elle se sentait comme chez elle ? Lequel de ces moi David a-t-il vu ? Ou était-ce une toute autre femme qui dormait à côté de lui chaque nuit ? Elle-même, oui, mais pas comme elle se verrait jamais. Et pas comme il l'avait vue autrefois non plus, pas plus qu'elle ne voyait l'homme qu'elle avait épousé chaque soir quand David rentrait à la maison, accrochait soigneusement sa veste de costume sur une chaise et ouvrait d'un coup le journal du soir.

Elle se sécha les mains et alla mettre de la glace sur sa joue enflée. Le nid de guêpes était suspendu en lambeaux et vide à l'avant-toit du garage. L'Electrolux se tenait trapu dans l'allée, relié au tuyau d'échappement de la voiture par son long tuyau plissé, un cordon ombilical argenté qui scintillait au soleil. Elle imagina David rentrant à la maison pour trouver les guêpes parties, le jardin décoré, la fête planifiée dans les moindres détails. Il serait surpris, espérait-elle, et ravi.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était temps d'aller chercher Paul. Sur les marches arrière, Norah s'arrêta, cherchant dans son sac à main les clés de la maison. Un bruit étrange provenant de l'allée lui fit lever les yeux. C'était une sorte de bourdonnement, et d'abord elle crut que les guêpes commençaient à s'échapper. Mais l'air bleu était clair, vide. Le bourdonnement est devenu un grésillement, puis il y a eu l'odeur électrique de l'ozone, des fils brûlants. Ceux-ci, réalisa Norah avec une sorte d'émerveillement lent, provenaient tous de l'Electrolux. Elle dégringola les marches. Ses pieds heurtèrent le bitume, sa main traversa l'air printanier, quand soudain l'Electrolux explosa et jaillit hors de portée, traversant la pelouse herbeuse et heurtant la clôture si fort qu'il cassa une planche. L'engin bleu tomba au milieu des rhododendrons, la fumée s'échappant en nuages huileux, gémissant comme un animal blessé.

Norah se tenait immobile, la main tendue, aussi figée dans le temps que n'importe quelle photographie de David, essayant de comprendre ce qui s'était passé. Un morceau du tuyau d'échappement avait été retiré de la voiture. Voyant cela, elle comprit : les

vapeurs d'essence avaient dû s'accumuler dans le moteur encore chaud de l'aspirateur, le faisant exploser. Norah pensa à Paul, allergique aux abeilles, un garçon avec une voix de flûte, qui aurait pu se trouver sur son chemin s'il avait été à la maison.

Pendant qu'elle regardait, une guêpe s'est échappée du tuyau d'échappement enfumé et s'est envolée.

D'une certaine manière, c'était trop pour Norah. Son travail acharné, son ingéniosité, et maintenant, malgré tout, les guêpes allaient s'échapper. Elle traversa la pelouse. D'un mouvement rapide et sans hésitation, elle ouvrit l'Electrolux, pénétra à travers la fumée pour en sortir le sac en papier plein de poussière et d'insectes, le jeta par terre et commença à le piétiner, une danse sauvage. Le sac en papier s'est renversé le long d'un bord et une guêpe en a glissé ; son pied s'y est posé. C'était pour Paul qu'elle se battait, mais aussi pour une certaine compréhension d'elle-même. *Tu as peur du changement*, lui avait dit Bree. *Pourquoi ne pouvez-vous pas simplement être ?* Mais être quoi ? Norah s'était posé la question toute la journée. Être *quoi* ? Elle l'avait connu autrefois : elle avait été fille et étudiante et opératrice longue distance, rôles qu'elle avait assumés avec aisance et assurance. Puis elle avait été une fiancée, une jeune épouse et une mère, et elle avait découvert que ces mots étaient bien trop petits pour contenir l'expérience.

Même après qu'il ait été clair que toutes les guêpes à l'intérieur du sac devaient être mortes, Norah a continué à danser sur le désordre pulpeux, sauvage et intentionnel. Quelque chose se passait, quelque chose avait changé, dans le monde et dans son cœur. Cette nuit-là, alors que le bâtiment du ROTC sur le campus brûlait jusqu'au sol, des flammes brillantes fleurissant dans la chaude nuit de printemps, Norah rêvait de guêpes et d'abeilles, de gros bourdons rêveurs flottant à travers les hautes herbes. Le lendemain, elle remplacerait l'aspirateur sans jamais parler de l'incident à David. Elle annulerait le smoking pour la collecte de fonds de Kay; elle accepterait ce travail. Du glamour, oui, et de l'aventure, et une vie bien à elle.

Tout cela arriverait, mais pour le moment elle ne considérait rien d'autre que le mouvement de ses pieds et le sac se transformant lentement en une bouillie sale d'ailes et de dards. Au loin, la foule de manifestants a rugi et le son gonflé a traversé l'air printanier jusqu'à l'endroit où elle se tenait. Le sang battait dans ses tempes. Ce qui se passait là-bas se passait aussi ici, dans le calme de son propre jardin, dans les espaces secrets de son cœur : une explosion, une manière dont la vie ne pourrait plus jamais être la même.

Une seule guêpe bourdonnait près des azalées ardentes et s'éloigna avec colère. Norah descendit du sac en papier détrempé. Hébété, froidement sobre, elle traversa la pelouse en tapant sur ses clés. Elle est montée dans la voiture, comme si c'était n'importe quel autre jour, et est partie chercher son fils.

II

DA D ? PAPA?"

Au son de la voix de Paul, ses pas rapides et légers dans l'escalier du garage, David leva les yeux de la feuille de papier exposée qu'il venait de glisser dans le développeur.

"Attendez!" cria-t-il. "Juste une seconde, Paul." Mais alors même qu'il parlait, la porte s'ouvrit brusquement, répandant de la lumière dans la pièce.

"Bon sang!" David regarda le papier s'assombrir rapidement, l'image se perdant dans le soudain éclat de lumière. "Merde, Paul, je ne t'ai pas dit un million de milliards de milliards *de* fois de ne pas entrer quand le feu rouge est allumé ?"

"Désolé. Je suis désolé, papa.

David prit une profonde inspiration, châtié. Paul n'avait que six ans et, debout dans l'embrasement de la porte, il paraissait tout petit. « C'est bon, Paul. Entrez. Je suis désolé de vous avoir crié dessus.

Il s'accroupit et tendit les bras, et Paul plongea dedans, posant brièvement sa tête sur l'épaule de David, les poils de sa nouvelle coupe de cheveux à la fois doux et raides contre le cou de David. Paul était mince et nerveux, fort, un garçon qui se déplaçait dans le monde comme du vif-argent, calme et vigilant et désireux de plaire. David embrassa son front, regrettant ce moment de colère, s'émerveillant des omoplates de son fils, élégantes et parfaites, s'étirant comme des ailes sous des couches de peau et de muscles.

"D'accord. Qu'est-ce qui était si important ? demanda-t-il en s'asseyant sur ses talons. "Qu'est-ce qui était assez important pour gâcher mes photos?"

"Papa, regarde !" dit Paul. "Regarde ce que j'ai trouvé!"

Il desserra son petit poing. Plusieurs pierres plates, de minces disques avec un trou au centre, reposaient sur sa paume, de la taille de boutons.

"Ceux-ci sont super", a déclaré David en en prenant un. « Où les avez-vous trouvés ?

"Hier. Quand je suis allé avec Jason à la ferme de son grand-père. Il y a un ruisseau, et il faut faire attention car Jason a vu une tête de cuivre l'été dernier, mais il fait trop froid pour les serpents maintenant, alors nous pataugeons et j'ai trouvé ça juste au bord de l'eau.

"Ouah." David toucha les fossiles ; léger et délicat, millénaire, le temps préservé plus clairement que n'importe quelle photographie ne le pourrait jamais. « Ces fossiles faisaient partie d'un nénuphar, Paul. Vous savez, il y a longtemps, une grande partie du Kentucky était sous un océan.

"Vraiment? Soigné. Y a-t-il une photo dans le livre de rock ?

"Peut être. On vérifiera dès que j'aurai nettoyé. Comment allons-nous à l'heure? ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte de la chambre noire et en jetant un coup d'œil à l'extérieur. C'était une belle journée de printemps, l'air doux et chaud, des cornouillers en fleurs tout autour du jardin. Norah avait dressé des tables et les avait recouvertes de nappes aux couleurs vives. Elle avait disposé des assiettes et des punchs, des chaises et des serviettes, des vases de fleurs. Un mât de mai, façonné autour d'un peuplier maigre au centre de l'arrière-cour, ruisselait de rubans lumineux. Elle avait fait ça toute seule aussi. David avait proposé de l'aider, mais elle avait refusé. *Reste à l'écart*, lui avait-elle dit. *C'est la meilleure chose que vous puissiez faire maintenant*. Donc il avait.

Il retourna dans la chambre noire, fraîche et cachée, avec sa lumière rouge pâle et son odeur piquante de produits chimiques.

« Maman s'habille », dit Paul. "Je ne suis pas censé me salir."

« Une commande difficile », observa David en glissant les flacons de fixateur et de révélateur sur une étagère haute hors de portée de Paul. « Allez à l'intérieur, d'accord ? Je serai là. Nous allons chercher ces nénuphars.

Paul a couru dans les escaliers; David l'aperçut courant sur la pelouse, la porte moustiquaire de la maison se refermant derrière lui. Il a lavé les plateaux et les a mis à sécher, puis a retiré le film du révélateur et l'a rangé. C'était paisible dans la chambre noire, frais et silencieux, et il resta là encore quelques secondes avant de suivre Paul. Dehors, les nappes ondulaient sous la brise. Des corbeilles de mai, tissées de papier et remplies de fleurs printanières, ornaient chaque assiette. Hier, le vrai 1er mai, Paul avait également apporté des paniers comme ceux-ci aux voisins, les suspendant à chaque porte d'entrée, frappant, courant et se cachant pour les voir se faire découvrir. L'idée de Norah : son talent artistique, son énergie et son imagination.

Elle était dans la cuisine, vêtue d'un tablier sur un tailleur de soie corail, disposant du persil et des tomates cerises sur un plateau de viande.

« Tout est prêt ? » Il a demandé. « Ça a l'air super là-bas. Tout ce que je peux faire?"

"S'habiller?" suggéra-t-elle en regardant l'horloge. Elle se sécha les mains sur une serviette. «Mais d'abord, mettez ce plateau dans le réfrigérateur en bas, d'accord? Celui-ci est déjà complet. Merci."

David prit le plateau, le verre froid contre ses mains. « Que de travail », a-t-il observé. « Pourquoi n'organisez-vous pas ces fêtes ? »

Il avait voulu être utile, mais Norah s'arrêta, fronçant les sourcils, en sortant.

"Parce que j'aime ça", a-t-elle déclaré. « La planification et la cuisine, tout ça. Parce que cela me donne beaucoup de plaisir de tirer quelque chose de beau à partir de rien. J'ai beaucoup de talents, ajouta-t-elle froidement, que vous vous en rendiez compte ou non.

"Ce n'est pas ce que je voulais dire." David soupira. Ces jours-ci, ils étaient comme deux planètes en orbite autour du même soleil, sans entrer en collision mais sans se rapprocher non plus. « Je voulais juste dire, pourquoi ne pas avoir de l'aide ? Engagez un personnel de restauration. Nous pouvons certainement nous le permettre.

« Ce n'est pas une question d'argent », dit-elle en secouant la tête et elle sortit.

Il rangea le plateau et monta se raser. Paul le suivit et s'assit sur le rebord de la baignoire, parlant à un kilomètre à la minute et tapant des talons contre la porcelaine. Il adorait la ferme du grand-père de Jason, il y avait aidé à traire une vache, et le grand-père de Jason lui avait laissé boire du lait, encore chaud, au goût d'herbe.

David fit mousser le savon avec une brosse douce, prenant plaisir à écouter. La lame de rasoir glissa en douceur sur sa peau, envoyant des éclats de lumière tremblotants contre le plafond. Pendant un instant, le monde entier sembla pris, suspendu : l'air doux du printemps et l'odeur du savon et la voix excitée de son fils.

"J'avais l'habitude de traire les vaches", a déclaré David. Il s'essuya le visage et attrapa sa chemise. "Avant, je pouvais faire gicler un jet de lait directement dans la bouche du chat."

« C'est ce que la papaye de Jason a fait ! J'aime Jason. J'aimerais qu'il soit mon frère.

David, mettant sa cravate, regarda le reflet de Paul dans le miroir. Dans le silence qui n'était pas tout à fait le silence – le robinet de l'évier qui goutte, le tic-tac de l'horloge doucement, le murmure d'un chiffon contre un chiffon – ses pensées voyageaient vers sa fille. Tous les quelques mois, en parcourant le courrier du bureau, il tombait sur l'écriture en boucle de Caroline. Bien que les premières lettres soient venues de Cleveland, chaque enveloppe portait désormais un cachet postal différent. Parfois, Caroline joignait un nouveau numéro de boîte postale - toujours dans des endroits différents, de vastes villes impersonnelles - et chaque fois qu'elle le faisait, David envoyait de l'argent. Ils ne s'étaient jamais bien connus, pourtant les lettres qu'elle lui avait adressées étaient devenues de plus en plus intimes au fil des ans. Les plus récents ont peut-être été arrachés à son journal, commençant *Cher David* ou simplement *David*, ses pensées se déversant à la va-vite. Parfois, il essayait de jeter les lettres non ouvertes, mais il finissait toujours par les sortir de la poubelle et les lisait rapidement. Il les gardait

enfermés dans le classeur de la chambre noire pour qu'il sache toujours où ils se trouvaient. Donc Norah ne les trouverait jamais.

Une fois, il y a des années, lorsque les lettres ont commencé à arriver, David avait fait le trajet de huit heures jusqu'à Cleveland. Il avait parcouru la ville pendant trois jours, étudiant les annuaires téléphoniques, s'informant dans tous les hôpitaux. Au bureau de poste principal, il avait touché du bout des doigts la petite porte en laiton numérotée 621, mais le maître de poste ne lui avait pas donné le nom ni l'adresse du propriétaire. *Je vais rester ici et attendre alors*, dit David, et l'homme haussa les épaules. *Allez-y*, dit-il. *Mieux vaut apporter de la nourriture, cependant. Des semaines peuvent s'écouler avant que certaines de ces boîtes aux lettres ne soient ouvertes.*

À la fin, il avait abandonné et était revenu à la maison, laissant les jours passer, un par un, tandis que Phoebe grandissait sans lui. Chaque fois qu'il envoyait de l'argent, il joignait une note demandant à Caroline de lui dire où elle habitait, mais il ne la pressait pas, ni n'engageait un détective privé, comme il imaginait parfois le faire. Cela devait venir d'elle, sentait-il, le désir d'être retrouvé. Il croyait qu'il voulait la retrouver. Il croyait qu'une fois qu'il l'aurait fait – une fois qu'il pourrait arranger les choses – il serait capable de dire la vérité à Norah.

Il croyait tout cela, et il se levait chaque matin et marchait jusqu'à l'hôpital. Il a pratiqué des chirurgies et examiné des radiographies et est rentré à la maison et a tondu la pelouse et a joué avec Paul; sa vie était pleine. Pourtant, même ainsi, tous les quelques mois, sans raison prévisible, il se réveillait des rêves de Caroline Gill le regardant depuis la porte de la clinique ou de l'autre côté de la cour de l'église. Se réveillait, tremblant, s'habillait et descendait au bureau ou dans la chambre noire, où il travaillait sur ses articles ou glissait ses photographies dans leurs bacs chimiques, regardant surgir des images là où il n'y avait rien.

"Papa, tu as oublié de chercher les fossiles", a déclaré Paul. "Tu as promis."

"C'est vrai," dit David, se remémorant le présent, ajustant le nœud de sa cravate. « C'est vrai, fils. Je l'ai fait."

Ils descendirent ensemble dans le salon et étalèrent les livres familiers sur le bureau. Le fossile était un crinoïde, d'un petit animal marin avec un corps en forme de fleur. Les pierres en forme de bouton étaient autrefois des plaques formant la colonne de la tige. Il posa légèrement sa main sur le dos de Paul, sentant sa chair, si chaude et vivante, et les délicates vertèbres juste sous sa peau.

« Je vais montrer à maman », dit Paul. Il a attrapé les fossiles et s'est enfui à travers la maison et par la porte arrière. David a pris un verre et s'est tenu près de la fenêtre. Quelques invités étaient arrivés et étaient éparpillés sur la pelouse, les hommes en manteaux bleu foncé, les femmes comme des fleurs printanières lumineuses en rose et jaune vif et bleu pastel. Norah se déplaçait parmi eux, serrant les femmes dans ses bras, leur serrant la main, gérant les présentations. Elle avait été si silencieuse quand David

l'avait rencontrée pour la première fois, calme, autonome et vigilante. Il n'aurait jamais pu l'imaginer en ce moment, si grégaire et à l'aise, lançant une fête qu'elle avait orchestrée jusque dans les moindres détails. En la regardant, David était rempli d'une sorte de nostalgie. Pour quelle raison? Pour la vie qu'ils auraient pu avoir, peut-être. Norah semblait très heureuse, riant sur la pelouse. Pourtant, David savait que ce succès ne suffirait pas, pas même pour un jour. Le soir, elle serait passée à autre chose, et s'il se réveillait la nuit et passait sa main le long de la courbe de son dos, espérant la remuer, elle murmurerait et prendrait sa main dans la sienne et se détournerait, tout cela sans veille.

Paul était maintenant sur la balançoire, volant haut dans le ciel bleu. Il portait les crinoïdes sur une longue ficelle autour du cou ; ils se soulevaient et tombaient, rebondissant contre sa petite poitrine, claquant parfois contre les chaînes de la balançoire.

« Paul », appela Norah, sa voix dérivant clairement à travers l'écran ouvert. « Paul, enlève cette chose de ton cou. C'est dangereux."

David prit son verre et sortit. Il a rencontré Norah sur la pelouse.

"Non," dit-il doucement, posant sa main sur son bras. "Il l'a fait lui-même."

"Je sais. Je lui ai donné la ficelle. Mais il pourra le porter plus tard. S'il glisse pendant qu'il joue et qu'il se fait prendre, cela pourrait l'étouffer.

Elle était si tendue ; il laissa retomber sa main.

"Ce n'est pas probable", a-t-il dit, souhaitant pouvoir effacer leur perte et ce qu'elle leur avait fait à tous les deux. "Rien de mal ne va lui arriver, Norah."

"Tu ne sais pas ça."

"Néanmoins, David a raison, Norah."

La voix venait de derrière. Il se tourna pour voir Bree, dont la sauvagerie, les passions et la beauté se déplaçaient comme un vent dans leur maison. Elle portait une robe printanière d'étoffe vaporeuse, qui semblait flotter autour d'elle tandis qu'elle bougeait, et tenait par la main un jeune homme, plus petit qu'elle : coupe nette, cheveux roux courts, portant des sandales et un col ouvert.

"Bree, honnêtement, ça pourrait attraper et il pourrait s'étouffer", a insisté Norah en se retournant également.

« Il se balance », lui dit doucement Bree, alors que Paul volait haut dans le ciel, la tête penchée en arrière, le soleil sur le visage. « Regardez-le, il est si heureux. Ne l'oblige pas à s'effondrer et à s'inquiéter. David a raison. Rien ne va se passer.

Norah se força à sourire. "Non? Le monde pourrait finir. Tu l'as dit toi-même pas plus tard qu'hier.

"Mais c'était hier", a déclaré Bree. Elle toucha le bras de Norah et ils échangèrent un long regard, connectés un instant d'une manière qui excluait tout le monde. David regarda avec un élan de nostalgie et avec un souvenir soudain de sa propre sœur, tous les deux cachés sous la table de la cuisine, regardant à travers les plis de la toile cirée, étouffant leurs rires. Il se souvint de ses yeux, de la chaleur de son bras et de la joie de sa compagnie.

« Que s'est-il passé hier ? demanda David, repoussant le souvenir, mais Bree l'ignore, parlant à Norah.

« Je suis désolée, ma sœur, dit-elle. "Les choses étaient un peu folles hier. J'étais hors de propos. »

"Je suis désolé aussi," dit Norah. "Je suis content que tu sois venu à la fête."

« Que s'est-il passé hier ? Étiez-vous près du feu, Bree ? demanda à nouveau David. Lui et Norah s'étaient réveillés la nuit au son des sirènes, de l'odeur âcre de la fumée et d'une lueur étrange dans le ciel. Ils étaient sortis pour se tenir debout avec leurs voisins sur les pelouses sombres et tranquilles, leurs chevilles devenant humides de rosée tandis que sur le campus le bâtiment du ROTC brûlait. Pendant des jours, les protestations se sont multipliées, des couches de tension dans l'air, invisibles mais réelles, tandis que dans les villes le long du Mékong, des bombes tombaient et les gens couraient, berçant leurs enfants mourants dans leurs bras. De l'autre côté de la rivière dans l'Ohio maintenant, quatre étudiants gisaient morts. Mais personne n'avait imaginé cela à Lexington, dans le Kentucky : un cocktail Molotov et un immeuble en flammes, la police se déversant dans les rues.

Bree se tourna vers lui, ses longs cheveux se balançant sur ses épaules, et secoua la tête. "Non. Je n'étais pas là, mais Mark y était. Elle sourit au jeune homme à côté d'elle et glissa son bras mince sous le sien. "C'est Mark Bell."

"Mark a combattu au Vietnam", a ajouté Norah. "Il est ici pour protester contre la guerre."

"Ah," dit David. "Un agitateur."

« Un manifestant, je crois », corrigea Norah en agitant la pelouse. « Il y a Kay Marshall, dit-elle. « Voulez-vous m'excuser ? »

"Un manifestant, alors," répéta David, regardant Norah s'éloigner, la brise se déplaçant légèrement contre les manches de son costume de soie.

"C'est vrai," dit Mark. Il parlait avec une intention d'autodérision et un faible accent familial qui rappelait à David la voix de son père, basse et mélodique. "La poursuite incessante de l'équité et de la justice."

"Tu étais aux informations", a déclaré David, se souvenant de lui tout à la fois. "La nuit dernière. Vous faisiez une sorte de discours. Donc. Vous devez vous réjouir de l'incendie."

Marc haussa les épaules. "Pas content. Pas désolé. C'est arrivé, c'est tout. Nous continuons."

« Pourquoi es-tu si hostile, David ? » demanda Bree en fixant ses yeux verts sur lui.

"Je ne suis pas hostile", a déclaré David, réalisant alors même qu'il parlait qu'il l'était. Se rendant compte, aussi, qu'il commençait à aplatir et à étendre ses propres voyelles, appelées par l'attraction profonde du langage, des schémas de discours aussi familiers et convaincants que l'eau. « Je recueille des informations, c'est tout. D'où venez-vous ? » il a demandé à Marc.

"Virginie occidentale. Près d'Elkins. Pourquoi ?"

"Juste curieux. J'avais de la famille là-bas une fois."

« Je ne savais pas ça de toi, David, dit Bree. "Je pensais que tu venais de Pittsburgh."

"J'avais de la famille près d'Elkins", a répété David. "Il y a longtemps."

"Est-ce vrai ?" Mark le regardait moins attentivement maintenant. « Ils travaillent le charbon ? »

« Parfois, en hiver. Ils avaient une ferme. Une vie dure, mais pas aussi dure que le charbon.

« Ils gardent leur terre ?

"Oui." David pensa à la maison qu'il n'avait pas vue depuis près de quinze ans.

"Intelligent. Mon papa, maintenant, il a vendu la maison. Quand il est mort dans les mines cinq ans plus tard, nous n'avions nulle part où aller. Nulle part du tout. Mark sourit amèrement et réfléchit un instant. "Tu y retournes jamais ?"

« Pas depuis longtemps. Toi ?"

"Non. Après le Vietnam, je suis allé à l'université. Morgantown, la facture GI. Ça doit être étrange, revenir en arrière. J'appartenais et je n'appartenais pas, si vous voyez ce que je veux dire. Quand je suis parti, je ne pensais pas que je faisais un choix. Mais il s'est avéré que je l'étais."

David hocha la tête. "Je sais," dit-il. "Je vois ce que tu veux dire."

— Eh bien, dit Bree après un long moment de silence. « Vous êtes tous les deux ici maintenant. J'ai soif de seconde en seconde », a-t-elle ajouté. "Marquer? David? Voulez-vous boire un verre ? »

"Je viendrai avec toi." dit Mark en tendant la main à David. « Petit monde, n'est-ce pas ? C'est bon de vous rencontrer.

"David est un mystère pour nous tous", a déclaré Bree en l'éloignant. "Il suffit de demander à Norah."

David les regarda se fondre dans la foule brillante. Une simple rencontre, pourtant il se sentait étrangement agité, exposé et vulnérable, son passé se levant comme la mer. Chaque matin, il se tenait un instant devant la porte de son bureau, examinant son monde simple et épuré : l'ensemble ordonné d'instruments, la longueur de tissu blanc immaculé sur la table d'examen. Par toute mesure extérieure, il a été un succès, mais il n'a jamais été rempli, comme il l'espérait, d'un sentiment de fierté et de réconfort. *Je suppose que ça y est*, avait dit son père en claquant la portière du camion et en se tenant debout sur le trottoir près de l'arrêt de bus le jour où David était parti pour Pittsburgh. *Je suppose que c'est la dernière fois que nous pouvons nous attendre à entendre parler de vous, évoluant dans le monde et tout. Vous n'aurez plus le temps pour des gens comme nous.* Et David, debout sur le trottoir avec les premières feuilles qui tombaient autour de lui, avait ressenti un profond sentiment de désespoir, parce que même alors il avait senti la vérité des paroles de son père : quelles que soient ses propres intentions, même s'il les aimait, sa vie serait l'emporter.

« Ça va, David ? » a demandé Kay Marshall. Elle passait, portant un vase de tulipes rose pâle, chaque pétale aussi délicat que le bord d'un poumon. "Vous regardez à des millions de kilomètres."

"Ah, Kay," dit-il. Elle lui rappelait un peu Norah, une sorte de solitude qui bougeait toujours sous sa surface soigneusement polie. Une fois, après avoir trop bu lors d'une autre fête, Kay l'avait suivi dans un couloir sombre, avait glissé ses bras autour de son cou et l'avait embrassé. Surpris, il lui avait rendu son baiser. Le moment était passé, et même s'il pensait souvent au contact froid et surprenant de ses lèvres sur les siennes, chaque fois qu'il la voyait, David se demandait aussi si cela s'était réellement produit. "Tu es ravissante comme toujours, Kay." Il leva son verre vers elle. Elle a souri et ri et a continué.

Il pénétra dans la fraîcheur du garage et monta les escaliers, où il sortit son appareil photo du placard et chargea une nouvelle pellicule. La voix de Norah s'éleva au-dessus de la foule, et il se souvint de la sensation de sa peau quand il l'avait atteinte ce matin-là, la douce courbe de son dos. Il se souvenait du moment qu'elle avait partagé avec Bree, à quel point ils étaient connectés, au-delà de tout lien qu'il partagerait à

nouveau avec elle. *Je veux*, pensa-t-il en glissant l'appareil photo autour de son cou. *Je veux*.

Il s'est déplacé sur les bords de la fête, souriant et disant bonjour, serrant la main, s'éloignant des conversations pour filmer des moments de la fête. Il s'arrêta devant les tulipes de Kay, se concentrant de près, pensant à quel point elles ressemblaient vraiment au tissu délicat des poumons et à quel point il serait intéressant de cadrer des photos des deux et de les placer l'une à côté de l'autre, explorant cette idée qu'il avait que le corps était, d'une manière mystérieuse, un parfait miroir du monde. Il devint absorbé par cela, les bruits de la fête s'évanouissant alors qu'il se concentrait sur les fleurs, et il fut surpris de sentir la main de Norah sur son bras.

« Rangez la caméra », a-t-elle dit. "S'il te plaît. C'est une fête, David.

"Ces tulipes sont si belles", a-t-il commencé, mais il était incapable de s'expliquer, incapable de mettre des mots sur pourquoi ces images l'obligeaient ainsi.

« C'est une fête », répéta-t-elle. "Vous pouvez soit le manquer et le prendre en photo, soit prendre un verre et le rejoindre."

"Je bois un verre", a-t-il souligné. « Personne ne se soucie que je prenne quelques photos, Norah.

"Je m'inquiète. C'est dur."

Ils parlaient doucement, et pendant tout l'échange Norah n'avait cessé de sourire. Son expression était calme ; elle hocha la tête et fit signe à travers la pelouse. Et pourtant, David pouvait sentir la tension qui émanait d'elle et la colère refoulée.

« J'ai travaillé si dur », dit-elle. « J'ai tout organisé. J'ai fait toute la nourriture. Je me suis même débarrassé des guêpes. Pourquoi ne peux-tu pas simplement en profiter ?

"Quand as-tu démonté le nid ?" demanda-t-il, cherchant un sujet sûr, levant les yeux vers l'avant-toit lisse et propre du garage.

"Hier." Elle lui montra son poignet, la légère marque rouge. "Je ne voulais pas prendre de risques avec vos allergies et celles de Paul."

« C'est une belle fête, dit-il. Sur une impulsion, il porta son poignet à ses lèvres et embrassa doucement l'endroit où elle avait été piquée. Elle le regarda, ses yeux s'écarquillant de surprise et une lueur de plaisir, puis retira sa main.

« David, dit-elle doucement, pour l'amour du ciel, pas ici. Pas maintenant."

"Hey, papa", a appelé Paul, et David a regardé autour de lui, essayant de localiser son fils. "Maman et papa, regardez-moi. Regardez-moi!"

« Il est dans le micocoulier », dit Norah en s'abritant les yeux et en désignant la pelouse. « Regarde, là-haut, à peu près à mi-hauteur. Comment a-t-il fait ça ? »

« Je parie qu'il est sorti de la balançoire. Héhé ! » appela David en lui faisant signe.

"Descends tout de suite !" Norah a appelé. Et puis, à David, "Il me rend nerveux."

"C'est un gamin", a déclaré David. « Les enfants grimpent aux arbres. Il ira bien.

"Salut maman! Papa! Aider!" Paul a appelé, mais quand ils ont levé les yeux vers lui, il riait.

« Tu te souviens quand il faisait ça à l'épicerie ? » demande Nora. « Tu te souviens, quand il apprenait à parler, comment il avait l'habitude de crier à *l'aide* au milieu du magasin ? Les gens pensaient que j'étais un kidnappeur.

"Il l'a fait à la clinique une fois", a déclaré David. "Tu te souviens de ça ?"

Ils ont ri ensemble. David ressentit une vague de joie.

« Range l'appareil photo », dit-elle, la main sur son bras.

"Oui," dit-il. "Je vais."

Bree s'était approchée du mât de mai et avait ramassé un ruban violet royal. Quelques autres, intrigués, l'avaient rejointe. David retourna au garage, observant les extrémités flottantes des rubans. Il entendit une précipitation soudaine et un mouvement des feuilles, une branche craquant bruyamment. Il vit Bree lever les mains, le ruban glissant de ses doigts alors qu'elle tendait la main à l'air libre. Un silence s'installa pendant un long instant, puis Norah cria. David se retourna à temps pour voir Paul heurter le sol avec un bruit sourd, puis rebondir une fois, légèrement, sur le dos, le collier de nénuphars brisé, les précieux crinoïdes éparpillés sur le sol. David courut, bouscula les invités et s'agenouilla à côté de lui. Les yeux sombres de Paul étaient remplis de peur. Il attrapa la main de David, essayant difficilement de respirer.

"C'est bon," dit David, caressant le front de Paul. « Tu es tombé de l'arbre et tu as perdu ton souffle, c'est tout. Détends-toi. Prenez une autre respiration. Vous allez bien.

"Est-ce qu'il va bien?" demanda Norah en s'agenouillant à côté de lui dans son costume corail. « Paul, ma chérie, ça va ? »

Paul haleta et toussa, les larmes aux yeux. "Mon bras me fait mal", a-t-il dit, quand il a pu parler à nouveau. Il était pâle, une fine veine bleue visible sur son front, et David pouvait dire qu'il s'efforçait de ne pas pleurer. "Mon bras me fait vraiment mal."

« Quel bras ? » demanda David, utilisant sa voix la plus calme. « Pouvez-vous me montrer où ? »

C'était son bras gauche, et lorsque David le souleva avec précaution, soutenant le coude et le poignet, Paul cria de douleur.

"David!" dit Nora. "Est-ce brisé?"

"Eh bien, je ne suis pas sûr," dit-il calmement, même s'il était presque certain que ça l'était. Il posa doucement le bras de Paul sur sa poitrine, puis posa une main sur le dos de Norah pour la réconforter. « Paul, je vais te chercher. Je vais te porter jusqu'à la voiture. Et puis nous irons dans mon bureau, d'accord ? Je vais tout vous montrer sur les rayons X.

Lentement, doucement, il souleva Paul. Son fils était si léger dans ses bras. Leurs invités se séparèrent pour le laisser passer. Il mit Paul sur la banquette arrière, sortit une couverture du coffre et l'enroula autour de lui.

« Je viens aussi », dit Norah en se glissant sur le siège avant à côté de lui.

« Et la fête ? »

« Il y a beaucoup de nourriture et de vin », dit-elle. "Ils n'auront qu'à le comprendre."

Ils roulèrent dans l'air printanier vers l'hôpital. De temps en temps, Norah le taquinait encore à propos de la nuit de la naissance, de la lenteur et de la méthode avec lesquelles il avait conduit dans les rues vides, mais il ne pouvait pas non plus se mettre à la vitesse aujourd'hui. Ils passèrent devant le bâtiment du ROTC, encore fumant. Des volutes de fumée s'élevaient comme une dentelle noire. Des cornouillers étaient en fleurs à proximité, les pétales pâles et fragiles contre le mur noirci.

« Le monde s'effondre, c'est ce que je ressens », dit doucement Norah.

"Pas maintenant, Norah." David jeta un coup d'œil à Paul dans le rétroviseur. Il était silencieux, ne se plaignait pas, mais des larmes striaient ses joues pâles.

Aux urgences, David a utilisé de son influence pour accélérer le processus d'admission et la radiographie. Il aida Paul à s'installer dans un lit, laissa Norah lui lire des histoires tirées d'un livre qu'elle avait pris dans la salle d'attente et alla chercher les radiographies. Lorsqu'il les a prises au technicien, il a vu ses mains trembler, alors il a parcouru les couloirs, étrangement silencieux en ce beau samedi après-midi, jusqu'à son bureau. La porte se referma derrière lui, et pendant un moment David resta seul dans l'obscurité, essayant de se calmer. Il savait que les murs étaient d'un vert pâle, le bureau parsemé de papiers. Il savait que les instruments, en acier et en chrome, étaient alignés sur des plateaux sous les placards vitrés. Mais il ne pouvait rien voir. Il leva la main et toucha sa paume contre son nez, mais même si près il ne pouvait pas voir sa propre chair, seulement la sentir.

Il chercha l'interrupteur à tâtons ; il a donné à son contact. Un panneau, fixé au mur, pulsait puis s'emplissait d'une lumière blanche constante qui blanchissait les choses de leur couleur. En contre-jour se trouvaient des négatifs qu'il avait développés la semaine précédente : une série de photos d'une veine humaine, prises en séquence, dans des dégradés de lumière précisément contrôlés, le niveau de contraste changeant subtilement avec chacune. Ce qui excitait David, c'était la précision qu'il avait atteinte, et la façon dont les images ne ressemblaient pas tant à une partie du corps humain qu'à d'autres choses : des éclairs se ramifiant vers la terre, des rivières se déplaçant dans l'obscurité, une étendue de mer vacillante.

Ses mains tremblaient. Il se força à prendre plusieurs respirations profondes, puis décrocha les négatifs et glissa les radiographies de Paul sous les clips. Les petits os de son fils, solides mais délicats, se détachaient avec une clarté fantomatique. David a tracé l'image remplie de lumière du bout des doigts. Si beaux, les os de son petit fils, opaques mais apparaissant ici comme s'ils étaient remplis de lumière, des images translucides flottant dans l'obscurité de son bureau, aussi fortes et aussi délicates que les branches entrelacées d'un arbre.

Les dommages étaient assez simples : des fractures claires et directes du cubitus et du radius. Ces os étaient parallèles ; le plus grand danger était que, dans la guérison, les deux fusionnent.

Il alluma le plafonnier et repartit dans le couloir, pensant au magnifique monde caché à l'intérieur du corps. Il y a des années, dans un magasin de chaussures de Morgantown, alors que son père essayait des bottes de travail et fronçait les sourcils devant le prix, David s'était tenu debout sur une machine qui radiographiait ses pieds, transformant ses orteils ordinaires en quelque chose de fantomatique et de mystérieux. Ravissant, il avait étudié les baguettes et les ampoules de lumière ténébreuse qui étaient ses orteils, ses talons.

Ce fut, bien qu'il ne s'en rende pas compte avant des années, un moment déterminant. Qu'il y ait d'autres mondes, invisibles, inconnus, au-delà même de l'imagination, fut pour lui une révélation. Dans les semaines qui ont suivi, regardant les cerfs courir et les oiseaux s'envoler, les feuilles voleter et les lapins jaillir soudainement des sous-bois, David a regardé fixement, cherchant à entrevoir leurs structures cachées. Et June – assise sur les marches du porche, écosant calmement des pois ou écaillant du maïs, les lèvres entrouvertes par la concentration – il l'avait également dévisagée. Car elle était comme lui mais pas comme lui, et ce qui les séparait était un grand mystère.

Sa sœur, cette fille qui aimait le vent, qui se moquait du soleil sur son visage et n'avait pas peur des serpents. Elle était morte à l'âge de douze ans, et à présent elle n'était plus que le souvenir de l'amour – rien, maintenant, que des os.

Et sa fille, âgée de six ans, marchait dans le monde, mais il ne la connaissait pas.

Quand il revint, Norah tenait Paul sur ses genoux, bien qu'il soit presque trop grand pour un tel confort, sa tête reposant maladroitement sur son épaule. Son bras tremblait avec des convulsions mineures dues au traumatisme.

"Est-ce brisé?" demanda-t-elle tout de suite.

"Oui, j'en ai bien peur," dit David. "Venez voir."

Il glissa les radiographies sur la table lumineuse et montra les lignes de fracture sombres.

Des squelettes dans le placard, disaient les gens, et secs, et *j'ai un os à régler avec vous*. Mais les os étaient vivants ; ils ont grandi et se sont réparés; ils pouvaient recoller ce qui avait été déchiré.

"J'ai fait tellement attention aux abeilles", a déclaré Norah en l'aidant à ramener Paul à la table d'examen. « Les guêpes, je veux dire. Je me suis débarrassé des guêpes, et maintenant ça.

"C'était un accident", a déclaré David.

« Je sais », dit-elle, au bord des larmes. "C'est tout le problème."

David ne répondit pas. Il avait sorti les matériaux pour le plâtre, et maintenant il se concentrait sur l'application du plâtre. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait cela – d'habitude il fixait l'os et laissait le reste à l'infirmière – et il trouvait cela réconfortant. Le bras de Paul était petit et le plâtre grandissait régulièrement, blanc comme une coquille blanchie, aussi brillant et séduisant qu'une feuille de papier. Dans quelques jours, il deviendrait gris terne, couvert de graffitis d'enfance lumineux.

"Trois mois", a déclaré David. "Trois mois, et vous aurez le plâtrage."

"C'est presque tout l'été", a déclaré Norah.

« Et la Petite Ligue ? » Paul a demandé. « Et la natation ? »

"Pas de base-ball", a déclaré David. « Et pas de baignade. Je suis désolé."

"Mais Jason et moi sommes censés jouer à la Petite Ligue."

"Je suis désolé", a déclaré David, alors que Paul fondait en larmes

"Vous avez dit que rien ne se passerait", a déclaré Norah, "et maintenant il a un bras cassé. Juste comme ça. Ça aurait pu être son cou. Son dos."

David se sentit tout d'un coup fatigué, déchiré par Paul, exaspéré par Norah aussi.

« Ça aurait pu l'être, oui, mais ça ne l'a pas été. Alors arrêtez. D'accord? Arrête ça, Norah.

Paul s'était arrêté et écoutait attentivement, attentif aux tons et aux cadences altérés de leurs voix. De quoi, se demandait David, Paul se souviendrait-il de cette journée ? Imaginant son fils dans un avenir incertain, dans un monde où vous pourriez aller à une manifestation et finir mort avec une balle dans le cou, David partageait la peur de Norah. Elle avait raison. Tout peut arriver. Il posa sa main sur la tête de Paul, le poil de son équipement coupé net contre sa paume.

« Je suis désolé, papa », dit Paul d'une petite voix. "Je ne voulais pas gâcher les photos."

David, après une seconde de confusion, se souvint de son rugissement des heures plus tôt lorsque les lumières de la chambre noire s'étaient allumées, Paul debout, la main sur l'interrupteur, trop effrayé pour bouger.

"Oh non. Non, mon fils, je ne suis pas fou de ça, ne t'inquiète pas. Il toucha la joue de Paul. « Les photos n'ont pas d'importance. J'étais juste fatigué ce matin. D'accord?"

Paul traça du doigt le bord du plâtre.

« Je ne voulais pas vous effrayer, dit David. "Je ne suis pas fâché."

« Puis-je écouter le stéthoscope ? »

"Bien sûr." David glissa les baguettes noires du stéthoscope dans les oreilles de Paul et s'accroupit. Le disque de métal froid qu'il a placé sur son propre cœur.

Du coin de l'œil, il vit Norah les observer. Loin du mouvement lumineux de la fête, elle portait sa tristesse comme une pierre sombre serrée dans sa paume. Il avait envie de la réconforter, mais il ne trouvait rien à dire. Il souhaitait avoir une sorte de vision aux rayons X pour le cœur humain : pour Norah et le sien.

"J'aimerais que tu sois plus heureux," dit-il doucement. "J'aimerais qu'il y ait quelque chose que je puisse faire."

« Vous n'avez pas à vous inquiéter, dit-elle. "Pas à propos de moi."

« N'est-ce pas ? David inspira profondément pour que Paul puisse entendre le souffle de l'air.

"Non. J'ai trouvé un emploi hier.

"Un travail?"

"Oui. Un bon travail." Elle lui raconta alors tout : une agence de voyage, des matinées. Elle serait rentrée à temps pour aller chercher Paul à l'école. Pendant qu'elle parlait, David avait l'impression qu'elle s'envolait loin de lui. « Je deviens fou », ajouta Norah avec une férocité qui le surprit. "Totalemtent fou avec autant de temps libre. Ce sera une bonne chose.

"D'accord," dit-il. "C'est très bien. Si tu veux tellement un travail, prends-le. Il chatouilla Paul et attrapa son otoscope. "Ici," dit-il. « Regarde dans mes oreilles. Voyez si j'ai laissé des oiseaux là-dedans.

Paul éclata de rire et le métal froid glissa contre le lobe de David.

« Je savais que ça ne te plairait pas, dit Norah.

"Que veux-tu dire? Je te dis de le prendre.

« Je veux dire ton ton. Vous devriez vous entendre.

"Bien, qu'espérez vous?" dit-il, essayant de garder sa voix égale, pour l'amour de Paul. "C'est difficile de ne pas voir cela comme une critique."

"Ce ne serait que des critiques s'il s'agissait de vous", a-t-elle déclaré. « C'est ce que vous ne comprenez pas. Mais il ne s'agit pas de vous. C'est une question de liberté. Il s'agit d'avoir ma propre vie. J'aimerais que vous puissiez comprendre cela.

"Liberté?" il a dit. Elle avait reparlé à sa sœur, il avait parié sa vie là-dessus. « Tu penses que tout le monde est libre, Norah ? Tu penses que je le suis ?

Il y eut un long silence, et il fut reconnaissant quand Paul le rompit.

"Pas d'oiseaux, papa. Juste des girafes.

"Vraiment? Combien?"

"Six."

"Six! Bon chagrin ! Mieux vaut vérifier l'autre oreille.

"Peut-être que je vais détester le travail", a déclaré Norah. "Mais au moins je saurai."

"Pas d'oiseaux", a déclaré Paul. "Pas de girafes. Juste des éléphants.

"Des éléphants dans le conduit auditif", a déclaré David en prenant l'otoscope. "Nous ferions mieux de rentrer tout de suite." Il se força à sourire, s'accroupissant pour prendre Paul, le nouveau casting et tout. Alors qu'il sentait le poids de son fils, la chaleur de son bon bras nu autour de son cou, David se demanda ce qu'aurait été leur vie s'il avait pris une décision différente il y a six ans. La neige était tombée et il s'était tenu

dans ce silence, tout seul, et en un moment crucial, il avait tout changé. *David, Caroline Gill avait écrit dans sa dernière lettre, j'ai un petit ami maintenant. Il est très gentil et Phoebe va bien. elle aime attraper des papillons et chanter.*

« Je suis content du travail », dit-il à Norah alors qu'ils attendaient dans le couloir l'ascenseur. « Je ne veux pas être difficile. Mais je ne crois pas que cela n'a rien à voir avec moi.

Elle soupira. "Non," dit-elle. « Vous ne le croiriez pas, n'est-ce pas ?

"Qu'est ce que c'est censé vouloir dire?"

"Vous vous voyez comme le centre de l'univers", a déclaré Norah. "Le point fixe autour duquel tout le reste tourne."

Ils rassemblèrent leurs affaires et se dirigèrent vers l'ascenseur. Dehors, c'était encore une belle journée, fin d'après-midi, claire et ensoleillée. Au moment où ils sont rentrés chez eux, les invités s'étaient dispersés. Seuls Bree et Mark étaient restés, portant des assiettes de nourriture dans la maison. Les rubans du mât de mai flottaient dans la brise. L'appareil photo de David était sur la table, et les fossiles de Paul étaient soigneusement empilés à côté. David s'arrêta, examinant la pelouse parsemée de chaises. Une fois, tout ce monde avait été caché sous une mer peu profonde. Il a porté Paul à l'intérieur et dans les escaliers. Il lui donna un verre d'eau et l'aspirine à croquer orange qu'il aimait et s'assit avec lui sur le lit, lui tenant la main. Si petite, cette main, si chaude et si vivante. Se souvenant des images lumineuses des os de Paul, David fut rempli d'un sentiment d'émerveillement. C'est ce qu'il aspirait à capter sur la pellicule : ces instants rares où le monde semblait unifié, cohérent, tout contenu dans une seule image fugace. Une épargne pleine de beauté, d'espoir et de mouvement – une sorte de poésie argentée, tout comme le corps était une poésie en sang, en chair et en os.

"Lisez-moi une histoire, papa", a dit Paul, alors David s'est installé sur le lit, tenant Paul dans ses bras, tournant les pages de *Curious George*, qui était à l'hôpital avec une jambe cassée. En bas, Norah parcourait les pièces, nettoyant. La porte moustiquaire s'ouvrit et se referma, s'ouvrit et se referma. Il l'imaginait la traversant, vêtue d'un costume, se dirigeant vers son nouveau travail et une vie qui l'excluait. C'était la fin de l'après-midi et une lumière dorée remplissait la pièce. Il tourna la page et serra Paul dans ses bras, sentant sa chaleur, sa respiration mesurée. Une brise a soulevé les rideaux. Dehors, le cornouiller était un nuage lumineux contre les planches sombres de la clôture. David fit une pause dans sa lecture, regardant les pétales blancs tomber et dériver. Il se sentait à la fois réconforté et troublé par leur beauté, essayant de ne pas remarquer qu'ils ressemblaient, à cette distance, à de la neige.

juin 1970

BIEN , PHOEBE A CERTAINEMENT VOS CHEVEUX », A OBSERVÉ DORO .

Caroline toucha sa nuque, réfléchissant. Ils se trouvaient du côté est de Pittsburgh, dans une ancienne usine qui avait été transformée en école maternelle progressiste. La lumière tombait à travers les longues fenêtres et éclaboussait en grains et en motifs le sol en planches ; il a attrapé les reflets auburn dans les fines tresses de Phoebe alors qu'elle se tenait devant une grande poubelle en bois, ramassant des lentilles, les laissant tomber en cascade dans des bocaux. A six ans, elle était potelée, avec des fossettes aux genoux et un sourire engageant. Ses yeux étaient en forme d'amande délicate, bridés, brun foncé. Ses mains étaient petites. Ce matin, elle portait une robe rayée rose et blanche, qu'elle avait choisie et enfilée elle-même, à l'envers. Elle portait aussi un chandail rose, ce qui avait causé une crise de colère spectaculaire à la maison. *Elle a certainement ton tempérament*. Léo, mort depuis près d'un an maintenant, aimait marmonner cela, et Caroline avait toujours été étonnée : non pas tant qu'il avait vu un lien génétique là où aucun ne pouvait exister, mais que n'importe qui la définirait comme une femme avec un tempérament .

« Tu penses ? » demanda-t-elle à Doro en faisant courir ses doigts dans les cheveux derrière son oreille. « Tu penses que ses cheveux sont comme les miens ?

"Oh oui. Bien sûr que ça l'est."

Phoebe enfonce ses mains profondément dans les lentilles veloutées maintenant, riant avec le petit garçon à côté d'elle. Elle en souleva des poignées et les laissa courir entre ses doigts, et le garçon tendit un gobelet en plastique jaune pour les attraper.

Pour les autres enfants de cette école maternelle, Phoebe était simplement elle-même, une amie qui aimait la couleur bleue et les Popsicles et tourner en rond ; ici, ses différences sont passées inaperçues. Au cours des premières semaines, Caroline avait observé avec méfiance, se dressant contre le genre de commentaires qu'elle avait trop souvent entendus, sur les terrains de jeux, à l'épicerie, dans le cabinet du médecin. *Quelle terrible honte ! Oh, tu vis mon pire cauchemar*. Et une fois, *au moins elle ne vivra pas très longtemps, c'est une bénédiction*. Inconsidéré ou ignorant ou cruel, cela n'avait pas

d'importance ; Au fil des ans, ces commentaires avaient marqué une tache crue dans le cœur de Caroline. Mais ici, les professeurs étaient jeunes et enthousiastes, et les parents avaient tranquillement suivi leur exemple : Phoebe pourrait lutter davantage, aller plus lentement, mais comme n'importe quel enfant, elle apprendrait.

Des lentilles éparpillées sur le sol alors que le garçon laissait tomber sa pelle et courait dans le couloir. Phoebe suivit, les nattes volantes, se dirigea vers la chambre verte avec ses chevalets et ses pots de peinture.

"Cet endroit a été si bon pour elle", a déclaré Doro.

Caroline hocha la tête. "J'aimerais que le conseil scolaire puisse la voir ici."

« Vous avez un argument solide et un bon avocat. Ça ira."

Caroline jeta un coup d'œil à sa montre. Son amitié avec Sandra était devenue une force politique et aujourd'hui, la Upside Down Society, forte de plus de 500 membres, demanderait au conseil scolaire d'inclure leurs enfants dans les écoles publiques. Leurs chances étaient bonnes, mais Caroline était toujours très nerveuse. Tant reposait sur cette décision.

Un enfant filant à toute allure dépassa Doro, qui l'attrapa doucement par les épaules. Les cheveux de Doro étaient maintenant d'un blanc pur, en contraste saisissant avec ses yeux sombres, sa peau douce et mate. Elle nageait tous les matins et elle s'était mise au golf, et ces derniers temps, Caroline la surprenait souvent à sourire toute seule, comme si elle avait un secret.

« C'est tellement gentil à vous d'être venu aujourd'hui pour me couvrir, » dit Caroline en enfilant son manteau.

Doro agita la main. « Ne le mentionnez pas. Je préférerais de loin être ici, en fait, plutôt que de me battre avec le département pour les papiers de mon père. Sa voix était lasse, mais un sourire passa sur son visage.

"Doro, si je ne te connaissais pas mieux, je suppose que tu es amoureux."

Doro se contenta de rire. "Quelle conjecture audacieuse", a-t-elle déclaré. « Et en parlant d'amour, puis-je attendre Al cet après-midi ? C'est vendredi, après tout.

Les motifs de lumière et d'ombre dans les sycomores étaient si apaisants, comme de l'eau en mouvement. C'était vendredi, oui, mais Caroline n'avait pas eu de nouvelles d'Al de toute la semaine. Habituellement, il appelait de la route, de Columbus ou d'Atlanta ou même de Chicago. Il lui avait demandé de l'épouser deux fois cette année ; chaque fois que son cœur s'était enflammé de possibilité, et chaque fois qu'elle avait dit non. Ils s'étaient disputés lors de sa dernière visite – *Tu me tiens à bout de bras*, s'était-il plaint – et il était parti fâché, sans dire au revoir.

"Nous sommes juste des amis proches, Al et moi. Ce n'est pas si facile."

« Ne sois pas ridicule, dit Doro. "Rien de plus simple."

C'était donc de l'amour, pensa Caroline. Elle embrassa la douce joue de Phoebe et s'en alla dans la vieille Buick de Leo : noire, vaste, avec une conduite comme un bateau. Au cours de la dernière année de sa vie, Leo était devenu frêle, passant la plupart de ses journées dans un fauteuil près de la fenêtre avec un livre sur les genoux, regardant la rue. Un jour, Caroline l'avait trouvé affalé, ses cheveux gris dressés en un angle bizarre, sa peau – même ses lèvres – si pâle. Mort. Elle le savait avant de le toucher. Elle ôta ses lunettes, posa le bout de ses doigts sur ses paupières et les ferma. Une fois qu'ils eurent enlevé son corps, elle s'assit sur sa chaise, essayant d'imaginer à quoi avait ressemblé sa vie, les branches d'arbres bougeant silencieusement devant la fenêtre, ses propres pas, et ceux de Phoebe, faisant des motifs sur son plafond. « Oh, Leo », avait-elle dit à voix haute, dans le vide. "Je suis désolé que tu sois si seul."

Après ses funérailles, une affaire tranquille remplie de professeurs de physique et de gardénias, Caroline a proposé de partir, mais Doro n'en a pas entendu parler. *Je suis habitué à toi. Je suis habitué à l'entreprise. Non, tu restes. Nous le prendrons au jour le jour.*

Caroline conduisit à travers la ville qu'elle avait appris à aimer, cette ville dure, graveleuse, d'une beauté saisissante avec ses immeubles vertigineux, ses ponts ornés et ses vastes parcs, ses quartiers nichés dans chaque colline émeraude. Elle trouva une place de parking dans la rue étroite et entra dans le bâtiment, sa pierre assombrie par des décennies de fumée de charbon. Elle traversa le hall avec ses hauts plafonds et son sol en mosaïque complexe et monta deux volées d'escaliers. La porte en bois était teintée de noir, avec un panneau de verre trouble et des chiffres en laiton ternis : 304B. Elle prit une profonde inspiration – elle n'avait pas été aussi nerveuse depuis ses examens oraux – et poussa la porte. La misère de la pièce la surprit. La grande table en chêne était rayée et les fenêtres étaient voilées, ce qui rendait le jour dehors terne et gris. Sandra était déjà assise avec une demi-douzaine d'autres parents du conseil Upside Down. Caroline ressentit une bouffée d'affection. Au début, elles avaient dérivé vers des réunions une par une, des gens qu'elle et Sandra avaient rencontrés dans les épiceries et dans les autobus; puis le mot s'est répandu et les gens ont commencé à appeler. Leur avocat, Ron Stone, était assis à côté de Sandra, dont les cheveux blonds étaient sévèrement tirés en arrière, le visage grave et pâle. Caroline prit le siège restant à côté d'elle.

"Tu as l'air fatigué," murmura-t-elle.

Sandra hocha la tête. « Tim a la grippe. De tous les jours. Ma mère a dû venir de McKeesport pour le surveiller.

Avant que Caroline ne puisse répondre, la porte s'ouvrit de nouveau, et les hommes du Conseil de l'Éducation commencèrent à entrer, détendus, plaisantant les uns avec les

autres, se serrant la main. Quand tout le monde fut installé et que la réunion eut été ouverte, Ron Stone se leva et s'éclaircit la gorge.

"Tous les enfants méritent une éducation", a-t-il commencé, ses mots familiers. Les preuves qu'il a présentées étaient claires, précises : croissance régulière, tâches accomplies. Pourtant, Caroline regardait les visages devant elle devenir impassibles, masqués. Elle pensa à Phoebe assise à table hier soir, un crayon dans une main, écrivant les lettres de son nom : à l'envers, sur toute la page, vacillantes, mais écrites. Les hommes du tableau mélangeaient des papiers et s'éclaircissaient la gorge. Lorsque Ron Stone s'est arrêté, un jeune homme aux cheveux noirs et ondulés a pris la parole.

« Votre passion est admirable, monsieur Stone. Nous, membres du conseil, apprécions tout ce que vous dites, et nous apprécions l'engagement et le dévouement de ces parents. Mais ces enfants sont mentalement retardés ; c'est la ligne du bas. Leurs réalisations, aussi importantes soient-elles, ont eu lieu dans un environnement protégé, avec des enseignants capables d'accorder une attention supplémentaire, peut-être sans partage. Cela semble un point très important.

Caroline rencontra le regard de Sandra. Ces mots étaient également familiers.

"Attardé mental est un terme péjoratif", a répondu Ron Stone d'un ton égal. « Ces enfants sont retardés, oui, personne ne remet cela en question. Mais ils ne sont *pas* stupides. Personne dans cette salle ne sait ce qu'il peut accomplir. Le meilleur espoir pour leur croissance et leur développement, comme pour tous les enfants, est un environnement éducatif sans limites prédéterminées. Nous ne demandons que de l'équité aujourd'hui.

"Ah. Équité, oui. Mais nous n'avons pas les ressources », a déclaré un autre homme, mince, aux cheveux gris clairsemés. « Pour être équitable, il faudrait les accepter tous, un flot d'individus attardés qui submergerait le système. Regarde."

Il a distribué des copies d'un rapport et a commencé à faire une analyse coûts-avantages. Caroline prit une profonde inspiration. Cela ne lui servirait à rien de s'emporter. Une mouche bourdonnait, prise entre les vitres des vieilles fenêtres. Caroline repensa à Phoebe, une enfant vif-argent si aimante. Une chercheuse d'objets perdus, une fille qui pouvait compter jusqu'à cinquante, s'habiller et réciter l'alphabet, une fille qui avait peut-être du mal à parler mais qui pouvait lire l'humeur de Caroline en un instant.

Limité, disaient les voix. Inondation des écoles. Un frein aux ressources et aux enfants les plus brillants.

Caroline ressentit une bouffée de désespoir. Ils ne verraient jamais vraiment Phoebe, ces hommes, ils ne la verraient jamais plus que différente, lente à parler et à maîtriser de nouvelles choses. Comment pouvait-elle leur montrer sa belle fille : Phoebe, assise sur le tapis du salon et faisant une tour de blocs, ses cheveux doux tombant

autour de ses oreilles et une expression de concentration absolue sur son visage ? Phoebe, mettant un 45 sur le petit tourne-disque que Caroline lui avait acheté, captivée par la musique, dansant sur le parquet lisse en chêne. Ou la petite main douce de Phoebe soudainement sur son genou, à un moment où Caroline était pensive ou distraite, absorbée par le monde et ses soucis. *Ça va, maman ?* disait-elle, ou simplement, *je t'aime*. Phoebe, chevauchant les épaules d'Al dans la lumière du soir, Phoebe étreignant tous ceux qu'elle rencontrait. Phoebe a des crises de colère et est obstinément provocante, Phoebe s'habille ce matin-là, si fière.

La discussion autour de la table avait tourné aux chiffres et à la logistique, à l'impossibilité du changement. Caroline se leva, tremblante. La main de sa mère décédée a volé à sa bouche sous le choc. Caroline elle-même n'arrivait pas à y croire, à quel point sa vie l'avait changée, ce qu'elle était devenue. Mais il n'y avait pas de retour en arrière. Un flot de débiles mentaux, en effet ! Elle posa ses mains sur la table et attendit. Un à un, les hommes cessèrent de parler et la pièce se tut.

"Ce n'est pas une question de chiffres", a déclaré Caroline. « Il s'agit d'enfants. J'ai une fille qui a six ans. Il lui faut plus de temps, c'est vrai, pour maîtriser de nouvelles choses. Mais elle a appris à faire tout ce que tout autre enfant apprend à faire : ramper, marcher, parler et aller aux toilettes, s'habiller, ce qu'elle a fait ce matin. Ce que je vois, c'est une petite fille qui veut apprendre et qui aime tous ceux qu'elle voit. Et je vois une salle remplie d'hommes qui semblent avoir oublié que dans ce pays, nous promettons une éducation à chaque enfant, quelle que soit sa capacité.

Pendant un instant, personne ne parla. La haute fenêtre tremblait légèrement dans la brise. La peinture commençait à faire des bulles et à s'écailler sur les murs beiges.

La voix de l'homme aux cheveux noirs était douce.

« J'ai – nous avons tous – une grande sympathie pour votre situation. Mais quelle est la probabilité que votre fille, ou l'un de ces enfants, maîtrise des compétences académiques ? Et qu'est-ce que cela ferait à son image d'elle-même ? Si c'était moi, je préférerais qu'elle s'installe dans un métier productif et utile.

« Elle a six ans, dit Caroline. "Elle n'est pas prête à apprendre un métier."

Ron Stone avait regardé attentivement l'échange, et maintenant il parlait.

"En fait," dit-il. "Toute cette discussion est hors de propos." Il ouvrit sa mallette et en sortit une épaisse pile de papiers. « Ce n'est pas seulement une question morale ou logistique. C'est la loi. Ceci est une pétition, signée par ces parents et par cinq cents autres. Il est annexé à un recours collectif déposé au nom de ces familles pour permettre l'acceptation de leurs enfants dans les écoles publiques de Pittsburgh.

"C'est la loi sur les droits civiques", a déclaré l'homme aux cheveux gris en levant les yeux du document. « Tu ne peux pas utiliser ça. Ce n'est ni la lettre ni l'esprit de cette loi.

"Vous regardez ces documents", a déclaré Ron Stone, fermant sa mallette. "Nous serons en contact."

Dehors, sur les vieilles marches de pierre, ils éclataient en bavardage ; Ron était content, prudemment optimiste, mais les autres étaient exubérants, serrant Caroline dans ses bras pour la remercier de son discours. Elle sourit, les serrant contre lui, se sentant à la fois épuisée et émue d'une profonde affection pour ces gens : Sandra, bien sûr, qui venait toujours chaque semaine prendre un café ; Colleen, qui avec sa fille avait rassemblé les noms sur la pétition ; Carl, un grand homme vif dont le fils unique était mort jeune de complications cardiaques liées à la trisomie 21 et qui leur avait donné un espace de bureau dans son entrepôt de tapis pour leur travail. Elle n'avait connu aucun d'entre eux il y a quatre ans, à l'exception de Sandra, et pourtant ils étaient désormais liés à elle par de nombreuses nuits tardives, de nombreuses luttes et de petits triomphes, et tant d'espoir.

Agitée, encore, de son discours, elle repart à l'école maternelle. Phoebe sauta du cercle et courut vers Caroline, serrant ses genoux. Elle sentait le lait et le chocolat et il y avait une traînée de saleté sur sa robe. Ses cheveux formaient un doux nuage sous la main de Caroline. Caroline raconta brièvement à Doro ce qui s'était passé, les affreux mots – *déluge, traînée* – lui traversant toujours l'esprit. Doro, en retard au travail, lui toucha le bras. *On en reparlera ce soir.*

Le retour à la maison était magnifique, les feuilles des arbres et les lilas fleurissant comme des traînées d'écume et de feu contre les collines. Il avait plu la nuit précédente ; le ciel était d'un bleu clair et brillant. Caroline se gara dans l'allée, déçue de voir qu'Al n'était pas encore arrivé. Ensemble, elle et Phoebe ont marché sous l'ombre vacillante des sycomores, à travers le bourdonnement perçant des abeilles. Caroline s'assit sur les marches du perron et alluma la radio. Phoebe se mit à tourner sur l'herbe douce, les bras tendus et la tête rejetée en arrière, face au soleil.

Caroline la regarda, essayant toujours de se débarrasser de la tension et de l'acrimonie de la matinée. Il y avait des raisons d'espérer, mais après toutes ces années de lutte pour changer les perceptions du monde, Caroline s'est forcée à rester prudente.

Phoebe courut et mit ses mains autour de l'oreille de Caroline, chuchotant un secret. Caroline n'arrivait pas à saisir les mots, juste le souffle d'air excité et haletant, puis Phoebe s'enfuit à nouveau vers le soleil, virevoltant dans sa robe rose pâle. La lumière du soleil touchait des reflets ambrés dans ses cheveux noirs, et Caroline se souvenait de Norah Henry sous les lumières brillantes de la clinique. Un instant, elle fut piquée de lassitude et de doute.

Phoebe s'arrêta dans sa tournure, les bras tendus pour garder son équilibre. Puis elle poussa un cri et courut tête baissée à travers la pelouse et monta les marches jusqu'à l'endroit où se tenait Al, regardant vers le bas, un paquet emballé de couleurs vives dans une main pour Phoebe et un bouquet de lilas que Caroline savait être pour elle.

Son cœur s'est levé. Il l'avait courtisée avec une patience lente et persistante, se montrant, solide et régulière, semaine après semaine, offrant une poignée de fleurs ou un autre cadeau joyeux, le plaisir sur son visage si réel qu'elle ne pouvait pas supporter de le repousser. Pourtant, elle s'était retenue loin de lui, ne faisant pas confiance à cet amour qui était venu de façon si inattendue, d'une source si inattendue. Maintenant, elle se tenait debout, sentant une bouffée de plaisir. Comme elle avait eu peur que cette fois il reste à l'écart !

"Jolie journée", a-t-il dit en s'accroupissant pour serrer dans ses bras Phoebe, qui a jeté ses bras autour de son cou en signe de bienvenue. Le paquet contenait un filet à papillons vaporeux avec un manche en bois sculpté, qu'elle prit aussitôt, courant vers un banc d'hortensias bleu foncé. "Comment s'est passée la réunion?"

Elle lui raconta l'histoire et il écouta en secouant la tête.

"Eh bien, l'école n'est pas pour tout le monde," dit-il. «Je n'ai certainement pas beaucoup aimé. Mais Phoebe est une gentille fille, et ils ne devraient pas la garder à l'écart.

"Je veux qu'elle ait une place dans le monde," dit Caroline, réalisant soudain que ce n'était pas l'amour d'Al pour elle dont elle doutait, c'était son amour pour Phoebe.

«Chérie, elle a une place. C'est ici. Mais oui, je pense que tu as raison. Je pense que tu fais ce qu'il faut en te battant si fort pour elle.

"J'espère que tu as passé une meilleure semaine," dit-elle, notant les ombres sous ses yeux.

"Oh, le même vieux, le même vieux", dit-il en s'asseyant sur les marches à côté d'elle et en ramassant un bâton qu'il commença à éplucher. Au loin, des tondeuses bourdonnaient ; La petite radio de Phoebe jouait "Love, Love Me, Do". "J'ai parcouru 2 398 miles cette semaine. Un record, même pour moi.

Il demandera encore, pensa Caroline. C'était le moment ; il était fatigué de la route et prêt à s'installer, et il demandait. Elle regarda ses mains bouger habilement, rapidement, arrachant l'écorce, et son cœur bondit. Cette fois, elle dirait oui. Mais Al n'a pas parlé. Le silence s'est prolongé si longtemps qu'elle s'est finalement sentie obligée de le rompre.

"C'était un beau cadeau", a-t-elle dit en hochant la tête sur l'espace herbeux où Phoebe courait, le filet faisant des arcs lumineux dans l'air.

"Un camarade en Géorgie l'a fait", a déclaré Al. "Le gars le plus gentil. Il en avait tout un tas qu'il avait sculpté pour ses petits-enfants. On a commencé à parler à l'épicerie. Il collectionne les radios à ondes courtes et m'a invité à passer les voir. J'ai passé toute la nuit à parler, moi et lui. Voilà, c'est le plus de la vie errante. Oh, ouais, continua-t-il en

fouillant dans la poche de son pantalon et en sortant une enveloppe blanche. "Voici votre courrier d'Atlanta."

Caroline prit l'enveloppe sans commentaire. À l'intérieur, il y aurait plusieurs billets de vingt dollars soigneusement pliés dans un papier blanc ordinaire. Al les a ramenés de Cleveland, Memphis, Atlanta, Akron : des villes qu'il a fréquentées lors de ses courses. Elle lui a dit simplement que l'argent était pour Phoebe, de son père. Al accepta cela sans commentaire, mais les sentiments de Caroline étaient plus complexes. Parfois, elle rêvait qu'elle se promenait dans la maison de Norah Henry, prenant des choses dans les étagères et les placards, remplissant un sac en tissu, heureuse jusqu'à ce qu'elle tombe sur Norah Henry debout près d'une fenêtre, son expression distante et infiniment triste. Elle se réveillait en tremblant, se levait et se faisait du thé, assise dans l'obscurité. Quand l'argent est arrivé, elle l'a mis à la banque et n'y a pas pensé jusqu'à ce que l'enveloppe suivante arrive. Elle faisait cela depuis cinq ans maintenant et elle avait économisé près de 7 000 \$.

Phoebe courait toujours, chassant les papillons, les oiseaux, les taches de lumière, les notes flottantes s'échappant de la radio. Al jouait avec le cadran.

« Ce qui est bien avec cette ville, c'est qu'on peut vraiment y trouver de la musique. Certaines de ces petites villes podunk dans lesquelles je séjourne, tout ce que vous obtenez est le Top Forty. Il vieillit, au bout d'un moment. Il a commencé à fredonner avec "Begin the Beguine".

"Mes parents avaient l'habitude de danser sur cette chanson", a déclaré Caroline, et pendant un instant, elle était assise dans les escaliers de la maison de son enfance, invisible, regardant sa mère, en robe à jupe ample, accueillir les invités à la porte. « Je n'y ai pas pensé depuis des années. Mais de temps en temps, ils avaient l'habitude de rouler le tapis dans le salon un samedi soir et d'inviter d'autres couples, et ils dansaient.

"Nous devrions aller danser un jour", a déclaré Al. « Tu aimes danser, Caroline ?

Caroline sentit alors quelque chose changer en elle, une certaine excitation. Elle n'arrivait pas à en situer la source : quelque chose à voir avec sa colère du matin qui passait, et la journée vibrante, et la chaleur du bras d'Al à côté du sien. La brise agitait les peupliers, révélant le dessous argenté de leurs feuilles.

"Pourquoi attendre?" demanda-t-elle, et se leva, lui tendant la main.

Il était perplexe, perplexe, mais ensuite il se tenait debout avec sa main posée sur son épaule et ils se déplaçaient sur la pelouse au son de la musique, sur fond de voitures qui se précipitaient. La lumière du soleil se mêlait à ses cheveux, l'herbe était douce sous ses pieds chaussés, et ils se déplaçaient si facilement, plongeant et tournant, la tension qu'elle avait emportée avec elle depuis la réunion se dissipant à chaque pas. Al sourit, la serrant contre lui ; la lumière du soleil a frappé son cou.

Oh, pensa-t-elle, alors qu'il la tournait à nouveau, je dirai oui.

Il y avait le plaisir de la lumière du soleil et le rire flottant de Phoebe et les mains d'Al chaudes à travers le tissu sur son dos. Ils se déplaçaient dans l'herbe, tournant avec la musique, reliés par elle. La circulation qui passait était aussi présente et apaisante que l'océan. D'autres sons, fins, s'élevaient à travers les fils de la musique, à travers le jour lumineux. Caroline ne les a pas enregistrés au début. Puis Al l'a transformée et elle a arrêté de danser. Phoebe était agenouillée dans l'herbe douce et chaude près des hortensias, pleurant trop fort pour parler, levant la main. Caroline courut et s'agenouilla dans l'herbe, étudiant le cercle enflé de colère sur la paume de Phoebe.

"C'est un beesting," dit-elle. « Oh, chérie, ça fait mal, n'est-ce pas ? »

Elle pressa son visage contre les cheveux chauds de Phoebe. Une peau douce et douce, et sa poitrine, montant et descendant ; sous cela, le schéma régulier de son cœur. Voici la chose qui ne pouvait être mesurée, ni quantifiée ni même expliquée : Phoebe était elle-même seule. Vous ne pourriez pas, finalement, catégoriser un être humain. Vous ne pouviez pas prétendre savoir ce qu'était la vie ou ce qu'elle pouvait contenir.

"Oh, ma chérie, tout va bien," dit-elle en lissant les cheveux de Phoebe.

Mais les sanglots de Phoebe faisaient place à une respiration sifflante comme le croup dont elle avait souffert lorsqu'elle était enfant. Sa paume était enflée ; le dos de sa main et ses doigts aussi. Caroline se sentit s'immobiliser à l'intérieur, alors même qu'elle se levait rapidement et appelait Al.

"Hâte!" cria-t-elle, sa voix si forte et si étrange. "Oh Al, elle est allergique."

Elle soulevait Phoebe, lourde dans ses bras, puis elle s'arrêta, perplexe, parce que ses clés étaient dans son sac à main sur le comptoir de la cuisine et qu'elle ne savait pas comment ouvrir la porte tout en tenant Phoebe, qui sifflait plus fort maintenant. Puis Al était là, emmenant Phoebe et courant vers la voiture, et Caroline avait les clés d'une manière ou d'une autre, les clés et son sac à main. Elle conduisait aussi vite qu'elle l'osait dans les rues de la ville. Au moment où ils arrivèrent à l'hôpital, la respiration de Phoebe était courte et désespérée.

Ils laissèrent la voiture à l'entrée et Caroline attrapa la première infirmière qu'elle vit.

« C'est une réaction allergique. Nous devons voir un médecin *maintenant*. »

L'infirmière était plus âgée, un peu corpulente, ses cheveux gris coiffés en pageboy. Elle les conduisit à travers un ensemble de portes en acier où Al posa doucement Phoebe sur la civière. Phoebe avait du mal à respirer maintenant, ses lèvres légèrement bleues. Caroline aussi avait du mal à respirer, la peur serrant si fort sa poitrine. L'infirmière balaya les cheveux de Phoebe en arrière, effleurant de ses doigts le pouls de

son cou. Et puis Caroline la regarda voir Phoebe comme le Dr Henry l'avait vue cette nuit enneigée il y a si longtemps. Elle vit l'infirmière admirer les yeux magnifiquement inclinés, les petites mains qui avaient agrippé le filet si fort alors qu'elle courait après les papillons, vit ses yeux se rétrécir légèrement. Pourtant, elle n'était pas préparée.

"Es-tu sûr?" demanda l'infirmière, levant les yeux et croisant son regard. "Êtes-vous vraiment sûr de vouloir que j'appelle un médecin ?"

Caroline resta figée sur place. Elle se souvenait des odeurs de légumes bouillis, du jour où elle était partie avec Phoebe, et des expressions impassibles des hommes du conseil scolaire. Dans un élan d'alchimie sauvage, sa peur se transforma en colère, féroce et perçante. Elle leva la main pour gifler le visage fade et impassible de l'infirmière, mais Al lui attrapa le poignet.

« Appelez le médecin », dit-il à l'infirmière. "Fais le maintenant."

Il passa son bras autour de Caroline et ne la lâcha pas, pas quand l'infirmière se détourna ou quand le médecin apparut, pas jusqu'à ce que la respiration de Phoebe commence à se calmer et qu'un peu de couleur revienne sur ses joues. Puis ils sont allés ensemble dans la salle d'attente et se sont assis dans les chaises en plastique orange, main dans la main, les infirmières bourdonnant et des voix provenant de l'interphone et des bébés pleurant.

"Elle aurait pu mourir", a déclaré Caroline. Son calme a rompu; elle se mit à trembler.

"Mais elle ne l'a pas fait," dit fermement Al.

La main d'Al était chaude, large et réconfortante. Il avait été si patient toutes ces années, il était revenu encore et encore, disant qu'il savait une bonne chose quand il la voyait. Dire qu'il attendrait. Mais il avait été absent deux semaines cette fois, pas une. Il n'avait pas appelé de la route, et bien qu'il lui ait apporté des fleurs comme toujours, il n'avait pas fait sa demande en mariage depuis six mois. Il pourrait partir dans son camion et ne jamais revenir, ne jamais lui donner une autre chance de dire oui.

Elle leva sa main et baisa sa paume, forte, si rugueuse de callosités, si marquée de lignes. Il se retourna, sorti de ses pensées, aussi perplexe que s'il venait de se faire piquer lui-même.

"Caroline." Son ton était formel. "Il y a quelque chose que je veux dire."

"Je sais." Elle posa sa main sur son cœur, l'y maintint. « Oh, Al, j'ai été un imbécile. Bien sûr, je vais t'épouser », a-t-elle dit.

1977

juillet 1977

AIMEZ

CECI ? » DEMANDE NORAH.

Elle était allongée sur la plage, et sous sa hanche le sable granuleux glissait et bougeait. Chaque fois qu'elle prenait une profonde inspiration et la relâchait, du sable glissait sous elle. Le soleil était si chaud, comme une plaque de métal scintillante contre sa peau. Elle était là depuis plus d'une heure, posant et re-posant, le mot *repos* comme une raillerie, car c'était ce qu'elle avait envie de faire et ne pouvait pas. C'était ses vacances, après tout - elle avait gagné deux semaines à Aruba pour avoir vendu le plus grand nombre de forfaits croisière dans l'état du Kentucky l'année dernière - et pourtant elle était là : du sable collant à la sueur sur ses bras et son cou alors qu'elle était allongée immobile, coincé entre le soleil et la plage.

Pour se distraire, elle maintint son regard sur Paul, qui courait le long du rivage, une tache à l'horizon. Il avait treize ans, et il avait poussé comme un jeune arbre l'année dernière. Grand et maladroit, il courait chaque matin comme s'il pouvait échapper à sa propre vie.

Les vagues s'écrasaient lentement contre la plage. La marée tournait, montait, et la dure lumière de midi allait bientôt changer, rendant l'image que David voulait impossible jusqu'au lendemain. Une mèche de cheveux était collée contre la lèvre de Norah, la chatouillant, mais elle se força à l'immobilité.

"Bien", a déclaré David, penché sur son appareil photo et déclenchant une série rapide de prises de vue. "Oh, oui, super, c'est vraiment très bien."

« J'ai chaud », dit-elle.

« Plus que quelques minutes. Nous avons presque terminé. Il était à genoux maintenant, ses cuisses pâles comme l'hiver contre le sable. Il travaillait si dur et passait aussi de longues heures dans sa chambre noire, coupant des images à sécher sur les cordes à linge qu'il avait tendues d'un mur à l'autre. "Pensez à la mer. Vagues dans l'eau, vagues dans le sable. Tu en fais partie, Norah. Vous verrez sur la photo. Je vais te montrer."

Elle était allongée immobile sous le soleil, le regardant travailler, se souvenant des jours du début de leur mariage où ils étaient sortis pour de longues promenades les soirs de printemps, se tenant la main, l'air imprégné d'odeurs de chèvrefeuille et de jacinthes. Qu'avait-elle imaginé, cette version plus jeune d'elle-même, marchant dans la douce lumière immobile du crépuscule, rêvant ses rêves ? Pas cette vie, certainement. Norah avait appris l'industrie du voyage sur le bout des doigts au cours des cinq dernières années. Elle avait organisé le bureau, et peu à peu, elle avait commencé à superviser les voyages. Elle s'était construit une liste de clients stables et avait appris à vendre, poussant des brochures sur papier glacé sur son bureau, décrivant avec des détails à couper le souffle des endroits qu'elle-même avait seulement rêvé d'aller. Elle était devenue experte dans la résolution des crises de dernière minute : bagages perdus, passeports égarés, accès soudains de giardiasse. L'année dernière, lorsque Pete Warren a décidé de prendre sa retraite, elle avait pris une profonde inspiration et avait acheté l'entreprise. Maintenant, tout lui appartenait, du bâtiment bas en briques aux cartons de billets d'avion vierges dans le placard. Ses journées étaient mouvementées, occupées, satisfaisantes - et chaque nuit, elle rentrait chez elle dans une maison pleine de silence.

"Je ne le vois toujours pas", a-t-elle dit, quand David a finalement terminé, alors qu'elle se levait et époussetait le sable de ses jambes et de ses bras, secouant le sable de ses cheveux. "Pourquoi me prendre en photo, si vous espérez que je disparaisse dans le paysage ?"

"C'est une question de perspective", a déclaré David, levant les yeux de son équipement. Ses cheveux étaient sauvages, ses joues et ses avant-bras rougis par le soleil de midi. Au loin, Paul avait tourné et était sur le chemin du retour, se rapprochant. « C'est une question d'attentes. Les gens regarderont cette photo et verront une plage, des dunes vallonnées. Et puis ils apercevront quelque chose d'un peu étrange, quelque chose de familier dans votre ensemble particulier de courbes, ou ils liront le titre et regarderont à nouveau, recherchant la femme qu'ils n'ont pas vue la première fois, et ils vous trouveront. »

Il y avait de l'intensité dans sa voix ; le vent venant de l'océan passait dans ses cheveux noirs. Cela la rendait triste, car il parlait de photographie comme il avait parlé autrefois de médecine, de leur mariage, un langage et un ton qui évoquaient le passé perdu et la remplissaient de nostalgie. *Est-ce que vous et David parlez de grandes choses ou de petites choses ?* Bree lui a demandé une fois, et Norah a été choquée de réaliser combien de leurs conversations portaient sur des choses aussi superficielles et nécessaires que les tâches ménagères et l'emploi du temps de Paul.

Le soleil brillait sur ses cheveux et le sable granuleux s'était accroché à la peau tendre entre ses jambes. David était absorbé par le rangement de son appareil photo. Norah avait espéré que ces vacances de rêve seraient un chemin vers la proximité qu'ils avaient autrefois partagée. C'était ce qui l'avait obligée à passer tant d'heures allongée sous le soleil brûlant, se tenant immobile pendant que David prenait des photos sur pellicule, mais ils étaient là depuis trois jours maintenant, et rien d'autre que le cadre

n'était significativement différent de chez eux. Chaque jour, ils buvaient leur café du matin en silence. David a trouvé des façons de travailler; il prenait des photos ou pêchait. Il lisait le soir, se balançant dans le hamac. Norah a fait des promenades et des siestes, a grogné et est allée faire du shopping dans les boutiques touristiques lumineuses et hors de prix de la ville. Paul a joué de sa guitare et il a couru.

Norah s'abrita les yeux et regarda la courbe dorée de la plage. Plus près maintenant, la silhouette du coureur avait émergé, et elle vit que ce n'était pas Paul après tout. L'homme qui courait était grand et maigre, peut-être trente-cinq ou quarante ans. Il portait un short en nylon bleu bordé d'un passepoil blanc et pas de chemise. Ses épaules, déjà bronzées, étaient bordées d'une brûlure qui paraissait douloureuse. Alors qu'il se rapprochait d'eux, il ralentit puis s'arrêta, les mains sur les hanches, respirant fortement.

"Belle caméra", a-t-il dit. Puis, regardant Norah droit dans les yeux, il a ajouté: "Photo intéressante." Il commençait à devenir chauve ; ses yeux étaient brun foncé, intenses. Elle se détourna, sentant leur chaleur, tandis que David commençait à parler : vagues et dunes, sable et chair, deux images contradictoires à la fois.

Elle regarda la plage. Oui. Là, à peine visible, se trouvait une autre silhouette qui courait, son fils. Le soleil était si brillant. Pendant quelques secondes, elle se sentit étourdie, un petit poisson d'argent de lumière clignotant derrière ses paupières juste au moment où il regardait les bords des vagues. Howard : elle se demandait d'où il venait, d'où lui venait un nom comme ça. Lui et David parlaient maintenant attentivement des ouvertures et des filtres.

"Donc, vous êtes l'inspiration pour cette étude," dit-il, se tournant vers Norah.

« Je suppose », dit-elle en époussetant le sable de son poignet. « C'est un peu dur pour la peau », ajouta-t-elle, consciente soudain que le nouveau maillot de bain la laissait presque nue. Le vent se déplaçait sur elle, se déplaçait dans ses cheveux.

"Non, vous avez une belle peau", a déclaré Howard. Les yeux de David s'écarquillèrent – il la regarda comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant – et Norah ressentit un élan de triomphe. *Voir?* elle voulait dire. *J'ai une belle peau.* Mais l'intensité du regard d'Howard l'arrêta.

"Vous devriez voir les autres travaux de David", a déclaré Norah. Elle fit un geste vers le cottage, niché sous les palmiers, des bougainvilliers tombant en cascade sur les treillis du porche. "Il a apporté son portefeuille." Un mur, ses mots; également une invitation.

"J'aimerais ça", a déclaré Howard, se retournant vers David. "Je suis intéressé par votre étude."

"Pourquoi pas?" dit David. "Rejoignez-nous pour le déjeuner."

Mais Howard avait une réunion en ville à une heure.

«Voilà Paul», dit Norah. Il courait très vite le long du bord de l'eau, poussant à travers les cent derniers mètres, ses bras et ses jambes brillant dans la lumière, la chaleur vacillante. Mon fils, pensa Norah, le monde s'ouvrant un instant comme il le faisait parfois autour du fait même de sa présence. « Notre fils », dit-elle à Howard. "C'est aussi un coureur."

"Il a une bonne forme", a observé Howard. Paul s'est approché et a commencé à ralentir. Une fois qu'il les atteignit, il se pencha avec ses mains sur ses genoux, respirant profondément dans ses poumons.

"Et du bon temps", a déclaré David en jetant un coup d'œil à sa montre. *Ne le fais pas*, pensa Norah ; David ne semblait pas voir à quel point Paul reculait devant les suggestions de David pour son avenir. *Ne le faites pas*. Mais David a continué. "Je déteste le voir rater sa vocation. Regardez cette hauteur. Pensez à ce qu'il pourrait faire sur un court. Mais il s'en fout du basket.

Paul leva les yeux, grimaçant, et Norah ressentit une poussée d'irritation familière. Pourquoi David ne pouvait-il pas comprendre que plus il poussait au basket, plus Paul résisterait ? S'il voulait que Paul joue, il devrait l'interdire à la place.

"J'aime courir", a déclaré Paul en se levant.

"Qui peut vous blâmer", a déclaré Howard, tendant la main pour serrer la main, "quand vous courez comme ça?"

Paul lui serra la main, rougissant de plaisir. *Tu as une belle peau*, lui avait-il dit quelques instants plus tôt. Norah se demanda si son propre visage avait été aussi transparent.

« Viens dîner », suggéra-t-elle impulsivement, inspirée par la gentillesse d'Howard envers Paul. Elle avait faim, soif aussi, et le soleil l'avait rendue étourdie. « Puisque vous ne pouvez pas venir déjeuner, venez dîner. Amenez votre femme, bien sûr », a-t-elle ajouté. « Amenez votre famille. Nous allons faire un feu et cuisiner sur la plage.

Howard fronça les sourcils, regardant l'eau brillante. Il joignit les mains et les mit derrière sa tête, s'étirant. « Malheureusement, dit-il, je suis seul ici. Une retraite en quelque sorte. Je suis sur le point de divorcer.

« Je suis désolée », dit Norah, même si ce n'était pas le cas.

« Viens quand même, dit David. « Norah organise de merveilleux dîners. Je vais vous montrer le reste de la série sur laquelle je travaille, c'est une question de perception. Transformation."

"Ah, transformation", a déclaré Howard. « Je suis tout à fait d'accord. J'aimerais venir dîner.

David et Howard ont parlé pendant quelques minutes pendant que Paul arpentait les vagues, se refroidissant, puis Howard est parti. Quelques minutes plus tard, debout dans la cuisine, coupant des concombres pour le déjeuner, Norah le regarda marcher loin sur la plage, aller et venir alors que le rideau captait la brise. Elle se souvint de la brûlure noire sur ses épaules, de ses yeux et de sa voix pénétrants. L'eau se précipita dans les tuyaux pendant que Paul se douchait, et il y eut un léger bruissement de papier alors que David disposait ses photos dans le salon. Il avait semblé obsédé au fil des ans, voyant toujours le monde – la voyant – comme derrière l'objectif d'un appareil photo. Leur fille perdue planait toujours entre eux ; leurs vies s'étaient façonnées autour de son absence. Norah s'est même demandé, parfois, si cette perte était la principale chose qui les tenait ensemble. Elle a glissé les tranches de concombre dans un saladier et a commencé à éplucher une carotte. Howard était une piqure d'épingle au loin, puis disparu. Ses mains étaient grandes, se souvint-elle, les paumes et les cuticules pâles contre son bronzage. *Belle peau*, avait-il dit, et ses yeux n'avaient pas quitté les siens.

Après le déjeuner, David s'assoupit dans le hamac et Norah s'allongea sur le lit sous la fenêtre. Une brise océanique entraînait ; elle se sentait abondamment vivante, en quelque sorte reliée au sable et à la mer par ce vent. Howard n'était qu'une personne ordinaire, presque maigre et commençait à devenir chauve, mais il était aussi mystérieusement convaincant, évoqué peut-être par sa profonde solitude et ses souhaits. Elle imaginait Bree, ravie d'elle, en train de rire.

Eh bien pourquoi pas ? dirait-elle. *Vraiment, Norah, pourquoi pas ?*

Je suis une femme mariée, répondit Norah, se déplaçant pour regarder par la fenêtre le sable éblouissant et mouvant, désireuse que sa sœur la réfute.

Norah, pour l'amour du ciel, tu ne vis qu'une fois. Pourquoi ne pas s'amuser ?

Norah se leva, marchant doucement sur les vieilles planches usées, et se prépara un gin tonic au citron vert. Elle était assise sur la balançoire du porche, paresseuse dans la brise, regardant David somnoler, si inconnu pour elle ces jours-ci. Les notes de la guitare de Paul flottaient dans l'air doux. Elle l'imaginait, assis en tailleur sur le lit étroit, la tête penchée et concentrée sur la nouvelle guitare Almansa qu'il adorait, un cadeau de David pour son dernier anniversaire. C'était un bel instrument, avec une touche en ébène et un dos et des éclisses en palissandre, tourneurs en laiton. David a essayé, avec Paul. Il a trop insisté sur le sport, c'est vrai, mais il a aussi pris le temps d'emmener Paul à la pêche ou à la randonnée dans les bois, dans leur recherche incessante de rochers. Il avait passé des heures à rechercher cette guitare, à la commander à une entreprise de New York, le visage rempli d'un plaisir tranquille alors que Paul la sortait respectueusement de la boîte. Elle regardait maintenant David, qui dormait de l'autre côté du porche, un muscle travaillant dans sa joue. *David*, murmura-t-elle, mais il ne l'entendit pas. *David*, dit-elle un peu plus fort, mais il ne bougea pas.

A quatre heures, elle se réveilla, rêveuse. Elle choisit une robe d'été éclaboussée de fleurs, froncée à la taille, fines bretelles sur les épaules. Elle enfila un tablier et se mit à cuisiner des plats simples mais luxueux : un ragoût d'huîtres avec des craquelins croustillants à côté, des épis de maïs jaunissant, une salade verte fraîche, des petits homards qu'elle avait achetés le matin au marché, toujours en seaux d'eau de mer. Alors qu'elle se déplaçait dans la minuscule cuisine, improvisant des plats à rôtir à partir de moules à gâteaux et remplaçant l'origan par de la marjolaine dans la vinaigrette, la jupe en coton impeccable bougeait légèrement contre ses cuisses, ses hanches. L'air, chaud comme un souffle, traversa ses bras. Elle plongea ses mains dans un lavabo d'eau froide, rinçant feuille de laitue par feuille délicate. Dehors, Paul et David ont travaillé pour allumer un feu dans le gril à moitié rouillé, ses trous rebouchés avec du papier d'aluminium. Il y avait des assiettes en papier sur la table patinée et du vin versé dans des verres en plastique rouge. Ils mangeaient le homard avec leurs doigts, le beurre coulant sur leurs paumes.

Elle entendit sa voix avant de le voir, un autre ton, légèrement plus bas que celui de David et légèrement plus nasillard, avec un accent neutre du Nord ; de l'air vif, bordé de neige, flottait dans la pièce à chaque syllabe. Norah s'essuya les mains sur le torchon et se dirigea vers la porte.

Les trois hommes - cela la choquait qu'elle pense à Paul de cette façon, mais il se tenait maintenant au coude à coude avec David, presque adulte et indépendant, comme si son corps n'avait jamais rien eu à voir avec le sien - étaient regroupés sur le sable, juste au-delà du porche. Le gril dégageait ses arômes de fumée et de résine, et les braises envoyaient une chaleur vacillante dans le ciel. Paul, torse nu, se tenait les mains enfoncées dans les poches de ses coupures, répondant avec une brièveté maladroite aux questions qui se présentaient à lui. Ils ne l'ont pas vue, elle, son mari et son fils ; leurs yeux étaient sur le feu et sur l'océan, lisse comme du verre opaque à cette heure. Ce fut Howard, leur faisant face, qui leva le menton vers elle et sourit.

Pendant un instant, avant que les autres ne se retournent, avant qu'Howard ne soulève la bouteille de vin et ne la glisse entre ses mains, leurs regards se rencontrèrent. C'était un moment réel pour eux seuls, chose qui ne pouvait être prouvée plus tard, un instant de communion sujet à tout ce que l'avenir imposerait. Mais c'était réel : l'obscurité de ses yeux, son visage et le sien s'ouvrant dans le plaisir et la promesse, le monde s'écrasant autour d'eux comme les vagues.

David se retourna, souriant, et le moment se referma comme une porte.

« C'est blanc, dit Howard en lui tendant la bouteille. Norah fut frappée par l'air ordinaire d'Howard à l'époque, par la façon stupide dont ses favoris poussaient jusqu'au milieu de ses joues. Le sens caché du moment précédent – l'avait-elle imaginé alors ? – avait disparu. "J'espère que tout va bien."

"Parfait", dit-elle. "Nous mangeons du homard." Oui, si ordinaire, ce discours. Le moment stupéfiant était maintenant derrière eux, et elle était l'hôtesse gracieuse, se

déplaçant aussi facilement dans son rôle qu'elle se déplaçait dans le murmure d'une robe. Howard était son invité ; elle lui a offert une chaise en osier et une boisson. Quand elle revint, portant des bouteilles de gin tonic et un seau de glace sur un plateau, le soleil avait atteint le bord de l'eau. Les nuages s'élevaient dans des tons aérés de rose et de pêche.

Ils ont mangé sur le porche. L'obscurité tomba rapidement et David alluma les bougies placées à intervalles le long de la balustrade. Au-delà, la marée montait, les vagues se précipitaient invisiblement sur le sable. Dans la lumière vacillante, la voix d'Howard montait et descendait et montait encore. Il a parlé d'une camera obscura qu'il avait construite. La camera obscura était une boîte en acajou qui bloquait toute lumière, à l'exception d'un seul point. Cette piqure d'épingle projetait une minuscule image du monde sur un miroir. L'instrument était le précurseur de la caméra; certains peintres - Vermeer en était un - l'avaient utilisé comme un outil pour atteindre un niveau de détail extraordinaire dans leur travail. Howard explorait cela aussi.

Norah écoutait, inondée de nuit, frappée par son imagerie : le monde projeté sur un mur intérieur assombri, de minuscules silhouettes prises dans la lumière mais en mouvement. C'était tellement différent de ses séances avec David, quand la caméra semblait la fixer à un endroit et à un moment, la maintenir immobile. Cela, réalisa-t-elle en sirotant son vin dans l'obscurité, était le problème au cœur de tout. Quelque part en cours de route, elle et David étaient restés coincés. Ils tournaient l'un autour de l'autre maintenant, fixés dans leurs orbites séparées. La conversation a changé et Howard a raconté des histoires sur le temps qu'il avait passé au Vietnam, travaillant comme photographe pour l'armée, documentant des batailles. "C'était en grande partie ennuyeux, en fait", a-t-il déclaré, lorsque Paul a exprimé son admiration. « Une grande partie consistait à monter et descendre le Mékong sur un bateau. C'est une rivière extraordinaire, cependant, un endroit extraordinaire.

Après le dîner, Paul est allé dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, les notes de sa guitare cascadaient au son des vagues. Il n'avait pas voulu venir en vacances ; il avait abandonné une semaine au camp de musique et il avait un concert important à jouer quelques jours seulement après leur retour à la maison. David avait insisté pour qu'il vienne ; il n'a pas pris au sérieux les ambitions musicales de Paul. En tant que passe-temps, c'était bien, mais pas en tant que carrière. Mais Paul était passionné de guitare, bien décidé à aller à Juilliard. David, qui avait travaillé si dur pour leur donner tout le confort, devenait tendu à chaque fois que le sujet revenait. Maintenant, les notes de Paul tombaient dans les airs, ailées et gracieuses mais chacune un peu coupée aussi, la pointe d'un couteau transperçant la chair.

La conversation est passée de l'optique à la lumière raréfiée de la vallée de la rivière Hudson, où Howard vivait, et du sud de la France, où il aimait se rendre. Il décrivit la route étroite, une fine poussière qui s'élevait et les champs de tournesols pulsants. Il n'était que voix, à peine plus qu'une ombre à côté d'elle, mais ses mots la traversaient comme la musique de Paul, d'une manière ou d'une autre à la fois à

l'intérieur et à l'extérieur d'elle. David versa encore du vin et changea de sujet, puis ils se levèrent et entrèrent dans le salon très éclairé. David a sorti sa série de photos en noir et blanc de son portfolio, et lui et Howard se sont lancés dans une discussion approfondie sur les qualités de la lumière.

Norah s'attarda. Les photographies dont ils parlaient étaient toutes d'elle : ses hanches, sa peau, ses mains, ses cheveux. Et pourtant elle était exclue de la conversation : objet, pas sujet. De temps en temps, lorsqu'elle entra dans un bureau à Lexington, Norah trouvait une photo, anonyme mais étrangement familière aussi - une courbe de son corps ou un endroit qu'elle avait visité avec David, dépouillé de sa signification originelle et transformé : une image d'elle propre chair devenue abstraite, une idée. Elle avait tenté, en posant pour David, d'atténuer un peu la distance qui s'était creusée entre eux. Sa faute, la sienne – ça n'avait pas vraiment d'importance. Mais en regardant maintenant David, absorbée par ses explications, elle comprit qu'il ne la voyait pas vraiment et depuis des années.

La colère monta dans une précipitation qui la fit trembler. Elle se retourna et quitta la pièce. Depuis le jour avec les guêpes, elle avait très peu bu, mais maintenant elle alla dans la cuisine et se servit un verre en plastique rouge débordant de vin. Tout autour d'elle, des marmites sales et du beurre qui fige, les carapaces rouge feu des homards comme les carapaces des cigales mortes. Tant de travail pour un si bref plaisir ! Habituellement, David faisait la vaisselle, mais ce soir, Norah noua un tablier autour de sa taille, remplit l'évier et mit le reste du ragoût d'huîtres au réfrigérateur. Dans le salon, les voix n'arrêtaient pas de monter et de descendre comme la mer. À quoi avait-elle pensé, en enfilant cette robe, en tombant dans la voix d'Howard ? C'était Norah Henry, la femme de David, la mère de Paul, un fils presque adulte. Il y avait des mèches grises dans ses cheveux, qu'elle croyait que personne ne pouvait voir à part elle-même, plissant les yeux dans la lumière crue de la salle de bain. Pourtant, c'était vrai. Howard était venu discuter de photographie avec David, et c'était tout.

Elle sortit, portant les ordures à la benne à ordures. Le sable était légèrement froid contre ses pieds nus, l'air aussi chaud que sa propre peau. Norah a marché jusqu'au bord de l'océan et s'est tenue à contempler le balayage blanc éclatant des étoiles. Derrière elle, la porte moustiquaire s'ouvrit et se referma. David et Howard sortirent, marchant dans le sable et l'obscurité.

"Merci d'avoir nettoyé", a déclaré David. Il posa brièvement sa main sur son dos et elle se tendit, faisant un effort pour ne pas s'éloigner. « Désolé de ne pas avoir aidé. Je suppose que nous avons parlé. Howard a de bonnes idées.

"En fait, j'étais hypnotisé par vos bras", a noté Howard, faisant référence aux centaines de clichés que David avait pris. Il ramassa un morceau de bois flotté et le lança avec force. Ils l'entendirent éclabousser et les vagues le lécher, le tirant vers le large.

Derrière eux, la maison était comme une lanterne, dessinant un cercle lumineux, mais tous les trois se tenaient dans une obscurité si complète que Norah pouvait à peine

voir le visage de David, ou celui d'Howard, ou ses propres mains. Seulement des formes ténébreuses et des voix désincarnées dans la nuit. La conversation serpentait, revenant à la technique et au processus. Norah pensait qu'elle pourrait crier. Elle mit un pied nu derrière l'autre, signifiant faire demi-tour et partir, quand soudain une main effleura sa cuisse. Elle s'arrêta, surprise. En attendant. En un instant, les doigts d'Howard parcoururent légèrement la couture de sa robe, puis sa main se glissa dans sa poche, une soudaine chaleur secrète contre sa chair.

Nora retint son souffle. David a parlé de ses photos. Elle portait toujours le tablier et il faisait très sombre. Au bout d'un moment, elle se tourna légèrement, et la main d'Howard s'ouvrit contre le tissu fin, la planéité de son ventre.

"Eh bien, c'est vrai," dit Howard, sa voix basse et facile. « Vous sacrifieriez quelque chose à la clarté si vous utilisiez ce filtre. Mais l'effet en vaudrait certainement la peine.

Norah laissa son souffle expirer, lentement, lentement, se demandant si Howard pouvait sentir la pulsation sauvage et rapide de son sang. La chaleur rayonnait de ses doigts ; elle était remplie d'un tel désir qu'elle en avait mal. Les vagues montaient et s'éloignaient et montaient à nouveau. Norah resta immobile, écoutant le bruit de sa propre respiration.

"Maintenant, avec la camera obscura, vous êtes un peu plus près du processus", a déclaré Howard. « C'est vraiment remarquable, la façon dont il cadre le monde. J'aimerais que vous veniez le voir. Allez-vous?" Il a demandé.

« J'emmène Paul pêcher en haute mer demain, dit David. "Peut-être le lendemain."

« Je pense que je vais entrer, dit faiblement Norah.

"Norah s'ennuie", a déclaré David.

« Qui peut lui en vouloir ? dit Howard, et sa main pressa bas sur son ventre, dur et rapide, comme le battement d'une aile. Puis il le sortit de sa poche. « Viens demain matin si tu veux, dit-il. "Je fais des dessins avec la camera obscura."

Norah hocha la tête sans parler, imaginant l'unique rayon de lumière perçant les ténèbres, projetant de merveilleuses images sur le mur.

Il est parti quelques minutes plus tard, disparaissant presque aussitôt dans l'obscurité.

"J'aime ce gars", a déclaré David plus tard, quand ils étaient à l'intérieur. La cuisine était impeccable maintenant, toutes les preuves de son après-midi de rêve cachées.

Norah se tenait à la fenêtre, regardant la plage sombre, écoutant les vagues, les deux mains enfoncées profondément dans les poches de sa robe.

"Oui," acquiesça-t-elle. "Moi aussi."

Le lendemain matin, David et Paul se sont levés avant le lever du soleil pour remonter la côte et attraper le bateau de pêche. Norah était allongée là dans le noir pendant qu'ils se préparaient, le drap de coton propre doux contre sa peau, les écoutant se cogner maladroitement dans le salon, essayant de ne pas faire de bruit. Des pas, puis, et le rugissement de la voiture qui démarre, puis s'estompe dans le silence, le bruit des vagues. Elle était allongée là, languissante, alors qu'une ligne de lumière se formait là où le ciel et l'océan se rencontraient. Puis elle a pris une douche et s'est habillée et s'est fait une tasse de café. Elle mangea un demi-pamplemousse, lava sa vaisselle et la rangea soigneusement, puis sortit. Elle portait un short et un chemisier turquoise à motifs de flamants roses. Ses baskets blanches étaient attachées ensemble et se balançaient de sa main. Elle avait lavé ses cheveux et le vent de l'océan les asséchait, les emmêlant autour de son visage.

La maison d'Howard, à un mile en bas de la plage, était presque identique à la sienne. Il était assis sur le porche, penché sur une boîte en bois aux finitions sombres. Il portait un short blanc et une chemise en madras à carreaux orange, déboutonnée. Ses pieds, comme les siens, étaient nus. Il se leva alors qu'elle s'approchait.

"Tu veux du café ?" il a appelé. "Je t'ai regardé marcher sur la plage."

« Non, merci », dit-elle.

"Vous êtes sûr? C'est du café irlandais. Avec une petite secousse, si vous voyez ce que je veux dire."

"Peut-être dans une minute." Elle monta les marches et passa la main sur la boîte en acajou poli. « Est-ce la camera obscura ?

"Ça l'est," dit-il. "Venir. Regarde."

Elle s'assit sur la chaise, encore chaude de sa chair, et regarda par l'ouverture. Le monde était là, la longue étendue de plage et le groupe de rochers, et une voile se déplaçant lentement à l'horizon. Le vent s'est levé dans les pins filas, tout minuscule et rendu dans des détails si précis, encadré et contenu, mais vivant, pas statique. Norah leva alors les yeux en clignant des yeux et constata que le monde aussi s'était transformé : les fleurs si nettement dessinées sur le sable, la chaise aux rayures brillantes et le couple marchant au bord de l'eau. Vif, surprenant, tellement plus qu'elle ne l'avait imaginé.

"Oh," dit-elle, regardant de nouveau dans la boîte. « C'est étonnant. Le monde est si précis, si riche. Je peux même voir le vent se déplacer dans les arbres.

Howard rit. « C'est merveilleux, n'est-ce pas ? Je savais que ça te plairait.

Elle pensa à Paul enfant, sa bouche arrondie en un O parfait alors qu'il était allongé dans son berceau, regardant fixement un étonnement ordinaire. Elle pencha à nouveau la tête pour voir le monde contenu, puis leva les yeux pour le voir transformé. Libérée de son cadre d'obscurité environnante, même la lumière scintillait, vivante. "C'est tellement beau," murmura-t-elle. "Je ne peux presque pas supporter à quel point c'est beau."

"Je sais," dit Howard. "Aller. Soyez dedans. Laissez-moi vous dessiner."

Elle se leva et sortit dans le sable chaud, l'éblouissement. Elle se tourna et se tint devant Howard, la tête penchée sur l'ouverture, regardant sa main se déplacer sur le carnet de croquis. Ses cheveux s'enflammèrent – déjà le soleil était une main chaude et plate – et elle se souvint d'avoir posé la veille, et le jour d'avant. Combien de fois s'était-elle tenue ainsi, sujet et objet aussi, posée pour évoquer ou préserver ce qui n'existait pas vraiment, ses vraies pensées enfermées ?

Ainsi, elle se tenait maintenant, une femme réduite à une miniature parfaite d'elle-même, chaque détail d'elle projeté par la lumière sur un miroir. Le vent de l'océan, chaud et humide, bougeait dans ses cheveux, et les mains d'Howard, avec leurs longs doigts et leurs ongles soignés, bougeaient rapidement tandis qu'il la dessinait, fixant son image sur la page. Elle se souvenait du sable qui bougeait sous ses hanches alors qu'elle posait pour la caméra de David, et comment ils avaient parlé d'elle plus tard, David et Howard, non pas comme une femme en chair et en os dans la pièce mais plutôt comme une image, une forme. En se souvenant de cela, son corps sembla soudain fragile, comme si elle n'était pas la femme accomplie et autonome qui avait emmené un groupe en Chine et retour, mais plutôt quelqu'un qui pourrait être emporté par la prochaine rafale de vent. Puis elle se souvint de la main d'Howard, réchauffant sa poche et sa chair. Cette main, celle qui bougeait maintenant, celle qui l'attirait.

Elle descendit jusqu'à sa taille et attrapa l'ourlet de son chemisier. Lentement, mais sans hésitation, elle le passa par-dessus sa tête et le laissa tomber sur le sable. Sur le porche, Howard cessa de dessiner, bien qu'il ne levât pas la tête. Les petits muscles de ses bras et de ses épaules avaient cessé de bouger. Norah a ouvert son short. Ils glissèrent sur ses hanches et elle en sortit. Jusqu'à présent, ce n'était rien d'inhabituel, juste le même maillot de bain qu'elle avait porté tant de fois auparavant. Mais maintenant, elle tendit la main derrière et décrocha les bretelles du haut. Elle a poussé le bas sur ses hanches et le long de ses jambes, les repoussant. Elle se tenait debout, sentant le soleil et le vent se déplacer sur sa peau.

Howard leva lentement la tête de la camera obscura et resta assis à regarder.

L'espace d'un instant, cela eut une qualité de cauchemar, ce sentiment de panique et de honte lorsqu'elle se rendit compte, au milieu d'un rêve, en faisant du shopping ou en se promenant dans un parc bondé, qu'elle avait oublié de s'habiller. Elle commença à atteindre son costume.

— Non, ne fais pas ça, chuchota Howard, et elle s'arrêta, se redressant. "Vous êtes si belle." Il s'éleva alors, prudemment, lentement, comme si elle eût été un oiseau qu'il aurait pu faire fuir. Mais Norah se tenait très immobile, intensément présente dans son corps, se sentant comme si elle était faite de sable, le sable rencontrant le feu et sur le point d'être transformé, lissé, rendu scintillant. Howard traversa les quelques mètres de plage. Cela sembla lui prendre une éternité, ses pieds s'enfonçant dans le sable chaud. Quand il l'atteignit enfin, il s'arrêta, sans la toucher, et la fixa. Le vent bougea dans ses cheveux et il poussa une mèche de sa lèvre, la glissant, très doucement, derrière son oreille.

"Je ne pourrais jamais capturer cela", a-t-il dit, "ce que vous êtes en ce moment. Je ne pourrais jamais le capturer.

Norah sourit et posa sa main à plat sur sa poitrine, sentant le fin coton madras et la chair chaude, les couches de muscles, d'os. Le sternum, se souvint-elle, du temps où elle avait étudié les os pour mieux comprendre David et son travail. Le manubrium et le glaïeul, en forme d'épée. Les vraies côtes et les fausses, les lignes d'union.

Il passa légèrement ses mains autour de son visage. Elle laissa retomber sa propre main. Ensemble, sans se parler, ils se dirigèrent vers la petite chaumière. Elle a laissé ses vêtements sur le sable ; elle ne se souciait pas de cela non plus, que n'importe qui puisse les voir. Les planches du porche cédaient légèrement sous ses pieds. La nappe recouvrant la camera obscura fut rejetée en arrière et elle vit avec satisfaction qu'Howard avait dessiné la plage et l'horizon, les rochers et les arbres épars ; tout cela était de parfaites reproductions. Il avait dessiné ses cheveux, un nuage doux, amorphe, mais c'était tout. Là où elle s'était tenue, la page était vierge. Ses vêtements étaient tombés comme des feuilles, et il avait levé les yeux pour la voir debout.

Pour une fois, c'était elle qui avait arrêté le temps.

La pièce semblait sombre après la lumière de la plage, et le monde était encadré dans la fenêtre comme il l'avait été dans l'objectif de la camera obscura, si brillant et vif qu'il en avait les larmes aux yeux. Elle s'assit sur le bord du lit. *Allongez-vous*, dit-il en passant sa chemise par-dessus sa tête. *Je veux juste te regarder un instant*. Elle l'a fait, et il s'est tenu au-dessus d'elle, ses yeux parcourant sa peau. *Reste avec moi*, dit-il, et il la choqua en s'agenouillant et en posant sa tête sur son ventre, sa joue mal rasée se hérissant contre la planéité de son ventre. Elle sentait son poids à chaque respiration qu'elle prenait, et son propre souffle voyageait sur sa peau. Elle se baissa, passant ses mains dans ses cheveux clairsemés, et le tira pour l'embrasser.

Plus tard, elle serait étonnée, non pas qu'elle ait fait ces choses ni aucune de celles qui suivirent, mais qu'elle les ait faites sur le lit d'Howard sous la fenêtre ouverte sans moustiquaire, encadrée comme une image dans un appareil photo. David était parti, loin en mer avec Paul, pêchant. Pourtant, n'importe qui aurait pu passer et les voir.

Pourtant, elle ne s'est pas arrêtée, ni à ce moment-là ni plus tard. Il était avec elle comme une fièvre, une compulsion, une porte ouverte sur ses propres possibilités, sur ce qu'elle croyait être la liberté. Étrangement, elle a découvert que son secret rendait la distance entre elle et David plus supportable aussi. Elle est retournée voir Howard encore et encore, même après que David lui ait fait remarquer combien de promenades elle faisait, jusqu'où elle était allée. Même quand, s'attardant au lit pendant qu'Howard leur préparait un verre à tous les deux, elle repêcha son short par terre et trouva une photo de sa femme souriante et de ses trois jeunes enfants, à l'intérieur d'une lettre qui disait Ma mère va mieux, tu nous manques et tu nous aimes *tous et à la semaine prochaine*.

Cela s'est produit dans l'après-midi, la lumière du soleil scintillant sur l'eau en mouvement, la chaleur scintillante du sable. Le ventilateur du plafond a cliqué dans la pièce sombre et elle a tenu la photo, a regardé dehors dans le paysage de l'imagination, la lumière brillante. Dans la vraie vie, cette photo aurait coupé, rapide et sûr, mais ici, elle ne ressentait rien. Norah fit glisser la photo et laissa son short retomber sur le sol. Ici, cela n'avait pas d'importance. Seul le rêve comptait, et la lumière fiévreuse. Pendant les dix jours suivants, elle l'a rencontré.

Août 1977

je

D AVID MONTE LES ESCALIERS EN COURANT ET ENTRE DANS LE FOYER SILENCIEUX de l'école, s'arrêtant un instant pour reprendre son souffle et s'orienter. Il était en retard pour le concert de Paul, très en retard. Il avait prévu de quitter l'hôpital plus tôt, mais des ambulances s'étaient arrêtées avec un couple plus âgé alors qu'il franchissait la porte : le mari était tombé d'une échelle et avait atterri sur sa femme. Sa jambe était cassée, et son bras ; la jambe avait besoin d'une plaque et d'épingles. David appela Norah, entendant la colère à peine contenue dans sa voix, assez en colère lui-même pour qu'il s'en fiche, était même content de l'ennuyer. Elle l'avait épousé en sachant ce qu'était son travail, après tout. Le silence avait pulsé entre eux pendant un long moment avant qu'il ne raccroche.

Le sol en terrazzo avait une teinte légèrement rosée et les casiers qui bordaient les murs du couloir étaient bleu foncé. David resta à l'écoute, n'entendant que sa propre respiration pendant un moment, puis une salve d'applaudissements l'entraîna dans le couloir jusqu'aux grandes doubles portes en bois de l'auditorium. Il ouvrit une porte et entra, laissant ses yeux s'habituer. L'endroit était bondé ; une mer de têtes assombries coulait vers la scène brillamment éclairée. Il les scanna, cherchant Norah. Une jeune femme lui tendit un programme, et alors qu'un garçon en jean taille basse montait sur scène et s'asseyait avec son saxophone, elle pointa le cinquième nom vers le bas. David prit une profonde inspiration reconnaissante et sentit sa tension se relâcher. Paul était numéro sept; il l'avait fait juste à temps.

Le saxophoniste a commencé, jouant avec passion et intensité, frappant une fausse note stridente qui a envoyé des frissons dans le dos de David. Il scruta à nouveau le public et trouva Norah au centre près de l'avant, avec un siège vide à côté d'elle. Alors elle avait pensé à lui, au moins, en lui sauvant cet endroit. Il n'était pas sûr qu'elle le ferait ; il n'était plus sûr de rien. Eh bien, il était sûr de sa colère, et de la culpabilité qui le gardait silencieux sur ce qu'il avait vu à Aruba ; ces choses se tenaient certainement entre eux. Mais il n'a pas eu le moindre aperçu du cœur de Norah, de ses désirs ou de ses motivations.

Le saxophoniste a terminé en beauté et s'est levé pour saluer. Pendant les applaudissements, David a fait son chemin dans l'allée faiblement éclairée, grimpant maladroitement devant ceux déjà assis pour prendre sa place à côté de Norah.

« David », dit-elle en déplaçant son manteau. "Donc. Tu as réussi après tout.

"C'était une opération d'urgence, Norah", a-t-il déclaré.

« Oh, je sais, j'ai l'habitude. Il n'y a que Paul qui m'intéresse.

"Paul me concerne aussi", a déclaré David. "C'est la raison pour laquelle je suis là."

"Oui. En effet." Sa voix était aiguë et coupée. "Alors tu es."

Il pouvait sentir sa colère rayonner par vagues. Ses cheveux blonds courts étaient parfaitement coiffés, et elle était dans toutes les nuances de crème et d'or, vêtue d'un costume en soie naturelle qu'elle avait acheté lors de son premier voyage à Singapour. Au fur et à mesure que l'entreprise grandissait, elle voyageait de plus en plus, emmenant des groupes de touristes dans des endroits à la fois banals et exotiques. David l'avait accompagnée quelques fois au début, lorsque les voyages étaient plus petits et moins ambitieux : jusqu'à Mammoth Cave ou lors d'une promenade en bateau sur le Mississippi. Chaque fois, il s'était émerveillé de Norah, de la personne qu'elle était devenue. Les gens des circuits venaient la voir avec leurs inquiétudes et leurs inquiétudes : le bœuf n'était pas assez cuit, la cabine trop petite, la climatisation en panne, les lits trop durs. Elle les écoutait pensivement et restait calme à chaque crise, hochant la tête, touchant une épaule, attrapant le téléphone. Elle était toujours belle, même si sa beauté avait un avantage maintenant. Elle était bonne dans son travail, et plus d'une femme aux cheveux bleus l'avait pris à part pour s'assurer qu'il savait à quel point il avait de la chance.

Il devait se demander ce qu'elles auraient pensé, ces femmes, si elles avaient été celles qui avaient trouvé ses vêtements jetés en tas sur la plage.

« Tu n'as pas le droit d'être en colère contre moi, Norah, murmura-t-il. Elle sentait très légèrement l'orange et sa mâchoire était tendue. Sur scène, un jeune homme en costume bleu s'est assis au piano, fléchissant les doigts. Au bout d'un moment, il plongeait dedans, les notes ondulant. "Pas le droit du tout", a déclaré David.

"Je ne suis pas en colère. Je suis juste nerveux à propos de Paul. C'est toi qui es en colère.

"Non, c'est toi," dit-il. "Tu es comme ça depuis Aruba."

« Regarde dans le miroir », murmura-t-elle en retour. "On dirait que vous avez avalé un de ces petits lézards qui pendaient au plafond."

Une main se posa alors sur son épaule. Il se tourna pour voir une femme lourde assise à côté de son mari, une longue chaîne d'enfants s'étendant à côté d'eux.

"Excusez-moi," dit-elle. « Vous êtes le père de Paul Henry, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est mon fils Duke qui joue du piano, et si cela ne vous dérange pas, nous aimerions

vraiment l'entendre.

David rencontra alors les yeux de Norah, dans un bref moment de connexion ; elle était encore plus embarrassée que lui.

Il s'installa et écouta. Ce jeune homme, Duke, un ami de Paul, jouait du piano avec une conscience de soi, mais il était très bon, techniquement compétent et passionné aussi. David regarda ses mains se déplacer sur les touches, se demandant de quoi Duke et Paul parlaient lorsqu'ils roulaient à vélo dans les rues calmes du quartier. De quoi rêvaient-ils, ces garçons ? Qu'est-ce que Paul a dit à ses amis qu'il ne dirait jamais à son père ?

Les vêtements de Norah, jetés en un tas brillant sur le sable blanc, le vent soulevant le bord de son chemisier aux couleurs folles : c'était une chose dont ils ne discuteraient jamais, même si David soupçonnait que Paul les avait vus aussi. Ils s'étaient levés très tôt ce matin-là pour leur voyage de pêche et avaient remonté la côte dans l'obscurité de l'aube, passant de petits villages en chemin. Ils n'étaient pas bavards, ni lui ni Paul, mais il y avait toujours un sentiment de communion dans les premières heures, dans les rituels de lancer et de dévidage, et David attendait avec impatience cette chance d'être avec son fils, grandissant si vite, si un mystère pour lui maintenant. Mais le voyage avait été annulé ; le moteur du bateau avait lâché et le propriétaire attendait de nouvelles pièces. Déçus, ils s'étaient attardés un moment sur le quai, buvant une bouteille de soda à l'orange et regardant le soleil se lever sur l'océan vitreux. Puis ils retournèrent au chalet.

La lumière était bonne ce matin-là, et David, bien que déçu, avait aussi hâte de retrouver son appareil photo. Il avait eu une autre idée, au milieu de la nuit, à propos de ses photos. Howard avait indiqué un endroit où une image de plus reliait toute la série. Un gars sympa, Howard, et perspicace. Leur conversation avait été dans l'esprit de David toute la nuit, générant une excitation tranquille. Il avait à peine dormi, et maintenant il voulait rentrer chez lui et tirer un autre rouleau de Norah sur le sable. Mais ils trouvèrent la chaumière immobile, fraîche et vide, baignée de lumière et du bruit des vagues. Norah avait laissé un bol d'oranges centré sur la table. Sa tasse de café était soigneusement lavée et vidangée dans l'évier. *Nora ?* il a appelé, et encore une fois, *Norah ?* Mais elle ne répondit pas. *Je pense que je vais courir*, dit Paul, une ombre dans l'embrasure lumineuse de la porte, et David hocha la tête. *Gardez un œil sur votre mère*, dit-il.

Seul dans le cottage, David a déplacé le bol d'oranges sur le comptoir et a étalé ses photos sur la table. Ils flottaient dans la brise ; il devait les ancrer avec des verres à liqueur. Norah s'est plaint qu'il devenait obsédé par la photographie – sinon, pourquoi apporterait-il son portfolio en vacances ? – et c'était peut-être vrai. Mais Norah se trompait sur le reste. Il n'a pas utilisé l'appareil photo pour échapper au monde. Parfois, en regardant des images émerger dans le bain de révélateur, il entrevoyait son bras, la courbe de sa hanche, et était apaisé par un profond sentiment d'amour pour elle. Il était

encore en train d'arranger et de réarranger les photos quand Paul revint, la porte claquant violemment derrière lui.

"C'était rapide", a déclaré David en levant les yeux.

« Fatigué », dit Paul. "Je suis fatigué." Il traversa la salle à manger et disparut dans sa chambre.

"Paul?" dit David. Il se dirigea vers la porte et tourna la poignée. Fermé à clé.

"Je suis juste fatigué", a déclaré Paul. "Tout va bien."

David attendit encore quelques minutes. Paul était si maussade ces derniers temps. Rien de ce que faisait David ne semblait être la bonne chose à faire, et le pire était les discussions avec Paul sur son avenir. Il pourrait être si brillant. Paul était doué pour la musique et le sport, toutes les possibilités s'offraient à lui. David pensait souvent que sa propre vie - les choix difficiles qu'il avait faits - serait justifiée si seulement Paul réalisait son potentiel, et il vivait avec la peur constante et lancinante d'avoir laissé tomber son fils d'une manière ou d'une autre ; que Paul jetterait ses cadeaux. Il frappa de nouveau, légèrement, mais Paul ne répondit pas.

Finalement, David soupira et retourna dans la cuisine. Il admira le bol d'oranges sur le comptoir, les courbes des fruits et le bois sombre. Puis, suite à une impulsion qu'il ne s'expliquait pas, il sortit et se mit à marcher sur la plage. Il avait parcouru au moins un mile avant d'apercevoir de loin le flottement brillant de la chemise de Norah. Lorsqu'il s'approcha, il se rendit compte qu'il s'agissait de ses vêtements, laissés sur la plage devant ce qui devait être le cottage d'Howard. David s'arrêta dans l'éclat brillant du soleil, perplexe. Étaient-ils allés se baigner, alors ? Il scruta l'eau mais ne les vit pas, puis il continua à marcher, jusqu'à ce que le rire familial de Norah, bas et musical, dérive des fenêtres du cottage et l'arrête. Il entendit aussi le rire d'Howard, un écho de celui de Norah. Il sut alors, et il fut saisi par une douleur aussi granuleuse et brûlante que le sable chaud sous ses pieds.

Howard, avec ses cheveux clairsemés et ses sandales, debout dans le salon la nuit précédente, donnant des conseils sympas sur la photographie.

Avec Howard. Comment pourrait-elle ?

Et pourtant, tout de même, il attendait ce moment depuis des années.

Le sable pressait avec chaleur les pieds de David et la lumière l'éblouissait. Il était rempli du sentiment ancien et sûr que la nuit enneigée où il avait remis leur fille à Caroline Gill ne passerait pas sans conséquence. La vie avait continué, elle était pleine et riche ; il était, de toutes les manières visibles, un succès. Et pourtant, à des moments étranges – au milieu d'une opération chirurgicale, en voiture en ville, au bord du sommeil –, il sursautait soudainement, rongé par la culpabilité. Il avait donné leur fille.

Ce secret se tenait au milieu de leur famille ; cela a façonné leur vie ensemble. Il le savait, il le voyait, visible pour lui comme un mur de pierre dressé entre eux. Et il a vu Norah et Paul tendre la main et frapper un rocher et ne comprenant pas ce qui se passait, seulement que quelque chose se tenait entre eux qui ne pouvait être vu ou brisé.

Duke Madison a fini de jouer en fanfare, s'est levé et s'est incliné. Norah, applaudissant fort, se tourna vers la famille assise derrière eux.

"Il était merveilleux", a-t-elle déclaré. "Duke est tellement talentueux."

La scène était alors vide et les applaudissements se sont estompés. Un moment passa, puis un autre. Les gens ont commencé à murmurer.

"Où est-il?" demanda David en jetant un coup d'œil à son programme. « Où est Paul ? »

« Ne t'inquiète pas, il est là », dit Norah. À la surprise de David, elle lui prit la main. Il le sentit, froid dans le sien, et fut lavé d'un inexplicable soulagement, croyant un instant que rien n'avait changé ; que rien ne les séparait après tout. "Il va bientôt sortir."

Alors même qu'elle parlait, il y eut une agitation, puis Paul entra sur scène. David l'accueillit : grand et dégingandé, vêtu d'une chemise blanche propre avec les manches retroussées et lançant un sourire ironique et tordu au public. David se sentit brièvement étonné. Comment se fait-il que Paul ait presque grandi, se tenant ici devant cette pièce sombre pleine de gens avec une telle confiance et une telle aisance ? Ce n'était rien que David lui-même n'aurait jamais rêvé de faire, et une vague de nervosité intense l'envahit. Et si Paul avait échoué là-haut devant tous ces gens ? Il était conscient de la main de Norah dans la sienne alors que Paul se penchait sur la guitare, testait quelques notes, puis commençait à jouer.

C'était Ségovie, notait le programme : deux courtes pièces, « Estudio » et « Estudio Sin Luz ». Les notes de ces chansons, délicates et précises, étaient intimement familières. David avait déjà entendu Paul jouer ces morceaux cent fois, mille fois. Pendant toutes les vacances à Aruba, cette musique s'était échappée de sa chambre, plus ou moins vite, mesures et mesures répétées encore et encore. Les motifs lui étaient aussi familiers maintenant que les longs doigts habiles de Paul, se déplaçant avec une telle assurance sur les cordes, tissant une musique dans les airs. Et pourtant David sentait qu'il l'entendait pour la première fois, et peut-être qu'il voyait Paul pour la première fois aussi. Où était le bambin qui avait retiré ses chaussures pour les goûter, le garçon qui grimpait aux arbres et se tenait debout sur son vélo sans les mains ? D'une manière ou d'une autre, ce gentil garçon casse-cou était devenu ce jeune homme. Le cœur de David se remplit, battant avec une telle intensité qu'il se demanda un instant s'il ne faisait pas une crise cardiaque – il était jeune pour ça, seulement quarante-six ans, mais une telle chose pouvait arriver.

Lentement, lentement, David se laissa relaxer dans cette obscurité, fermant les yeux, laissant la musique, la musique de Paul, le traverser par vagues. Les larmes lui montaient aux yeux et sa gorge lui faisait mal. Il pensa à sa sœur, debout sur le porche et chantant de sa voix claire et douce ; la musique était une langue argentée, il semblait qu'elle était née parlante, tout comme Paul. Un profond sentiment de perte montait en lui, si fort, tissé de tant de souvenirs : la voix de June, et Paul claquant la porte derrière lui, et les vêtements de Norah éparpillés sur la plage. Sa fille nouveau-née, remise entre les mains de Caroline Gill.

Trop. Trop. David était sur le point de pleurer. Il ouvrit les yeux et se força à parcourir le tableau périodique - *hydrogène, hélium, lithium* - pour que le nœud dans son estomac ne se transforme pas en larmes. Cela a fonctionné, comme cela a toujours fonctionné dans la salle d'opération, pour concentrer son attention. Il a tout repoussé : June, la musique, l'amour puissant et impétueux qu'il ressentait pour son fils. Les doigts de Paul se posèrent sur la guitare. David retira sa main de celle de Norah. Férocement, il applaudit.

"Est-ce que vous allez bien?" demanda-t-elle en le regardant. « Ça va, David ? »

Il hocha la tête, ne se faisant toujours pas assez confiance pour parler.

"Il est bon," dit-il enfin, aboyant les mots. "Il est bon."

"Oui." Elle acquiesça. "C'est pourquoi il veut aller à Juilliard." Elle applaudissait toujours, et quand Paul regarda dans leur direction, elle lui envoya un baiser. « Ne serait-ce pas merveilleux, si cela pouvait arriver ? Il lui reste encore quelques années pour s'entraîner, et s'il donne tout ce qu'il a, qui sait ?

Paul s'inclina, quitta la scène avec sa guitare. Les applaudissements ont enflé.

"Tout ce qu'il a ?" répéta David. « Et si ça ne marche pas ? »

« Et si c'est le cas ? »

"Je ne sais pas," dit lentement David. "Je pense juste qu'il est trop jeune pour fermer des portes."

« Il est tellement talentueux, David. Vous l'avez entendu. Et si c'est une porte qui s'ouvre ?

"Mais il n'a que treize ans."

« Oui, et il aime la musique. Il dit qu'il est plus vivant quand il joue de la guitare.

« Mais... c'est une vie tellement imprévisible. Peut-il gagner sa vie ?

Le visage de Norah était très sérieux. Elle secoua la tête. "Je ne sais pas. Mais quel est ce vieux dicton ? *Faites ce que vous aimez et l'argent suivra.* Ne fermez pas la porte à son rêve.

"Je ne le ferai pas," dit David. « Mais je m'inquiète. Je veux qu'il soit en sécurité dans la vie. Et Juilliard est un long shot, peu importe à quel point il est bon. Je ne veux pas que Paul soit blessé.

Norah ouvrit la bouche pour parler, mais l'auditorium se tut lorsqu'une jeune femme vêtue d'une robe rouge foncé entra avec son violon, et ils tournèrent leur attention vers la scène.

David regardait la jeune femme et tous ceux qui suivaient, mais c'était la musique de Paul qui était toujours avec lui. Une fois les représentations terminées, lui et Norah se sont dirigés vers le hall, s'arrêtant pour se serrer la main tous les quelques mètres, entendant les louanges de leur fils. Quand ils ont finalement atteint Paul, Norah a traversé la foule et l'a serré dans ses bras, et Paul, embarrassé, lui a tapoté le dos. David croisa son regard et sourit, et Paul, à sa grande surprise, lui rendit son sourire. Un moment ordinaire : encore une fois David se laissa croire que tout irait bien. Mais quelques secondes plus tard, Paul sembla se rattraper. Il s'éloigna de Norah, reculant.

"Tu étais super", a déclaré David. Il étreignit Paul, remarquant la tension dans ses épaules, la façon dont il se tenait : raide, distant. "Tu as été fantastique, fils."

"Merci. J'étais un peu nerveux.

"Tu n'avais pas l'air nerveux."

"Pas du tout", a déclaré Norah. "Vous aviez une merveilleuse présence sur scène."

Paul secoua ses mains à ses côtés, lâchement, comme pour libérer l'énergie restante.

"Mark Miller m'a invité à jouer avec lui au festival des arts. N'est-ce pas le meilleur ?

Mark Miller était le professeur de guitare de David, avec une réputation grandissante. David ressentit une nouvelle poussée de plaisir.

"Oui, c'est le meilleur", a déclaré Norah en riant. "C'est absolument le meilleur, en effet."

Elle leva les yeux et vit l'expression peinée de Paul.

"Quoi?" elle a demandé. "Qu'est-ce que c'est?"

Paul se déplaça, fourra ses mains dans ses poches et jeta un coup d'œil dans le hall bondé. « C'est juste que... je ne sais pas... tu as l'air ridicule, maman. Je veux dire, tu n'es

pas exactement un adolescent, d'accord ? »

Norah rougit. David la regarda s'immobiliser de douleur, et son propre cœur se serra. Elle ne connaissait pas la source de la colère de Paul, ni la sienne. Elle ne savait pas que ses vêtements abandonnés flottaient dans un vent qu'il avait lui-même mis en mouvement il y a tant d'années.

« Ce n'est pas une façon de parler à ta mère », dit-il, prenant la colère de Paul. "Je veux que tu t'excuses maintenant."

Paul haussa les épaules. "Droite. Bien sûr. D'accord. Désolé."

"Comme tu le penses."

« David » – la main de Norah était maintenant sur son bras – « n'en faisons pas une affaire fédérale. S'il te plaît. Tout le monde est juste un peu excité, c'est tout. Rentrons à la maison et célébrons. Je pensais inviter des gens. Bree a dit qu'elle viendrait, et les Marshall... Lizzie n'était-elle pas douée pour la flûte ? Et peut-être les parents de Duke. Qu'en penses-tu Paul ? Je ne les connais pas très bien, mais peut-être aimeraient-ils venir aussi ?

« Non, dit Paul. Il était distant maintenant, regardant derrière Norah le hall bondé.

"Vraiment? Vous ne voulez pas inviter la famille de Duke ?

« Je ne veux inviter personne, dit Paul. "Je veux juste rentrer à la maison."

Pendant un moment, ils restèrent debout, une île de silence au milieu de la salle bourdonnante.

"Très bien, dit enfin David, rentrons à la maison."

La maison était sombre quand ils arrivèrent, et Paul monta directement à l'étage. Ils entendirent ses pas aller et venir dans la salle de bain ; ils entendirent sa porte se refermer doucement, le tour de la serrure.

« Je ne comprends pas, dit Norah. Elle avait ôté ses chaussures et elle lui paraissait très petite, très vulnérable, debout en bas au milieu de la cuisine. "Il était tellement bon sur scène. Il semblait si heureux - et puis que s'est-il passé ? Je ne comprends pas." Elle soupira. "Adolescents. Je ferais mieux d'aller lui parler.

"Non," dit-il. "Laissez-moi."

Il monta l'escalier sans allumer la lumière, et lorsqu'il atteignit la porte de Paul, il s'arrêta un long moment dans l'obscurité, se rappelant comment les mains de son fils s'étaient déplacées avec une précision si délicate sur les cordes, remplissant de musique le vaste auditorium. Il avait fait la mauvaise chose il y a toutes ces années ; il s'était

trompé en remettant sa fille à Caroline Gill. Il avait fait un choix, et ainsi il se tenait ici, cette nuit-là, dans l'obscurité à l'extérieur de la chambre de Paul. Il frappa à la porte, mais Paul ne répondit pas. Il frappa de nouveau, et comme il n'y avait toujours pas de réponse, David se dirigea vers la bibliothèque et trouva le clou fin qu'il y gardait et le glissa dans le trou de la poignée de porte. Il y eut un léger déclic, et lorsqu'il tourna la poignée, la porte s'ouvrit. Cela ne le surprit pas de voir que la pièce était vide. Quand il alluma la lumière, une brise attrapa le rideau blanc pâle et le souleva jusqu'au plafond.

« Il est parti », a-t-il dit à Norah. Elle était toujours dans la cuisine, debout, les bras croisés, attendant que la bouilloire bout.

"Disparu?"

"Par la fenêtre. En bas de l'arbre, très probablement.

Elle pressa ses mains sur son visage.

« Une idée de l'endroit où il est allé ?

Elle secoua la tête. La bouilloire s'est mise à siffler et elle n'a pas répondu tout de suite, et le léger gémissement persistant a rempli la pièce.

"Je ne sais pas. Avec Duke, peut-être.

David traversa la pièce et tira la bouilloire du brûleur.

"Je suis sûr qu'il va bien," dit-il.

Norah hocha la tête, puis secoua la tête.

"Non," dit-elle. "C'est ça le truc. Je ne pense vraiment pas qu'il le soit.

Elle a pris le téléphone. La mère de Duke a donné à Norah l'adresse d'une soirée après le spectacle, et Norah a pris ses clés.

« Non, dit David, j'y vais. Je ne pense pas qu'il veuille te parler maintenant.

"Ou à toi," dit-elle sèchement.

Mais il la vit comprendre, alors même qu'elle parlait. À ce moment-là, quelque chose a été dépouillé. Tout se tenait alors entre eux, ses longues heures loin de leur cottage, les mensonges et les excuses et les vêtements sur la plage. Ses mensonges aussi. Elle hocha la tête une fois, lentement, et il eut peur de ce qu'elle pourrait dire ou faire, de la façon dont le monde pourrait être changé à jamais. Il voulait, plus que tout, fixer ce moment en place, empêcher le monde d'avancer.

"Je m'en veux", a-t-il dit. "Pour tout."

Il prit les clefs et sortit dans la douce nuit de printemps. La lune était pleine, la couleur d'une riche crème, si belle et ronde et basse sur l'horizon. David n'arrêtait pas de le regarder tandis qu'il traversait le quartier silencieux, le long de rues solides et prospères, le genre d'endroit qu'il n'avait même jamais imaginé dans son enfance. C'est ce qu'il savait que Paul ignorait : le monde était précaire et parfois cruel. Il avait dû se battre dur pour obtenir ce que Paul tenait simplement pour acquis.

Il a vu Paul un pâté de maison avant la fête, marchant sur le trottoir avec ses mains enfoncées dans ses poches, ses épaules voûtées. Il y avait des voitures garées tout le long de la route, aucun endroit où s'arrêter, alors David a ralenti et a klaxonné. Paul leva les yeux et, pendant un instant, David eut peur de s'enfuir.

« Entrez », dit David. Et Paul l'a fait.

David a commencé à conduire. Ils ne parlaient pas. La lune éclairait le monde d'une belle lumière, et David était conscient de Paul assis à côté de lui, conscient de sa respiration douce et de ses mains immobiles sur ses genoux, conscient qu'il regardait par la fenêtre les pelouses silencieuses devant lesquelles ils passaient.

« Tu étais vraiment bon ce soir. Je ai été impressionné."

"Merci."

Ils ont conduit deux pâtés de maisons en silence.

"Donc. Ta mère dit que tu veux aller à Juilliard.

"Peut être."

"Tu es bon," dit David. « Tu es doué pour tant de choses, Paul. Vous aurez beaucoup de choix dans votre vie. Beaucoup de directions que vous pouvez aller. Tu pourrais être n'importe quoi.

"J'aime la musique", a déclaré Paul. « Ça me fait me sentir vivant. Je suppose que je ne m'attends pas à ce que vous compreniez cela.

"Je le comprends", a déclaré David. "Mais il y a être vivant, et il y a gagner sa vie."

"Droite. Exactement."

"Vous pouvez parler comme ça parce que vous n'avez jamais rien voulu", a déclaré David. "C'est un luxe que vous ne comprenez pas."

Ils étaient maintenant près de chez eux, mais David tourna dans la direction opposée. Il voulait rester avec Paul dans la voiture, conduisant à travers le monde éclairé par la lune où cette conversation, aussi tendue et maladroite soit-elle, était possible.

« Toi et maman », a dit Paul, ses mots éclatant, comme s'il les avait retenus longtemps. « Qu'est-ce qui ne va pas avec toi, de toute façon ? Tu vis comme si rien ne t'intéressait. Vous n'avez aucune joie. Vous traversez les jours, quoi qu'il arrive. Tu t'en fous même de ce gars d'Howard.

Donc il savait.

"Je m'en fous", a déclaré David. « Mais les choses sont compliquées, Paul. Je ne vais pas en parler avec vous, maintenant ou jamais. Il y a beaucoup de choses que vous ne comprenez pas.

Paul ne parlait pas. David s'est arrêté à un feu de signalisation. Il n'y avait pas d'autres voitures autour et ils étaient assis en silence, attendant que la lumière change.

« Restons concentrés ici, dit enfin David. « Tu n'as pas à t'inquiéter pour ta mère et moi. Ce n'est pas votre travail. Votre travail consiste à trouver votre chemin dans le monde. Pour utiliser tous vos nombreux cadeaux. Et tout ne peut pas être pour vous. Vous devez donner quelque chose en retour. C'est pourquoi je fais ce travail clinique.

"J'aime la musique," dit doucement Paul. "Quand je joue, j'ai l'impression de faire ça, de donner quelque chose en retour."

"Et tu es. Tu es. Mais Paul, et si vous aviez en vous la force de découvrir, disons, un autre élément de l'univers ? Et si vous pouviez découvrir le remède à une maladie rare et terrible ? »

"Vos rêves", a déclaré Paul. "Le vôtre, pas le mien."

David se tut, réalisant qu'une fois, en effet, c'étaient exactement ses rêves. Il avait entrepris de réparer le monde, de le changer et de le façonner, et à la place, il conduisait dans le clair de lune inondé avec son fils presque adulte, et chaque aspect de sa vie semblait hors de sa portée.

"Oui," dit-il. "C'était mes rêves."

« Et si je pouvais être la prochaine Ségovie ? » Paul a demandé. "Pensez-y, papa. Et si j'avais la force de le faire et que je n'essayais pas ?

David ne répondit pas. Il avait de nouveau atteint leur rue, et cette fois il se tourna vers la maison. Ils s'engagèrent dans l'allée, rebondissant un peu sur le bord irrégulier où elle rencontrait la rue, et s'arrêtèrent devant le garage détaché. David éteignit la voiture, et pendant quelques secondes ils restèrent assis en silence.

"Ce n'est pas vrai que je m'en fiche", a déclaré David. "Allez. Je veux vous montrer quelque chose."

Il emmena Paul au clair de lune et monta les escaliers extérieurs jusqu'à la chambre noire au-dessus du garage. Paul se tenait près de la porte fermée, les bras croisés, rayonnant d'impatience, tandis que David mettait en place le processus de développement, versant les produits chimiques et glissant le négatif dans l'agrandisseur. Puis il a appelé Paul.

« Regarde ça, dit-il. "Que pense tu que cela soit?"

Après un moment d'hésitation, Paul traversa la pièce et regarda. "Un arbre?" il a dit. "Cela ressemble à la silhouette d'un arbre."

"Bien," dit David. « Maintenant, regarde encore. J'ai pris ça pendant l'opération, Paul. Je me suis levé sur le balcon du bloc opératoire avec un téléobjectif. Pouvez-vous voir ce que c'est d'autre ?

« Je ne sais pas... est-ce un cœur ? »

« Un cœur, oui. N'est-ce pas incroyable? Je fais toute une série de perceptions, des images du corps qui ressemblent à autre chose. Parfois, je pense que le monde entier est contenu dans chaque personne vivante. Ce mystère, et le mystère de la perception, ça m'intéresse. Donc je comprends ce que tu veux dire à propos de la musique.

David a envoyé une lumière concentrée à travers l'agrandisseur, puis a glissé le papier dans le révélateur. Il était profondément conscient de Paul debout à côté de lui dans l'obscurité et le silence.

"La photographie est une question de secrets", a déclaré David, après quelques minutes, en soulevant la photo avec une paire de pinces et en la glissant dans le fixateur. "Les secrets que nous avons tous et que nous ne dirons jamais."

"Ce n'est pas comme ça la musique", a déclaré Paul, et David a entendu le rejet dans la voix de son fils. Il leva les yeux, mais il était impossible de lire l'expression de Paul dans la douce lumière rouge. "La musique, c'est comme si vous touchiez le poulx du monde. La musique est toujours présente, et parfois vous pouvez la toucher pendant un moment, et quand vous le faites, vous savez que tout est lié à tout le reste.

Puis il se retourna et sortit de la chambre noire.

"Paul!" David appela, mais son fils descendait déjà les marches extérieures avec colère. David sortit à la fenêtre, le regardant courir à travers le clair de lune et monter les escaliers de derrière et disparaître à l'intérieur. Quelques instants plus tard, une lumière s'alluma dans sa chambre, et les notes précises de Ségovie flottaient clairement et délicatement dans l'air.

David, retraçant leur conversation dans sa tête, envisagea de le poursuivre. Il avait voulu se connecter avec Paul, avoir un moment où ils se comprenaient, mais ses bonnes

intentions s'étaient transformées en dispute et en distance. Au bout d'un moment, il se retourna et retourna dans la chambre noire. La douce lumière rouge était très apaisante. Il réfléchit à ce qu'il avait dit à Paul : que le monde était fait de choses cachées, de secrets ; construit d'os qui n'a jamais vu la lumière. Il était vrai qu'il avait autrefois recherché l'unité, comme si les correspondances sous-jacentes entre les tulipes et les poumons, les veines et les arbres, la chair et la terre, pouvaient révéler un schéma qu'il pouvait comprendre. Mais ils ne l'avaient pas fait. Dans quelques minutes, il entrerait à l'intérieur et prendrait un verre d'eau. Il monterait à l'étage et trouverait Norah déjà endormie, et il resterait debout à la regarder – ce mystère, une personne qu'il ne connaîtrait jamais vraiment, enroulée autour de ses secrets.

David est allé au mini-réfrigérateur où il gardait ses produits chimiques et son film. L'enveloppe était cachée loin au fond, derrière plusieurs bouteilles. Il était plein de billets de vingt dollars, neufs, nets et froids. Il compta dix, puis vingt, et rangea l'enveloppe, derrière les bouteilles. Les billets étaient bien rangés sur le comptoir.

Habituellement, il envoyait l'argent par la poste, enveloppé dans une feuille de papier vierge, mais ce soir, la colère de Paul persistant dans la pièce, sa musique flottant dans les airs, David s'assit et écrivit une lettre. Il écrivit rapidement, laissant couler les mots, tous ses regrets pour le passé, tous ses espoirs pour Phoebe. Qui était-elle, cette enfant de sa chair, la fille qu'il avait donnée ? Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle vive aussi longtemps, ou qu'elle ait le genre de vie dont Caroline lui avait parlé. Il pensa à son fils, assis tout seul sur scène, et à la solitude que Paul emportait partout avec lui. En était-il de même pour Phoebe ? Qu'est-ce que cela aurait signifié pour eux de grandir ensemble, comme Norah et Bree, différents à tous points de vue mais aussi intimement liés ? Qu'est-ce que cela aurait signifié pour David si June n'était pas morte ? *J'aimerais beaucoup rencontrer Phoebe*, écrivit-il. *Je voudrais qu'elle connaisse son frère, et qu'il la connaisse.* Puis il plia la lettre autour de l'argent sans la relire, mit le tout dans une enveloppe et l'adressa. Scellez-le, tamponnez-le. Il l'enverrait demain.

Le clair de lune entrait par les fenêtres de la galerie. Paul avait arrêté de jouer. David regarda la lune, plus haute dans le ciel maintenant, mais distincte et nettement rendue dans l'obscurité. Il avait fait un choix, sur la plage ; il avait laissé les vêtements de Norah traîner sur le sable, son rire se déversant dans la lumière. Il était retourné au cottage et avait travaillé sur les photos, et quand elle était entrée, environ une heure plus tard, il n'avait rien dit à propos d'Howard. Il avait gardé ce silence parce que ses propres secrets étaient plus sombres, plus cachés, et parce qu'il croyait que ses secrets avaient créé les siens.

Maintenant, il retourna dans la chambre noire et chercha dans sa pellicule la plus récente. Il avait pris quelques photos franches pendant le dîner : Norah, portant un plateau de verres, Paul debout près du gril avec sa tasse levée, divers plans d'eux se relaxant tous sous le porche. C'était la dernière image qu'il voulait ; une fois qu'il l'a trouvé, il l'a jeté avec de la lumière sur le papier. Dans le bain de développement, il regarda l'image émerger lentement, grain par grain minuscule, quelque chose

apparaissant là où rien n'avait été. Ce fut toujours, pour David, une expérience de mystère intense. Il regarda l'image prendre forme, Norah et Howard sur le porche, levant leurs verres de vin pour porter un toast, en riant. Un moment à la fois innocent et chargé ; un moment où un choix était en train d'être fait. David a pris la photo du développeur, mais il ne l'a pas glissée dans le fixateur. Au lieu de cela, il est allé dans la salle de la galerie et s'est tenu au clair de lune avec la photo mouillée dans ses mains, regardant sa maison, maintenant obscurcie, Paul et Norah à l'intérieur, rêvant leurs rêves privés, se déplaçant dans leurs propres orbites, leurs vies constamment façonnées par la gravité du choix qu'il avait fait il y a tant d'années.

De nouveau dans la chambre noire, il suspendit la photographie de ce moment pour qu'elle sèche. Inachevée, non fixée, l'image ne durerait pas. Au cours des prochaines heures, la lumière travaillerait sur le papier exposé. L'image de Norah riant avec Howard s'assombrissait lentement jusqu'à ce qu'en un jour ou deux elle soit complètement noire.

II

ILS MARCHAIENT SUR LES PISTES, LE DUC MADISON, LES MAINS ENFONCÉES DANS LES POCHEs DE LA VESTE EN CUIR QU'IL AVAIT DÉCOUVERTE À GOODWILL, Paul donnant des coups de pied aux cailloux qui claquaient contre les rails. Un sifflet de train retentit, lointain. Dans un accord silencieux, les deux garçons s'avancèrent jusqu'au bord des rails, leurs pieds toujours sur le rail vers l'ouest, en équilibre. Le train arrivait depuis longtemps, le rail sous eux vibrait, le moteur était un point de plus en plus gros et plus sombre, le conducteur klaxonnait. Paul regarda Duke, dont les yeux étaient animés par le risque et le danger, et sentit cette excitation monter dans sa propre chair, presque trop à supporter, avec le train de plus en plus proche et le klaxon sauvage résonnant dans toutes les rues du quartier et bien au-delà. . Il y avait la lumière et l'ingénieur visible dans la haute fenêtre et le klaxon à nouveau, avertissant. Plus près, le vent du moteur aplatissant les mauvaises herbes, il attendit, regardant Duke, qui se tenait en équilibre sur le rail à côté de lui, le train se précipitant, presque sur eux, et ils attendaient toujours et attendaient et Paul pensait qu'il ne sauterait peut-être jamais. Et puis il l'a fait, il était dans les mauvaises herbes et le train se précipitait à un pied de son visage. Pendant un instant seulement l'expression du conducteur, pâle choc, puis le train – ténèbres et flash, ténèbres et flash – tandis que les wagons passaient, puis il s'éloignait, et même le vent avait disparu.

Duke, à un pied de distance, était assis, le visage levé vers le ciel couvert.

"Merde," dit-il. "Quelle course."

Les deux garçons se sont brossés et ont commencé à marcher vers la maison de Duke, une petite maison de fusil de chasse juste à côté des voies. Paul était né ici, quelques rues plus bas, mais même si sa mère le conduisait parfois pour voir le petit parc avec le belvédère et la maison en face où il avait d'abord habité, elle n'aimait pas qu'il vienne ici ou chez Duke. Mais bon sang, elle n'était jamais là, et tant que ses devoirs étaient faits, ce qui était le cas, et tant qu'il avait tondu la pelouse et pratiqué le piano pendant une heure, ce qu'il avait, il était libre.

Ce qu'elle ne voyait pas ne lui ferait pas de mal. Ce qu'elle ne savait pas.

"Il était royalement énervé", a déclaré Duke. "Ce mec du train."

« Ouais », dit Paul. "Il était sûr que l'enfer était."

Il aimait jurer, et le souvenir du vent chaud sur son visage, et la façon dont il étouffait, pour le moment en tout cas, cette rage tranquille. Il était allé courir sur la plage

ce matin-là à Aruba avec un cœur insouciant, ravi de la façon dont le sable humide au bord de l'eau céda légèrement sous ses pieds, renforçant les muscles de ses jambes. Heureux aussi, car le voyage de pêche avec son père avait échoué. Son père aimait pêcher, passer de longues heures assis en silence dans un bateau ou sur un quai, lancer et refondre et, de temps en temps, le drame d'une prise. Paul l'avait aimé aussi, enfant, moins le rituel de la pêche que la chance de passer du temps avec son père. Mais à mesure qu'il grandissait, les voyages de pêche lui semblaient de plus en plus obligatoires, comme quelque chose que son père avait prévu parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. Ou parce qu'ils pourraient se lier; Paul l'imaginait en train de le lire dans un manuel pour les parents. Il avait appris la réalité de la vie pendant des vacances, assis piégé dans le bateau sur un lac du Minnesota pendant que son père, devenant rouge sous son coup de soleil, parlait des réalités de la reproduction. Ces jours-ci, l'avenir de Paul était le sujet préféré de son père, ses idées étant aussi intéressantes pour Paul qu'une étendue d'eau plate et vitreuse.

Alors il avait été content de courir sur la plage, il avait été soulagé, et il n'avait d'abord pas pensé au tas de vêtements jetés devant l'une des petites chaumières si largement espacées sous les filaos. Il les avait dépassés en courant, profondément dans une foulée rythmée, ses muscles produisant une sorte de musique qui l'a soutenu jusqu'au point rocheux. Puis il s'est arrêté, a fait des cercles pendant un moment et a commencé à courir plus lentement. Les vêtements avaient changé : la manche du chemisier battait au vent de l'océan, et les flamants roses, rose vif, dansaient sur le fond turquoise foncé. Il a ralenti. Ça aurait pu être la chemise de n'importe qui. Mais sa mère en avait une comme ça. Ils en avaient ri dans la boutique touristique de la ville ; elle l'avait brandi, amusée et achetée pour plaisanter.

Donc, d'accord, peut-être qu'il y avait une centaine, un millier de chemises comme celle-ci. Pourtant, il se pencha et le ramassa. Le maillot de bain de sa mère, nouveau, couleur chair et reconnaissable entre mille, tomba de la manche. Paul resta immobile, incapable de bouger, comme s'il avait été surpris en train de voler, comme si un appareil photo avait clignoté et l'avait épinglé. Il laissa tomber la chemise, mais il ne pouvait toujours pas bouger. Finalement, il se mit à marcher, puis il courut vers leur propre cottage comme s'il cherchait refuge. Il se tenait dans l'embrasure de la porte, essayant de se ressaisir. Son père avait déplacé le bol d'oranges sur le comptoir. Il disposait des photos sur la grande table en bois. *Qu'est-ce qui ne va pas?* demanda-t-il en levant les yeux, mais Paul ne pouvait rien dire. Il est allé dans sa chambre et a claqué la porte et n'a pas levé les yeux, pas même quand son père est venu et a frappé à la porte.

Sa mère était de retour deux heures plus tard, fredonnant, la chemise flamant rose soigneusement rentrée dans son short beige. « J'ai pensé que j'irais nager avant le déjeuner », a-t-elle dit, comme si tout pouvait encore être normal. "Envie de venir?" Il secoua la tête et c'était ça, le secret, son secret, le sien et maintenant le sien, entre eux comme un voile.

Son père avait aussi des secrets, une vie qui se déroulait au travail ou dans la chambre noire, et Paul s'était dit que tout était normal, exactement comme les familles, jusqu'à ce qu'il commence à traîner avec Duke, un pianiste génial qu'il avait rencontré au salle de musique un après-midi. Les Madison n'avaient pas beaucoup d'argent, et les trains étaient si proches que la maison tremblait et que les fenêtres claquaient dans leurs cadres à chaque fois qu'ils passaient, et la mère de Duke n'avait jamais pris l'avion de sa vie. Paul savait qu'il devait avoir pitié d'elle, ses parents le feraient ; elle avait cinq enfants et un mari qui travaillait à l'usine GE et ne gagnerait jamais beaucoup d'argent. Mais le père de Duke aimait jouer au ballon avec ses garçons, et il rentrait tous les soirs à six heures quand le quart de travail était terminé, et même s'il ne parlait pas plus que le propre père de Paul, il était là, et quand il n'était pas là. t ils savaient toujours où le trouver.

« Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? » Duc lui a demandé.

"Je ne sais pas", a déclaré Paul. "Et toi?" Les rails métalliques bourdonnaient toujours. Paul se demandait où le train s'arrêterait finalement. Je me demandais si quelqu'un l'avait vu debout au bord de la piste, si près qu'il aurait pu tendre la main et toucher une voiture en mouvement, le vent lui tranchant les cheveux, lui piquant les yeux. Et s'ils l'avaient vu, qu'avaient-ils pensé ? Des images défilant devant les fenêtres du train comme une série de photographies fixes : l'une et l'autre ; un arbre, oui; un rocher, oui; un nuage, oui; et rien de pareil. Et puis un garçon, lui-même, la tête renversée, en riant. Et puis parti. Un buisson, des lignes électriques, l'éclair de la route.

"Nous pourrions tirer quelques cerceaux."

"Non."

Ils ont marché le long des voies. Lorsqu'ils eurent traversé Rosemont Garden et furent entourés d'herbes hautes, Duke s'arrêta, pêchant dans les poches de son blouson de cuir. Ses yeux étaient verts, tachetés de bleu. Comme le monde, pensa Paul. C'est ainsi que les yeux de Duke étaient. Comme la vue de la terre depuis la lune.

« Regarde ici, disait-il. "J'ai reçu ça la semaine dernière de mon cousin Danny."

C'était un petit sac en plastique plein de coupures vertes séchées.

« Qu'est-ce que c'est », a demandé Paul, « un bouquet d'herbe morte ? » Au fur et à mesure qu'il parlait, il comprenait, et il rougissait, embarrassé, à quel point il était geek.

Duke rit, sa voix forte dans le silence, le bruissement des mauvaises herbes.

« C'est vrai, mec, *de l'herbe*. Vous êtes-vous déjà défoncé ? »

Paul secoua la tête, choqué malgré lui.

« Vous ne devenez pas accro, si c'est ce qui vous fait peur. Je l'ai fait deux fois. C'est totalement incroyable. Je te dis."

Le ciel était encore gris et le vent soufflait dans les feuilles, et au loin un autre sifflet de train retentit.

"Je n'ai pas peur", a déclaré Paul.

"Bien sûr. Rien à craindre », a déclaré Duke. « Tu veux essayer ? »

"Bien sûr." Il regarda autour de. "Mais pas ici."

Duc éclata de rire. "Qui pensez-vous va nous attraper ici?"

« Écoutez, dit Paul. Ils l'ont fait, puis le train était visible, venant de la direction opposée, un petit point de plus en plus grand, son sifflet fendant l'air. Ils descendirent des rails et se firent face de part et d'autre des rails métalliques.

« Allons chez moi », cria Paul tandis que le train fonçait. "Personne n'est à la maison." Il les imagina en train de fumer de l'herbe sur le nouveau canapé en chintz de sa mère, et il éclata de rire. Puis le train se précipita entre eux ; il y avait le rugissement et le silence, rugissement et silence, des voitures qui passaient. Il a entrevu Duke par éclairs, comme des photographies accrochées dans la chambre noire de son père, tous ces moments de la vie de son père comme des aperçus d'un train. Pris au piège et attrapé. Ruée et silence. Comme ça.

Alors ils sont retournés à la maison de Duke et sont montés sur leurs vélos, traversant Nicholasville Road et serpentant à travers les quartiers jusqu'à Paul.

La maison était fermée à clé, la clé cachée sous la dalle lâche par le rhododendron. À l'intérieur, l'air était chaud, légèrement vicié. Pendant que Duke appelait à la maison pour dire qu'il serait en retard, Paul ouvrit une fenêtre et la brise souleva les rideaux que sa mère avait confectionnés. Avant de commencer à travailler, elle redécorait toute la maison chaque année. Il se souvint qu'elle était penchée sur la machine à coudre, jurant quand la doublure s'accrochait et se froissait. Ces rideaux avaient un fond crémeux avec des scènes de campagne en bleu foncé qui correspondaient au papier peint à rayures sombres. Paul se souvenait s'être assis à la table en les regardant, comme si les silhouettes pouvaient soudainement commencer à bouger, sortir de leurs maisons, suspendre leurs vêtements et dire au revoir.

Duke raccrocha et regarda autour de lui. Puis il a sifflé. "Mec," dit-il. "Vous êtes riche." Il s'assit à la table de la salle à manger et étala un fin papier rectangulaire. Paul regarda, fasciné, alors que Duke arrangeait une ligne d'herbe en lambeaux, puis roulait un mince tube blanc.

"Pas ici", a déclaré Paul, mal à l'aise à la dernière minute. Ils sortirent et s'assirent sur les marches arrière, et le joint s'enflamma d'orange sur le bout et fit des allers-retours entre eux. Paul ne sentit rien au début. Il a commencé à gicler, puis s'est arrêté, et au bout d'un moment - il ne savait pas combien de temps - il s'est rendu compte qu'il avait fixé une goutte d'eau sur le trottoir, la regardant se répandre lentement et se fondre avec une autre goutte puis se répandre. le bord dans l'herbe. Duke riait fort.

"Mec, tu devrais te voir", a-t-il dit. "Êtes-vous déjà lapidé !"

"Laisse-moi tranquille, connard", a dit Paul, puis il s'est mis à rire aussi.

Ils sont entrés à l'intérieur à un moment donné, mais pas avant que la pluie n'ait recommencé, les laissant trempés et soudainement refroidis. Sa mère avait laissé une casserole sur la cuisinière mais Paul l'ignora. Au lieu de cela, il a ouvert un pot de cornichons et un autre de beurre de cacahuète, puis Duke a commandé une pizza et Paul a sorti sa guitare et ils sont allés dans le salon, où se trouvait le piano, pour jammer. Paul s'est assis sur le bord de l'âtre surélevé et a gratté quelques accords, puis ses doigts ont commencé à bouger selon les schémas familiers des morceaux de Ségovie qu'il avait joués la nuit précédente : "Estudio" et "Estudio Sin Luz". Les titres lui faisaient penser à son père, grand et silencieux, penché sur l'agrandisseur dans la chambre noire. Les chansons ressemblaient à de la lumière et de l'ombre, l'une contre l'autre, et maintenant les notes avaient été tissées dans sa propre vie, dans le silence de la maison et les vacances sur la plage et les salles de classe aux hautes fenêtres de son école. Paul a joué, et il s'est senti soulevé, les vagues l'envahissant et il était dessus, il faisait de la musique et puis il était la *musique* et elle le portait de haut en haut, s'élevant jusqu'à une crête.

Quand il eut fini, il y eut un silence pendant une minute, avant que Duke ne dise, *Merde, c'était bien !* Il fit jouer une gamme au piano et se lança dans sa pièce du récital, *La Marche des Trolls de Grieg*, avec son énergie et sa joie sombre. Duke a joué, puis Paul l'a fait et ils n'ont pas entendu la sonnette ni les coups ; soudain, le livreur de pizza se tenait devant la porte ouverte. Il faisait déjà nuit ; un vent assombrissant a déferlé sur la maison. Ils éventrèrent les boîtes et mangèrent furieusement, rapidement et sans goûter, en se brûlant la langue. Paul sentit la nourriture s'installer en lui, le maintenant comme une pierre. Il leva les yeux à travers les portes-fenêtres vers le ciel gris et sombre au-delà, puis vers le visage de Duke, si pâle que ses boutons ressortaient, ses cheveux noirs tombant à plat sur son front, une tache de sauce rouge sur ses lèvres.

"Merde," dit Paul. Il posa ses mains à plat sur le parquet en chêne, heureux de le trouver là et lui-même dessus et la pièce autour de lui totalement intacte.

"Pas de blague", a convenu Duke. "Des trucs. Quelle heure est-il?"

Paul se leva et se dirigea vers l'horloge grand-père dans le hall. Quelques minutes ou heures plus tôt, ils s'étaient tenus ici, convulsant de rire alors que les secondes s'écoulaient, un laps de temps béant entre chacun. Maintenant, tout ce à quoi Paul

pouvait penser était son père, qui s'arrêtait chaque matin pour régler sa montre à cette horloge, regardant par-dessus la table pleine de photos, et il était rempli de tristesse. Il se retourna vers l'après-midi et le vit disparaître, condensé en un souvenir pas plus gros que cette goutte de pluie, et le ciel déjà presque noir.

Le téléphone a sonné. Duke était toujours étendu sur le tapis du salon, et il sembla que des heures s'écoulèrent avant que Paul ne décroche le récepteur. C'était sa mère.

"Chérie," dit-elle, par-dessus le bruit et l'argenterie en arrière-plan. Il l'imaginait dans son costume, peut-être le bleu foncé, des doigts passant dans ses cheveux courts, des bagues clignotantes. « Je dois emmener ces clients dîner. C'est le compte IBM, c'est important. Votre père est-il encore à la maison ? Êtes-vous d'accord?"

"J'ai fait mes devoirs", a-t-il déclaré en étudiant l'horloge grand-père, si récemment hilarante. « J'ai pratiqué le piano. Papa n'est pas à la maison.

Il y eut une pause. "Il a promis qu'il serait à la maison," dit-elle.

« Je vais bien », dit-il, se souvenant de la nuit dernière, comment il s'était assis sur le rebord de la fenêtre et avait pensé à sauter, puis il était dans les airs, tombant ; il atterrissait avec un léger bruit sourd sur le sol, et personne ne l'entendit. « Je ne vais nulle part ce soir, dit-il.

« Je ne sais pas, Paul. Je m'inquiète pour toi."

Alors rentre à la maison, voulut-il dire, mais en arrière-plan les rires montaient et descendaient, se brisant comme une vague. "Je vais bien," dit-il encore.

"Tu es sûre?"

"Bien sûr."

"Eh bien, je ne sais pas." Elle soupira, couvrit le récepteur et parla à quelqu'un d'autre, puis revint en ligne. « Eh bien, c'est bien pour tes devoirs, de toute façon. Écoute, Paul, je vais appeler ton père, et quoi qu'il arrive, je serai moi-même au plus tard dans deux heures. Je promets. Est-ce OK? Es-tu sûr que ça va? Parce que je laisserai tout tomber si tu as besoin de moi.

"Je vais bien," dit-il. "Tu n'as pas besoin d'appeler papa."

Son ton, quand elle a répondu, était froid, sec.

"Il m'a dit qu'il serait à la maison," dit-elle. "Il m'a promis."

« Ces gens », a-t-il demandé, « d'IBM. Est-ce qu'ils aiment les flamants roses ?

Il y eut une pause, des éclats de rire et des tintements de verres.

« Paul, dit-elle enfin. "Est-ce que vous allez bien?"

"Je vais bien," dit-il. "C'était juste une blague. Pas grave."

Quand elle eut raccroché, Paul resta un moment seul, écoutant la tonalité. La maison s'élevait autour de lui, silencieuse. Ce n'était pas comme le silence dans l'auditorium, dans l'expectative et chargé, mais plutôt un vide. Il attrapa sa guitare, s'interrogeant sur sa sœur. Si elle n'était pas morte, serait-elle comme lui ? Aimerais-elle courir ? Chanterait-elle ?

Dans le salon, Duke était toujours allongé avec un bras sur son visage. Paul ramassa la boîte à pizza vide et les fines feuilles de papier ciré et les apporta à la poubelle. L'air était frais, le monde tout neuf. Il avait soif comme un désert, comme une course de dix milles, et il emporta un demi-gallon de lait avec lui dans le salon, buvant directement à la cruche et le passant ensuite à Duke. Il s'assit et joua, plus tranquillement. Les notes de guitare tombaient dans l'air, lentement, gracieusement, comme des choses ailées.

"Vous avez plus de ces trucs?" Il a demandé.

"Ouais. Mais cela coûtera.

Paul hocha la tête, continua à jouer, tandis que Duke se levait et allait passer un coup de fil.

Il avait dessiné sa sœur une fois, alors qu'il n'était qu'un enfant, peut-être à la maternelle. Sa mère lui avait tout dit à son sujet, alors il l'avait dessinée dans l'image qu'il avait faite intitulée "Ma Famille": son père, entouré de brun, sa mère aux cheveux jaune foncé, et lui-même se tenant la main avec une figure de miroir. Dessiné à l'école, noué avec un ruban, il avait offert ce cadeau à ses parents au petit-déjeuner, et avait senti une obscurité s'ouvrir en lui quand il avait vu le visage de son père, des émotions que, à cinq ans, Paul ne pouvait ni expliquer ni décrire mais qu'il savait déjà avoir à voir avec le chagrin. Sa mère aussi, quand elle avait pris la photo de son père, était touchée de tristesse, mais elle a glissé un masque dessus, le même masque lumineux qu'elle portait maintenant avec les clients. Il se rappela comment sa main s'était attardée sur sa joue. Elle le faisait encore parfois, le regardant durement comme s'il allait disparaître. *Oh, c'est beau*, avait-elle dit ce jour-là. *C'est une belle image, Paul.*

Plus tard, quand il était plus âgé, peut-être neuf ou dix ans, elle l'avait emmené au cimetière tranquille de la campagne où sa sœur était enterrée. C'était une fraîche journée de printemps et sa mère avait planté des graines de gloire du matin le long de la bordure en fonte. Paul se leva, lisant le nom – PHOEBE GRACE HENRY – et sa propre date de naissance, ressentant un malaise, un poids, qu'il ne pouvait expliquer. *Pourquoi est-elle morte ?* demanda-t-il lorsque sa mère le rejoignit enfin, enlevant ses gants de jardinage. *Personne ne sait*, dit-elle puis, voyant son expression, elle passa son bras autour de lui. *Ce n'était pas ta faute*, dit-elle féroce. *Ça n'avait rien à voir avec toi.*

Mais il ne l'avait pas vraiment crue, et ce n'était plus le cas maintenant. Si son père s'isolait tous les soirs dans sa chambre noire et que sa mère travaillait bien après le dîner presque tous les jours et, pendant leurs vacances, se déshabillait et se glissait dans les cottages d'hommes inconnus, à qui la faute pourrait-elle être ? Pas celle de sa sœur, qui était morte à la naissance et avait laissé ce silence. Tout cela faisait un nœud dans son estomac, qui commençait chaque matin par la taille d'un centime et grossissait tout au long de la journée et le rendait malade à l'estomac. Il était vivant, après tout. Il était là. Alors c'était sûrement son travail de les protéger.

Duke est apparu dans l'embrasement de la porte et il a arrêté de jouer.

"Il vient, Joe est," dit-il. "Si vous avez l'argent."

« Ouais », dit Paul. "Suis-moi."

Ils sortirent par la porte arrière et descendirent les marches en béton mouillé et montèrent les escaliers latéraux vers la grande pièce ouverte au-dessus du garage. Cette pièce avait de hautes fenêtres sur chaque mur et, pendant la journée, elle était remplie de lumière venant de toutes les directions. Une chambre noire, sans fenêtre, était encastrée comme un placard juste à côté de l'entrée. Il y a quelques années, une fois que ses photographies avaient commencé à se faire remarquer, son père avait construit ceci. Maintenant, il passait la plupart de son temps libre ici, développant des films, faisant des expériences avec la lumière. Presque personne d'autre n'est venu ici – sa mère, jamais. Parfois, son père invitait Paul, qui attendait ces jours avec impatience avec un désir qui l'embarrassait.

"Hé, c'est cool", a déclaré Duke, marchant autour du mur extérieur, étudiant les gravures encadrées.

"Nous ne sommes pas censés être à l'intérieur", a déclaré Paul. "Nous ne pouvons pas traîner ici."

"Hé, je l'ai vu celui-ci", a déclaré Duke, s'arrêtant devant la photo des ruines fumantes du bâtiment ROTC, des pétales de cornouiller pâles contre les murs calcinés. C'était la photographie révolutionnaire de son père. Il avait été capté par les agences de presse et diffusé à travers le pays, des années auparavant. *Tout a commencé*, aimait à dire son père. *Cela m'a mis sur la carte*.

« Ouais », dit Paul. « Mon père a pris ça. Ne touchez à rien, d'accord ?

Duc éclata de rire. « Sois cool, mec. Tout est cool.

Paul entra dans la chambre noire, où l'air était plus chaud et plus calme. Les tirages étaient enfilés et séchaient. Il ouvrit le petit réfrigérateur où son père gardait le film et en sortit une enveloppe fraîche en papier kraft. À l'intérieur se trouvait une autre

enveloppe, pleine de billets de vingt dollars. Il en glissa un, puis un autre, et remit le reste de l'argent.

Il est venu ici avec son père, et d'autres fois, secrètement, il est venu ici tout seul. C'est ainsi qu'il avait trouvé l'argent, un après-midi où il jouait de la guitare ici, en colère parce que son père lui avait promis de lui apprendre à se servir de l'agrandisseur, puis avait annulé à la dernière minute. En colère et déçu et enfin affamé. Il avait fouillé dans le réfrigérateur et trouvé cette enveloppe avec des billets sympas, neufs, inexplicables. Il en avait pris un vingt la première fois, plus tard. Son père ne semblait jamais s'en apercevoir. Alors de temps en temps, il venait ici et en prenait plus.

Cela rendait Paul mal à l'aise, l'argent et ses vols et le fait de ne pas se faire prendre. C'était le même sentiment qu'il avait quand il se tenait ici avec son père dans le noir, des images prenant forme devant leurs yeux. Il n'y avait pas qu'une seule photo dans un négatif, dit son père ; il y avait des multitudes. Un moment n'était pas du tout un moment unique, mais plutôt un nombre infini de moments différents, selon qui voyait les choses et comment. Paul écoutait son père parler, sentant un gouffre s'ouvrir en lui. Si tout cela était vrai, son père était quelqu'un qu'il ne pourrait jamais vraiment connaître, ce qui lui faisait peur. Pourtant, il aimait être là au milieu de la douce lumière et de l'odeur des produits chimiques. Il aimait la série d'étapes précises du début à la fin, la feuille de papier exposée glissant dans le fluide de développement et les images surgissant de nulle part, le minuteur se déclenchant puis le papier glissant dans le fixateur. Les images sèchent, figées, brillantes et mystérieuses.

Il s'arrêta pour les étudier. D'étranges formes tourbillonnantes, comme des fleurs pétrifiées. Le corail, réalisa-t-il, depuis le voyage à Aruba, le corail cerveau avec sa chair recula, ne laissant que le cadre squelettique complexe. Les autres photos étaient similaires, des ouvertures poreuses s'épanouissant en blanc, comme un paysage de cratères complexes transmis par la lune. *Cerveau de corail/os*, disaient les notes de son père, soigneusement placées sur la table par l'agrandisseur.

Ce jour-là, dans la chaumière, juste avant qu'il sente la présence de Paul et lève les yeux, l'expression de son père avait été complètement ouverte, lavée d'émotions comme la pluie – un vieil amour et une perte. Paul l'a vu et a eu envie de dire quelque chose, de faire quelque chose, n'importe quoi qui arrangerait le monde. En même temps, il voulait rompre, oublier tous leurs problèmes, être libre. Il détourna les yeux, et quand il se retourna, l'expression de son père était à nouveau distante, impassible. Il pensait peut-être à un problème technique avec son film, ou à des maladies osseuses, ou à un déjeuner.

Un moment peut être mille choses différentes.

— Salut, dit Duke en poussant la porte. « Tu sors déjà, ou quoi ? »

Paul glissa les billets frais dans sa poche et retourna dans la plus grande pièce. Deux autres garçons étaient arrivés, des seniors, qui traînaient sur le terrain vague en

face de l'école pendant le déjeuner, en fumant. L'un d'eux avait un pack de six et lui a tendu une bière, et Paul a presque dit *Allons en bas, faisons ça dehors*, mais il pleuvait plus fort maintenant et les garçons étaient plus âgés que lui et plus grands aussi, alors il s'est juste assis et les a rejoints. Il a donné l'argent à Duke, puis la braise allumée s'est déplacée autour du cercle. Paul est devenu fasciné par le bout des doigts de Duke, la délicatesse avec laquelle ils tenaient le joint, se souvenant de la façon dont ils survolaient les touches avec une précision sauvage. Son père était aussi méticuleux. Il a réparé les os des gens, leurs corps.

« Tu le sens ? » Duke a demandé après un moment.

Paul l'entendait de très loin, comme à travers l'eau, au-delà du sifflement lointain d'un train. Cette fois, il n'y avait pas de fou rire, pas de vertige, seulement un profond puits intérieur à travers lequel il tombait. Le puits à l'intérieur est devenu une partie de l'obscurité à l'extérieur, et il ne pouvait pas voir Duke, et il avait peur.

"Quel est le problème avec lui?" quelqu'un a demandé et Duke a dit, *il devient juste paranoïaque, je suppose*, et les mots étaient si gros qu'ils ont rempli la pièce et l'ont pressé contre le mur.

De longs éclats de rire remplissaient la pièce, et les visages des autres se déformaient de joie. Paul ne pouvait pas rire ; il était figé sur place. Sa gorge était sèche et il sentit ses mains devenir trop larges pour son corps, et il étudia la porte comme si à tout moment son père pouvait faire irruption, sa colère se brisant sur eux comme des vagues. Puis les rires cessèrent et les autres se levèrent. Ils fouillaient les tiroirs, à la recherche de nourriture, mais ils ne trouvèrent que les dossiers minutieux de son père. *N'a-t-il pas essayé de dire alors que le plus âgé, celui avec une barbe, a commencé à sortir des dossiers et à les ouvrir. Ne le fais pas* : c'était un cri dans sa tête, mais rien ne sortit de sa bouche. Les autres se levaient aussi maintenant, sortant dossier après dossier, étalant les tirages et les négatifs, si soigneusement disposés, sur le sol.

"Hé," dit Duke, se tournant pour lui montrer un brillant 8 par 10. "C'est toi, Paul?"

Paul était assis très immobile, ses bras croisés autour de ses genoux, son souffle une course sauvage dans ses poumons. Il ne bougeait pas, il ne pouvait pas. Duke laissa glisser la photo sur le sol et rejoignit les autres, qui étaient devenus un peu plus sauvages maintenant, éparpillant des photos et des négatifs partout sur les sols peints et brillants.

Il était assis très, très immobile. Longtemps il eut trop peur pour bouger mais ensuite il avait bougé, il était à l'intérieur de la chambre noire, recroquevillé dans un coin chaud, contre le classeur que son père gardait fermé à clé, écoutant ce qui se passait dehors : tourbillons de bruit, rires, puis une bouteille qui s'écrase. Enfin, c'est devenu plus calme. La porte s'est ouverte et Duke a dit, *Hé, mec, tu es ici, ça va ?* Et quand Paul n'a pas répondu, il y a eu une conversation précipitée à l'extérieur, puis ils sont partis en dévalant les escaliers. Paul se leva lentement et traversa l'obscurité, pénétrant

dans l'espace de la galerie rempli de piles de photos en ruine. Il se tenait à la fenêtre, regardant Duke descendre silencieusement l'allée sur son vélo, sa jambe droite se balançant au-dessus du bar avant de disparaître dans la rue.

Paul était si fatigué. Drainé. Il se tourna et examina la pièce : des photos partout, soulevées par la brise de la fenêtre, les négatifs éparpillés comme des banderoles sur les comptoirs et les lumières. Une bouteille avait été cassée. Du verre vert était éparpillé sur le sol et les comptoirs étaient éclaboussés de bière. Il y avait des mots sur les murs, des dessins grossiers et des graffitis. Il s'appuya contre la porte, puis se laissa glisser jusqu'à ce qu'il soit assis par terre dans le mess. Il faudrait qu'il se relève bientôt, il faudrait qu'il nettoie ça, trier les photos, les remettre en ordre.

Il leva la main, regarda la photo en dessous, puis la ramassa. Ce n'était pas un endroit qu'il connaissait : une maison délabrée accrochée au flanc d'une colline. Devant elle se tenaient quatre personnes : une femme vêtue d'une robe jusqu'aux mollets, vêtue d'un tablier, les mains jointes devant elle. Le vent a soufflé une mèche de cheveux errante sur son visage. Un homme maigre, courbé comme une virgule, se tenait à côté d'elle, tenant un chapeau contre sa poitrine. La femme était légèrement tournée vers l'homme, et ils avaient tous les deux des sourires réprimés sur leurs visages, comme si l'un d'eux venait de faire une blague et qu'un instant plus tard, ils éclateraient de rire. La main de la mère reposait sur la tête blonde d'une fille, et entre eux se tenait un garçon, pas loin de son âge, fixant sérieusement la caméra. L'image semblait étrangement familière. Il ferma les yeux, se sentant vidé du pot, au bord des larmes d'épuisement.

Il s'est réveillé à l'aube flambant à travers les fenêtres à l'est et son père se profilait, parlant du centre de la lumière.

«Paul», dit-il. "Que diable?"

Paul s'assit, luttant pour réaliser où il était et ce qui s'était passé. Des photographies et des films en ruine jonchaient le sol, couvert d'empreintes de pas boueuses. Les négatifs se sont déroulés comme des banderoles. Du verre brisé jonchait la pièce et avait laissé de profondes égratignures sur le sol. La peur se précipita à travers Paul; il avait envie de vomir. Il protégea ses yeux de la lumière aveuglante du matin avec sa main.

"Bon Dieu, Paul!" disait son père. "Que s'est-il passé ici?" Il sortit enfin de la lumière, il était penché, accroupi. Il souleva la photo de la famille inconnue du chaos sur le sol et l'étudia pendant un moment. Puis il s'adossa au mur, la photo toujours dans ses mains, et examina la pièce.

"Que s'est-il passé ici?" demanda-t-il encore, plus calmement.

« Des amis sont venus. Je suppose que les choses sont devenues incontrôlables.

"Je suppose," dit son père. Il appuya une main sur son front. « Est-ce que Duke était là ?

Paul hésita, puis hocha la tête. Il retenait ses larmes, et chaque fois qu'il regardait les papiers abîmés, quelque chose se serrait comme un poing dans sa poitrine.

« Avez-vous fait cela, Paul ? » demanda son père, sa voix étrangement douce.

Paul secoua la tête. "Non. Mais je ne les ai pas arrêtés.

Son père hocha la tête.

« Il faudra des semaines pour tout nettoyer », dit-il enfin. « Tu vas le faire. Vous m'aidez à reconstituer les fichiers. Ce sera beaucoup de travail. Beaucoup de temps. Vous devrez renoncer aux répétitions.

Paul hocha la tête, mais l'oppression dans sa poitrine devint plus forte et il ne put la retenir. "Tu veux juste une excuse pour me faire arrêter de jouer."

"Ce n'est pas vrai. Merde, Paul, tu sais que ce n'est pas vrai.

Son père secoua la tête et Paul eut peur de se lever et de partir, mais à la place, il baissa les yeux sur la photo dans sa main. Elle était en noir et blanc, avec une bordure blanche festonnée autour de la famille debout devant la petite maison basse.

"Sais-tu qui est-ce?" Il a demandé.

"Non," dit Paul, mais alors même qu'il parlait, il réalisa que c'était le cas. "Oh," dit-il en désignant le garçon sur les marches. "Oh. C'est toi."

"Oui. J'avais ton âge. C'est mon père juste derrière moi. Et à côté de moi se trouve ma sœur. J'avais une sœur, tu le savais ? Elle s'appelait June. Elle était bonne en musique, comme toi. C'est la dernière photo qui ait jamais été prise de nous tous. June avait une maladie cardiaque et elle est décédée l'automne suivant. Cela a presque tué ma mère, la perdant.

Paul regardait la photo différemment maintenant. Ces gens n'étaient pas des étrangers après tout, mais sa propre chair et son propre sang. La grand-mère de Duke vivait dans une chambre à l'étage et faisait des tartes aux pommes et regardait des feuilletons tous les après-midi. Paul étudia la femme sur la photo avec son rire à peine contenu – cette femme qu'il n'avait jamais connue était sa grand-mère.

« Est-elle morte ? Il a demandé.

"Ma mère? Oui. Des années plus tard. Votre grand-père aussi. Ils n'étaient pas très vieux, ni l'un ni l'autre. Mes parents ont eu des vies difficiles, Paul. Ils n'avaient pas d'argent. Je ne veux pas dire qu'ils n'étaient pas riches. Je veux dire que parfois ils ne

savaient pas si nous allions avoir à manger. Cela a peiné mon père, qui était un homme qui travaillait dur. Et ça faisait mal à ma mère, parce qu'ils ne pouvaient pas obtenir beaucoup d'aide pour juin. Quand j'avais à peu près ton âge, j'ai trouvé un emploi pour pouvoir aller au lycée en ville. Et puis June est morte, et je me suis fait une promesse. J'allais sortir et réparer le monde. Il secoua la tête. « Eh bien, bien sûr, je n'ai pas vraiment fait ça. Mais nous y sommes, Paul. Nous avons plein de tout. Nous ne nous soucions jamais d'avoir assez à manger. Vous irez dans n'importe quelle université de votre choix. Et tout ce que vous pouvez penser à faire, c'est vous droguer avec vos amis et tout jeter.

L'oppression dans son estomac s'était déplacée jusqu'à sa gorge, et Paul ne pouvait pas répondre. Le monde était encore trop brillant et pas tout à fait stable. Il voulait faire disparaître la tristesse dans la voix de son père, effacer le silence qui remplissait leur maison. Plus que tout, il aspirait à ce que ce moment – son père assis à côté de lui et lui racontant des histoires de famille – ne finisse jamais. Il avait peur de dire la mauvaise chose et de tout gâcher, comme si trop de lumière inondant le papier ruinait l'image. Une fois que cela s'est produit, vous ne pourriez plus revenir en arrière.

"Je suis désolé," dit-il.

Son père hocha la tête, baissant les yeux. Brièvement, légèrement, sa main passa sur les cheveux de Paul.

"Je sais," dit-il.

"Je vais tout nettoyer."

"Oui," dit-il. "Je sais."

"Mais j'aime la musique", a déclaré Paul, sachant que ce n'était pas la bonne chose, l'impulsion de lumière soudaine qui a rendu le papier noir, mais incapable de s'arrêter. "Jouer, c'est ma vie. Je ne l'abandonnerai jamais.

Son père resta silencieux un moment, la tête penchée. Puis il soupira et se leva.

« Ne fermez aucune porte pour l'instant, dit-il. "C'est tout ce que je demande."

Paul regarda son père disparaître dans la chambre noire. Puis il s'est mis à genoux et a commencé à ramasser des éclats de verre brisé. Au loin, les trains se précipitaient et le ciel au-delà des fenêtres s'ouvrait à jamais, clair et bleu. Paul s'arrêta un instant dans la lumière crue du matin, écoutant son père travailler à l'intérieur de la chambre noire, imaginant ces mêmes mains se déplaçant avec précaution à l'intérieur du corps d'une personne, cherchant à réparer ce qui avait été brisé.

Septembre 1977

CAROLINE ATTRAPE LE COIN DU POLAROID ENTRE son pouce et son index alors qu'il glissait hors de l'appareil photo, l'image émergeant déjà. La table avec sa nappe blanche semblait flotter sur une mer d'herbe noire. Des fleurs de lune, blanches et faiblement lumineuses, escaladaient la colline. Phoebe était pâle dans sa robe de confirmation. Caroline agita la photo sèche dans l'air parfumé. Il y avait du tonnerre au loin, un orage de fin d'été se rassemblait ; une brise montante agitait les serviettes en papier. « Un de plus », dit-elle.

"Oh, maman," protesta Phoebe, mais elle resta immobile.

À la minute où la caméra a cliqué, elle s'est éteinte, courant à travers la pelouse jusqu'à l'endroit où leur voisin Avery, huit ans, tenait un petit chaton aux cheveux du même orange foncé que le sien. Phoebe, à treize ans, était petite pour son âge, potelée, toujours impulsive et passionnée, lente à apprendre mais passant de la joie à la rêverie à la tristesse et retour à la joie avec une vitesse étonnante. "Je suis confirmé !" cria-t-elle maintenant, se retournant une fois sur la pelouse, les bras levés en l'air, faisant regarder les invités dans sa direction, un verre à la main, et sourire. Jupe virevoltante, elle courut vers le fils de Sandra, Tim, aujourd'hui adolescent lui aussi. Elle enroula ses bras autour de lui, l'embrassant avec exubérance sur la joue.

Puis elle se rattrapa et jeta un coup d'œil anxieux à Caroline. Les câlins avaient été un problème plus tôt cette année, à l'école. « Tu *me plais* », annonçait Phoebe, en enveloppant un enfant plus petit ; elle ne comprenait pas pourquoi. Caroline lui avait dit et redit, *les câlins sont spéciaux. Les câlins sont pour la famille* ; lentement Phoebe avait appris. Maintenant, cependant, en voyant Phoebe maîtriser son amour, elle se demandait si elle avait fait ce qu'il fallait.

"C'est bon, chérie," dit Caroline. "Ce n'est pas grave d'embrasser vos amis à la fête."

Phoebe se détendit. Elle et Tim sont allés caresser le chaton. Caroline regarda le Polaroid dans sa main : le jardin lumineux et le sourire de Phoebe, un instant fugace capté, déjà parti. Il y avait plus de tonnerre au loin, mais la soirée était toujours belle, chaude et belle avec des fleurs. Partout sur la pelouse, les gens se déplaçaient, parlaient, riaient et remplissaient leurs gobelets en plastique. Un gâteau, à trois étages et blanc

givré, se tenait sur la table, décoré de roses rouge foncé du jardin. Trois couches, pour trois célébrations : la confirmation de Phoebe, son propre anniversaire de mariage et la retraite de Doro, un bon voyage.

"C'est *mon* gâteau." La voix de Phoebe flottait au-dessus de la montée et de la chute des conversations, les professeurs de physique, les voisins, les membres de la chorale et les amis de l'école, les familles de l'Upside Down Society, toutes sortes d'enfants, courant. Les nouveaux amis de Caroline de l'hôpital, où elle avait commencé à travailler à temps partiel une fois que Phoebe était à l'école, étaient là aussi. Elle avait réuni tous ces gens ; elle avait prévu cette belle fête se déroulant dans le crépuscule comme une fleur. "C'est mon gâteau." La voix de Phoebe revint, haute et flottante. « Je suis confirmé.

Caroline sirota son vin, l'air chaud comme un souffle sur sa peau. Elle ne vit pas Al arriver mais il fut soudain là, glissant une main autour de sa taille et l'embrassant sur la joue, sa présence, son odeur la traversant. Il y a cinq ans, ils s'étaient mariés lors d'une garden-party un peu comme celle-ci, des fraises flottant dans du champagne et l'air plein de lucioles, le parfum des roses. Cinq ans, et la nouveauté ne s'était pas dissipée. La chambre de Caroline au troisième étage de la maison de Doro était devenue un lieu aussi mystérieux et sensuel que ce jardin. Elle adorait se réveiller avec la longueur chaude et lourde d'Al dormant à côté d'elle, sa main venant se poser, légèrement, sur le plat de son ventre, son parfum - savon frais et Old Spice - infusant lentement la pièce, les draps, le les serviettes. Il était là, si vivement présent qu'elle le sentait dans chaque nerf. Là, puis aussi vite disparu.

"Joyeux anniversaire," dit-il maintenant, appuyant légèrement ses mains sur sa taille.

Caroline sourit, remplie de plaisir. La soirée s'était approfondie et les gens bougeaient et riaient dans la chaleur et le parfum persistants, la rosée se rassemblant sur l'herbe qui s'assombrissait, la mousse blanche des fleurs partout. Elle prit la main d'Al, solide et sûre, et faillit rire car il venait d'arriver et n'était pas encore au courant de la nouvelle. Doro partait pour une croisière d'un an autour du monde avec son amant, un homme nommé Trace. Al le savait déjà ; les plans évoluaient depuis des mois. Mais il ne savait pas que Doro, dans ce qu'elle appelait une joyeuse libération du passé, avait donné à Caroline l'acte de propriété de cette vieille maison.

Doro arrivait même maintenant, descendant les escaliers de la ruelle dans une robe soyeuse. Trace était juste derrière elle, portant un sac de glace. Il avait un an de moins qu'elle, soixante-cinq ans, des cheveux gris courts, un long visage étroit, des lèvres charnues. Il était naturellement pâle, conscient de son poids et pointilleux sur sa nourriture, amateur d'opéra et de voitures de sport. Trace avait été nageur olympique une fois, avait presque remporté une médaille de bronze, et il ne pensait toujours pas à plonger dans le Monongahela et à nager jusqu'à la rive opposée. Un après-midi, il s'était levé hors de l'eau et avait remonté la berge, pâle et dégoulinant, au milieu du pique-nique annuel du département de physique. C'était l'histoire de leur rencontre. Trace

était gentille et bonne avec Doro, qui l'adorait manifestement, et s'il semblait distant pour Caroline, un peu distant et réservé, ce n'était vraiment pas ses affaires.

Une rafale balaya une pile de serviettes de la table et Caroline se pencha pour les rattraper.

« Tu apportes le vent », dit Al alors que Doro s'approchait.

« C'est tellement excitant », dit-elle en levant les mains. Elle ressemblait de plus en plus à Leo, ses traits plus nets, ses cheveux, courts maintenant, d'un blanc pur.

« Al est comme ces vieux marins », dit Trace en posant la glace sur la table. Caroline a utilisé une petite pierre pour alourdir les serviettes. « Il est sensible aux changements atmosphériques. Oh, Doro, reste comme tu es, s'exclama-t-il. « Mon Dieu, mais tu es magnifique. Honnêtement. Tu ressembles à une déesse du vent.

"Si tu es la déesse du vent," dit Al, attrapant les assiettes en carton alors qu'elles se soulevaient, "tu ferais mieux de refroidir tes jets pour que nous puissions avoir cette fête."

"N'est-ce pas glorieux ?" a demandé Doro. "C'est une si belle fête, un merveilleux adieu."

Phoebe accourut, tenant le petit chaton, une boule orange pâle, dans ses bras. Caroline tendit la main et lissa ses cheveux en souriant.

"Pouvons-nous le garder?" elle a demandé.

"Non," répondit Caroline comme elle le faisait toujours. "Tante Doro est allergique."

"Maman," se plaignit Phoebe, mais elle fut aussitôt distraite par le vent, la belle table. Elle tira sur la manche soyeuse de Doro. « Tante Doro. C'est mon gâteau.

« Moi aussi », dit Doro en passant un bras autour des épaules de Phoebe. « Je pars en voyage, n'oublie pas, alors c'est aussi mon gâteau. Et celle de ta mère et d'Al parce qu'ils sont mariés depuis cinq ans.

"Je viens en voyage," dit Phoebe.

"Oh, non, ma chérie," dit Doro. "Pas cette fois. C'est un voyage d'adulte, chérie. Pour moi et Trace.

L'expression de Phoebe était touchée par une déception aussi aiguë que sa joie précédente. Mercurial, vif-argent - tout ce qu'elle ressentait à chaque instant était le monde.

"Hey, ma chérie," dit Al en s'accroupissant. "Qu'en penses-tu? Tu penses que ce petit chat pourrait aimer de la crème ? »

Elle réprima un sourire puis céda en hochant la tête, distraite pour le moment par sa perte.

"Génial," dit Al en lui prenant la main et en faisant un clin d'œil à Caroline.

"N'emmenez pas ce chat à l'intérieur," prévint Caroline.

Elle remplit un plateau de verres et se déplaça parmi ses invités, toujours émerveillée. C'était Caroline Simpson, la mère de Phoebe, l'épouse d'Al, l'organisatrice des manifestations – une personne tout à fait différente de la timide femme qui s'était tenue il y a treize ans dans un bureau silencieux et balayé par la neige avec un bébé dans les bras. Elle se tourna pour regarder la maison, la brique pâle étrangement vive sur le ciel grisonnant. *C'est ma maison*, pensa-t-elle, faisant écho au chant précédent de Phoebe. Elle sourit à sa pensée suivante, étrangement à propos : *je suis confirmée*.

Sandra riait avec Doro près du buisson de chèvrefeuille, et Mme Soulard remontait l'allée avec un vase plein de lys. Trace, le vent repoussant ses cheveux gris vers son visage, tenait une allumette dans sa main, essayant d'allumer les bougies. Les flammes vacillaient, crachotaient, mais finissaient par tenir, illuminant la nappe de lin blanc, les petites coupes votives transparentes, le vase de fleurs blanches, le gâteau à la chantilly. Les voitures passaient en trombe, étouffées par les rires des voix, les feuilles flottantes. Pendant un moment, Caroline resta immobile, pensant à Al, ses mains tendues vers elle dans l'obscurité de la nuit à venir. *C'est le bonheur*, se dit-elle. *C'est ce que signifie le bonheur*.

La fête dura jusqu'à onze heures. Doro et Trace s'attardèrent après le départ des derniers invités, portant des plateaux de tasses et des restes de gâteau, des vases de fleurs, rangeant tables et chaises dans le garage. Phoebe était endormie à ce moment-là ; Al l'avait portée à l'intérieur après qu'elle se soit dissoute en larmes, fatiguée et surstimulée, submergée par le départ de Doro, pleurant avec de grands sanglots qui la coupaient à bout de souffle.

— N'en fais plus, dit Caroline en arrêtant Doro en haut des marches, frôlant les feuilles denses et souples des lilas. Elle avait planté cette haie il y a trois ans, et maintenant les buissons, qui n'étaient que des brindilles depuis si longtemps, avaient pris racine et avaient poussé. L'année prochaine, ils seraient chargés de fleurs. « Je nettoierai demain, Doro. Vous avez un vol tôt. Vous devez avoir hâte de partir.

— C'est moi, dit Doro d'une voix si douce que Caroline dut faire un effort pour l'entendre. Elle fit un signe de tête à la maison où Al et Trace travaillaient dans la cuisine lumineuse, raclant des assiettes. « Mais Caroline, c'est tellement doux-amer. Tout à l'heure, j'ai traversé toutes les pièces, une dernière fois. J'ai passé toute ma vie ici. C'est étrange de le laisser. Pourtant, tout de même, je suis ravi d'y aller.

"Tu peux toujours revenir," dit Caroline, luttant contre une soudaine vague d'émotion.

"J'espère que je ne le voudrai pas", a déclaré Doro. "Pas pour plus d'une visite, en tout cas." Elle prit le coude de Caroline. « Allez, dit-elle. « Allons nous asseoir sur le porche.

Ils marchèrent le long du côté de la maison, sous des glycines arquées, et s'assirent sur la balançoire, une rivière de voitures circulant sur la promenade. Les hautes feuilles des sycomores, grosses comme des assiettes, voletaient contre les réverbères.

"Vous ne manquerez pas le trafic", a déclaré Caroline.

« Non, c'est vrai. Avant, c'était si calme. Ils avaient l'habitude de fermer toute la rue en hiver. Nous avons conduit nos traîneaux directement au milieu de la route, ici même.

Caroline poussa la balançoire, se souvenant de cette nuit lointaine où le clair de lune inondait les pelouses et tombait à travers les fenêtres de la salle de bain, Phoebe toussant dans ses bras et les hérons se levant des champs de l'enfance de Doro.

La porte moustiquaire s'ouvrit et Trace sortit.

"Bien?" Il a demandé. « Êtes-vous prêt, Doro ? »

« À peu près », dit-elle.

"Je vais aller chercher la voiture, alors, et l'amener devant."

Il est rentré à l'intérieur. Caroline a compté les voitures, jusqu'à vingt. Une douzaine d'années plus tôt, elle était venue à cette porte, Phoebe un bébé dans ses bras. Elle s'était tenue là, attendant de voir ce qui allait se passer.

"A quelle heure est votre vol?" elle a demandé.

"Tôt. À huit. Oh, Caroline, dit Doro en se penchant en arrière et en écartant les bras. "Après toutes ces années, je me sens tellement libre. Qui sait où je pourrais voler ?

"Tu vas me manquer," dit Caroline. "Phoebe aussi."

Doro hocha la tête. "Je sais. Mais nous nous reverrons. J'enverrai des cartes postales de partout.

Les phares ont dévalé la colline, puis la voiture de location a ralenti et le long bras de Trace s'est soulevé en une vague.

"C'est l'appel de la route !" il cria.

« Portez-vous bien », dit Caroline. Elle étreignit Doro, sentant sa joue douce. "Tu m'as sauvé la vie il y a toutes ces années, tu sais."

"Chérie, tu as sauvé la mienne aussi." Doro s'éloigna. Ses yeux sombres étaient humides. « C'est ta maison maintenant. Profitez-en."

Et puis Doro descendit les marches, son chandail blanc emporté par le vent. Elle était dans la voiture et faisait au revoir de la main ; elle était partie.

Caroline regarda la voiture fusionner avec Crosstown et disparaître dans la rivière des lumières tumultueuses. L'orage tournait toujours dans les collines, éclairant le ciel blanc, le tonnerre sourd résonnant au loin. Al est sorti avec des boissons, poussant la porte avec son pied. Ils s'assirent sur la balançoire.

"Alors," dit Al. "Belle fête."

« Ça l'était », dit Caroline. "C'était amusant. Je suis épuisé."

« Avez-vous assez d'énergie pour ouvrir ça ? a demandé Al.

Caroline prit le paquet et défit l'emballage maladroit. Un cœur en bois en tomba, taillé dans du cerisier, lisse comme une pierre usée par l'eau dans sa paume. Elle ferma sa main autour de lui, se souvenant de la façon dont le médaillon avait brillé dans la lumière froide du taxi d'Al et comment, des mois plus tard, la petite main de Phoebe l'avait attrapé.

« C'est magnifique », dit-elle en pressant le cœur lisse contre sa joue. "Si chaud. Il tient exactement ici, dans la paume de ma main.

"Je l'ai sculpté moi-même", a déclaré Al, le plaisir dans sa voix. « Les nuits, sur la route. Je pensais que ça pourrait être un peu hokey, mais cette serveuse que je connais à Cleveland a dit que ça te plairait. J'espère que tu vas le faire."

"Oui," dit Caroline, joignant son bras au sien. "J'ai quelque chose pour toi aussi." Elle lui tendit une petite boîte en carton. "Je n'ai pas eu le temps de l'emballer."

Il ouvrit la boîte et en sortit une nouvelle clé en laiton.

"Qu'est-ce que c'est, la clé de ton cœur?"

Elle a ri. "Non. C'est la clé de cette maison.

"Pourquoi? As-tu changé les serrures ?

"Non." Caroline poussa la balançoire. « Doro me l'a donné, Al. N'est-ce pas incroyable? J'ai l'acte à l'intérieur. Elle a dit qu'elle voulait un tout nouveau départ.

Un battement de coeur. Deux, trois, et le grincement de la balançoire, d'avant en arrière.

"C'est assez extrême", a déclaré Al. "Et si elle veut revenir ?"

« Je lui ai demandé la même chose. Elle a dit que Leo avait laissé beaucoup d'argent. Brevets, économies, je ne sais quoi. Et Doro a été économe toute sa vie, donc elle n'a pas besoin d'argent. S'ils reviennent, elle et Trace auront un appartement ou quelque chose comme ça.

« Généreux », a déclaré Al.

"Oui."

Al était silencieux. Caroline écoutait le grincement de la balançoire du porche, le vent, les voitures.

« Nous pourrions le vendre », pensa-t-il. « Décollons-nous. Allez n'importe où.

"Ça ne vaut pas grand-chose," dit lentement Caroline. L'idée de vendre cette maison ne lui avait jamais traversé l'esprit. « De toute façon, où irions-nous ? »

« Oh, je ne sais pas, Caroline. Vous me connaissez. J'ai passé ma vie à errer. Je ne fais que spéculer ici. Prendre l'actualité.

Le confort de l'obscurité, le balancement régulier, a fait place à un malaise plus profond. Qui était cet homme à côté d'elle, se demanda Caroline, cet homme qui arrivait tous les week-ends et se glissait si familièrement dans son lit, qui penchait la tête dans un angle particulier chaque matin pour frapper Old Spice sur le cou et le menton ? Que savait-elle vraiment de ses rêves, de son cœur secret ? À côté de rien, sembla-t-il soudain, ou lui à elle.

« Alors tu préfères ne pas avoir de maison ? elle a appuyé.

"Ce n'est pas ça. C'était bien de la part de Doro.

"Mais ça t'attache."

« J'aime rentrer chez toi, Caroline. J'aime descendre ce dernier tronçon d'autoroute et savoir que toi et Phoebe êtes ici, dans la cuisine en train de cuisiner, ou de planter des fleurs, ou quoi que ce soit. Mais bien sûr, c'est attrayant, ce qu'ils font. Emballer. Décoller. Errant dans le monde. Ce serait bien, je pense. Cette liberté.

"Je n'ai plus ces envies", a déclaré Caroline, regardant dans le jardin sombre, la dispersion des lumières de la ville et les lettres rouge foncé du signe Foodland, des morceaux de mosaïque au milieu du feuillage dense de l'été. « Je suis heureux là où je suis. Tu vas t'ennuyer avec moi.

"Non. Cela nous rend juste compatibles, chérie », a déclaré Al.

Ils restèrent un moment assis en silence, écoutant le vent, le bruit des voitures.

"Phoebe n'aime pas le changement," dit Caroline. "Elle ne le gère pas bien."

"Eh bien, il y a ça aussi," dit Al.

Il attendit un moment, puis il se tourna vers elle.

« Tu sais Caroline. Phoebe commence à grandir. Elle commence à ne plus être une petite fille.

"Elle a à peine treize ans," dit Caroline, pensant à Phoebe avec le chaton, avec quelle facilité elle retombait dans les joies insouciantes de l'enfance.

"C'est exact. Elle a treize ans, Caroline. Elle est—eh bien, vous savez—commence à se développer. Je me sens mal à l'aise de la prendre comme je l'ai fait ce soir.

"Alors ne le fais pas," dit brusquement Caroline, mais elle se souvenait de Phoebe dans la piscine plus tôt dans la semaine, nageant puis revenant, la saisissant sous l'eau, les doux bourgeons de ses seins pressés contre son bras.

« Tu n'as pas à te fâcher, Caroline. C'est juste qu'on n'en a jamais parlé une seule fois, n'est-ce pas ? Que va-t-elle devenir. Ce que ce sera pour nous quand nous prendrons notre retraite, comme Doro et Trace. Il s'arrêta, et elle eut l'impression qu'il choisissait ses mots avec soin. « J'aimerais penser que nous pourrions envisager de voyager. Ça me rend un peu claustrophobe, c'est tout, d'imaginer rester dans cette maison pour toujours. Et qu'en est-il de Phoebe ? Vivra-t-elle avec nous pour toujours ?

"Je ne sais pas," dit Caroline, lassitude autour d'elle, dense comme la nuit. Elle avait déjà combattu tant de combats pour faire vivre Phoebe dans ce monde indifférent. Pour le moment, tous les problèmes étaient résolus, et depuis environ un an, elle avait pu se détendre. Mais où Phoebe travaillerait et comment elle pourrait vivre quand elle serait grande, tout cela restait inconnu. « Oh Al, je ne peux pas penser à tout ça ce soir. S'il te plaît."

La balançoire du porche glissait d'avant en arrière.

"Nous devons y réfléchir à un moment donné."

"Ce n'est qu'une petite fille. Que proposez-vous ? »

" Caroline. Je ne suggère rien. Tu sais que j'aime Phoebe. Mais toi ou moi, on pourrait mourir demain. Nous ne serons pas toujours là pour prendre soin d'elle, c'est tout. Et il peut arriver un moment où elle ne veut pas que nous le fassions. Je vous demande simplement si vous y avez pensé. Pour quoi vous économisez tout cet argent.

Je ne fais que soulever le sujet de discussion. Je veux dire, pensez-y. Ne serait-ce pas bien si tu pouvais venir sur la route avec moi de temps en temps ? Juste pour un week-end ?

"Oui," dit-elle doucement. "Ce serait bien."

Mais elle n'était pas sûre. Caroline essaya d'imaginer la vie d'Al, une chambre différente chaque soir, une ville différente, et la route se déroulant dans le même ruban gris. Sa première pensée avait été agitée : vendre la maison, prendre la route, parcourir le monde.

Al hocha la tête, vida son verre et commença à se lever.

« Ne pars pas tout de suite », dit-elle en posant légèrement sa main sur son bras. "Je dois te parler de quelque chose."

"Ça a l'air sérieux," dit-il, se réinstallant dans la balançoire. Il eut un rire nerveux. « Tu ne me quittes pas, n'est-ce pas ? Maintenant que vous êtes entré dans cet héritage et tout ? »

"Bien sûr que non; ce n'est pas comme ça." Elle soupira. "J'ai reçu une lettre cette semaine", a-t-elle déclaré. "C'était une lettre étrange, et j'ai besoin d'en parler."

« Une lettre de qui ?

« Du père de Phoebe.

Al hocha la tête et croisa les bras, mais il ne parla pas. Il était au courant des lettres, bien sûr. Cela faisait des années qu'ils arrivaient, portant des sommes d'argent variables et une note avec une seule phrase griffonnée. *S'il vous plaît laissez-moi savoir où vous habitez.* Elle n'avait pas fait cela, mais dans les premières années, elle avait dit tout le reste à David Henry. Des lettres confessionnelles sincères, comme s'il était un ami proche de son cœur, un confident. Au fil du temps, elle était devenue plus efficace, envoyant des photos et une ligne ou deux, au mieux. Sa vie était devenue si pleine, riche et compliquée ; il n'y avait aucun moyen de tout mettre sur papier, alors elle avait simplement cessé d'essayer. Quel choc cela avait-il été alors de trouver une grosse lettre de David Henry, trois pleines pages, écrite dans son écriture serrée, une lettre passionnée qui commençait par Paul, son talent et ses rêves, sa rage et sa colère.

Je sais que c'était une erreur. Ce que j'ai fait, te donner ma fille, je sais que c'était une chose terrible, et je sais que je ne peux pas le défaire. Mais j'aimerais la rencontrer, Caroline, j'aimerais faire amende honorable, d'une manière ou d'une autre. J'aimerais en savoir plus sur Phoebe et sur vos vies.

Elle était troublée par les images qu'il lui avait données - Paul, un adolescent, jouant de la guitare et rêvant de Juilliard, Norah avec sa propre entreprise et David, gravé dans

son esprit toutes ces années, aussi clairement qu'une photographie dans un livre. , penché sur ce morceau de papier, rempli de regret et de nostalgie. Elle avait glissé la lettre dans un tiroir, comme si cela pouvait la contenir, mais les mots avaient plané dans son esprit à chaque instant de cette semaine remplie de tâches et d'émotions.

« Il veut la rencontrer », dit Caroline en caressant la frange d'un châle que Doro avait jeté par-dessus le bras de la balançoire. "Pour faire à nouveau partie de sa vie d'une manière ou d'une autre."

"C'est gentil de sa part", a déclaré Al. "Quel type debout, après tout ce temps."

Caroline hocha la tête. "C'est *son* père, cependant."

« Ce qui me fait quoi, je me demande ? »

"S'il vous plaît," dit Caroline. « Tu es le père que Phoebe connaît et aime. Mais je ne t'ai pas tout dit, Al, sur la façon dont j'ai eu Phoebe. Et je pense que je ferais mieux.

Il prit sa main dans la sienne.

" Caroline. J'ai traîné à Lexington après ton départ. J'ai parlé à votre voisin et j'ai entendu beaucoup d'histoires. Maintenant, je n'ai pas été beaucoup scolarisé, mais je ne suis pas un homme stupide, et je sais que le Dr David Henry a perdu une petite fille à peu près au moment où vous avez quitté la ville. Ce que je dis, c'est que ce qui s'est passé entre vous deux n'a pas d'importance. Pas à moi. Pas à nous. Je n'ai donc pas besoin des détails.

Elle s'assit en silence, regardant les voitures passer sur l'autoroute.

« Il ne voulait pas d'elle », dit-elle. « Il allait la mettre dans une maison, une institution. Il m'a demandé de l'emmener là-bas, et je l'ai fait. Mais je ne pouvais pas la quitter. C'était un endroit horrible.

Al n'a pas parlé pendant un moment. « J'ai entendu parler de choses comme ça, dit-il enfin. « J'ai entendu ce genre d'histoires, sur la route. Tu as été courageuse, Caroline. Tu as fait ce qu'il fallait faire. C'est difficile d'imaginer que Phoebe grandisse dans un endroit comme ça.

Caroline hocha la tête, les larmes aux yeux. « Je suis vraiment désolé, Al. J'aurais dû te le dire il y a des années.

«Caroline», dit-il. "C'est bon. C'est de l'eau sous le pont.

"Que penses-tu que je devrais faire?" elle a demandé. « Je veux dire, à propos de cette lettre. Dois-je y répondre ? Qu'il la rencontre ? Je ne sais pas, ça m'a déchiré toute la semaine. Et s'il l'emmenait ?

« Je ne sais pas quoi te dire, dit-il lentement. "Ce n'est pas à moi de décider."

Elle acquiesça. C'était juste, la conséquence d'avoir gardé cela pour elle.

"Mais je te soutiendrai," ajouta Al en lui serrant la main. "Quoi que vous pensiez être le mieux, je vous soutiendrai, vous et Phoebe, à cent pour cent."

"Merci. J'étais si inquiet."

"Tu t'inquiètes trop pour les mauvaises choses, Caroline."

"Ça ne nous touche pas, alors ?" elle a demandé. « Le fait que je ne te l'ai pas dit avant, ça ne nous touche pas, toi et moi ?

"Pas avec un poteau de cent pieds", a-t-il dit.

"D'accord, alors."

"D'accord." Il se leva, s'étirant. "Longue journée. Vous venez ? »

"Dans une minute, oui."

La porte moustiquaire s'ouvrit en grinçant, se referma. Le vent soufflait à l'endroit où il était assis.

Il se mit à pleuvoir, d'abord doucement contre le toit, puis un tambourinement. Caroline a fermé la maison – sa maison, maintenant. En haut, elle s'arrêta pour vérifier Phoebe. Sa peau était chaude et humide ; elle remua et sa bouche travailla sur des mots non prononcés, puis elle replongea dans ses rêves. *Douce fille*, chuchota Caroline, et la couvrit. Elle resta une minute dans la pièce où résonnait la pluie, émue par la petitesse de Phoebe, par toutes les façons dont elle ne pourrait pas protéger sa fille dans le monde. Puis elle alla dans sa propre chambre, se glissant entre les draps frais à côté d'Al. Elle se souvenait de ses mains sur sa peau, de la pression de sa barbe contre son cou et de ses propres cris dans l'obscurité. Un bon mari pour elle, un bon père pour Phoebe, un homme qui se levait le lundi matin, prenait une douche, s'habillait et disparaissait dans son camion pour la semaine, lui faisant confiance pour faire ce qu'elle pensait être le mieux à propos de David Henry et de sa lettre. Caroline resta longtemps allongée, écoutant la pluie, sa main posée sur sa poitrine.

Elle s'est réveillée à l'aube, Al dévalant les escaliers en trombe pour amener la plateforme tôt pour un changement d'huile. La pluie tombait en cascade des gouttières et des descentes pluviales, grouillait en flaques d'eau et se déversait en torrent. Caroline descendit et fit du café, tellement absorbée par ses propres pensées, par l'étrangeté de la maison silencieuse, qu'elle n'entendit Phoebe que lorsqu'elle se tint dans l'embrasement de la porte derrière elle.

« Pluie », dit Phoebe. Son peignoir pendait librement autour d'elle. "Les chats et les chiens."

"Oui," dit Caroline. Une fois, ils avaient passé des heures à apprendre cet idiome, à travailler avec une affiche Caroline faite de nuages en colère, de chats et de chiens grouillant du ciel. C'était l'un des préférés de Phoebe. "Plus comme des girafes et des éléphants aujourd'hui."

"Des vaches et des cochons", a déclaré Phoebe. "Des cochons et des chèvres."

"Voulez-vous des toasts?"

« Je veux un chat », dit Phoebe.

"Que veux-tu?" demanda Caroline. "Utilisez vos phrases."

"Je veux un chat, s'il vous plaît," dit Phoebe.

« Nous ne pouvons pas avoir de chat.

« Tante Doro est partie, dit Phoebe. "Je peux avoir un chat."

La tête de Caroline lui faisait mal. *Que va-t-elle devenir ?*

« Écoute, Phoebe, voici ton toast. On parlera du chat plus tard, d'accord ?

"Je veux un chat", a insisté Phoebe.

"Plus tard."

"Un chat," dit Phoebe.

"Bon sang." La paume de la main de Caroline se posa à plat sur le comptoir, les surprenant tous les deux. « Ne me parle plus d'un chat. Entendez-vous?"

— Asseyez-vous sous le porche, dit Phoebe, maussade maintenant. "Attention à la pluie."

"Que veux-tu? Utilisez vos phrases.

"Je veux m'asseoir sur le porche et regarder la pluie."

"Tu vas avoir froid."

"Je veux-"

"Oh, d'accord," interrompit Caroline en agitant la main. "Bien. Sortez, asseyez-vous sur le porche. Regardez la pluie. Peu importe."

La porte s'ouvrit et se referma. Caroline regarda pour voir Phoebe assise sur la balançoire du porche avec son parapluie ouvert et son toast sur ses genoux. Elle s'en voulait d'avoir perdu patience. Ce n'était pas à propos de Phoebe. C'était juste que Caroline ne savait pas quoi répondre à David Henry, et elle avait peur.

Elle rassembla les albums photos et les photos égarées qu'elle voulait trier, et s'assit sur le canapé d'où elle pouvait garder un œil sur Phoebe, masquée par son parapluie, se balançant dans la balançoire du porche. Elle étala les photos récentes sur la table basse, puis sortit un morceau de papier et écrivit à David.

Phoebe a été confirmée hier. Elle était si douce dans sa robe blanche, en tissu ajouré avec des rubans roses. Elle a chanté un solo à l'église. J'envoie une photo de la garden-party que nous avons eue plus tard. C'est difficile de croire à quel point elle a grandi, et je commence à m'inquiéter de ce que l'avenir nous réserve. Je suppose que c'était ce que tu avais en tête la nuit où tu me l'as donnée. Je me suis battu si durement toutes ces années et parfois je suis terrifié par ce qui va arriver ensuite, et pourtant...

Ici, elle s'arrêta, s'interrogeant sur son envie de répondre. Ce n'était pas pour l'argent. Chaque centime est allé à la banque; Au fil des ans, Caroline avait économisé près de 15 000 \$, le tout détenu en fiducie pour Phoebe. Peut-être était-ce simplement une vieille habitude, ou pour maintenir leur connexion en vie. Peut-être que Caroline avait simplement voulu qu'il comprenne ce qu'il manquait. *Tenez*, voulait-elle dire en attrapant David Henry par le col, *voici votre fille : Phoebe, treize ans, un sourire comme le soleil sur le visage.*

Elle posa son stylo, pensant à Phoebe dans sa robe blanche, chantant avec la chorale, tenant le chaton. Comment pouvait-elle lui dire tout cela et ensuite ne pas honorer sa demande de rencontrer sa fille ? Pourtant, s'il venait ici, après toutes ces années, que se passerait-il alors ? Elle ne pensait plus l'aimer, mais peut-être que oui. Peut-être qu'elle était encore en colère contre lui, aussi, pour les choix qu'il avait faits, pour ne jamais vraiment voir qui elle était. Cela la troublait de découvrir cette dureté dans son propre cœur. Et s'il avait changé, après tout ? Et s'il ne l'avait pas fait ? Il pourrait blesser Phoebe comme il l'avait fait autrefois, sans même savoir que c'était arrivé.

Elle poussa la lettre de côté. Au lieu de cela, elle paya quelques factures, puis sortit pour les glisser dans la boîte aux lettres. Phoebe était assise sur les marches du perron, tenant haut son parapluie contre la pluie. Caroline la regarda pendant une minute avant de laisser la porte se refermer et d'aller dans la cuisine pour prendre une autre tasse de café. Elle resta un long moment devant la porte de derrière, à contempler les feuilles ruisselantes, la pelouse mouillée, le petit ruisseau qui coulait sur le trottoir. Un gobelet en papier était logé sous un buisson, une serviette transformée en bouillie par le garage. Dans quelques heures, Al reprendrait la route. Elle entrevit, pendant un instant, à quel point cela pouvait ressembler à la liberté.

La pluie est venue plus fort soudainement, frappant le toit. Quelque chose s'ouvrit dans son cœur, un instinct puissant qui poussa Caroline à se retourner et à entrer dans le salon. Avant de sortir sur le porche, elle savait qu'elle le trouverait vide, l'assiette soigneusement posée sur le sol en béton, la balançoire immobile.

Phoebe est partie.

Allé où? Caroline alla jusqu'au bord du porche et chercha dans la rue, à travers la pluie battante. Un train retentit au loin ; la route à gauche montait la colline jusqu'aux pistes. À droite, il se terminait par la bretelle d'entrée de l'autoroute. *D'accord, réfléchis. Penser! Où irait-elle ?*

Au bout de la rue, les enfants Swan jouaient pieds nus dans les flaques d'eau. Caroline se souvenait de Phoebe disant, plus tôt ce matin-là, *je veux un chat*, et d'Avery se tenant à la fête avec le paquet de fourrure dans ses bras. Se souvient de Phoebe, fascinée par sa petitesse, ses petits sons. Et bien sûr, quand elle a interrogé les enfants Swan sur Phoebe, ils ont fait signe de l'autre côté de la route vers le bosquet d'arbres. Le chaton s'était enfui. Phoebe et Avery étaient allés le secourir.

Au premier embouteillage, Caroline s'élança de l'autre côté de la route. La terre était saturée, l'eau s'accumulant dans ses empreintes. Elle traversa le bosquet broussailleux et pénétra enfin dans la clairière. Avery était là, agenouillé près du tuyau qui évacuait l'eau des collines dans le fossé en béton. Le parapluie jaune de Phoebe était jeté, comme un drapeau, à côté d'elle.

« Avery ! » Elle s'accroupit à côté de la jeune fille, toucha son épaule mouillée. « Où est Phoebe ?

"Elle est allée chercher le chat", a déclaré Avery en pointant le tuyau. "Il est entré là-dedans."

Caroline jura doucement et s'agenouilla au bord du tuyau. L'eau froide se précipita contre ses genoux, ses mains. *Phoebe !* cria-t-elle, et sa voix résonna dans l'obscurité. *C'est maman, chérie, es-tu là ?*

Silence. Caroline se fraya un chemin à l'intérieur. L'eau était si froide. Ses mains étaient déjà engourdies. *Phoebe !* cria-t-elle, la voix gonflée. *Phoebe !* Elle a écouté attentivement. Un son alors, faible. Caroline rampa quelques mètres plus loin, tâtonnant dans l'eau froide et invisible. Puis sa main effleura le tissu, la chair froide, et Phoebe, tremblante, était dans ses bras. Caroline la serra contre elle, se souvenant de la nuit où elle avait porté Phoebe dans la salle de bain violette humide, la pressant de respirer.

« Nous devons sortir d'ici, chérie. Nous devons sortir.

Mais Phoebe ne bougeait pas.

"Mon chat," dit-elle, sa voix haute, déterminée, et Caroline sentit le tortillement sous la chemise de Phoebe, entendit le petit miaulement. "C'est mon chat."

« Oublie le chat », cria Caroline. Elle tira doucement Phoebe dans la direction où elle était venue. « Allez, Phoebe. Tout de suite."

"Mon chat," dit Phoebe.

"D'accord," dit Caroline, l'eau se précipitant plus haut maintenant, autour de ses genoux. "D'accord, d'accord, c'est ton chat. Juste aller!"

Phoebe commença à bouger, avançant lentement vers le cercle de lumière. Enfin, ils ont émergé, l'eau froide coulant autour d'eux dans le fossé en béton. Phoebe était trempée, ses cheveux plaqués contre son visage, le chaton mouillé aussi. A travers les arbres, Caroline apercevait sa maison, solide et chaleureuse, comme un radeau dans le monde dangereux. Elle imagina Al, voyageant sur une autoroute lointaine, et le confort familial de ces chambres qui étaient les siennes.

"C'est bon." Caroline passa son bras autour de Phoebe. Le chaton se tortilla, ses griffes fines grattant le dos de ses mains. La pluie tombait, dégoulinant des feuilles sombres et vives.

« Voilà le facteur, dit Phoebe.

— Oui, dit Caroline en le regardant grimper sur le porche et glisser les billets qu'elle avait mis dans son sac en cuir.

Sa lettre à David Henry était restée inachevée sur la table. Elle s'était tenue à la porte arrière à regarder la pluie, ne pensant qu'au père de Phoebe, tandis que Phoebe errait vers le danger. Cela ressembla soudain à un présage, et elle se laissa transformer la peur qu'elle avait ressentie à la disparition de Phoebe en colère. Elle n'écrit plus à David ; il voulait trop d'elle, et il le voulait trop tard. Le facteur redescendit les marches, son parapluie lumineux clignotant.

"Oui, chéri," dit-elle en caressant la tête osseuse du chaton. "Oui. Le voilà."

1982

avril 1982

je

CAROLINE SE TROUVE À L'ARRÊT DE BUS PRÈS DE L'ANGLE DE FORBES ET DE BRADDOCK, observant l'énergie cinétique des enfants sur la cour de récréation, leurs cris joyeux s'élevant par-dessus le rugissement constant de la circulation. Au-delà d'eux, sur le terrain de baseball, des personnages en bleu et rouge des tavernes locales concurrentes se déplaçaient avec une grâce silencieuse sur l'herbe nouvelle. C'était le printemps. Le soir se rassemblait. Dans quelques minutes, les parents assis sur les bancs ou debout, les mains dans les poches, se mettaient à appeler les enfants pour qu'ils rentrent chez eux. Le jeu des adultes se poursuivait jusqu'au bord de l'obscurité, et quand il se terminait, les joueurs se tapaient dans le dos et partaient aussi, s'installant pour prendre un verre à la taverne, leurs rires bruyants et joyeux. Elle et Al les ont vus là-bas quand ils sont sortis pour une soirée. Un premier spectacle au Regent, puis un dîner et – si Al n'était pas de garde – quelques bières.

Ce soir-là, il était parti, cependant, filant très loin dans la nuit qui se rassemblait, au sud de Cleveland à Toledo, puis Columbus. Caroline avait ses routes accrochées au réfrigérateur. Il y a des années, en ces jours étranges après le départ de Doro, Caroline avait embauché quelqu'un pour surveiller Phoebe pendant qu'elle voyageait avec Al, dans l'espoir de combler la distance entre eux. Les heures s'écoulaient ; elle dormait et se réveillait et perdait la notion du temps, la route tournant sous eux pour toujours, un ruban sombre coupé en deux par des éclairs réguliers de blanc, séduisant et envoûtant. Enfin, Al, lui-même confus, s'arrêtait dans un relais routier et l'emmenait dans un restaurant qui ne différait pas sensiblement de celui qu'ils avaient laissé dans la ville où ils avaient séjourné la veille. La vie sur la route semblait tomber à travers d'étranges trous dans l'univers, comme si vous pouviez entrer dans les toilettes d'une ville d'Amérique, puis sortir par la même porte pour vous retrouver ailleurs : les mêmes centres commerciaux, stations-service et fast-restaurants, le même bourdonnement de roues contre la route. Seuls les noms étaient différents, la lumière, les visages. Elle était partie avec Al deux fois, puis plus jamais.

Le bus tourna au coin de la rue et s'arrêta en rugissant. Les portes s'ouvrirent et Caroline monta à l'intérieur et s'assit près de la fenêtre, les arbres scintillant alors qu'ils rugissaient sur le pont et le creux en contrebas. Voler devant le cimetière, traverser Squirrel Hill, puis traverser les vieux quartiers jusqu'à Oakland, où Caroline est

descendue. Elle se tint un moment devant le Carnegie Museum, se ressaisissant, regardant le grand bâtiment en pierre avec ses marches en cascade et ses colonnes ioniques. Une bannière accrochée au sommet du portique flottait au vent : IMAGES EN MIROIR :

PHOTOGRAPHIES DE DAVID HENRY.

Ce soir, c'était l'ouverture : il serait là pour parler. Les mains tremblantes, Caroline sortit la coupure de journal de sa poche. Elle l'avait porté pendant deux semaines, son cœur bondissant à chaque fois qu'elle le touchait. Une douzaine de fois, peut-être plus, elle avait changé d'avis. Quel bien pourrait en découler ?

Et puis, dans le souffle suivant, quel mal ?

Si Al avait été là, elle serait restée à la maison. Elle aurait laissé l'occasion passer inaperçue, regardant l'horloge jusqu'à ce que l'ouverture soit terminée et que David Henry ait disparu dans la vie qu'il menait maintenant.

Mais Al avait appelé pour dire qu'il serait absent ce soir, et Mme O'Neill était à la maison pour garder un œil sur Phoebe, et le bus était à l'heure.

Le cœur de Caroline rugissait maintenant. Elle s'immobilisa, prenant de profondes inspirations, tandis que le monde bougeait autour d'elle, le crissement des freins et l'odeur du carburant usé, et les faibles frémissements des nouvelles feuilles plumeuses du printemps. Les voix s'enflaient à mesure que les gens s'approchaient, puis s'éloignaient, des bribes de conversation flottant comme des bouts de papier emportés par le vent. Des flots de gens, vêtus de soie, de talons et de costumes sombres et coûteux, montaient les marches de pierre du musée. Le ciel était d'un indigo qui s'assombrissait et les lampadaires s'étaient allumés ; l'air était plein de l'odeur de citron et de menthe du festival à l'église orthodoxe grecque un pâté de maisons plus loin. Caroline ferma les yeux, pensant aux olives noires, qu'elle n'avait jamais goûtées avant d'arriver dans cette ville. En pensant à la mosaïque sauvage du marché du samedi matin sur le Strip, du pain frais, des fleurs, des fruits et des légumes, une débauche de nourriture et de couleurs pour les blocs le long de la rivière, quelque chose qu'elle n'aurait jamais vu sans David Henry et une tempête de neige inattendue. Elle fit un pas puis un autre, se fondant dans la foule.

Le musée avait de hauts plafonds blancs et des planchers de chêne, polis en un or sombre et brillant. Caroline a reçu un programme de papier crème épais avec le nom de David Henry en haut. Une liste de photos a suivi. « Dunes au crépuscule », lut-elle. "Un arbre dans le cœur." Elle entra dans la salle de la galerie et trouva sa photo la plus célèbre, la plage ondulante qui était plus qu'une plage, la courbe de la hanche d'une femme, puis la longueur lisse de sa jambe, cachée parmi les dunes. L'image tremblait, à la limite d'être autre chose, et puis soudain c'était *autre* chose. Caroline l'avait fixé un bon quart d'heure la première fois qu'elle l'avait vu, sachant que le renflement de chair appartenait à Norah Henry, se souvenant de la colline blanche de son ventre ondulante de contractions, de la force puissante de sa poigne. Pendant des années, elle s'était

consolée avec son opinion dédaigneuse de Norah Henry, un peu impériale, habituée à la facilité et à l'ordre, une femme qui aurait pu laisser Phoebe dans une institution. Mais cette image a fait exploser cette idée. Ces photos montraient une femme qu'elle n'avait jamais connue.

Les gens se bousculaient dans la salle ; les sièges remplis. Caroline s'assit, regardant tout attentivement. Les lumières se sont atténuées une fois puis se sont rallumées, puis tout à coup il y a eu des applaudissements et David Henry est entré, grand et familier, plus charnu maintenant, souriant au public. Cela la choqua de voir qu'il n'était plus un jeune homme. Ses cheveux devenaient gris et ses épaules étaient légèrement courbées. Il se dirigea vers le podium et regarda le public et Caroline retint son souffle, sûr qu'il devait l'avoir vue, devait la connaître tout de suite, comme elle le connaissait. Il s'éclaircit la gorge et fit une blague sur le temps qu'il faisait. Alors que les rires se déversaient autour d'elle et s'éteignaient, alors qu'il regardait ses notes et commençait à parler, Caroline comprit qu'elle n'était qu'un autre visage dans la foule.

Il parlait avec une assurance mélodieuse, bien que Caroline ne prêtât presque aucune attention à ce qu'il disait. Au lieu de cela, elle étudia les gestes familiers de ses mains, les nouvelles rides aux coins de ses yeux. Ses cheveux étaient plus longs, épais et luxueux malgré le gris, et il semblait satisfait, posé. Elle repensa à cette nuit, il y a presque vingt ans maintenant, quand il s'était réveillé et avait levé la tête du bureau et l'avait surprise dans l'embrasure de la porte, nue dans son amour pour lui, tous les deux aussi vulnérables l'un à l'autre à ce moment-là. comme il était possible de l'être. Elle avait alors reconnu quelque chose, quelque chose qu'il gardait caché, une expérience, une attente ou un rêve trop privé pour être partagé. Et c'était vrai, elle le voyait encore : David Henry avait une vie secrète. Son erreur, il y a vingt ans, avait été de croire que son secret avait quelque chose à voir avec un quelconque amour pour elle.

Quand son discours fut terminé, les applaudissements s'élevèrent, forts, puis il sortit de derrière le podium, buvant une longue gorgée de son verre d'eau, répondant aux questions. Il y en avait plusieurs – d'un homme avec un cahier, une matrone aux cheveux gris, une jeune femme vêtue de noir avec des cheveux noirs en cascade qui posait une question assez rageuse sur la forme. La tension grandit dans le corps de Caroline et son cœur battit jusqu'à ce qu'elle puisse à peine respirer. Les questions ont pris fin et le silence s'est développé, et David Henry s'est éclairci la gorge, un sourire se formant alors qu'il remerciait le public et se détournait. Caroline se sentit alors s'élever, presque au-delà de sa propre volonté, sa bourse devant elle comme un bouclier. Elle traversa la pièce et rejoignit le petit groupe rassemblé autour de lui. Il lui jeta un coup d'œil et sourit poliment, sans la reconnaître. Elle attendit plus de questions, devenant un peu plus calme au fur et à mesure que les instants passaient. Le commissaire de l'exposition se tenait au bord du groupe, impatient que David se mêle, mais lorsqu'une pause est survenue dans les questions, Caroline s'est avancée et a posé sa main sur le bras de David.

"David," dit-elle. "Tu ne me connais pas ?"

Il fouilla son visage.

« Ai-je tellement changé ? » elle a chuchoté.

Elle le vit alors comprendre. Son visage s'est modifié, sa forme même, comme si la gravité était soudainement devenue plus forte. Une rougeur monta dans son cou et un muscle palpita dans sa joue. Caroline sentit quelque chose d'étrange se produire avec le temps, comme s'ils étaient de retour à la clinique il y a toutes ces années, la neige tombant dehors. Ils se regardèrent sans parler, comme si la pièce et tous les gens qui s'y trouvaient s'étaient complètement effondrés.

"Caroline," dit-il enfin, se remettant. "Caroline Gill. Un vieil ami », a-t-il ajouté, s'adressant aux personnes qui se regroupaient toujours autour d'eux. Il tendit une main et ajusta sa cravate, et un sourire apparut sur son visage, bien qu'il n'effleura pas ses yeux. « Merci », dit-il en faisant un signe de tête aux autres. "Merci à vous tous d'être venus. Maintenant, si vous voulez bien nous excuser.

Et puis ils traversaient la pièce. David marchait à côté d'elle, une main légèrement mais fermement contre son dos, comme si elle risquait de disparaître à moins qu'il ne la maintienne en place.

"Entrez ici", a-t-il dit en se plaçant derrière un panneau d'affichage, où une porte sans cadre était à peine visible dans le mur blanc. Il la guida à l'intérieur, rapidement, et ferma la porte derrière eux. C'était un placard de rangement, petit, une ampoule nue faisant pleuvoir de la lumière sur des étagères pleines de peinture et d'outils. Ils se tenaient face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre. Son odeur emplissait la pièce, cette eau de Cologne sucrée, et en dessous il y avait une odeur dont elle se souvenait, quelque chose de médicinal et teinté d'adrénaline. La petite pièce était chaude et elle se sentit soudainement étourdie, des poissons d'argent clignotant dans sa vision.

« Caroline », dit-il. « Bon Dieu, habites-tu ici ? A Pittsburgh ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit où tu étais ?

« Je n'ai pas été difficile à trouver. D'autres personnes m'ont trouvée », dit-elle lentement, se souvenant qu'Al remontait l'allée, comprenant pour la première fois la profondeur de sa persévérance. Car s'il était vrai que David Henry n'avait pas cherché très fort, il était aussi vrai qu'elle avait voulu se perdre.

Derrière la porte, il y eut des pas qui se rapprochaient puis s'arrêtaient. La ruée et le murmure des voix. Elle étudia son visage. Toutes ces années, elle avait pensé à lui chaque jour, et pourtant maintenant elle ne pouvait pas imaginer quoi dire.

"Tu ne devrais pas être là-bas ?" demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la porte.

"Ils attendront."

Ils se regardèrent alors sans parler. Caroline l'avait gardé dans son esprit tout ce temps comme une photographie, cent ou mille photographies. Dans chacun d'eux, David Henry était un jeune homme plein d'une énergie agitée et déterminée. Maintenant, fixant ses yeux sombres et ses joues charnues, ses cheveux si soigneusement coiffés, elle se rendit compte que si elle l'avait croisé dans la rue, elle ne l'aurait peut-être pas connu, après tout.

Quand il reprit la parole, son ton s'était adouci, même si un muscle travaillait toujours sur son visage. « Je suis allé à ton appartement, Caroline. Ce jour-là, après le service commémoratif. J'y suis allé, mais tu étais déjà parti. Pendant tout ce temps..., commença-t-il, puis il se tut.

Il y eut un léger coup sur la porte, une voix étouffée interrogatrice.

« Donnez-moi une minute », a rappelé David.

"J'étais amoureuse de toi," dit Caroline en hâte, étonnée de sa confession, car c'était la première fois qu'elle s'exprimait ainsi, même à elle-même, même si c'était une connaissance avec laquelle elle vivait depuis des années. L'admission l'a fait se sentir étourdie, imprudente, et elle a continué. "Tu sais, j'ai passé beaucoup de temps à imaginer une vie avec toi. Et c'est à ce moment près de l'église que j'ai réalisé que je ne t'avais pas du tout traversé l'esprit, pas vraiment.

Il avait baissé la tête pendant qu'elle parlait, et maintenant il leva les yeux.

"Je savais", a-t-il dit. « Je savais que tu étais amoureux de moi. Comment aurais-je pu vous demander de m'aider, sinon ? Je suis désolé, Caroline. Depuis des années maintenant, je suis... tellement désolé.

Elle hocha la tête, les larmes aux yeux, cette version plus jeune d'elle-même toujours en vie, toujours debout au bord du service commémoratif, non reconnue, invisible. Cela la mettait en colère, même maintenant, qu'il ne l'ait pas vraiment vue à ce moment-là. Et que, ne la connaissant pas du tout, il n'avait pas hésité à lui demander de lui enlever sa fille.

"Êtes-vous heureux?" Il a demandé. « Avez-vous été heureuse, Caroline ? Phoebe a-t-elle ?

Sa question et la douceur de sa voix la désarmèrent. Elle pensa à Phoebe, luttant pour apprendre à façonner des lettres, à lacer ses chaussures. Phoebe, jouant joyeusement dans le jardin pendant que Caroline téléphonait après coup de téléphone, se battant pour son éducation. Phoebe, mettant ses bras doux autour du cou de Caroline sans aucune raison et disant, *je t'aime, maman*. Elle pensa à Al, trop fatigué mais qui franchissait la porte à la fin d'une longue semaine, portant des fleurs ou un sac de petits pains frais ou un petit cadeau, quelque chose pour elle, toujours, et quelque chose pour Phoebe. Quand elle travaillait dans le bureau de David Henry, elle était si jeune, si

solitaire et naïve, qu'elle s'imaginait comme une sorte de vase à remplir d'amour. Mais ce n'était pas comme ça. L'amour était en elle tout le temps, et son seul renouvellement venait de le donner.

"Veux-tu vraiment savoir?" demanda-t-elle enfin en le regardant droit dans les yeux. « Parce que tu n'as jamais répondu, David. A part cette fois, tu n'as jamais rien demandé sur nos vies. Pas avant des années.

Tandis que Caroline parlait, elle réalisa que c'était pour cela qu'elle était venue. Pas du tout par amour, ni par allégeance au passé, ni même par culpabilité. Elle était sortie de la colère et du désir de remettre les pendules à l'heure.

"Pendant des années, tu n'as jamais voulu savoir comment j'allais. Comment était Phoebe. Tu t'en fichais juste, n'est-ce pas ? Et puis cette dernière lettre, celle à laquelle je n'ai jamais répondu. Tout d'un coup, tu voulais qu'elle revienne.

David eut un petit rire surpris. « C'est comme ça que tu l'as vu ? C'est pour ça que tu as arrêté d'écrire ?

« Comment pourrais-je le voir autrement ? »

Il secoua lentement la tête. « Caroline, je t'ai demandé ton adresse. Encore et encore, à chaque fois que j'envoyais de l'argent. Et dans cette dernière lettre, je vous ai simplement demandé de m'inviter à nouveau dans votre vie. Que pouvais-je faire de plus ? Écoute, je sais que tu ne t'en rends pas compte, mais j'ai gardé toutes les lettres que tu as envoyées. Et quand tu as arrêté d'écrire, j'ai eu l'impression que tu m'avais claqué une porte au nez.

Caroline repensa à ses lettres, à toutes ses confessions sincères coulant à l'encre sur du papier. Elle ne se souvenait plus de ce qu'elle avait écrit : des détails sur la vie de Phoebe, ses espoirs, ses rêves et ses peurs.

"Où sont-elles?" elle a demandé. "Où gardez-vous mes lettres?"

Il parut surpris. « Dans mon classeur de chambre noire : tiroir du bas. C'est toujours verrouillé. Pourquoi?"

"Je ne pensais même pas que tu les lisais," dit Caroline. "J'avais l'impression d'écrire dans le vide. C'est peut-être pour ça que je me sentais si libre. Comme si je pouvais dire n'importe quoi.

David a frotté sa main sur sa joue, un geste dont elle se souvenait qu'il avait utilisé quand il était fatigué ou découragé. "Je les ai lus. Au début, j'ai dû me forcer, pour être honnête. Plus tard, j'ai voulu savoir ce qui se passait, même si c'était douloureux. Tu m'as donné de petits aperçus de Phoebe. Des petits morceaux du tissu de vos vies. J'avais hâte d'y être.

Elle ne répondit pas, se souvenant de la satisfaction qu'elle avait ressentie ce jour de pluie, lorsqu'elle avait envoyé Phoebe à l'étage avec son chaton, Rain, pour enlever ses vêtements mouillés pendant qu'elle se tenait dans le salon, déchirant sa lettre en quatre morceaux, puis huit, puis seize, et le jeter comme des confettis à la poubelle. Satisfaction, et un sentiment de plaisir d'avoir l'affaire close. Elle avait ressenti ces choses, inconsciente – indifférente, même – de ce que David avait ressenti.

« Je ne pouvais pas la perdre », dit-elle. « J'ai été en colère contre toi pendant très, très longtemps, mais à ce moment-là, j'avais surtout peur que si tu la rencontrais, tu l'enlèves. C'est pourquoi j'ai arrêté d'écrire.

"Cela n'a jamais été mon intention."

"Vous n'aviez aucune intention de tout cela," répondit Caroline. "Mais c'est arrivé quand même."

David Henry soupira, et elle l'imagina dans son appartement désert, marchant de pièce en pièce et réalisant qu'elle était partie pour de bon. *Dites-moi vos plans*, avait-il dit. *C'est tout ce que je demande.*

"Si je ne l'avais pas emmenée," ajouta-t-elle doucement. "Vous auriez peut-être choisi différemment."

"Je ne t'ai pas arrêté," dit-il, rencontrant à nouveau son regard. Sa voix était rauque. "J'aurais pu. Vous portiez un manteau rouge ce jour-là au service commémoratif. Je t'ai vu et je t'ai regardé partir.

Caroline se sentit soudainement épuisée, presque défaillante. Elle ne savait pas ce qu'elle avait espéré de cette nuit, mais quand elle avait imaginé cette conversation, elle n'avait pas imaginé cette dispute : son chagrin et sa colère, et la sienne.

"Tu m'as vu?" dit-elle.

« Je suis allé directement à votre appartement après. Je m'attendais à ce que tu sois là.

Caroline ferma les yeux. Elle avait conduit vers l'autoroute, puis, sur son chemin ici, vers cette vie. Elle avait probablement raté la visite de David Henry de quelques minutes, une heure. Combien avait allumé ce moment. Comme sa vie aurait pu se dérouler différemment.

— Vous ne m'avez pas répondu, dit David en s'éclaircissant la gorge. « Avez-vous été heureuse, Caroline ? Phoebe a-t-elle ? Est-ce que sa santé va bien ? Son cœur ? »

« Son cœur va bien », dit Caroline en pensant aux premières années d'inquiétude constante pour la santé de Phoebe – tous les voyages chez les médecins, les dentistes, les cardiologues et les spécialistes des oreilles, du nez et de la gorge. Mais elle avait

grandi ; elle allait bien; elle tirait des paniers dans l'allée et adorait danser. « Les livres que j'ai lus quand elle était encore petite prédisaient qu'elle serait morte maintenant, mais elle va bien. Elle a eu de la chance, je suppose; elle n'a jamais eu de problème avec son cœur. Elle aime chanter. Elle a un chat nommé Rain. Elle apprend à tisser. C'est là qu'elle est en ce moment. À la maison. Tissage." Caroline secoua la tête. "Elle va à l'école. L'école publique, avec tous les autres enfants. J'ai dû me battre comme un diable pour qu'ils la prennent. Et maintenant qu'elle a presque grandi, je ne sais pas ce qui va arriver. J'ai un bon travail. Je travaille à temps partiel dans une clinique de médecine interne à l'hôpital. Mon mari, il voyage beaucoup. Phoebe se rend chaque jour dans un foyer de groupe. Elle y a beaucoup d'amis. Elle apprend à faire du travail de bureau. Que puis-je dire d'autre? Vous avez manqué beaucoup de chagrin d'amour, bien sûr. Mais David, tu as manqué beaucoup de joie.

"Je le sais," dit-il. "Mieux que vous ne le pensez."

"Et toi?" demanda-t-elle, encore frappée par la façon dont il avait vieilli, essayant toujours d'assimiler le fait de sa présence, ici avec elle, dans cette petite pièce après toutes ces années. « Avez-vous été heureux ? Norah a-t-elle? Et Paul ?

"Je ne sais pas," dit-il lentement. « Aussi heureux que n'importe qui l'est jamais, je suppose. Paul est si intelligent. Il pouvait tout faire. Ce qu'il veut, c'est aller à Juilliard et jouer de la guitare. Je pense qu'il fait une erreur, mais Norah n'est pas d'accord. Cela a créé beaucoup de tension. »

Caroline pensa à Phoebe, comment elle aimait nettoyer et organiser, comment elle se chantait en lavant la vaisselle ou en passant la serpillière, comment elle aimait la musique de tout son cœur et n'aurait jamais la chance de jouer de la guitare.

« Et Norah ? elle a demandé.

"Elle possède une agence de voyage", a déclaré David. « Elle est souvent absente aussi. Comme votre mari.

"Une agence de voyages?" répéta Caroline. « Norah ? »

"Je sais. Cela m'a surpris aussi. Mais elle le possède depuis des années maintenant. Elle est très douée pour ça.

La poignée de la porte tourna et la porte s'ouvrit de quelques centimètres. Le commissaire de l'exposition passa la tête à l'intérieur, ses yeux bleus brillant de curiosité et d'inquiétude. Il passa nerveusement une main dans ses cheveux noirs tout en parlant. "Dr. Henri?" il a dit. « Vous savez, il y a beaucoup de monde ici. Il y a une sorte d'attente que vous allez - ah - vous mêler. Est-ce que tout va bien?"

David regarda Caroline. Il hésitait, mais il était impatient aussi, et Caroline savait que dans un instant il se retournerait, ajusterait sa cravate et s'éloignerait. Quelque chose

qui durait depuis des années se terminait en ce moment. *Non*, pensa-t-elle, mais le conservateur se racla la gorge et eut un rire mal à l'aise, et David dit : « Pas de problème. Je viens.... Vous resterez, n'est-ce pas ? dit-il à Caroline en lui prenant le coude.

« Je dois rentrer à la maison », dit-elle. "Phoebe attend."

"S'il te plaît." Il s'arrêta devant la porte. Elle croisa son regard et vit la même tristesse et la même compassion dont elle se souvenait il y a si longtemps, quand ils étaient tous les deux beaucoup plus jeunes. « Il y a tellement de choses à dire, et cela fait tellement d'années. S'il vous plaît, dites que vous attendez ? Cela ne devrait pas tarder. Elle avait mal au ventre, un malaise qu'elle ne parvenait pas à situer, mais elle hocha légèrement la tête et David Henry sourit. "Bien. On va dîner, d'accord ? Toutes ces paroles joyeuses, je dois le faire. Mais j'avais tort, il y a toutes ces années. Je veux plus que des miettes.

Sa main était sur son bras et ils reculaient dans la foule. Caroline ne semblait pas pouvoir parler. Les gens attendaient, regardant franchement dans leur direction, curieux et chuchotant. Elle fouilla dans son sac à main et tendit à David l'enveloppe qu'elle avait préparée, avec les dernières photographies de Phoebe. David la prit, croisa son regard et hocha sérieusement la tête, puis une femme mince en robe de lin noir le prit par le bras. C'était encore la femme du public, belle et légèrement hostile, posant une autre question sur la forme.

Caroline resta là où elle était pendant quelques minutes, le regardant faire un geste vers une photo qui ressemblait aux branches sombres d'un arbre, parlant à la femme en robe noire. Il avait été beau et il l'était toujours. Deux fois, il jeta un coup d'œil dans la direction de Caroline, puis, la voyant, tourna son attention entièrement vers le moment. *Attends*, avait-il dit. *S'il vous plaît, attendez*. Et il s'était attendu à ce qu'elle le fasse. La sensation de malaise montait à nouveau dans son estomac. Elle ne voulait pas attendre ; c'était ça. Elle avait passé trop de sa jeune vie à attendre – la reconnaissance, l'aventure, l'amour. Ce n'est que lorsqu'elle s'est retournée avec Phoebe dans ses bras et qu'elle a quitté la maison de Louisville, pas avant qu'elle ait rangé ses affaires et déménagé, que sa vie avait vraiment commencé. Rien de bon ne lui était jamais venu d'attendre.

David se tenait debout, la tête penchée, hochant la tête, écoutant la femme aux cheveux noirs, l'enveloppe serrée dans les mains, derrière le dos. Alors qu'elle l'observait, il leva la main et mit nonchalamment l'enveloppe dans sa poche, comme si elle contenait quelque chose d'insignifiant et légèrement désagréable – une facture de services publics, une contravention.

En quelques instants, elle était dehors, dévalant les marches de pierre dans la nuit.

C'était le printemps, l'air frais et humide, et Caroline était trop agitée pour attendre le bus. Au lieu de cela, elle marchait rapidement, pâté de maisons après pâtés de maisons, inconsciente de la circulation ou des passants ou même du léger danger

qu'impliquait le fait d'être seule à cette heure. Des instants lui revenaient, en tourbillons et en aperçus, d'étranges détails déconnectés. Il y avait une touffe de cheveux noirs sur son oreille droite et ses ongles avaient été coupés jusqu'au vif. Des doigts au bout carré, elle s'en souvenait, mais sa voix avait changé, elle était devenue plus rocailleuse. C'était déconcertant : les images qu'elle avait gardées en tête tout ce temps s'étaient altérées dès qu'elle l'avait vu.

Et pour elle-même ? Comment lui avait-elle semblé ce soir ? Qu'avait-il vu, qu'avait-il jamais vu, de Caroline Lorraine Gill ? De son cœur secret ? Rien. Rien du tout. Et elle le savait aussi, elle le savait depuis des années, depuis le moment hors de l'église où le cercle de sa vie s'était refermé contre elle, où elle s'était détournée et partie. Au plus profond de son cœur, Caroline avait maintenu en vie l'idée romantique idiote que, d'une manière ou d'une autre, David Henry l'avait autrefois connue comme personne d'autre ne l'aurait jamais pu. Mais ce n'était pas vrai. Il ne l'avait même jamais aperçue.

Elle avait parcouru cinq pâtés de maisons. Il s'était mis à pleuvoir. Son visage était mouillé, son manteau et ses chaussures. La nuit froide semblait être entrée en elle, s'infiltrer sous sa peau. Elle était près d'un virage lorsqu'un 61B s'arrêta en criant et elle courut pour l'attraper, s'époussetant les cheveux, s'asseyant sur le plastique fissuré du siège. Les lumières, les néons et le flou rouge aqueux des phares traversaient les vitres. L'air du début du printemps était frais et humide sur son visage. Le bus sillonnait les rues, accélérant à mesure qu'il atteignait les étendues sombres du parc, la longue colline basse.

Elle est descendue au centre de Regent Square. Un rugissement, des cris sortirent de la taverne alors qu'elle passait, et à travers la vitre, elle aperçut les silhouettes sombres des joueurs qu'elle avait vus plus tôt, des lunettes à la main maintenant et des poings levés alors qu'ils se rassemblaient autour de la télévision. La lumière du juke-box jetait des rayures bleu fluo sur le bras de la serveuse alors qu'elle se détournait de la table la plus proche de la fenêtre. Caroline fit une pause, la montée d'adrénaline sauvage de sa rencontre avec David Henry s'étant soudainement dissipée, se dissipant dans la nuit de printemps comme une brume. Elle ressentait intensément son propre isolement, les personnages du bar unis par un objectif commun, les gens qui se déplaçaient autour d'elle sur le trottoir dessinés le long des lignes de leur vie vers des endroits qu'elle ne pouvait même pas imaginer.

Des larmes montèrent à ses yeux. L'écran de télévision vacilla et une autre acclamation traversa la vitre. Caroline s'éloigna, bousculant une femme portant un sac d'épicerie en papier, enjambant un tas de déchets de fast-food que quelqu'un avait laissé sur le trottoir. En bas de la colline puis en remontant l'allée jusqu'à sa maison, les lumières de la ville cèdent la place à celles qui sont si connues et si familières : les O'Neill, où une lueur dorée se répand sur le cornouiller ; les Soulard, avec leur sombre étendue de jardin, et enfin la pelouse de Margolis, des fleurs de lune poussant à l'état sauvage sur la colline en été, belles et chaotiques. Des maisons en enfilade comme autant de marches en bas d'une colline et puis, enfin, la sienne.

Elle s'arrêta dans l'allée, regardant sa maison haute et étroite. Elle avait fermé les stores, elle en était sûre, mais maintenant ils étaient ouverts et elle voyait bien par les fenêtres de la salle à manger. Le lustre brillait au-dessus de la table où Phoebe avait étalé ses fils. Elle était penchée sur le métier à tisser, faisant aller et venir la navette, calmement, intensément. La pluie était enroulée sur ses genoux, une boule orange pelucheuse. Caroline regarda, inquiète de voir à quel point sa fille semblait vulnérable, à quel point elle était exposée au monde qui tourbillonnait si mystérieusement dans l'obscurité derrière elle. Elle fronça les sourcils, essayant de se remémorer ce moment – sa main tournant l'étroit bâton en plastique et les stores se fermant. Puis elle aperçut un mouvement plus profond dans la maison, une ombre se déplaçant au-delà des portes-fenêtres du salon.

Caroline reprit son souffle, surprise mais pas encore alarmée, puis l'ombre prit forme et elle se détendit. Ce n'était pas un étranger, mais seulement Al, rentré tôt de ses voyages, parcourant la maison. Elle était surprise et étonnement réjouie ; Al avait pris plus d'emplois et s'absentait souvent deux semaines à la fois. Mais il était là; il était rentré à la maison. Il avait ouvert les volets, lui faisant savourer ce moment, cet aperçu de sa vie, contenue dans ces murs de briques, encadrée par le buffet qu'elle avait ravalé, le ficus qu'elle n'avait pas encore réussi à tuer, les couches de verre et peinture qu'elle avait lavée avec tant d'amour pendant toutes ces années. Phoebe leva les yeux de son travail, fixant sans voir par la fenêtre la pelouse sombre et humide, faisant courir sa main sur le dos doux du chat. Al traversa la pièce, tenant une tasse de café dans une main. Il se tenait à côté d'elle et désigna le tapis qu'elle était en train de tisser avec sa tasse.

Il pleuvait plus fort maintenant, ses cheveux étaient trempés, mais Caroline ne bougea pas. Ce qui avait été un vide à l'extérieur de la fenêtre de la taverne, une sombre vacance assez réelle et effrayante, fut banni par la vue de sa famille. La pluie frappait ses joues et zébrait les vitres, perlant sur son bon manteau de laine. Elle enleva ses gants et fouilla dans son sac à main pour ses clés, puis se rendit compte que la porte serait déverrouillée. Dans l'obscurité de la pelouse, alors que les éternelles voitures passaient sur l'autoroute, leurs phares s'accrochant aux denses buissons de lilas qu'elle avait plantés en guise d'écran il y a tant d'années, Caroline resta immobile un instant de plus. C'était sa vie. Pas la vie dont elle avait rêvé, pas une vie qu'elle n'aurait jamais imaginée ou désirée, mais la vie qu'elle vivait, avec toutes ses complexités. C'était sa vie, construite avec soin et attention, et c'était bien.

Elle ferma alors son sac à main. Elle monta les marches. Elle poussa la porte de derrière et rentra chez elle.

II

ELLE ÉTAIT PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ART À CARNEGIE MELLON et elle l'interrogeait sur la forme. *Qu'est-ce que la beauté?* elle voulait savoir, sa main sur son bras, le guidant à travers les parquets de chêne luisants, entre les murs blancs sur lesquels ses photos étaient accrochées. *La beauté se trouve-t-elle dans la forme ? Est-ce que le sens ?* Elle se retourna et ses cheveux se rejetèrent en arrière ; elle le passa derrière son oreille d'une main.

Il baissa les yeux sur elle, sur la partie blanche de ses cheveux, sur son visage lisse et pâle.

"Intersections", dit-il doucement, jetant un coup d'œil à l'endroit où Caroline s'était attardée devant une photo de Norah sur la plage, soulagée de la voir toujours là. Avec un effort, il se retourna vers le professeur. "Convergence. C'est ce que je recherche. Je n'ai pas une approche théorique. Je photographie ce qui m'émeut.

"Personne ne vit en dehors de la théorie !" s'exclama-t-elle. Mais elle fit alors une pause dans ses questions, les yeux plissés, se mordant légèrement le bord de la lèvre. Il ne pouvait pas voir ses dents mais il les imaginait droites et blanches et égales. La pièce tourbillonnait autour de lui, des voix montaient et descendaient ; dans un instant de silence, il s'aperçut que son cœur battait, qu'il tenait toujours l'enveloppe que Caroline lui avait donnée. Il jeta à nouveau un coup d'œil à travers la pièce – oui, bien, elle était toujours là – et le glissa soigneusement dans la poche de sa chemise ; ses mains tremblaient légèrement.

Elle s'appelait Lee, disait maintenant la femme aux cheveux noirs. Elle était la critique invitée en résidence. David hocha la tête, n'écoutant qu'à moitié. Caroline vivait-elle à Pittsburgh, ou avait-elle vu la publicité de l'émission et venait-elle d'ailleurs, de Morgantown, de Columbus ou de Philadelphie ? Elle lui avait envoyé des lettres de tous ces endroits, puis elle s'était avancée hors de ce public anonyme, paraissant tellement la même mais plus âgée, plus tendue et plus dure en quelque sorte, la douceur de sa jeunesse disparue depuis longtemps. *David, tu ne me connais pas ?* Et il l'avait fait, même s'il n'avait pas laissé entrer cette connaissance.

Il scanna à nouveau la pièce à la recherche d'elle et ne la vit pas, et les premiers filets de panique commencèrent, minuscules, omniprésents, comme les filaments de champignons cachés dans une bûche. Elle avait fait tout ce chemin ; elle avait dit qu'elle resterait ; elle ne partirait sûrement pas. Quelqu'un est passé avec un plateau de coupes de champagne et il en a pris une. Le commissaire était de nouveau là, le présentant aux commanditaires de l'émission. David se ressaisit suffisamment pour parler intelligemment, mais il pensait toujours à Caroline, espérant l'apercevoir au bord de la pièce. Il s'était éloigné en croyant qu'elle attendrait, mais maintenant, avec inquiétude, il

se souvenait de ce matin passé au service commémoratif, Caroline debout sur les franges dans son manteau rouge. Il se souvenait de la fraîcheur de l'air frais du printemps, du ciel ensoleillé et de Paul donnant des coups de pied sous les couvertures de son porte-bébé. Il se souvint qu'il l'avait laissée partir.

"Excusez-moi," murmura-t-il, interrompant l'orateur. Il traversa résolument les planchers de bois franc jusqu'au vestibule de l'entrée principale, où il s'arrêta et se retourna pour inspecter la salle de la galerie, fouillant la foule. Sûrement, l'ayant retrouvée après tout ce temps, il ne pouvait plus la perdre.

Mais elle était partie. Au-delà des fenêtres, les lumières de la ville scintillaient de manière séduisante, dispersées comme des paillettes partout sur les collines ondulantes et spectaculaires. Quelque part, ici ou à proximité, Caroline Gill a lavé la vaisselle, balayé le sol, s'est arrêtée pour regarder par une fenêtre sombre. Perte et chagrin : ils se précipitèrent à travers lui comme une vague, si puissante qu'il s'appuya contre le mur et pencha la tête, combattant une profonde nausée. Elles étaient excessives, ses émotions, disproportionnées. Il avait vécu sans voir Caroline Gill pendant de nombreuses années, après tout. Il prit une profonde inspiration, parcourant le tableau périodique dans son esprit – *argent cadmium indium étain* – mais il ne semblait pas pouvoir s'immobiliser.

David fouilla dans sa poche et en sortit l'enveloppe qu'elle lui avait donnée ; peut-être avait-elle laissé une adresse ou un numéro de téléphone. À l'intérieur se trouvaient deux Polaroids, rigides, de couleur pauvre, en sourdine et teintée de gris. La première montrait Caroline, souriante, son bras autour de la fille à côté d'elle, qui portait une robe bleue raide, taille basse, avec une ceinture. Ils étaient dehors, posés contre le mur de briques d'une maison, et l'air baigné de soleil blanchissait la scène de couleur. La fille était robuste ; la robe lui allait bien mais ne la rendait pas gracieuse. Ses cheveux tombaient autour de son visage en vagues douces et elle souriait d'un sourire éclatant, ses yeux presque fermés dans son plaisir devant la caméra ou quiconque se tenait derrière elle. Son visage était large, d'apparence douce, et ce n'était peut-être que l'angle de la caméra qui faisait légèrement pencher ses yeux vers le haut. *Phoebe le jour de son anniversaire*, avait écrit Caroline au dos. *Sweet Sixteen*.

Il a glissé la première photo derrière la seconde, plus récente. Phoebe était de nouveau en train de jouer au basket. Elle était prête à tirer, ses talons décollant de l'asphalte. Basket-ball, le sport que Paul a refusé de pratiquer. David regarda le verso et vérifia à nouveau l'enveloppe, mais il n'y avait pas d'adresse. Il vida son champagne et posa son verre sur une table de marbre. La galerie était toujours bondée, bourdonnante de conversations. David s'arrêta sur le pas de la porte et regarda un instant avec un curieux détachement, comme si cette scène était quelque chose sur laquelle il était tombé par hasard, sans rien à voir avec lui. Puis il se détourna et sortit dans l'air doux, frais et mouillé de pluie. Il glissa l'enveloppe de Caroline avec ses photos dans sa poche de poitrine et, sans savoir où il allait, il se mit à marcher.

Oakland, son ancien quartier universitaire, a été changé et pourtant pas changé. Forbes Field, où il avait passé tant d'après-midi penché haut dans les gradins, à se prélasser au soleil, à applaudir quand les chauves-souris craquaient et que les balles s'élevaient au-dessus des champs d'un vert éclatant, avait disparu. Un nouveau bâtiment universitaire, carré et émoussé, s'éleva dans les airs là où les acclamations de milliers de personnes avaient jadis retenti. Il s'arrêta, se tourna vers la cathédrale de l'apprentissage, ce monolithe gris élancé, une ombre sur le ciel nocturne, pour reprendre ses repères.

Il marchait dans les rues sombres de la ville, passant devant des gens sortant de restaurants et de théâtres. Il ne pensait pas vraiment à où il allait, même s'il le savait. Il vit qu'il avait été attrapé, gelé pendant toutes ces années à ce moment où il tendit sa fille à Caroline. Sa vie a tourné autour de cette seule action : un nouveau-né dans ses bras, puis il a tendu la main pour la donner. C'était comme s'il avait pris des photos toutes ces années depuis pour essayer de donner à un autre moment une substance similaire, un poids égal. Il avait voulu essayer de calmer le monde pressé, le flux des événements, mais bien sûr cela avait été impossible.

Il continuait à marcher, agité, marmonnant pour lui-même de temps en temps. Ce qui était resté immobile dans son cœur pendant tout ce temps avait été remis en marche par sa rencontre avec Caroline. Il pensa à Norah, devenue une femme autonome et puissante, qui courtisait les comptes des entreprises avec une assurance scintillante et rentrait des dîners sentant le vin et la pluie, des traces de rire, de triomphe et de succès encore sur son visage. Elle avait eu plus d'une liaison au fil des ans, il le savait, et ses secrets, comme les siens, avaient grandi pour former un mur entre eux. Parfois, le soir, il apercevait, pour un bref instant, la femme qu'il avait épousée : Norah, debout avec Paul comme un enfant dans ses bras ; Norah, les lèvres tachées de baies, nouant un tablier ; Norah en tant qu'agent de voyages débutant, se couchant tard pour équilibrer ses comptes. Mais elle s'était débarrassée de ces moi comme des peaux, et ils vivaient maintenant ensemble comme des étrangers dans leur vaste maison.

Paul en a souffert, il le savait. David avait essayé si fort de tout lui donner. Il avait essayé d'être un bon père. Ils avaient rassemblé des fossiles ensemble, les avaient organisés et étiquetés et les avaient exposés dans le salon. Il avait emmené Paul pêcher à chaque occasion. Mais malgré tous ses efforts pour rendre la vie de Paul douce et facile, il n'en demeure pas moins que David avait construit cette vie sur un mensonge. Il avait essayé de protéger son fils des choses qu'il avait lui-même subies dans son enfance : la pauvreté, l'inquiétude et le chagrin. Pourtant, ses efforts mêmes avaient créé des pertes que David n'avait jamais prévues. Le mensonge avait grandi entre eux comme un rocher, les forçant à pousser bizarrement aussi, comme des arbres qui s'enroulent autour d'un rocher.

Les rues convergeaient, se rejoignant à des angles étranges, alors que la ville se rétrécissait au point où les grands fleuves se rencontraient, le Monongahela et l'Allegheny, leur confluent formant l'Ohio, qui voyageait jusqu'au Kentucky et au-delà

avant de se déverser dans le Mississippi et de disparaître. . Il a marché jusqu'au bout du point. En tant que jeune homme, étudiant, David Henry était venu souvent ici, debout au bord de la terre, regardant les deux rivières converger. Maintes et maintes fois, il s'était tenu là, les orteils suspendus au-dessus de la peau sombre de la rivière, se demandant d'une manière détachée à quel point cette eau noire pouvait être froide, s'il serait assez fort pour nager jusqu'au rivage s'il tombait dedans. puis, le vent traversa le tissu de son costume, et il baissa les yeux, regardant la rivière se déplacer entre le bout de ses chaussures. Il s'avança d'un pouce plus loin, changeant la composition. Une lueur de regret traversa sa lassitude : ce serait une bonne photo, mais il avait laissé son appareil photo dans le coffre-fort de l'hôtel.

Loin en dessous, l'eau tourbillonnait, écumait blanc contre le pilier de ciment, s'envolait. La voûte plantaire, c'est là que David a senti la pression du rebord en béton. S'il tombait ou sautait et ne pouvait finalement pas nager vers la sécurité, ils trouveraient ces choses : une montre avec le nom de son père inscrit au dos, son portefeuille avec 200 \$ en espèces, son permis de conduire, un caillou du ruisseau près de son enfance. maison qu'il avait emportée avec lui pendant trente ans. Et les photos, dans l'enveloppe glissée dans la poche au-dessus de son cœur.

Ses funérailles seraient bondées. Le cortège s'étendait sur des blocs.

Mais ça s'arrêterait là, l'actualité. Caroline ne le saura peut-être jamais. Et la nouvelle ne voyagerait pas plus loin, jusqu'à l'endroit où il était né.

Même si c'était le cas, personne là-bas ne reconnaîtrait son nom.

La lettre l'attendait, cachée derrière la boîte de café vide du magasin du coin, un jour après l'école. Personne ne disait rien, mais tout le monde le regardait, sachant ce que c'était ; le logo de l'Université de Pittsburgh était clair. Il avait porté l'enveloppe à l'étage et l'avait posée sur la table près de son lit, trop nerveux pour l'ouvrir. Il se souvenait du ciel gris de cet après-midi, plat et vide derrière la fenêtre, brisé par la branche sans feuilles d'un orme.

Depuis deux heures, il ne s'était pas permis de regarder. Et puis il l'a fait, et la nouvelle était bonne : il avait été accepté avec une bourse complète. Il s'assit sur le bord du lit, trop abasourdi, trop méfiant à l'égard des bonnes nouvelles – comme il le serait toujours, toute sa vie – pour s'autoriser une vraie joie. *J'ai le plaisir de vous informer...*

Mais alors il remarqua l'erreur, la triste vérité surgissant et s'ajustant exactement là où il l'avait attendue, dans cet endroit creux juste en dessous de ses côtes : le nom sur la lettre n'était pas le sien. L'adresse était correcte, et tous les autres détails, de sa date de naissance à son numéro de sécurité sociale, tout cela était correct. Et ses deux premiers prénoms, David pour son père et Henry pour son grand-père, ça allait aussi, tapés précisément par une secrétaire qui avait peut-être été interrompue par un coup de fil, par un visiteur. Ou peut-être était-ce seulement le bel air printanier qui la faisait lever les yeux de son travail, se rêvant dans la soirée, son fiancé là avec des fleurs dans les mains

et son propre cœur tremblant comme une feuille. Puis une porte a claqué. Des pas retentirent, son patron. Elle sursauta, se ressaisit et retourna dans le présent. Clignotant, elle frappa la voiture de retour et se remit au travail.

David Henry, elle l'avait déjà tapé correctement.

Mais son nom de famille, McCallister, avait été perdu.

Il n'en avait jamais parlé à personne. Il était allé à l'université et s'était inscrit, et personne ne l'a jamais su. C'était, après tout, son vrai nom. Pourtant, David Henry était une personne différente de David Henry McCallister, il le savait, et il semblait clair que c'était en tant que David Henry qu'il était censé aller à l'université, une personne sans histoire, déchargée du passé. Un homme avec une chance de se refaire une beauté.

Et c'est exactement ce qu'il avait fait. Le nom l'avait permis ; dans une certaine mesure, le nom l'exigeait : fort et un peu patricien. Il y avait eu Patrick Henry, après tout, un homme d'État et un orateur. Au début, lors de ces conversations où il s'était senti en pleine mer, entouré de personnes plus riches et mieux connectées qu'il ne le serait jamais, de personnes parfaitement à l'aise dans le monde qu'il tentait si désespérément de rejoindre, il lui arrivait parfois faire allusion, mais jamais directement, à une lignée lointaine mais importante, invoquant de faux ancêtres pour se tenir derrière lui et lui apporter son soutien.

C'était le cadeau qu'il avait essayé de faire à Paul : une place dans le monde que personne ne pouvait remettre en question.

L'eau entre ses pieds était brune, bordée d'une écume blanche malade. Le vent s'est levé et sa peau est devenue aussi poreuse que son costume. Le vent était dans son sang, et l'eau tourbillonnante a clignoté, s'est rapprochée, puis il y avait de l'acide dans sa gorge et il était sur ses mains et ses genoux, les pierres froides sous ses mains, vomissant dans la rivière grise et sauvage, haletant jusqu'à ce que rien d'autres pourraient être expulsés. Il resta allongé là un long moment, dans l'obscurité. Finalement, lentement, il se leva, essuya le dos de sa main contre sa bouche et retourna dans la ville.

Il est resté assis dans le terminal Greyhound toute la nuit, somnolant et se réveillant en sursaut, et le matin, il a pris le premier bus pour la maison de son enfance en Virginie-Occidentale, voyageant profondément dans les collines qui l'entouraient comme une étreinte. Au bout de sept heures, le bus s'arrêta là où il s'était toujours arrêté, au coin de Main et Vine, puis s'éloigna en rugissant, laissant David Henry devant l'épicerie. La rue était calme, un journal collé contre un poteau téléphonique et des mauvaises herbes poussant à travers les fissures du trottoir. Il avait travaillé dans ce magasin pour gagner sa chambre et sa pension au-dessus, le gamin intelligent descendu des collines pour étudier, émerveillé par le bruit des cloches et de la circulation, les ménagères faisant leurs courses, les écoliers s'agglutinant pour acheter des sodas à la fontaine, les hommes se rassemblant le soir, crachant du tabac et jouant aux cartes et passant le

temps avec des histoires. Mais c'était parti maintenant, tout ça. Des graffitis rouges et noirs couvraient les fenêtres recouvertes de contreplaqué, saignant dans le grain, illisibles.

La soif était un feu dans la gorge de David. De l'autre côté de la rue, deux hommes d'âge moyen, l'un chauve, l'autre avec de fins cheveux grisonnants jusqu'aux épaules, étaient assis en jouant aux dames sur le porche. Ils levèrent les yeux, curieux, suspicieux, et pendant un instant David se vit comme ils le feraient, son pantalon taché et froissé, sa chemise vieille de jour et de nuit, sa cravate enlevée, ses cheveux aplatis à cause de son sommeil agité dans le bus. Il n'avait pas sa place ici, n'y avait jamais appartenu. Dans l'étroite pièce au-dessus du magasin, les livres étalés sur son lit, il avait eu tellement le mal du pays qu'il n'arrivait pas à se concentrer, et pourtant, quand il est retourné dans les montagnes, son désir n'a pas diminué. Dans la petite maison en bardeaux de ses parents, solidement ancrée dans la colline, les heures s'étiraient et s'allongeaient, mesurées par le bourrage de la pipe de son père contre la chaise, les soupirs de sa mère, les frémissements de sa sœur. Il y avait la vie au-dessous du ruisseau et la vie au-dessus, et la solitude qui s'ouvrait partout, une fleur sombre.

Il fit un signe de tête aux hommes, puis se retourna et commença à marcher, sentant leurs regards.

Une pluie fine, délicate comme de la brume, se mit à tomber. Il marchait, même si ses jambes lui faisaient mal. Il pensa à son bureau lumineux, loin d'une vie ou d'un rêve. C'était en fin d'après-midi. Norah serait toujours au travail et Paul serait dans sa chambre, déversant sa solitude et sa colère dans la musique. Ils l'attendaient à la maison ce soir, mais il ne serait pas là. Il devrait appeler, plus tard, une fois qu'il saurait ce qu'il faisait. Il pourrait monter dans un autre bus et retourner vers eux tout de suite. Il le savait, mais il semblait également impossible que cette vie existe dans le même monde que celui-ci.

Le trottoir, inégal, fut bientôt interrompu par des pelouses à la périphérie de la ville, un schéma d'arrêt et de démarrage comme une sorte de code Morse, abandonné pendant des intervalles puis complètement disparu. Des fossés peu profonds couraient le long des bords de la route étroite; il se souvenait d'eux pleins d'hémérocailles, gonflant des masses oranges comme des flammes courantes. Il glissa ses mains sous ses bras pour les réchauffer. C'était une saison plus tôt ici. Les lilas de Pittsburgh et la pluie chaude n'étaient nulle part. Des croûtes de neige se brisaient sous ses pieds. Il a donné un coup de pied aux bords noircis dans les fossés, où plus de neige s'attardait, percée de mauvaises herbes, de débris.

Il avait atteint l'autoroute locale. Les voitures qui roulaient à grande vitesse l'ont poussé vers l'accotement herbeux, l'aspergeant d'un fin brouillard de gadoue. C'était autrefois une route tranquille, des voitures audibles à des kilomètres avant d'être en vue, et généralement c'était un visage familier derrière le pare-brise, la voiture ralentissant, s'arrêtant et une porte s'ouvrant pour le laisser entrer. Il était connu, son la

famille était, et après la petite conversation— *Comment va ta maman, ton papa; comment va le jardin cette année?* — un silence tombait, dans lequel le chauffeur et les autres passagers réfléchissaient bien à ce qu'on pouvait dire ou pas à ce garçon si intelligent qu'il avait une bourse, à ce garçon dont la sœur était trop malade pour aller à l'école. Il y avait dans les montagnes, et peut-être dans le monde en général, une théorie de la compensation selon laquelle pour tout ce qui était donné, quelque chose d'autre était immédiatement et visiblement perdu. *Eh bien, vous avez l'intelligence, même si votre cousin a le look.* Compliments, séduisants comme des fleurs, épineux avec leurs contraires : *Oui, vous êtes peut-être intelligent mais vous êtes certainement laid ; Vous pouvez avoir l'air gentil mais vous n'avez pas de cerveau.* Compensation; équilibre dans l'univers. David entendait des accusations dans chaque remarque sur ses études – il avait trop pris, tout pris – et dans les voitures et les camions le silence s'était enflé jusqu'à ce qu'il paraisse impossible qu'une voix humaine puisse jamais le briser.

La route s'incurvait, puis s'incurvait à nouveau : la route dansante de June. Les pentes des collines se sont accentuées et les ruisseaux ont dévalé en cascade et les maisons se sont de plus en plus éparpillées, s'appauvrissant. Des mobile homes sont apparus, plantés dans les collines comme des bijoux ternis d'un magasin de dix cents, turquoise et argent et jaune fané à la couleur de la crème. C'était le sycamore, le rocher en forme de cœur, la courbe où trois croix blanches, décorées de fleurs fanées et de rubans, avaient été enfoncées dans la terre. Il fit demi-tour et remonta le ruisseau suivant, son ruisseau. Le chemin était envahi par la végétation ; presque, mais pas tout à fait, disparu.

Il lui fallut près d'une heure pour atteindre la vieille maison, désormais tannée d'un gris doux, le toit s'affaissant au centre du faîtage et quelques bardeaux manquants. David s'arrêta, emporté si puissamment dans le passé qu'il s'attendait à les revoir : sa mère descendant les marches avec une cuve en tôle galvanisée pour puiser de l'eau pour la lessive, sa sœur assise sur le porche, et le bruit de la hache frappant les bûches d'où son père coupait du bois de chauffage, juste hors de vue. Il était parti pour l'école et June était morte, et ses parents étaient restés ici aussi longtemps qu'ils avaient pu, réticents à quitter la terre. Mais ils n'avaient pas prospéré, puis son père est mort, trop jeune, et sa mère est finalement partie vers le nord, voyageant vers sa sœur et la promesse d'un travail dans les usines automobiles. David était revenu de Pittsburgh rarement et plus jamais depuis la mort de sa mère. L'endroit lui était aussi familier qu'un souffle mais aussi éloigné de sa vie maintenant que la lune.

Le vent s'est levé. Il monta les marches. La porte pendait de travers sur ses gonds et ne fermait pas. L'air à l'intérieur était frais, moisi. C'était une chambre simple, la mezzanine maintenant compromise par le faîtage affaissé. Les murs étaient tachés d'eau ; à travers les interstices, il apercevait un ciel pâle. Il avait aidé son père à mettre ce toit, la sueur coulant sur leurs visages et la sève sur leurs mains, leurs marteaux s'élevant vers le soleil, dans le parfum piquant du cèdre fraîchement coupé.

Pour autant que David le sache, personne n'était venu ici depuis des années. Pourtant, une poêle à frire était posée sur le vieux poêle, froide, la graisse congelée mais pas, quand il se pencha pour la sentir, rance. Dans le coin, il y avait un vieux lit de fer recouvert d'une couette usée comme sa grand-mère et sa mère l'avaient fait. Le tissu était frais, légèrement humide, sous sa main. Il n'y avait pas de matelas, seulement une épaisse couche de couvertures contre des planches fixées dans le cadre. Le sol en planches a été balayé et il y avait trois crocus dans un bocal à la fenêtre.

Quelqu'un vivait ici. Une brise traversa la pièce, remuant les papiers découpés qui pendaient partout – du plafond, des fenêtres, au-dessus du lit. David se promenait, les examinant avec un émerveillement grandissant. Ils ressemblaient un peu aux flocons de neige qu'il avait découpés à l'école, mais infiniment plus complexes et détaillés, montrant des scènes entières dans les moindres détails : la fête foraine, un salon bien rangé avant un feu, un pique-nique avec des feux d'artifice qui explosent. Délicates et précises, elles donnaient à la vieille maison un air de bruissement mystérieux. Il a touché le bord festonné d'une scène de char à foin, les filles portant des bonnets bordés de dentelle, les garçons avec leur pantalon roulé jusqu'aux genoux. Grandes roues, carrousels flottants, voitures circulant sur les autoroutes : elles étaient suspendues au-dessus du lit, bougeant légèrement dans les courants d'air, aussi fragiles que des ailes.

Qui les avait faites avec tant d'habileté et de patience ? Il pensait à ses propres photographies : il s'efforçait de saisir chaque instant, de le fixer, de le faire durer, mais lorsque les images émergeaient dans la chambre noire, elles étaient déjà altérées. Des heures, des jours s'étaient alors écoulés ; il était devenu une personne légèrement différente. Pourtant, il avait tant voulu saisir le voile flottant, saisir le monde alors même qu'il disparaissait, encore et encore.

Il s'assit sur le lit dur. Sa tête battait toujours. Il s'allongea et tira la couette humide autour de lui. Il y avait une douce lumière grise à toutes les fenêtres. La table nue et le poêle : tout sentait un peu le moisi. Les murs étaient recouverts de couches de papier journal qui commençaient à se décoller. Sa famille avait été si pauvre ; tous ceux qu'ils connaissaient étaient pauvres. Ce n'était pas un crime, mais ça aurait tout aussi bien pu l'être. C'est pourquoi les choses ont été sauvées, les vieux moteurs, les boîtes de conserve et les bouteilles de lait éparpillés sur les pelouses et les collines : un sort contre le besoin, une haie contre le besoin. Quand David était petit, un garçon nommé Daniel Brinkerhoff avait grimpé dans un vieux réfrigérateur et était mort étouffé. David se souvenait des voix étouffées, puis du corps d'un garçon de son âge allongé dans une cabane semblable à celle-ci, avec des bougies allumées. La mère avait pleuré, ce qui n'avait eu aucun sens pour lui ; il était trop jeune pour comprendre le chagrin, l'ampleur de la mort. Mais il se souvenait de ce qu'avait dit, à l'extérieur mais à portée de sa mère, le père angoissé qui avait perdu son fils : *Pourquoi mon enfant ? Il était entier, il était fort. Pourquoi pas cette fille malade ? Si ça devait être quelqu'un, pourquoi pas elle ?*

Il ferma les yeux. C'était si calme. Il pensa à tous les bruits qui emplissaient sa vie à Lexington : des pas et des voix dans les couloirs et la sonnerie du téléphone, stridente

dans son oreille ; son téléavertisseur émettant des bips à travers les sons de la radio pendant qu'il conduisait ; et à la maison, toujours, Paul à la guitare et Norah avec le cordon téléphonique enroulé autour d'un poignet alors qu'elle parlait aux clients ; et au milieu de la nuit plus d'appels, on avait besoin de lui à l'hôpital, il faut qu'il vienne. Et, s'élevant dans l'obscurité, le froid, il s'en alla.

Pas ici. Ici, il n'y avait que le bruit du vent qui agitait les vieilles feuilles et, au loin, le doux murmure de l'eau dans le ruisseau sous la glace. Une branche tapait sur le mur extérieur. Froid, il se souleva, s'élevant sur ses talons et la partie supérieure de son dos pour pouvoir dégager la couette et la tirer plus complètement sur lui. Les photos dans sa poche touchèrent sa poitrine alors qu'il se tournait, rapprochant la couette. Pourtant, il frissonna quelques minutes de plus, à cause du froid et des résidus du voyage, et quand il ferma les yeux, il pensa aux deux fleuves qui se rencontraient, convergeaient, et aux eaux sombres qui tourbillonnaient. Ne pas tomber mais sauter : c'était cela qui tenait là dans la balance.

Il ferma les yeux. Juste quelques minutes, pour se reposer. Il y avait, sous le moisi et la moisissure, l'odeur de quelque chose de doux, de sucré. Sa mère avait acheté du sucre en ville, et il pouvait presque goûter le gâteau d'anniversaire, jaune et dense, si riche et sucré qu'il semblait exploser dans sa bouche. Voisins d'en bas, leurs voix emportant jusqu'au creux, les robes des femmes multicolores et joyeuses, frôlant les hautes herbes. Les hommes dans leurs pantalons sombres et leurs bottes, les enfants se dispersant sauvagement, criant, à travers la cour, et plus tard ils se sont tous rassemblés et ont fait de la crème glacée, emballée dans de la saumure salée sous le porche, gelant dur, jusqu'à ce qu'ils soulèvent le couvercle en métal glacé et ont ramassé la crème froide sucrée dans leurs bols.

C'était peut-être après la naissance de June, peut-être après son baptême, ce jour-là avec la glace. June était comme les autres bébés, ses petites mains s'agitant en l'air, frôlant son visage quand il se penchait pour l'embrasser. Dans la chaleur de cette journée d'été, la glace refroidissant sous le porche, ils ont célébré. L'automne est venu, et l'hiver, et June ne s'est pas assise et ne l'a pas fait, puis c'était son premier anniversaire et elle était trop faible pour marcher loin. L'automne est revenu et une cousine a rendu visite à son fils, presque du même âge, son fils non seulement marchant mais courant à travers les pièces et commençant à parler, et June était toujours assise, regardant le monde si silencieusement. Ils savaient alors que quelque chose n'allait pas. Il se souvint de sa mère regardant le petit cousin, les larmes coulant silencieusement sur son visage pendant un long moment avant qu'elle ne prenne une profonde inspiration et se retourne dans la pièce et continue. C'était le chagrin qu'il avait emporté avec lui, lourd comme une pierre dans son cœur. C'était le chagrin qu'il avait essayé d'épargner à Norah et à Paul, pour en créer tant d'autres.

« David », avait dit sa mère ce jour-là en s'essuyant vivement les yeux, ne voulant pas qu'il la voie pleurer, « prends ces papiers sur la table et va dehors chercher du bois et de l'eau. Fais le maintenant. Rendez-vous utile.

Et il l'avait fait. Et ils avaient tous continué, ce jour-là et chaque jour. Ils s'étaient repliés sur eux-mêmes, ne rendant même pas visite aux gens, sauf pour les rares baptêmes ou funérailles, jusqu'au jour où Daniel Brinkerhoff s'était enfermé dans le réfrigérateur. Ils sont revenus de cette veillée dans l'obscurité, remontant le sentier au bord du ruisseau par sensation, par mémoire, June dans les bras de son père, et sa mère n'avait plus jamais quitté la montagne, pas avant le jour où elle a déménagé à Détroit....

"Je ne suppose pas que tu sois utile de toute façon", disait la voix, et David, encore à moitié endormi, ne sachant pas s'il rêvait ou s'il entendait des voix dans le vent, remua au tiraillement de ses poignets, à la voix marmonnante, et fit courir sa langue sèche contre le toit de sa bouche. Leurs vies étaient dures, les journées longues et pleines de travail, et il n'y avait pas de temps ni de patience pour le chagrin. Il fallait passer à autre chose, c'était tout ce qu'on pouvait faire, et comme parler d'elle ne ferait pas revenir June, ils n'en avaient plus jamais parlé. David s'est retourné et ses poignets lui faisaient mal. Surpris, il se réveilla à moitié, ses yeux s'ouvrant et dérivant sur la pièce.

Elle se tenait devant le poêle, à quelques pas de là, un treillis olive serré autour de ses hanches minces, s'évasant davantage autour de ses cuisses. Elle portait un chandail de couleur rouille transpercé de fils orange lumineux, et par-dessus une chemise d'homme en flanelle écossaise verte et noire. Elle avait coupé le bout des doigts de ses gants, et elle se déplaçait autour du poêle avec une efficacité adroite, piquant quelques œufs dans la poêle à frire. Il faisait noir dehors – il avait dormi longtemps – et des bougies étaient éparpillées dans la pièce. La lumière jaune adoucit tout. Les délicates scènes de papier s'agitaient doucement.

De la graisse a éclaboussé et la main de la fille s'est envolée. Il resta immobile pendant plusieurs minutes, la regardant, chaque détail vif : les poignées noires du poêle que sa mère avait frottées, et les ongles rongés de cette fille, et le scintillement des bougies à la fenêtre. Elle tendit la main vers l'étagère au-dessus du poêle pour prendre du sel et du poivre, et il fut frappé par la façon dont la lumière traversait sa peau, ses cheveux, alors qu'elle se déplaçait dans et hors de l'ombre, par la nature fluide de tout ce qu'elle faisait.

Il avait laissé son appareil photo dans le coffre-fort de l'hôtel.

Il essaya alors de s'asseoir, mais fut de nouveau arrêté par ses poignets. Intrigué, il tourna la tête : une écharpe vaporeuse en mousseline rouge le liait à un montant de lit ; les cordes d'une vadrouille à l'autre. Elle remarqua son mouvement et se retourna, tapotant légèrement sa paume avec une cuillère en bois.

"Mon petit ami revient d'une minute à l'autre," annonça-t-elle.

David laissa retomber lourdement sa tête sur l'oreiller. Elle était mince, pas plus âgée et peut-être même plus jeune que Paul, ici dans cette maison abandonnée. *Baiser,*

pensa-t-il, s'interrogeant sur le petit ami, réalisant pour la première fois qu'il devrait peut-être avoir peur.

"Quel est ton nom?" Il a demandé.

« Rosemary », dit-elle, puis elle eut l'air inquiète. "Vous pouvez le croire ou non", a-t-elle ajouté.

"Romarin," dit-il, pensant au buisson de pins que Norah avait planté dans un endroit ensoleillé, ses baguettes d'aiguilles parfumées, "je me demande si vous auriez la bonté de me détacher."

"Non." Sa voix était rapide et brillante. "Certainement pas."

« J'ai soif, dit-il.

Elle le regarda un instant ; ses yeux étaient chauds, teintés de brun sherry, méfiants. Puis elle sortit, libérant une bouffée d'air froid dans la pièce, faisant flotter toutes les coupures de papier. Elle est revenue avec une tasse en métal d'eau du ruisseau.

"Merci," dit-il, "mais je ne peux pas boire ça allongé."

Elle s'occupa une minute de la cuisinière, retourna les œufs crachotants, puis fouilla dans un tiroir, en sortit une paille en plastique d'un fast-food, sale à un bout, qu'elle enfonça dans le gobelet en métal.

"Je suppose que vous l'utiliserez," dit-elle, "si vous avez assez soif."

Il tourna la tête et sirota, trop assoiffé pour faire plus que remarquer le goût de la poussière dans l'eau. Elle glissa les œufs sur une assiette en métal bleu tacheté de blanc et s'assit à la table en bois. Elle mangea rapidement, poussant les œufs sur une fourchette en plastique avec l'index de sa main gauche, délicatement, sans réfléchir, comme s'il n'était pas du tout dans la pièce. À ce moment-là, il comprit en quelque sorte que le petit ami était une fiction. Elle vivait seule ici.

Il but jusqu'à ce que la paille s'assèche, l'eau comme une rivière sale dans sa gorge.

"Mes parents possédaient cet endroit", a-t-il déclaré lorsqu'il a terminé. « En fait, je le possède toujours. J'ai l'acte dans un coffre-fort. Techniquement, vous êtes une intrusion.

Elle sourit et posa soigneusement sa fourchette au centre de l'assiette. « Vous venez ici pour le réclamer alors ? Techniquement?"

Ses cheveux, ses joues captaient la lumière vacillante. Elle était si jeune, pourtant il y avait quelque chose de féroce et de fort en elle aussi, quelque chose de solitaire mais déterminé.

"Non." Il pensa à son étrange voyage d'une matinée ordinaire à Lexington – Paul prenant une éternité dans la salle de bain et Norah fronçant les sourcils alors qu'elle équilibrait le chéquier au comptoir, le café fumant – jusqu'à l'exposition d'art, et la rivière, et maintenant ici.

"Alors pourquoi es-tu venu ?" dit-elle en poussant l'assiette au milieu de la table. Ses mains étaient rugueuses, ses ongles cassés. Il a été surpris qu'ils aient pu faire l'art du papier délicat et complexe qui remplissait la pièce.

"Je m'appelle David Henry McCallister." Son vrai nom, si longtemps tacite.

« Je ne connais aucun McCallister », dit-elle. "Mais je ne suis pas d'ici."

"Quel âge as-tu?" Il a demandé. "Quinze?"

« Seize ans », corrigea-t-elle. Et puis, timidement, "Seize ou vingt ou quarante, faites votre choix."

« Seize », répéta-t-il. « J'ai un fils plus âgé que toi. Paul."

Un fils, pensa-t-il, et une fille.

"Est-ce vrai?" dit-elle, indifférente.

Elle reprit la fourchette, et il la regarda manger les œufs, prendre des bouchées si délicates et les mâcher soigneusement, et avec une ruée soudaine et puissante, il vivait un autre moment dans cette même maison, regardant sa sœur June manger des œufs de la même manière. . C'était l'année de sa mort, et il lui était difficile de s'asseoir à table, mais elle le fit ; elle dînait avec eux tous les soirs, la lumière de la lampe dans ses cheveux blonds et ses mains bougeant lentement, avec une grâce délibérée.

"Pourquoi ne me détachez-vous pas," suggéra-t-il doucement, sa voix rauque d'émotion. "Je suis un médecin. Inoffensif."

"Droite." Elle se leva et porta son assiette en métal bleu à l'évier.

Elle était enceinte, réalisa-t-il avec choc, remarquant son profil alors qu'elle se tournait pour prendre le savon sur l'étagère. Pas très loin, juste quatre ou cinq mois, supposa-t-il.

« Écoutez, je suis vraiment médecin. Il y a une carte dans mon portefeuille. Regarde."

Elle ne répondit pas, se contenta de laver son assiette et sa fourchette et de s'essuyer soigneusement les mains sur une serviette. David pensa à quel point il était étrange qu'il soit ici, allongé à nouveau dans cet endroit où il avait été conçu, né et

surtout élevé, à quel point sa propre famille avait disparu si complètement et que cette fille, si jeune et si dure et si clairement perdu, aurait dû l'attacher au lit.

Elle traversa la pièce et sortit son portefeuille de sa poche. Un par un, elle posa ses affaires sur la table : l'argent liquide, les cartes de crédit, les billets divers et les bouts de papier.

« Ceci dit photographe », dit-elle en lisant sa carte dans la lumière vacillante.

"C'est vrai," dit-il. « Je suis ça aussi. Continuer."

"D'accord", dit-elle un instant plus tard, montrant sa carte d'identité. « Alors, vous êtes médecin. Et alors? Quelle différence cela fait-il ?

Ses cheveux étaient tirés en queue de cheval et des mèches errantes tombaient autour de son visage; elle les repoussa sur son oreille.

« Cela signifie que je ne vais pas te faire de mal, Rosemary. *Premierement ne faites pas de mal.* »

Elle lui lança un rapide coup d'œil évaluateur. « Tu dirais ça quoi qu'il arrive. Même si tu me voulais du mal.

Il l'étudia, les cheveux en désordre, les yeux clairs et sombres.

« Il y a des photos », dit-il. "Quelquepart ici...." Il bougea et sentit le bord tranchant de l'enveloppe à travers le tissu de la poche de sa chemise. "S'il te plaît. Regarde. Ce sont des photos de ma fille. Elle a à peu près ton âge.

Quand elle glissa sa main dans sa poche, il sentit à nouveau sa chaleur et sentit son odeur, naturelle mais propre. Qu'est-ce qui était sucré ? se demanda-t-il en se remémorant son rêve et le plateau de choux à la crème qui était passé à l'ouverture de son spectacle.

"Quel-est son nom?" demanda Rosemary, étudiant d'abord une photo, puis l'autre.

"Phoebe."

" Phoebé. C'est jolie. Elle est jolie. Porte-t-elle le nom de sa mère ?

"Non", a déclaré David, se souvenant de la nuit de sa naissance, Norah lui ayant dit juste avant qu'elle ne passe sous les noms qu'elle voulait pour son enfant. Caroline, écoutant, avait entendu cela et l'avait honoré. « Elle porte le nom d'une grand-tante. Du côté de sa mère. Quelqu'un que je ne connaissais pas.

"J'ai été nommé d'après mes deux grands-mères," dit doucement Rosemary. Ses cheveux noirs tombèrent de nouveau sur sa joue pâle et elle les repoussa, son doigt

ganté s'attardant près de son oreille, et David l'imagina assise avec sa famille autour d'une autre table éclairée par une lampe. Il voulait passer son bras autour d'elle, la ramener chez elle, la protéger. "Rose du côté de mon père, Mary du côté de ma mère."

« Est-ce que votre famille sait où vous êtes ? » Il a demandé.

Elle secoua la tête. « Je ne peux pas revenir en arrière », a-t-elle dit, à la fois de l'angoisse et de la colère tissées dans sa voix. « Je ne peux plus jamais revenir en arrière. Je ne le ferai pas.

Elle avait l'air si jeune, assise à table, les mains fermées en poings lâches et son expression sombre, inquiète. "Pourquoi pas?" Il a demandé.

Elle secoua la tête et tapota la photo de Phoebe. « Tu dis qu'elle a mon âge ?

« Près, je suppose. Elle est née le 6 mars 1964.

"Je suis né en février 1966." Ses mains tremblaient un peu lorsqu'elle posa les photos. «Ma mère organisait une fête pour moi: sweet seize. Elle aime tous les trucs à froufrous roses.

David la regarda déglutir, repousser ses cheveux derrière son oreille, regarder par la fenêtre sombre. Il voulait la réconforter d'une manière ou d'une autre, tout comme il avait si souvent voulu réconforter les autres – June, sa mère, Norah – mais maintenant, comme alors, il ne pouvait pas. Immobilité et mouvement : il y avait quelque chose ici, quelque chose qu'il avait besoin de savoir, mais ses pensées continuaient à se disperser. Il se sentait pris, aussi figé dans le temps que n'importe laquelle de ses photographies, et le moment qui le retenait était profond et douloureux. Il n'avait pleuré qu'une seule fois pour juin, debout avec sa mère sur le flanc de la colline dans le vent violent du soir, tenant la Bible dans une main alors qu'il récitait la prière du Seigneur sur la terre nouvellement retournée. Il pleura avec sa mère, qui haït le vent depuis ce jour-là, puis ils cachèrent leur chagrin et continuèrent leur chemin. C'était ainsi, et ils ne l'ont pas remis en question.

« Phoebe est ma fille », dit-il, étonné de s'entendre parler, mais contraint au-delà de toute raison de raconter son histoire, ce secret qu'il avait gardé pendant tant d'années. "Mais je ne l'ai pas vue depuis le jour où elle est née." Il hésita, puis se força à le dire. « Je l'ai donnée. Elle a le syndrome de Down, ce qui signifie qu'elle est retardée. Alors je l'ai donnée. Je n'en ai jamais parlé à personne.

Le regard de Rosemary était rapide, choqué. "Je vois cela comme un mal", a-t-elle déclaré.

"Oui," dit-il. "Moi aussi."

Ils restèrent longtemps silencieux. Partout où David regardait, il se rappelait sa famille : la chaleur du souffle de June contre sa joue, sa mère chantant alors qu'elle pliait le linge à table, les histoires de son père résonnant contre ces murs. Parti, tous partis, et sa fille aussi. Il luttait contre le chagrin d'une vieille habitude, mais des larmes coulaient sur ses joues; il ne pouvait pas les arrêter. Il pleura June, et il pleura pour le moment à la clinique où il tendit Phoebe à Caroline Gill et la regarda se détourner. Rosemary était assise à table, grave et immobile. Une fois que leurs yeux se rencontrèrent et qu'il soutint son regard, un moment étrangement intime. Il se souvenait de Caroline le regardant depuis la porte pendant qu'il dormait, son visage adouci par l'amour pour lui. Il aurait pu descendre avec elle les marches du musée et revenir dans sa vie, mais il avait aussi perdu ce moment.

"Je suis désolé," dit-il, essayant de se ressaisir. "Je ne suis pas venu ici depuis longtemps."

Elle ne répondit pas et il se demanda s'il avait l'air fou pour elle. Il a pris une profonde inspiration.

« Quand est-ce que votre bébé doit naître ? » Il a demandé.

Ses yeux sombres s'écarquillèrent de surprise. "Cinq mois, je suppose."

« Tu l'as laissé derrière, n'est-ce pas ? dit doucement David. "Ton petit ami. Peut-être qu'il ne voulait pas du bébé.

Elle tourna la tête, mais pas avant d'avoir vu ses yeux se remplir.

« Je suis désolé, dit-il aussitôt. "Je ne veux pas forcer."

Elle secoua un peu la tête. "C'est bon. Pas grave.

"Où est-il?" demanda-t-il en gardant sa voix douce. "Où est la maison?"

« Pennsylvanie », dit-elle après une longue pause. Elle prit une profonde inspiration, et David comprit que son histoire, son chagrin, lui avaient permis de révéler la sienne. « Près de Harrisburg. J'avais une tante ici en ville », a-t-elle poursuivi. « La sœur de ma mère, Sue Wallis. Elle est morte maintenant. Mais quand j'étais une petite fille, nous sommes venus ici, à cet endroit. Nous avons l'habitude d'errer partout dans ces collines. Cette maison était toujours vide. Nous avons l'habitude de venir jouer ici, quand nous étions enfants. C'étaient les meilleurs moments. C'était le meilleur endroit auquel je pouvais penser.

Il hocha la tête, se souvenant du silence bruissant des bois. Sue Wallis. Une image remuait, une femme montant la colline, portant une tarte aux pêches sous une serviette.

"Déliez-moi," dit-il, doucement encore.

Elle rit amèrement en s'essuyant les yeux. "Pourquoi?" elle a demandé. « Pourquoi ferais-je ça, avec nous seuls ici et personne autour ? Je ne suis pas complètement idiot.

Elle se leva et rassembla ses ciseaux et une petite pile de papier sur l'étagère au-dessus du poêle. Des éclats de blanc ont volé pendant qu'elle coupait. Le vent tournait et les flammes des bougies vacillaient dans les courants d'air. Son visage était fixe, résolu, concentré et déterminé comme Paul quand il jouait de la musique, se dressant contre le monde de David et cherchant une autre place. Ses ciseaux ont clignoté et un muscle a travaillé dans sa mâchoire. Il ne lui était pas venu à l'esprit auparavant qu'elle pourrait lui faire du mal.

"Ces choses en papier que vous fabriquez", a-t-il dit. "Ils sont beaux."

"Ma grand-mère Rose m'a appris. C'est ce qu'on appelle *la scherenschnitte*. Elle a grandi en Suisse, où je suppose qu'ils en font tout le temps.

"Elle doit s'inquiéter pour toi."

"Elle est morte. Elle est morte l'année dernière. Elle s'arrêta, se concentrant sur sa coupe. "J'aime les faire. Cela m'aide à me souvenir d'elle.

David hocha la tête. « Vous partez d'une idée ? Il a demandé.

« C'est dans le journal », dit-elle. "Je ne les invente pas tant que je les trouve."

« Vous les trouvez. Oui." Il acquiesça. "Je comprends que. Quand je prends des photos, c'est comme ça. Ils sont déjà là, et je viens juste de les découvrir.

« C'est vrai, dit Rosemary en retournant le papier. "C'est exactement ça."

"Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?" Il a demandé.

Elle ne parlait pas, continuait de couper.

"J'ai besoin de pisser", a-t-il dit.

Il avait espéré la choquer pour qu'elle parle, mais c'était aussi douloureusement vrai. Elle l'étudia un instant. Puis elle posa ses ciseaux, son papier et disparut sans commentaire. Il l'entendit bouger dehors, dans l'obscurité. Elle est revenue avec un pot de beurre de cacahuète vide.

"Regarde," dit-il. "Romarin. S'il te plaît. Détachez-moi.

Elle reposa le bocal et reprit les ciseaux.

"Comment as-tu pu la donner?" elle a demandé.

La lumière a clignoté sur les lames de ses ciseaux. David se souvenait de la lueur du scalpel pendant qu'il procédait à l'épisiotomie, comment il avait flotté hors de lui-même pour regarder la scène d'en haut, comment les événements de cette nuit-là avaient mis sa vie en mouvement, une chose menant à une autre, des portes s'ouvrant là où aucun n'avait été et d'autres fermaient, jusqu'à ce qu'il atteigne ce moment particulier, avec un étranger cherchant le dessin complexe caché dans son papier et attendant qu'il réponde, et il ne pouvait rien faire et nulle part où il pouvait aller.

"C'est ça qui t'inquiète ?" Il a demandé. « Que tu vas donner ton bébé ?

"Jamais. Je ne ferai jamais ça, dit-elle féroce, le visage figé. Alors quelqu'un lui avait fait ça, d'une manière ou d'une autre, et l'avait jetée comme un jetsam pour couler ou nager. Avoir seize ans, être enceinte et seule, s'asseoir à cette table.

"J'ai réalisé que c'était mal", a déclaré David. "Mais à ce moment-là, il était trop tard."

"Ce n'est jamais trop tard."

« Vous avez seize ans, dit-il. "Parfois, crois-moi, c'est trop tard."

Son expression se resserra un instant et elle ne répondit pas, continua juste à couper, et dans le silence David recommença à parler, essayant d'abord d'expliquer la neige et le choc et le scalpel clignotant dans la lumière crue. Comment il s'était tenu hors de lui-même et s'était regardé évoluer dans le monde. Comment il s'était réveillé chaque matin de sa vie pendant dix-huit ans en pensant que peut-être aujourd'hui, peut-être que c'était le jour où il arrangerait les choses. Mais Phoebe était partie et il ne pouvait pas la trouver, alors comment pourrait-il le dire à Norah ? Le secret avait fait son chemin à travers leur mariage, une vigne insidieuse, tordue; elle a trop bu et puis elle a commencé à avoir des aventures, cet agent immobilier sordide à la plage et puis d'autres; il avait essayé de ne pas s'en apercevoir, de lui pardonner, car il savait que dans un sens réel, la faute était de lui. Photo après photo, comme s'il pouvait arrêter le temps ou faire une image assez puissante pour obscurcir le moment où il se retourna et tendit sa fille à Caroline Gill.

Sa voix, montante et descendante. Une fois qu'il a commencé, il ne pouvait plus s'arrêter, pas plus qu'il ne pouvait arrêter la pluie, le ruisseau coulant à flanc de montagne, ou les poissons, persistants et insaisissables comme un souvenir, clignotant sous la glace à travers le ruisseau. *Des corps en mouvement*, pensa-t-il, ce vieux morceau de physique de lycée. Il avait remis sa fille à Caroline Gill et cet acte l'avait conduit ici, des années plus tard, à cette fille en mouvement qui lui était propre, cette fille qui avait décidé *oui*, un bref moment de détente à l'arrière d'une voiture ou dans la chambre d'une maison silencieuse, cette fille qui s'était levée plus tard, ajustant ses vêtements, sans savoir comment ce moment façonnait déjà sa vie.

Elle a coupé et écouté. Son silence le rendit libre. Il parlait comme un fleuve, comme une tempête, les mots traversant la vieille maison avec une force et une vie qu'il ne

pouvait arrêter. À un moment donné, il a recommencé à pleurer, et il ne pouvait pas non plus arrêter cela. Rosemary n'a fait aucun commentaire. Il parla jusqu'à ce que les mots ralentissent, refluent, cessent enfin.

Le silence s'installa.

Elle n'a pas parlé. Les ciseaux brillaient ; le papier à moitié découpé glissa de la table sur le sol alors qu'elle se levait. Il ferma les yeux, la peur montant, parce qu'il avait vu de la colère dans ses yeux, parce que tout ce qui s'était passé était de sa faute.

Ses pas, puis le métal, froid et brillant comme de la glace, glissèrent contre sa peau.

La tension dans ses poignets se relâcha. Il ouvrit les yeux pour la voir reculer, ses yeux, brillants et méfiants, fixés sur les siens, ses ciseaux brillants.

"D'accord," dit-elle. "Tu es libre."

III

PAUL », A-T-ELLE APPELÉ. SES TALONS SONT ACCOUPlés DANS L'escalier poli, puis elle se tenait dans l'embrasure de la porte, svelte et stylée dans un costume bleu marine avec une jupe étroite et des épaules épaisses et rembourrées. À travers des yeux à peine ouverts, Paul a vu ce qu'elle voyait : des vêtements éparpillés sur le sol, une cascade d'albums et de partitions, sa vieille guitare calée dans un coin. Elle secoua la tête et soupira. « Lève-toi, Paul, dit-elle. "Fais le maintenant."

« Malade », marmonna-t-il, tirant les couvertures sur sa tête, rendant sa voix rauque. À travers le tissage lâche de la couverture d'été, il pouvait encore la voir, les mains sur les hanches. La première lumière s'est accrochée à ses cheveux, givrés hier, scintillants de rouge et d'or. Il l'avait entendue au téléphone avec Bree, décrivant les petites mèches de cheveux enveloppées dans du papier d'aluminium et cuites au four.

Elle avait sauté du boeuf haché tout en parlant, sa voix calme, ses yeux rouges d'avoir pleuré, plus tôt. Son père avait disparu, et pendant trois jours personne ne sut s'il était mort ou vivant. Puis, la nuit dernière, son père était rentré à la maison, franchissant la porte comme s'il n'était jamais parti, et leurs voix tendues avaient monté les escaliers pendant des heures.

« Écoutez, dit-elle maintenant en jetant un coup d'œil à sa montre. « Je sais que tu n'es pas malade, pas plus que moi. J'aimerais dormir toute la journée. Dieu *sait* que j'aimerais. Mais je ne peux pas, et toi non plus. Alors sors de ce lit et habille-toi. Je te déposerai à l'école.

"Ma gorge est en feu," insista-t-il, rendant sa voix aussi rauque que possible.

Elle hésita, ferma les yeux et soupira à nouveau, et il sut qu'il avait gagné.

« Si vous restez à la maison, vous restez à la maison », a-t-elle averti. "Il n'y aura pas de traîner avec votre quatuor. Et, écoutez-moi, vous devez nettoyer cette porcherie. Je suis sérieux, Paul. J'ai tout ce que je peux gérer dans mon assiette en ce moment.

"D'accord," croassa-t-il. "Ouais. Je vais."

Elle resta encore un moment sans parler. « C'est dur, dit-elle enfin. « C'est dur pour moi aussi. Je resterais avec toi, Paul, mais j'ai promis d'emmener Bree chez le médecin.

Il se redressa alors sur ses coudes, alerté par son ton sombre. "Est-ce qu'elle va bien?"

Sa mère hocha la tête, mais elle regardait par la fenêtre et refusait de croiser son regard. "Je pense que oui. Mais elle passe des tests et elle est un peu inquiète. Ce qui est naturel. Je lui ai promis la semaine dernière que j'irais. Avant tout cela avec ton père.

"C'est bon," dit Paul, se rappelant d'avoir une voix rauque. « Tu devrais aller avec elle. Je vais bien. Il parlait avec assurance, mais une partie de lui espérait qu'elle n'y prêterait pas attention, qu'elle resterait plutôt à la maison.

« Cela ne devrait pas prendre longtemps. Je reviens tout de suite.

"Où est Papa?"

Elle secoua la tête. "Je n'ai aucune idée. Pas ici. Mais à quel point est-ce inhabituel ? »

Paul ne répondit pas, se rallongea simplement et ferma les yeux. *Pas très, pensa-t-il. Pas inhabituel du tout.*

Sa mère posa légèrement sa main sur sa joue, mais il ne bougea pas, puis elle partit, laissant une fraîcheur sur son visage là où sa main s'était posée. En bas, les portes ont claqué ; La voix de Bree s'éleva du hall. Au cours de ces dernières années, ils étaient devenus très proches, sa mère et Bree, si proches qu'ils avaient même commencé à se ressembler, Bree avec ses cheveux méchés aussi, une mallette se balançant dans sa main. Elle était toujours une personne très cool et ensemble, elle était toujours celle qui prenait un risque, celle qui lui disait de suivre son cœur et de postuler à Juilliard comme il le voulait. Tout le monde aimait Bree : son sens de l'aventure, son exubérance. Elle a apporté beaucoup d'affaires. Elle et sa mère étaient des forces complémentaires, l'avait-il entendu dire. Et Paul a vu cela. Bree et sa mère ont traversé leur vie comme un point et un contrepoint, l'un impossible sans l'autre, l'un tirant toujours contre l'autre. Alors, leurs voix se mêlant, aller et retour, puis le rire mécontent de sa mère, la porte qui claque. Il s'assit, s'étira. Gratuit.

La maison était calme, le chauffe-eau faisait tic-tac. Paul descendit et resta debout dans la lumière froide du réfrigérateur, mangeant des macaronis au fromage d'un plat Corningware avec ses doigts, étudiant les étagères. Pas beaucoup. Dans le congélateur, il trouva six boîtes de biscuits Girl Scout, à la menthe fine. Il en mangea une poignée, rinçant les disques de chocolat frais avec du lait bu directement du pichet en plastique. Une autre poignée, puis, le pot à lait se balançant de sa main, il traversa le salon, où les couvertures de son père étaient soigneusement empilées sur le canapé, jusqu'au salon.

La fille était toujours là, endormie. Il glissa un autre cookie dans sa bouche, laissant la menthe et le chocolat fondre lentement, l'étudiant. La nuit dernière, les voix de colère familières de ses parents s'étaient élevées jusqu'à sa chambre, et bien qu'ils se disputaient, la pierre qu'il avait sentie dans sa gorge à la pensée de son père gisant mort quelque part, son père parti pour toujours - immédiatement, cela s'était dissous . Paul est sorti du lit et a commencé à descendre les escaliers, mais sur le palier, il s'est arrêté, observant la scène : son père dans une chemise blanche qui n'avait pas été lavée

pendant des jours, son pantalon de costume taché de boue partout, mou et débraillé, un plein barbe sur son visage et ses cheveux à peine peignés; sa mère dans sa robe de satin pêche et ses pantoufles, recourbée autour de ses bras croisés, les yeux plissés, et cette fille, cette inconnue, debout sur le seuil dans un manteau noir trop grand, serrant du bout des doigts le bord des manches . Les voix de ses parents se mêlent, s'élèvent. Cette fille avait levé les yeux, au-delà de la colère tourbillonnante. Ses yeux avaient rencontré les siens. Il l'avait dévisagée, absorbée : sa pâleur et son regard incertain, ses oreilles si délicatement sculptées. Ses yeux étaient d'un marron si clair, si fatigués. Il avait voulu descendre les marches et prendre son visage dans ses mains.

« Trois jours », disait sa mère, « et puis tu rentres à la maison comme – mon Dieu, regarde-toi, David – comme ça et avec cette fille. Enceinte, dites-vous ? Et je suis censé l'héberger, sans poser de questions ?

La fille tressaillit alors et détourna les yeux, et les yeux de Paul étaient tombés sur son ventre, assez plats sous le manteau, sauf qu'elle y avait posé une main protectrice et il vit le léger gonflement sous son pull. Il se tenait très immobile. L'argument a continué; ça a semblé durer longtemps. Enfin, sa mère, silencieuse et bouche bée, avait sorti draps, couvertures, oreillers de l'armoire à linge et les avait jetés dans l'escalier à son père, qui avait pris très formellement la fille par le coude et l'avait conduite au boudoir.

Maintenant, elle dormait sur le canapé convertible, la tête tournée sur le côté, une main posée près de son visage. Il l'étudia, la façon dont ses paupières bougeaient, la lente montée et descente de sa poitrine. Elle était allongée sur le dos ; son ventre se souleva comme une vague basse. La propre chair de Paul s'est vivifiée, et il a eu peur. Il avait eu des relations sexuelles avec Lauren Lobeglio six fois depuis mars. Elle avait traîné pendant les répétitions du quatuor pendant des semaines, le regardant sans parler : une jolie nana éreintée et étrange. Un après-midi, elle était restée après le départ du reste du groupe, et il n'y avait qu'eux deux dans le silence du garage, la lumière se déplaçant à travers les feuilles à l'extérieur et faisant des motifs d'ombres scintillantes sur le sol en béton. Elle était étrange mais sexy, avec ses longs cheveux épais, ses yeux noirs. Il s'était assis dans la vieille chaise de jardin, ajustant les cordes de sa guitare et se demandant s'il devait aller là où elle se tenait près du mur d'outils et l'embrasser.

Mais ce fut Lauren qui traversa la pièce. Elle se tint devant lui pendant un battement de cœur, puis glissa sur ses genoux, sa jupe remontant, révélant de fines jambes blanches. C'est ce que les gens disaient : que Lauren Lobeglio le ferait si elle vous aimait. Il n'avait jamais vraiment pensé que c'était vrai, mais il était là, glissant ses mains sous son T-shirt, sa peau si chaude, ses seins si doux sous ses mains.

Ce n'était pas bien. Il le savait, mais c'était comme tomber : une fois que vous avez commencé, vous ne pouvez pas vous arrêter jusqu'à ce que quelque chose vous arrête. Elle traînait comme avant, sauf que maintenant l'air était chargé, et quand ils étaient seuls, il traversait la pièce et l'embrassait, glissant ses mains sur la peau douce et satinée de son dos.

La fille dans le lit soupira, ses lèvres travaillant. *Jailbait*, ses amis l'ont mis en garde contre Lauren. Surtout Duke Madison, qui avait abandonné l'école pour épouser sa petite amie l'année précédente, qui ne jouait presque plus du piano et avait un air hagard de coup d'œil à l'horloge quand il le faisait. *Mettez-la enceinte et vous êtes plus que foutu.*

Paul étudia cette fille, sa pâleur et ses longs cheveux noirs, ses taches de rousseur éparses. Qui était-elle? Son père, méthodique, prévisible comme un tic-tac, avait tout bonnement disparu. Le deuxième jour, sa mère a appelé la police, qui était restée évasive et plaisante, jusqu'à ce que la mallette de son père soit retrouvée dans le vestiaire du musée de Pittsburgh, sa valise et son appareil photo dans son hôtel. Puis ils sont devenus sérieux. Il avait été vu à la réception, se disputant avec une femme aux cheveux noirs. Elle s'est avérée être critique d'art; sa critique de l'émission avait été publiée dans les journaux de Pittsburgh, et ce n'était pas joli.

Rien de personnel, avait-elle dit à la police.

Puis la nuit dernière, une clé avait tourné dans la serrure et son père était entré dans la maison avec cette fille enceinte qu'il prétendait avoir rencontrée, une fille dont il ne voulait pas expliquer la présence. Elle a besoin d'aide, dit-il laconiquement

Il y a plein de façons d'aider, avait souligné sa mère, parlant de la fille comme si elle ne se tenait pas dans le hall avec son trop grand manteau. *Vous donnez de l'argent. Tu l'emmènes dans un endroit pour mères célibataires. Vous ne disparaissiez pas pendant des jours sans un mot, puis vous vous présentez avec une inconnue enceinte. Mon Dieu, David, tu n'as aucune idée ? Nous avons appelé la police ! Nous pensions que vous étiez mort.*

Peut-être que j'étais, dit-il, l'étrangeté de sa réponse réprimant les protestations de sa mère, fixant Paul à sa place dans l'escalier.

Et maintenant elle dormait, inconsciente, et en elle le bébé grandissait dans sa mer sombre. Paul tendit la main, toucha légèrement ses cheveux, puis laissa retomber sa main. Il eut une soudaine envie d'entrer dans le lit avec elle, de la tenir dans ses bras. Ce n'était pas comme avec Lauren en quelque sorte, ce n'était pas une question de sexe ; il voulait juste la sentir près de lui, sa peau et sa chaleur. Il voulait se réveiller à côté d'elle, faire courir sa main sur la courbe montante de son ventre, toucher son visage et lui tenir la main.

Pour découvrir ce qu'elle savait de son père.

Ses yeux s'ouvrirent et pendant un moment, elle le fixa sans le voir. Puis elle s'assit rapidement, passant ses mains dans ses cheveux. Elle portait un de ses vieux t-shirts délavés, bleu avec le logo des Kentucky Wildcats sur le devant, qu'il avait porté il y a quelques années sur une piste de course. Ses bras étaient longs et maigres, et il aperçut ses aisselles, couvertes de poils et tendres, et la douce courbe montante de sa poitrine.

"Qu'est ce que tu regardes?" Elle balança ses pieds au sol.

Il secoua la tête, incapable de parler.

« Vous êtes Paul, dit-elle. "Votre père m'a parlé de vous."

"Il a fait?" demanda-t-il, détestant le besoin dans sa voix. « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Elle haussa les épaules, repoussant ses cheveux derrière ses oreilles et se leva.
"Voyons. Vous êtes entêté. Vous le détestez. Tu es un génie de la guitare.

Paul sentit la chaleur lui monter au visage. Habituellement, il pensait que son père ne le voyait même pas, ou ne voyait que les façons dont il n'était pas à la hauteur.

« Je ne le déteste pas, dit-il. "C'est l'inverse."

Elle se pencha pour ramasser les couvertures, puis s'assit avec elles dans ses bras, regardant autour d'elle.

"C'est bien", dit-elle. "Un jour, j'aurai un endroit comme celui-ci."

Paul eut un rire surpris. « Tu es enceinte, dit-il. C'était sa propre peur dans la pièce, la peur qui montait à chaque fois quand, tremblant, il traversait le garage jusqu'à Lauren Lobeglia, attiré par la puissance irrésistible de son désir.

"Droite. Et alors? Je suis enceinte. Pas mort."

Elle parlait avec défi mais elle avait l'air effrayée, aussi effrayée que Paul se sentait parfois lui-même, se réveillant au milieu de la nuit, rêvant de Lauren, tout en chaleur et en soie et sa voix basse dans son oreille, sachant qu'il ne pourrait jamais s'arrêter bien qu'ils se dirigeaient vers pour catastrophe.

"Vous pourriez aussi bien l'être", a-t-il dit.

Elle leva brusquement les yeux, les larmes aux yeux, comme s'il l'avait giflée.

"Je suis désolé," dit-il. "Je ne voulais rien dire."

Elle n'arrêtait pas de pleurer.

"Qu'est-ce que tu fais ici de toute façon ?" demanda-t-il, furieux de ses larmes, de sa seule présence. "Je veux dire, qui pensez-vous que vous êtes pour vous attacher à mon père et vous présenter ici?"

"Je ne pense pas que je sois quelqu'un," dit-elle, mais son ton l'avait surprise et elle essuya ses larmes, devint plus dure et plus distante. « Et je n'ai pas demandé à venir ici. C'était l'idée de ton père.

"Cela n'a pas de sens", a déclaré Paul. "Pourquoi ferait-il ça?"

Elle haussa les épaules. « Comment devrais-je savoir ? Je vivais dans cette vieille maison où il a grandi, et il a dit que je ne pouvais plus y rester. Et c'est sa place, non ? Qu'est-ce que je pourrais dire ? Le matin, nous sommes allés en ville et il a acheté des tickets de bus et nous y sommes. Le bus était un frein. Il a fallu une éternité pour établir toutes les connexions folles.

Elle tira ses longs cheveux en arrière et les attacha en une queue de cheval, et Paul la regarda, pensant à quel point ses oreilles étaient jolies, se demandant si son père la trouvait jolie aussi.

« Quelle vieille maison ? demanda Paul, sentant quelque chose de pointu et de chaud dans sa poitrine.

"Comme je l'ai dit. Celui où il a grandi. Je vivais là-bas. Je n'avais nulle part où aller », a-t-elle ajouté en regardant le sol.

Paul sentit alors quelque chose l'envahir, une émotion qu'il ne put nommer. L'envie, peut-être, que cette fille, cette inconnue mince et pâle aux belles oreilles, ait été dans un endroit qui comptait pour son père, un endroit qu'il n'avait jamais vu lui-même. *Je t'y emmènerai un jour*, avait promis son père, mais les années avaient passé et il n'en avait plus jamais parlé. Pourtant, Paul ne l'avait jamais oublié, la façon dont son père s'était assis au milieu des décombres de sa chambre noire, ramassant les photos une par une, avec tant de soin. *Ma mère, Paul, ta grand-mère. Elle a eu une vie difficile. J'avais une sœur, tu le savais ? Elle s'appelait June. Elle était bonne en chant, en musique, tout comme toi.* Il se souvenait à ce jour de la façon dont son père sentait ce matin-là, propre, déjà habillé pour l'hôpital, mais assis sur le sol de la chambre noire, parlant, comme s'il avait tout le temps du monde. Raconter une histoire que Paul n'avait jamais entendue.

« Mon père est médecin, dit Paul. "Il aime juste aider les gens."

Elle hocha la tête puis le regarda droit dans les yeux, son expression pleine de quelque chose - pitié pour lui, c'est ce qu'il lut là-bas, et la fine fusée brûlante voyagea jusqu'au bout de ses doigts.

"Quoi?" Il a demandé.

Elle secoua la tête. "Rien. Tu as raison. J'avais besoin d'aide. C'est tout."

Une mèche de cheveux glissa de sa queue de cheval et tomba sur son visage, très sombre avec des reflets rougeâtres, et il se souvint à quel point il avait été doux quand il l'avait touché pendant qu'elle dormait, doux et chaud, et il résista à l'envie de tendre la main et de se brosser les dents. derrière son oreille.

"Mon père avait une sœur," dit Paul, se souvenant de l'histoire et de la voix douce et stable de son père, poussant pour voir si c'était vrai, qu'elle avait été là.

"Je sais. Juin. Elle est enterrée sur une colline au-dessus de la maison. Nous y sommes allés aussi.

La fine fusée éclairante s'élargit, rendant sa respiration basse et peu profonde. Pourquoi est-ce important qu'elle le sache ? Quelle différence cela a-t-il fait ? Et pourtant, il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer là, gravissant quelque colline, suivant son père jusqu'à cet endroit qu'il n'avait jamais vu.

"Et alors?" il a dit. "Alors qu'est-ce que tu as été là-bas, et alors?"

Elle sembla sur le point de parler pendant un moment, mais ensuite elle se retourna et commença à traverser la pièce jusqu'à la cuisine. Ses cheveux noirs, attachés en une longue corde, rebondissaient contre son dos. Ses épaules étaient maigres et délicates, et elle marchait lentement, avec une grâce prudente, comme une danseuse.

"Attends," l'appela Paul, mais quand elle s'arrêta, il ne savait pas quoi dire.

"J'avais besoin d'un endroit où rester," dit-elle doucement, regardant par-dessus son épaule. "C'est tout ce qu'il y a à savoir sur moi, Paul."

Il la regarda entrer dans la cuisine, entendit la porte du réfrigérateur s'ouvrir et se refermer. Puis il monta à l'étage et prit le dossier qu'il avait caché dans son tiroir du bas, rempli des photos qu'il avait sauvegardées de la nuit où il avait parlé avec son père.

Il a pris les photos et sa guitare et est sorti sur le porche, torse nu, pieds nus. Il s'assit sur la balançoire et joua, gardant un œil sur cette fille alors qu'elle se déplaçait dans les pièces à l'intérieur : la cuisine, le salon, la salle à manger. Mais elle a fait très peu, juste mangé du yaourt, puis elle est restée longtemps devant les étagères de sa mère avant de tirer un roman et de s'asseoir sur le canapé.

Il a continué à jouer. Cela l'apaisait, la musique, d'une manière que rien d'autre ne faisait. Il est entré dans un autre avion où ses mains semblaient bouger automatiquement. La note suivante était juste là, puis la suivante et la suivante. Il atteignit la fin et s'arrêta, les yeux fermés, laissant les notes mourir dans l'air.

Plus jamais. Pas cette musique, ce moment, plus jamais.

"Ouah." Il ouvrit les yeux et elle était appuyée contre le chambranle de la porte. Elle poussa la porte moustiquaire et sortit sur le porche, portant un verre d'eau, et s'assit. "Wow, ton père avait raison," dit-elle. "C'était incroyable."

"Merci," dit-il, baissant la tête pour cacher son plaisir, touchant un accord. La musique l'avait libéré ; il n'était plus aussi en colère. "Et toi ? Vous jouez?"

"Non. Avant, je prenais des cours de piano.

« Nous avons un piano », dit-il en désignant la porte. "Poursuivre."

Elle sourit, même si ses yeux étaient toujours sérieux. "C'est bon. Merci. Je ne suis pas d'humeur. En plus, tu es vraiment très bon. Comme un professionnel. Je serais gêné de marteler "Für Elise" ou quelque chose comme ça.

Il a souri aussi. "'Pour Élise.' Je connais celui-là. On pourrait faire un duo.

« Un duo », répéta-t-elle en hochant la tête, en fronçant un peu les sourcils. Puis elle leva les yeux. "Êtes-vous fils unique?" elle a demandé.

Il a été surpris. "Oui et non. Je veux dire, j'avais une sœur. Un jumeau. Elle mourut."

Rosemary hocha la tête. "Est-ce que tu penses à elle ?"

"Bien sûr." Il se sentit mal à l'aise et détourna le regard. « Pas à *propos* d'elle, exactement. Je veux dire, je ne l'ai jamais connue. Mais à propos de ce qu'elle aurait pu être.

Il rougit alors, choqué d'avoir révélé tant de choses à cette fille, cet inconnu qui avait bouleversé toute leur vie, cette fille qu'il n'aimait même pas.

"Alors d'accord," dit-il. "Maintenant c'est ton tour. Dis-moi quelque chose de personnel. Dis-moi quelque chose que mon père ne sait pas.

Elle lui lança un regard inquisiteur.

« Je n'aime pas les bananes », dit-elle enfin, et il rit, puis elle rit. « Non, honnêtement, je ne sais pas. Quoi d'autre? Quand j'avais cinq ans, je suis tombé de mon vélo et je me suis cassé le bras.

« Moi aussi », dit Paul. « Je me suis cassé le bras aussi, quand j'avais six ans. Je suis tombé d'un arbre." Il s'en souvenait alors, la façon dont son père l'avait soulevé, la façon dont le ciel avait clignoté, plein de soleil et de feuilles, alors qu'il était transporté jusqu'à la voiture. Il se souvenait des mains de son père, si concentrées et si douces alors qu'il posait les os, et rentrait à la maison, dans la lumière dorée et brillante de l'après-midi.

"Hé," dit-il. "Je veux vous montrer quelque chose."

Il posa la guitare à plat sur la balançoire et ramassa les photos granuleuses en noir et blanc.

« Était-ce cet endroit ? » demanda-t-il en lui en tendant un. « Où as-tu rencontré mon père ?

Elle prit la photo et l'étudia, puis hocha la tête. "Oui. Ça a l'air différent maintenant. Je peux voir sur cette photo - ces doux rideaux aux fenêtres et les fleurs qui poussent - que c'était autrefois une belle maison. Mais plus personne n'y habite maintenant. C'est juste vide. Le vent passe parce que les vitres sont cassées. Quand j'étais petit, on y jouait. Nous avions l'habitude de courir sauvagement dans ces collines, et je jouais à la maison avec mes cousins. Ils ont dit que c'était hanté, mais j'ai toujours aimé ça. Je ne sais pas exactement pourquoi. C'était comme mon endroit secret. Parfois, je restais assis à l'intérieur, rêvant de ce que j'allais être.

Il hocha la tête, reprenant la photo et étudiant les personnages comme il l'avait fait tant de fois auparavant, comme s'ils pouvaient répondre à toutes ses questions sur son père.

"Tu n'as pas rêvé de ça," dit-il enfin, levant les yeux.

"Non," dit-elle doucement. "Jamais ça."

Aucun d'eux ne parla pendant quelques minutes. La lumière du soleil traversait les arbres et projetait des ombres sur le sol peint du porche.

"D'accord. C'est encore ton tour, dit-elle au bout d'une minute, se retournant vers lui.

"Mon tour?"

"Dis-moi quelque chose que ton père ne sait pas."

« Je vais à Juilliard », a-t-il dit, les mots se précipitant, aussi brillants que la musique dans la pièce. Il n'en avait encore parlé à personne d'autre qu'à sa mère. "J'étais le premier sur la liste d'attente et j'ai été accepté la semaine dernière. Pendant qu'il était parti.

"Ouah." Elle sourit un peu tristement. "Je pensais plus en termes de votre légume préféré", a-t-elle déclaré. « Mais c'est super, Paul. J'ai toujours pensé que l'université serait géniale.

« Tu allais partir », dit-il, réalisant soudain ce qu'elle avait perdu.

"J'irai. J'irai certainement.

"Je vais probablement devoir payer mes propres frais," proposa Paul, reconnaissant sa détermination farouche, la façon dont elle couvrait la peur. « Mon père veut que j'aie une sorte de plan de carrière sûr. Il déteste l'idée de la musique.

"Tu ne sais pas ça," dit-elle, levant les yeux brusquement. "Tu ne connais pas du tout toute l'histoire de ton père."

Paul ne savait pas quoi répondre à cela, et ils restèrent assis en silence pendant plusieurs minutes. Ils étaient cachés de la rue par un treillis, des vignes de clématites grimpant partout et les fleurs violettes et blanches fleurissant, alors quand deux voitures se sont arrêtées dans l'allée, l'une après l'autre, sa mère et son père rentraient si étrangement au milieu de le jour, Paul les a aperçus dans des éclats de couleur, de chrome brillant. Lui et Rosemary échangèrent des regards. Les portes des voitures se refermèrent en claquant, résonnant contre la maison voisine. Puis il y eut des pas, et les voix calmes et déterminées de ses parents, dans les deux sens, juste au-delà du bord du porche. Rosemary ouvrit la bouche, comme pour appeler, mais Paul leva une main et secoua la tête, et ils restèrent assis ensemble en silence, écoutant.

« Aujourd'hui », dit sa mère. "Cette semaine. Si tu savais, David, combien de peines tu nous as causées.

"Je suis désolé. Tu as raison. J'aurais dû appeler. Je voulais."

« C'est censé être suffisant ? Peut-être que *je vais* m'en aller », a-t-elle dit. "Juste comme ça. Peut-être que je vais partir et revenir avec un beau jeune homme et sans explication. Que penseriez-vous de cela ?

Il y eut un silence, et Paul se souvint de la pile de vêtements clairs abandonnés sur la plage. Il pensa aux nombreuses soirées depuis lesquelles sa mère n'était pas rentrée avant minuit. Les affaires, soupirait-elle toujours, enlevant ses chaussures dans le hall, allant directement au lit. Il regarda Rosemary, qui étudiait ses mains, et il se tint très immobile, la regardant, écoutant, attendant de voir ce qui allait se passer ensuite.

"Ce n'est qu'une enfant," dit enfin son père. « Elle a seize ans et est enceinte, et elle vivait seule dans une maison abandonnée. Je ne pouvais pas la laisser là.

Sa mère soupira. Paul l'imaginait passant une main dans ses cheveux.

"Est-ce une crise de la quarantaine?" demanda-t-elle doucement. "Est-ce que c'est ça ?"

« Une crise de la quarantaine ? La voix de son père était égale, pensive, comme s'il examinait attentivement les preuves. « Je suppose que ça pourrait l'être. Je sais que j'ai heurté une sorte de mur, Norah. À Pittsburgh. J'étais tellement motivé quand j'étais jeune. Je n'avais pas le luxe d'être autre chose. Je suis retourné pour essayer de comprendre certaines choses. Et il y avait Rosemary, dans mon ancienne maison. Cela ne ressemble pas à une coïncidence. Je ne sais pas, je ne peux pas l'expliquer sans avoir l'air un peu fou. Mais s'il te plaît, fais-moi confiance. Je ne suis pas amoureux d'elle. Ce n'est pas comme ça. Ça ne le sera jamais.

Paul regarda Rosemary. Sa tête était penchée pour qu'il ne puisse pas voir son expression, mais ses joues étaient roses. Elle cueillit un ongle déchiré et refusa de croiser son regard.

"Je ne sais pas quoi croire," dit lentement sa mère. « Cette semaine, David, de toutes les semaines. Savez-vous où j'étais tout à l'heure ? J'étais avec Bree, chez l'oncologue. Elle a subi une biopsie la semaine dernière : son sein gauche. C'est une toute petite bosse, son pronostic est bon, mais c'est malin.

« Je ne savais pas, Norah. Je suis désolé."

"Non, ne me touche pas, David."

« Qui est son chirurgien ?

« Ed Jones ».

"Ed va bien."

« Il ferait mieux de l'être. David, ta crise de la quarantaine est la dernière chose dont j'ai besoin.

Paul, écoutant, sentit le monde ralentir un peu. Il pensa à Bree, avec son rire rapide, qui resterait assise pendant une heure à l'écouter jouer, la musique passant entre eux pour qu'ils n'aient pas besoin de parler. Elle fermait les yeux et s'allongeait sur la balançoire en écoutant. Il ne pouvait pas imaginer le monde sans elle.

"Que veux-tu?" demandait son père. « Que veux-tu de moi, Norah ? Je reste, si tu veux, ou je déménage. Mais je ne peux pas renvoyer Rosemary. Elle n'a nulle part où aller.

Il y eut un silence et il attendit, osant à peine respirer, voulant savoir ce que sa mère dirait, et voulant qu'elle ne réponde jamais.

"Et moi?" demanda-t-il en s'étonnant. « Et ce que *je* veux ? »

"Paul?" La voix de sa mère.

« Juste ici », dit-il en prenant sa guitare. "Sur le porche. Moi et Rosemary.

"Oh, bon sang," dit son père. Quelques secondes plus tard, il arriva aux marches. Depuis la nuit dernière, il s'était douché, rasé et enfilé un costume propre. Il était maigre et avait l'air fatigué. Sa mère fit de même, venant se tenir à côté de lui.

Paul se leva et lui fit face. « Je vais à Juilliard, papa. Ils ont appelé la semaine dernière : je suis entré. Et je m'en vais.

Il a donc attendu que son père se lance comme d'habitude : comment une carrière musicale n'était pas fiable, même pas classique. Comment Paul avait tant d'options qui s'offraient à lui ; il pouvait toujours jouer, et toujours prendre plaisir à jouer, même s'il gagnait sa vie autrement. Il attend que son père soit ferme, raisonnable et résistant,

pour que Paul puisse donner libre cours à sa colère. Il était tendu, prêt, mais à sa grande surprise, son père hocha seulement la tête.

"Bien pour toi," dit son père, puis son visage s'adoucit un instant de plaisir, le froncement d'inquiétude s'estompant sur son front. Quand il parla, sa voix était calme et sûre. « Paul, si c'est ce que tu veux, alors vas-y. Allez travailler dur et soyez heureux.

Paul se tenait mal à l'aise sur le porche. Toutes ces années, chaque fois que lui et son père se parlaient, il avait l'impression de se heurter à un mur. Et maintenant, le mur avait mystérieusement disparu, mais il courait toujours, étourdi et incertain, dans l'espace ouvert.

"Paul?" dit son père. "Je suis fier de toi, fils."

Tout le monde le regardait maintenant, et il avait les larmes aux yeux. Il ne savait pas quoi dire, alors il s'est mis à marcher, d'abord juste pour se cacher, pour ne pas s'embarrasser, puis il courait vraiment, la guitare toujours à la main.

"Paul!" sa mère l'appela, et quand il se retourna, courant quelques pas en arrière, il vit à quel point elle était pâle, ses bras croisés sur sa poitrine, ses cheveux nouvellement striés se soulevant dans la brise. Il pensa à Bree, à ce que sa mère lui avait dit, à quel point elles étaient devenues semblables, sa mère et sa tante, et il eut peur. Il se souvenait de son père dans le vestibule, ses vêtements crasseux, sa barbe de 3 jours prenant la forme grossière d'une barbe, ses cheveux en bataille. Et maintenant, ce matin, propre et calme, mais encore changé. Son père, impeccable, précis, sûr de tout, était devenu quelqu'un d'autre. Derrière, à moitié masquée par la clématite, Rosemary écoutait, les bras croisés, les cheveux lâchés, tombant sur ses épaules maintenant, et il l'imaginait dans cette maison perchée sur la colline, parlant avec son père, prenant le bus avec lui. pendant tant de longues heures, en quelque sorte une partie de ce changement chez son père, et encore une fois il avait peur de ce qui leur arrivait à tous.

Alors il a couru.

C'était une journée ensoleillée, déjà chaude. M. Ferry, Mme Pool, ont fait signe de leurs porches. Paul a levé la guitare en guise de salut et a continué à courir. Il était à trois rues de chez lui, cinq, dix. De l'autre côté de la rue, devant un bungalow bas, une voiture vide roulait. Le propriétaire avait probablement oublié quelque chose, avait couru à l'intérieur pour attraper une mallette ou une veste. Paul marqua une pause. C'était une Gremlin beige, la voiture la plus laide de l'univers, bordée de rouille. Il traversa la rue, ouvrit la portière du conducteur et se glissa à l'intérieur. Personne n'a crié; personne n'est venu en courant de la maison. Il ferma la porte d'un coup sec et ajusta le siège, se laissant de la place pour les jambes. Il posa la guitare sur le siège à côté de lui. La voiture était une automatique, parsemée d'emballages de bonbons et de paquets de cigarettes vides. C'était un raté qui possédait cette voiture, pensa-t-il, une de ces dames qui portaient trop de maquillage et qui travaillaient comme secrétaire dans

un endroit mort et spasmodique, comme les teinturiers, peut-être, ou la banque. Il a mis la voiture en marche et a reculé.

Toujours rien : pas de cris, pas de sirènes. Il engagea DRIVE et s'éloigna.

Il n'avait pas beaucoup conduit, mais cela ressemblait beaucoup à du sexe : si vous faisiez semblant de savoir ce qui se passait, alors très vite vous le saviez, et c'était alors une seconde nature. Près du lycée, Ned Stone et Randy Delaney traînaient au coin de la rue, lançaient des mégots dans l'herbe avant d'entrer, et il cherchait Lauren Lobeglio, qui se tenait parfois là avec eux, dont l'haleine était souvent sombre et enfumée quand il l'a embrassée.

La guitare a glissé. Il s'arrêta et l'attacha avec une ceinture de sécurité. Un Gremlin, merde. À travers la ville maintenant, s'arrêtant soigneusement à chaque lumière, la journée vibrante et bleue. Il pensa aux yeux de Rosemary, remplis de larmes. Il n'avait pas voulu lui faire de mal, mais il l'avait fait. Et quelque chose s'était passé, quelque chose avait changé. Elle en faisait partie et il n'en faisait pas partie, même si le visage de son père s'était rempli, juste un instant, de bonheur à cette nouvelle.

Paul conduisait. Il ne voulait pas être dans cette maison quoi qu'il arrive ensuite. Il atteignit l'autoroute où la route se séparait et se dirigeait vers l'ouest, jusqu'à Louisville. La Californie brillait dans son esprit : de la musique là-bas et une plage sans fin. Lauren Lobeglio s'attacherait à quelqu'un de nouveau. Elle ne l'aimait pas et il ne l'aimait pas ; elle était comme une dépendance, et ce qu'ils faisaient avait une noirceur, un poids. Californie. Bientôt, il serait sur la plage, jouant dans un groupe et vivant bon marché et facile tout l'été. À l'automne, il trouverait un moyen de se rendre à Juilliard. Faire de l'auto-stop à travers le pays, peut-être. Il ouvrit complètement sa fenêtre, laissant entrer l'air du printemps. Le Gremlin atteignit à peine 55 même avec son pied appuyant sur la pédale au sol. Pourtant, il avait l'impression de voler.

Il était déjà venu par ici, lors de voyages scolaires réguliers au zoo de Louisville et plus tôt, lors de ces promenades sauvages que sa mère avait faites quand il était petit, quand il était allongé sur la banquette arrière à regarder les feuilles et les branches et les lignes téléphoniques clignoter à la fenêtre. Elle avait chanté, fort, avec la radio, sa voix vacillante, lui promettant qu'ils s'arrêteraient pour une glace, pour une friandise, s'il voulait juste être bon, tais-toi. Toutes ces années, il avait été bon, mais cela n'avait fait aucune différence. Il avait découvert la musique et mis tout son cœur dans le silence de cette maison, dans le trou que la mort de sa sœur avait fait dans leur vie, et cela n'avait pas d'importance non plus. Il avait essayé aussi fort qu'il le pouvait de faire en sorte que ses parents lèvent les yeux de leur vie et entendent la beauté, la joie qu'il avait découvertes. Il avait tellement joué et il était devenu si bon. Et pourtant, pendant tout ce temps, ils n'avaient jamais levé les yeux, pas une seule fois, pas avant que Rosemary n'ait franchi la porte et n'ait tout modifié. Ou peut-être qu'elle n'avait rien changé du tout. Peut-être était-ce juste que sa présence jetait une lumière nouvelle et révélatrice sur leur vie, changeant la composition. Après tout, une image peut être mille choses différentes.

Il posa sa main sur la guitare, sentant le bois chaud, réconforté. Il appuya sur la pédale jusqu'au sol, grimpa entre les parois calcaires où l'autoroute avait été creusée dans la colline, puis il descendit vers la courbe de la rivière Kentucky, en volant. Le pont chantait sous ses pneus. Paul conduisait et conduisait, essayant de faire autre chose que de penser.

IV

AU-DELÀ DE LA PORTE VITRÉE DE NORAH, LE BUREAU RONDAIT. Neil Simms, le directeur du personnel d'IBM, franchit les portes extérieures, un éclair de costume sombre, chaussures cirées. Bree, qui s'était arrêtée dans la salle de réception pour récupérer les fax, se retourna pour le saluer. Elle portait un costume de lin jaune et des chaussures jaune foncé ; un bracelet en or fin glissa le long de son poignet alors qu'elle tendait la main pour lui serrer la main. Elle était devenue mince et acérée sous son élégance. Pourtant, son rire était léger, voyageant à travers la vitre jusqu'à l'endroit où Norah était assise avec le téléphone dans une main, le dossier glacé qu'elle avait passé des semaines à préparer sur son bureau, IBM en grosses lettres noires sur le devant.

« Écoute, Sam, dit Norah. "Je t'ai dit de ne pas m'appeler, et je le pensais."

Un courant profond et frais de silence jaillit contre son oreille. Elle imagina Sam à la maison, travaillant près du mur de fenêtres donnant sur le lac. C'était un analyste financier, et Norah l'avait rencontré dans le parking il y a six mois, dans la lumière en béton trouble près de l'ascenseur. Ses clés avaient glissé et il les avait attrapées en l'air, rapides et fluides, ses mains clignotant comme des poissons. *Le vôtre?* avait-il demandé, avec un sourire facile et rapide – une plaisanterie, puisqu'ils étaient les deux seuls dans le coin. Norah, emplie d'un rush familier, une sorte de sombre chute délicieuse, avait hoché la tête. Ses doigts effleurèrent sa peau ; les clés tombèrent froidement contre sa paume.

Cette nuit-là, il a laissé un message sur sa machine. Le cœur de Norah s'était accéléré, remué à sa voix. Pourtant, à la fin de l'enregistrement, elle s'était forcée à s'asseoir et à compter ses affaires - courtes et longues, passionnées et détachées, amères et amicales - au fil des ans.

Quatre. Elle avait écrit le numéro, des stries sombres et émoussées de graphite sur le bord du journal du matin. A l'étage, l'eau coulait dans la baignoire. Paul était dans la salle familiale, jouant encore et encore le même accord sur sa guitare. David était dehors, travaillant dans sa chambre noire – tellement d'espace entre eux, toujours. Norah était entrée dans chacune de ses affaires avec un sentiment d'espoir et de nouveaux départs, emportée par la précipitation des réunions secrètes, de la nouveauté et de la surprise. Après Howard, deux autres, éphémères et doux, suivis d'un autre, plus long. Chacune avait commencé à des moments où elle pensait que le grondement du silence dans sa maison la rendrait folle, où l'univers mystérieux d'une autre présence, de n'importe quelle présence, lui avait paru comme un réconfort.

« Norah, s'il te plaît, écoute juste », disait Sam maintenant : un homme énergique, une sorte de brute dans les négociations, une personne qu'elle n'appréciait même pas

particulièrement. Dans la salle de réception, Bree se retourna pour lui jeter un coup d'œil, interrogateur, impatient. Oui, Norah fit un geste à travers la vitre, elle se dépêcherait. Ils avaient courtisé ce compte IBM pendant près d'un an ; elle se dépêcherait certainement. "Je veux juste poser des questions sur Paul", insistait Sam. « Si vous avez entendu quelque chose. Parce que je suis là pour toi, d'accord ? Entends-tu ce que je dis, Norah ? Je suis totalement, absolument, là pour toi.

« Je t'entends », dit-elle, en colère contre elle-même – elle ne voulait pas que Sam parle de son fils. Paul était parti depuis vingt-quatre heures maintenant ; une voiture à trois pâtés de maisons manquait aussi. Elle l'avait regardé partir après cette scène tendue sur le porche, essayant de se rappeler ce qu'elle avait dit, ce qu'il avait entendu, peinée par la confusion sur son visage. David avait fait ce qu'il fallait, en donnant sa bénédiction à Paul, mais d'une manière ou d'une autre, cela aussi, l'étrangeté même de cela, avait aggravé le moment. Elle avait vu Paul s'enfuir, emportant sa guitare, et elle avait failli le poursuivre. Mais sa tête lui faisait mal, et elle s'était laissée aller à penser qu'il avait peut-être besoin de temps pour régler ça par lui-même. De plus, il n'irait sûrement pas loin – où pourrait-il aller, après tout ?

« Norah ? » dit Sam. « Norah, ça va ? »

Elle ferma brièvement les yeux. La lumière du soleil ordinaire réchauffait son visage. Les fenêtres de la chambre de Sam étaient pleines de prismes et, en ce matin brillant, la lumière et les couleurs changeaient, vivantes, sur toutes les surfaces. *C'est comme faire l'amour dans une discothèque*, lui avait-elle dit une fois, mi-plaignante, mi-enchantée, de longs traits de couleur bougeant sur ses bras, sa propre peau pâle. Ce jour-là, comme tous les jours depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Norah avait eu l'intention d'en finir. Puis Sam avait tracé le rayon de lumière panaché sur sa cuisse avec son doigt, et lentement, elle avait senti ses propres arêtes vives commencer à s'adoucir, à s'estomper, ses émotions se mêlant les unes aux autres dans une séquence mystérieuse, de l'indigo le plus sombre à l'or, la réticence se transformant, mystérieusement, en désir.

Pourtant, le plaisir n'a jamais duré après le retour à la maison.

« Je me concentre sur Paul en ce moment », a-t-elle dit, puis, brusquement, elle a ajouté : « Écoutez, Sam, j'en ai assez, en fait. J'étais sérieux l'autre jour. Ne m'appelle plus.

"Tu es vexé."

"Oui. Mais je le pense. Ne m'appelle pas. Plus jamais."

Elle a raccroché. Sa main tremblait ; elle l'a appuyé à plat sur son bureau. Elle ressentait la disparition de Paul comme une punition : pour la longue colère de David, pour la sienne. La voiture qu'il avait volée avait été retrouvée abandonnée dans une rue latérale de Louisville la nuit dernière, mais il n'y avait aucune trace de Paul. Et donc elle et David attendaient, se déplaçant impuissants à travers les couches silencieuses de leur

maison. La fille de Virginie-Occidentale dormait toujours sur le canapé-lit du salon. David ne l'a jamais touchée, lui a à peine parlé sauf pour lui demander si elle avait besoin de quelque chose. Et pourtant Norah a senti quelque chose entre eux deux, une connexion émotionnelle, vivante et chargée positivement, qui l'a transpercée autant, peut-être plus, que n'importe quelle liaison physique l'aurait fait.

Bree frappa à la vitre, puis ouvrit la porte de quelques centimètres.

"Tout va bien? Parce que Neil est là, d'IBM.

"Je vais bien," dit Norah. "Comment allez-vous? Êtes-vous d'accord?"

"C'est bon pour moi d'être ici," dit Bree vivement, fermement. "Surtout avec tout le reste qui se passe."

Norah hocha la tête. Elle avait appelé les amis de Paul et David avait appelé la police. Toute la nuit et ce matin, elle avait arpenté la maison en peignoir, buvant du café et imaginant tous les désastres possibles. La chance de venir travailler, de se concentrer au moins en partie sur autre chose, lui avait semblé un sanctuaire. « J'arrive tout de suite », dit-elle.

Le téléphone recommença à sonner alors qu'elle se levait, et Norah laissa une vague de colère lasser la pousser à travers la porte. Elle ne laisserait pas Sam la secouer, elle ne le laisserait pas gâcher cette réunion, elle ne le ferait pas. Ses autres affaires s'étaient terminées différemment, rapidement ou lentement, à l'amiable ou non, mais aucune avec cet élément de malaise. *Plus jamais ça*, pensa-t-elle. *Que ce soit fini, et plus jamais.*

Elle se dépêcha de traverser le hall, mais Sally l'arrêta à la réception en lui tendant le téléphone. « Tu ferais mieux de prendre ça, chérie, dit-elle. Norah sut tout de suite ; elle prit le récepteur en tremblant.

"Ils l'ont trouvé." La voix de David était calme. « La police vient d'appeler. Ils l'ont trouvé à Louisville, vol à l'étalage. Notre fils a été surpris en train de voler du fromage.

"Il va bien, alors," dit-elle, relâchant un souffle qu'elle n'avait pas réalisé qu'elle avait retenu tout ce temps, le sang revenant au bout de ses doigts. Oh! Elle était à moitié morte et ne le savait pas.

« Oui, il va bien. Faim, apparemment. Je suis en route pour le chercher. Veux tu venir?"

« Je devrais peut-être y aller. Je ne sais pas, David. Vous pourriez dire la mauvaise chose. *Tu restes ici avec ta copine*, a-t-elle presque ajouté.

Il soupira. « Je me demande quelle serait la bonne chose à dire, Norah ? J'aimerais vraiment savoir. Je suis fier de lui et je le lui ai dit. Il s'est enfui et a volé une voiture.

Alors, je me demande, quelle serait la bonne chose à dire ? »

Trop peu, trop tard, voulait-elle dire. *Et qu'en est-il de votre petite amie?* Mais elle n'a rien dit.

« Norah, il a dix-huit ans. Il a volé une voiture. Il doit prendre ses responsabilités. »

« Vous avez cinquante et un ans », a-t-elle lancé. "Toi aussi."

Il y eut alors un silence ; elle l'imaginait debout dans son bureau, si rassurant dans sa blouse blanche, les cheveux argentés. Personne en le voyant n'aurait pu imaginer comment il était rentré à la maison : mal rasé, ses vêtements déchirés et sales, une fille enceinte dans un manteau noir usé à ses côtés.

"Écoutez, donnez-moi juste l'adresse", a-t-elle dit. "Je te retrouverai là-bas."

« Il est au poste de police, Norah. Centrale de réservation. Où pensez-vous, le zoo? Mais bien sûr, accrochez-vous. Je te donnerai l'adresse.

Alors que Norah l'écrivait, elle leva les yeux pour voir Bree fermer la porte d'entrée derrière Neil Simms.

« Paul va-t-il ? » a demandé Bree.

Norah hocha la tête, trop émue, trop soulagée pour parler. Entendre son nom avait rendu la nouvelle réelle. Paul était en sécurité, peut-être menotté mais en sécurité. Vivant. Le personnel de bureau, planant dans la salle de réception, a commencé à applaudir et Bree a traversé la pièce pour l'embrasser. Si maigre, pensa Norah, les larmes aux yeux ; les omoplates de sa sœur étaient délicates et acérées, comme des ailes.

— Je vais conduire, dit Bree en lui prenant le bras. "Allez. Dites-le-moi au fur et à mesure.

Norah se laissa conduire dans le couloir et dans l'ascenseur, jusqu'à la voiture dans le garage. Bree traversa les rues bondées du centre-ville pendant que Norah parlait, le soulagement la traversant comme un vent.

« Je n'arrive pas à y croire », dit-elle. « Je suis resté éveillé toute la nuit. Je sais que Paul est un adulte maintenant. Je sais que dans quelques mois, il partira pour l'université, et je n'aurai aucune idée de l'endroit où il se trouve à un moment donné. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter.

"C'est toujours ton bébé."

"Toujours. C'est dur de le laisser partir. Plus dur que je ne le pensais.

Ils passaient devant les bâtiments bas et ternes d'IBM, et Bree leur fit signe de la main. "Salut, Neil," dit-elle. "A bientôt."

"Tout ce travail." Nora soupira.

« Oh, ne t'inquiète pas. Nous ne perdrons pas le compte », a déclaré Bree. "J'étais très, très charmant. Et Neil est un père de famille. Il est aussi, je suppose, le genre qui aime une demoiselle en détresse.

« Vous retardez la cause », rétorqua Norah, se souvenant de Bree dans la lumière tamisée de la salle à manger il y a longtemps, agitant des brochures sur l'allaitement.

Bree éclata de rire. "Pas du tout. J'ai juste appris à travailler avec ce que j'ai. Nous obtiendrons le compte, ne vous inquiétez pas.

Nora n'a pas répondu. Des clôtures blanches brillaient et se brouillaient contre l'herbe luxuriante. Les chevaux se tenaient calmement dans leurs champs; des séchoirs à tabac, gris patinés, étaient adossés à un coteau, puis à un autre. Au début du printemps, Derby bientôt, les redbuds fleurissent. Ils traversèrent la rivière Kentucky, boueuse et scintillante. Dans un champ juste au-delà du pont, une seule jonquille s'est agitée, un éclair lumineux de beauté, disparu. Combien de fois avait-elle parcouru cette route, le vent dans les cheveux, la rivière Ohio l'attirant par sa promesse, sa beauté rapide et ondulante ? Elle avait renoncé au gin, aux promenades balayées par le vent ; elle avait acheté cette entreprise de voyage et l'avait fait grandir; elle avait changé sa vie. Mais une prise de conscience lui vint maintenant clairement, soudainement, comme une nouvelle lumière crue dans la pièce : elle n'avait jamais cessé de courir. À San Juan et Bangkok, Londres et Alaska. Dans les bras d'Howard et des autres, jusqu'à Sam et jusqu'à ce moment.

"Je ne peux pas te perdre, Bree." dit-elle. "Je ne sais pas comment tu es si calme à propos de tout, parce que j'ai l'impression d'avoir heurté un mur." Elle se souvenait de David disant la même chose hier, debout dans l'allée, essayant d'expliquer pourquoi il avait ramené la jeune Rosemary à la maison. Que lui était-il arrivé à Pittsburgh, pour qu'il soit si changé ?

"Je suis calme," dit Bree, "parce que tu ne vas pas me perdre."

"Bien. Je suis content que tu sois si sûr. Parce que je ne pouvais pas le supporter.

Ils roulèrent en silence pendant quelques kilomètres.

"Tu te souviens de ce vieux canapé bleu miteux que j'avais?" demanda enfin Bree.

— Vaguement, dit Norah en s'essuyant les yeux. « Qu'en est-il ?

Un séchoir à tabac, un autre et une longue étendue de verdure.

« J'ai toujours pensé qu'il était si beau, ce canapé. Puis un jour - c'était pendant une période vraiment sombre de ma vie - la lumière entrait différemment dans la pièce, de la neige à l'extérieur ou quelque chose comme ça, et j'ai réalisé que le vieux canapé était complètement décrépit, seulement maintenu par la poussière. Je savais que je devais faire quelques changements. Elle jeta un coup d'œil à la voiture en souriant. "Alors je suis venu travailler pour vous."

« Une période sombre ? Norah a répété. "J'ai toujours imaginé que ta vie était si glamour. A côté du mien, en tout cas. Je ne savais pas que tu avais traversé une période sombre, Bree. Ce qui s'est passé?"

"Cela n'a pas d'importance. C'est de l'histoire ancienne. Mais j'étais éveillé la nuit dernière aussi. J'ai le même genre de sentiment : quelque chose est en train de changer. C'est drôle comme les choses semblent différentes, tout à coup. Ce matin, je me suis retrouvé à regarder la lumière entrer par la fenêtre de la cuisine. Cela faisait un long rectangle sur le sol, et les ombres de nouvelles feuilles s'y déplaçaient, faisant tous leurs motifs. Une chose si simple, mais c'était beau.

Norah étudia le profil de Bree, se souvenant d'elle telle qu'elle avait été, insouciante, audacieuse et assurée dans son audace, debout sur les marches du bâtiment administratif. Où était passée cette jeune fille ? Comment était-elle devenue cette femme si maigre et déterminée, si forte et si solitaire ?

— Oh, Bree, réussit enfin Norah.

"Ce n'est pas une condamnation à mort, Norah." Bree parlait maintenant d'une voix croustillante, concentrée et déterminée, comme si elle donnait un aperçu des comptes clients. « Plus comme un appel au réveil. J'ai fait quelques lectures, et mes chances sont vraiment très bonnes. Et je pensais ce matin que s'il n'y a pas de groupe de soutien pour les femmes comme moi, je vais en créer un.

Nora sourit. « Cela vous ressemble. C'est la chose la plus rassurante que vous ayez jamais dite. Ils roulèrent encore quelques minutes en silence, puis Norah ajouta : « Mais tu ne me l'as pas dit. Toutes ces années, quand tu étais malheureux. Tu ne me l'as jamais dit."

« Bien », dit Bree. "Je te le dis maintenant."

Norah posa sa main sur le genou de Bree, sentant la chaleur de sa sœur, sa maigreur.

"Que puis-je faire?"

« Continuez, jour après jour. Je suis sur la liste de prière à l'église, et ça aide.

Norah regarda sa sœur, ses cheveux courts stylés, son profil pointu, se demandant comment répondre. Il y a environ un an, Bree avait commencé à fréquenter une petite église épiscopale près de chez elle. Norah l'avait accompagnée une fois, mais le service, avec ses rituels complexes d'agenouillement et de station debout, de prière et de silence, l'avait fait se sentir inepte, une étrangère. Elle s'était assise, jetant des regards furtifs aux autres sur les bancs, se demandant ce qu'ils ressentaient, ce qui les avait poussés à sortir du lit et à venir ici à l'église en ce beau dimanche matin. Il était difficile de voir le moindre mystère, difficile de voir autre chose que la claire lumière et un groupe de personnes fatiguées, pleines d'espoir et dévouées. Elle n'y était jamais retournée, mais maintenant elle se retrouvait soudain, farouchement reconnaissante du réconfort que sa sœur avait recueilli, de tout ce qu'elle avait trouvé dans cette église silencieuse que Norah n'avait pas vue.

Le monde défilait : l'herbe, les arbres, le ciel. Puis, de plus en plus, des immeubles. Ils étaient entrés dans Louisville maintenant, et Bree se fondait dans le trafic dense de la I-71, dans des voies rapides pleines de voitures qui se précipitaient. Le parking du poste de police était presque plein, scintillant légèrement sous le soleil de midi. Ils sortirent de la voiture, leurs portes claquées résonnant, et marchèrent le long d'un trottoir en béton bordé d'une série de petits buissons fatigués, à travers les portes tournantes, et dans la faible lumière sous-marine à l'intérieur.

Paul était sur un banc de l'autre côté de la pièce, courbé, les coudes sur les genoux et les mains pendantes entre eux. Le cœur de Norah se serra. Elle passa devant le bureau et les officiers, pataugeant dans cet air épais vert de mer jusqu'à son fils. Il faisait chaud dans la chambre. Un ventilateur tournait presque imperceptiblement contre les carreaux acoustiques tachés du plafond. Elle s'assit à côté de Paul sur le banc. Il ne s'était pas baigné, ses cheveux étaient épais et gras, et sous la puanteur de la sueur et des vêtements sales, l'odeur des cigarettes s'accrochait à lui. Des odeurs âcres et piquantes, des odeurs d'homme. Ses doigts étaient calleux, durs à cause de la guitare. Il avait sa propre vie maintenant, sa vie secrète. Cela l'humilia soudainement de découvrir qu'il était tellement sa propre personne. D'elle, oui, toujours ça, mais plus la sienne.

"Je suis contente de te voir," dit-elle doucement. « J'étais inquiet, Paul. Nous l'étions tous.

Il la regarda, ses yeux sombrement en colère et suspicieux, et se détourna soudainement, retenant ses larmes.

« Je pue », dit-il.

« Ouais », acquiesça Norah. "Tu le fais vraiment."

Il scanna le hall d'entrée, son regard s'attardant sur Bree, qui se tenait au bureau, puis sur le tourbillon et le flash des portes tournantes.

"Donc. J'imagine que j'ai de la chance qu'il n'ait pas pris la peine de venir.

David, il voulait dire. Une telle douleur dans sa voix. Une telle colère.

« Il arrive », dit Norah, gardant sa voix calme. « Il sera là d'une minute à l'autre. Bree m'a conduit. Volé, vraiment.

Elle avait voulu le faire sourire, mais il hocha seulement la tête.

"Est-ce qu'elle va bien?"

« Oui », dit Norah en pensant à leur conversation dans la voiture. "Elle va bien."

Il hocha de nouveau la tête. "Bien. C'est bien. Je parie que papa est énervé.

"Compte là-dessus."

"Est-ce que je vais en prison ?" La voix de Paul était très douce.

Elle prit une inspiration. "Je ne sais pas. J'espère que non. Mais je ne sais pas.

Ils étaient assis en silence. Bree parlait à un officier, hochant la tête, faisant des gestes. Au-delà, la porte tournante tournait et tournait, scintillant de lumière et d'obscurité, renversant des étrangers à l'intérieur ou à l'extérieur, un par un, puis ce fut David qui traversait à grands pas le sol en terrazzo, ses chaussures noires grinçant, son expression sérieuse et impassible, impossible à lire. Norah se tendit et sentit Paul se tendre à côté d'elle. À son grand étonnement, David se dirigea droit vers Paul et l'attrapa dans une étreinte puissante et muette.

« Vous êtes en sécurité, dit-il. "Dieu merci."

Elle prit une profonde inspiration, reconnaissante pour ce moment. Un officier à la coupe blanche et aux yeux bleus saisissants traversa la pièce, un bloc-notes sous le bras. Il a serré la main de Norah, celle de David. Puis il se tourna vers Paul.

"Ce que j'aimerais faire, c'est vous mettre dans le slammer", a-t-il dit sur le ton de la conversation. « Un garçon malin comme toi. Je ne sais pas combien j'en ai vu au fil des ans, des garçons pensant qu'ils sont si durs, des garçons qui se font lâcher encore et encore, jusqu'à ce qu'ils finissent par avoir de vrais ennuis. Ensuite, ils vont en prison pour une longue période et découvrent qu'ils ne sont pas durs du tout. C'est dommage. Mais il semble que vos voisins pensent qu'ils vous rendent service et ne porteront pas plainte pour la voiture. Alors puisque je ne peux pas t'enfermer, je te laisse sous la garde de tes parents.

Paul hocha la tête. Ses mains tremblaient ; il les fourra dans ses poches. Ils regardèrent tous l'officier déchirer un papier de son bloc-notes, le tendre à David et retourner lentement vers le bureau.

— J'ai appelé les Boland, expliqua David en pliant les papiers et en les mettant dans sa poche de poitrine. « Ils étaient raisonnables. Cela aurait pu être bien pire, Paul. Mais ne pensez pas que vous ne rembourserez pas chaque centime de ce qu'il en coûtera pour faire réparer cette voiture. Et ne pensez pas que votre vie va être très heureuse pendant un bon bout de temps. Pas d'amis. Pas de vie sociale.

Paul hocha la tête en déglutissant.

"Je dois répéter", a-t-il dit. "Je ne peux pas laisser tomber le quatuor."

"Non," dit David. "Ce que vous ne pouvez pas faire, c'est voler une voiture à nos voisins et vous attendre à ce que la vie continue comme d'habitude."

Norah sentit Paul, si tendu à côté d'elle et si en colère. *Laisse tomber*, se surprit-elle à penser en voyant le muscle bouger dans la mâchoire de David. *Laissez-le tranquille, tous les deux. C'est assez.*

"Bien," dit Paul. « Alors je ne rentre pas à la maison. Je préfère aller en prison.

"Eh bien, je peux certainement arranger ça," répondit David, son ton dangereusement froid.

« Allez-y, dit Paul. « Arrangez-vous. Parce que je suis musicien. Et je vais bien. Et je préfère dormir dans la rue que d'y renoncer. Merde, je préférerais être mort.

Il y a eu un moment, un battement de coeur. Quand David ne répondit pas, les yeux de Paul se rétrécirent.

« Ma sœur ne sait pas à quel point elle l'a, dit-il.

Norah, qui s'était tenue très immobile, ressentit les mots comme des éclats de glace, un chagrin dur, brillant, perçant. Avant qu'elle ne sache ce qu'elle avait fait, elle avait giflé Paul au visage. Le chaume de sa nouvelle barbe était rugueux contre sa paume – c'était un homme, ce n'était plus un garçon, et elle l'avait durement frappé. Il se retourna, choqué, une marque rouge apparaissant déjà sur sa joue.

« Paul, dit David, n'aggrave pas les choses. Ne dis pas des choses que tu regretteras pour le reste de ta vie.

La main de Norah piquait toujours ; son sang s'est précipité. « Nous allons rentrer à la maison », dit-elle. "Nous allons régler ça à la maison."

"Je ne sais pas. Une nuit en prison pourrait lui faire du bien.

« J'ai perdu un enfant », dit-elle en se tournant vers lui. "Je n'en perdrai pas un autre."

Maintenant, David avait l'air abasourdi, comme si elle l'avait giflé aussi. Le ventilateur de plafond claqua et la porte tournante tourna avec *des bruits rythmés*.

"Très bien," dit David. « C'est peut-être vrai. Tu as peut-être raison de ne pas faire attention à moi. Dieu sait que je suis désolé pour les choses que j'ai faites pour vous faire échouer tous les deux.

"David?" dit Norah en se détournant, mais il ne répondit pas. Elle le regarda traverser la pièce et entrer par la porte tournante. Dehors, il était visible un instant, un homme d'âge moyen dans une veste sombre, faisant partie de la foule, puis disparu. Le ventilateur du plafond cliquait au milieu des odeurs de chair aigre, de frites et de liquide de nettoyage.

« Je ne voulais pas dire... » commença Paul.

Norah leva la main. "Ne le faites pas. S'il te plaît. Ne dis plus un mot.

C'est Bree, calme et efficace, qui les a conduits jusqu'à la voiture. Ils ouvraient les vitres contre la puanteur de Paul, et Bree conduisait, ses doigts fins immobiles sur le volant. Norah, maussade, y prêta peu d'attention, et il fallut près d'une demi-heure avant qu'elle ne se rende compte qu'ils n'étaient plus sur une autoroute mais roulaient plus lentement, sur des routes plus petites, à travers la campagne printanière éclatante. Des champs, à peine verdissant, brillaient aux fenêtres, et des branches avec leurs bourgeons à peine éclos.

"Où vas-tu?" demande Nora.

"Dans une petite aventure", a déclaré Bree. "Tu verras."

Norah ne voulait pas regarder les mains de Bree, si osseuses, les veines bleues visibles. Elle jeta un coup d'œil à Paul dans le rétroviseur. Il était assis, pâle et maussade, les bras croisés, avachi, visiblement furieux, visiblement souffrant. Elle avait mal agi là-bas, s'en prenant à David comme cela, giflant Paul; elle n'avait fait qu'empirer les choses. Ses yeux en colère rencontrèrent les siens dans le miroir, et elle se souvint de sa douce main dodue de bébé pressée contre sa joue, de son rire qui résonnait dans les pièces. Un autre garçon en somme, cet enfant. Où était-il allé ?

"Quel genre d'aventure ?" Paul a demandé.

"Eh bien, en fait, j'essaie de trouver l'abbaye de Gethsémani."

"Pourquoi?" demande Nora. "Est-ce à proximité?"

Bree hocha la tête. "C'est supposé être. J'ai toujours voulu le voir, et en chemin j'ai réalisé à quel point nous étions proches. J'ai pensé, pourquoi pas ? C'est une si belle journée.

C'était joli, le ciel d'un bleu clair, pâle à l'horizon, les arbres vifs et vivants, flottant dans la brise. Ils roulèrent sur les routes étroites pendant encore dix minutes, puis Bree se gara sur le bord de la route et commença à fouiller sous le siège.

« Je suppose que je n'ai pas apporté de carte », dit-elle en s'asseyant.

"Vous n'apportez jamais de carte", a répondu Norah, réalisant à ce moment-là que cela avait été vrai pour Bree toute sa vie. Pourtant, cela ne semblait pas avoir d'importance. Elle et David avaient commencé avec toutes sortes de cartes, et regardez où ils en étaient maintenant.

Bree s'était arrêtée près de deux fermes, modestes et blanches, les portes bien fermées et personne en vue, les granges à tabac, argentées par le temps, ouvertes sur les collines lointaines. C'était la saison des semailles. Au loin, des tracteurs ont rampé à travers les champs nouvellement labourés, et les gens ont suivi, tendant la main pour planter les plants de tabac vert vif dans la terre sombre. Au bout du chemin, au fond du champ, il y avait une petite église blanche, ombragée de vieux sycomores, bordée d'une rangée de pensées violettes. A côté de cette église se trouvait un cimetière dont les vieilles pierres penchaient derrière une clôture en fer forgé. Cela ressemblait tellement à l'endroit où sa fille avait été enterrée que Norah retenait son souffle, se souvenant de ce jour de mars jadis, l'herbe humide sous ses pieds, les nuages bas pressés, et David silencieux et distant à côté d'elle. *Cendres en cendres, poussière en poussière*, et le monde connu s'était déplacé sous leurs pieds.

« Allons à l'église, dit-elle. "Quelqu'un là-bas pourrait le savoir."

Ils ont roulé sur la route, et elle et Bree sont descendues de la voiture près de l'église, se sentant citadines et déplacées dans leurs vêtements de travail. La journée était très calme, presque chaude, la lumière du soleil scintillant à travers les feuilles. L'herbe contre les chaussures jaunes de Bree était vert foncé et luxuriante. Norah posa sa main sur le bras maigre de Bree, le lin jaune à la fois doux et croustillant.

« Vous allez ruiner ces chaussures », a-t-elle dit.

Bree baissa les yeux, hocha la tête et les enleva. « Je demanderai au presbytère », dit-elle. "La porte d'entrée est ouverte."

« Allez-y, dit Norah. Nous attendrons ici.

Bree se baissa pour ramasser ses chaussures, puis se fraya un chemin à travers l'herbe verte et luxuriante, quelque chose de jeune fille et de vulnérable dans ses jambes pâles, ses pieds chaussés. Ses chaussures jaunes se balançaient de sa main. Norah se souvint d'elle, soudain, courant dans un champ derrière la maison de leur enfance, des rires flottant dans l'air ensoleillé. *Portez-vous bien*, pensa-t-elle en regardant. *Oh, ma sœur, portez-vous bien.*

« Je vais me promener », dit-elle à Paul, toujours avachi sur la banquette arrière. Elle le laissa là et suivit le chemin de gravier jusqu'au cimetière. La porte de fer s'ouvrit facilement et Norah erra parmi les pierres, grises et usées. Elle n'était pas allée sur la tombe de la ferme de Bentley depuis des années. Elle regarda Paul. Il sortait de la voiture en s'étirant, les yeux masqués par des lunettes noires.

La porte de l'église était rouge. Il s'ouvrit silencieusement lorsque Norah le toucha. Le sanctuaire était sombre et frais, et les vitraux étaient en feu, des images de saints et de scènes bibliques, des colombes et du feu ressemblant à des bijoux. Norah pensa à la chambre de Sam, à l'émeute des couleurs qui s'y trouvait, et à quel point cela semblait paisible en contraste, les couleurs stables, fixes, tombant dans l'air. Un livre d'or était ouvert, et elle l'a signé dans son écriture fluide, se souvenant de l'ex-religieuse qui lui avait enseigné l'écriture cursive. Norah s'attarda. Peut-être était-ce simplement le silence qui la fit faire quelques pas dans l'allée centrale vide : le silence et ce sentiment de paix et de vide, la façon dont la lumière tombait à travers les vitraux, l'air poussiéreux. Norah a traversé cette lumière : rouge, bleu foncé, or.

Les bancs sentaient l'encaustique pour meubles. Elle s'est glissée dans un. Il y avait des genoux en velours bleu, un peu poussiéreux. Elle pensa au vieux canapé de Bree, puis elle eut un souvenir soudain des femmes de son ancien cercle nocturne, les femmes qui étaient venues chez elle apporter des cadeaux pour Paul. Elle se souvenait de les avoir aidés une fois à nettoyer l'église, comment ils avaient poli les bancs en s'asseyant sur des chiffons et en glissant sur les longues planches lisses à la base. *Plus de poids de cette façon*, avaient-ils plaisanté, les rires remplissant le sanctuaire. Dans son chagrin, Norah s'était détournée d'eux et n'y était jamais retournée, mais il lui vint à l'esprit maintenant qu'eux aussi avaient souffert, avaient perdu des êtres chers, connu des maladies, abandonné eux-mêmes et les autres. Norah n'avait pas voulu être l'une d'entre elles ni accepter leur réconfort, et elle s'était éloignée. Se souvenir, ses yeux remplis de larmes. Oh, c'était idiot, sa perte s'était produite il y a près de deux décennies. Ce chagrin ne devrait sûrement pas jaillir, frais comme l'eau d'une source.

C'était fou. Elle pleurait si fort. Elle avait couru si vite, si loin, pour éviter ce moment, et pourtant cela se produisait encore : un étranger dormait sur le canapé-lit, rêvant, une nouvelle vie mystérieuse en elle comme un secret, et David haussa les épaules et se détourna. Elle rentrerait chez elle, elle le savait, pour le trouver parti, une valise prête, peut-être, mais rien d'autre pris. Elle a pleuré pour cette connaissance et pour Paul, la rage et la perte dans ses yeux. Pour sa fille, jamais connue. Pour les mains fines de Bree. Pour la multitude de façons dont leur amour les avait tous déçus, et eux, aimaient. Le chagrin, semblait-il, était un lieu physique. Norah pleura, inconsciente de tout sauf d'une sorte de délivrance dont elle se souvenait depuis son enfance ; elle sanglotait jusqu'à en avoir mal, à bout de souffle, épuisée.

Il y avait des oiseaux, des moineaux, nichant dans les chevrons ouverts. Au fur et à mesure qu'elle revenait à elle-même, Norah prit conscience, lentement, de leurs sons doux, des battements d'ailes. Elle était agenouillée, les bras appuyés sur le dossier du

banc devant elle. La lumière tombait toujours à travers les fenêtres dans des puits inclinés, s'accumulant en flaques sur le sol. Gênée, elle s'assit et essuya les larmes de son visage. Quelques plumes grises reposaient sur les marches de tuiles menant à l'autel. Levant les yeux, Norah aperçut un moineau volant légèrement au-dessus de sa tête, une ombre parmi les plus grandes ombres. Au fil des ans, tant d'autres s'étaient assis ici avec leurs secrets et leurs rêves, sombres et clairs. Elle se demanda si leur chagrin sauvage, comme le sien, s'était atténué. Cela n'avait aucun sens pour elle, que cet endroit aurait dû lui apporter une telle paix, mais c'était le cas.

Quand elle recula dehors, clignant des yeux, dans la lumière du soleil, Paul était assis sur une pierre devant la clôture en fer forgé.

Au loin, Bree marchait dans l'herbe, ses chaussures se balançant.

Il fit un signe de tête aux pierres éparses du cimetière. « Je suis désolé, dit-il, pour ce que j'ai dit. Je ne le pensais pas. J'essayais de mettre papa en colère, pour que je puisse l'être.

« Ne le dis plus jamais », lui a dit Norah. « Que ta vie n'en vaut pas la peine. Ne me laisse plus jamais entendre ça. N'y pense pas non plus.

"Je ne le ferai pas," dit-il. "Je suis vraiment désolé."

« Je sais que tu es en colère, dit Norah. "Vous avez le droit à la vie que vous voulez vivre. Mais ton père a raison aussi. Il y aura certaines conditions. Cassez-les et vous êtes seul.

Elle a dit tout cela sans le regarder, et quand elle s'est retournée, elle a été choquée de voir son visage travailler, des larmes sur ses joues. Oh, le garçon qu'il avait été n'était pas si loin, après tout. Elle l'étreignit du mieux qu'elle put. Il était si grand ; sa tête n'atteignit que sa poitrine.

"Écoute, je t'aime", dit-elle dans sa chemise puante. « Je suis tellement content que tu sois de retour. Et tu pues vraiment, vraiment », a-t-elle ajouté en riant, et il a ri aussi.

Elle s'abrita les yeux, jetant un coup d'œil à travers le champ vers Bree, plus proche maintenant.

« Ce n'est pas loin, dit Bree. « Juste un peu en bas de la route. Elle dit que nous ne pouvons pas le manquer.

Ils remontèrent dans la voiture et repartirent le long de la route étroite, à travers les collines ondulantes. Au bout de quelques kilomètres, ils commencèrent à apercevoir des bâtiments blancs à travers les cyprès. Puis, soudain, l'abbaye de Gethsémani se révéla, magnifique, austère et simple contre le paysage verdoyant et vallonné. Bree se gara sur un parking sous une rangée d'arbres bruissants. Alors qu'ils sortaient de la

voiture, des cloches se mirent à sonner, appelant les moines à la prière. Ils se tenaient à l'écoute, le son clair s'estompant dans l'air plus clair, les vaches broutant à proximité et les nuages flottant paresseusement au-dessus.

"C'est magnifique", a déclaré Bree. « Thomas Merton vivait ici, tu le savais ? Il est allé au Tibet pour rencontrer le Dalaï Lama. J'aime imaginer ce moment. J'aime imaginer tous les moines à l'intérieur, faisant les mêmes choses jour après jour.

Paul avait enlevé ses lunettes de soleil. Ses yeux noirs étaient clairs. Il fouilla dans sa poche et étala quelques petites pierres sur le capot de la voiture.

"Tu te souviens de ça ?" demanda-t-il tandis que Norah en prenait un, touchant le disque blanc et lisse avec un trou au milieu. « Crinoïdes. Des nénuphars. Papa m'en a parlé, ce jour-là je me suis cassé le bras. Je me suis promené pendant que tu étais à l'église. Ils sont partout ici.

« J'avais oublié », dit Norah lentement, mais ensuite ça revint précipitamment : le collier que Paul avait fait, et à quel point elle avait eu peur qu'il se fasse prendre dedans et s'étouffe. Le son des cloches s'estompa dans l'air pur. De la taille d'un bouton de chemise, le fossile était léger et chaud dans sa main. Elle se souvenait de David soulevant Paul et le portant hors de la fête, fixant son bras cassé. Comme David avait travaillé dur pour arranger les choses pour eux tous, pour arranger les choses, et pourtant cela avait toujours été si difficile, pour eux tous, comme s'ils nageaient dans la mer peu profonde qui avait autrefois recouvert toute cette terre.

1988

juillet 1988

je

D AVID HENRY ÉTAIT À L'ÉTAGE DANS SON BUREAU À DOMICILE. A TRAVERS la fenêtre, filmée avec des années de temps et légèrement déformée, la vue de la rue vacillait, ondulait et légèrement déformée. Il regarda un écureuil ramasser une noix et courir sur le sycomore dont les feuilles se pressaient contre la vitre. Rosemary était à genoux près du porche, ses longs cheveux se balançant alors qu'elle se penchait pour planter des bulbes et des annuelles dans les plates-bandes qu'elle avait faites. Elle avait transformé les jardins, ramenant des hémérocailles des jardins d'amis, planté du lin près du garage, où il fleurissait, une profusion de bleu pâle, comme de la brume. Jack était assis près d'elle, jouant avec un camion à benne basculante. C'était un garçon robuste, cinq ans maintenant, gai et bon enfant, avec des yeux marron foncé et des traces de rouge dans ses cheveux blonds. Il avait un côté têtu. Les soirs où David le surveillait pendant que Rosemary allait travailler, Jack insistait pour tout faire par lui-même. *Je suis un grand garçon*, annonça-t-il, plusieurs fois par jour, fier et important.

David le laissa faire ce qu'il voulait, dans les limites de la sécurité et de la raison. La vérité était qu'il aimait regarder le garçon. Il adorait lire les histoires de Jack, sentant son poids et sa chaleur, sa tête tombant contre son épaule alors qu'il somnait presque dans le sommeil. Il aimait tenir sa petite main confiante quand ils descendaient le trottoir vers le magasin. Cela a peiné David que ses souvenirs de Paul à cet âge soient si clairsemés, si éphémères. Il avait établi sa carrière à l'époque, bien sûr, occupé par sa clinique – et sa photographie aussi – mais c'était vraiment sa culpabilité qui l'avait tenu à distance. Les schémas de sa vie étaient douloureusement clairs maintenant. Il avait confié leur fille à Caroline Gill et le secret avait pris racine ; il avait grandi et fleuri au centre de sa famille. Pendant des années, il était revenu à la maison pour regarder Norah, préparer des boissons ou nouer un tablier, et il pensait à quel point elle était adorable et à quel point il la connaissait à peine.

Il n'avait jamais été capable de lui dire la vérité, sachant qu'il la perdrait entièrement – et peut-être Paul aussi – s'il le faisait. Il s'était donc consacré à son travail et, dans les domaines de sa vie qu'il pouvait contrôler, avait eu beaucoup de succès. Mais, malheureusement, de ces années d'enfance de Paul, il ne se souvenait que de quelques instants de bref isolement, avec la clarté des photos : Paul endormi sur le canapé, une main tombant en l'air, ses cheveux noirs ébouriffés. Paul debout dans les vagues, criant

de peur et de joie alors que les vagues se précipitaient autour de ses genoux. Paul assis à la petite table de la salle de jeux, coloriant sérieusement, tellement absorbé par sa tâche qu'il ne remarqua pas David debout dans l'embrasure de la porte, regardant. Paul, lançant une ligne sur les eaux calmes, se tenant immobile, respirant à peine, tandis qu'ils attendaient dans le crépuscule une bouchée.

Brefs souvenirs, d'une beauté presque insupportable. Et puis il y avait les années d'adolescence, quand Paul avait parcouru une distance encore plus grande que celle de Norah, secouant la maison avec sa musique et sa colère.

David tapa à la fenêtre et fit signe à Jack et Rosemary. Il avait acheté cette maison, un duplex, en toute hâte, n'y ayant jeté un coup d'œil qu'une seule fois, puis rentrait à la maison pour faire ses bagages pendant que Norah travaillait. C'était une vieille maison à deux étages, divisée presque exactement en deux, avec de fines cloisons divisant ce qui avait été de vastes pièces ; même l'escalier, autrefois large et élégant, avait été coupé en deux. David avait pris le plus grand appartement et donné à Rosemary les clés de l'autre ; depuis six ans, ils vivaient côte à côte, séparés par de minces murs mais se voyant tous les jours. Rosemary avait essayé de payer le loyer de temps en temps, mais David avait refusé, lui disant de retourner à l'école et d'obtenir un diplôme ; elle pourrait le rembourser plus tard. Il savait que ses motivations n'étaient pas entièrement altruistes, mais il ne pouvait même pas s'expliquer pourquoi elle comptait tant pour lui. *Je remplis la place laissée par la fille que tu as abandonnée*, a-t-elle dit un jour. Il avait hoché la tête, en y réfléchissant, mais ce n'était pas ça non plus, pas exactement. C'était plutôt, soupçonnait-il, que Rosemary connaissait son secret. Il lui avait raconté son histoire avec une telle précipitation, la première et la dernière fois qu'il la racontait, et elle l'avait écouté sans le juger. Il y avait de la liberté là-dedans ; David pouvait être complètement lui-même avec Rosemary, qui avait écouté ce qu'il avait fait sans le rejeter et sans en parler à personne non plus. Étrangement, au fil des années, Rosemary et Paul avaient noué une amitié, d'abord à contrecœur, puis plus tard une sorte de dispute sérieuse et continue sur des questions qui les concernaient tous les deux - la politique, la musique et la justice sociale - des disputes qui ont commencé pendant le dîner lors des rares visites de Paul et a duré jusqu'à la nuit.

Parfois, David se doutait que c'était là une façon pour Paul de garder ses distances avec lui, une façon d'être dans la maison sans avoir à parler de quoi que ce soit de profondément personnel. De temps en temps, David faisait des ouvertures, mais Paul choisissait toujours ce moment pour partir, repoussant sa chaise et bâillant, soudainement fatigué.

Maintenant, Rosemary leva les yeux, écartant une mèche de cheveux de sa joue avec son poignet, et fit un signe de la main en retour. David a sauvegardé ses fichiers et a marché dans le couloir étroit. En chemin, il passa devant la porte qui s'ouvrait sur la chambre de Jack. Elle était censée avoir été scellée lors de la transformation de la maison en duplex, mais un soir, David avait, sur un coup de tête, essayé la poignée et constaté que ce n'était pas le cas. Maintenant, tranquillement, il poussa la porte.

Rosemary avait peint les murs de la chambre de Jack en bleu clair, le lit et la commode, retrouvés abandonnés sur le trottoir, en blanc pur. Toute une série de *scherschnitte*, découpages de papier compliqués de mères avec enfants, d'enfants jouant sous des arbres ombragés, délicats et pleins de mouvement, étaient montés sur fond bleu nuit, encadrés et accrochés au mur du fond. Rosemary avait exposé ces pièces dans une exposition d'art il y a un an, et à sa grande surprise, les commandes avaient commencé à arriver, les unes après les autres. La nuit, elle était souvent assise à sa table de cuisine, sous une lumière vive, coupant une scène après l'autre, chacune différente des autres. Elle ne pouvait pas promettre aux gens ce qu'elle gagnerait ; elle a refusé d'être attachée à un ensemble d'images. Parce que c'était déjà là, expliqua-t-elle, caché dans le papier et les mouvements de ses mains, et que ça ne pourrait jamais être deux fois la même image.

David se leva, écoutant les bruits de la maison : de faibles gouttes d'eau et le bourdonnement du vieux réfrigérateur. L'odeur du parfum et de la poudre pour bébé était forte ; un slip était drapé sur la chaise dans le coin. Il respira son odeur, celle de Jack, puis il ferma fermement la porte et poursuivit sa route dans le couloir étroit. Il n'avait jamais parlé à Rosemary de la porte non scellée, mais il ne l'avait jamais franchie non plus. C'était un point d'honneur pour lui que, malgré le scandale, il n'ait jamais profité d'elle, n'ait jamais empiété sur sa vie personnelle.

Pourtant, il aimait savoir que la porte était là.

Il y avait plus de paperasse à faire, mais David est descendu. Ses chaussures de course étaient sur le porche arrière. Il les enfila, noua fermement les lacets et se dirigea vers l'avant. Jack se tenait près du treillis, arrachant les fleurs des roses. David s'accroupit et l'attira contre lui, sentant son poids léger, sa respiration régulière. Jack était né en septembre, tôt dans la soirée, juste au moment où le crépuscule commençait à s'installer. David avait conduit Rosemary à l'hôpital, et il s'est assis avec elle pendant les six premières heures de travail, jouant aux échecs et lui apportant des glaçons. Contrairement à Norah, Rosemary n'avait aucun intérêt pour une naissance naturelle; dès qu'elle a pu, elle a eu une péridurale, et quand le travail a ralenti, elle a eu du Pitocin pour accélérer les choses. David lui a tenu la main alors que les contractions s'intensifiaient, mais lorsqu'ils l'ont emmenée dans la salle d'accouchement, il est resté. C'était trop privé, pas sa place. Pourtant, il avait été le premier après Rosemary à tenir Jack dans ses bras, et il en était venu à aimer le garçon comme le sien.

"Tu sens drôle," dit Jack maintenant, poussant la poitrine de David.

"C'est ma vieille chemise puante", a déclaré David.

« Tu vas courir ? » demanda Rosemary. Elle s'assit sur ses talons, enlevant la saleté de ses mains. Elle était maigre ces jours-ci, presque osseuse, et il s'inquiétait du rythme qu'elle tenait, à quel point elle se démenait à l'école et au travail. Elle essuya une fine sueur de son front avec son poignet, laissant une traînée de terre.

"Je suis. Je ne peux pas regarder ces dossiers d'assurance une minute de plus.

"Je pensais que tu avais embauché quelqu'un."

"Je l'ai fait. Elle ira bien, je pense, mais elle ne pourra pas commencer avant la semaine prochaine.

Rosemary hocha la tête, pensive. Ses cils pâles captaient la lumière. Elle était jeune, à peine vingt-deux ans, mais elle était dure et concentrée, se comportant avec l'assurance d'une femme des années plus âgée.

« Cours ce soir ? » demanda-t-il, et elle hocha la tête.

"Mon dernier jamais. Le 12 juillet.

"C'est exact. J'avais oublié.

"Vous avez été très occupé."

Il hocha la tête, se sentant vaguement coupable, troublé par la date. 12 juillet ; il était difficile de comprendre comment le temps passait si vite. Rosemary était retournée à l'école après la naissance de Jack, le même mois de janvier sombre où il avait quitté son ancien cabinet parce qu'un homme qui avait été son patient pendant vingt ans avait été refoulé faute d'assurance maladie. Il avait commencé son propre cabinet, et il emmenait tous ceux qui se présentaient, assurance ou pas. Il n'était plus là pour l'argent. Paul était à l'université, et ses propres dettes étaient remboursées depuis longtemps ; il pouvait faire ce qu'il voulait. Ces jours-ci, comme les anciens médecins, il était parfois payé en produits, ou en travaux de jardinage, ou tout ce que n'importe qui pouvait offrir. Il imaginait qu'il continuerait ainsi pendant encore une dizaine d'années, voyant des patients tous les jours mais diminuant progressivement, jusqu'à ce que le paramètre de sa vie physique ne soit pas plus large que cette maison, ce jardin, les voyages qu'il ferait chez l'épicier et le barbier. Norah était peut-être encore en train de voler autour du globe comme une libellule, mais une telle vie n'était pas pour lui. Il s'enracinait; ils voyageaient en profondeur.

"J'ai une finale de chimie aujourd'hui", a déclaré Rosemary en retirant ses gants, "et puis, hurra, j'ai terminé." Les abeilles bourdonnaient dans le chèvrefeuille. "Il y a autre chose que je dois te dire," dit-elle, tirant sur son short et s'asseyant à côté de lui sur les marches en béton chaud.

"Ça a l'air sérieux."

Elle acquiesça. "C'est. On m'a proposé un travail hier. Un bon."

"Ici?"

Elle secoua la tête, souriant et saluant Jack alors qu'il essayait de faire une roue de charrette et atterrit, affalé, sur la pelouse. "C'est ça le truc. C'est à Harrisburg.

« Près de ta mère », dit-il, le cœur serré. Il savait qu'elle avait cherché, et il avait espéré qu'elle resterait à proximité. Mais déménager avait toujours été une possibilité très réelle. Il y a deux ans, après la mort soudaine de son père, Rosemary s'était réconciliée avec sa mère et sa sœur aînée, et elles avaient hâte qu'elle rentre à la maison et élève Jack à proximité.

"C'est exact. C'est le travail parfait pour moi : quatre journées de dix heures par semaine. Ils paieront pour que j'aille aussi à l'école. Je pourrais travailler pour obtenir mon diplôme de physiothérapie. Mais surtout, j'aurais plus de temps avec Jack.

"Et de l'aide", a-t-il dit. « Ta mère aiderait. Et ta soeur."

"Oui. Ce serait vraiment gentil. Et même si j'aime le Kentucky, je n'y ai jamais appartenu, pas vraiment.

Il hocha la tête, content pour elle, ne se faisant pas confiance pour parler. Il avait parfois imaginé, théoriquement, la possibilité d'avoir la maison pour lui tout seul : des murs qui tomberaient, l'espace qui s'ouvrirait, ce duplex redevenant lentement l'élégante maison unifamiliale qu'il avait été. Mais toutes ses conjectures avaient porté sur l'espace et l'air, facilement mises de côté pour le plaisir d'entendre ses pas et ses mouvements doux à côté, de se réveiller la nuit au cri lointain de Jack.

Il y avait des larmes dans ses yeux. Il rit.

"Eh bien," dit-il en enlevant ses lunettes, "je suppose que cela devait arriver. Félicitations, bien sûr.

"Nous allons visiter," dit-elle. « Vous nous rendrez visite.

"C'est vrai," dit-il. "Je suis sûr que nous nous verrons beaucoup."

"Nous allons." Elle posa sa main sur son genou. « Écoute, je sais qu'on n'en parle jamais. Je ne sais même pas comment l'amener, vraiment. Mais ce que cela signifiait pour moi, comment vous m'avez aidé, je vous en suis très reconnaissant. Je le serai pour toujours.

"J'ai été accusé d'avoir trop essayé de sauver des gens", a-t-il déclaré.

Elle secoua la tête. "À bien des égards, vous m'avez sauvé la vie."

"Bien. Si c'est vrai, je suis content. Dieu sait que j'ai fait assez de dégâts ailleurs. Je n'ai jamais pu faire beaucoup de bien à Norah.

Il y eut un silence entre eux, le bourdonnement lointain d'une tondeuse à gazon.

"Tu devrais lui dire," dit doucement Rosemary. « Paul aussi. Tu le dois vraiment. Jack était maintenant accroupi sur l'allée, faisant de petits tas de gravier, laissant les pierres tamiser et tomber en cascade sous ses doigts. « Ce n'est pas à moi de dire quoi que ce soit, je le sais. Mais Norah devrait être au courant pour Phoebe. Ce n'est pas bien qu'elle ne le fasse pas. Ce n'est pas juste, ce qu'elle a dû croire à propos de nous tout ce temps non plus.

« Je lui ai dit la vérité. Que nous sommes amis.

"Oui. Et nous sommes. Mais comment a-t-elle pu le croire ?

David haussa les épaules. "C'est la vérité."

« Pas toute la vérité. David, d'une étrange façon nous sommes liés, toi et moi, à cause de Phoebe. Parce que je connais ce secret. Le truc, c'est que j'aimais ça avant : me sentir spécial parce que je savais quelque chose que personne d'autre ne savait. C'est une sorte de pouvoir, n'est-ce pas, connaître un secret ? Mais ces derniers temps, je n'aime pas tellement ça, sachant cela. Ce n'est pas vraiment à moi de le savoir, n'est-ce pas ?

"Non." David ramassa un morceau de terre et l'émietta entre ses doigts. Il pensa aux lettres de Caroline, qu'il avait soigneusement brûlées lorsqu'il avait emménagé dans cette maison. "Je suppose que non."

"Donc. Tu vois? Vous serez? Dis-lui, je veux dire.

« Je ne sais pas, Rosemarie. Je ne peux pas promettre ça.

Ils restèrent assis tranquillement au soleil pendant quelques minutes, regardant Jack essayer à nouveau de faire la roue sur l'herbe. C'était un remorqué, agile, naturellement athlétique, un garçon qui aimait courir et grimper. David était revenu de Virginie-Occidentale, libéré du chagrin et de la perte qu'il avait enfermés pendant toutes ces années. À la mort de June, il n'avait eu aucun moyen de donner une voix à ce qui avait été perdu, aucun moyen réel de passer à autre chose. Il était même inconvenant de parler des morts à cette époque, alors ils ne l'avaient pas fait. Ils avaient laissé tout ce deuil inachevé. D'une manière ou d'une autre, revenir en arrière lui avait permis de régler le problème. Il était rentré à Lexington épuisé, oui, mais aussi calme et sûr. Après toutes ces années, il avait enfin eu la force de donner à Norah la liberté de refaire sa vie.

À la naissance de Jack, David a créé un compte pour lui au nom de Rosemary et un pour Phoebe, au nom de Caroline. C'était assez facile; il avait toujours eu le numéro de sécurité sociale de Caroline, et il avait aussi son adresse. Il avait fallu moins d'une semaine à un détective privé pour retrouver Caroline et Phoebe, vivant à Pittsburgh, dans une grande maison étroite près de l'autoroute. David s'y était rendu en voiture et s'était garé dans la rue, ce qui signifiait monter les marches et frapper à la porte. Ce qu'il voulait, c'était dire à Norah ce qui s'était passé, et il ne pouvait pas le faire sans lui dire

où était Phoebe. Norah voudrait voir leur fille, il en était sûr, donc ce n'était pas seulement sa propre vie qu'il pourrait changer, ou celle de Norah ou de Paul. Il était venu ici pour dire à Caroline ce qu'il espérait faire.

Était-ce la bonne chose ? Il ne savait pas. Il s'est assis dans la voiture. C'était le crépuscule et les phares éclairaient les feuilles de sycomore. Phoebe avait grandi ici, la rue si familière qu'elle la considérait comme allant de soi, ce trottoir poussé par les racines d'un arbre, le panneau d'avertissement tremblant légèrement dans le vent, l'embouteillage de la circulation - tout cela serait, pour sa fille, emblèmes de la maison. Un couple poussant un bébé dans une poussette est passé, puis une lumière s'est allumée dans le salon de la maison de Caroline. David est sorti de la voiture et s'est tenu à l'arrêt de bus, essayant de passer inaperçu alors même qu'il regardait par la fenêtre la pelouse qui s'assombrissait. A l'intérieur, se déplaçant dans le carré de lumière, Caroline ramassa le salon, rassemblant des journaux et repliant une couverture. Elle portait un tablier. Ses mouvements étaient habiles et concentrés. Elle se leva et s'étira, regarda par-dessus son épaule et parla.

Et puis David la vit : Phoebe, sa fille. Elle était dans la salle à manger, en train de mettre la table. Elle avait les cheveux noirs de Paul et son profil, et pendant un instant, jusqu'à ce qu'elle se tourne pour atteindre la salière, David eut l'impression qu'il devait surveiller son fils. Il fit un pas en avant, et Phoebe sortit de son champ de vision puis revint avec trois assiettes. Elle était petite et trapue, et ses cheveux étaient fins, retenus par des barrettes. Elle portait des lunettes. Même ainsi, la ressemblance était toujours visible pour David : il y avait le sourire de Paul, son nez, l'expression de concentration de Paul sur le visage de Phoebe quand elle posa ses mains sur ses hanches et examina la table. Caroline entra dans la pièce et se tint à côté d'elle, puis passa son bras autour de Phoebe dans une rapide étreinte affectueuse, et elles rirent toutes les deux.

À ce moment-là, il faisait complètement noir. David se tenait debout, pétrifié, heureux qu'il y ait peu de circulation piétonnière. Les feuilles glissèrent le long du trottoir dans le vent, et il resserra sa veste. Il se souvint de ce qu'il avait ressenti la nuit de la naissance, comme s'il se tenait en dehors de sa propre vie et se regardait la traverser. Maintenant, il comprenait qu'il ne contrôlait pas cette situation, il en était exclu aussi complètement que s'il n'existait pas. Phoebe avait été invisible pour lui toutes ces années : une abstraction, pas une fille. Pourtant, elle était là, posant des verres à eau sur la table. Elle leva les yeux et un homme aux cheveux noirs hérissés entra et dit quelque chose qui fit sourire Phoebe. Puis ils se mirent à table, tous les trois, et commencèrent à manger.

David est retourné à sa voiture. Il imaginait Norah, se tenant à côté de lui dans l'obscurité, regardant leur fille évoluer dans sa vie, inconsciente d'eux. Il avait fait souffrir Norah ; sa tromperie l'avait fait souffrir d'une manière qu'il n'avait jamais imaginée ni voulue. Mais il pouvait lui épargner cela. Il pouvait partir en voiture et laisser le passé intact. Et c'est ce qu'il a fait, finalement, voyageant toute la nuit à travers l'étendue plate de l'Ohio.

"Je ne comprends pas." Rosemary le regardait. « Pourquoi ne peux-tu pas promettre ? C'est ce qu'il faut faire."

"Cela causerait trop de chagrin."

"Vous ne savez pas ce qui va arriver jusqu'à ce que vous le fassiez."

"Je peux faire une assez bonne supposition."

« Mais David, promets-moi que tu y réfléchiras ?

"J'y pense tous les jours."

Elle secoua la tête, troublée, puis sourit d'un petit sourire triste. "Très bien alors. Il y a encore une chose.

"Oui?"

"Stuart et moi allons nous marier."

« Tu es bien trop jeune pour te marier », dit-il aussitôt, et ils rirent tous les deux.

« Je suis aussi vieille que les collines », dit-elle. "C'est comme ça que je me sens la moitié du temps."

"Eh bien," dit-il. "Félicitations encore. Ce n'est pas une surprise, mais c'est quand même une bonne nouvelle. Il pensa à Stuart Wells, grand et athlétique. *Le cerclage* est le mot qui m'est venu à l'esprit. Il était inhalothérapeute. Il était amoureux de Rosemary depuis des années maintenant, mais elle l'avait fait attendre jusqu'à ce qu'elle ait fini l'école. « Je suis content pour toi, Rosemary. C'est un bon jeune homme, Stuart. Et il aime Jack. A-t-il un travail à Harrisburg ?

"Pas encore. Il regarde. Son contrat ici se termine ce mois-ci.

« Comment va le marché du travail à Harrisburg ? »

"Comme ci comme ça. Mais je ne suis pas inquiet. Stuart est très bon.

"Je suis sûr qu'il doit l'être."

"Tu es en colère."

"Non. Non pas du tout. Mais ta nouvelle me rend triste. Triste et vieux.

Elle a ri. « Vieux comme les collines ?

Maintenant, il riait aussi. "Oh, beaucoup, beaucoup plus vieux."

Ils restèrent silencieux un moment. "Tout est arrivé", a déclaré Rosemary. "Tout s'est mis en place la semaine dernière. Je ne voulais rien dire sur le travail jusqu'à ce que j'en sois sûr. Et puis, une fois que j'ai eu le poste, Stuart et moi avons décidé de nous marier. Je sais que ça doit paraître soudain.

"J'aime Stuart", a déclaré David. "J'ai hâte de le féliciter aussi."

Elle a souri. "En fait, je me demandais si tu allais me donner."

Il la regarda alors, sa peau pâle, le bonheur qu'elle ne pouvait plus contenir brillait à travers son sourire.

« J'en serais honoré », dit-il gravement.

« Ça va être ici. Très petit et simple et privé. Dans deux semaines."

"Vous ne perdez pas de temps."

« Je n'ai pas besoin d'y penser », dit-elle. "Tout se sent parfaitement bien." Elle jeta un coup d'œil à sa montre et soupira. "Je ferais mieux d'y aller." Elle se leva, s'époussetant les mains. "Allez, Jack."

« Je garderai un œil sur lui, si tu veux, pendant que tu t'habilles.

«Ce serait une bouée de sauvetage. Merci."

"Romarin."

"Oui?"

« Vous m'enverrez des photos de temps en temps ? De Jack, alors qu'il grandit ? De vous deux, dans votre nouveau logement ?

"Bien sûr. Bien sûr." Elle croisa les bras et donna un coup de pied au bord de la marche.

« Merci », dit-il simplement, encore une fois troublé par la façon dont il avait réussi à passer à côté de sa propre vie, absorbé comme il l'avait été par ses objectifs et son chagrin. Les gens imaginaient qu'il avait cessé de prendre des photos à cause de la femme brune de Pittsburgh et de sa critique peu flatteuse. Il était tombé en disgrâce, les gens ont spéculé, il s'était découragé. Personne ne croirait qu'il avait simplement cessé de s'en soucier, mais c'était vrai. Il n'avait pas pris d'appareil photo depuis qu'il était allé se tenir au confluent de ces rivières. Il y avait renoncé, l'art et l'artisanat, la tâche complexe et épuisante d'essayer de transformer le monde en autre chose, de transformer le corps en monde et le monde en corps. Parfois, il rencontrait ses photographies, dans des manuels scolaires ou accrochées aux murs de bureaux ou de

maisons privées, et il était surpris par leur beauté froide, leur précision technique, parfois même par la recherche avide que leur vide impliquait.

« Vous ne pouvez pas arrêter le temps », dit-il maintenant. « Vous ne pouvez pas capter la lumière. Vous ne pouvez que lever le visage et laisser pleuvoir. N'empêche, Rosemary, j'aimerais avoir des photos. De toi et de Jack. Ils me donneraient un aperçu, de toute façon. Ils me feraient un grand plaisir.

« J'en enverrai beaucoup », promit-elle en lui touchant l'épaule. "Je vais t'inonder."

Il s'assit sur les marches pendant qu'elle s'habillait, paresseuse au soleil. Jack a joué avec son camion. *Tu devrais lui dire.* Il secoua la tête. Après s'être assis à surveiller la maison de Caroline comme un voyeur, il avait appelé un avocat à Pittsburgh et ouvert ces comptes bénéficiaires. Quand il mourrait, ils sauteraient l'homologation. Jack et Phoebe seraient pris en charge, et Norah n'aurait jamais besoin de le savoir.

Rosemary est revenue, sentant le savon ivoire, vêtue d'une jupe et de chaussures plates. Elle prit la main de Jack et posa un sac à dos turquoise sur son épaule. Elle avait l'air si jeune, forte et mince, ses cheveux humides, son visage concentré dans un froncement de sourcils. Elle déposerait Jack chez la baby-sitter en chemin.

"Oh," dit-elle, "avec tout le reste, j'ai presque oublié: Paul a appelé."

Le cœur de David s'accéléra. "Est ce qu'il?"

« Oui, ce matin. C'était le milieu de la nuit pour lui ; il revenait d'un concert. Il était à Séville, dit-il. Il est là depuis trois semaines, étudiant la guitare flamenco avec quelqu'un, je ne me souviens plus qui, mais il avait l'air célèbre.

« Est-ce qu'il s'est bien amusé ?

"Oui. On aurait dit qu'il l'était. Il n'a pas laissé de numéro. Il a dit qu'il rappellerait.

David hocha la tête, content que Paul soit en sécurité. Content qu'il ait appelé.

"Bonne chance pour ton examen," dit-il en se levant.

"Merci. Tant que je réussis, c'est tout ce qui compte.

Elle sourit, puis fit un signe de la main et marcha avec Jack sur l'étroit chemin de pierre menant au trottoir. David la regarda partir, essayant de fixer ce moment - le sac à dos coloré, ses cheveux se balançant contre son dos, la main libre de Jack tendant la main pour attraper des feuilles et des bâtons - à jamais dans son esprit. C'était futile, bien sûr ; il oubliait des choses à chaque pas qu'elle faisait. Parfois, ses photographies l'émerveillaient, des images qu'il rencontrait rangées dans de vieilles boîtes ou des dossiers, des moments dont il ne se souvenait même pas lorsqu'il les voyait : lui-même riant avec des gens dont il avait oublié les noms, Paul arborant une expression que

David n'avait jamais vue de sa vie. Et qu'aurait-il de ce moment dans une autre année, dans cinq ? Le soleil dans les cheveux de Rosemary, et la saleté sous ses ongles, et la légère odeur propre du savon.

Et d'une certaine manière, cela suffirait.

Il se leva, s'étira et fila jusqu'au parc. Environ un mille après le début de sa course, il se souvint de l'autre chose qui l'avait harcelé toute la matinée, l'importance de ce jour au-delà de l'épreuve de Rosemary : le 12 juillet. L'anniversaire de Nora. Elle avait quarante-six ans.

Difficile à croire. Il courut d'un pas léger, se souvenant de Norah le jour de leur mariage. Ils étaient sortis dehors, sous le soleil cru de la fin de l'hiver, et se tenaient sur le trottoir en serrant la main de leurs invités. Le vent a attrapé son voile, l'a fouetté contre sa joue, la neige tardive sur le cornouiller pleuvant comme un nuage de pétales.

Il a couru, s'éloignant du parc, se dirigeant plutôt vers son ancien quartier. Rosemary avait raison. Norah devrait savoir. Il lui dirait aujourd'hui. Il irait dans leur ancienne maison, où vivait encore Norah, et attendrait qu'elle revienne, et il lui dirait, bien qu'il ne puisse imaginer comment Norah réagirait.

Bien sûr que tu ne peux pas, avait dit Rosemary. C'est la vie, David. Auriez-vous imaginé, il y a des années, vivre dans ce petit duplex délabré ? M'aurais-tu jamais imaginé dans un million d'années ?

Eh bien, elle avait raison; la vie qu'il menait n'était pas celle qu'il s'était imaginée. Il était venu dans cette ville en tant qu'étranger, mais maintenant les rues défilant lui étaient si familières ; pas une étape ou une image ne restait sans lien avec un souvenir. Il avait vu ces arbres plantés, les avait vus pousser. Il passait devant des maisons qu'il connaissait, des maisons où il était allé dîner ou prendre un verre, où il avait passé des appels d'urgence, debout tard dans la nuit dans des couloirs ou des halls, rédigeant des ordonnances, appelant une ambulance. Couche sur couche de jours et d'images, dense et complexe et propre à lui seul. Norah pourrait marcher ici, ou Paul, et voir quelque chose d'assez différent mais tout aussi réel.

David a refusé son ancienne rue. Il n'était pas venu ici depuis des mois et il fut surpris de trouver les colonnes du porche de sa maison démolies, le toit soutenu par des paires de deux par quatre. De la pourriture dans le sol du porche, on aurait dit, mais aucun ouvrier n'était en vue. L'allée était vide ; Norah n'était pas à la maison. Il fit plusieurs fois les cent pas sur la pelouse pour reprendre son souffle, puis se dirigea vers l'endroit où la clé était toujours cachée sous une brique à côté du rhododendron. Il entra et prit un verre d'eau. La maison sentait le renfermé. Il poussa une fenêtre. Le vent a soulevé les rideaux blancs transparents. Celles-ci étaient neuves, tout comme le carrelage et le réfrigérateur. Il a pris un autre verre d'eau. Puis il traversa la maison, curieux de voir ce qui avait changé d'autre. Des petites choses, partout : un nouveau miroir dans la salle à manger, les meubles du salon retapissés et réarrangés.

A l'étage, les chambres étaient les mêmes, la chambre de Paul un sanctuaire de l'angoisse adolescente, avec des affiches de quatuors obscurs collées au mur, des talons de billets épinglés sur le tableau d'affichage, les murs peints d'un bleu foncé hideux, comme une grotte. Il était allé à Juilliard, et bien que David ait donné sa bénédiction et payé la moitié de ses factures, ce dont Paul se souvenait encore était le passé plus profond, quand David ne croyait pas que son talent serait suffisant pour le soutenir dans le monde. Il envoyait toujours des dépliants et des critiques de programmes, ainsi que des cartes postales de toutes les villes où il s'était produit, comme pour dire *Ici, regardez, je suis un succès*. Comme si Paul lui-même pouvait à peine y croire. Parfois, David parcourait cent milles ou plus, jusqu'à Cincinnati, Pittsburgh, Atlanta ou Memphis, pour se glisser au fond d'un auditorium obscur et regarder Paul jouer. Sa tête penchée sur la guitare, ses doigts habiles, la musique un langage à la fois mystérieux et beau, émeuvent David aux larmes. C'était tout ce qu'il pouvait faire parfois pour ne pas arpenter les allées sombres et prendre Paul dans ses bras. Mais bien sûr, il ne l'a jamais fait ; parfois, il s'éclipsait sans être vu.

La chambre principale était parfaitement agencée, inutilisée. Norah avait déménagé dans la plus petite chambre de devant ; ici le couvre-lit était froissé. David tendit la main pour la redresser, mais retira sa main à la dernière minute, comme si ce serait une trop grande intrusion. Puis il redescendit.

Il ne comprenait pas ; il était tard dans l'après-midi et Norah devrait être à la maison. Si elle ne venait pas bientôt, il partirait tout simplement.

Il y avait un bloc-notes jaune sur le bureau près du téléphone, plein de notes énigmatiques : *Appelez Jan avant 8h00 pour reprogrammer ; Tim n'est pas sûr ; la livraison, avant 10h00. N'oubliez pas—Dunfree et les billets*. Il déchira cette page soigneusement, proprement, la disposant au centre du bureau, puis ramena le bloc-notes dans le coin petit-déjeuner, s'assit et commença à écrire.

Notre petite fille n'est pas morte. Caroline Gill l'a prise et l'a élevée dans une autre ville.

Il a barré ça.

J'ai donné notre fille.

Il soupira et posa le stylo. Il ne pouvait pas faire cela ; il pouvait à peine imaginer ce que serait sa vie sans le poids de ses connaissances cachées. Il en était venu à considérer cela comme une gentille pénitence. C'était autodestructeur, il pouvait le voir, mais c'était comme ça. Les gens fumaient, sautaient des avions, buvaient trop, montaient dans leur voiture et conduisaient sans ceinture de sécurité. Pour lui, il y avait ce secret. Les nouveaux rideaux s'agitaient contre son bras. Au loin, le robinet de la salle de bain du rez-de-chaussée coula, quelque chose qui l'avait rendu fou pendant des années, quelque chose qu'il avait toujours eu l'intention de réparer. Il a déchiré la page du bloc-notes en petits morceaux et les a mis dans sa poche pour s'en débarrasser plus tard. Puis il sortit dans le garage et fouilla dans les outils qu'il lui restait jusqu'à ce qu'il trouve

une clé et un jeu de rondelles de rechange. Il les avait probablement achetés un samedi justement pour cette raison.

Il lui a fallu plus d'une heure pour réparer les robinets de la salle de bain. Il les a démontés et a lavé les sédiments des écrans, remplacé les rondelles, resserré les fixations. Le laiton était terni. Il l'a poli, en utilisant une vieille brosse à dents qu'il a trouvée coincée dans une boîte de café sous l'évier. Il était six heures lorsqu'il termina, au début d'une soirée d'été, la lumière du soleil pénétrant toujours par les fenêtres mais plus bas maintenant, inclinée sur le sol. David resta un moment dans la salle de bains, se sentant profondément satisfait par la façon dont le cuivre brillait, par le silence. Le téléphone a sonné dans la cuisine et une voix inconnue s'est fait entendre, parlant instamment de billets pour Montréal, s'interrompant pour dire : *Oh putain, c'est vrai, j'avais oublié que tu partais pour l'Europe avec Frédéric.* Et il se souvenait aussi – elle le lui avait dit, mais il l'avait laissé échapper de son esprit ; non, il l'avait chassé de son esprit, qu'elle était partie à Paris en vacances. Qu'elle avait rencontré quelqu'un, un Canadien du Québec, quelqu'un qui travaillait dans les immeubles carrés d'IBM et qui parlait français. Sa voix avait changé quand elle parlait de lui, quelque peu adoucie, une voix qu'il ne l'avait jamais entendue utiliser auparavant. Il imagina Norah, tenant le téléphone avec son épaule pendant qu'elle tapait des informations dans l'ordinateur, levant les yeux pour se rendre compte qu'il était des heures après le dîner. Norah, marchant à grands pas dans les couloirs de l'aéroport, conduisant ses groupes vers leurs bus, restaurants, hôtels, aventures, qu'elle avait tous organisés avec tant de confiance.

Eh bien, au moins, elle serait contente des robinets. Et il l'était aussi – il avait fait un travail soigné et méticuleux. Il se tenait dans la cuisine, étirant ses bras alors qu'il se préparait à terminer sa course, et reprit le bloc-notes jaune.

J'ai réparé le lavabo de la salle de bain, écrit-il. Joyeux anniversaire.

Puis il partit, verrouilla la porte derrière lui, et courut.

II

NORAH EST ASSISE SUR UN BANC DE PIERRE DANS LES JARDINS DU Louvre, un livre ouvert sur ses genoux, regardant les feuilles argentées du peuplier flotter contre le ciel. Des pigeons se dandinaient dans l'herbe près de ses pieds, picorant, agitant leurs ailes irisées.

« Il est en retard », dit-elle à Bree, qui était assise à côté d'elle, les longues jambes croisées au niveau des chevilles, feuilletant un magazine. Bree, maintenant âgée de quarante-quatre ans, était très belle, grande et élancée, des boucles d'oreilles turquoise frôlant sa peau olivâtre, ses cheveux d'un blanc argenté pur. Pendant la radiothérapie, elle l'avait coupé très court, disant qu'elle n'avait pas l'intention de perdre un autre instant de sa vie à être à la mode. Elle avait de la chance et le savait; ils avaient attrapé la tumeur tôt et elle n'avait plus de cancer depuis cinq ans. Pourtant, l'expérience l'avait laissée changée, de manière à la fois grande et petite. Elle riait davantage et s'absentait davantage du travail. Elle avait commencé à faire du bénévolat le week-end dans les maisons Habitat ; alors qu'elle construisait une maison dans l'est du Kentucky, elle avait rencontré un homme chaleureux, rougeaud et qui aimait s'amuser, un ministre récemment veuf. Il s'appelait Ben. Ils se sont retrouvés sur un projet en Floride, et une fois de plus au Mexique. Lors de ce dernier voyage, discrètement, ils s'étaient mariés.

« Paul va venir », dit maintenant Bree en levant les yeux. "C'était son idée, après tout."

"C'est vrai," dit Norah. « Mais il est amoureux. J'espère juste qu'il s'en souviendra.

L'air était chaud et sec. Norah ferma les yeux, repensant au jour de fin avril où Paul l'avait surprise au bureau, à la maison pendant quelques heures entre un concert et l'autre. Grand et toujours dégingandé, il s'est assis sur le bord de son bureau, jetant son presse-papier d'une main à l'autre alors qu'il décrivait ses plans pour une tournée estivale en Europe, avec six semaines complètes en Espagne pour étudier avec des guitaristes là-bas. Elle et Frédéric avaient prévu un voyage en France, et quand Paul a découvert qu'ils seraient à Paris le même jour, il a attrapé un stylo sur son bureau et a griffonné LOUVRE sur le calendrier mural du bureau de Norah : Five o'clock, July 21. *Retrouve-moi dans le jardin et je t'emmènerai dîner.*

Il était parti pour l'Europe quelques semaines plus tard, l'appelant de temps en temps depuis des pensions rustiques ou de minuscules hôtels au bord de la mer. Il était amoureux d'une flûtiste, le temps était superbe, la bière en Allemagne spectaculaire. Norah a écouté; elle a essayé de ne pas s'inquiéter ou de poser trop de questions. Paul avait grandi maintenant, après tout, il mesurait un mètre quatre-vingt, avec le teint sombre de David. Elle l'imagina marchant pieds nus sur la plage, penché pour chuchoter quelque chose à sa petite amie, son souffle comme une caresse sur son oreille.

Elle était si discrète qu'elle ne lui avait même jamais demandé un itinéraire, alors quand Bree a appelé de l'hôpital de Lexington, elle n'avait pas su comment le joindre avec la nouvelle choquante : David, courant dans l'arboretum, avait été frappé d'un énorme crise cardiaque et est mort.

Elle ouvrit les yeux. Le monde était à la fois vif et brumeux dans la chaleur estivale de la fin de l'après-midi, les feuilles scintillant contre le ciel bleu. Elle était rentrée seule chez elle, s'étant réveillée dans l'avion après avoir rêvé de rechercher Paul. Bree l'a aidée à traverser les funérailles et ne l'a pas laissée rentrer seule à Paris.

« Ne t'inquiète pas, dit Bree. "Il viendra."

"Il a raté les funérailles", a déclaré Norah. « Je me sentirai toujours mal à propos de ça. Ils n'ont jamais vraiment résolu les choses, David et Paul. Je ne pense pas que Paul se soit jamais remis du départ de David.

"Et vous l'avez fait?"

Norah regarda Bree, ses cheveux courts hérissés et sa peau claire, ses yeux verts, calmes et pénétrants. Elle détourna le regard.

« Cela ressemble à quelque chose que Ben demanderait. Je pense que vous avez peut-être passé trop de temps avec les ministres.

Bree a ri, mais elle n'a pas lâché prise. « Ben ne demande rien », dit-elle. "Je suis."

« Je ne sais pas », répondit Norah lentement, pensant à David la dernière fois qu'elle l'avait vu, assis sur le porche avec un verre de thé glacé après une course. Ils étaient divorcés depuis six ans et mariés depuis dix-huit auparavant : elle le connaissait depuis vingt-cinq ans, un quart de siècle, plus de la moitié de sa vie. Lorsque Bree avait appelé pour annoncer sa mort, elle ne pouvait tout simplement pas y croire. Impossible d'imaginer le monde sans David. Ce n'est que plus tard, après les funérailles, que le chagrin l'a rattrapée. « Il y a tellement de choses que j'aurais aimé lui dire. Mais au moins, nous avons parlé. Parfois, il s'arrêtait juste : pour réparer quelque chose, pour dire bonjour. Il était seul, je pense.

« Savait-il pour Frédéric ?

"Non. J'ai essayé de lui dire une fois, mais il n'a pas semblé comprendre.

"Cela ressemble à David", a observé Bree. "Lui et Frédéric sont si différents."

"Oui. Oui, ils sont."

Une image de Frederic à Lexington, se tenant dehors dans le crépuscule ombragé, tapant de la cendre dans la terre autour de ses rhododendrons, se précipita à travers elle. Ils s'étaient rencontrés il y a un peu plus d'un an, un autre jour de sécheresse, dans

un autre parc. Le compte IBM, obtenu avec tant d'efforts, était toujours l'un des plus lucratifs de Norah, alors elle était allée au pique-nique annuel malgré son mal de tête et le grondement lointain du tonnerre. Frédéric était assis seul, l'air vaguement austère et peu communicatif. Norah se prépara une assiette et s'assit à côté de lui. S'il ne voulait pas discuter, cela lui irait très bien. Mais il avait souri et l'avait chaleureusement saluée, sortant de ses pensées, parlant anglais avec un léger accent français ; il venait du Québec. Ils ont parlé pendant des heures alors que l'orage se préparait, tandis que les autres pique-niqueurs emballaient leurs affaires et partaient. Quand la pluie avait commencé, il l'avait invitée à dîner.

"Où est Frédéric de toute façon?" a demandé Bree. "Tu n'as pas dit qu'il venait ?"

« Il voulait, mais il a été appelé à Orléans pour travailler. Il a des liens familiaux là-bas depuis longtemps. Un cousin au second degré éloigné qui habite au lieu-dit Châteauneuf. N'aimeriez-vous pas vivre dans un endroit nommé ainsi ?

"Ils ont probablement des embouteillages et des mauvais jours de cheveux même là-bas."

"J'espère que non. J'espère qu'ils vont au marché tous les matins et qu'ils rentrent chez eux avec du pain frais et des pots pleins de fleurs. Quoi qu'il en soit, j'ai dit à Frédéric d'y aller. Lui et Paul sont de grands amis, mais il vaut mieux que je lui donne cette nouvelle seul.

"Oui. Je prévois de m'éclipser aussi, une fois qu'il viendra.

« Merci », dit Norah en lui prenant la main. "Merci pour tout. Pour avoir tant aidé aux funérailles. Je n'aurais pas pu passer la semaine dernière sans toi.

"Tu me dois beaucoup", a déclaré Bree en souriant. Puis elle devint pensive. « J'ai pensé que c'était un bel enterrement, si vous pouvez dire une chose pareille. Il y avait tellement de monde. Cela m'a surpris de savoir combien de vies David a touchées.

Norah hocha la tête. Elle aussi avait été surprise, la petite église de Bree s'était remplie de monde, de sorte qu'au moment où le service commençait, ils se tenaient trois à l'arrière. Les jours précédents avaient été flous, Ben la guidant doucement dans le choix de la musique et des écritures, du cercueil et des fleurs, l'aidant à écrire la nécrologie. Pourtant, cela avait été un soulagement d'avoir ces choses concrètes à faire, et Norah accomplissait les tâches dans un nuage protecteur d'efficacité engourdie, jusqu'au début du service. Les gens ont dû trouver cela étrange, à quel point elle avait alors pleuré, les beaux vieux mots ayant pris une nouvelle signification, mais ce n'était pas seulement pour David qu'elle avait du chagrin. Ils s'étaient tenus ensemble au service commémoratif pour leur fille il y a toutes ces années, leur perte grandissant encore entre eux.

"C'était la clinique", a déclaré Norah. « La clinique qu'il a dirigée pendant toutes ces années. La plupart des gens avaient été ses patients.

"Je sais. C'était incroyable. Les gens semblaient penser qu'il était un saint.

"Ils n'étaient pas mariés avec lui", a déclaré Norah.

Les feuilles flottaient contre le ciel bleu chaud. Elle scanna à nouveau le parc, à la recherche de Paul, mais il n'était nulle part en vue.

"Oh," dit Norah, "je n'arrive pas à croire que David soit vraiment mort." Même maintenant, quelques jours plus tard, les mots envoyèrent un petit choc dans son corps. "Je me sens si vieux, en quelque sorte."

Bree lui prit la main et ils restèrent assis tranquillement pendant plusieurs minutes. La paume de Bree était douce et chaude contre la sienne, et Norah sentit le moment s'étendre, grandir, comme s'il pouvait contenir le monde entier. Elle se souvenait d'un sentiment similaire, il y a toutes ces longues années, quand Paul était un bébé et qu'elle était assise dans les douces nuits sombres, l'allaitant. Maintenant qu'il a grandi, il se tenait dans une gare ou sur le trottoir sous des feuilles flottantes ou traversait une rue à grands pas. Il s'arrêtait devant les vitrines des magasins, ou fouillait dans sa poche un billet, ou protégeait ses yeux contre le soleil. Il avait grandi à partir de son corps et maintenant, étonnamment, il traversait le monde sans elle. Elle pensa aussi à Frédéric, assis dans une salle de réunion, hochant la tête en parcourant des papiers, posant ses mains à plat sur la table alors qu'il se préparait à parler. Il avait des cheveux noirs sur les bras et de longs ongles carrés. Il se rasait deux fois par jour, et s'il oubliait, sa nouvelle barbe raclait contre son cou quand il l'attirait contre lui dans la nuit, l'embrassant derrière l'oreille pour la réveiller. Il ne mangeait ni pain ni sucreries ; si le journal du matin était en retard, cela le fâchait exceptionnellement. Toutes ces petites habitudes, tour à tour attachantes et irritantes, appartenaient à Frédéric. Ce soir, elle le retrouverait à leur pension au bord de la rivière. Ils boiraient du vin et elle se réveillerait la nuit, le clair de lune l'inondant, son souffle régulier et doux dans la pièce. Il voulait se marier, et c'était aussi une décision.

Le livre de Norah lui glissa des mains et elle se pencha pour le ramasser. *La nuit étoilée* de Van Gogh a roulé sur la brochure qu'elle utilisait comme marque-page. Lorsqu'elle se redressa, Paul traversait le parc.

"Oh," dit-elle, avec la soudaine montée de plaisir qu'elle ressentait toujours en le voyant : cette personne, son fils, ici dans le monde. Elle se leva. « Le voilà, Bree. Paul est là !

« Il est tellement beau », observa Bree en se levant également. "Il doit obtenir ça de moi."

« Il le faut », acquiesça Norah. "Bien que personne ne sache où il trouve le talent, alors que ni l'un ni l'autre de nous ni David ne pourraient porter une chanson dans un seau."

Le talent de Paul, oui. Elle le regarda traverser le parc. Un mystère, ça, et un cadeau.

Paul leva une main pour saluer, souriant largement, et Norah commença à marcher vers lui, laissant son livre sur le banc. Son cœur battait d'excitation et de joie, ainsi que de chagrin et d'inquiétude ; elle tremblait. Comme cela a changé le monde, sa présence ! Elle rejoignit enfin Paul et le serra fort dans ses bras. Il portait une chemise blanche aux manches retroussées, un short kaki. Il sentait le propre, comme s'il venait de prendre une douche. Elle sentit ses muscles à travers le tissu, ses os solides, sa chaleur même, et elle comprit, juste pour un instant, le désir de David de fixer le monde en place. Vous ne pouviez pas lui en vouloir, non, vous ne pouviez pas lui reprocher de vouloir approfondir chaque instant fugace, d'étudier son mystère, de crier contre la perte, le changement et le mouvement.

"Salut, maman," dit Paul en se reculant pour la regarder. Ses dents étaient blanches, droites, parfaites ; il s'était laissé pousser une barbe noire. « Enchanté de vous rencontrer ici », dit-il en riant.

"Oui, imaginez ça."

Bree était alors à côté d'elle. Elle s'avança et étreignit Paul aussi.

« Je dois y aller », dit-elle. « Je traînais juste pour dire bonjour. Tu as l'air bien, Paul. La vie errante vous convient.

Il a souri. "Tu ne peux pas rester ?"

Bree jeta un coup d'œil à Norah. "Non," dit-elle. « Mais je te verrai bientôt, d'accord ?

"D'accord," dit Paul en se penchant pour l'embrasser sur la joue. "Je suppose."

Norah essuya le dos de son poignet contre son œil tandis que Bree se retournait et s'éloignait.

"Qu'est-ce que c'est?" Paul a demandé; puis, soudain sérieux, "Qu'est-ce qui ne va pas?"

« Viens t'asseoir », dit-elle en lui prenant le bras.

Ensemble, ils revinrent sur son banc, faisant s'envoler un groupe de pigeons aux plumes irisées. Elle prit son livre, tripotant son signet.

"Paul, j'ai une mauvaise nouvelle. Votre père est mort il y a neuf jours. Une crise cardiaque."

Ses yeux s'écarrillèrent de choc et de chagrin et il détourna les yeux, fixant sans parler le chemin qu'il avait parcouru pour l'atteindre, pour atteindre ce moment.

"Quand ont eu lieu les funérailles ?" demanda-t-il enfin.

"La semaine dernière. Je suis vraiment désolé, Paul. Il n'y avait pas de temps pour te trouver. J'ai pensé à contacter l'ambassade pour m'aider à te retrouver, mais je ne savais pas par où commencer. Alors je suis venu ici aujourd'hui, espérant que tu te montrerais.

« J'ai failli rater le train », dit-il, pensif. "J'ai failli ne pas y arriver."

"Mais tu l'as fait," dit-elle. "Vous voilà."

Il hocha la tête et se pencha en avant avec ses coudes sur ses genoux, ses mains jointes entre eux. Elle se souvint de lui assis comme ça quand il était enfant, luttant pour cacher sa tristesse. Il serra les poings, puis les relâcha. Elle prit la main de son fils dans la sienne. Ses doigts étaient calleux après des années de jeu. Ils restèrent assis un long moment, écoutant le bruissement du vent à travers les feuilles.

"C'est normal d'être bouleversée," dit-elle enfin. "C'était ton père."

Paul hocha la tête, mais son visage était toujours fermé comme un poing. Quand il parla enfin, sa voix était sur le point de se briser.

« Je n'ai jamais pensé qu'il mourrait. Je n'ai jamais pensé que je m'en soucierais. Ce n'est pas comme si nous avions vraiment parlé.

"Je sais." Et elle l'a fait. Après l'appel de Bree, Norah avait descendu la rue couverte de feuilles, pleurant librement, en colère contre David pour être parti avant qu'elle n'ait eu la chance de régler les choses avec lui, une fois pour toutes. "Mais avant, au moins parler était toujours une option."

"Oui. J'ai attendu qu'il fasse le premier pas.

"Je pense qu'il attendait la même chose."

"C'était mon père", a déclaré Paul. "Il était censé savoir quoi faire."

« Il t'aimait », dit-elle. "Ne pensez jamais qu'il ne l'a pas fait."

Paul eut un petit rire amer. "Non. Cela semble joli, mais ce n'est tout simplement pas vrai. J'irais chez lui et j'essaierais; Je traînais et parlais avec papa de ceci et de cela, mais nous n'allions jamais plus loin. Je n'ai jamais rien pu obtenir de bien pour lui. Il aurait

été plus heureux avec un autre fils. Sa voix était toujours calme, mais des larmes s'étaient accumulées aux coins de ses yeux et glissaient sur ses joues.

"Chérie," dit-elle. « Il t'aimait. Il a fait. Il pensait que tu étais le fils le plus incroyable.

Paul repoussa brutalement les larmes de ses joues. Norah sentit son propre chagrin et sa tristesse se rassembler dans sa gorge, et il lui fallut un moment avant de pouvoir parler.

« Ton père, dit-elle enfin, a eu beaucoup de mal à se révéler à qui que ce soit. Je ne sais pas pourquoi. Il a grandi pauvre et il en a toujours eu honte. J'aurais aimé qu'il puisse voir combien de personnes sont venues aux funérailles, Paul. Des centaines. C'était tout le travail clinique qu'il faisait. J'ai le livre d'or; Vous pouvez voir par vous-même. Beaucoup de gens l'aimaient. »

« Est-ce que Rosemary est venue ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

"Romarin? Oui." Norah s'arrêta, laissant la brise chaude se déplacer légèrement sur son visage. Elle avait entrevu Rosemary à la fin du service, assise sur le dernier banc dans une simple robe grise. Ses cheveux étaient encore longs mais elle avait l'air plus âgée, plus posée. David avait toujours insisté sur le fait qu'il n'y avait jamais rien eu entre eux ; dans son cœur, Norah savait que c'était vrai. "Ils n'étaient pas amoureux", a déclaré Norah. « Ton père et Rosemary. Ce n'était pas ce que vous pensez.

"Je sais." Il s'assit plus droit. "Je sais. Rosemary me l'a dit. Je l'ai crue.

« Elle l'a fait ? Quand?"

« Quand papa l'a ramenée à la maison. Ce premier jour. Il avait l'air mal à l'aise, mais il continua. « Je la voyais parfois chez lui. Quand je me suis arrêté pour rendre visite à papa. Parfois, nous dînions tous ensemble. Parfois, papa n'était pas à la maison, alors je traînais un moment avec Rosemary et Jack. Je pouvais dire qu'il n'y avait rien entre eux. Parfois, elle avait un petit ami là-bas. Je ne sais pas. C'était un peu bizarre, je suppose. Mais je m'y suis habitué. Elle allait bien, Rosemary. Elle n'était pas la raison pour laquelle je ne pouvais jamais vraiment lui parler.

Norah hocha la tête. « Mais Paul, tu comptais pour lui. Écoute, je sais ce que tu dis, parce que je l'ai ressenti aussi. Cette distance. Cette réserve. Ce sentiment d'un mur trop haut pour être franchi. Au bout d'un moment, j'ai renoncé à essayer, et au bout d'un moment plus long, j'ai renoncé à attendre qu'une porte y apparaisse. Mais derrière ce mur, il nous aimait tous les deux. Je ne sais pas comment je le sais, mais je le sais.

Paul ne parlait pas. De temps en temps, il essuya des larmes de ses yeux.

L'air était plus frais et les gens avaient commencé à déambuler dans les jardins, amoureux se tenant par la main, couples avec enfants, promeneurs solitaires. Un couple

de personnes âgées s'est approché. Elle était grande, avec un éclair de cheveux blancs, et il marchait lentement, légèrement penché, avec une canne. Elle avait sa main autour de son coude et se penchait pour lui parler, et il hochait la tête, pensif, fronçant les sourcils, regardant à travers les jardins, au-delà des portes, tout ce qu'elle voulait qu'il note. Norah ressentit une vive angoisse à l'idée de voir cette intimité. Une fois, elle s'était imaginée avec David entrer dans une telle vieillesse, leurs histoires tissées ensemble comme des vignes, des vrilles autour des pousses, des feuilles enchevêtrées. Oh, elle avait été si démodée; même son regret était démodé. Elle s'était imaginé que, mariée, elle serait une sorte de joli bourgeon, enveloppé dans le calice plus dur et résistant de la fleur. Enveloppées et protégées, les couches de sa propre vie contenues dans celle d'une autre.

Mais au lieu de cela, elle avait trouvé sa propre voie, créant une entreprise, élevant Paul, parcourant le monde. Elle était pétale, calice, tige et feuille ; elle était la longue racine blanche qui s'enfonçait profondément dans la terre. Et elle était contente.

En passant, le couple a parlé en anglais, se disputant pour savoir où dîner. Leurs accents étaient du sud – du Texas, devina Norah – et l'homme voulait trouver un endroit avec du steak, avec de la nourriture familière.

"J'en ai tellement marre des Américains," dit Paul, une fois qu'ils furent hors de portée de voix. «Toujours si heureux de trouver un autre Américain. On pourrait penser que nous n'étions pas deux cent cinquante millions. On pourrait penser qu'ils voudraient chercher des Français, puisqu'ils sont en France.

« Vous avez parlé à Frédéric.

"Bien sûr. Pourquoi pas? Frederic a raison en ce qui concerne l'arrogance américaine. Où est-il, de toute façon ?

« En voyage d'affaires. Il viendra ce soir.

Elle la traversa à nouveau, l'image de Frédéric franchissant la porte de la chambre d'hôtel, laissant tomber ses clés sur la commode et tapotant ses poches pour s'assurer qu'il avait bien son portefeuille. Il portait des chemises d'un blanc éclatant qui captaient la dernière lumière, avec des cols boutonnés impeccables, et chaque soir, il entra et jetait sa cravate sur une chaise, sa voix basse façonnant son nom. Peut-être était-ce sa voix qu'elle avait aimée en premier. Ils avaient tant en commun – des enfants adultes, des divorces, des emplois exigeants – mais parce que la vie de Frédéric s'était déroulée dans un autre pays, à moitié dans une autre langue, elle semblait exotique à Norah, familière et inconnue à la fois. Un vieux pays et un nouveau.

« Votre visite a-t-elle été bonne ? » Paul a demandé. « Aimez-vous la France ? »

"J'ai été heureux ici", a déclaré Norah, et c'était vrai. Frédéric sentait que la congestion avait ruiné Paris, mais pour Norah le charme était infini, les boulangeries et

les pâtisseries, les crêpes vendues dans les rues, les flèches des immeubles anciens, les cloches. Les sons aussi de la langue coulant comme un ruisseau, un mot ici et là émergeant comme un caillou. "Et toi? Comment se passe la tournée ? Es-tu toujours amoureux ?"

"Oh, oui," dit-il, son visage s'adoucissant un peu. Il la regarda droit dans les yeux. « Vas-tu épouser Frédéric ?

Elle fit courir son doigt sur le coin pointu de la brochure. C'était la question, bien sûr, tissée à travers tous ses moments : Doit-elle changer de vie ? Elle aimait Frédéric, elle n'avait jamais été aussi heureuse, bien qu'elle ait pu voir à travers ce bonheur jusqu'à un moment où ses habitudes attachantes pourraient l'énervier, et les siennes sur les siens. Il aimait tellement les choses ; il était méticuleux sur tout, des coins en onglet aux formulaires fiscaux. De cette façon, mais pas d'autres, il lui rappelait David. Elle était assez âgée maintenant, assez expérimentée pour savoir que rien n'était parfait. Rien n'est resté pareil, y compris elle-même. Mais il était également vrai que lorsque Frédéric entra dans une pièce, l'air semblait se déplacer, se charger, vibrer à travers elle. Elle voulait voir ce qui pourrait arriver ensuite.

"Je ne sais pas," dit-elle lentement. « Bree est prête à acheter l'entreprise. Frédéric a encore deux ans sur son contrat, nous n'avons donc pas à prendre de décision pendant un certain temps. Mais je peux m'imaginer dans une vie avec lui. Je suppose que c'est la première étape.

Paul hocha la tête. « C'était comme ça la dernière fois ? Tu sais, avec papa ?

Norah le regarda, se demandant comment répondre à cela.

"Oui et non," dit-elle enfin. « Je suis beaucoup plus pragmatique maintenant. Ensuite, je voulais juste qu'on s'occupe de moi. Je ne me connaissais pas très bien.

"Papa aimait s'occuper des choses."

"Oui. Oui il l'a fait."

Paul eut un petit rire sec. "Je n'arrive pas à croire qu'il soit mort."

"Je sais," dit Norah. "Moi non plus."

Ils restèrent assis un moment en silence, l'air se déplaçant légèrement autour d'eux. Norah tourna sa brochure, se rappelant la fraîcheur du musée, l'écho des pas. Elle était restée près d'une heure devant ce tableau, étudiant les volutes de couleurs, les coups de pinceau sûrs et vifs. Qu'est-ce que Van Gogh avait touché ? Quelque chose qui scintillait, quelque chose d'insaisissable. David avait parcouru le monde, focalisant sa caméra sur ses moindres détails, obsédé par la lumière et l'ombre, essayant de fixer les choses en

place. Maintenant, il était parti et la façon dont il avait vu le monde avait également disparu.

Paul était debout, faisant signe à travers le parc, la tristesse sur son visage faisant place à un sourire joyeux, intense, clairement concentré et exclusif. Norah suivit son regard à travers l'herbe sèche vers une jeune femme au long visage délicat et à la peau couleur de glands mûrs, ses cheveux noirs en dreadlocks jusqu'à la taille. Elle était mince, vêtue d'une robe imprimée douce; elle se portait avec la grâce et la réserve d'une danseuse.

"C'est Michelle," dit Paul, déjà debout. "Je reviens tout de suite. C'est Michelle.

Norah le regarda se diriger vers elle comme s'il était tiré par la gravité, le visage de Michelle se soulevant à sa vue. Il prit légèrement son visage dans ses mains alors qu'ils s'embrassaient, puis elle leva la main et leurs paumes se touchèrent brièvement, légèrement, un geste si intime que Norah détourna le regard. Ils traversèrent alors le parc, tête baissée, parlant. À un moment donné, ils s'arrêtèrent, et Michelle posa sa main sur le bras de Paul, et Norah sut qu'il le lui avait dit.

"Mme. Henry, dit-elle en serrant la main quand ils atteignirent le banc. Ses doigts étaient longs et frais. "Je suis tellement désolé pour le père de Paul."

Son accent aussi était légèrement exotique : elle avait passé de nombreuses années à Londres. Pendant quelques minutes, ils restèrent tous dans le jardin à parler. Paul a suggéré qu'ils aillent dîner, et Norah a été tentée de dire oui. Elle voulait s'asseoir avec Paul et parler longtemps dans la nuit, mais elle hésitait, consciente qu'entre Paul et Michelle il y avait une chaleur, un rayonnement, une inquiétude d'être seule. Elle repensa à Frédéric, peut-être déjà rentré dans leur pension, sa cravate tombant sur le dossier d'une chaise.

"Qu'en est-il de demain?" dit-elle. « Et si on se retrouvait pour le petit-déjeuner ? Je veux tout savoir sur votre voyage. Je veux tout savoir sur les guitaristes de flamenco à Séville.

Dans la rue, marchant vers le métro, Michelle a pris le bras de Norah. Paul marchait juste devant eux, large d'épaules, dégingandé.

"Vous avez élevé un fils merveilleux", a-t-elle déclaré. "Je suis tellement désolé de ne pas connaître son père."

« Cela aurait été difficile de toute façon – d'apprendre à le connaître. Mais oui, je suis désolé aussi. Ils firent quelques pas. « Avez-vous apprécié votre visite ? »

« Oh, c'est une merveilleuse liberté que de voyager », a observé Michelle.

C'était une douce soirée, les lumières vives de la station de métro un choc alors qu'elles descendaient. Un train claquait au loin, résonnait dans le tunnel. Il y avait des odeurs mêlées : du parfum et, en dessous, la saveur plus aiguë du métal, de l'huile.

« Viens vers neuf heures demain », a dit Norah à Paul, élevant la voix par-dessus le bruit. Et puis, comme le train approchait, elle se penchait en avant, près de son oreille, en criant.

« Il t'aimait ! C'était ton père et il t'aimait !

Le visage de Paul s'est ouvert un instant : chagrin et perte. Il acquiesça. Il n'y avait pas de temps pour plus. Le train se précipitait maintenant, se précipitant vers eux tous, et dans son vent soudain, elle sentit son cœur se remplir. Son fils, ici dans le monde. Et David, mystérieusement, disparu. Le train s'arrêta en grinçant et les portes hydrauliques s'ouvrirent avec un soupir. Norah monta et s'assit près de la fenêtre, regardant un éclair, un dernier aperçu de Paul qui marchait, les mains dans les poches, la tête baissée. Là, puis parti.

Au moment où elle atteignit son arrêt, l'air s'était rempli de la lumière granuleuse du crépuscule. Elle traversa les pavés jusqu'à la pension, peinte en jaune pâle et légèrement lumineuse, ses jardinières débordant de fleurs. La pièce était calme, ses propres affaires éparpillées intactes ; Frédéric n'était pas arrivé. Norah alla à la fenêtre donnant sur la rivière et resta là un moment, pensant à David portant Paul sur ses épaules à travers leur première maison, pensant au jour où il avait fait sa demande en mariage, lui criant dessus par-dessus le ruissellement de l'eau, l'anneau frais glissant vers le bas. son doigt. En pensant à la main de Paul et à celle de Michelle, paume contre paume.

Elle se dirigea vers le petit bureau et écrivit un mot : *Frédéric, je suis dans la cour.*

La cour, bordée de palmiers en pot, surplombait la Seine. De minuscules lumières étaient tissées dans les arbres, les balustrades en fer. Norah s'assit d'où elle pouvait voir la rivière et commanda un verre de vin. Elle avait laissé son livre quelque part, probablement dans le jardin du Louvre. Sa perte la remplissait d'un vague regret. Ce n'était pas le genre de livre qu'on achète deux fois, juste quelque chose de léger, de quoi passer le temps. Quelque chose à propos de deux sœurs. Maintenant, elle ne saurait jamais comment l'histoire s'est terminée.

Deux soeurs. Peut-être qu'un jour elle et Bree écriraient un livre. Cette pensée fit sourire Norah, et l'homme qui était assis à une table adjacente, vêtu d'un costume blanc, un petit verre à apéritif à la main, lui rendit son sourire. Alors ces choses ont commencé : il fut un temps où elle aurait croisé les jambes ou repoussé les cheveux, petits gestes d'invitation, jusqu'à ce qu'il se lève et quitte sa table et vienne lui demander s'il pouvait la rejoindre. Elle avait adoré la puissance de cette danse et le sens de la découverte. Mais ce soir, elle a détourné le regard. L'homme alluma une cigarette, et quand ce fut fini, il paya sa facture et partit.

Norah était assise, observant le flux de personnes contre le sombre miroitement de la rivière. Elle ne vit pas arriver Frédéric. Mais alors sa main était sur son épaule, elle se tournait, et il l'embrassait, une joue, puis l'autre, et puis ses lèvres sur les siennes.

"Bonjour," dit-il, et il s'assit de l'autre côté de la table. Ce n'était pas un homme de grande taille, mais il était très en forme, avec des épaules solides grâce à des années de natation. C'était un analyste de systèmes, et Norah aimait son assurance, sa capacité à saisir et à discuter le plus grand tout et à ne pas s'enliser dans les détails du moment. Pourtant, c'était la chose même qui l'irritait aussi parfois : son sens du monde comme un endroit stable et prévisible.

"Avez-vous attendu longtemps?" Il a demandé. "As-tu mangé?"

"Non." Elle hocha la tête vers son verre à vin, presque plein. "Pas long du tout. Et je suis affamé.

Il acquiesça. "Bien. Désolé d'être en retard. Le train a été retardé.

"C'est bon. Comment s'est passée ta journée à Orléans ?

"Monotone. Mais j'ai eu un bon déjeuner avec mon cousin. Il commença à parler et Norah se rassit, laissant les mots l'envahir. Les mains de Frédéric étaient fortes et habiles. Elle se souvenait d'un jour où il lui avait construit un ensemble d'étagères, travaillant dans le garage tout le week-end, des volutes de bois frais tombant de sa raboteuse. Il n'avait pas peur de travailler ou de l'arrêter dans la cuisine pendant qu'elle cuisinait, glissant ses mains autour de sa taille et embrassant son cou jusqu'à ce qu'elle se retourne et lui rende son baiser. Il fumait une pipe, ce qu'elle n'aimait pas, travaillait trop dur et conduisait trop vite sur l'autoroute.

« Tu l'as dit à Paul ? » demanda Frédéric. "Est-ce qu'il va bien?"

"Je ne sais pas. Je l'espère. Il nous rejoint pour le petit déjeuner. Il veut se plaindre auprès de vous des Américains arrogants.

Frédéric éclata de rire. "Bien," dit-il. "J'aime votre fils."

« Il est amoureux. Et elle est très jolie, cette jeune femme qu'il adore : Michelle. Elle viendra demain aussi.

« Bien », répéta Frédéric en entrelaçant ses doigts entre les siens. "C'est bon d'être amoureux."

Ils commandèrent le dîner, des brochettes de bœuf sur du riz pilaf, plus de vin. La rivière s'écoulait en contrebas, sombrement, silencieusement, et pendant qu'ils parlaient, Norah pensa à quel point il était agréable d'être assise tranquillement ancrée au même endroit. S'asseoir en buvant du vin à Paris, en regardant les oiseaux s'envoler des arbres silhouettés, la rivière se déplaçant calmement en contrebas. Elle se souvenait

de ses promenades folles vers l'Ohio en tant que jeune femme, de la peau étrangement irisée de l'eau, de la transparence des rives calcaires, du vent soulevant ses cheveux.

Mais maintenant elle restait assise, et les oiseaux s'envolaient sombrement contre le ciel indigo. Elle sentait l'eau, les gaz d'échappement, la viande rôtie et la boue humide de la rivière. Frédéric ralluma sa pipe et versa encore du vin et les gens déambulèrent sur le trottoir, traversant cette soirée qui laissait place à la nuit, les immeubles voisins se fondant lentement dans l'air qui s'assombrissait. Une à une, les lumières s'allumèrent aux fenêtres. Norah plia sa serviette et se leva. Le monde s'est envolé; elle était étourdie par le vin, la hauteur, l'odeur de la nourriture après cette longue journée de chagrin et de joie.

"Est-ce que vous allez bien?" demanda Frédéric, de loin.

Norah toucha la table d'une main, reprit son souffle. Elle hocha la tête, incapable de parler au-dessus du bruit de la rivière, de l'odeur de ses berges sombres, des étoiles rugissant partout, tourbillonnant, vivantes.

novembre 1988

IL S'APPELLAIT ROBERT ET IL ÉTAIT BEAU, AVEC UNE TOUCHE DE CHEVEUX SOMBRE QUI TOUCHAIT SUR SON FRONT. Il arpentait l'allée du bus, se présentait à tout le monde et commentait le trajet, le chauffeur, la journée. Il atteignit la fin de la rangée, fit demi-tour et revint à nouveau. "Je passe un bon moment ici," annonça-t-il, serrant la main de Caroline au passage. Elle sourit, patiente ; sa poigne était ferme et confiante. D'autres personnes ne rencontreraient pas son regard. Ils étudièrent leurs livres, leurs journaux, les scènes qui défilaient devant la fenêtre. Pourtant, Robert continua, imperturbable, comme si les gens dans le bus devaient être autant remarqués, et pas plus censés répondre, que les arbres, les rochers ou les nuages. Dans sa persistance, pensa Caroline, observant depuis le dernier siège, décidant à chaque seconde de ne pas intervenir, il y avait un profond désir de trouver une personne qui le verrait vraiment.

Cette personne, semble-t-il, était Phoebe, qui semblait s'illuminer, inondée de lumière intérieure, quand Robert était là, qui le regardait monter et descendre l'allée comme s'il était une nouvelle créature merveilleuse, un paon peut-être, beau et voyant. et fier. Quand il s'installa finalement sur le siège à côté d'elle, parlant toujours, Phoebe lui sourit simplement. C'était un sourire radieux ; elle n'a rien retenu. Aucune réserve, aucune précaution, aucune attente pour s'assurer qu'il ressentait le même amour déferlant. Caroline ferma les yeux devant l'expression nue de l'émotion de sa fille – l'innocence sauvage, le risque ! Mais quand elle les rouvrit, Robert lui rendait son sourire, aussi content de Phoebe, aussi émerveillé que si un arbre avait crié son nom.

Eh bien, oui, pensa Caroline, et pourquoi pas ? Un tel amour n'était-il pas assez rare dans le monde ? Elle jeta un coup d'œil à Al, qui était assis à côté d'elle, somnolant, ses cheveux grisonnants se soulevant alors que le bus roulait sur des bosses, dans des virages. Il était arrivé tard hier soir et repartirait demain matin, gagnant des heures supplémentaires pour payer le nouveau toit et les gouttières. Ces derniers mois, leurs journées ensemble avaient été principalement consacrées aux affaires. Parfois, un souvenir de leur mariage précoce – ses lèvres sur les siennes, le contact de sa main sur sa taille – balayait Caroline, une nostalgie douce-amère. Comment étaient-ils devenus si occupés et soucieux, tous les deux ? Comment tant de jours s'étaient-ils écoulés, les uns après les autres, pour les amener à ce moment ?

Le bus traversa le ravin à toute vitesse, remontant la pente jusqu'à Squirrel Hill. Les phares étaient déjà allumés dans le crépuscule du début de l'hiver. Phoebe et Robert étaient assis tranquillement, face à l'allée, habillés pour la danse annuelle de l'Upside Down Society. Les chaussures de Robert ont été polies pour un brillant élevé; il portait son plus beau costume. Sous son manteau d'hiver, Phoebe portait une robe fleurie blanche et rouge, une délicate croix blanche de sa confirmation sur une fine chaîne autour du cou. Ses cheveux s'étaient assombris et s'étaient amincis et étaient coupés en un court bonnet volant autour de son crâne, coupés ici et là avec des barrettes rouges. Elle était pâle, avec de légères taches de rousseur sur les bras et le visage. Elle regarda par la fenêtre, souriant faiblement, perdue dans ses pensées. Robert étudia les panneaux publicitaires au-dessus de la tête de Caroline, les annonces de cliniques et de dentistes, les cartes du parcours. C'était un homme bon, prêt à chaque instant à être enchanté par le monde, même s'il oubliait les conversations presque aussitôt qu'elles étaient terminées et demandait à Caroline son numéro de téléphone à chaque fois qu'ils se rencontraient.

Pourtant, il s'est toujours souvenu de Phoebe. Il s'est toujours souvenu de l'amour.

« Nous y sommes presque », dit Phoebe en tirant sur le bras de Robert alors qu'ils approchaient du sommet de la colline. L'installation de jour était à un demi pâté de maison, ses lumières se répandant doucement sur l'herbe brune, les croûtes de neige. "J'ai compté sept arrêts."

— Al, dit Caroline en lui secouant l'épaule. "Al, chérie, c'est notre arrêt."

Ils descendirent du bus dans le froid humide de la soirée de novembre et marchèrent par paires dans la pénombre. Caroline glissa sa main autour du bras d'Al.

« Tu es fatiguée », dit-elle, cherchant à rompre le silence qui, de plus en plus, était devenu leur habitude. "Vous avez eu deux longues semaines."

"Je vais bien," dit-il.

"J'aimerais que tu n'aies pas à t'absenter autant." Elle regretta ses mots au moment où elle les dit. La dispute était désormais ancienne, un nœud tendre dans la chair de leur mariage, et même à ses propres oreilles, sa voix était stridente, aiguë, comme si elle cherchait délibérément une bagarre.

La neige crissait sous leurs chaussures. Al soupira profondément, son haleine n'était qu'un léger nuage dans le froid.

« Écoute, je fais du mieux que je peux, Caroline. L'argent est bon en ce moment et j'ai accumulé de l'ancienneté. J'ai la soixantaine. Je dois le traire pendant que je peux.

Caroline hocha la tête. Son bras sous sa main était ferme et stable. Elle était si heureuse de l'avoir ici, si fatiguée des rythmes étranges de leurs vies qui l'éloignaient

pendant des jours d'affilée. Ce qu'elle voulait, plus que tout, c'était déjeuner avec lui tous les matins et dîner tous les soirs ; se réveiller avec lui dans son lit à côté d'elle, pas dans une chambre d'hôtel anonyme à cent ou cinq cents kilomètres de là.

"C'est juste que tu me manques," dit doucement Caroline. « C'est tout ce que je voulais dire. C'est tout ce que je dis. Phoebe et Robert marchaient devant eux, se tenant la main. Caroline regarda sa fille, portant des gants sombres, une écharpe que Robert lui avait donnée enroulée lâchement autour de son cou. Phoebe voulait épouser Robert, avoir une vie avec lui ; dernièrement, c'était tout ce dont elle parlait. Linda, la directrice de l'établissement de jour, avait prévenu, *Phoebe est amoureuse. Elle a vingt-quatre ans, un peu tard, et elle commence à découvrir sa propre sexualité. Nous devons en discuter, Caroline.* Mais Caroline, ne voulant pas admettre que quoi que ce soit avait changé, avait ajourné la discussion.

Phoebe marchait la tête légèrement penchée, soucieuse d'écouter ; de temps à autre, son rire soudain flottait dans le crépuscule. Caroline aspira l'air froid et vif, ressentant une bouffée de plaisir devant le bonheur de sa fille, ramenée, au même instant, dans la salle d'attente de la clinique avec ses fougères tombantes et sa porte qui claquait, Norah Henry debout près du comptoir, retirant ses gants pour montrer à la réceptionniste son alliance en riant de la même manière.

Il y a une vie, c'était. Caroline avait presque complètement chassé ces jours de son esprit. Puis la semaine dernière, alors qu'Al était toujours absent, une lettre était arrivée d'un cabinet d'avocats du centre-ville. Caroline, intriguée, l'avait déchiré et l'avait lu sous le porche, dans l'air frais de novembre.

Veuillez contacter ce bureau concernant un compte à votre nom.

Elle a immédiatement appelé et s'est tenue à la fenêtre, regardant le fleuve de la circulation, tandis que l'avocat lui annonçait la nouvelle : David Henry était mort. Il était mort, en fait, depuis trois mois. Ils la contactaient pour lui parler d'un compte bancaire qu'il avait laissé à son nom. Caroline avait pressé le téléphone contre son oreille, quelque chose s'enfonçant profondément et sombrement en elle à cette nouvelle, étudiant les rares feuilles restantes des sycomores alors qu'elles voletaient dans la froide lumière du matin. L'avocat, à des kilomètres de là, a continué à parler. Il s'agissait d'un compte de bénéficiaire : David l'avait établi conjointement à leurs deux noms, et il se tenait donc en dehors du testament et de l'homologation. Ils ne voulaient pas lui dire combien il y avait sur le compte, pas par téléphone. Caroline devrait venir au bureau.

Après avoir raccroché, elle est retournée sur le porche, où elle s'est assise un long moment sur la balançoire, essayant de suivre les nouvelles. Cela la choqua que David se soit souvenu d'elle de cette façon. Cela la choquait davantage qu'il soit réellement mort. Qu'avait-elle imaginé ? Qu'elle et David continueraient d'une manière ou d'une autre pour toujours, vivant leurs vies séparées tout en étant toujours connectés à ce moment dans son bureau où il s'est levé et a mis Phoebe dans ses bras ? Que d'une manière ou d'une autre, un jour, quand cela lui conviendrait, elle le chercherait et le laisserait

rencontrer sa fille ? Les voitures dévalaient la colline en un flot continu. Elle ne savait pas quoi faire, et à la fin elle était simplement retournée à l'intérieur et s'était préparée pour le travail, glissant la lettre dans le tiroir du haut du bureau avec les détritiques d'élastiques et de trombones, attendant qu'Al reçoive à la maison et aidez-la à prendre du recul. Elle ne l'avait pas encore mentionné – il était si fatigué – mais la nouvelle, non dite, flottait toujours dans l'air entre eux, ainsi que l'inquiétude de Linda au sujet de Phoebe.

La lumière se déversait du centre sur le trottoir, les tiges brunes de l'herbe. Ils poussèrent les doubles portes vitrées du couloir. Une piste de danse avait été installée au bout du couloir et une boule disco tournait, dispersant des éclats de lumière brillants sur le plafond, les murs et les visages renversés. La musique jouait, mais personne ne dansait. Phoebe et Robert se tenaient à l'écart de la foule, regardant la lumière se déplacer sur le sol vide.

Al raccrocha leurs manteaux puis, à la surprise de Caroline, il lui prit la main. « Tu te souviens de ce jour dans le jardin, le jour où nous avons décidé de nous marier ? Apprenons-leur à faire du rock and roll, qu'en dites-vous ? »

Caroline sentit des larmes rapides en pensant aux feuilles flottant comme des pièces de monnaie de ce jour lointain, à la luminosité du soleil et au bourdonnement des abeilles lointaines. Ils avaient dansé sur l'herbe, et elle avait pris la main d'Al à l'hôpital, quelques heures plus tard, et avait dit : *Oui, je vais t'épouser, oui.*

Al glissa sa main autour de sa taille et ils montèrent sur le sol. Caroline avait oublié – cela faisait longtemps – avec quelle facilité et fluidité leurs corps bougeaient ensemble, à quel point elle se sentait libre de danser. Elle laissa sa tête reposer contre son épaule, inhalant son après-rasage épicé, l'odeur propre de l'huile de machine persistant en dessous. La main d'Al était pressée fermement contre son dos, sa joue contre la sienne. Ils se retournèrent, et lentement d'autres personnes dérivèrent sur la piste de danse, souriant dans leur direction. Caroline connaissait presque tout le monde dans la salle, le personnel du centre de jour, les autres parents d'Upside Down, les pensionnaires de l'établissement d'à côté. Phoebe était sur une liste d'attente pour une chambre là-bas, un endroit où elle pourrait vivre avec plusieurs autres adultes et un parent au foyer. Cela semblait idéal à certains égards - plus d'indépendance et d'autonomie pour Phoebe, au moins une réponse partielle à son avenir - mais la vérité était que Caroline ne pouvait pas imaginer que Phoebe vive loin d'elle. La liste d'attente pour la résidence avait semblé très longue lorsqu'ils avaient postulé, mais l'année dernière, le nom de Phoebe avait augmenté régulièrement. Bientôt Caroline devrait prendre une décision. Elle aperçut Phoebe maintenant, souriant d'un sourire si heureux, ses cheveux fins retenus par les barrettes rouge vif, marchant timidement sur la piste de danse avec Robert.

Elle dansa avec Al pendant encore trois numéros, les yeux fermés, se laissant dériver, suivant ses pas. C'était un bon danseur, doux et sûr, et la musique semblait la traverser. La voix de Phoebe pouvait lui faire ça aussi, les tons purs de son chant

dérivant à travers les pièces, obligeant Caroline à s'arrêter dans tout ce qu'elle faisait et à rester immobile, le monde se déversant à travers elle comme une lumière. *Gentil*, murmura Al en l'attirant plus près, pressant sa joue contre la sienne. Lorsque la musique passa à un morceau de rock rapide, il garda son bras autour d'elle alors qu'ils quittaient le sol.

Caroline, un peu étourdie, scanna la pièce à la recherche de Phoebe par longue habitude, et ressentit les premiers filaments d'inquiétude quand elle ne la vit pas.

"Je l'ai envoyée chercher plus de punch", a appelé Linda de derrière la table. Elle désigna les rafraîchissements qui diminuaient sur la table. « Pouvez-vous croire cette participation, Caroline ? Nous manquons également de cookies.

"Je vais en chercher," offrit Caroline, heureuse d'avoir une excuse pour aller chercher Phoebe.

"Elle ira bien," dit Al, lui attrapant la main et désignant la chaise à côté de lui.

"Je vais juste vérifier," dit Caroline. "Je ne serai pas une minute."

Elle traversa les couloirs vides, si lumineux et silencieux, le toucher d'Al toujours présent sur sa peau. Elle descendit les escaliers et entra dans la cuisine, poussant d'une main les portes battantes en métal et attrapant l'interrupteur de l'autre. La soudaine fluorescence les capta comme une photographie : Phoebe, dans sa robe à fleurs, le dos contre le comptoir, Robert se tenant tout près, ses bras autour d'elle, une main glissant le long de sa jambe. Dans l'instant avant qu'ils ne se retournent, Caroline vit qu'il allait l'embrasser et Phoebe voulait être embrassée et était prête à le lui rendre : ce Robert, son premier vrai amour. Ses yeux étaient fermés, son visage inondé de plaisir.

"Phoebe," dit sèchement Caroline. "Phoebe et Robert, ça suffit."

Ils s'écartèrent l'un de l'autre, surpris mais pas contrits.

"C'est bon," dit Robert. "Phoebe est ma petite amie."

"Nous allons nous marier", a ajouté Phoebe.

Caroline, tremblante, essaya de rester calme. Phoebe était, après tout, une femme adulte. « Robert, dit-elle, j'ai besoin de parler à Phoebe une minute. Seul, s'il vous plaît.

Robert hésita, puis passa devant Caroline, tout son enthousiasme grégaire s'évaporant. « Ce n'est pas mal », dit-il en s'arrêtant devant la porte. "Moi et Phoebe, nous nous aimons."

"Je sais," dit Caroline, alors que les portes se refermaient derrière lui.

Phoebe se tenait sous les lumières crues, tordant son collier. « Tu peux embrasser quelqu'un que tu aimes, maman. Tu embrasses Al.

Caroline hocha la tête, se souvenant de la main d'Al sur sa taille. "C'est exact. Mais, chérie, ça ressemblait à plus qu'un baiser.

"Maman!" Phoebe était exaspérée. "Robert et moi allons nous *marier*."

Caroline répondit sans réfléchir. "Tu ne peux pas te marier, ma chérie."

Phoebe leva les yeux, son visage arborant une expression obstinée que Caroline connaissait bien. La lumière fluorescente est tombée à travers une passoire et a fait un motif sur ses joues.

"Pourquoi pas?"

"Chérie, mariage..." Caroline s'arrêta, pensant à Al, à sa récente lassitude, à la distance qu'il mettait entre eux à chaque fois qu'il voyageait. « Écoute, c'est compliqué, chérie. Vous pouvez aimer Robert sans vous marier.

"Non. Moi et Robert, nous allons nous marier.

Caroline soupira. "D'accord. Dites que vous le faites. Où allez-vous vivre?"

"Nous allons acheter une maison", a déclaré Phoebe, son expression d'intention maintenant, sérieuse. « Nous allons vivre là-bas, maman. Nous aurons des bébés.

"Les bébés représentent énormément de travail", a déclaré Caroline. « Je me demande si vous et Robert savez à quel point les bébés travaillent? Et ils sont chers. Comment allez-vous payer cette maison ? Pour l'alimentation?"

« Robert a un travail. Moi aussi. Nous avons beaucoup d'argent.

"Mais vous ne pourrez pas travailler si vous surveillez les bébés."

Phoebe considéra cela, fronçant les sourcils, et le cœur de Caroline se remplit. Des rêves aussi profonds et simples, et ils ne pouvaient pas se réaliser, et où était l'équité là-dedans ?

"J'aime Robert", a insisté Phoebe. "Robert m'aime. De plus, Avery a eu un bébé.

"Oh, chérie," dit Caroline. Elle se souvint d'Avery Swan poussant une calèche sur le trottoir, s'arrêtant pour que Phoebe puisse se pencher et toucher doucement le nouveau bébé sur la joue. "Oh, ma chérie." Elle traversa l'espace entre eux et posa ses mains sur les épaules de Phoebe. « Tu te souviens quand toi et Avery avez sauvé Rain ? Et nous aimons Rain, mais il demande beaucoup de travail. Vous devez vider la litière et peigner ses cheveux, vous devez nettoyer le désordre qu'il fait et le laisser entrer et

sortir, et vous vous inquiétez beaucoup pour lui quand il ne rentre pas à la maison. Avoir un bébé, c'est encore plus, Phoebe. Avoir un bébé, c'est comme avoir vingt pluies.

Le visage de Phoebe tombait, des larmes coulaient sur ses joues.

"Ce n'est pas juste," murmura-t-elle.

"Ce n'est pas juste," acquiesça Caroline.

Ils restèrent un instant silencieux dans les lumières vives et dures.

« Écoute, Phoebe, peux-tu m'aider ? » demanda-t-elle finalement. "Linda a aussi besoin de cookies."

Phoebe hocha la tête en s'essuyant les yeux. Ils remontèrent les escaliers et traversèrent le couloir, portant des cartons et des bouteilles, sans parler.

Plus tard dans la nuit, Caroline a dit à Al ce qui s'était passé. Il était assis à côté d'elle sur le canapé, les bras croisés, déjà à moitié endormi. Son cou était encore sensible, rougi par le rasage plus tôt, et des cernes assombrissaient ses yeux. Le matin, il se levait à l'aube et partait en voiture.

« Elle veut tellement avoir sa propre vie, Al. Et ça devrait être si simple.

"Mmm," dit-il, enthousiaste. « Eh bien, c'est peut-être *simple*, Caroline. D'autres personnes vivent dans l'établissement et semblent bien se débrouiller. Nous serions ici.

Caroline secoua la tête. « Je ne peux tout simplement pas l'imaginer dans le monde. Et elle ne peut certainement pas se marier, Al. Et si elle tombait enceinte ? Je ne suis pas prête à élever un autre enfant, et c'est ce que cela signifierait.

"Je ne veux pas non plus élever un autre bébé", a déclaré Al.

"Peut-être devrions-nous l'empêcher de voir Robert pendant un moment."

Al se retourna pour la regarder, surpris. « Tu penses que ce serait une bonne chose ?

"Je ne sais pas." Caroline soupira. "Je ne sais tout simplement pas."

"Regarde ici," dit doucement Al. « Depuis la minute où je t'ai rencontrée, Caroline, tu as exigé que le monde ne claque aucune porte à Phoebe. *Ne la sous-estimez pas* — Combien de fois vous ai-je entendu dire cela ? Alors pourquoi ne la laisses-tu pas partir ? Pourquoi ne pas la laisser essayer ? Elle pourrait aimer l'endroit. Vous aimerez peut-être la liberté.

Elle regarda la moulure couronnée, pensant qu'elle avait besoin d'être repeinte, tandis qu'une vérité difficile remontait à la surface.

"Je ne peux pas imaginer ma vie sans elle," dit-elle doucement.

« Personne ne te demande de faire ça. Mais elle a grandi, Caroline. C'est ça le truc. Pourquoi avez-vous travaillé toute votre vie, si ce n'est pour une sorte de vie indépendante pour Phoebe ? »

« Je suppose que tu aimerais être libre, dit Caroline. « Vous aimeriez décoller. Voyager."

« Et vous ne le feriez pas ?

« Bien sûr que je le ferais », cria-t-elle, surprise de l'intensité de sa réponse. « Mais Al, même si Phoebe déménage, elle ne sera jamais complètement indépendante. Et j'ai bien peur que tu sois malheureux à cause de ça. J'ai peur que tu nous quittes. Chérie, tu as été de plus en plus distante ces dernières années.

Al n'a pas parlé pendant un long moment. "Pourquoi es-tu si furieux?" demanda-t-il enfin. "Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu sentes que je vais partir ?"

« Je ne suis pas en colère », dit-elle rapidement, car elle entendit dans sa voix qu'elle l'avait blessé. "Al, attends ici une seconde." Elle traversa la pièce et sortit la lettre du tiroir. « C'est pourquoi je suis contrarié. Je ne sais pas quoi faire.

Il prit la lettre et l'étudia longuement, la retournant une fois comme si son mystère pouvait être résolu par quelque chose d'écrit au dos, puis la lisant une fois de plus.

« Combien y a-t-il sur ce compte ? » demanda-t-il en levant les yeux.

Elle secoua la tête. « Je ne sais pas encore. Je dois aller en personne pour le savoir.

Al hocha la tête, étudiant à nouveau la lettre. "C'est étrange, la façon dont il a fait ça : un compte secret."

"Je sais. Peut-être avait-il peur que je le dise à Norah. Peut-être voulait-il s'assurer qu'elle avait le temps de s'habituer à sa mort. C'est tout ce que je peux imaginer. Elle pensa à Norah, se déplaçant à travers le monde, ne soupçonnant jamais que sa fille était encore en vie. Et Paul, qu'était-il devenu ? Difficile d'imaginer qui il pouvait être maintenant, cet enfant aux cheveux noirs qu'elle n'avait vu qu'une seule fois.

"Que pensez-vous que nous devrions faire?" elle a demandé.

"Eh bien, découvrez les détails, d'abord. Nous irons voir cet avocat ensemble quand je reviendrai. Je peux m'absenter un jour ou deux. Après ça, je ne sais pas, Caroline. Nous dormons dessus, je suppose. Nous n'avons rien à faire tout de suite.

"Très bien," dit-elle, toute sa consternation de la semaine dernière s'évanouissant. Al l'a rendu si facile. « Je suis tellement contente que tu sois là, dit-elle.

« Sincèrement, Caroline. » Il prit sa main dans la sienne. "Je ne vais nulle part. Sauf à Tolède, à six heures demain matin. Alors je pense que je vais monter et frapper le sac.

Il l'embrassa alors, à pleines lèvres, et l'attira contre lui. Caroline pressa sa joue contre la sienne, sentant son odeur et sa chaleur, pensant le rencontrer ce jour-là sur le parking à l'extérieur de Louisville, le jour qui a défini sa vie.

Al se leva, sa main toujours dans la sienne. "Vient en haut?" il a invité.

Elle hocha la tête et se leva, sa main dans la sienne.

Le matin, elle se levait tôt et préparait le petit déjeuner, décorant les assiettes d'œufs, de bacon et de pommes de terre rissolées de brins de persil.

« C'est sûr que ça sent bon », dit Al en entrant, en l'embrassant sur la joue et en jetant le journal sur la table, ainsi que le courrier de la veille. Les lettres étaient fraîches, légèrement humides, dans ses mains. Il y avait deux factures, plus une carte postale lumineuse de la mer Égée avec une note de Doro au verso.

Caroline passa ses doigts sur la photo et lut le bref message. "Trace s'est foulé la cheville à Paris."

"C'est dommage." Al ouvrit brusquement le journal et secoua la tête en entendant les informations sur les élections.

"Hey, Caroline," dit-il après un moment, en posant le journal. « Je réfléchissais hier soir. Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Linda emmènerait Phoebe pour le week-end, je parie. On pourrait s'enfuir, toi et moi. Vous auriez une chance de voir comment Phoebe pourrait s'en sortir avec un peu de temps toute seule. Que dites-vous?"

"Tout de suite? Partir, tu veux dire ?

"Ouais. Profiter du présent. Pourquoi pas?"

« Oh, » dit-elle, troublée, ravie, même si elle n'aimait pas les longues heures sur la route. "Je ne sais pas. Il y a tant à faire cette semaine. Peut-être la prochaine fois, ajouta-t-elle rapidement, ne voulant pas le repousser.

"Nous pourrions faire des détours, cette fois", a-t-il persuadé. "Rends-le plus intéressant pour toi."

"C'est une très bonne idée," dit-elle, pensant avec surprise que c'était le cas.

Il sourit, déçu, et se pencha pour l'embrasser, ses lèvres courtes et froides sur les siennes.

Après le départ d'Al, Caroline a accroché la carte postale de Doro sur le réfrigérateur. C'était un mois de novembre morne, le temps était humide et gris et finissait par neiger, et elle aimait contempler cette mer lumineuse et séduisante, au bord du sable chaud. Toute cette semaine, à aider les patients, à préparer le dîner ou à plier le linge, Caroline s'est souvenue de l'invitation d'Al. Elle repensa au baiser passionné qu'elle avait interrompu entre Robert et sa fille, et à la résidence où Phoebe voulait vivre. Al avait raison. Un jour, ils ne seraient plus là tous les deux, et Phoebe avait droit à une vie bien à elle.

Pourtant, le monde n'était pas moins cruel que jamais. Mardi, alors qu'ils étaient dans la salle à manger en train de manger du pain de viande, de la purée de pommes de terre et des haricots verts, Phoebe fouilla dans sa poche et en sortit un petit puzzle en plastique, du genre avec des chiffres imprimés sur des carrés mobiles. L'astuce consistait à mettre les chiffres dans l'ordre, et elle les a poussés entre les bouchées.

"C'est bien," dit Caroline paresseusement, en buvant son lait. « Où as-tu trouvé ça, chérie ? »

"De Mike."

"Est-ce qu'il travaille avec vous?" demanda Caroline. « Est-il nouveau ? »

"Non," dit Phoebe. "Je l'ai rencontré dans le bus."

"Sur le bus?"

"Euh-huh. Hier. Il était gentil."

"Je vois." Caroline sentit le temps ralentir un peu, tous ses sens devenant plus alertes. Elle dut se forcer à parler calmement, naturellement. "Mike t'a donné le puzzle ?"

"Euh-huh. Il était gentil. Et il a un nouvel oiseau. Il veut me montrer."

"Est ce qu'il?" dit Caroline, un vent frais la traversant. « Phoebe, chérie, tu ne peux même pas penser à partir avec des inconnus. Nous en avons parlé.

"Je sais. Je lui ai dit », a déclaré Phoebe. Elle repoussa le puzzle et versa plus de ketchup sur son pain de viande. « Il a dit : Viens à la maison avec moi, Phoebe. Et j'ai dit, d'accord, mais je dois d'abord le dire à ma mère.

"Quelle bonne idée," réussit à dire Caroline.

"Donc je peux? Puis-je aller chez Mike demain ?

« Où habite Mike ? »

Phoebe haussa les épaules. "Je ne sais pas. Je le vois dans le bus.

"Tous les jours?"

"Euh-huh. Puis-je aller? Je veux voir son oiseau.

« Eh bien, et si je venais aussi ? » Caroline a dit prudemment. « Et si on prenait le bus ensemble demain ? Comme ça je peux rencontrer Mike, et je viendrai avec toi voir l'oiseau. Comment ça ?

"C'est bien," dit Phoebe, ravie, et elle termina son lait.

Pendant les deux jours suivants, Caroline a pris le bus avec Phoebe pour aller et revenir de son travail, mais Mike ne s'est jamais présenté.

"Chérie, j'ai bien peur qu'il ait menti", a-t-elle dit à Phoebe jeudi soir alors qu'ils lavaient la vaisselle. Phoebe portait un chandail jaune et ses mains arboraient une douzaine de petites coupures de papier du travail. Caroline la regarda ramasser chaque assiette et la sécher soigneusement, reconnaissante que Phoebe soit en sécurité, terrifiée à l'idée qu'un jour elle ne le serait pas. Qui était cet étranger, ce Mike, et qu'aurait-il pu faire à Phoebe si elle était partie avec lui ? Caroline a porté plainte à la police, mais elle avait peu d'espoir qu'ils le retrouvent. Rien ne s'était réellement passé, après tout, et Phoebe ne pouvait pas décrire l'homme, sauf pour dire qu'il portait une bague en or et des baskets bleues.

"Mike est gentil", a insisté Phoebe. "Il ne mentirait pas."

"Chérie, tout le monde n'est pas bon ou ne veut pas ce qu'il y a de mieux pour toi. Il n'est pas revenu au bus, comme il l'avait promis. Il essayait de te tromper, Phoebe. Tu dois être prudent."

"Tu dis toujours ça," répondit Phoebe en jetant le torchon sur le comptoir. "Tu dis ça de Robert."

"C'est différent. Robert n'essaie pas de te faire du mal.

"J'aime Robert."

"Je sais." Caroline ferma les yeux et prit une profonde inspiration. « Écoute, Phoebe, je t'aime. Je ne veux pas que tu sois blessé. Parfois, le monde est dangereux. Je pense que cet homme est dangereux.

"Mais je ne suis pas allée avec lui," dit Phoebe, remarquant la sévérité et la peur dans la voix de Caroline. Elle posa la dernière assiette sur le comptoir, soudain au bord des larmes. "Je n'y suis pas allé."

"Tu étais intelligent," dit Caroline. "Tu as fais ce qu'il fallait faire. Ne partez jamais avec personne.

"A moins qu'ils ne connaissent le mot."

"Droite. Et le mot est un secret, tu ne le dis à personne.

"Starfire !" Phoebe chuchota bruyamment, rayonnante. "C'est un secret."

"Oui." Caroline soupira. "Oui, c'est un secret."

Vendredi matin, Caroline a conduit Phoebe au travail. Ce soir-là, elle était assise dans sa voiture, attendant, regardant Phoebe par la fenêtre alors qu'elle se déplaçait derrière le comptoir, reliait des documents ou plaisantait avec Max, son collègue, une jeune femme aux cheveux tirés en queue de cheval qui sortait pour déjeuner avec Phoebe tous les vendredis, et qui n'avait pas peur de la prendre à partie si elle ratait une commande. Phoebe travaillait ici depuis trois ans maintenant. Elle aimait son travail et elle le faisait bien. Caroline, regardant sa fille bouger derrière la vitre, repensa aux longues heures d'organisation, à toutes les présentations, aux bagarres et à la paperasse qu'il avait fallu pour rendre ce moment possible pour Phoebe. Pourtant, il restait tant de choses. L'incident survenu dans le bus n'était qu'une préoccupation parmi d'autres. Phoebe ne gagnait pas assez pour vivre et elle ne pouvait tout simplement pas rester seule, pas même pour un week-end. Si un incendie se déclarait ou si l'électricité tombait en panne, elle serait effrayée et ne saurait quoi faire.

Et puis il y a eu Robert. Sur le chemin du retour, Phoebe a parlé du travail, de Max et de Robert, Robert, Robert. Il venait le lendemain pour faire une tarte avec Phoebe. Caroline écouta, contente que l'on soit presque samedi et qu'Al soit de retour. Une bonne chose à propos de l'inconnu dans le bus : il lui avait donné une excuse pour emmener Phoebe dans les deux sens, limitant ainsi le temps qu'elle passait avec Robert.

Quand ils franchirent la porte, le téléphone sonna. Caroline soupira. Ce serait un vendeur, ou un voisin collectant pour le fonds du cœur, ou un mauvais numéro. La pluie miaula en guise de bienvenue, s'enroulant autour de ses chevilles. "Scat," dit-elle, et elle décrocha le téléphone.

C'était la police, l'officier à l'autre bout du fil s'éclaircissant la gorge, la réclamant. Caroline fut surprise, puis ravie. Peut-être avaient-ils trouvé l'homme dans le bus, après tout.

"Oui," dit-elle, regardant Phoebe prendre Rain et le serrer dans ses bras. "Voici Caroline Simpson."

Il s'éclaircit à nouveau la gorge et commença.

Plus tard, Caroline se souviendrait de ce moment comme étant très grand, le temps s'étendant jusqu'à ce qu'il remplisse toute la pièce et la presse contre une chaise, même si la nouvelle était assez simple et n'aurait pas pris très longtemps à dire. Le camion d'Al avait quitté la route dans un virage, traversé un garde-corps et s'envoler vers une colline basse. Il était à l'hôpital avec une jambe cassée; le même centre de traumatologie où, il y a tant d'années, Caroline avait accepté de l'épouser.

Phoebe fredonnait Rain, mais elle semblait sentir que quelque chose n'allait pas et leva les yeux, questionnant, à la minute où Caroline raccrocha le téléphone. Caroline a expliqué ce qui s'était passé pendant qu'elle conduisait. Dans les couloirs carrelés de l'hôpital, elle se retrouva à nager dans les souvenirs de cette journée antérieure : les lèvres de Phoebe gonflées, sa respiration laborieuse, Al intervenant alors qu'elle était si en colère contre cette infirmière. Maintenant, Phoebe était une femme adulte, marchant à côté d'elle dans sa veste de travail ; elle et Al étaient mariés depuis dix-huit ans.

Dix-huit ans.

Il était éveillé, ses cheveux noirs et argentés se détachant sur la blancheur de l'oreiller. Il essaya de s'asseoir quand ils entrèrent mais grimaça de douleur et se rallongea lentement.

"Oh, Al." Elle traversa la pièce et lui prit la main.

"Je vais bien," dit-il, et il ferma les yeux un instant et prit une profonde inspiration. Elle se sentit très immobile à l'intérieur, car elle n'avait jamais vu Al comme ça, tellement secoué qu'il tremblait légèrement, un muscle se contractant dans sa mâchoire près de son oreille.

"Hé, tu commences à me faire peur," dit-elle, essayant de garder son ton léger.

Il ouvrit alors les yeux, et pendant un instant ils se regardèrent droit dans les yeux, tout s'effondrant entre eux. Il tendit la main et posa légèrement une grande main sur sa joue. Elle l'appuya de sa propre main, sentit les larmes lui monter aux yeux.

"Ce qui s'est passé?" elle a chuchoté.

Il soupira. "Je ne sais pas. C'était un après-midi tellement ensoleillé. Lumineux, clair. J'avais tout droit, chantant avec la radio. Penser à quel point ce serait génial si vous étiez là, comme nous en avons parlé. La prochaine chose que j'ai su, le camion naviguait à travers les garde-corps. Et après je ne m'en souviens plus. Pas jusqu'à ce que je me réveille ici. J'ai totalisé le camion. Les flics ont dit encore une douzaine de mètres de chaque côté de la route, et j'aurais été l'histoire.

Caroline se pencha en avant et passa ses bras autour de lui, sentant ses odeurs familières. Son cœur battait régulièrement dans sa poitrine. Il y a quelques jours à peine,

ils s'étaient déplacés ensemble sur la piste de danse, inquiets pour le toit, les gouttières. Elle caressa ses cheveux, devenus trop longs à la base de son cou.

"Oh, Al."

"Je sais," dit-il. "Je sais Caroline."

À côté d'eux, les yeux écarquillés, Phoebe se mit à pleurer, repoussant les sanglots dans sa bouche avec sa main. Caroline s'assit et passa un bras autour d'elle. Elle caressa les cheveux de Phoebe, sentit la chaleur solide de son corps.

"Phoebe," dit Al. « Regarde-toi ici, tu viens juste de sortir du travail. As-tu passé une bonne journée, chérie? Je ne suis pas allé à Cleveland, donc je n'ai pas eu ces petits pains que tu aimes tant, désolé de le dire. La prochaine fois, d'accord ? »

Phoebe hocha la tête, essuyant ses mains sur ses joues. « Où est votre camion ? » demanda-t-elle, et Caroline se souvint des fois où Al les avait emmenés tous les deux faire un tour, Phoebe assise haut dans le taxi et tirant son poing vers le bas quand ils croisaient d'autres camions pour les faire klaxonner.

"Chérie, c'est cassé," dit Al. "Je suis désolé, mais c'est vraiment cassé."

Al était à l'hôpital pendant deux jours, puis il est rentré à la maison. Le temps de Caroline passa dans un flou d'amener Phoebe au travail et d'aller travailler elle-même, de s'occuper d'Al, de préparer les repas, d'essayer de faire une brèche dans la lessive. Elle se couchait épuisée chaque nuit, se réveillait le matin et recommençait à zéro. Cela n'aidait pas qu'Al soit un patient affreux, contrarié d'être si confiné, colérique et exigeant. Elle se rappelait, malheureusement, ces premiers jours avec Léo dans cette même maison, comme si le temps ne voyageait pas en ligne droite mais tournait en rond.

Une semaine passa. Samedi, Caroline, épuisée, a mis une brassée dans la machine à laver et est allée dans la cuisine pour préparer quelque chose pour le dîner. Elle a sorti une livre de carottes du réfrigérateur pour une salade et a fouillé dans le congélateur, espérant trouver l'inspiration. Rien. Eh bien, Al n'aimerait pas ça, mais peut-être qu'elle commanderait une pizza. Il était déjà cinq heures et dans quelques minutes, elle devrait partir chercher Phoebe au travail. Elle s'arrêta dans l'épluchage, regardant au-delà de son faible reflet dans la fenêtre vers le panneau Foodland clignotant en rouge à travers les branches nues des arbres, pensant à David Henry. Elle pensait aussi à Norah, si objectivée dans ses photographies, sa chair s'élevant comme des collines et ses cheveux remplissant le cadre d'une lumière inattendue. La lettre de l'avocat était toujours dans le tiroir du bureau. Elle avait honoré le rendez-vous qu'elle avait pris avant l'accident d'Al, visitant l'imposant bureau lambrissé de chêne et apprenant les détails du legs de David Henry. La conversation avait été dans son esprit toute la semaine, bien qu'elle n'ait pas eu le temps d'y penser ou de parler avec Al.

Il y avait du bruit dehors. Caroline se retourna, surprise. Par la fenêtre de la porte arrière, elle aperçut Phoebe dehors, sur le porche. Elle était rentrée toute seule, d'une manière ou d'une autre ; elle ne portait pas son manteau. Caroline laissa tomber l'éplucheur et se dirigea vers la porte, s'essuyant les mains sur son tablier. Là, elle vit ce qui avait été caché de l'intérieur : Robert, debout à côté de Phoebe, son bras autour de ses épaules.

"Que faites-vous ici?" demanda-t-elle brusquement en sortant.

"J'ai pris une journée de congé", a déclaré Phoebe.

"Tu l'as fait? Qu'en est-il de votre travail ? »

"Max est là. Je travaillerai ses heures lundi.

Caroline hocha lentement la tête. « Mais comment es-tu rentré chez toi ? J'étais sur le point de venir te chercher.

"Nous avons pris le bus", a déclaré Robert.

"Oui." Caroline rit, mais quand elle parla, sa voix était aiguë d'inquiétude. "Droite. Bien sûr. Vous avez pris le bus. Oh, Phoebe, je t'avais dit de ne pas faire ça. Ce n'est pas prudent."

"Moi et Robert sommes en sécurité", a déclaré Phoebe, sa lèvre inférieure légèrement saillante, comme elle l'a fait lorsqu'elle s'est mise en colère. "Moi et Robert allons nous marier."

"Oh, pour l'amour du ciel," dit Caroline, poussée à la limite de sa patience. « Comment pouvez-vous vous marier ? Vous ne connaissez rien au mariage, ni l'un ni l'autre.

"Nous savons", a déclaré Robert. "Nous savons ce qu'est le mariage."

Caroline soupira. « Écoute, Robert, tu dois rentrer chez toi », dit-elle. « Vous avez pris le bus ici, vous pouvez donc prendre le bus pour rentrer chez vous. Je n'ai pas le temps de te conduire n'importe où. C'est trop. Tu dois rentrer chez toi.

À sa grande surprise, Robert sourit. Il a regardé Phoebe, puis il est entré dans la partie sombre du porche arrière et s'est penché sous la balançoire. Il revint portant une gerbe de roses rouges et blanches, qui semblaient briller légèrement dans le crépuscule. Il les tendit à Caroline, les doux pétales effleurant sa peau.

« Robert ? » dit-elle, interloquée, un léger parfum infusant l'air froid. "Qu'est-ce que c'est ça?"

"Je les ai achetés à l'épicerie", a-t-il déclaré. "En soldes."

Caroline secoua la tête. "Je ne comprends pas."

"C'est samedi," lui rappela Phoebe.

Samedi, le jour où Al est rentré de ses voyages, toujours avec un cadeau pour Phoebe et un bouquet de fleurs pour sa femme. Caroline les imagina tous les deux, Robert et Phoebe, prenant le bus pour l'épicerie où Robert travaillait comme stockeur, étudiant les prix des fleurs, comptant la monnaie exacte. Il y avait une partie d'elle qui voulait encore crier, remettre Robert dans le bus et hors de leur vie, une partie d'elle qui voulait dire, c'est trop *pour moi. Je m'en fiche*.

A l'intérieur, la petite cloche qu'elle avait laissée à Al sonna avec insistance. Caroline soupira et fit un pas en arrière, désignant la cuisine, la lumière et la chaleur.

"D'accord," dit-elle. « Entrez, vous deux. Entrez avant de geler.

Elle se dépêcha de monter les escaliers, essayant de se ressaisir. Combien une femme était-elle censée faire ? « Tu es censée être patiente », dit-elle en entrant dans leur chambre, où Al était assis, la jambe appuyée sur un pouf, un livre sur les genoux. « *Patiente*. D'où pensez-vous que le mot vient, Al? Je sais que c'est exaspérant, mais la guérison prend du temps, pour l'amour du ciel.

« C'est toi qui voulais le plus que je rentre à la maison », a rétorqué Al. "Fais attention à ce que tu souhaites."

Caroline secoua la tête et s'assit sur le bord du lit. "Je ne souhaitais pas cela."

Il regarda par la fenêtre pendant quelques secondes. « Tu as raison, dit-il enfin. "Je suis désolé."

"Êtes-vous d'accord?" elle a demandé. « Comment est la douleur ? »

"Pas si mal."

Au-delà de la vitre, le vent agitait les dernières feuilles du sycomore contre le ciel violet. Des sacs de bulbes de tulipes étaient sous l'arbre, attendant d'être plantés. Le mois dernier, elle et Phoebe avaient mis des chrysanthèmes, des éclats lumineux d'orange et de crème et de violet foncé. Elle s'était assise sur ses talons pour les admirer, essuyant la saleté de ses mains, se souvenant des moments où elle avait jardiné comme ça avec sa mère, liée par leurs tâches mais pas par des mots. Ils avaient rarement parlé de quoi que ce soit de personnel. Il y avait tellement de choses, maintenant, que Caroline regrettait de ne pas l'avoir dit.

"Je ne vais plus le faire", a-t-il dit, lâchant les mots sans la regarder "Conduire un camion, je veux dire."

"D'accord", a-t-elle dit, essayant d'imaginer ce que cela pourrait signifier pour leur vie. Elle était contente – quelque chose en elle venait de se refermer à chaque fois qu'elle l'imaginait repartir – mais elle eut soudain un peu d'appréhension aussi. Pas une seule fois depuis qu'ils étaient mariés ils n'avaient passé plus d'une semaine ensemble.

"Je vais te mettre dans les cheveux tout le temps," dit Al, comme s'il lisait dans ses pensées.

"Allez-vous?" Elle le regarda intensément, notant sa pâleur, ses yeux sérieux. "Envisagez-vous de prendre votre retraite complètement, alors?"

Il secoua la tête, étudiant toujours ses mains. "Trop jeune pour ça. Je pensais que je pouvais faire autre chose. Transfert au bureau, peut-être ; Je connais parfaitement le système. Conduire un bus de la ville. Je ne sais rien, vraiment. Mais je ne peux plus reprendre la route.

Caroline hocha la tête. Elle avait conduit jusqu'au site de l'accident, vu le trou déchiré dans le garde-corps, le morceau de terre cicatrisé où le camion était tombé.

"J'ai toujours eu un sentiment", a déclaré Al en regardant ses mains. Il laissait pousser sa barbe ; ça lui couvrait le visage. « Comme si cela devait arriver, un jour ou l'autre. Et maintenant, c'est le cas.

« Je ne le savais pas, dit Caroline. "Tu n'as jamais dit que tu avais peur."

"Pas peur", a déclaré Al. "J'ai juste eu un sentiment. C'est différent."

"Toujours. Tu n'as jamais rien dit.

Il haussa les épaules. « Cela n'aurait fait aucune différence. C'était juste un sentiment, Caroline.

Elle acquiesça. Encore quelques mètres et Al serait mort, avaient dit les officiers plus d'une fois. Toute la semaine, elle s'était empêchée d'imaginer ce qui ne s'était pas produit. Mais la vérité était qu'elle pouvait être veuve et affronter seule le reste de sa vie.

"Peut-être que tu devrais prendre ta retraite," dit-elle lentement. « Je suis descendu chez l'avocat, Al. J'avais déjà pris rendez-vous, et je l'ai tenu. C'est beaucoup d'argent que David Henry a laissé pour Phoebe.

"Eh bien, ce n'est pas le mien," dit Al. "Même si c'est un million de dollars, ce n'est pas le mien."

Elle se rappela alors comment il avait réagi lorsque Doro leur avait donné la maison : cette même réticence à accepter tout ce qu'il n'avait pas gagné de ses propres mains.

"C'est vrai," dit-elle. « L'argent est pour Phoebe. Mais toi et moi, nous l'avons élevée. Si elle est prise en charge financièrement, on peut moins s'inquiéter. Nous pouvons avoir plus de liberté. Al, nous avons travaillé dur. Il est peut-être temps pour nous de prendre notre retraite.

"Que veux-tu dire?" Il a demandé. « Tu veux que Phoebe bouge ?

"Non. Je ne veux pas ça du tout. Mais Phoebe le veut. Elle et Robert sont en bas maintenant. Caroline sourit un peu, se souvenant de la gerbe de roses qu'elle avait laissée sur le comptoir à côté du tas de carottes à moitié épluchées. « Ils sont allés à l'épicerie ensemble. Sur le bus. Ils m'ont acheté des fleurs parce que c'est samedi. Donc, je ne sais pas, Al. Qui suis-je pour dire? Peut-être qu'ils *iront* bien, plus ou moins, ensemble.

Il hocha la tête, pensif, et elle fut frappée de voir à quel point il avait l'air fatigué, à quel point toutes leurs vies étaient fragiles, à la fin. Toutes ces années, elle avait essayé d'imaginer toutes les possibilités, d'assurer la sécurité de tout le monde, et pourtant Al était un peu plus âgé, avec une jambe cassée – un résultat qui ne lui avait jamais traversé l'esprit.

« Je ferai un rôti demain », a-t-elle dit, en nommant son plat préféré. « Est-ce que la pizza ira bien ce soir ? »

"La pizza est bonne," dit Al. "Obtenez-le de cet endroit sur Braddock, cependant."

Elle toucha son épaule et commença à descendre les escaliers pour passer l'appel. Sur le palier, elle s'arrêta, écoutant Robert et Phoebe dans la cuisine, leurs voix basses ponctuées d'un éclat de rire. Le monde était un endroit vaste et imprévisible et parfois effrayant. Mais en ce moment, sa fille était dans la cuisine, riant avec son petit ami, et son mari somnolait avec un livre sur ses genoux, et elle n'avait pas à préparer le dîner. Elle prit une profonde inspiration. L'air avait une odeur lointaine de roses, une odeur propre, fraîche comme neige.

1989

1 juillet 1989

LE STUDIO AU-DESSUS DU GARAGE, AVEC SA CHAMBRE NOIRE CACHÉE , n'avait pas été ouvert depuis que David avait déménagé il y a sept ans, mais maintenant que la maison était mise en vente, Norah n'avait d'autre choix que d'y faire face. Le travail de David était à nouveau en faveur, valait beaucoup d'argent; les conservateurs venaient demain pour voir la collection. Norah était donc assise sur le sol peint depuis tôt le matin, coupant des boîtes avec un couteau X-Acto, sortant des dossiers pleins de photographies, de négatifs et de notes, déterminée à rester détachée, à être impitoyable, dans ce processus de sélection. Cela n'aurait pas dû prendre longtemps; David avait été si méticuleux et tout était soigneusement étiqueté. Un seul jour, avait-elle pensé, pas plus.

Elle n'avait pas compté sur la mémoire, le lent leurre du passé. C'était déjà le début de l'après-midi, il faisait chaud, et elle n'avait traversé qu'une seule boîte. Un ventilateur vrombissait à la fenêtre et une fine sueur s'amassait sur sa peau ; les photos sur papier glacé lui collaient au bout des doigts. Elles semblaient à la fois si proches et si impossibles, ces années de sa jeunesse. Elle était là avec une écharpe nouée gaïement dans ses cheveux soigneusement coiffés, Bree à côté d'elle dans de larges boucles d'oreilles, une jupe fluide en patchwork. Et voici une photo rare de David, si sérieux, avec une coupe en brosse, Paul juste un bébé dans ses bras. Les souvenirs se sont précipités aussi, remplissant la pièce, maintenant Norah en place : les parfums de lilas et d'ozone et la peau de bébé de Paul ; Le toucher de David, le raclement de sa gorge ; la lumière du soleil d'un après-midi perdu se déplaçant en motifs sur les planchers en bois. Qu'est-ce que cela signifiait, se demanda Norah, qu'ils aient vécu ces moments de cette manière particulière ? Qu'est-ce que cela signifiait que les photos ne correspondaient pas du tout à la femme dont elle se souvenait être ? Si elle regardait attentivement, elle pouvait le voir, la distance et le désir dans son regard, la façon dont elle semblait toujours regarder juste au-delà du bord de la photo. Mais un étranger ne le remarquerait pas, Paul non plus; à partir de ces seules images, personne ne pouvait soupçonner les mystères complexes de son cœur.

Une guêpe rôdait et flottait près du plafond. Chaque année, ils revenaient et construisaient un nid quelque part dans les avant-toits. Maintenant que Paul était grand, Norah avait cessé de s'inquiéter pour eux. Elle se leva, s'étira et prit un coca dans le réfrigérateur où David avait autrefois stocké des produits chimiques et de minces

paquets de films. Elle le but, regardant par la fenêtre les iris sauvages et le chèvrefeuille dans le jardin. Norah avait toujours eu l'intention d'en faire quelque chose, de faire plus que de suspendre des mangeoires aux branches de chèvrefeuille, mais pendant toutes ces années, elle ne l'avait pas fait, et maintenant elle ne le ferait jamais. Dans deux mois, elle épouserait Frédéric et quitterait cet endroit pour toujours.

Il avait été transféré en France. Deux fois, le transfert avait échoué, et ils avaient parlé d'emménager ensemble à Lexington, de vendre leurs deux appartements et de repartir à zéro : quelque chose de tout neuf, un endroit où personne d'autre n'avait jamais vécu. Leur causerie était oisive, langoureuse, des conversations qui s'épanouissaient au fil de leurs dîners ensemble ou alors qu'ils se couchaient ensemble dans le crépuscule, des verres de vin sur les tables de chevet, la lune un disque pâle dans la fenêtre au-dessus des arbres. Lexington, la France, Taïwan, peu importait Norah, qui avait l'impression d'avoir déjà découvert un autre pays avec Frédéric. Parfois, la nuit, elle fermait les yeux et restait éveillée, écoutant sa respiration régulière, remplie d'un profond sentiment de contentement. Cela la peinait de réaliser à quel point elle et David s'étaient éloignés de l'amour. Sa faute, certes, mais la sienne aussi. Elle s'était tenue si proche et serrée, elle avait eu si peur de tout après la mort de Phoebe. Mais ces années étaient révolues maintenant; ils s'étaient écoulés, ne laissant derrière eux que des souvenirs.

Donc la France allait bien. Quand la nouvelle est arrivée que le poste était juste à l'extérieur de Paris, elle était contente. Ils avaient déjà loué une petite chaumière au bord de la rivière à Châteauneuf. Frédéric était là en ce moment même, installant une serre pour ses orchidées. Même maintenant, cela remplissait l'imagination de Norah : les tuiles rouges lisses du patio, la légère brise de la rivière dans le bouleau près de la porte, et la façon dont la lumière du soleil tombait sur les épaules de Frédéric, ses bras, alors qu'il travaillait pour encadrer les murs de verre. Elle pouvait marcher jusqu'à la gare et être à Paris en deux heures, ou elle pouvait marcher jusqu'au village et acheter du fromage frais et du pain, et des bouteilles de vin sombres et brillantes, ses sacs fourre-tout en tissu devenant plus lourds à chaque arrêt. Elle pouvait faire sauter des oignons, s'arrêtant pour regarder la rivière se déplaçant lentement au-delà de la clôture. Sur la terrasse, les soirées qu'elle y avait passées, les fleurs de lune s'étaient ouvertes avec leur parfum citronné et elle et Frédéric étaient assis à boire du vin et à parler. Des choses si simples, vraiment. Un tel bonheur. Norah jeta un coup d'œil aux cartons de photographies, voulant prendre par le bras cette jeune femme qu'elle avait été et la secouer doucement. *Continuez*, voulait-elle lui dire. *N'abandonnez pas. Votre vie ira bien à la fin.*

Elle vida son Coca et retourna au travail, contournant la boîte dans laquelle elle s'était tant embourbée et en ouvrant une autre. À l'intérieur de celui-ci, il y avait des dossiers soigneusement rangés, organisés par année. Le premier contenait des plans de nourrissons anonymes, dormant dans leurs voitures, assis sur des pelouses ou des porches, tenus dans les bras chauds de leurs mères. Les photos étaient toutes 8 x 10, en noir et blanc brillant ; même Norah pouvait dire qu'il s'agissait des premières

expériences de David sur la lumière. Les conservateurs seraient ravis. Certains étaient si sombres que les personnages étaient à peine visibles ; d'autres étaient lavés presque à blanc. David a dû tester la portée de son appareil photo, en gardant le même sujet et en faisant varier la mise au point, l'ouverture, la lumière disponible.

Le deuxième dossier était très similaire, et le troisième et le quatrième. Des photos de filles, non plus de bébés mais de deux, trois et quatre ans. Des filles dans leurs robes de Pâques à l'église, des filles courant dans le parc, des filles mangeant des glaces ou regroupées devant l'école pendant la récréation. Des filles dansent, lancent des balles, rient, pleurent. Norah fronça les sourcils, feuilletant plus rapidement les images. Il n'y avait pas un seul enfant qu'elle reconnaissait. Les photos ont été soigneusement classées par âge. Quand elle sauta jusqu'à la fin, elle trouva non pas des filles mais des jeunes femmes, se promenant, faisant du shopping, se parlant. La dernière était une jeune femme dans la bibliothèque, le menton appuyé sur sa main alors qu'elle regardait par la fenêtre, une expression lointaine, familière à Norah, dans ses yeux.

Norah laissa le dossier tomber sur ses genoux, renversant des photos. Qu'est-ce que c'était? Toutes ces filles, ces jeunes femmes : ça aurait pu être une fixation sexuelle, pourtant Norah savait instinctivement que non. Ce que les photos partageaient en commun n'était pas une noirceur mais une innocence. Des enfants jouent dans le parc de l'autre côté de la rue, le vent soulevant leurs cheveux et leurs vêtements. Même les plus âgées, les femmes adultes, avaient cette qualité ; ils portaient un regard distrait sur le monde, les yeux écarquillés, en quelque sorte, et interrogateurs. La perte s'attardait dans le jeu des lumières et des ombres ; c'étaient des photos pleines de nostalgie. De nostalgie, oui, pas de luxure.

Elle retourna le couvercle de la boîte pour lire l'étiquette. *SURVEY* était tout ce qu'il disait.

Rapidement, insouciante du désordre qu'elle créait, Norah parcourut toutes les autres caisses, les unes après les autres. Au milieu de la pièce, elle en trouva un autre avec ce mot noir et gras *SURVEY*. Elle l'ouvrit et en sortit les dossiers.

Pas des filles cette fois, pas des étrangers, mais Paul. Dossier après dossier de Paul dans tous ses âges, ses transformations et sa croissance, sa rage de se détourner. Son intensité et son don étonnant de la musique, les doigts volant au-dessus de sa guitare.

Norah resta longtemps immobile, agitée, à la limite de savoir. Et puis soudain, la connaissance était sienne, irrévocable, brûlante : toutes ces années de silence, quand il ne parlait pas de leur fille perdue, David avait gardé cette trace de son absence. Paul, et un millier d'autres filles, toutes en pleine croissance.

Paul, mais pas Phoebe.

Norah aurait pu pleurer. Elle eut soudain envie de parler avec David. Toutes ces années, elle lui avait manqué aussi. Toutes ces photographies, tout ce désir silencieux et secret. Elle a revu les images une fois de plus, étudiant Paul comme un garçon : attraper une balle de baseball, jouer du piano, prendre une pose loufoque sous l'arbre dans le jardin. Tous ces souvenirs qu'il avait accumulés, des moments que Norah n'avait jamais vus. Elle les étudia encore et encore, essayant de s'imaginer dans le monde que David avait connu, dans son esprit.

Deux heures passèrent. Elle était consciente d'avoir faim, mais elle ne pouvait se résoudre à partir ou même à se lever de sa place sur le sol. Tant de photos, toutes ces photos de Paul, toutes ces filles et femmes anonymes, reflétant son âge. Toujours, toutes ces années, elle avait senti la présence de sa fille, une ombre, debout juste au-delà de chaque photo prise. Phoebe, perdue à la naissance, s'attarda juste hors de vue, comme si elle s'était levée quelques instants plus tôt et avait quitté la pièce, comme si son parfum, le souffle d'air de son passage, bougeait encore dans les espaces qu'elle avait quittés. Norah avait gardé ce sentiment pour elle, craignant que quiconque l'entendrait ne la prenne pour une sentimentale, voire pour une folle. Cela l'étonnait maintenant, cela lui faisait monter les larmes aux yeux, de réaliser à quel point David, lui aussi, avait ressenti profondément l'absence de leur fille. Il l'avait cherchée partout, semblait-il – dans chaque fille, dans chaque jeune femme – et ne l'avait jamais trouvée.

Enfin, dans les cercles de silence en expansion dans lesquels elle était assise, du gravier surgit faiblement : une voiture dans l'allée. Quelqu'un arrivait. Au loin, elle entendit une porte claquée, des pas, la sonnette retentir dans la maison. Elle secoua la tête et déglutit, mais elle ne se leva pas. Qui que ce soit, il partirait et reviendrait plus tard, ou pas. Elle essayait des larmes de ses yeux; celui qui la voulait pouvait attendre. Mais non. L'estimateur de meubles avait promis de passer cet après-midi. Alors Norah pressa ses mains sur ses joues et entra dans la maison par l'arrière, s'arrêtant pour asperger son visage d'eau et passer un peigne dans ses cheveux. « J'arrive », cria-t-elle par-dessus le ruissellement de l'eau quand la sonnette retentit à nouveau. Elle parcourut les pièces, les meubles regroupés au centre et recouverts de bâches : les peintres viendraient demain. Elle calcula les jours restants, se demandant si elle pourrait éventuellement tout faire. Se souvenant, un instant, de ces soirées à Châteauneuf, où il semblait possible que sa vie soit toujours sereine, s'épanouissant dans le calme comme une fleur bourgeonnant dans l'air.

Elle ouvrit la porte, s'essuyant toujours les mains.

La femme sur le porche était vaguement familière. Elle était pratiquement vêtue d'un pantalon bleu foncé immaculé. Elle portait un chandail de coton blanc à manches courtes et ses cheveux épais étaient gris et coupés très courts. Même à première vue, elle donnait l'impression d'être organisée, efficace, le genre de personne qui ne tolérerait aucune sorte d'absurdité, le genre de personne qui prenait le monde en main et faisait avancer les choses. Elle ne parlait cependant pas. Elle sembla surprise de voir Norah, la prenant si intensément que Norah croisa les bras sur la défensive, consciente

soudain de son short strié de poussière, de son T-shirt humide de sueur. Elle jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue, puis se retourna vers la femme sur son porche. Elle capta le regard de la femme et se concentra sur ses yeux écarquillés, si bleus, et alors elle sut.

Son souffle se coupa. « Caroline ? Caroline Gill ?

La femme hocha la tête, ses yeux bleus se fermant un instant comme si quelque chose s'était réglé entre eux. Mais Norah ne savait pas quoi. La présence de cette femme d'un passé lointain avait créé un battement au plus profond de son cœur, la ramenant à cette nuit onirique où elle et David étaient montés à la clinique à travers les rues silencieuses et enneigées, quand Caroline Gill avait administré gaz et lui a tenu la main pendant les contractions, disant *Regardez-moi, regardez-moi maintenant, Mme Henry, je suis ici avec vous et vous allez très bien*. Ces yeux bleus, la prise ferme de sa main, aussi profondément tissés dans le tissu de ces moments que son souvenir de la conduite méthodique de David ou du premier cri cannelé de Paul.

"Que faites-vous ici?" demande Nora. "David est mort il y a un an."

"Je sais," dit Caroline en hochant la tête. « Je sais, je suis vraiment désolé. Écoutez, Norah—Mme. Henry, j'ai quelque chose dont je dois te parler, quelque chose d'assez difficile. Je me demande si vous pourriez m'accorder quelques minutes. Quand c'est pratique. Je peux revenir si ce n'est pas le bon moment.

Il y avait à la fois une urgence et une fermeté dans sa voix, et contre son meilleur jugement, Norah se retrouva à reculer et à laisser Caroline Gill entrer dans le hall. Des cartons, soigneusement remplis et scotchés, étaient empilés contre les murs. « Vous devrez excuser la maison », dit-elle. Elle fit un geste vers le salon, les meubles tous poussés au centre de la pièce. « J'ai des peintres qui viennent faire des offres. Et un évaluateur de meubles. Je me remarie », a-t-elle ajouté. "Je bouge."

"Je suis contente de t'avoir attrapé alors," dit Caroline. "Je suis content de ne pas avoir attendu."

M'a attrapé *pourquoi* ? se demanda Norah, mais par habitude elle invita Caroline dans la cuisine, le seul endroit où elles pouvaient s'asseoir confortablement. Tandis qu'ils traversaient la salle à manger sans se parler, Norah se souvint de la brusquerie de la disparition de Caroline, du scandale. Elle jeta un coup d'œil en arrière deux fois, incapable de se débarrasser des sensations étranges que la présence de Caroline avait suscitées. Des lunettes de soleil accrochées à une chaîne autour du cou de Caroline. Ses traits s'étaient renforcés au fil des années, son nez et son menton plus prononcés. Elle serait formidable, décida Norah, dans une situation professionnelle. Pas une personne à prendre à la légère. Pourtant, Norah se rendit compte que son malaise venait d'une autre source. Caroline l'avait connue comme une personne différente - une femme jeune et incertaine, ancrée dans une vie et un passé dont elle n'était pas particulièrement fière de se souvenir.

Caroline prit place dans le coin petit-déjeuner pendant que Norah remplissait deux verres de glace et d'eau. La note finale de David - *J'ai réparé le lavabo de la salle de bain. Joyeux anniversaire*— était cloué sur le tableau d'affichage juste derrière l'épaule de Caroline. Norah pensait avec impatience aux photos qui attendaient dans le garage, à tout ce qu'elle avait à faire qui ne pouvait attendre.

« Vous avez des oiseaux bleus », observa Caroline en désignant le jardin sauvage et chaotique.

"Oui. Il a fallu des années pour les attirer. J'espère que les prochains les nourriront.

"Ça doit être étrange de bouger."

« Il est temps », dit Norah en sortant deux sous-verres et en posant les verres sur la table. Elle s'est assise. "Mais vous n'êtes pas venu pour demander à ce sujet."

"Non."

Caroline prit une gorgée, puis posa ses mains à plat sur la table comme si, Norah le sentit, pour les stabiliser. Mais quand elle parlait, elle paraissait calme, résolue.

« Norah, puis-je vous appeler Norah ? C'est comme ça que j'ai pensé à toi, toutes ces années.

Norah hocha la tête, toujours perplexe, de plus en plus énervée. À quand remonte la dernière fois que Caroline Gill lui avait traversé l'esprit ? Pas dans les âges, et jamais sauf dans le cadre du tissu de la nuit où Paul est né.

« Norah, » dit Caroline, comme si elle lisait dans ses pensées, « que te souviens-tu de la nuit où ton fils est né ?

"Pourquoi demandez-vous?" La voix de Norah était ferme, mais elle se penchait déjà en arrière, s'éloignant de l'intensité dans les yeux de Caroline, d'un courant sous-jacent tourbillonnant, de sa propre peur de ce qui pourrait arriver. « Pourquoi es-tu ici, et pourquoi me demandes-tu cela ? »

Caroline Gill ne répondit pas tout de suite. Les voix chantantes des oiseaux bleus traversaient la pièce comme des grains de lumière.

« Écoutez, je suis désolée, dit Caroline. « Je ne sais pas comment dire ça. Il n'y a pas de moyen facile, je suppose, alors je vais juste le trouver. Norah, la nuit où tes jumeaux sont nés, Phoebe et Paul, il y a eu un problème.

"Oui," dit sèchement Norah, en pensant à la tristesse qu'elle avait ressentie après la naissance, à la joie et à la tristesse tissées ensemble, et au long chemin difficile qu'elle avait emprunté pour atteindre ce moment de calme constant. « Ma fille est morte », dit-elle. "C'était le problème."

"Phoebe n'est pas morte," dit Caroline d'un ton égal, la regardant droit dans les yeux, et Norah se sentit prise dans le moment comme elle l'avait été il y a toutes ces années, s'accrochant à ce regard alors que le monde connu se déplaçait autour d'elle. "Phoebe est née avec le syndrome de Down. David pensait que le pronostic n'était pas bon. Il m'a demandé de l'emmener dans un endroit à Louisville où de tels enfants étaient régulièrement envoyés. Il n'était pas rare, en 1964, de faire cela. La plupart des médecins auraient conseillé la même chose. Mais je ne pouvais pas la laisser là. Je l'ai emmenée et j'ai déménagé à Pittsburgh. Je l'ai élevée toutes ces années. Norah, ajouta-t-elle doucement, Phoebe est vivante. Elle va très bien.

Norah resta immobile. Les oiseaux dans le jardin voletaient, criaient. Elle se souvenait, pour une raison quelconque, de la fois où elle était tombée dans une grille anonyme en Espagne. Elle marchait dans une rue ensoleillée, insouciant. Puis une ruée, et elle s'est retrouvée jusqu'à la taille dans un fossé avec une entorse à la cheville et de longues écorchures sanglantes aux mollets. *Je vais bien, je vais bien*, n'arrêtait-elle pas de répéter aux gens qui l'ont aidée, qui l'ont emmenée chez le médecin. Clairement, insouciant, du sang suintant de ses coupures : *Je vais bien*. Ce n'est que plus tard, seule et en sécurité dans sa chambre, qu'elle ferma les yeux et ressentit à nouveau cette précipitation, cette perte de contrôle, et pleura. Elle se sentait comme ça maintenant. Tremblante, elle s'agrippa au bord de la table.

"Quoi?" dit-elle. "Qu'est-ce que vous avez dit?"

Caroline l'a répété : Phoebe, pas morte mais enlevée. Toutes ces années. Phoebe, qui grandit dans une autre ville. En sécurité, répétait Caroline. Sûr, bien soigné, aimé. Phoebe, sa fille, la jumelle de Paul. Né avec le syndrome de Down, renvoyé.

David l'avait renvoyée.

"Tu dois être folle", a déclaré Norah, même si elle parlait, tant de morceaux déchiquetés de sa vie se mettaient en place qu'elle savait que ce que Caroline disait devait être vrai.

Caroline fouilla dans son sac à main et glissa deux polaroids sur l'érable poli. Norah ne pouvait pas les ramasser, elle tremblait trop, mais elle se pencha pour les accueillir : une petite fille en robe blanche, potelée, avec un sourire qui éclairait son visage, ses yeux en amande fermés de plaisir. Et puis une autre, cette même fille des années plus tard, sur le point de tirer sur un ballon de basket, prise dans l'instant avant qu'elle ne saute. Elle ressemblait un peu à Paul dans l'un, un peu à Norah dans l'autre, mais surtout elle n'était qu'elle-même : Phoebe. Aucune des images si soigneusement classées dans les dossiers de David, mais simplement elle-même. Vivant, et quelque part dans le monde.

"Mais pourquoi?" L'angoisse dans sa voix était audible. "Pourquoi ferait-il ça? Pourquoi voudrais-tu?"

Caroline secoua la tête et regarda à nouveau dans le jardin.

"Pendant des années, j'ai cru en ma propre innocence", a-t-elle déclaré. « Je croyais que j'avais fait la bonne chose. L'institution était un endroit terrible. David ne l'avait pas vu; il ne savait pas à quel point c'était mauvais. Alors j'ai pris Phoebe, et je l'ai élevée, et j'ai mené de très nombreux combats pour qu'elle obtienne une éducation et un accès aux soins médicaux. Pour s'assurer qu'elle aurait une belle vie. C'était facile de me voir en héros. Mais je pense que j'ai toujours su, en dessous, que mes motivations n'étaient pas entièrement pures. Je voulais un enfant et je n'en ai pas eu. J'étais aussi amoureuse de David, ou je pensais l'être. De loin, je veux dire, ajouta-t-elle rapidement. « Tout était dans ma tête. David ne m'a même jamais remarqué. Mais quand j'ai vu l'annonce des funérailles, j'ai su que je devais l'emmener. Que je devrais partir de toute façon, et je ne pouvais pas la laisser derrière moi.

Norah, prise dans une tourmente sauvage, est revenue à ces jours flous de chagrin et de joie, Paul dans ses bras et Bree lui tendant le téléphone, en disant: Tu dois mettre ça de côté. Elle avait planifié tout le service commémoratif sans le dire à David, chaque arrangement l'aidant à retourner dans le monde, et quand David était rentré à la maison ce soir-là, elle avait combattu sa résistance.

Comment cela a-t-il dû être pour lui, cette nuit-là, ce service ?

Et pourtant, il avait tout laissé faire.

« Mais pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? demanda-t-elle, sa voix n'étant qu'un murmure. "Toutes ces années, et il ne me l'a jamais dit."

Caroline secoua la tête. "Je ne peux pas parler pour David," dit-elle. "Il a toujours été un mystère pour moi. Je sais qu'il t'aimait, et je crois que, aussi monstrueux que tout cela puisse paraître, ses intentions initiales étaient bonnes. Il m'a parlé une fois de sa sœur. Elle avait une malformation cardiaque et est décédée jeune, et sa mère ne s'est jamais remise de son chagrin. Pour ce que ça vaut, je pense qu'il essayait de te protéger.

"C'est mon enfant." dit Norah, les mots arrachés à un endroit profond de son corps, une vieille blessure enfouie depuis longtemps. « Elle est née de ma chair. Me protéger? En me disant qu'elle était morte ?

Caroline ne répondit pas, et elles restèrent assises un long moment, le silence s'accumulant entre elles. Norah a pensé à David sur toutes ces photos, et dans tous les moments de leur vie ensemble, emportant ce secret avec lui. Elle ne savait pas, elle n'avait pas deviné. Mais maintenant qu'on le lui avait dit, cela avait un terrible sens.

Enfin, Caroline ouvrit son sac à main et en sortit un morceau de papier avec son adresse et son numéro de téléphone dessus. "C'est ici que nous vivons", a-t-elle déclaré. « Mon mari, Al, et moi, et Phoebe. C'est là que Phoebe a grandi. Elle a eu une vie heureuse, Norah. Je sais que ce n'est pas grand-chose à vous dire, mais c'est vrai. C'est

une charmante jeune femme. Le mois prochain, elle va emménager dans un foyer de groupe. C'est ce qu'elle veut. Elle a un bon travail dans un magasin de photocopies. Elle adore ça là-bas, et ils l'aiment.

« Un magasin de photocopie ? »

"Oui. Elle a très bien réussi, Norah.

"Sait-elle?" demande Nora. « Est-ce qu'elle sait pour moi ? À propos de Paul ? »

Caroline baissa les yeux vers la table, touchant le bord de la photo. "Non. Je ne voulais pas lui dire avant de t'avoir parlé. Je ne savais pas ce que tu voudrais faire, si tu voulais la rencontrer. J'espère que vous le ferez. Mais bien sûr, je ne vous blâmerai pas si vous ne le faites pas. Toutes ces années—oh, je suis tellement désolé. Mais si tu veux venir, nous sommes là. Il suffit d'appeler. La semaine prochaine ou l'année prochaine.

"Je ne sais pas," dit Norah lentement. "Je pense que je suis sous le choc."

"Bien sûr, vous êtes." Caroline se leva.

« Puis-je conserver les photos ? » demande Nora.

"Ils sont à vous. Ils ont toujours été à vous.

Sur le porche, Caroline s'arrêta et la regarda, durement.

« Il t'aimait beaucoup, dit-elle. "David t'a toujours aimé, Norah."

Norah hocha la tête, se rappelant qu'elle avait dit la même chose à Paul à Paris. Depuis le porche, elle regarda Caroline se diriger vers la voiture, s'interrogeant sur la vie vers laquelle Caroline revenait, sur les complexités et les mystères qu'elle contenait.

Norah resta longtemps sur le porche. Phoebe était vivante, dans le monde. Cette connaissance était une ouverture de fosse, sans fin, dans son cœur. J'ai adoré, avait dit Caroline. Bien entretenu. Mais pas par Norah, qui avait travaillé si dur pour la laisser partir. Les rêves qu'elle avait eus, toutes ces recherches dans l'herbe cassante et gelée, lui revenaient, la transperçaient.

Elle rentra dans la maison, pleurant maintenant, passant devant les meubles enveloppés. L'expert viendrait. Paul venait aussi, aujourd'hui ou demain; il avait promis d'appeler en premier mais parfois il se montrait juste. Elle lava les verres d'eau et les essuya, puis resta dans la cuisine silencieuse, pensant à David, toutes ces nuits de toutes ces années où il se levait dans le noir et se rendait à l'hôpital pour réparer quelqu'un qui était brisé. Une bonne personne, David. Il dirigeait une clinique, il s'occupait des personnes dans le besoin.

Et il avait renvoyé leur fille et lui avait dit qu'elle était morte.

Norah tapa du poing sur le comptoir, faisant sauter les verres. Elle se fit un gin tonic et monta à l'étage. Elle s'allongea, se leva, appela Frédéric et raccrocha quand la machine décrocha. Au bout d'un moment, elle est retournée dans l'atelier de David. Tout était pareil, l'air si chaud, si immobile, les photographies et les cartons éparpillés sur le sol, tels qu'elle les avait laissés. Au moins cinquante mille dollars, avaient estimé les conservateurs. Plus s'il y avait des notes dans la main de David sur son processus.

Tout était pareil, mais pas pareil du tout.

Norah ramassa la première boîte et la traîna à travers la pièce. Elle le souleva jusqu'au comptoir, puis le posa en équilibre sur le rebord de la fenêtre donnant sur le jardin. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle avant d'ouvrir l'écran et de pousser fermement la boîte, en utilisant ses deux mains, l'entendant atterrir avec un *bruit sourd satisfaisant* sur le sol en dessous. Elle est retournée pour le suivant, et le suivant. Elle était tout ce qu'elle avait voulu être auparavant : déterminée, vive, oui, impitoyable. En moins d'une heure, le studio était vidé. Elle rentra dans la maison, passa devant les cartons cassés dans l'allée, les photographies se déversant sur la pelouse dans la lumière de fin d'après-midi.

À l'intérieur, elle prit une douche, debout sous l'eau tumultueuse jusqu'à ce qu'elle devienne froide. Elle enfila une robe ample et se fit un autre verre et s'assit sur le canapé. Les muscles de ses bras lui faisaient mal à force de soulever les cartons. Elle a pris un autre verre et est revenue. Quand il fit nuit, des heures plus tard, elle était toujours là. Le téléphone sonna, et elle s'entendit, enregistrée, puis Frédéric, appelant de France. Sa voix était si douce et égale, comme un rivage lointain. Elle aspirait à être là, à cet endroit où sa vie avait un sens, mais elle ne décrocha pas le téléphone ni ne le rappela. Un train retentit, au loin. Elle releva l'afghan et se glissa dans l'obscurité de cette nuit.

Elle s'est assoupie, par intermittence, mais n'a pas dormi. De temps en temps, elle se levait pour faire un autre verre, traversant les pièces vides, ombragées par le clair de lune, remplissant son verre au toucher. Ne vous embêtez pas, après un certain temps, avec du tonic, du citron vert ou de la glace. Une fois, elle rêva que Phoebe était dans la pièce, émergeant d'une manière ou d'une autre du mur où elle avait été toutes ces années, Norah passant jour après jour sans la voir. Elle se réveilla alors en pleurant. Elle versa le reste du gin dans l'évier et but un verre d'eau.

Elle finit par s'endormir à l'aube. A midi, quand elle se réveilla, la porte d'entrée était grande ouverte et dans le jardin il y avait des photos partout : prises dans les rhododendrons, collées contre les fondations, coincées dans la vieille balançoire rouillée de Paul. Des éclairs de bras et d'yeux, une peau qui ressemblait à des plages, un aperçu de cheveux, des cellules sanguines éparpillées comme de l'huile sur l'eau. Des aperçus de leurs vies telles que David les avait vues, telles que David avait essayé de les façonner. Négatifs, celluloid noir, éparpillés sur l'herbe. Norah a imaginé les voix choquées et

outrées des conservateurs, des amis, de son fils, voire d'une partie d'elle-même, les a imaginé criant : *Mais vous détruisez l'histoire !*

Non, répondit-elle, je le revendique.

Elle a bu deux autres verres d'eau et a pris de l'aspirine, puis a commencé à transporter des cartons de l'autre côté de la cour envahie par la végétation. Une boîte, celle pleine d'images de Paul tout au long de sa vie, elle l'a de nouveau poussée dans le garage pour la sauver. Il faisait chaud et elle avait mal à la tête ; des étincelles de vertige passèrent devant ses yeux lorsqu'elle se leva trop brusquement. Elle se souvint de cette journée passée sur la plage, de l'eau scintillante et des poissons d'argent du vertige et d'Howard entrant dans son champ de vision.

Il y avait des pierres, empilées derrière le garage. Elle les sortit un par un et les disposa en un large cercle. Elle laissa tomber la première boîte, les images brillantes en noir et blanc saisissant au soleil, tous les visages inconnus de jeunes femmes qui la regardaient depuis l'herbe. Accroupie sous le dur soleil de midi, elle tenait un briquet au bord d'un 8 x 10 brillant. Lorsqu'une flamme lécha et s'éleva, elle glissa la photo brûlante dans le tas peu profond à l'intérieur de l'anneau de pierres. Au début, la flamme semblait ne pas s'accrocher. Mais bientôt une chaleur vacillante s'éleva, une volute de fumée.

Norah entra pour un autre verre d'eau. Elle s'assit sur la marche arrière en sirotant, regardant les flammes. Une ordonnance municipale récente interdisait toute forme de brûlage et elle craignait que les voisins n'appellent la police. Mais l'air restait calme ; même les flammes étaient silencieuses, pénétrant dans l'air chaud, envoyant une fine fumée de la couleur bleutée de la brume. Des volutes de papier noirci flottaient dans le jardin, flottaient sur les vagues chatoyantes de chaleur, comme des papillons. Alors que le feu dans le cercle de pierres s'installait et commençait à rugir, Norah lui donna plus de photos. Elle a brûlé la lumière, elle a brûlé l'ombre, elle a brûlé ces souvenirs de David, si soigneusement capturés et préservés. *Espèce de bâtard*, murmura-t-elle en regardant les photographies s'enflammer avant qu'elles ne noircissent, ne s'enroulent et ne disparaissent.

Lumière à lumière, pensa-t-elle, s'éloignant de la chaleur, du rugissement, des résidus poudreux tourbillonnant dans l'air.

Cendres aux cendres.

Poussière, enfin, poussière.

2-4 juillet 1989

Écoute , c'est bon pour toi de dire ça maintenant, Paul. MICHELLE était debout près de la fenêtre, les bras croisés, et quand elle se retourna, ses yeux étaient noirs d'émotion, voilés aussi par sa colère. "Vous pouvez dire ce que vous voulez dans l'abstrait, mais le fait est qu'un bébé changerait tout - et surtout pour moi."

Paul était assis sur le canapé rouge foncé, chaud et inconfortable en ce matin d'été. Lui et Michelle l'avaient trouvé dans la rue lorsqu'ils avaient commencé à vivre ensemble ici à Cincinnati, en ces jours vertigineux où cela ne signifiait rien de le hisser sur trois étages. Ou cela signifiait l'épuisement, le vin, les rires et les lentes ébats amoureux plus tard sur sa surface de velours rugueux. Maintenant, elle se détourna pour regarder par la fenêtre, ses cheveux noirs se balançant. Un vide aérien, une précipitation, remplissait son cœur. Dernièrement, le monde se sentait fragile, comme un œuf soufflé, comme s'il risquait de se briser sous un contact négligent. Leur conversation avait commencé assez amicalement, une simple discussion pour savoir qui s'occuperait du chat pendant qu'ils étaient tous les deux hors de la ville : elle à Indianapolis pour un concert, lui à Lexington pour aider sa mère. Et maintenant, tout à coup, ils étaient là dans ce sombre territoire du cœur, l'endroit vers lequel, ces derniers temps, ils semblaient tous les deux constamment attirés.

Paul savait qu'il devait changer de sujet.

"Se marier ne se traduit pas directement par des bébés", a-t-il dit à la place, têtu.

"Ah Paul. Être honnête. Avoir un enfant est le désir de votre cœur. Ce n'est même pas moi que tu veux. C'est ce bébé mythique.

"Notre bébé mythique", a-t-il déclaré. « Un jour, Michelle. Pas tout de suite. Écoutez, je voulais juste aborder le sujet du mariage. Ce n'est pas grave."

Elle poussa un son d'exaspération. Le loft avait un sol en pin et des murs blancs et des touches de couleurs primaires dans les bouteilles, les oreillers, les coussins. Michelle portait du blanc aussi, sa peau et ses cheveux aussi chauds que le sol. Paul avait mal en

la regardant, sachant qu'elle avait, dans un certain sens important, déjà pris sa décision. Elle le quitterait très bientôt, emportant avec elle sa beauté sauvage et sa musique.

"C'est intéressant," dit-elle. « Je trouve ça très intéressant, en tout cas. Que tout cela arrive juste au moment où ma carrière est sur le point de décoller. Pas avant, mais maintenant. Bizarrement, je pense que tu essaies de nous séparer.

"C'est ridicule. Le timing n'a rien à voir là-dedans. »

"Non?"

"Non!"

Ils ne parlèrent pas pendant plusieurs minutes et le silence grandit dans la salle blanche, emplît l'espace et se colla contre les murs. Paul avait peur de parler et encore plus peur de ne pas le faire, mais enfin il ne put plus se retenir.

« Nous sommes ensemble depuis deux ans. Soit les choses grandissent et changent, soit elles meurent. Je veux que nous continuions à grandir.

Michelle soupira. « Tout change de toute façon, avec ou sans papier. C'est ce dont vous ne tenez pas compte. Et peu importe ce que vous dites, c'est *un* gros problème. Quoi qu'on dise, le mariage change tout, et ce sont *toujours* les femmes qui font les sacrifices, quoi qu'on en dise.

« C'est de la théorie. Ce n'est pas la vraie vie.

"Oh! Tu es exaspérant, Paul, tellement sûr de tout.

Le soleil était levé, touchant la rivière et remplissant la pièce d'une lumière argentée, projetant des motifs ondulants sur le plafond. Michelle est allée dans la salle de bain et a fermé la porte. Un fouille dans les tiroirs, le ruissellement de l'eau. Paul traversa la pièce jusqu'à l'endroit où elle s'était tenue, admirant la vue comme si cela pouvait l'aider à la comprendre. Puis, doucement, il frappa à la porte.

« Je pars, dit-il.

Un silence. Puis elle a rappelé. "Tu seras de retour demain soir ?"

« Votre concert est à six heures, n'est-ce pas ? »

"Droite." Elle ouvrit la porte de la salle de bain et se leva, enveloppée dans une serviette blanche en peluche, frottant de la lotion sur son visage.

"D'accord, alors," dit-il, et il l'embrassa, sentant son odeur, la douceur de sa peau. « Je t'aime », dit-il en reculant.

Elle le regarda un instant. "Je sais," dit-elle. "Je te verrai demain."

Je sais. Il a médité sur ses paroles jusqu'à Lexington. Le trajet a duré deux heures : de l'autre côté de la rivière Ohio, à travers le trafic dense près de l'aéroport, et enfin dans les belles collines vallonnées. Puis il traversa les rues tranquilles du centre-ville, passa devant des bâtiments vides, se rappelant comment c'était quand Main Street était encore le centre de la vie, l'endroit où les gens allaient faire leurs courses, manger et se mêler. Il se souvenait d'être entré dans la pharmacie, assis à la fontaine à glaces à l'arrière. Des boules de chocolat dans une coupelle en métal givrée de glace, le vrombissement du mixeur ; parfums mêlés de viande grillée et d'antiseptique. Ses parents s'étaient rencontrés en ville. Sa mère était montée sur un escalator et s'était élevée au-dessus de la foule comme le soleil, et son père l'avait suivie.

Il passa devant le nouveau bâtiment de la banque et l'ancien palais de justice, l'endroit vide où se dressait autrefois le théâtre. Une femme maigre marchait sur le trottoir, la tête penchée, les bras croisés, ses cheveux noirs flottant au vent. Pour la première fois depuis des années, Paul pensa à Lauren Lobaglio, à la manière silencieuse et déterminée dont elle avait traversé le garage vide jusqu'à lui semaine après semaine. Il l'avait atteinte, encore et encore ; il s'était réveillé au milieu de tant de nuits sombres, craignant avec Lauren tout ce qu'il désirait maintenant tant avec Michelle : le mariage, les enfants, un entrelacement de vies.

Il conduisait, fredonnant sa nouvelle chanson pour lui-même. « Un arbre dans le cœur », ça s'appelait – peut-être qu'il jouerait celui-là ce soir, au pub de Lynagh. Michelle serait choquée par ça, mais Paul s'en fichait. Ces derniers temps, depuis la mort de son père, il jouait davantage dans des lieux informels ainsi que dans des salles de concert : il prenait une guitare et jouait dans des bars ou des restaurants, des pièces classiques mais aussi des œuvres plus populaires qu'il avait toujours, dans le passé, dédaigné. Il ne pouvait pas expliquer son changement d'avis, mais cela avait quelque chose à voir avec l'intimité de ces lieux, la connexion qu'il ressentait avec le public, assez proche pour tendre la main et toucher. Michelle n'a pas approuvé; elle croyait que c'était une conséquence du chagrin et elle voulait qu'il s'en remette. Mais Paul ne pouvait pas y renoncer. Toutes les années de son adolescence, il avait joué par colère et désir de connexion, comme si par la musique il pouvait apporter un peu d'ordre, une beauté invisible, dans sa famille. Maintenant, son père était parti et il n'y avait personne contre qui jouer. Il avait donc cette nouvelle liberté.

Il conduisit jusqu'au vieux quartier, passa devant les maisons majestueuses et les profondes cours avant, les trottoirs et le calme éternel. La porte d'entrée de la maison de sa mère était fermée. Il coupa le moteur et resta assis un moment, écoutant les oiseaux et le bruit lointain des tondeuses à gazon.

Un arbre dans le coeur. Son père était mort depuis un an et sa mère épousait Frédéric et déménageait en France pendant un certain temps, et il n'était pas ici en tant qu'enfant ou en tant que visiteur mais en tant que gardien du passé. A lui de choisir,

quoi garder et quoi jeter. Il avait essayé d'en parler avec Michelle, de son profond sens des responsabilités, comment ce qu'il avait gardé de cette maison de son enfance deviendrait, à son tour, ce qu'il transmettra un jour à ses propres enfants - tout ce qu'ils sauront jamais, en façon tangible, de ce qui l'avait façonné. Il avait pensé à son père, dont le passé était encore un mystère, mais Michelle avait mal compris ; elle se raidit à cette mention désinvolte d'enfants. *Ce n'est pas ce que je voulais dire*, protesta-t-il, en colère, et elle aussi. *Que vous le sachiez ou non, c'est ce que vous vouliez dire.*

Il se pencha en arrière, cherchant dans sa poche la clé de la maison. Une fois que sa mère avait compris que le travail de son père avait de la valeur, elle avait commencé à garder les portes verrouillées, même si les boîtes restaient fermées dans le studio.

Eh bien, il ne voulait pas non plus regarder ce genre de choses.

Lorsque Paul est finalement sorti de la voiture, il s'est tenu un moment sur le trottoir, regardant autour de lui. C'était chaud; une forte brise légère traversait la cime des arbres. Des feuilles de chêne pin creusées dans la lumière, créant un jeu d'ombres au sol. Étrangement aussi, l'air semblait être plein de neige, une substance plumeuse gris-blanc dérivant dans le ciel bleu. Paul tendit la main dans l'air chaud et humide, se sentant comme s'il se tenait dans l'une des photographies de son père, où les arbres fleurissaient au rythme d'un cœur, où le monde n'était soudainement plus ce qu'il semblait être. Il a attrapé un flocon dans une paume; quand il serra le poing et l'ouvrit à nouveau, sa chair était maculée de noir. Les cendres tombaient comme de la neige dans la chaleur dense de juillet.

Il a laissé des empreintes de pas sur le trottoir en montant les marches. La porte d'entrée était déverrouillée, mais la maison était vide. *Bonjour?* appela Paul en traversant les pièces, les meubles poussés au milieu du sol et recouverts de bâches, les murs nus, prêts à être peints. Il n'avait pas vécu ici depuis des années mais il s'était retrouvé à faire une pause dans le salon, dépouillé de tout ce qui lui avait donné un sens. Combien de fois sa mère avait-elle décoré cette pièce ? Et pourtant ce n'était qu'une pièce, finalement. *Maman?* il a appelé, mais n'a pas obtenu de réponse. A l'étage, il se tenait sur le seuil de sa propre chambre. Des cartons étaient empilés ici aussi, pleins de vieilles choses qu'il devait trier. Elle n'avait rien jeté ; même ses affiches étaient soigneusement roulées et fixées avec des élastiques. Il y avait de légers rectangles sur les murs où ils étaient autrefois accrochés.

"Maman?" il a encore appelé. Il est descendu et sur le porche arrière.

Elle était là, assise sur les marches, vêtue d'un vieux short bleu et d'un T-shirt blanc mou. Il s'arrêta, sans un mot, observant l'étrange scène. Un feu couvait encore dans un cercle de pierres, et les cendres et les morceaux de papier brûlé qui étaient tombés autour de lui dans la cour avant étaient là aussi, pris dans les buissons et dans les cheveux de sa mère. Des papiers étaient éparpillés sur toute la pelouse, pressés contre la base des arbres, contre les pieds métalliques rouillés de l'ancienne balançoire. Paul a

réalisé avec choc que sa mère avait brûlé les photographies de son père. Elle leva les yeux, le visage strié de cendre et de larmes.

« Tout va bien », dit-elle d'une voix égale. « J'ai arrêté de les brûler. J'étais tellement en colère contre votre père, Paul, mais ensuite j'ai été frappé : c'est aussi votre héritage. Je n'ai brûlé qu'une seule boîte. C'était la boîte avec toutes les filles, donc je n'imagine pas que c'était très précieux.

"De quoi parles-tu?" demanda-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

Elle lui tendit une photo de lui, une qu'il n'avait jamais vue. Il avait environ quatorze ans, assis sur la balançoire du porche, penché sur sa guitare, jouant intensément, inconscient de tout ce qui l'entourait, pris par la musique. Cela le surprit que son père ait capturé ce moment – un moment privé, complètement inconscient, l'un des moments de sa vie où Paul se sentait le plus vivant.

"D'accord. Mais je ne comprends pas. Pourquoi es-tu si furieux?"

Sa mère pressa ses mains sur son visage, brièvement, et soupira. « Vous souvenez-vous de l'histoire de la nuit où vous êtes né, Paul ? Le blizzard, comment nous sommes arrivés à peine à la clinique à temps ? »

"Bien sûr." Il attendit qu'elle continue, ne sachant pas quoi dire, mais comprenant à un certain niveau instinctif que cela avait à voir avec sa sœur jumelle, qui était décédée.

« Vous souvenez-vous de l'infirmière, Caroline Gill ? On t'a parlé d'elle ?

"Oui. Pas son nom. Tu as dit qu'elle avait les yeux bleus.

"Elle fait. Très bleu. Elle est venue ici hier, Paul. Caroline Gill. Je ne l'ai pas vue depuis cette nuit. Elle a apporté des nouvelles, des nouvelles choquantes. Je vais juste vous le dire, puisque je ne sais pas quoi faire d'autre.

Elle lui prit la main. Il n'a pas reculé. Sa sœur, lui dit-elle calmement, n'était pas morte à la naissance après tout. Elle était née avec le syndrome de Down et son père avait demandé à Caroline Gill de l'emmener dans une maison à Louisville.

« Pour nous épargner », dit sa mère, et sa voix se fit entendre. "C'est ce qu'elle a dit. Mais elle n'a pas pu aller jusqu'au bout, Caroline Gill. Elle a pris votre soeur, Paul. Elle a pris Phoebe. Toutes ces années, votre jumelle a été bien vivante et a grandi à Pittsburgh.

"Ma sœur?" dit Paul. « À Pittsburgh ? J'étais juste à Pittsburgh la semaine dernière. Ce n'était pas une réponse appropriée, mais il ne savait pas quoi dire d'autre ; il était rempli d'un vide étrange, d'une sorte de détachement étourdi. Il avait une sœur : c'était assez nouveau. Elle était attardée, pas parfaite, alors son père l'avait renvoyée. Ce n'était pas de la colère, étrangement, mais de la peur qui montait ensuite, une vieille appréhension née de la pression que son père avait concentrée sur lui en tant qu'enfant

unique. Né, aussi, du besoin de Paul de faire son propre chemin, même si son père pourrait désapprouver suffisamment pour partir. Une peur que Paul avait transformée toutes ces années, tel un alchimiste doué, en colère et en rébellion.

"Caroline est allée à Pittsburgh et a commencé une nouvelle vie", a déclaré sa mère. « Elle a élevé ta sœur. Je suppose que c'était une lutte; ça l'aurait été, surtout à cette époque. Je continue d'essayer d'être reconnaissant qu'elle ait été gentille avec Phoebe, mais il y a une partie de moi qui fait rage."

Paul ferma les yeux un instant, essayant de faire tenir toutes ces idées ensemble. Le monde semblait plat, étrange et inconnu. Toutes ces années, il avait essayé d'imaginer sa sœur, à quoi elle ressemblerait, mais maintenant il ne pouvait pas se rappeler une seule idée d'elle.

"Comment pourrait-il?" demanda-t-il finalement. "Comment a-t-il pu garder cela secret?"

« Je ne sais pas, dit sa mère. « Je me demande la même chose depuis des heures. Comment pourrait-il? Et comment ose-t-il mourir et nous laisser découvrir cela seuls ?

Ils étaient assis là en silence. Paul se souvenait d'un après-midi où il développait des photos avec son père le lendemain du jour où il avait saccagé la chambre noire, quand il était plein de culpabilité et que son père l'était aussi, quand l'air même était chargé de ce qu'ils disaient et de ce qu'ils laissaient de non-dits. La caméra, lui dit son père, venait de la *chambre française*. Être à *huis clos*, c'était opérer en secret. C'était ce que son père avait cru : que chaque personne était un univers isolé. Des arbres sombres dans le cœur, une poignée d'os : c'était le monde de son père, et cela ne l'avait jamais rendu plus amer qu'à cet instant.

"Je suis surpris qu'il ne *m'ait pas dénoncé*", a-t-il dit, en pensant à la force avec laquelle il s'était toujours battu contre la vision du monde de son père. Il était sorti et avait joué de sa guitare, la musique s'élevant directement à travers lui et entrant dans le monde, et les gens se retournaient, posaient leurs verres et écoutaient, et une pièce pleine d'étrangers était connectée, chacun à chacun. "Je suis sûr qu'il le voulait."

"Paul!" Sa mère fronça les sourcils. "Non. Si quoi que ce soit, il voulait encore plus pour vous à cause de tout cela. Attendu encore plus. Exigeait la perfection de lui-même. C'est l'une des choses qui sont devenues claires pour moi. C'est la partie terrible, en fait. Maintenant que je sais pour Phoebe, tant de mystères sur ton père ont du sens. Ce mur que j'ai toujours ressenti, c'était réel.

Elle se leva, entra et revint avec deux polaroids. « La voici », dit-elle. "Voici ta sœur : Phoebe."

Paul les a pris et les a regardés l'un après l'autre : une photo posée d'une fille souriante, puis une photo franche d'elle tirant un panier. Il essayait encore d'assimiler ce

que sa mère lui avait dit : que cet inconnu aux yeux en amande et aux jambes robustes était son jumeau.

— Vous avez les mêmes cheveux, dit doucement Norah en se rasseyant à côté de lui. « Elle aime chanter, Paul. N'est-ce pas quelque chose ? » Elle a ri. "Et devinez quoi, c'est une fan de basket."

Le rire de Paul était vif et plein de douleur.

"Eh bien," dit-il, "je suppose que papa a choisi le mauvais enfant."

Sa mère a pris les photos dans ses mains tachées de cendre.

« Ne sois pas amer, Paul. Phoebe a le syndrome de Down. Je n'y connais pas grand-chose, mais Caroline Gill avait beaucoup à dire. Tellement que je pouvais à peine tout assimiler, vraiment.

Paul avait passé son pouce le long du rebord en béton de la marche et maintenant il s'arrêta, regardant le sang s'infiltrer là où il l'avait écorché.

« Ne sois pas amer ? Nous avons visité sa tombe », a-t-il dit, se souvenant de sa mère marchant à travers la porte en fonte avec ses bras pleins de fleurs, lui disant d'attendre dans la voiture. Se souvenir d'elle s'agenouillant dans la terre, plantant des graines de gloire du matin. "Que dire de cela?"

"Je ne sais pas. C'était la terre du Dr Bentley, donc il devait le savoir aussi. Ton père n'a jamais voulu m'y emmener. J'ai dû me battre si fort. A l'époque, je pensais qu'il avait peur que je fasse une dépression nerveuse. Oh, ça m'a rendu tellement fou – comme il a toujours su le mieux.

Paul sursauta à la véhémence de sa voix, se souvenant de sa conversation ce matin-là avec Michelle. Il appuya le bout de son pouce sur ses lèvres et suçait les petites perles de sang, heureux du goût cuivré et piquant. Ils restèrent assis un moment en silence, regardant le jardin avec ses volutes de cendres, ses photos éparses et ses cartons humides.

« Qu'est-ce que ça veut dire, demanda-t-il enfin, qu'elle soit attardée ? Je veux dire, au jour le jour.

Sa mère regarda à nouveau les photographies. "Je ne sais pas. Caroline a dit qu'elle est assez performante, quoi que cela signifie. Elle a un travail. Un petit ami. Elle est allée à l'école. Mais apparemment, elle ne peut pas vraiment vivre seule.

« Cette infirmière – Caroline Gill – pourquoi est-elle venue ici maintenant, après toutes ces années ? Que voulait-elle?"

"Elle voulait juste me le dire," dit doucement sa mère. "C'est tout. Elle n'a rien demandé. Elle ouvrait une porte, Paul. Je le crois vraiment. C'était une invitation. Mais quoi qu'il arrive ensuite, cela ne dépend que de nous.

"Et qu'est ce que c'est que ça?" Il a demandé. « Que se passe-t-il maintenant ? »

« J'irai à Pittsburgh. Je sais que je dois la voir. Mais après ça, je ne sais rien. Dois-je la ramener ici ? Nous serons des étrangers pour elle. Et je dois parler avec Frédéric; il doit savoir. Elle mit un instant son visage entre ses mains. « Oh, Paul, comment puis-je aller en France pendant deux ans et la laisser derrière moi ? Je ne sais pas quoi faire. C'est trop pour moi, tout d'un coup.

Une brise agitait les photographies éparpillées sur la pelouse. Paul était assis tranquillement, aux prises avec de nombreuses émotions confuses : la colère contre son père, la surprise et la tristesse pour ce qu'il avait perdu. Inquiétez-vous aussi; c'était terrible d'être préoccupé par ça, mais et s'il devait s'occuper de cette sœur qui ne pouvait pas vivre seule ? Comment a-t-il pu faire ça ? Il n'avait même jamais rencontré de personne attardée, et il découvrit que les images qu'il avait étaient toutes négatives. Aucun d'entre eux ne correspondait à la jeune fille souriante sur la photo, et c'était également déconcertant.

"Je ne sais pas non plus", a déclaré Paul. "Peut-être que la première chose à faire est de nettoyer ce gâchis."

« Votre héritage », dit sa mère.

"Pas seulement le mien," dit-il pensivement, testant les mots. "C'est aussi celui de ma sœur."

Ils travaillèrent ce jour-là et le suivant, triant les photos et remballant les cartons, les traînant dans les profondeurs fraîches du garage. Pendant que sa mère rencontrait les conservateurs, Paul appela Michelle pour lui expliquer ce qui s'était passé et lui dire qu'il ne serait finalement pas à son concert. Il s'attendait à ce qu'elle soit en colère, mais elle écouta sans commentaire et raccrocha. Quand il a essayé de rappeler, la machine a décroché; c'est arrivé toute la journée. Plus d'une fois, il envisagea de monter dans sa voiture et de conduire comme un fou jusqu'à Cincinnati, mais il savait que cela ne servirait à rien. Il savait aussi qu'il ne voulait pas vraiment continuer comme ça, aimant toujours Michelle plus qu'elle ne pouvait l'aimer en retour. Alors il se força à rester. Il se tourna vers le travail physique d'emballer la maison, et le soir, il marcha vers le centre-ville jusqu'à la bibliothèque pour consulter des livres sur le syndrome de Down.

Mardi matin, calmes et distraits et pleins d'appréhension, lui et sa mère sont montés dans sa voiture et ont traversé la rivière et traversé le vert luxuriant de la fin de l'été de l'Ohio. Il faisait très chaud, les feuilles du maïs scintillaient contre le vaste ciel bleu. Ils sont arrivés à Pittsburgh au milieu du trafic de retour du 4 juillet, traversant le tunnel qui s'ouvrait sur le pont avec une vue imprenable sur la fusion des deux rivières. Ils ont

rampé dans la circulation du centre-ville et ont suivi la Monongahela, traversant un autre long tunnel. Enfin, ils s'arrêtèrent devant la maison en brique de Caroline Gill dans une rue animée bordée d'arbres.

Elle leur avait dit de se garer dans l'allée et ils l'ont fait, en sortant de la voiture et en s'étirant. Au-delà d'une bande d'herbe, des marches descendaient vers un terrain étroit et la haute maison en briques où sa sœur avait grandi. Paul a accueilli la maison, tellement comme Cincinnati, si différente de sa propre enfance tranquille, de sa facilité et de son confort de banlieue. La circulation se précipitait dans la rue, devant les petits chantiers de timbres-poste, dans la ville qui s'étendait tout autour d'eux, chaude et dense.

Les jardins tout le long de l'allée étaient épais de fleurs, de roses trémières et d'iris de toutes les couleurs, leurs langues blanches et violettes vives contre l'herbe. Dans ce jardin, une femme travaillait, s'occupant d'une rangée de plants de tomates luxuriants. Une haie de buissons de lilas poussait derrière elle, les feuilles faisant clignoter leur dessous vert pâle dans une brise qui poussait l'air chaud sans le refroidir. La femme, vêtue d'un short bleu foncé et d'un T-shirt blanc et de gants en coton à fleurs lumineuses, s'est assise d'où elle était agenouillée et a passé le dos de sa main sur son front. Le trafic s'est précipité; elle ne les avait pas entendus venir. Elle a cassé une feuille d'un plant de tomate et l'a pressée contre son nez.

"Est-ce elle?" Paul a demandé. « C'est l'infirmière ? »

Sa mère hocha la tête. Elle avait croisé les bras étroitement, de manière protectrice, sur sa poitrine. Ses lunettes de soleil masquaient ses yeux, mais même ainsi, il pouvait voir à quel point elle était nerveuse, pâle et tendue.

"Oui. C'est Caroline Gill. Paul, maintenant qu'on y est, je ne suis pas sûr de pouvoir faire ça. Peut-être devrions-nous simplement rentrer à la maison.

« Nous avons fait tout ce chemin. Et ils nous attendent.

Elle eut un petit sourire fatigué. Elle avait à peine dormi depuis des jours ; même ses lèvres étaient pâles.

"Ils ne peuvent pas nous attendre," dit-elle. "Pas vraiment."

Paul hocha la tête. La porte arrière s'ouvrit, mais la silhouette sur le porche était cachée dans l'ombre. Caroline se leva, frottant ses mains sur son short.

"Phoebe," appela-t-elle. "Te voilà."

Paul sentit sa mère se raidir à côté de lui, mais il ne la regarda pas. Il regarda plutôt le porche. L'instant s'étirait, s'étendait, et le soleil se pressait contre eux. Enfin, la silhouette émergea, portant deux verres d'eau.

Il a regardé dur. Elle était petite, beaucoup plus petite que lui, et ses cheveux étaient plus foncés, plus fins et plus volants, coupés en une simple forme de bol autour de son visage. Elle était pâle, comme sa mère, et de cette distance ses traits semblaient délicats dans un visage large, un visage qui semblait un peu aplati, comme s'il avait été trop longtemps appuyé contre un mur. Ses yeux étaient légèrement inclinés vers le haut, ses membres courts. Elle n'était plus une fille, comme sur les photographies, mais adulte, son âge, avec des cheveux gris. Quelques poils gris éclairaient aussi sa barbe, lorsqu'il la laissait pousser. Elle portait un short à fleurs et elle était trapue, un peu grassouillette, ses genoux se frottant quand elle marchait.

Oh, dit sa mère. Elle avait posé une main sur son cœur. Ses yeux étaient cachés par les lunettes de soleil, et il était content ; ce moment était trop privé.

"C'est bon," dit-il. « Restons ici un moment.

Le soleil était si chaud et la circulation s'est accélérée. Caroline et Phoebe étaient assises côte à côte sur les marches du porche, buvant leur eau.

« Je suis prête », dit enfin sa mère, et ils descendirent les marches jusqu'à l'étroite pelouse entre les légumes et les fleurs. Caroline Gill les a vus en premier; elle s'abrita les yeux, louchant contre le soleil, et se leva. Phoebe se leva aussi, et pendant quelques secondes, elles se regardèrent de l'autre côté de la pelouse. Puis Caroline prit la main de Phoebe dans la sienne. Ils se rencontrèrent près des plants de tomates, les fruits lourds commençant déjà à mûrir, remplissant l'air d'un parfum propre et âcre. Personne n'a parlé. Phoebe regardait Paul, et après un long moment, elle tendit la main à travers l'espace entre eux et toucha sa joue, légèrement, doucement, comme pour voir s'il était réel. Paul hocha la tête sans parler, la regardant gravement ; son geste lui semblait juste, en quelque sorte. Phoebe voulait le connaître, c'était tout. Lui aussi voulait la connaître, mais il ne savait pas quoi lui dire à cette sœur soudaine, si intimement liée à lui et pourtant si étrangère. Il était aussi terriblement gêné, effrayé de faire la mauvaise chose. Comment avez-vous parlé à une personne attardée ? Les livres qu'il avait lus pendant le week-end, tous ces récits cliniques – rien de tout cela ne l'avait préparé au véritable être humain dont la main effleurait si légèrement son visage.

C'est Phoebe qui a récupéré la première.

« Bonjour », dit-elle en lui tendant formellement la main. Paul lui prit la main, sentant à quel point ses doigts étaient petits, toujours incapables de dire un seul mot. "Je suis Phoebe. Heureux de vous rencontrer." Son discours était épais, difficile à comprendre. Puis elle se tourna vers sa mère et recommença.

"Bonjour," dit sa mère en lui prenant la main, puis en la serrant entre les siennes. Sa voix était chargée d'émotion. "Bonjour Phoebe. Je suis très heureux de vous rencontrer aussi.

"C'est tellement chaud," dit Caroline. « Pourquoi n'irions-nous pas à l'intérieur ? J'ai les ventilateurs. Et Phoebe a fait du thé glacé ce matin. Elle a été enthousiasmée par votre visite, n'est-ce pas, chéri ? »

Phoebe sourit et hocha la tête, soudainement timide. Ils la suivirent dans la fraîcheur de la maison. Les chambres étaient petites mais impeccables, avec de belles boiseries et des portes-fenêtres s'ouvrant entre le salon et la salle à manger. Le salon était plein de soleil et de meubles miteux couleur lie de vin. Un énorme métier à tisser était assis dans le coin le plus éloigné.

"Je fais une écharpe," dit Phoebe.

« C'est magnifique », dit sa mère en traversant la pièce pour toucher les fils, rose foncé et crème et jaune et vert pâle. Elle avait enlevé ses lunettes de soleil et elle avait levé les yeux, les yeux larmoyants, la voix toujours chargée d'émotion. « As-tu choisi ces couleurs toi-même, Phoebe ?

"Mes couleurs préférées", a déclaré Phoebe.

« Le mien aussi », dit sa mère. "Quand j'avais ton âge, c'étaient aussi mes couleurs préférées. Mes demoiselles d'honneur portaient du rose foncé et du crème, et elles portaient des roses jaunes.

Paul a été surpris de savoir cela; toutes les photos qu'il avait vues étaient en noir et blanc.

"Tu peux avoir cette écharpe," dit Phoebe en s'asseyant devant le métier à tisser. "Je vais le faire pour toi."

"Oh," dit sa mère, et elle ferma brièvement les yeux. "Phoebe, c'est adorable."

Caroline apporta du thé glacé, et tous les quatre s'assirent mal à l'aise dans le salon, parlant maladroitement du temps qu'il faisait, de la renaissance naissante de Pittsburgh à la suite de l'effondrement de l'industrie sidérurgique. Phoebe était assise tranquillement devant le métier à tisser, déplaçant la navette d'avant en arrière, levant les yeux de temps en temps quand son nom était mentionné. Paul n'arrêtait pas de lui lancer des regards obliques. Les mains de Phoebe étaient petites et dodues. Elle se concentra sur la navette, se mordant la lèvre inférieure. Enfin sa mère vida son thé et parla.

"Eh bien," dit-elle. "Nous voilà. Et je ne sais pas ce qui se passe maintenant.

"Phoebe," dit Caroline. « Pourquoi ne nous rejoindriez-vous pas ? » Silencieusement, Phoebe s'approcha et s'assit à côté de Caroline sur le canapé.

Sa mère commença, parlant trop vite, joignant les mains, nerveuse. « Je ne sais pas ce qui est le mieux. Il n'y a pas de cartes pour cet endroit où nous sommes, n'est-ce pas ?

Mais je veux offrir ma maison à Phoebe. Elle peut venir vivre avec nous, si elle le souhaite. J'y ai tellement pensé, ces derniers jours. Il faudrait toute une vie pour rattraper son retard. Ici, elle s'arrêta pour respirer, puis elle se tourna vers Phoebe, qui la regardait avec de grands yeux méfiants. « Tu es ma fille, Phoebe, tu comprends ça ? Voici Paul, votre frère.

Phoebe prit la main de Caroline. "C'est ma mère", a-t-elle dit.

"Oui." Norah jeta un coup d'œil à Caroline et essaya à nouveau. « C'est ta mère, dit-elle. « Mais je suis aussi ta mère. Tu as grandi dans mon corps, Phoebe. Elle tapota son ventre. « Vous avez grandi ici. Mais ensuite tu es né et ta mère Caroline t'a élevé.

"Je vais épouser Robert", a déclaré Phoebe. "Je ne veux pas vivre avec toi."

Paul, qui avait regardé sa mère se débattre tout le week-end, ressentit physiquement les mots de Phoebe, comme si elle lui avait donné un coup de pied. Il a vu sa mère les sentir aussi.

"C'est bon, Phoebe," dit Caroline. "Personne ne va te faire partir."

« Je ne voulais pas dire... Je voulais seulement offrir... » Sa mère s'arrêta et prit une autre profonde inspiration. Ses yeux étaient d'un vert profond, troublés. Elle a essayé à nouveau. « Phoebe, Paul et moi aimerions faire votre connaissance. C'est tout. S'il te plaît, n'aie pas peur de nous, d'accord ? Ce que je veux dire, ce que je veux dire, c'est que ma maison vous est ouverte. Toujours. Partout où je vais dans le monde, vous pouvez y venir aussi. Et j'espère que vous le ferez. J'espère que tu viendras me rendre visite un jour, c'est tout. Est-ce que ça vous convient?"

"Peut-être," concéda Phoebe.

« Phoebe, dit Caroline, pourquoi ne fais-tu pas visiter Paul pendant un moment ? Donnez à Mme Henry et moi une chance de parler un peu. Et ne t'inquiète pas, ma chérie, ajouta-t-elle en posant légèrement sa main sur le bras de Phoebe. « Personne ne va nulle part. Tout va bien."

Phoebe hocha la tête et se leva.

"Tu veux voir ma chambre ?" demanda-t-elle à Paul. "J'ai un nouveau tourne-disque."

Paul jeta un coup d'œil à sa mère et elle hocha la tête, les regardant tous les deux alors qu'ils traversaient la pièce ensemble. Paul suivit Phoebe dans les escaliers.

"Qui est Robert?" Il a demandé.

"C'est mon petit copain. On va se marier. Es-tu marié?"

Paul, transpercé du souvenir de Michelle, secoua la tête. "Non."

"Tu as une petite amie?"

"Non. J'avais une petite amie, mais elle est partie.

Phoebe s'arrêta sur la marche du haut et se retourna. Ils étaient les yeux dans les yeux, si proches que Paul se sentait mal à l'aise, son espace personnel envahi. Il détourna les yeux puis regarda en arrière, et elle le regardait toujours droit dans les yeux.

"Ce n'est pas poli de regarder les gens", a-t-il déclaré.

"Eh bien, tu as l'air triste."

"Je suis triste", a-t-il dit. "En fait, je suis très, très triste."

Elle hocha la tête et, pendant un instant, elle sembla s'être jointe à lui dans sa tristesse, son expression s'assombrissant puis, un instant plus tard, s'éclaircissant.

« Viens, dit-elle en le conduisant dans le couloir. "J'ai aussi de nouveaux disques."

Ils s'assirent sur le sol de sa chambre. Les murs étaient roses, avec des rideaux à carreaux roses et blancs aux fenêtres. C'était une chambre de petite fille, remplie d'animaux en peluche, des images lumineuses sur les murs. Paul pensa à Robert et se demanda s'il était vrai que Phoebe se marierait. Puis il se sentit mal de se demander cela ; pourquoi ne devrait-elle pas se marier ou faire autre chose ? Il pensa à la chambre supplémentaire dans la maison de ses parents, où sa grand-mère séjournait occasionnellement quand il était petit. Cela aurait été la chambre de Phoebe ; elle l'aurait rempli de sa musique et de ses affaires. Phoebe a mis l'album et a monté le volume sur son petit tourne-disque, en faisant exploser "Love, Love Me Do", en chantant sur la musique les yeux mi-clos. Elle avait une belle voix, réalisa Paul, baissant un peu le volume, feuilletant ses autres albums. Elle avait beaucoup de musique populaire mais elle avait aussi des symphonies.

"J'aime les trombones", a-t-elle dit en faisant semblant de tirer un long toboggan, et quand Paul a ri, elle a ri aussi. "J'aime vraiment les trombones." Elle soupira.

« Je joue de la guitare », dit-il. « Le saviez-vous ? »

Elle acquiesça. "Ma mère a dit. Comme John Lennon.

Il a souri. « Un peu », dit-il, surpris de se retrouver au milieu d'une conversation. Il s'était habitué à son discours, et plus il parlait à Phoebe, plus elle était simplement elle-même, impossible à étiqueter. « Vous avez déjà entendu parler d'Andrés Segovia ?

"Euh-euh."

« Il est vraiment bon. C'est mon préféré. Un jour, je jouerai sa musique pour toi, d'accord ?

« Je t'aime, Paul. Tu es gentil."

Il se retrouva souriant, charmé et flatté. "Merci," dit-il. "Je vous aime aussi."

"Mais je ne veux pas vivre avec toi."

"C'est bon. Je ne vis pas non plus avec ma mère », a-t-il déclaré. "Je vis à Cincinnati."

Le visage de Phoebe s'éclaira. "Par vous-même?"

"Oui," dit-il, sachant qu'il reviendrait pour trouver Michelle partie. "Tout seul."

"Chanceux."

"Je suppose," dit-il gravement, sachant soudain qu'il l'était. Les choses qu'il tenait pour acquises dans la vie faisaient partie des rêves de Phoebe. « J'ai de la chance, oui. C'est vrai."

« Moi aussi, j'ai de la chance », dit-elle, le surprenant. "Robert a un bon travail, et moi aussi."

"Quel travail faites vous?" Paul a demandé.

"Je fais des copies." Elle a dit cela avec une fierté tranquille. "Beaucoup, beaucoup d'exemplaires."

"Et tu aimes ça?"

Elle a souri. «Max travaille là-bas. Elle est mon amie. Nous avons vingt-trois couleurs de papier différentes.

Elle fredonna un peu, contente, alors qu'elle rangeait soigneusement le premier disque et en choisissait un autre. Ses gestes n'étaient pas rapides, mais ils étaient efficaces et concentrés. Paul pouvait l'imaginer au magasin de photocopies, faisant son travail, plaisantant avec son amie, s'arrêtant de temps en temps pour profiter de l'arc-en-ciel de papier ou d'un travail fini. En bas, il entendit le murmure de voix tandis que sa mère et Caroline Gill réfléchissaient à ce qu'il fallait faire. Il se rendit compte, avec un profond sentiment de honte, que sa pitié pour Phoebe, comme l'hypothèse de sa mère sur sa dépendance, avait été stupide et inutile. Phoebe s'aimait bien et elle aimait sa vie ; elle était heureuse. Tous les efforts qu'il avait déployés, toutes les compétitions et récompenses, la lutte longue et vaine pour se faire plaisir et impressionner son père – placés à côté de la vie de Phoebe, tout cela semblait un peu idiot aussi.

"Où est ton père ?" Il a demandé.

"Au travail. Il conduit un bus. Aimez-vous *le sous-marin jaune?*"

"Oui. Oui."

Phoebe fit un large sourire et mit l'album.

1er septembre 1989

NOTES DÉVERSÉES DE L'ÉGLISE, DANS L'AIR ENSOLEILLÉ. Pour Paul, debout juste devant les portes rouge vif, la musique semblait presque visible, se déplaçant parmi les feuilles de peuplier, se dispersant sur la pelouse comme des grains de lumière. L'organiste était une de ses amies, une femme du Pérou nommée Alejandra, qui portait ses cheveux bordeaux tirés en arrière en une longue queue de cheval et qui, dans les jours sombres après le départ de Michelle, était apparue à son appartement avec de la soupe, du thé glacé et remontrances. *Lève-toi*, lui dit-elle vivement, ouvrant les rideaux et les fenêtres, balayant la vaisselle sale dans l'évier. *Lève-toi, ça ne sert à rien de faire la lune, surtout pas pour un flûtiste. Ils sont toujours volages, tu ne le savais pas ? Je suis surpris qu'elle se soit allumée ici aussi longtemps qu'elle l'a fait. Deux ans. Franchement, ça doit être un record.*

Maintenant, les notes d'Alejandra tombaient en cascade comme de l'eau argentée, suivies d'un crescendo brillant, grimpant, suspendu un instant au soleil. Sa mère apparut sur le seuil en riant, une main légèrement appuyée sur le bras de Frédéric. Ils s'avancèrent ensemble vers la lumière du soleil, sous une pluie brillante de graines et de pétales pour oiseaux.

« Jolie », observa Phoebe à côté de lui.

Elle portait une robe vert argenté, tenant lâchement dans sa main droite les jonquilles qu'elle avait portées au mariage. Elle souriait, ses yeux plissés de plaisir, des fossettes profondes dans les deux joues dodues. Les pétales et les graines s'arquaient contre le ciel clair; Phoebe rit, ravie, alors qu'ils tombaient. Paul la regarda fixement : cet inconnu, son jumeau. Ils avaient marché ensemble dans l'allée de cette petite église jusqu'à l'endroit où leur mère attendait avec Frédéric près de l'autel. Il avait marché lentement, Phoebe attentive et sérieuse à ses côtés, déterminée à tout faire correctement, sa main autour de son coude. Il y avait des hirondelles qui volaient dans les chevrons pendant l'échange des vœux, mais sa mère avait été sûre de cette église dès le début, tout comme elle avait insisté, pendant toutes les discussions étranges, inattendues et larmoyantes de Phoebe et de son avenir, que ses deux enfants se tiendraient avec elle à son mariage.

Un autre éclat, des confettis cette fois, et une vague de rires, ondulant. Sa mère et Frédéric penchèrent la tête, et Bree épousseta des taches de papier brillantes sur leurs épaules, leurs cheveux. Des confettis brillants dispersés partout, faisant ressembler la pelouse à du terrazzo.

« Tu as raison », dit-il à Phoebe. "C'est joli."

Elle hocha la tête, pensive maintenant, et lissa sa jupe des deux mains.

« Ta mère va en France.

"Oui," dit Paul, bien qu'il soit tendu par son choix de mots : *ta mère*. Une phrase que vous utiliseriez pour les étrangers, et bien sûr ils l'étaient tous. C'était finalement ce qui avait le plus peiné sa mère, les années perdues qui les séparaient, leurs mots si timides et formels là où l'aisance et l'amour auraient dû être. "Toi et moi aussi, dans quelques mois," dit-il, rappelant à Phoebe les plans sur lesquels ils s'étaient finalement mis d'accord. « Nous irons en France et nous les verrons.

Une expression d'inquiétude, fugace comme un nuage, traversa le visage de Phoebe.

« Nous reviendrons », ajouta-t-il doucement, se souvenant à quel point elle avait été effrayée par la suggestion de sa mère de déménager avec elle en France.

Elle hocha la tête, mais elle avait toujours l'air inquiète.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il. "Qu'est-ce qui ne va pas?"

"Manger des escargots."

Paul la regarda, surpris. Il avait plaisanté avec sa mère et Bree dans le vestibule avant le mariage, plaisantant sur la fête qu'ils auraient à Châteauneuf. Phoebe se tenait tranquillement au bord de la conversation ; il n'avait pas pensé qu'elle écoutait. C'était aussi un mystère, la présence de Phoebe dans le monde, ce qu'elle voyait, ressentait et comprenait. Tout ce qu'il savait vraiment d'elle, il pouvait le mettre sur une fiche : elle aimait les chats, tisser, écouter la radio et chanter à l'église. Elle souriait beaucoup, était sujette aux câlins et était, comme lui, allergique aux beestings.

"Les escargots ne sont pas si mauvais," dit-il. « Ils sont moelleux. Un peu comme la gomme à l'ail.

Phoebe fit une grimace puis elle rit. "Gros", dit-elle. "C'est dégoûtant, Paul." La brise bougeait légèrement dans ses cheveux, et son regard était toujours fixé sur la scène devant eux : les invités en mouvement, la lumière du soleil, les feuilles, le tout tissé de musique. Ses joues étaient parsemées de taches de rousseur, tout comme les siennes. Loin de l'autre côté de la pelouse, sa mère et Frédéric ont soulevé un couteau à gâteau en argent.

"Moi et Robert," dit Phoebe, "nous allons nous marier aussi."

Paul sourit. Il avait rencontré Robert lors de ce premier voyage à Pittsburgh ; ils étaient allés à l'épicerie pour le voir, grand et attentionné, vêtu d'un uniforme marron, portant un porte-nom. Lorsque Phoebe les avait présentés, timidement, Robert avait aussitôt pris la main de Paul et lui avait tapé sur l'épaule, comme s'ils se revoyaient après une longue absence. *C'est bon de vous voir, Paul. Phoebe et moi, nous allons nous marier, donc bientôt toi et moi serons frères ; que diriez-vous de cela?* Et puis, ravi, n'attendant pas de réponse, convaincu que le monde était un bon endroit et que Paul partageait son plaisir, il s'était tourné vers Phoebe et avait passé son bras autour d'elle, et tous les deux étaient restés là, souriants.

"C'est dommage que Robert n'ait pas pu venir."

Phoebe hocha la tête. "Robert aime les fêtes", a-t-elle déclaré.

"Cela ne me surprend pas", a déclaré Paul.

Paul regarda sa mère glisser un morceau de gâteau dans la bouche de Frédéric, touchant le coin de sa lèvre avec son pouce. Elle portait une robe couleur crème et ses cheveux étaient courts, blonds virant à l'argent, faisant paraître ses yeux verts plus grands. Il pensa à son père, se demandant à quoi ressemblait leur mariage. Il avait vu les photos, bien sûr, mais ce n'était qu'une surface. Il voulait savoir à quoi ressemblait la lumière, comment les rires avaient sonné ; il voulait savoir si son père s'était penché, comme le faisait maintenant Frédéric, pour embrasser sa mère après qu'elle eut léché un peu de glaçage sur ses lèvres.

"J'aime les fleurs roses", a déclaré Phoebe. "Je veux beaucoup, beaucoup de fleurs roses à mon mariage." Elle devint alors sérieuse, fronça les sourcils et haussa les épaules, la robe verte glissant un peu contre sa clavicule. Elle secoua la tête. "Mais moi et Robert, nous devons d'abord économiser de l'argent."

La brise se leva et Paul pensa à Caroline Gill, grande et féroce, debout dans le hall de l'hôtel du centre-ville de Lexington avec son mari, Al, et Phoebe. Ils s'y étaient tous rencontrés la veille, en terrain neutre. La maison de sa mère était vide, un panneau A VENDRE dans la cour. Ce soir, elle et Frédéric partiraient pour la France. Caroline et Al étaient venus en voiture de Pittsburgh, et après un brunch poli quoique quelque peu gêné ensemble, ils avaient laissé Phoebe ici pour le mariage pendant qu'ils partaient en vacances à Nashville. Leurs premières vacances seuls, avaient-ils dit, et ils en semblaient heureux. Pourtant, Caroline avait étreint Phoebe deux fois, puis s'était arrêtée sur le trottoir pour regarder par la fenêtre et saluer.

« Aimez-vous Pittsburgh ? Paul a demandé. On lui avait proposé un travail là-bas, un bon travail avec un orchestre ; il a également reçu une offre d'un orchestre de Santa Fe.

"J'aime Pittsburgh", a déclaré Phoebe. "Ma mère dit qu'il y a beaucoup d'escaliers, mais j'aime ça."

"Je pourrais déménager là-bas", a déclaré Paul. "Qu'en penses-tu?"

"Ce serait bien", a déclaré Phoebe. "Tu pourrais venir à mon mariage." Puis elle soupira. « Un mariage coûte très cher. Ce n'est pas juste."

Paul hocha la tête. Ce n'était pas juste, non. Rien de tout cela n'était juste. Ni les défis auxquels Phoebe était confrontée dans un monde qui ne l'accueillait pas, ni la facilité relative de sa propre vie, ni ce que leur père avait fait – rien de tout cela. Il voulait soudainement, de toute urgence, donner à Phoebe n'importe quel mariage qu'elle voulait. Ou au moins un gâteau. Ce serait un si petit geste contre tout le reste.

« Vous pourriez vous enfuir », a-t-il suggéré.

Phoebe réfléchit à cela, tournant un bracelet en plastique vert sur son poignet. "Non," dit-elle. "Nous n'aurions pas de gâteau."

« Ah, je ne sais pas. Ne pourriez-vous pas? Je veux dire, pourquoi pas ?

Phoebe, fronçant les sourcils, le regarda pour voir s'il se moquait d'elle. "Non," dit-elle fermement. "Ce n'est pas comme ça qu'on se marie, Paul."

Il sourit, touché par sa certitude quant à la façon dont le monde fonctionnait.

« Tu sais quoi, Phoebe ? Tu as raison."

Des rires et des applaudissements ont parcouru la pelouse ensoleillée alors que Frédéric et sa mère terminaient le gâteau. Bree, souriante, leva son appareil photo pour prendre une dernière photo. Paul fit un signe de tête à la table où les petites assiettes étaient en train d'être remplies, passant de main en main. « Le gâteau de mariage a six couches. Framboises et crème fouettée au milieu. Qu'en dis-tu, Phoebe ? Vous voulez un peu?"

Phoebe sourit plus profondément et hocha la tête en réponse.

"Mon gâteau va avoir *huit* couches", a-t-elle dit, alors qu'ils traversaient la pelouse à travers les voix, les rires et la musique.

Paul a ri. « Seulement huit ? Pourquoi pas dix ?

"Bête. Tu es un idiot, Paul, dit Phoebe.

Ils arrivèrent à table. Des confettis brillants étaient éparpillés sur les épaules de sa mère. Elle souriait, douce dans ses mouvements, et elle toucha les cheveux de Phoebe, les lissa en arrière, comme si elle était encore une petite fille. Phoebe s'éloigna, et le

cœur de Paul s'emballa ; pour cette histoire, il n'y avait pas de fins simples. Il y aurait des visites transatlantiques et des appels téléphoniques, mais jamais la facilité ordinaire de la vie quotidienne.

« Tu as fait du bon travail », a déclaré sa mère. « Je suis tellement contente que vous ayez été au mariage, Phoebe, toi et Paul. Ça signifiait beaucoup pour moi. Je ne peux pas vous le dire.

"J'aime les mariages", a déclaré Phoebe en attrapant une assiette de gâteau.

Sa mère sourit un peu tristement. Paul regarda Phoebe, se demandant comment elle comprenait ce qui se passait. Elle semblait ne pas trop s'inquiéter des choses, mais plutôt accepter le monde comme un endroit fascinant et inhabituel où tout pouvait arriver. Où un jour, une mère et un frère que vous ne saviez pas que vous aviez pourriez apparaître à votre porte et vous inviter à un mariage.

« Je suis contente que tu viennes nous rendre visite en France, Phoebe, poursuivit sa mère. "Frédéric et moi, nous sommes tous les deux si heureux."

Phoebe leva les yeux, mal à l'aise à nouveau.

"Ce sont les escargots", a expliqué Paul. "Elle n'aime pas les escargots."

Sa mère a ri. "Ne t'inquiète pas. Je ne les aime pas non plus.

"Et je rentre à la maison", a ajouté Phoebe.

"C'est vrai," dit doucement sa mère. "Oui. C'est ce que nous avons convenu.

Paul regardait, se sentant impuissant face à la douleur qui s'était installée dans son corps comme une pierre. Dans la lumière vive, il fut frappé par l'âge de sa mère, une certaine maigreur de sa peau, ses cheveux blonds laissant place à l'argent. Par sa beauté aussi. Elle semblait adorable et vulnérable, et il se demandait, comme il s'était demandé si souvent ces dernières semaines, comment son père avait pu la trahir, les trahir tous.

"Comment?" demanda-t-il doucement. « Comment a-t-il pu ne jamais nous le dire ?

Elle se tourna vers lui, sérieuse. "Je ne sais pas. Je ne le comprendrai jamais. Mais pense à comment sa vie a dû être, Paul. Portant ce secret avec lui toutes ces années.

Il regarda par-dessus la table. Phoebe se tenait à côté d'un peuplier dont les feuilles commençaient tout juste à tourner, grattant la crème fouettée de son gâteau avec sa fourchette.

"Nos vies auraient pu être tellement différentes."

"Oui. C'est vrai. Mais ils n'étaient pas différents, Paul. Ils se sont passés comme ça.

« Vous le défendez, dit-il lentement.

"Non. Je lui pardonne. J'essaie, de toute façon. Il y a une différence.

« Il ne mérite pas le pardon », dit Paul, encore surpris de son amertume.

« Peut-être pas », dit sa mère. « Mais toi, moi et Phoebe, nous avons le choix. Être amer et en colère, ou essayer de passer à autre chose. C'est la chose la plus difficile pour moi, abandonner toute cette juste colère. Je lutte toujours. Mais c'est ce que je veux faire. »

Il y réfléchit. "On m'a proposé un emploi à Pittsburgh", a-t-il déclaré.

"Vraiment?" Les yeux de sa mère étaient attentifs maintenant, d'un vert si sombre dans cette lumière. "Est-ce que tu vas le prendre ?"

"Je pense que oui," dit-il, réalisant qu'il avait pris sa décision. "C'est une très bonne offre."

"Tu ne peux pas arranger ça," dit-elle doucement. "Tu ne peux pas réparer le passé, Paul."

"Je sais." Et il l'a fait. Il était allé à Pittsburgh la première fois en pensant que cette aide était la sienne ou non. Il s'était inquiété de la responsabilité qu'il aurait à assumer, de la façon dont sa vie allait changer avec le fardeau d'une sœur attardée, et il avait été surpris – étonné, vraiment – de voir cette même sœur dire non, j'aime *ma la vie telle qu'elle est, non merci*.

"Votre vie est votre vie", a-t-elle poursuivi, plus instamment maintenant. « Vous n'êtes pas responsable de ce qui s'est passé. Phoebe va bien, financièrement.

Paul hocha la tête. "Je sais. Je ne me sens pas responsable d'elle. Je ne sais vraiment pas. C'est juste que... j'ai pensé que j'aimerais apprendre à la connaître. Au jour le jour. Je veux dire, c'est ma soeur. C'est un bon travail, et j'ai *vraiment* besoin de changement. Pittsburgh est une belle ville. Alors, je suppose – pourquoi pas ?

"Ah Paul." Sa mère soupira, passant sa main dans ses cheveux courts. "Est-ce vraiment un bon travail?"

"Oui. Oui c'est le cas."

Elle acquiesça. « Ce serait bien, » admit-elle lentement, « de vous avoir tous les deux au même endroit. Mais vous devez penser à l'ensemble du tableau. Tu es si jeune, et tu commences juste à trouver ta voie. Sache que c'est bon pour toi de faire ça.

Avant qu'il ne puisse répondre, Frédéric était là, tapant sur sa montre, disant qu'ils devaient partir bientôt pour prendre leur vol. Après un moment de conversation,

Frédéric alla chercher la voiture et sa mère se retourna vers Paul, posa une main sur son bras et l'embrassa sur la joue.

« Nous sommes sur le point de partir, je pense. Tu vas ramener Phoebe à la maison ?

"Oui. Caroline et Al ont dit que je pouvais rester chez eux.

Elle acquiesça. "Merci," dit-elle doucement, "d'être là. Cela n'a pas dû être facile pour vous, pour toutes sortes de raisons. Mais cela a tellement signifié pour moi.

« J'aime Frédéric, dit-il. "J'espère que vous serez heureux."

Elle sourit et toucha son bras. « Je suis tellement fier de toi, Paul. Avez-vous une idée de la fierté que je suis de vous? Combien je t'aime?" Elle se tourna pour regarder Phoebe de l'autre côté de la table ; elle avait glissé le bouquet de jonquilles sous son bras et la brise faisait bouger sa jupe luisante. "Je suis fier de vous deux."

"Frédéric fait signe", a déclaré Paul, parlant rapidement pour couvrir son émotion. « Je pense qu'il est temps. Je pense qu'il est prêt. Va et sois heureuse, maman.

Elle le regarda à nouveau longuement et durement, les larmes aux yeux, puis l'embrassa sur la joue.

Frédéric traversa la pelouse et serra la main de Paul. Paul regarda sa mère embrasser sa sœur et donner son bouquet à Phoebe ; il regarda l'étreinte timide de Phoebe en retour. Leur mère et Frédéric montèrent dans la voiture, souriant et saluant, au milieu d'une autre pluie de confettis. La voiture disparut dans le virage, et Paul retourna à la table, s'arrêtant pour dire bonjour, à un invité après l'autre, gardant la silhouette de Phoebe en vue. Lorsqu'il s'approcha, il l'entendit parler joyeusement à un autre invité de Robert et de son propre mariage. Sa voix était forte, son discours un peu épais et maladroit, son excitation non contenue. Il vit la réaction de l'invité – un sourire tendu, incertain et patient – et grimaça. Parce que Phoebe voulait juste parler. Car lui-même avait réagi à de telles conversations de la même manière, quelques semaines plus tôt.

« Que diriez-vous de ça, Phoebe ? » dit-il en s'approchant et en l'interrompant. "Tu veux y aller?"

« D'accord », dit-elle en posant son assiette.

Ils traversèrent la campagne luxuriante. C'était une journée chaude. Paul éteignit la climatisation et baissa les vitres, se souvenant de la façon dont sa mère avait conduit si sauvagement à travers ces mêmes paysages pour échapper à sa solitude et à son chagrin, le vent lui fouettant les cheveux. Il a dû parcourir des milliers de kilomètres avec elle, aller et venir à travers l'État, allongé sur le dos, essayant de deviner où ils se

trouvaient en apercevant les feuilles, les fils téléphoniques, le ciel. Il se souvenait d'avoir vu un bateau à vapeur se déplacer dans les eaux boueuses du Mississippi, ses roues brillantes faisant clignoter de la lumière et de l'eau. Il n'avait jamais compris sa tristesse, même s'il l'avait emportée avec lui plus tard, partout où il allait.

Maintenant, tout était parti, cette tristesse : cette vie était finie, partie aussi.

Il roulait vite, des bords d'automne partout. Les cornouillers tournaient déjà, nuages d'un rouge éclatant contre les collines. Le pollen chatouilla les yeux de Paul et il éternua plusieurs fois, mais il garda toujours les fenêtres ouvertes. Sa mère aurait mis l'air conditionné, la voiture aussi glaciale que la caisse d'un fleuriste. Son père aurait ouvert son sac et trouvé l'antihistaminique. Phoebe, assise droite sur le siège à côté de lui, sa peau si blanche, presque translucide, sortit un Kleenex d'un petit paquet dans son grand sac à main en plastique noir et le lui offrit. Des veines, bleu pâle, tracées juste sous la surface de sa peau. Il pouvait voir son pouls bouger dans son cou, calmement, régulièrement.

Sa sœur. Son jumeau. Et si elle était née sans trisomie ? Ou si elle était née comme elle était, simplement elle-même, et que leur père n'avait pas levé les yeux sur Caroline Gill, la neige tombant dans le monde extérieur et son collègue dans un fossé ? Il imagina ses parents, si jeunes et si heureux, les embarquant tous les deux dans la voiture, conduisant lentement dans les rues humides de Lexington lors du dégel de mars qui suivit leur naissance. La salle de jeux ensoleillée attenante à la sienne aurait appartenu à Phoebe. Elle l'aurait poursuivi dans les escaliers, à travers la cuisine et dans le jardin sauvage, son visage toujours avec lui, son rire en écho au sien. Qui aurait-il été, alors ?

Mais sa mère avait raison ; il ne pourrait jamais savoir ce qui aurait pu arriver. Il n'avait que les faits. Son père avait accouché de ses propres jumeaux au milieu d'une tempête inattendue, suivant les étapes qu'il connaissait par cœur, gardant son attention sur le pouls et le rythme cardiaque de la femme sur la table, la peau tendue, la tête couronnée. Respiration, tonicité de la peau, doigts et orteils. Un garçon. En surface, parfait, et un petit chant commença, au plus profond du cerveau de son père. Un instant plus tard, le deuxième bébé. Et puis le chant de son père s'est arrêté pour de bon.

Ils étaient proches de la ville maintenant. Paul a attendu une pause dans la circulation, puis s'est engagé dans le cimetière de Lexington, après la guérite en pierre. Il se gara sous un orme qui avait survécu à cent ans de sécheresse et de maladies et sortit de la voiture. Il fit le tour de la porte de Phoebe et l'ouvrit, offrant sa main. Elle le regarda, surprise, puis le regarda. Puis elle s'extirpa du siège toute seule, tenant toujours les jonquilles, leurs tiges écrasées et pulpeuses maintenant. Ils suivirent un moment le chemin, passèrent devant les monuments et la mare aux canards, jusqu'à ce qu'il la guide à travers l'herbe jusqu'à la pierre qui marquait la tombe de leur père.

Phoebe traça du doigt les noms et les dates gravés dans le granit sombre. Il se demanda à nouveau ce qu'elle pensait. Al Simpson était l'homme qu'elle appelait son père. Il faisait des puzzles avec elle le soir et rapportait ses albums préférés de ses

voyages; il la portait sur ses épaules pour qu'elle touche les hautes feuilles des sycomores. Ça ne pouvait rien lui dire, cette dalle de granit, ce nom.

David Henry Mc Callister. Phoebe a lu les mots à haute voix, lentement. Ils ont rempli sa bouche et sont tombés lourdement dans le monde.

« Notre père », dit-il.

« Notre père, dit-elle, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié.

« Non », dit-il, surpris. « *Notre* père. Mon père. Le vôtre."

« Notre père », répéta-t-elle, et il ressentit une bouffée de frustration, car ses paroles étaient agréables, mécaniques, sans importance dans sa vie.

"Tu es triste," observa-t-elle alors. "Si mon père mourait, je serais triste aussi."

Paul a été surpris. Oui, c'était ça, il était triste. Sa colère s'était dissipée, et soudain il pouvait voir son père différemment. Sa seule présence devait avoir rappelé à son père dans chaque regard, à chaque respiration, le choix qu'il avait fait et qu'il ne pouvait pas défaire. Ces polaroids de Phoebe que Caroline avait envoyés au fil des ans, retrouvés cachés au fond d'un tiroir de la chambre noire après le départ des conservateurs ; l'unique photo de la famille de son père aussi, celle que Paul avait encore, debout sur le porche de leur maison perdue. Et les milliers d'autres, l'un après l'autre, son père superposant image sur image, essayant d'obscurcir le moment qu'il ne pourrait jamais changer, et pourtant le passé resurgissait quand même, aussi persistant que la mémoire, aussi puissant que les rêves.

Phoebe, sa soeur, un secret gardé pendant un quart de siècle.

Paul a reculé de quelques pas jusqu'au chemin de gravier. Il s'arrêta, les mains dans les poches, les feuilles tourbillonnant dans les tourbillons du vent, un bout de journal flottant sur les rangées de pierres blanches. Les nuages se déplaçaient contre le soleil, créant des motifs sur la terre, et la lumière du soleil brillait sur les pierres tombales, l'herbe et les arbres. Les feuilles frappaient légèrement dans la brise et les longues herbes bruissaient.

Au début, les notes étaient minces, presque un courant sous-jacent à la brise, si subtiles qu'il devait tendre pour les entendre. Il a tourné. Phoebe, toujours debout près de la pierre tombale, sa main posée sur son bord de granit sombre, avait commencé à chanter. L'herbe au-dessus des tombes bougeait et les feuilles remuaient. C'était un hymne, vaguement familier. Ses mots étaient indistincts, mais sa voix était pure et douce, et d'autres visiteurs du cimetière regardaient dans sa direction, vers Phoebe avec ses cheveux grisonnants et sa robe de demoiselle d'honneur, sa position maladroite, ses mots peu clairs, sa voix insouciant et flûtée. Paul déglutit, fixa ses chaussures. Pour le reste de sa vie, réalisa-t-il, il serait ainsi déchiré, conscient de la maladresse de Phoebe,

des difficultés qu'elle rencontrait simplement en étant différente dans le monde, et pourtant propulsé au-delà de tout cela par son amour direct et candide.

Par son amour, oui. Et, réalisa-t-il, inondé de notes, par son propre amour nouveau et étrangement simple pour elle.

Sa voix, haute et claire, se déplaçait à travers les feuilles, à travers la lumière du soleil. Il a éclaboussé le gravier, l'herbe. Il imaginait les notes tombant dans l'air comme des pierres dans l'eau, ondulant la surface invisible du monde. Ondes sonores, ondes lumineuses : son père avait essayé de tout cerner, mais le monde était fluide et incontrôlable.

Feuilles levées ; la lumière du soleil a nagé. Les paroles de ce vieil hymne lui revinrent, et Paul retrouva l'harmonie. Phoebe ne sembla pas s'en apercevoir. Elle continua à chanter, acceptant sa voix comme elle accepterait le vent. Leurs chants fusionnèrent, et la musique était en lui, un bourdonnement dans sa chair, et elle était aussi à l'extérieur, sa voix jumelle à la sienne. Quand la chanson s'est terminée, ils sont restés comme ils étaient dans la claire lumière pâle de l'après-midi. Le vent tourna, pressant les cheveux de Phoebe contre son cou, éparpillant de vieilles feuilles le long de la base de la clôture en pierre usée.

Tout ralentit, jusqu'à ce que le monde entier soit pris dans ce seul moment planant. Paul resta immobile, attendant de voir ce qui allait se passer ensuite.

Pendant quelques secondes, rien du tout.

Puis Phoebe se retourna, lentement, et lissa sa jupe froissée.

Un geste simple, mais qui a remis le monde en marche.

Paul remarqua à quel point ses ongles étaient courts et coupés, à quel point son poignet était délicat contre la pierre tombale en granit. Les mains de sa sœur étaient petites, tout comme celles de leur mère. Il traversa l'herbe et lui toucha l'épaule pour la ramener à la maison.